NOTES

Les notes appelées par chiffres et regroupées en fin de volume sont d'Yves Ansel. Les notes d'André Malraux, appelées par astérisques, figurent en bas de page.

Les notes suivantes éclairent les difficultés qu'un bon dictionnaire usuel ne résout pas toujours.

1 *(épigraphe). Eddy du Perron:* grand ami d'André Malraux.

2 *(p. 9). Embarras de voitures (vx)* : embouteillage.

La condition humaine

de

André Malraux

Éditions Gallimard,
Paris, 1946, 1996,

à Eddy du Perron (1)

PREMIÈRE PARTIE

21 MARS 1927

Minuit et demi.

Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire? Frapperait-il au travers? L'angoisse lui tordait l'estomac; il connaissait sa propre fermeté, mais n'était capable en cet instant que d'y songer avec **hébétude**, fasciné par ce tas de mousseline blanche qui tombait du plafond sur un corps moins visible qu'une ombre, et d'où sortait seulement ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même - de la chair d'homme. La seule lumière venait du building voisin: un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre dont l'un rayait le lit juste au-dessous du pied comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés!

La vague de vacarme retomba: quelque embarras (2) de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...). Il se retrouva en face de la tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobiles dans cette nuit où le temps n'existait plus. [9]

Il se répétait que cet homme devait mourir. Bêtement: car il savait qu'il le tuerait. Pris ou non, exécuté ou non, peu importait. Rien n'existait que ce pied, cet homme qu'il devait frapper sans qu'il se défendît, - car, s'il se défendait, il **appellerait**.

Les paupières battantes, Tchen découvrait en lui, jusqu'à la nausée, non le combattant qu'il attendait, mais un sacrificateur. Et pas seulement aux dieux qu'il avait choisis : sous son sacrifice à la révolution **grouillait** un monde de profondeurs auprès de quoi cette nuit écrasée d'angoisse n'était que clarté. n Assassiner n'est pas seulement tuer... » Dans ses poches, ses mains hésitantes tenaient, la droite un rasoir fermé, la gauche un court poignard. Il les

La condición humana

de

André Malraux

tr. de César A. Comet

Pocket-Edhasa,
Barcelona, (1988)1999

À Eddy Du Perron

PARTE PRIMERA

21 de marzo de 1927

12 y media de la noche

¿Intentaría Chen levantar el mosquitero? ¿Golpearía a través de él? La angustia le retorcía el estómago. Conocía su propia firmeza; pero sólo era capaz, en aquel instante, de pensarlo con el **embrutecimiento**, fascinado por aquel montón de muselina blanca que caía desde el techo sobre un cuerpo menos visible que una sombra y de donde emergía sólo aquel pie medio inclinado por el sueño, vivo, no obstante, de la carne de hombre. La única luz procedía del *building* vecino; un gran rectángulo pálido de electricidad, cortado por los barrotes de la ventana, uno de los cuales rayaba el lecho precisamente por debajo del pie, como para acentuarle el volumen y la vida. Cuatro o cinco claxons sonaron a la vez. ¿Descubierto? ¡Combatir, combatir con enemigos que se defienden, con enemigos despiertos, qué liberación!

La ola de estruendo decreció: algún estrépito de carruajes —todavía había estrépito de carruajes allá, en el mundo de los hombres... Volvió a verse frente a la gran mancha blanca de la muselina y del rectángulo de luz, inmóviles en aquella noche en que el tiempo había dejado de existir.

Se repetía que aquel hombre debía morir. Tontamente, porque él sabía que lo mataría, capturado o no, ejecutado o no, poco importaba. Sólo existía aquel pie, aquel hombre al que debía herir sin que se defendiese, porque, si llegara a defenderse, **llamaría**. [9]

Parpadeando, nauseado, Chen descubría en sí, no el combatiente que esperaba, sino a un sacrificador. Y no sólo ante los dioses que había elegido; bajo su sacrificio a la revolución **surgía** un mundo de profundidades, ante el cual aquella noche agobiada de angustia no era más que claridad. «Asesinar no es sólo matar, ¡ay!...» En los bolsillos, sus manos vacilantes empuñaban, la derecha, una navaja de afeitar cerrada, y la izquierda, un puñal corto. Los escondía lo más

enfonçait le plus possible, comme si la nuit n'eût pas suffi à cacher ses gestes. Le rasoir était plus sûr, mais Tchen sentait qu'il ne pourrait jamais s'en servir; le poignard lui répugnait moins. Il lâcha le rasoir dont le dos pénétrait dans ses doigts crispés; le poignard était nu dans sa poche, sans gaine. Il le fit passer dans sa main droite, la gauche retombant sur la laine de son chandail et y restant collée. Il éleva légèrement le bras droit, stupéfait du silence qui continuait à l'entourer, comme si son geste eût dû déclencher quelque chute. Mais non, il ne se passait rien: c'était toujours à lui d'agir.

Ce pied vivait comme un animal endormi. Terminait-il un corps? «Est-ce que je deviens imbécile?» Il fallait voir ce corps. Le voir, voir cette tête; pour cela, entrer dans la lumière, laisser passer sur le lit son ombre **trapue**. Quelle était la résistance de la chair? Convulsivement, Tchen enfonça le poignard dans son bras gauche. La douleur (il n'était plus capable de songer que c'était *son* bras), l'idée du supplice certain si le dormeur s'éveillait le délivrèrent [10] une seconde: le supplice valait mieux que cette atmosphère de folie. Il s'approcha: c'était bien l'homme qu'il avait vu, deux heures plus tôt, en pleine lumière. Le pied, qui touchait presque le pantalon de Tchen, tourna soudain **comme une clef**, revint à sa position dans la nuit tranquille. Peut-être le dormeur sentait-il une présence, mais pas assez pour s'éveiller... Tchen frissonna: un insecte courait sur sa peau. Non; c'était le sang de son bras qui coulait goutte à goutte. Et toujours cette sensation de mal de mer.

Un seul geste, et l'homme serait mort. Le tuer n'était rien: c'était le toucher qui était impossible. Et il fallait frapper avec précision. Le dormeur, couché sur le dos, au milieu du lit à l'européenne, n'était habillé que d'un caleçon court, mais, sous la peau grasse, les côtes n'étaient pas visibles. Tchen devait prendre pour **repères** les pointes sombres des seins. Il savait combien il est difficile de frapper de haut en bas. Il tenait donc le poignard la lame en l'air, mais le sein gauche était le plus éloigné: à travers le filet de la moustiquaire, il eût dû frapper à longueur de bras, d'un mouvement courbe comme celui du swing (3). Il changea la position du poignard: la lame horizontale. Toucher ce corps immobile était aussi difficile que frapper un cadavre, peut-être pour les mêmes raisons. Comme **appelé** par cette idée de cadavre, un **râle** s'éleva. Tchen ne pouvait plus même reculer, jambes et bras devenus complètement mous. Mais le râle s'ordonna: l'homme

repère punto de referencia

3 *(p. 11). Swing:* terme de boxe emprunté à l'anglais: coup de poing donné en ramenant le bras de l'extérieur vers l'intérieur.

posible, como si la noche no bastase para ocultar sus movimientos. La navaja era más segura; pero Chen comprendía que no podría servirse de ella; el puñal le repugnaba menos. Soltó la navaja, cuyo dorso penetraba en sus dedos crispados; el puñal se hallaba desnudo en su bolsillo, sin vaina. Lo hizo pasar a su mano derecha, dejando caer la izquierda sobre la lana de su tricota, donde quedó adherida. Levantó ligeramente el brazo derecho, estupefacto ante el silencio que seguía rodeándole, como si su ademán hubiera debido soltar el resorte de una caída. Pero no; no pasaba nada: seguía siendo él quien tenía que obrar.

Aquel pie vivía, como un animal dormido. ¿Terminaba en él un cuerpo? «¿Pero es que me vuelvo loco?» Había que ver aquel cuerpo. Verlo; ver aquella cabeza; para ello entrar en la luz; dejar que pasase sobre el lecho su **abultada** sombra. ¿Cuál era la resistencia de la carne? Convulsivamente, Chen se hundió el puñal en el brazo izquierdo. El dolor (ya no era capaz de pensar en aquel brazo suyo), la idea del suplicio seguro si el durmiente despertaba, le libertaron por un segundo: el suplicio era preferible a aquella atmósfera de locura. Se acercó. Aquel era el hombre que había visto, dos horas antes, en plena luz. El pie, que casi rozaba el pantalón de Chen, giró de pronto, **como una llave,** y volvió a su primitiva posición en la noche tranquila. Quizás el durmiente presintiese aquella presencia, aunque no lo bastante para despertar... Chen se estremeció: un insecto corría sobre su piel. No; era la sangre de su brazo, que corría en un reguero. Y aquella sensación de mareo continuaba.

Un solo movimiento, y el hombre quedaría muerto. Matarlo no era nada: lo que resultaba imposible era [10] tocarlo. Y había que herir con precisión. El durmiente, acostado sobre la espalda, en medio del lecho a la europea, sólo se hallaba vestido con unos calzoncillos cortos; pero, bajo la piel grasienta, las costillas no eran visibles. Chen tenía que **orientarse** por las puntas de las tetillas. Sabía cuán difícil es herir de arriba abajo. Tenía, pues, el puñal con la hoja en el aire; pero la tetilla izquierda quedaba más alejada: a través del tul del mosquitero hubiera tenido que herir alargando el brazo, con un movimiento curvo, como el del *swing*. Cambió la posición del puñal: la hoja, horizontal. Tocar aquel cuerpo inmóvil era tan difícil como herir un cadáver, quizá por las mismas razones. Como **atraído** por aquella idea de cadáver, se elevó un **estertor**. Chen ya no podía retroceder; las piernas y los brazos se le habían aflojado por completo. Pero el estertor se regularizó: el hombre

ne **râlait** pas, il ronflait. Il redevint vivant, vulnérable; et, en même temps, Tchen se sentit **bafoué**. Le corps glissa d'un léger mouvement vers la droite. Allait-il s'éveiller maintenant! D'un coup à traverser une planche, Tchen l'arrêta dans un bruit de mousseline [11] déchirée, mêlé à un choc sourd. Sensible jusqu'au bout de la lame, il sentit le corps rebondir vers lui, relancé par le sommier métallique. Il **raidit** rageusement son bras pour le maintenir: les jambes revenaient ensemble vers la poitrine, comme attachées; elles se détendirent d'un coup. Il eût fallu frapper de nouveau, mais comment retirer le poignard? Le corps était toujours sur le côté, instable, et, malgré la convulsion qui venait de le secouer, Tchen avait l'impression de le tenir fixé au lit par son arme courte sur quoi pesait toute sa masse. Dans le grand trou de la moustiquaire, il le voyait fort bien: les paupières s'étaient ouvertes, - avait-il pu s'éveiller? - les yeux étaient blancs. Le long du poignard le sang commençait **à sourdre**, noir dans cette fausse lumière. Dans son poids, le corps, prêt à retomber à droite ou à gauche, trouvait encore de la vie. Tchen ne pouvait lâcher le poignard. À travers l'arme, son bras raidi, son épaule douloureuse, un courant d'angoisse s'établissait entre le corps et lui jusqu'au fond de sa poitrine, jusqu'à son coeur convulsif, seule chose qui bougeât dans la pièce. Il était absolument immobile; le sang qui continuait à couler de son bras gauche lui semblait celui de l'homme couché; sans que rien de nouveau fût survenu, il eut soudain la certitude que cet homme était mort. Respirant à peine, il continuait à le maintenir sur le côté, dans la lumière immobile et **trouble**, dans la solitude de la chambre. Rien n'y indiquait le combat, pas même la déchirure de la mousseline qui semblait séparée en deux pans: il n'y avait que le silence et une ivresse écrasante où il **sombrait**, séparé du monde des vivants, accroché à son arme. Ses doigts étaient de plus en plus serrés, mais les muscles du bras se relâchaient et le bras tout entier commença à trembler [12] par secousses, comme une corde. Ce n'était pas la peur, c'était une épouvante à la fois atroce et solennelle qu'il ne connaissait plus depuis son enfance: il était seul avec la mort, seul dans un lieu sans hommes, mollement écrasé à la fois par l'horreur et par le **goût** du sang.

Il parvint à ouvrir la main. Le corps s'inclina doucement sur le ventre : le manche du poignard **ayant porté à faut**, sur le drap une tache sombre commença à s'étendre, grandit comme un être vivant. Et à côté d'elle, grandissant comme elle, parut l'ombre de deux

no **jadeaba**, roncaba. Se hizo vivo, vulnerable; y, al mismo tiempo, Chen se sintió **burlado**. El cuerpo resbaló, con un ligero movimiento hacia la derecha. ¡Despertaría ahora! Con un golpe capaz de atravesar una tabla, Chen lo detuvo, con un ruido de muselina desgarrada unido a un choque sordo. Sensible hasta el extremo de la hoja, sintió el cuerpo rebotar hacia él, rechazado por el colchón elástico. **Endureció** rabiosamente el brazo para retenerlo: las piernas retrocedían juntas hacia el pecho, como ligadas la una a la otra. Se distendieron de golpe. Habría que herir de nuevo; pero, ¿cómo arrancar el puñal? El cuerpo continuaba de costado, inestable, y, a pesar de la convulsión que acababa de sacudirle, Chen recibía la impresión de tenerlo fijo en el lecho con su arma corta, sobre la cual pesaba toda su masa. Por el gran agujero del mosquitero, lo veía muy bien: los párpados se habían abierto —¿habría podido despertar?—, y los ojos estaban en blanco. A lo largo del puñal, la sangre comenzaba **a brotar**, negra en aquella falsa luz. Con su peso, el cuerpo, presto a caer hacia la derecha o hacia la izquierda, encontraba aún vida. Chen no podía soltar el puñal. A través del arma, de su brazo extendido y de su hombro dolorido, se establecía una comunicación, toda angustia, entre el cuerpo y él, hasta el fondo de su pecho, hasta su corazón convulso, única cosa que se movía en [11] la estancia. Permanecía en absoluto inmóvil; la sangre que continuaba brotando de su brazo le parecía ser la del hombre acostado. Sin que nada exterior sobreviniese, tuvo la certidumbre de que aquel hombre estaba muerto. Respiraba apenas, y continuaba manteniéndose de costado, en la luz inmóvil y **turbia**, en la soledad de la habitación. Nada indicaba que hubiera habido lucha; ni siquiera el desgarrón de la muselina, que parecía dividida en dos: allí no había más que silencio y una embriaguez abrumadora en la que él **zozobraba**, separado del mundo de los vivos, aferrado a su arma. Sus dedos se apretaban cada vez más; pero los músculos del brazo se aflojaban, y el brazo entero comenzó a temblar como una cuerda. Aquello no era miedo; era un espanto, a la vez atroz y solemne, que no había vuelto a conocer desde su infancia: estaba solo con la muerte, solo en un lugar sin hombres, muellemente aplastado, a la vez, por el horror y por el **placer** de la sangre.

Consiguió abrir la mano. El cuerpo se inclinó suavemente sobre el vientre. **Quedando sesgado** el mango del puñal, una mancha oscura comenzó a extenderse sobre la sábana y creció, como un ser vivo. Y, a su lado, creciendo como ella, apareció la sombra

FORCENÉ, *adj. et n.* I. Adj. 1. Vx. Qui est hors de sens, qui perd la raison."- 2. Fou de colère. 3. (1580). Emporté par une folle ardeur; enragé, acharné. II. N. (V. 1190). Personne en proie à une crise de folie furieuse.

4 *(p. 14). Le fleuve : le* Houang-Pou, affluent du Yang-Tsé Kiang.

5 *(p. 14). Sort dictateur militaire:* en mars *1927,* le terme désigne soit le général Sun Chuang-Fang (l'ordonnateur de la grande répression des émeutes de février *1927* vient tout juste de se retirer), soit son successeur, le général Bi Shucheng, homme de main d'un puissant « seigneur de la guerre » régnant au Nord, sur la Mandchourie et la région de Pékin.

6 *(p. 14). Commerces d'occident:* les entreprises capitalistes étrangères (françaises et anglaises surtout), qui surexploitaient les populations indigènes *(p.24),* avaient obtenu des privilèges commerciaux abusifs. Les concessions, voilà le premier « ennemi » *(p. 24)* aux yeux de Kyo et des insurgés.

oreilles pointues.

La porte était proche, le balcon plus éloigné: mais c'était du balcon que venait l'ombre. Bien que Tchen ne crût pas aux génies, il était paralysé, incapable de se retourner. Il sursauta: un miaulement. A demi délivré, il osa regarder. C'était un chat de **gouttière** qui entrait par la fenêtre sur ses pattes silencieuses, les yeux fixés sur lui. Une rage **forcenée** secouait Tchen à mesure qu'avançait l'ombre; ____ _____ _____ ___ __ __ ____ rien de vivant ne devait se glisser dans la farouche région où il était jeté: ce qui l'avait vu tenir ce couteau l'empêchait de remonter chez les hommes. Il ouvrit le rasoir, fit un pas en avant: l'animal s'enfuit par le balcon. Tchen ____ ____ ____ _____ se trouva en face de Shanghaï.

Secouée par son angoisse, la nuit bouillonnait comme une énorme fumée noire pleine d'étincelles; au rythme de sa respiration de moins en moins haletante elle s'immobilisa et, dans la déchirure des nuages, des étoiles s'établirent dans leur mouvement éternel qui l'envahit avec l'air plus frais du dehors. Une sirène s'éleva, puis se perdit dans cette **poignante** sérénité. Au-dessous, tout en bas, les lumières de minuit reflétées à travers une brume jaune par le macadam mouillé, par les raies pâles [13] des rails, palpitaient de la vie des hommes qui ne tuent pas. C'étaient là des millions de vies, et toutes maintenant rejetaient la sienne; mais qu'était leur condamnation misérable à côté de la mort qui se retirait de lui, qui semblait couler hors de son corps à longs traits, comme le sang de l'autre? Toute cette ombre immobile ou scintillante était la vie, comme le fleuve (4), comme la mer invisible au loin - la mer... Respirant enfin jusqu'au plus profond de sa poitrine, il lui sembla rejoindre cette vie avec une reconnaissance sans fond, - prêt à pleurer, aussi bouleversé que tout à l'heure. « Il faut filer... » Il demeurait, contemplant le mouvement des autos, des passants qui couraient sous ses pieds dans la rue illuminée, comme un aveugle guéri regarde, comme un affamé mange. Insatiable de vie, il eût voulu toucher ces corps. Au-delà du fleuve une sirène emplit tout l'horizon: la relève des ouvriers de nuit, à l'arsenal. Que les ouvriers imbéciles vinssent fabriquer les armes destinées à tuer ceux qui combattaient pour eux! Cette ville illuminée resterait-elle possédée comme un champ par son dictateur militaire (5), louée à mort, comme un troupeau, aux chefs de guerre et aux commerces d'Occidents (6) ? Son geste meurtrier

de dos orejas puntiagudas.

La puerta estaba próxima; el balcón, más alejado; pero era del balcón de donde venía la sombra. Aunque Chen no creía en los genios, estaba paralizado, incapacitado de darse vuelta. Se sobresaltó: un maullido. Medio repuesto, se atrevió a mirar. Era un gato de los **tejados**, que con patas silenciosas entraba por la ventana, los ojos fijos en él. Una rabia **furiosa** sacudía a Chen, a medida que avanzaba la sombra, no contra el animal mismo, sino contra esa presencia; nada vivo debía deslizarse en la hosca región donde estaba arrojado: aquello que lo había visto empuñar aquel cuchillo, lo imposibilitaba de volver entre los hombres. Abrió la navaja y dio un paso hacia adelante. El animal huyó por el balcón. Chen lo persiguió. Se encontró, de pronto, frente a Shanghai.

Sacudida por su angustia, la noche bullía como una enorme humareda negra, llena de chispas; al ritmo de su respiración, cada vez menos anhelante, se inmovilizó, y, [12] en el desgarrón de las nubes, aparecieron las estrellas, con su movimiento eterno, que le invadió, con el aire más fresco de fuera. Una sirena se elevó y luego se perdió en aquella serenidad punzante.

Abajo, muy abajo, las luces de medianoche, reflejadas a través de una bruma amarilla por el macadam mojado, por las pálidas rayas de los rieles, palpitaban con la vida de los hombres que no matan. Eran millones de vidas, y todas ahora rechazaban a la suya; pero, ¿qué significaba su condenación **miserable**, al lado de la muerte que se retiraba de él, que parecía deslizarse fuera de su cuerpo a grandes oleadas, como la sangre del otro? Toda aquella sombra, inmóvil o centelleante, era la vida, como el río, como el mar, invisible a lo lejos —el mar... Respirando, por fin, hasta lo más profundo de su pecho, le pareció unirse a aquella vida con un agradecimiento sin límite, al borde del llanto, tan trastornado como antes. «Hay que escapar...» Permaneció contemplando el movimiento de los autos y de los transeúntes, que corrían bajo sus pies por la calle iluminada, como un ciego curado mira, como un hambriento come. Ávidamente, insaciable de vida, hubiese querido tocar aquellos cuerpos. Una sirena llenó todo el horizonte, más allá del río: el relevo de los obreros de noche, en el arsenal. ¡Que los imbéciles obreros fuesen a fabricar las armas destinadas a matar a quienes combatían por ellos! ¿Aquella ciudad iluminada continuaría poseída como un campo por su dictador militar, vendida hasta la muerte, como un rebaño, a los jefes de guerra y a los comercios de Occidente? Su gesto

valait un long travail des arsenaux de Chine: l'insurrection imminente qui voulait donner Shanghaï aux troupes révolutionnaires ne possédait pas deux cents fusils. Qu'elle possédât les pistolets à crosse (presque trois cents) dont cet intermédiaire, le mort, venait de négocier la vente avec le gouvernement, et les insurgés, dont le premier acte devait être de désarmer la police pour armer leurs troupes, doublaient leurs chances. Mais, depuis dix minutes, Tchen n'y avait pas pensé une seule fois.

Et il n'avait pas encore pris le papier pour lequel il [14] avait tué cet homme. Les vêtements étaient accrochés au pied du lit, sous la moustiquaire. Il chercha dans les poches. Mouchoir, cigarettes... Pas de portefeuille. La chambre restait la même: moustiquaire, murs blancs, rectangle net de lumière; le meurtre ne change donc rien... Il passa la main sous l'oreiller, fermant les yeux. Il sentit le portefeuille, très petit, comme un porte-monnaie. ____________ __ La légèreté de la tête, à travers l'**oreiller**, accrut encore son angoisse, lui fit rouvrir les yeux: pas de sang sur le traversin, et l'homme semblait à peine mort. Devrait-il donc le tuer à nouveau? mais déjà son regard rencontrait les yeux blancs, le sang sur les draps. Pour fouiller le portefeuille, il recula dans la lumière: c'était celle d'un restaurant, plein **du fracas** des joueurs de mahjong (7). Il trouva le document, conserva le portefeuille, traversa la chambre presque en courant, ferma à double tour, mit la clef dans sa poche. À l'extrémité du couloir de l'hôtel - il s'efforçait de ralentir sa marche - pas d'ascenseur. Sonnerait-il? Il descendit. À l'étage inférieur, celui du dancing, du bar et des billards, une dizaine de personnes attendaient la **cabine** qui arrivait. Il les y suivit. « La dancing-girl en rouge est épatante! » lui dit en anglais son voisin, Birman ou Siamois un peu saoul. Il eut envie, à la fois, de le gifler pour le faire taire, et de l'étreindre parce qu'il était vivant. Il **bafouilla** au lieu de répondre; l'autre lui tapa sur l'épaule d'un air complice. « Il pense que je suis saoul aussi... » Mais l'interlocuteur ouvrait de nouveau la bouche. « J'ignore les langues étrangères », dit Tchen en pékinois. L'autre se tut, regarda, intrigué, cet homme jeune sans col, mais en chandail de belle laine. Tchen était en face de la glace intérieure de la cabine. Le meurtre ne laissait aucune trace sur son [15] visage... Ses traits plus mongols que chinois: pommettes aiguës, nez très écrasé mais avec une

7 *(p. 15). Mah-jong:* jeu chinois, apparenté aux dominos.

criminal tenía el mismo valor que un prolongado trabajo de los arsenales de China: la insurrección inminente que pretendía entregar Shanghai a las tropas revolucionarias no poseía doscientos fusiles. Si poseyese las pistolas —unas trescientas— cuya venta con el gobierno acababa de negociar aquel intermediario —el muerto—, los rebeldes, cuyo primer acto debía consistir en desarmar a la policía para armar sus tropas, duplicarían sus posibilidades. Pero, desde hacía diez minutos, Chen no había pensado en ello ni siquiera una sola vez.

Y todavía no había cogido el papel por el cual había [13] matado a aquel hombre. Entró de nuevo, como si hubiera entrado en la cárcel. Las ropas estaban colgadas al pie de la cama, bajo el mosquitero. Buscó en los bolsillos, pañuelos, cigarrillos... No tenía cartera. La habitación seguía siendo la misma: mosquitero, paredes blancas, nítido rectángulo de luz... El crimen, pues, no había cambiado nada... Metió la mano debajo de la almohada, cerrando los ojos. Tocó la cartera, muy pequeña, como un portamonedas. Por vergüenza o angustia, porque el ligero peso de la cabeza atravesada en la **almohada** se hacía más inquietante cada vez, volvió a abrir los ojos: no había sangre en la almohada, y el hombre no parecía muerto. ¿Debería, pues, matarle de nuevo? Pero ya su mirada, que volvía a encontrar los ojos en blanco y la sangre sobre las sábanas, lo liberaba. Para registrar la cartera, retrocedió hacia la luz: era ésta la de un restaurante, lleno ________ de jugadores ______. Encontró el documento, se guardó la cartera, atravesó la habitación casi corriendo, cerró con doble vuelta de llave y se guardó ésta en el bolsillo. En el extremo del corredor del hotel —se esforzaba por caminar despacio—, no estaba el ascensor. ¿Llamaría?... Descendió. En el piso inferior, el del dancing, el bar y los billares, unas diez personas esperaban el **ascensor**, que ya llegaba. Las siguió. «La *dancing-girl* roja está estupenda, maravillosa» —le dijo, en inglés, su vecino, birmano o siamés, un poco borracho. Le dieron ganas, a la vez, de abofetearle, para hacerle callar, y de abrazarlo, porque estaba vivo. **Rezongó**, en lugar de responder. El otro le golpeó en el hombro, con aire de cómplice. «Cree que yo estoy borracho también...» Pero el interlocutor abría de nuevo la boca. «Ignoro las lenguas extranjeras» —dijo Chen, en pequinés. El otro se calló, miró, intrigado, a aquel hombre joven, sin cuello, aunque con una tricota de magnífica lana. Chen estaba frente a la luna interior del ascensor. El crimen no dejaba ninguna huella en su rostro... Sus facciones, más mongólicas que chinas —pómulos salientes y nariz muy aplastada, aunque

légère arête, comme un bec, n'avaient pas changé, n'exprimaient que la fatigue; jusqu'à ses épaules solides, ses grosses lèvres de brave type, sur quoi rien d'étranger ne semblait peser; seul son bras, gluant dès qu'il le pliait, et chaud... La cabine s'arrêta. Il sortit avec le groupe.

con la arista ligeramente marcada, como un pico—, no habían cambiado: no expresaban más que fatiga. Hasta en sus sólidos hombros y en sus gruesos labios, de buen muchacho, parecía [14] no pesar nada extraño. Sólo el brazo, pegajoso cuando lo doblaba, caliente... El ascensor se detuvo. Salió con el grupo.

Une heure du matin.

Una de la mañana

Il acheta une bouteille d'eau minérale, et appela un taxi: une voiture fermée, où il lava son bras et le banda avec un mouchoir. Les **rails** déserts et les **flaques** des averses de l'après-midi luisaient faiblement. Le ciel lumineux s'y reflétait. Sans savoir pourquoi, Tchen le regarda: qu'il en avait été plus près, tout à l'heure, lorsqu'il avait découvert les étoiles! Il s'en éloignait à mesure que son angoisse faiblissait, qu'il retrouvait les hommes... À l'extrémité de la rue, les automitrailleuses presque aussi grises que les flaques, la **barre** claire des baïonnettes portées par des ombres silencieuses: le poste, la fin de la concession française. Le taxi n'allait pas plus loin. Tchen montra son passeport faux d'électricien employé sur la concession. Le factionnaire regarda le papier avec indifférence (« Ce que je viens de faire ne se voit décidément pas ») et le laissa passer. Devant lui, perpendiculaire, l'avenue des Deux-Républiques (8), frontière de la ville chinoise.

Compró una botella de agua mineral y llamó a un taxi —un coche cerrado— donde se lavó el brazo y se lo vendó con un pañuelo. Los **rieles** desiertos y los **charcos** de los aguaceros de la tarde relucían débilmente. El cielo luminoso se reflejaba en ellos. Sin saber por qué, Chen lo contempló. ¡Cuánto más cerca de él había estado antes, cuando había descubierto las estrellas! Se alejaba de él, a medida que su angustia se debilitaba y volvía a encontrar a los hombres... En el extremo de la calle, las autoametralladoras, tan grises como los charcos, y los **trazos** claros de las bayonetas, llevadas por sombras silenciosas; el puesto, el final de la concesión francesa. El taxi no podía ir más lejos. Chen mostró su pasaporte falso, de electricista empleado en la concesión. El funcionario examinó el papel con indiferencia («Decididamente lo que acabo de hacer no se nota») y lo dejó pasar. Delante de él, perpendicular, la avenida de las Dos Repúblicas, frontera de la ciudad china.

8 *(p. 16). L'avenue des Deux-Républiques:* la République française et la République chinoise (décrétée par Sun Yasen en *1911);* avenue circulaire qui sépare la concession française de la vieille ville chinoise

Abandon et silence. Chargées de tous les bruits de la plus grande ville de Chine, des ondes **grondantes** [16] se perdaient là comme, au fond d'un puits, des sons venus des profondeurs de la terre: tous ceux de la guerre, et les dernières secousses nerveuses d'une multitude qui ne veut pas dormir. Mais c'était au loin que vivaient les hommes; ici, rien ne restait du monde, qu'une nuit à laquelle Tchen s'accordait d'instinct comme à une amitié soudaine: ce monde nocturne, inquiet, ne s'opposait pas au meurtre. Monde d'où les hommes avaient disparu, monde éternel; le jour reviendrait-il jamais sur ces tuiles pourries, sur toutes ces ruelles au fond desquelles une lanterne éclairait un mur sans fenêtres, un **nid** de fils télégraphiques? Il y avait un monde du meurtre, et il y restait comme dans la chaleur. Aucune vie, aucune présence, aucun bruit proche, pas même le cri des petits marchands, pas même les _______ chiens abandonnés.

Abandono y silencio. Cargadas con todos los ruidos de la mayor ciudad de China, las ondas **zumbadoras** se perdían allí, como en el fondo de un pozo los sonidos procedentes de las profundidades de la tierra: todos los de la guerra, y las últimas sacudidas nerviosas de una multitud que no quiere dormir. Pero era lejos donde vivían los hombres; allí, nada quedaba del mundo, como no fuese una noche, en la cual Chen se ponía de acuerdo con su instinto, como adquiriendo una amistad súbita: aquel mundo nocturno, inquieto, no se oponía a su crimen. Mundo en que los hombres habían desaparecido; mundo eterno. ¿Volvería el día, acaso, sobre aquellas tejas podridas, sobre todas aquellas callejuelas, en el fondo de las cuales una linterna iluminaba un muro sin ventanas o un **nido** de hilos telegráficos? Existía un mundo del crimen, y él se hallaba en ese mundo, como en el calor. Ninguna vida; ninguna [15] presencia; ningún ruido próximo. Ni siquiera los gritos de los modernos comerciantes; ni siquiera los ladridos de los perros abandonados...

Enfin, un magasin **pouilleux**: *Lou-You-Shuen et Hemmelrich, phonos.*

Por fin, una tienda **mugrienta**: *Lu-Yu-Shuen y Hemmelrich, Fonos.*

Il fallait revenir parmi les hommes... Il attendit quelques minutes sans se délivrer tout à fait, **heurta** enfin un **volet**. La porte s'ouvrit presque aussitôt: un magasin plein de disques rangés avec soin, à vague aspect de bibliothèque **municipale**; puis l'arrière-boutique, grande, nue, et quatre camarades, en bras de chemise.

La porte refermée fit osciller la lampe: les visages disparurent, reparurent, à gauche, tout **rond**, LouYou-Shuen; la tête de boxeur crevé d'Hemmelrich, tondu, nez cassé, épaules creusées. En arrière, dans l'ombre, Katow. À droite, Kyo Gisors; en passant audessus de sa tête, la lampe marqua **fortement** les **coins** tombants de sa bouche d'estampe japonaise; en s'éloignant elle déplaça les ombres et ce visage métis parut presque européen. Les oscillations de la lampe devinrent de plus en plus courtes: les deux [17] visages de Kyo reparurent tour à tour, de moins en moins différents l'un de l'autre.

______________________________ ___ Tous regardaient Tchen avec une intensité idiote, mais ne disaient rien; lui regarda les **dalles** criblées de graines de **tournesol**. Il pouvait renseigner ces hommes, mais il ne pourrait jamais s'expliquer. La résistance du corps au couteau l'obsédait, tellement plus grande que celle de son bras. __________ ________________________________ __________________Te n'aurais jamais cru que ce fût si dur...

— Ça y est, dit-il.

_______________________________ _______________________________ _______________________________

Il tendit l'ordre de livraison des armes. Son texte était long. Kyo le lisait :

— Oui, mais...

Tous attendaient. Kyo n'était ni impatient, ni irrité; il n'avait pas bougé; à peine son visage était-il contracté. Mais tous sentaient que ce qu'il découvrait le bouleversait. Il se décida :

— Les armes ne sont pas payées. *Payables à livraison.*

Tchen sentit la colère tomber sur lui, comme s'il eût été ___________ volé. Il s'était assuré que ce papier était celui qu'il cherchait, mais n'avait pas eu le temps de le lire. Il n'eût pu, d'ailleurs, rien y changer. Il tira le portefeuille de sa

Había que volver entre los hombres... Esperó algunos minutos, sin entregarse por completo, y por fin **golpeó** un **postigo**. La puerta se abrió casi inmediatamente: era una tienda llena de discos alineados con cuidado, con un vago aspecto de biblioteca pobre; luego, la trastienda, grande, desnuda, y cuatro camaradas en mangas de camisa.

Al cerrarse de nuevo, la puerta hizo que oscilase la lámpara. Los semblantes desaparecieron y volvieron a aparecer. A la izquierda, muy **orondo**, Lu-Yu-Shuen y la cabeza de boxeador inutilizado de Hemmelrich, rapado, con la nariz rota y los hombros hundidos. Detrás, en la sombra, Katow. A la derecha Kyo Gisors; al pasar por encima de su cabeza, la lámpara marcó **exageradamente** las **comisuras** caídas de su boca de estampa japonesa; al alejarse, apartó la sombra, y aquel rostro mestizo casi pareció europeo. Las oscilaciones de la lámpara se fueron haciendo cada vez más cortas. Los dos semblantes de Kyo fueron apareciendo alternativamente, cada vez menos diferentes el uno del otro.

Invadidos por la necesidad de interrogar, todos miraban a Chen con una intensidad idiota, pero no decían nada. Él contempló las **baldosas**, acribilladas de semillas de **girasol**. Podía informar a aquellos hombres; pero jamás podría explicarse. Le obsesionaba la resistencia opuesta por el cuerpo al cuchillo, mucho mayor que la de su brazo: sin el impulso de la sorpresa, el arma no habría penetrado profundamente. «Nunca hubiera creído que fuese tan duro...»

—Eso es —dijo.

En la habitación, ante el cuerpo, pasada la inconsciencia, no había dudado: había *sentido* la muerte.

Tendió la orden de la entrega de armas. Su texto era largo. Kyo lo leía.

—Sí; pero...

Todos esperaban. Kyo no aparecía impaciente ni irritado; [16] no se había movido; apenas se había contraído su semblante. Sin embargo, todos comprendían que lo que acababa de descubrir lo trastornaba. Se decidió:

—Las armas no están pagadas. *Pagaderas a su entrega.*

Chen sintió que la ira caía sobre él, como si hubiera sido estúpidamente robado. Se había asegurado de que aquel papel era el que buscaba; pero no había tenido tiempo de leerlo. Por otra parte, no hubiera podido hacer que cambiase nada. Sacó la cartera del bolsillo y se la

poche, le donna à Kyo: des photos, des reçus: aucune autre pièce.

— On peut s'arranger avec des hommes des sections de combat, je pense, dit Kyo.

— Pourvu que nous puissions grimper à bord, répondit Katow, ça ira.

________ . Leur présence arrachait Tchen à sa terrible solitude, doucement, comme une plante que l'on tire de la terre où ses racines les plus fines la retiennent encore. Et en même temps que, peu à peu, il venait à eux, il semblait qu'il les découvrît - comme sa sueur la première fois qu'il était revenu d'une maison de [18] prostitution. Il y avait là la tension des salles de jeux à la fin de la nuit.

— Ça a bien marché? demanda Katow, posant enfin son disque et avançant dans la lumière.

Sans répondre, Tchen regarda cette bonne tête de Pierrot russe - petits yeux rigoleurs et nez en l'air - que même cette lumière ne pouvait rendre drama tique; lui, pourtant, savait ce qu'était la mort. Il se levait; il alla regarder le grillon endormi dans sa cage minuscule; Tchen pouvait avoir ses raisons de se taire. Celui-ci observait le mouvement de la lumière, qui lui permettait de ne pas penser: le cri tremblé du **grillon** éveillé par son arrivée se mêlait aux dernières vibrations de l'ombre sur les visages. Toujours cette obsession de la dureté de la chair; ___ ________________________________ ______________________ les paroles n'étaient bonnes qu'à troubler la familiarité avec la mort qui s'était établie dans son coeur.

— À quelle heure es-tu sorti de l'hôtel? demanda Kyo.

— Il y a vingt minutes.

Kyo regarda sa montre: minuit cinquante.

— Bien. Finissons ici, et filons.

— Je veux voir ton père, Kyo.

— Tu sais que CE sera sans doute pour demain?

— Tant mieux.

Tous savaient ce qu'était CE: l'arrivée des troupes révolutionnaires (9) aux dernières stations du chemin de fer, qui devait déterminer l'insurrection.

entregó a Kyo: unas fotos y unos recibos, ningún otro documento.

—Creo que se podrá arreglar con los hombres de las secciones de combate —dijo Kyo.

—Con tal que podamos subir a bordo —respondió Katow—, todo marchará.

Silencio. La presencia de aquellos hombres arrancaba a Chen de su terrible soledad, suavemente, como una planta a la que se arranca de la tierra donde sus raíces más finas la retienen aún. Y al mismo tiempo que, poco a poco, volvía hacia ellos, parecíale que los reconociese momo a su hermana, la primera vez que había vuelto de una casa de prostitución. Allí se sentía la tensión que se experimentaba en las salas de juego, al final de la noche.

—¿Qué tal? —preguntó Katow, dejando, por fin, su disco y avanzando hacia la luz.

Sin responder, Chen contempló aquella hermosa cabeza de Pierrot ruso —ojillos burlones y nariz al aire— que ni siquiera aquella luz podía hacer dramática. Él, sin embargo, sabía lo que era la muerte. Se levantaba. Fue a ver el grillo dormido en su jaula minúscula: Chen podría tener sus razones para callar. Éste observaba el movimiento de la luz, que le permitía no pensar: el grito tembloroso del **grillo**, despierto por su llegada, se unía a las últimas vibraciones de la sombra sobre los rostros. Siempre la obsesión de la dureza de la carne, aquel deseo de apoyar el brazo con fuerza sobre la primera cosa que encontrase. Las palabras sólo servían para turbar la familiaridad con la muerte, que se había albergado en su corazón.

—¿A qué hora saliste del hotel? —preguntó Kyo.

—Hace veinte minutos. [17]

Kyo consultó su reloj; la una menos diez.

—Bien. Acabemos aquí, y larguémonos.

—Quiero ver a tu padre, Kyo.

—¿Sabes que *eso* será, sin duda, para mañana?

—Tanto mejor.

Todos sabían lo que era *eso:* la llegada de las tropas revolucionarias a las últimas estaciones del ferrocarril, que debía determinar la insurrección.

9 *(p. 19). Les troupes révolutionnaires : le* terme désigne les troupes du Kuomintang, aux ordres du général Chang-Kaï-Shek.

10 *(p. 20). Le comité central:* du Parti communiste chinois qui siège à Han-Kéou.

11 *(p. 20). Odessa:* en *1905,* à Odessa, ville et port de la mer Noire, eurent lieu des révoltes, férocement réprimées, contre le régime tsariste. cf. le célèbre film de S.M. Eisenstein, *Le cuirasse Potemkine (1925).*

« Tant mieux », répéta Tchen. Comme toutes les sensations intenses, celle du danger, en se retirant, le laissait vide; il aspirait à le retrouver.

— Quand même: je veux le voir.

— Vas-y: il ne dort jamais avant l'aube.

— Vers quatre heures.

D'instinct, quand il s'agissait d'être compris, [19] Tchen se dirigeait vers Gisors. Que cette attitude fût douloureuse à Kyo - d'autant plus douloureuse que nulle vanité n'intervenait - il le savait, mais n'y pouvait rien: Kyo était un des organisateurs de l'insurrection, le comité central (10) avait confiance en lui; lui, Tchen, aussi; mais il ne tuerait jamais, sauf en combattant. Katow était plus près de lui, Katow condamné à cinq ans **de bagne** en 1905, lorsque, étudiant en médecine, il avait participé à l'attaque puérile -de la prison d'Odessa (11). Et pourtant...

Le Russe mangeait des petits bonbons au sucre, un à un, sans cesser de regarder Tchen; et Tchen, tout à coup, comprit la gourmandise. Maintenant qu'il avait tué, il avait le droit d'avoir envie de n'importe quoi. Le droit. Même si c'était enfantin. Il tendit sa main carrée. Katow crut qu'il voulait partir et la serra. Tchen se leva. C'était peut-être aussi bien: il n'avait plus rien à faire là; Kyo était prévenu, à lui d'agir. Et lui, Tchen, savait ce qu'il voulait faire maintenant. Il gagna la porte, revint pourtant

— Passe-moi les bonbons.

Katow lui donna le sac. Il voulut en partager le contenu: pas de papier. Il emplit le creux de sa main, mordit à pleine bouche, et sortit.

— Ça n'a pas dû aller t't seul, dit Katow.

Réfugié en Suisse de 1905 à 1912, date de son retour clandestin en Russie, il parlait français presque sans accent, mais en avalant un certain nombre de voyelles, comme s'il eût voulu compenser ainsi la nécessité d'articuler rigoureusement lorsqu'il parlait chinois. Presque sous la lampe maintenant, son visage était peu éclairé. Kyo préférait cela : l'expression de naïveté ironique que les petits yeux et surtout le nez en l'air (moineau pince-sans-rire, disait Hemmelrich) donnaient au visage de Katow, [20] était d'autant plus vive qu'elle s'opposait davantage à ses propres traits, et le gênait souvent.

—Tanto mejor —repitió Chen. Como todas las sensaciones, la del crimen y el peligro, al alejarse, le dejaban completamente vacío. Aspiraba a recuperarlas.

—Sin embargo, quiero verlo.

—Ve esta noche; nunca duerme antes del alba.

—Iré a eso de las cuatro.

Par instinto, cuando se trataba de ser comprendido, Chen se dirigía a papá Gisors. Que su actitud le era dolorosa a Kyo —tanto más dolorosa cuanto que ninguna vanidad intervenía en ella— lo sabía; pero no podía hacer nada; Kyo era uno de los organizadores de la insurrección; el comité central tenía confianza en él; Chen también, pero no mataría nunca a nadie, como no fuera combatiendo. Katow estaba más cerca de él; Katow, condenado a cinco años **de presidio** en 1905, cuando, siendo estudiante de medicina, había tratado de derribar la puerta de la cárcel de Odesa. Y, sin embargo...

El ruso comía caramelos, uno a uno, sin dejar de contemplar a Chen; y Chen, de pronto, comprendió su glotonería. Ahora que había matado, tenía derecho a sentir deseo de algo. Derecho. Aquello era hasta pueril... Extendió su mano cuadrada. Katow creyó que quería marcharse, y se la estrechó. Chen se levantó. En efecto: quizá ya no tuviese que hacer nada allí; Kyo estaba prevenido, y a él le correspondía obrar. Y él, Chen, sabía lo que quería hacer ahora. Se dirigió a la puerta; volvió, no obstante.

—Dame unos caramelos.

Katow le dio la bolsa. Él quiso repartir el contenido. No tenía papel. Se llenó el hueco de la mano, tomó unos cuantos con la boca, salió.

—No ha debido ir completamente solo —dijo Katow. Refugiado en Suiza desde 1905 a 1912, fecha de su [18] regreso clandestino a Rusia, hablaba el francés sin ningún acento ruso, pero tragándose cierto número de vocales, como si hubiera querido compensar así la necesidad de articular rigurosamente cuando hablaba el chino. Casi debajo de la lámpara ahora, su rostro estaba poco iluminado. Kyo lo prefería así; la expresión de ingenuidad irónica que los ojillos y, sobre todo, la nariz saliente —pájaro de cuenta, le decía Hemmelrich— daban al semblante de Katow, era tanto más viva cuanto más se oponía a sus propias facciones, y le molestaba con frecuencia.

— Finissons, dit-il. Tu as les disques, Lou?	—Acabemos —dijo—: ¿Tienes los discos, Lu?
Lou-You-Shuen, tout sourire et comme prêt à mille respectueux petits coups d'échine, disposa sur deux phonos les deux disques examinés par Katow. Il fallait les mettre en mouvement en même temps.	Lu-Yu-Shuen, sonriendo y como dispuesto a doblar mil veces el espinazo, colocó sobre dos «fonos» los dos discos examinados por Katow. Había que ponerlos en movimiento al mismo tiempo.
— Un, deux, trois, compta Kyo.	—Una, dos, tres —contó Kyo.
Le sifflet du premier disque couvrit le second soudain s'arrêta - on entendit: *envoyer* - puis reprit. Encore un mot: *trente.* Sifflet de nouveau. Puis: *hommes.* Sifflet.	El silbido del primer disco cubrió al segundo. De pronto, se detuvo —se oyó: *enviar—;* luego, continuó. Otra palabra más: *treinta.* Nuevo silbido. Luego, *hombres.* Silbido.
« Parfait», dit Kyo. Il arrêta le mouvement, et remit en marche le premier disque, seul: sifflet, silence, sifflet. Stop. Bon. Étiquette des disques de **rebut**.	—Perfectamente —dijo Kyo. Detuvo el movimiento, y puso en marcha el primer disco solo. Silbido: silencio; silbido. Parada. Bien. Etiqueta de los discos de **desecho**.
Au second: *Troisième leçon. Courir, marcher, aller, venir, envoyer, recevoir. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, cent. J'ai vu courir dix hommes. Vingt femmes sont ici. Trente...*	En el segundo: *Tercera lección. Correr, marchar, ir, venir, enviar, recibir. Uno, dos, tres, cuatro, cinco, seis, siete, ocho, nueve, diez, veinte, treinta, cuarenta, cincuenta, sesenta, ciento. He visto correr a diez hombres. Veinte mujeres están aquí. Treinta...*
Ces faux disques pour l'enseignement des langues étaient excellents : l'étiquette, imitée à merveille. Kyo était pourtant inquiet	Aquellos falsos discos para la enseñanza de idiomas eran excelentes. La etiqueta estaba imitada a maravilla. Kyo se hallaba inquieto, sin embargo.
— Mon enregistrement était mauvais?	—¿Mi impresión era mala?
— Très bon, parfait.	—Muy buena; perfecta.
Lou **s'épanouissait** en sourire, Hemmelrich semblait indifférent. À l'étage supérieur, un enfant cria de douleur.	Lu **se esponjaba** en una sonrisa. Hemmelrich parecía indiferente. En el piso de arriba, un niño gritó de dolor.
Kyo ne comprenait plus	Kyo no comprendía.
— Alors, pourquoi l'a-t-on changé?	—¿Entonces, por qué la han cambiado?
— On ne l'a pas changé, dit Lou. C'est lui-même. Il est rare que l'on reconnaisse sa propre voix, voyezvous, lorsqu'on l'entend pour la première fois.	—No la han cambiado —dijo Lu—. Es la misma. Es raro que reconozca uno su propia voz, ¿sabe?, cuando se oye por primera vez. [19]
— Le phono déforme? [21]	—¿El «Fono» la desfigura?
— Ce n'est pas cela, car chacun reconnaît sans peine la voix des autres. Mais on n'a pas l'habitude, voyez-vous, de s'entendre soi-même...	—No es eso; es que todos reconocen sin trabajo la voz de los demás; pero uno, ¿sabe?, no está acostumbrado a oírse a sí mismo...
Lou était plein de la joie chinoise d'expliquer une chose à un esprit distingué qui l'ignore.	Lu se sentía lleno de júbilo chino de explicar una cosa a un espíritu distinguido que la ignora.
« Il en est de même dans notre langue... »	«Lo mismo ocurre en nuestro idioma...»

— Bon. On doit toujours venir chercher les disques cette nuit?

—Bueno. ¿Tienen que venir a buscar los discos esta noche?

— Les bateaux partiront demain au lever du soleil pour Han-Kéou...

—Los barcos partirán mañana, al amanecer, para Han-Kow...

Les disques sifflets étaient expédiés par un bateau: les disques-textes par un autre. Ceux-ci étaient français ou anglais, suivant que la mission de la région était catholique ou protestante. _________ _______________________________ _____________________________

Los discos silbadores eran expedidos por un barco; los discos de texto, por otro. Éstos eran franceses o ingleses, según que la misión de la región fuese católica o protestante. Los revolucionarios empleaban algunas veces verdaderos discos impresionados por ellos mismos.

« Au jour », pensait Kyo. « Que de choses avant le jour... » Il se leva :

«El día —pensaba Kyo—. ¡Cuántas cosas, antes de que llegue el día!...» Se levantó.

— Il faut des volontaires, pour les armes. Et quelques Européens, si possible.

—Se necesitan voluntarios para las armas. Y algunos europeos, si es posible.

Hemmelrich s'approcha de lui. L'enfant, là-haut, cria de nouveau.

Hemmelrich se acercó a él. El niño arriba gritó de nuevo.

— Il te répond, le gosse, dit Hemmelrich. Ça te suffit? Qu'est-ce que tu foutrais, toi, avec le gosse qui va crever et la femme qui gémit là-haut - pas trop fort, pour ne pas nous déranger...

—Te responde el muchacho —dijo Hemmelrich—. ¿Basta eso?... ¿Qué harías tú, con el chico que va a reventar y la mujer que gime arriba... no lo bastante fuerte para molestarnos?...

La voix presque **haineuse** était bien celle de ce visage au nez cassé, aux yeux enfoncés que la lumière verticale remplaçait par deux taches noires.

La voz, casi **rencorosa**, era precisamente la de aquel rostro de la nariz rota, de los ojos hundidos que la luz vertical sustituía por dos manchas negras.

— Chacun son travail, répondit Kyo. Les disques aussi sont nécessaires... Katow et moi, ça ira. Passons chercher des types (nous saurons en passant si nous attaquons demain ou non) et je...

—Cada uno a su trabajo —pronunció Kyo—. Los discos también son necesarios... Katow y yo, a lo nuestro. Pasemos a buscar los tipos (entonces sabremos si atacamos mañana o no); y yo...

— Ils peuvent dégotter le cadavre à l'hôtel, vois-tu bien, dit Katow.

—Pueden descubrir el cadáver en el hotel, ¿comprendes? —dijo Katow.

— Pas avant l'aube. Tchen a fermé à clef. Il n'y a pas de rondes. [22]

—Antes de que amanezca, no. Chen ha cerrado con llave. No hay rondas.

— L'interm'diaire avait p't-être pris un rend'-vous?

—Quizás el intermediario tuviese alguna cita.

— À cette heure-ci? Peu probable. Quoi qu'il arrive, l'essentiel est de faire changer l'ancrage du bateau: comme ça, s'ils essaient de l'atteindre, ils perdront au moins trois heures avant de le retrouver. Il est à la limite du port.

—¿A estas horas? Es poco probable. Ocurra lo que [20] ocurra, lo esencial es cambiar el anclaje del barco. Así, si tratan de alcanzarlo, perderán, por lo menos, tres horas antes de encontrarlo. Está en el límite del puerto.

— Où veux-tu le faire passer?

—¿Adónde quieres hacerlo pasar?

— Dans le port même. Pas à quai naturellement. Il y a des centaines de vapeurs. Trois heures perdues au moins. Au moins.

—Al puerto mismo. No al muelle, naturalmente. Allí hay centenares de vapores. Tres horas perdidas, por lo menos. Por lo menos.

— Le cap'taine se méfiera...

—El capitán desconfiará...

Le visage de Katow n'exprimait presque jamais ses sentiments: la gaieté ironique **y demeurait**. Seul, en cet instant, le ton de la voix traduisait son inquiétude - d'autant plus fortement.

El semblante de Katow no expresaba casi nunca sus sentimientos: la alegría irónica **subsistía en él**. Sólo, en aquel instante, el tono de la voz traducía su inquietud, cada vez más intensa.

— Je connais un spécialiste des affaires d'armes, dit Kyo. Avec lui, le capitaine aura confiance. Nous n'avons pas beaucoup d'argent, mais nous pouvons payer une commission... le pense que nous sommes d'accord: nous nous servons du papier pour monter à bord, et nous nous arrangeons après?

—Conozco a un especialista en negocios de armas —dijo Kyo—. Con él, el capitán adquirirá confianza. No tenemos mucho dinero; pero podemos pagar una comisión... Creo que estamos de acuerdo: nos servimos del papel para subir a bordo, y ya nos las arreglaremos después.

Katow haussa les épaules, comme devant l'évidence. Il passa sa vareuse, dont il ne boutonnait jamais le col, tendit à Kyo le veston de sport accroché à une chaise; tous deux serrèrent fortement la main d'Hemmelrich. La **pitié** n'eût fait que l'humilier davantage. Ils sortirent.

Katow se encogió de hombros, como ante la evidencia. Se puso su blusa, cuyo cuello no abotonaba nunca, y alargó a Kyo la chaqueta de sport, que estaba colgada en una silla. Ambos estrecharon fuertemente la mano a Hemmelrich. La **lástima** sólo conduciría a humillarle más. Salieron.

Ils abandonnèrent aussitôt l'avenue, entrèrent dans la ville chinoise.

Abandonaron inmediatamente la avenida y entraron en la ciudad china.

Des nuages très bas lourdement massés, arrachés par places, ne laissaient plus paraître les dernières étoiles que dans la profondeur de leurs déchirures. Cette vie des nuages animait l'obscurité, tantôt plus légère et tantôt intense, comme si d'immenses [23] ombres fussent venues parfois approfondir la nuit. Katow et Kyo portaient des chaussures de spart à semelles de crêpe, et n'entendaient leurs pas que lorsqu'ils glissaient sur la boue; du côté des concessions - l'ennemi - une lueur bordait les toits. Lentement empli du long cri d'une sirène, le vent, qui apportait la rumeur presque éteinte de la ville en état de siège et le sifflet des **vedettes** qui rejoignaient les bateaux de guerre, passa sur les ampoules misérables allumées au fond des impasses et des ruelles; autour d'elles, des murs en décomposition sortaient de l'ombre déserte, révélés avec toutes leurs taches par cette lumière que rien ne faisait **vaciller** et d'où semblait émaner une sordide éternité. Cachés par ces murs, un demi-million d'hommes: ceux des filatures, ceux qui travaillent seize heures par jour depuis l'enfance, le peuple de l'ulcère, de la **scoliose**, de la famine. Les verres qui protégeaient les ampoules se brouillèrent et, en quelques minutes, la grande pluie de Chine, furieuse, précipitée, prit possession de la ville.

Unas nubes muy bajas, pesadamente amontonadas, sólo dejaban ya aparecer las últimas estrellas en la profundidad de sus desgarraduras. Aquella vida de las nubes animaba la oscuridad, ora más ligera, ora más intensa, como si inmensas sombras llegasen, a veces, a profundizar la noche. Katow y Kyo llevaban calzado de sport, con suela de goma, y sólo oían sus pasos cuando se deslizaban por el barro. Del lado de las concesiones —el enemigo—, un resplandor bordeaba los tejados. Lentamente henchido por el prolongado grito de una sirena, el viento, que traía el rumor casi extinto de la ciudad en estado de sitio y el silbido de los **vapores**, que volvían hacia los barcos de guerra, pasó sobre las miserables bombillas eléctricas encendidas en el fondo de los callejones sin salida y de las [21] callejuelas. En torno a ellas, unos muros en descomposición salían de la sombra desierta, **develados** con todas sus manchas por aquella luz a la que nada hacía **vacilar** y de donde parecía emanar una eternidad sórdida. Oculto por aquellos muros, había medio millón de hombres: los de las hilanderías, que trabajaban durante dieciséis horas diarias, desde la infancia; el pueblo de la úlcera, de la **escoliosis**, del hambre. Los vidrios que protegían las bombillas se empañaron, y, durante algunos minutos, la gran lluvia de China, furiosa, precipitada, tomó posesión de la ciudad.

« Un bon quartier », pensa Kyo. Depuis plus d'un mois que, de comité en comité, il préparait l'insurrection, il avait cessé de voir les rues: il ne marchait plus dans la boue, mais sur un plan. Le **grattement** des millions

«Un buen barrio» —pensó Kyo. Desde hacía más de un mes, que, de comité en comité, preparando la insurrección, había dejado de ver las calles; no caminaba ya por el barro, sino sobre terreno llano. La **agitación** de los millones de

12 *(p. 25). Shan-Tung : province* de la Chine orientale.

de petites vies quotidiennes disparaissait, écrasé par une autre vie. Les concessions, les quartiers riches, avec leurs grilles lavées par la pluie à l'extrémité des rues, n'existaient plus que comme des menaces, des barrières, de longs murs de prison sans fenêtres : ces quartiers atroces, au contraire ceux où les troupes de choc étaient les plus nombreuses - palpitaient du frémissement d'une multitude **à l'affût**. Au tournant d'une ruelle, son regard tout à coup s'engouffra dans la profondeur des [24] lumières d'une large rue; bien que voilée par la pluie battante, elle conservait dans son esprit sa perspective, car il faudrait l'attaquer contre des fusils, des mitrailleuses, qui tireraient de toute sa profondeur. Après l'échec des émeutes de février, le comité central du parti communiste chinois avait chargé Kyo de la coordination des forces insurrectionnelles. Dans chacune de ces rues silencieuses où le profil des maisons disparaissait sous l'averse à l'odeur de fumée, le nombre des militants avait été doublé. Kyo avait demandé qu'on le portât de 2 000 à 5 000, la direction militaire y était parvenue dans le mois. Mais ils ne possédaient pas deux cents fusils. (Et il y avait trois cents revolvers à crosse, X sur ce *Shan-Tung* (12)qui dormait d'un oeil au milieu du fleuve clapotant.) Kyo avait organisé cent quatre-vingt-douze groupes de combat de vingt-cinq hommes environ, dont les chefs seuls étaient armés... X Il examina au passage un garage populaire plein de vieux camions transformés en autobus. Tous les garages étaient « **notés** ». La direction militaire avait constitué un état-major, l'assemblée du parti avait élu un comité central; dès le début de l'insurrection, il faudrait les maintenir en contact avec les groupes de choc. Kyo avait créé un **détachement** de liaison de cent vingt cyclistes; aux premiers coups de feu, huit groupes devaient occuper les garages, s'emparer des autos. Les chefs de ces groupes avaient déjà visité les garages. Chacun des autres chefs, depuis dix jours, étudiait le quartier où il devait combattre. Combien de visiteurs, aujourd'hui même, avaient pénétré dans les bâtiments principaux, demandé à voir un ami que nul n'y connaissait, causé, offert le thé, avant de s'en aller? Combien d'ouvriers, malgré l'averse battante, réparaient des toits? Toutes les positions de [25] quelque valeur pour le combat de rues étaient reconnues; les meilleures positions de tir, notées sur les plans, à la permanence des groupes de choc. Ce que Kyo savait de la vie souterraine de l'insurrection nourrissait ce qu'il en ignorait; quelque

modestas vidas cotidianas desaparecía, aplastada por otra vida. Las concesiones, los barrios ricos, con sus verjas lavadas por la lluvia al final de las calles, no existían ya más que como amenazas, como barreras, como los prolongados muros de una prisión sin ventanas. Aquellos barrios atroces, por el contrario —donde las tropas de encuentro eran más numerosas—, palpitaban con el estremecimiento de una multitud **en acecho**. Al volver una callejuela, su mirada se abismó de pronto en la profundidad de las luces de una ancha calle; velada por la copiosa lluvia, conservaba en su imaginación una perspectiva horizontal, pues habría sido preciso atacarla con los fusiles y las ametralladoras, que disparan horizontalmente. Después del fracaso de las sublevaciones de febrero, el comité central del partido comunista chino había encargado a Kyo la coordinación de las fuerzas insurrectas. En cada una de aquellas calles silenciosas, donde el perfil de las casas desaparecía bajo el aguacero con olor a humo, el número de los militantes se había duplicado. Kyo había pedido que se le facilitasen de 2.000 a 5.000, y la dirección militar los había conseguido en un mes. Pero no poseía doscientos fusiles. (Y había trescientos revólveres ______ en aquel *Shang-Tung,* que dormía con los ojos abiertos en medio del río chapoteante.) Kyo había organizado ciento noventa y dos grupos de combate de unos veinticinco hombres, todos provistos de sus jefes. Sólo aquellos [22] jefes estaban armados... Pasaron por delante de un garaje popular, lleno de camiones viejos transformados en autobuses. Todos los garajes estaban «**registrados**». La dirección militar había constituido un estado mayor y la asamblea del partido había elegido un comité central. Desde el comienzo de la insurrección, era preciso mantenerlos en contacto con los grupos de encuentro. Kyo había creado un primer **destacamento** de unión, de ciento veinte ciclistas. A los primeros disparos, ocho grupos deberían ocupar los garajes y apoderarse de los autos. Los jefes de aquellos grupos habían visitado ya los garajes, y no se equivocarían. Cada uno de los demás jefes, desde hacía diez días, estudiaba el barrio donde debían combatir. ¡Cuántos visitantes, aquel mismo día, habían penetrado en los edificios principales, habían preguntado por un amigo al que nadie conocía, y habían hablado y ofrecido el té, antes de irse! ¡Cuántos obreros, a pesar del aguacero copioso, reparaban los tejados! Todas las posiciones de algún valor para el combate en las calles estaban reconocidas; las mejores posiciones de tiro estaban señaladas con los trazos rojos en los planos, para la permanencia de los grupos de encuentro. Lo que Kyo sabía acerca de la vida subterránea de la insurrección alimentaba lo que

13 *(p. 26). Tchapéï et Pootung* : quartiers industriels et ouvriers situés à la périphérie de Shanghaï.

chose qui le dépassait infiniment venait des grandes ailes déchiquetées de Tchapéï et de Pootung (13) couvertes d'usines et de misère, pour faire éclater les énormes ganglions du centre; une invisible foule animait cette nuit de jugement dernier.

— Demain? dit Kyo.

Katow hésita, arrêta le balancement de ses grandes mains. Non, la question ne s'adressait pas à lui. A personne.

Ils marchaient en silence. L'averse, peu à peu, se transformait en bruine; le crépitement de la pluie sur les toits s'affaiblit, et la rue noire s'emplit du seul bruit **saccadé** des ruisseaux. Les muscles de leurs visages se détendirent; découvrant alors la rue comme elle paraissait au regard -longue, noire, indifférente - Kyo la retrouva comme un passé. _________ ___________________________

— Où crois-tu que soit allé Tchen? demanda-t-il. Il a dit qu'il n'irait chez mon père que vers quatre heures. Dormir?

Il y avait dans sa question une admiration incrédule.

— Sais pas..._________ Il ne se saoule pas...

Ils arrivaient à une boutique: *Shia, marchand de lampes.* Comme partout, les **volets** étaient posés. On ouvrit. Un affreux petit Chinois resta debout devant eux, mal éclairé par-derrière: de l'auréole de lumière qui entourait sa tête, son moindre mouvement faisait glisser un reflet huileux sur son gros nez criblé de **boutons**. Les verres de centaines de lampes-tempête accrochées reflétaient les flammes de deux lanternes [26] allumées sur le comptoir et se perdaient dans l'obscurité, jusqu'au fond invisible du magasin.

— Alors? dit Kyo.

Shia le regardait en se frottant les mains avec onction. Il se retourna sans rien dire, fouilla dans quelque cachette. Le **crissement** de son ongle retourné sur du fer-blanc fit grincer les dents de Katow; mais déjà il revenait, les bretelles pendantes balancées à droite, à gauche... Il lut le papier qu'il apportait, la tête éclairée par-dessous, presque collée à l'une des lampes. C'était un rapport de l'organisation militaire chargée de la liaison avec les cheminots. Les renforts qui défendaient Shanghaï contre les révolutionnaires venaient de Nankin: les cheminots avaient décrété

ignoraba; algo que le sobrepasaba infinitamente venía de las grandes alas desgarradas de Tchapei y de Pootung, cubiertas de fábricas y de miseria, para hacer estallar los enormes ganglios del centro. Una invisible multitud animaba aquella noche de juicio final.

—¿Mañana? —interrogó Kyo.

Katow vaciló y detuvo el balanceo de sus grandes manos. No; la pregunta no se dirigía a él. Ni a nadie.

Caminaba en silencio. Poco a poco, el chaparrón se transformaba en llovizna; el crepitar de la lluvia sobre los tejados se debilitaba, y la calle negra se llenó con el ruido **entrecortado** de los arroyos. Los músculos de sus semblantes se aflojaron. Al descubrir entonces la calle como aparecía ante su mirada —larga, negra, indiferente—, Kyo la percibió como un pasado: de tal modo la obsesión le impulsaba hacia adelante.

—¿A dónde crees tú que habrá ido Chen? —preguntó—. [23] Dijo que no iría a casa de mi padre hasta eso de las cuatro... ¿A dormir?

Había en su pregunta una admiración incrédula.

—No sé... Al burdel, quizá... Él no se emborracha...

Llegaron a una tienda: *Shia, comerciante de lámparas.* Como en todas partes, los **postigos** estaban puestos. Abrieron. Un chinito horroroso quedó en pie delante de ellos, mal iluminado por detrás. Al menor movimiento, de la aureola de luz que rodeaba su cabeza le bajaba un reflejo oleoso sobre la enorme nariz, acribillada de **granos**. Los vidrios de unos centenares de lámparas, que aparecían colgadas, reflejaban las llamas de dos linternas encendidas sobre el mostrador y se perdían en la oscuridad, hasta el fondo invisible del negocio.

—¿Qué hay? —pronunció Kyo.

Shia le contemplaba y se frotaba las manos con unción. Se volvió sin decir nada, dio algunos pasos y hurgó en algo oculto. El **roce** de su uña doblada sobre una hoja de lata hizo rechinar los dientes de Katow; pero ya volvía, con los tirantes a la izquierda y a la derecha... Leyó el papel que llevaba, con la cabeza iluminada por debajo, casi pegada a una de las lámparas. Era un informe de la organización militar que trabajaba con los obreros ferroviarios. Los refuerzos que defendían Shanghai contra los revolucionarios de Nankín: los obreros ferroviarios habían decretado la huelga,

14 *(p. 27). Les gardes-blancs : soldats* russes émigrés (après la révolution de *1917* en Russie, les « Russes blancs » désignent les partisans du régime tsariste, ceux qui s'opposent aux bolcheviks, aux « rouges ») servant dans les « troupes gouvernementales », à la solde des « seigneurs de la guerre », des « Nordistes ».

* La dernière gare avant Shanghaï.

1. La última estación, antes de Shanghai.

15 *(p. 28). Tirailleurs annamites : vietnamiens* (de *Annam,* l'ancien nom du Viênam).

16 *(p. 28). Sergent de la coloniale : sergent* des troupes françaises qui servaient outre-mer.

la grève: les gardes-blancs (14) et les soldats de l'armée gouvernementale fusillaient ceux qui refusaient de conduire les trains militaires.

— Un des cheminots arrêtés a fait dérailler le train qu'il conduisait, lut le Chinois. Mort. Trois autres trains militaires ont déraillé hier, les rails ayant été enlevés.

— Faire généraliser le sabotage et noter sur les mêmes rapports le moyen de réparer dans le plus bref délai, dit Kyo. Autre chose: pas de trains d'armes ?

______________________________ ______________

____

— Non.

— Sait-on quand les nôtres seront à Tcheng-Tchéou*?

— Je n'ai pas encore les nouvelles de minuit. Le délégué du Syndicat pense que ce sera cette nuit ou demain...

L'insurrection commencerait donc le lendemain ou le surlendemain. Il fallait attendre les ordres du Comité Central. Kyo avait soif. Ils sortirent. [27]

Ils n'étaient plus éloignés de l'endroit où ils devaient se séparer. Une nouvelle sirène de navire appela trois fois, **par saccades**, puis une fois encore, longuement. Il semblait que son cri **s'épanouit** dans cette nuit saturée d'eau; il retomba enfin, comme une fusée. « Commenceraient-ils à s'inquiéter, sur le *Skan-Tung?* » Absurde. Le capitaine n'attendait ses clients qu'à huit heures. Ils reprirent leur marche, prisonniers de ce bateau ancré là-bas dans l'eau verdâtre et froide avec ses caisses de pistolets. Il ne pleuvait plus.

— Pourvu que je trouve mon type, dit Kyo. Je serais tout de même plus tranquille si le *San-Tung* changeait d'**ancrage**.

Leurs routes n'étaient plus les mêmes; ils prirent rendez-vous, se séparèrent. Katow allait chercher les hommes.

Kyo atteignit enfin la porte à grilles des concessions. Deux tirailleurs annamites (15) et un sergent de la coloniale (16) vinrent examiner ses papiers: il avait son passeport français. Pour tenter le poste, un marchand chinois avait accroché des petits pâtés

los guardias blancos y los soldados del ejército gubernamental obligaban a los que cogían a que condujesen los trenes militares, bajo pena de muerte.

—Uno de los obreros ferroviarios detenido ha hecho descarrilar el tren que conducía —leyó el chino—. Muerto. Otros tres trenes militares descarrilaron ayer; los rieles habían sido levantados.

—Que se generalice el sabotaje y se indique en los mismos informes el medio de reparar los daños en el plazo más breve dijo Kyo. —Por todo acto de sabotaje, los guardias blancos fusilan...

—El comité lo sabe. Nosotros fusilaremos también.

—Otra cosa: ¿no hay trenes de armas?

—No. [24]

—¿Se sabe cuándo estarán los nuestros en TchengTcheu? (1)

—No tengo aún las noticias de medianoche. El delegado del Sindicato cree que será esta noche o mañana...

La insurrección comenzaría, pues, al día siguiente o al otro. Había que esperar las informaciones del Comité Central. Kyo tenía sed. Salieron.

Ya no estaban lejos del sitio donde tenían que separarse. Una nueva sirena de barco llamó tres veces, **a intervalos**, y, luego, una vez más, prolongada. Parecía que su grito **se esparciese** en aquella noche saturada de agua. Por último, retumbó, como un cohete. «¿Comenzarían a inquietarse, en el *Shang-Tung?»* Absurdo. El capitán sólo atendería a sus clientes hacia las 8. Reanudaron la marcha, prisioneros de ese barco, anclado allá, en las aguas verdosas y frías con sus cajas de pistolas. Ya no llovía.

—Con tal que encuentre a ese tipo —dijo Kyo—. Quedaría, no obstante, más tranquilo si el *Shang-Tung* cambiara de **anclaje**.

Sus rutas no eran ya las mismas. Se dieron cita y se separaron. Katow iba a buscar a los hombres.

Kyo llegó, por fin, a la puerta enrejada de las concesiones. Dos tiradores anamitas y un agente de la colonial llegaron para examinar sus papeles: tenía su pasaporte francés. Para tantear el puesto, un comerciante chino había ensartado unos pastelillos en las pun-

aux pointes des barbelés. (« Bon système pour empoisonner un poste, éventuellement », pensa Kyo.)

Le sergent rendit le passeport. Kyo trouva bientôt un taxi et donna l'adresse du *Black Cat.*

L'auto, que le chauffeur conduisait à toute vitesse, rencontra quelques patrouilles de volontaires européens. a Les troupes de huit nations (17) veillent ici », disaient les journaux. Peu importait: il n'entrait pas dans les intentions du Kuomintang d'attaquer les concessions. Boulevards déserts, ombres de petits marchands, leur boutique en forme de balance sur l'épaule... L'auto s'arrêta à l'entrée d'un jardin **exigu**, éclairé par l'enseigne lumineuse du *Black Cat*. En [28] passant devant le vestiaire, Kyo regarda l'heure deux heures du matin. « Heureusement que tous les costumes sont admis ici. » Sous son veston de sport d'étoffe rugueuse, gris foncé, il portait un pull-over.

Le jazz était à bout de nerfs. Depuis cinq heures, il maintenait, non la gaieté, mais une ivresse sauvage à quoi chaque couple s'accrochait anxieusement. D'un coup il s'arrêta, et la foule se décomposa: au fond les clients, sur les côtés les danseuses professionnelles: Chinoises dans leur fourreau **de soie** brochée, Russes et métisses; un ticket par danse, ou par conversation. Un vieillard à aspect de clergyman **ahuri** restait au milieu de la piste, esquissant du coude des gestes de canard. À cinquante-deux ans il avait pour la première fois **découché** et, terrorisé par sa femme, n'avait plus osé rentrer chez lui. Depuis huit mois, il passait ses nuits dans les boîtes, ignorait le blanchissage et changeait de linge chez les chemisiers chinois, entre deux **paravents**. Négociants en instance de ruine, danseuses et prostituées, ceux qui se savaient menacés - presque tous maintenaient leur regard sur ce fantôme, comme si, seul, il les eût retenus au bord du néant. Ils iraient se coucher, assommés, à l'aube -lorsque la promenade du bourreau (18) recommencerait dans la cité chinoise... À cette heure, il n'y avait que les têtes coupées dans les cages noires, avec leurs cheveux qui ruisselaient de pluie.

— En talapoins (19), chère amie! On les habillera en ta-la-poins !

La voix bouffonnante, inspirée de Polichinelle, semblait venir d'une colonne. **Nasillarde** mais amère, elle n'évoquait pas mal l'esprit du lieu,

tas de las alambradas. («Buen sistema para envenenar a un puesto, eventualmente», pensó Kyo.)

El agente le devolvió el pasaporte. Kyo encontró bien pronto un taxi y dio la dirección del *Black Cat.*

El auto, que el chófer conducía a toda velocidad, encontró algunas patrullas de voluntarios europeos. «Las tropas de ocho naciones vigilan aquí» mecían los periódicos. Poco importaba; no entraba en las intenciones del Kuomintang atacar a las concesiones. *Boulevards* desiertos; sombras de modestos comerciantes, con sus tiendas en forma de balanza sobre los hombros... El auto se detuvo a la entrada de un jardín **exiguo**, alumbrado por el letrero [25] luminoso del *Black Cat.* Al pasar por delante del guardarropa, Kyo miró la hora: las dos de la mañana. «Afortunadamente, aquí se admiten todos los trajes.» Bajo su chaqueta de sport, de tela de terciopelo gris oscuro, llevaba un *pullover.*

El *jazz* estaba en el colmo de la nerviosidad. Desde hacía cinco horas mantenía, no la alegría, sino una embriaguez salvaje a la que cada pareja se aferraba ansiosamente. De pronto, se detuvo, y la multitud se disgregó. En el fondo los clientes; a los lados las danzarinas profesionales: chinas, con sus vestidos _______ de brocado; rusas y mestizas, con su *ticket* para el baile o para la conversación. Un viejo con aspecto de *clergyman* **aturdido** permanecía en medio de la pista, esbozando con el codo movimientos de ganso. A los cincuenta y dos años, había **trasnochado** por primera vez, y, aterrorizado por su mujer, ya no se había atrevido a volver a su casa. Desde hacía ocho meses, se pasaba las noches en aquellos lugares; ignoraba dónde estaban los lavaderos, y se mudaba de ropa blanca en las camiserías chinas, entre dos **biombos**. Negociantes próximos a la ruina; danzarinas y prostitutas; cuantos se sabían amenazados —casi todos— mantenían sus miradas sobre aquel fantasma, como si sólo él les retuviese al borde de la nada. Irían a acostarse, anonadados, al amanecer cuando el paseo del verdugo comenzase de nuevo en la ciudad china—. A aquella hora, no habría más que las cabezas cortadas en las jaulas, todavía oscuras, con los cabellos chorreando de lluvia.

—¡De talapuinos, querida amiga! ¡Los vestirán de tala-pui-nos!

La voz bufonesca, directamente inspirada por Polichinela, parecía llegar de una columna. **Gangosa**, aunque amarga, no evocaba mal el espíritu de aquel lu-

17 *(p. 28). « Les troupes de huit nations... »* *En* raison de l'agitation révolutionnaire et des troubles persistants, des renforts armés assuraient la sécurité des concessions qui, effectivement, ne furent jamais menacées par l'insurrection. Les « huit nations » auxquelles il est fait allusion ici sont la Grande-Bretagne, la France, les ÉtatsUnis, le Japon, la Hollande, la Belgique, l'Italie et l'Espagne.

18 *(p. 29). La promenade du bourreau : la* répression des émeutes de février fut brutale, atroce; pour terroriser la population, les suspects étaient décapités publiquement, et leurs têtes promenées dans les rues au bout de piques, sur des assiettes, ou exposées dans des cages

19 *(p. 29). Talapoins : prêtres* bouddhistes du Siam (ancien nom de la Thaïlande).

isolée dans un silence **plein** du cliquetis des verres audessus du clergyman ahuri : l'homme que Kyo cherchait était présent. [29]

Il le découvrit, dès qu'il eut contourné la colonne au fond de la salle où, sur quelques rangs de profondeur, étaient disposées les tables que n'occupaient pas les danseuses. Au-dessus d'un pêle-mêle de dos et de gorges dans un tas de chiffons soyeux, un Polichinelle maigre et sans bosse, mais qui ressemblait à sa voix, tenait un discours bouffon à une Russe et à une métisse philippine assises à sa table. Debout, les coudes au corps, gesticulant des mains, il parlait avec tous les muscles de son visage en coupe-vent, gêné par le carré de soie noire, style Pieds-Nickelés(20), qui protégeait son oeil droit **meurtri** sans doute. De quelque façon qu'il fût habillé - il portait un smoking, ce soir - le baron de Clappique avait l'air déguisé. Kyo était décidé à ne pas l'aborder là, à attendre qu'il sortît

— Parfaitement, chère amie, parfaitement! Chang-Kaï-Shek entrera ici avec ses révolutionnaires et criera - en style classique, vous dis-je, clas-sique ! ainsi que lorsqu'il prend des villes : Qu'on m'habille en talapoins ces négociants, en léopards ces militaires (comme lorsqu'ils s'asseyent sur des bancs fraîchement peints)! Semblables au dernier prince de la dynastie Leang (21), parfaitement mon bon, montons sur les jonques impériales, contemplons nos sujets vêtus, pour nous distraire, chacun de la couleur de sa profession, bleu, rouge, vert, avec des **nattes** et des pompons; pas un mot, chère amie, pas un mot, vous dis-je!

Et confidentiel

« La seule musique permise sera celle du chapeau chinois.

— Et vous, que ferez-vous là-dedans?

Plaintif, sanglotant

— Comment, chère amie, vous ne le devinez pas? [30] Je serai astrologue de la cour, je mourrai en allant cueillir la lune dans un étang, un soir que je serai saoul - ce soir?

Scientifique :

... comme le poète Thou-Fou (22), dont les aeuvres enchantent *certainement*- pas un mot, j'en suis sûr! - vos journées inoccupées. De plus...

La sirène d'un navire de guerre

gar, aislado en un silencio **invadido** por el entrechocarse de los vasos sobre el *clergyman* aturdido. El hombre que Kyo buscaba estaba presente.

Lo descubrió, en cuanto hubo rodeado la columna, en el fondo de la sala, donde, a algunas filas de profundidad, se hallaban dispuestas las mesas que no ocupaban las danzarinas. Por encima de una confusión de espaldas [26] y de pechos, en un montón de trapos sedosos, un Polichinela delgado y sin joroba, aunque con una voz muy apropiada, dirigía un discurso bufonesco a una rusa y a una mestiza filipina, sentadas a su mesa. De pie, con los codos pegados al cuerpo, gesticulando con las manos, hablaba con todos los músculos de su rostro en tensión, molesto por el cuadro de seda negra, estilo Pied-Nickelé, que protegía su ojo derecho, **magullado**, sin duda. De cualquier manera que fuese vestido —llevaba un smoking, aquella noche—, el barón de Clappique parecía ir disfrazado. Kyo estaba decidido a no abordarle allí; a esperar a que saliese.

—¡Perfectamente, querida amiga, perfectamente! Chiang Kaishek entrará aquí con sus revolucionarios y gritará, en estilo clásico, le digo, ¡clá-si-co!, como cuando se toman las ciudades: «¡Que me vistan de talapuinos a esos negociantes y de leopardos a estos militares (como cuando se sientan en los bancos recién pintados)! Semejante al último príncipe de la dinastía Leang, perfectamente, subamos sobre los juncos imperiales y contemplemos a nuestros sujetos vestidos, para distraernos, a cada uno del color de su profesión, azul, rojo, verde, con **trenzas** y pompones. ¡Ni una palabra, querida amiga, ni una palabra le digo!

Y confidencial:

«La única música permitida será la del sombrero chino.»

—¿Y usted, qué hará allá?

Quejumbroso, sollozando:

—¿Cómo, querida amiga? ¿No lo adivina? Seré el astrólogo de la corte, y moriré al ir a coger la luna en un estanque, una noche en que esté borracho... ¿Esta noche?...

Científico:

«...como el poeta Thu-Fu, cuyas obras *seguramente* encantan —¡Ni una palabra, estoy seguro!— sus jornadas desocupadas. Además...

La sirena de un buque de guerra lle-

20 *(p. 30). Style Pieds-Nickelés:* célèbres personnages de bandes dessinées imaginés par L. Forton en *1908* (dessinateur français à qui l'on doit également la création de *Bibi Fricotin, 1924);* l'un des Pieds-Nickelés porte un carré d'étoffe noire sur 1'oei1.

21 *(p. 30). La dynastie Leang:* dynastie qui régna sur la Chine du Sud au vie siècle.

22 *(p. 31). Thou-Fou (712-770) : célèbre* poète chinois.

emplit la salle. Aussitôt un coup dé cymbales furieux s'y mêla, et la danse recommença. Le baron s'était assis. À travers les tables et les couples, Kyo gagna une table libre, un peu en arrière de la sienne. La musique avait couvert tous les bruits; mais maintenant qu'il s'était rapproché de Clappique, il entendait sa voix de nouveau. Le baron pelotait la Philippine, mais il continuait de parler au visage **mince**, tout en yeux, de la Russe

— ... le malheur, chère amie, c'est qu'il n'y a plus de fantaisie. De temps en temps, l'index pointé :

« ... un ministre européen envoie à sa femme un pp'etit colis postal, elle l'ouvre - pas un mot... l'index sur la bouche :

« ... c'est la tête de son amant. Éploré :
« On en parle encore trois ans après!

« Lamentable, chère amie, lamentable! Regardezmoi. Vous voyez ma tête? Voilà où mènent vingt ans de fantaisie héréditaire. Ça ressemble à la syphilis. - Pas un mot!

Plein d'autorité

« Garçon! du champagne pour ces deux dames, et pour moi...

de nouveau confidentiel :

« ... un pp'etit Martini [31]

sévère:

« trrès sec. »

(En mettant tout au pire, avec cette police, j'ai une heure devant moi, pensa Kyo. Tout de même, ça vat-il durer longtemps?)

La Philippine riait, ou faisait semblant. La Russe, de tous ses yeux, cherchait à comprendre. Clappique gesticulait toujours, l'index vivant, raide dans l'autorité, appelant l'attention dans la confidence. Mais Kyo l'écoutait à peine: la chaleur l'engourdissait, et, avec elle, une préoccupation qui cette nuit avait rôdé sous sa marche s'épanouissait en une confuse fatigue; ce disque, sa voix qu'il n'avait pas reconnue, tout à l'heure chez Hemmelrich. Il y songeait avec la même inquiétude complexe qu'il avait regardé, enfant, ses amygdales que le chirurgien venait de couper. Mais impossible de suivre sa pensée.

— ... bref, glapissait le baron **clignant** sa

nó el salón. Inmediatamente, un golpe furioso de platillos se unió a ella, y se reanudó la danza. El barón se había sentado. A través de las mesas y de las parejas, Kyo ocupó una [27] mesa libre, un poco detrás de la suya. La música había cubierto todos los ruidos; pero, ahora que se había aproximado a Clappique, oía su voz de nuevo. El barón toqueteaba a la filipina; pero continuaba hablando hacia el rostro **demacrado**, todo ojos, de la rusa.

«...la desgracia, querida amiga, consiste en que ya no hay fantasía. De vez en cuando... —índice levantado:

«...un ministro europeo envía a su mujer un paquetito postal; ella lo abre... —¡Ni una palabra!... con el índice sobre la boca:

«...es la cabeza de su amante. ¡Todavía se habla de ello, después de tres años!»
Desconsolado:

«¡Lamentable, querida amiga, lamentable! ¡Míreme! ¿Ve usted mi cabeza? He aquí a dónde conducen veinte años de fantasía hereditaria. Se parece ala sífilis... ¡Ni una palabra!»

Pleno de autoridad:

—¡Mozo! Champaña para estas dos señoras y para mí...»

De nuevo confidencial:

«...un pequeño Martini...

severo:

«...muy seco.»

(«Admitiendo lo peor, aun con esa política, tengo una hora por delante —pensó Kyo—. Sin embargo, ¿durará esto mucho tiempo?») 6

La filipina reía o lo aparentaba. La rusa, abriendo mucho los ojos, trataba de comprender. Clappique continuaba gesticulando, con el índice vivo, estirado, con expresión de autoridad, llamando la atención hacia la confidencia. Pero Kyo apenas le escuchaba; el calor le entorpecía, y, además, una preocupación que aquella noche había rondado en su camino se expandía en un confuso cansancio: aquel disco; su voz, que no había reconocido antes, en casa de Hemmerlich. Pensaba en esto con la misma compleja inquietud con que había contemplado, cuando niño, las amígdalas que el cirujano acababa de cortarle. Pero imposible seguir su pensamiento.

—...en una palabra —**gañía** el barón,

paupière découverte et se tournant vers la Russe, il avait un château en Hongrie du Nord.

— Vous êtes hongrois?

— Point. Je suis français. (Je m'en fous d'ailleurs, chère amie, é-per-dument!) Mais ma mère était hongroise.

«Donc, mon pp'etit grand-père habitait un château par là, avec de grandes salles - trrès grandes des confrères morts dessous, des sapins autour; beaucoup de ssapins. Veuf. Il vivait seul avec un gigan-tes-que cor de chasse pendu à la cheminée. Passe un cirque. Avec une **écuyère**. Jolie...

Doctoral :

Je dis: jo-lie.

Clignant à nouveau

« ... Il l'enlève - pas difficile. La mène dans une des grandes chambres... [32]

Commandant l'attention, la main levée

Pas un mot!... Elle vit là. Continue. S'ennuie. Toi aussi ma petite - il chatouilla la Philippine - mais patience... - Il ne rigolait pas non plus, d'ailleurs: il passait la moitié de l'après-midi à se faire faire les ongles des mains et des pieds par son barbier (il avait encore un barbier attaché au château), pendant que son secrétaire, fils de **serf** **crasseux**, lui lisait -lui relisait - à haute voix, l'histoire de la famille. Charmante occupation, chère amie, vie parfaite! D'ailleurs, il était généralement saoul. Elle...

— Elle est devenue amoureuse du secrétaire? demanda la Russe.

— Magnifique, cette petite, ma-gni-fi-que ! Chère amie, vous êtes magnifique. Perspicacité rre-marqua-ble !

Il lui embrassa la main.

« ... mais elle coucha avec le pédicure, n'estimant point autant que vous les choses de l'esprit. S'aperçut alors que le pp'etit grand-père la battait. Pas un mot, inutile: les voilà partis.

Le **plaqué**, tout méchant, parcourt ses vastes salles (toujours avec les confrères dessous), se déclare **bafoué** par les deux turlupine (23) qui s'en démettaient les reins au chef-lieu, dans une auberge à la Gogol (24), avec un pot à eau ébréché et des berlines dans la

guiñando el [28] ojo que llevaba al descubierto y volviéndose hacia la rusa—: tenía un castillo en Hungría del Norte...

—¿Es usted húngaro?

—De ningún modo. Soy francés. (¡Y me fastidia, por cierto, querida amiga, lo-ca-men-te!) Pero mi madre era húngara.

«Pues bien, mi bisabuelo vivía allí en un castillo, con unos salones grandes —muy grandes—, con unos cofrades muertos debajo y unos abetos alrededor; muchos a-be-tos. Viudo. Vivía solo, con un gi-gan-tes-co cuerno de caza colgando de la chimenea. Pasa un circo ambulante. Con una **amazona**. Preciosa...

Doctoral:

«Ya digo: pre-cio-sa.»

Guiñando de nuevo el ojo:

«...La rapta... No es difícil... La conduce a una de aquellas grandes habitaciones...»

Llamando la atención, con la mano levantada:

«¡Ni una palabra! Vive allí. Continúa. Se aburre. Tú también, pequeña mía —haciendo cosquillas a la filipina—; pero, paciencia... Él no se divertía tampoco, por cierto: se pasaba la mitad de la tarde haciendo que le arreglase su pedicuro las uñas de las manos y de los pies (además había un barbero contratado en el castillo, y mientras su secretario, hijo de un **siervo** **asqueroso**, le leía —y le releía— en voz alta la historia de la familia. ¡Encantadora ocupación, querida amiga; vida perfecta! Por otra parte, generalmente estaba borracho... Ella...»

—¿Ella se enamoró del secretario? —preguntó la rusa.

—¡Magnífica! ¡Esta pequeña es magnífica! ¡Querida amiga, es usted magnífica! ¡Notable perspicacia!

Le besó la mano.

«...pero se acostó con el pedicuro, no estimando tanto como ustedes las cosas del espíritu. Entonces se dio cuenta de que mi bisabuelo le pegaba. ¡Ni una palabra! Fue inútil. Se escaparon.»

«El **abandonado**, que era muy malo, recorre sus vastos salones (siempre con sus cofrades debajo), se declara **burlado** por los dos galopines, que se dislocaban los riñones en la capital, en una posada a lo Gogol, con un [29] cacharro de agua desportillado y unas berlinas en el patio.

23 *(p. 33). Turlupins (vx) : auteurs* de farces de mauvais goût, mauvais plaisants.

24 *(p. 33). Une auberge à la Gogol:* une auberge telle qu'on en peut trouver la description dans les oeuvres de N. Gogol *(18091852)*, romancier et dramaturge russe.

cour. Il décroche le gi-gan-tes-que cor de chasse, ne parvient pas à souffler dedans et envoie l'intendant battre le rappel de ses paysans. (Il avait encore des droits, dans ce temps-là.) Il les arme: cinq fusils de chasse, deux pistolets. Mais, chère amie, ils étaient trop!

« Alors on déménage le château: voilà mes croquants en marche - imaginez, i-ma-gi-nez, vous dis-je! - armés de fleurets, d'arquebuses, de [33] machines à rouet, que sais-je? de **rapières** et de **colichemardes** (25) grand-père en tête, vers le chef-lieu: la vengeance poursuivant le crime. On les annonce. Arrive le garde **champêtre**, avecque (26) des gendarmes. Tableau ma-gni-fi-que !

— Et donc?

— Rien. On leur a pris leurs armes. Le grand-père est quand même venu à la ville, mais les coupables avaient quitté en vitesse l'auberge Gogol, dans l'une des berlines poussiéreuses. Il a remplacé l'écuyère par une paysanne, le pédicure par un autre, et s'est saoulé avec le secrétaire. De temps en temps, il travaillait à un de ses pp'etits testaments...

— À qui a-t-il laissé l'argent?

— Question sans intérêt, chère amie. Mais, quand il est mort,

les yeux écarquillés

« ... on a tout su, tout ce qu'il **mijotait** comme ça, en se faisant gratter les pieds et lire les chroniques, ivre-noble! On lui a obéi: on l'a enterré sous la chapelle, dans un immense caveau, ddebout sur son cheval tué, comme Attila (27)...

Le **chahut** du jazz cessa. Clappique continua, beaucoup moins Polichinelle, comme si sa pitrerie eût été **adoucie** par le silence

Quand Attila est mort, on l'a dressé sur son cheval cabré, au-dessus du Danube; le soleil couchant a fait une telle ombre à travers la plaine que les cavaliers ont foutu le camp comme de la poussière, épouvantés... »

Il **rêvassait**, pris par ses rêves, l'alcool et le calme soudain. Kyo savait quelles propositions il devait lui faire, mais il le connaissait mal, si son père le connaissait bien; et plus mal encore dans ce rôle. Il l'écoutait avec impatience (dès qu'une table, devant [34] le baron, se trouverait libre, il s'y installerait et lui ferait signe de sortir; il ne voulait ni

Descuelga el gi-gan-tes-co cuerno de caza, no para soplar en él, y encarga al intendente que haga un llamamiento a sus campesinos. (Entonces se tenía derecho a hacerlo, en aquellos tiempos.) Los arma: cinco escopetas de caza y dos pistolas. ¡Pero, querida amiga, eran demasiados!»

«Entonces, mudanza del castillo: he aquí a mis harapientos en marcha —imagíneselos; i-ma-gí-ne-se-los, le digo—, armados de floretes, arcabuces, mosquetes... ¡qué sé yo...!, **espadones** y otras **zarandajas**, el abuelo a la cabeza, hacia la capital: la venganza persiguiendo al crimen. Los anuncian. Llega el guardia **rural**, con los gendarmes... ¡Magnífica plancha!»

—¿Y después?

—Nada. Les habían ganado la partida. El abuelo llegó a la ciudad; pero los culpables habían abandonado la posada Gogol en una de las berlinas polvorientas. Sustituyó a la amazona por una campesina y al pedicuro por otro y se emborrachó en compañía del secretario. De vez en cuando, trabajaba en uno de sus pequeños testamentos...

—¿A quién le dejó el dinero?

—Cuestiones sin interés, querida amiga. Pero, cuando murió...

Con los ojos desorbitados:

«. . . se supo todo; todo lo que **había ido cociendo, a fuego lento**, __________________ ______________________________ el noble ebrio... Se le obedeció; se le enterró debajo de la capilla, en una inmensa bóveda, de pie sobre su caballo muerto, como Atila...»

El **barullo** del jazz cesó. Clappique continuó, mucho menos en Polichinela, como si sus **payasadas** se hubieran **suavizado** con el silencio:

«Cuando murió Atila, le irguieron sobre su caballo encabritado por encima del Danubio; el sol poniente proyectó tal sombra sobre la llanura, que los caballeros se hicieron humo, ___ ___________ espantados...»

Desvariaba, invadido por sus sueños, por el alcohol y por la calma súbita. Kyo sabía qué proposiciones debía hacerle; pero lo conocía mal, aunque su padre lo conocía bien; y peor aún en aquel papel. Le escuchaba con impaciencia (hasta que se encontrara libre una mesa delante [30] del barón, donde se instalaría y le haría seña de que saliese; no quería

25 *(p.34). Croquants, feurets, arquebuses, machines à rouet, rapières, colichemardes.* Dans tout ce passage parodique, Clappique use de termes archaïques. *Croquants:* paysans; *fleurets : épées* à lame de section carrée; *arquebuses:* anciennes armes à feu dont le coup partait à l'aide d'une mèche ou d'un *rouet* (petite roue d'acier qui, frottée contre un silex, produisait des étincelles), terme qui, par contagion, entraîne le néologisme suivant: *machines à rouet* (dans le contexte, arme mise à feu à l'aide d'un rouet); *rapières* épées longues et effilées; *colichemardes : épées.*

26 *(p. 34). Avecque : ancienne* forme graphique de la préposition « avec ».

27 *(p. 34). Attila (v. 395-453) : célèbre* chef des Huns qui dévastèrent l'Europe. À noter que la présence d'Attila dans les « délires » alcoolisés de Clappique n'est nullement fortuite: s'il faut l'en croire, c'est de la patrie de sa mère *(p. 32)* en effet, c'esà-dire de la Hongrie, qui Attila et les Huns, peuples asiatiques installés dans la cuvette danubienne au début du v' siècle, partirent pour « envahir » l'Occident chrétien.

l'aborder, ni l'appeler ostensiblement) mais non sans curiosité. C'était la Russe qui parlait maintenant, d'une voix lente, **éraillée** - ivre peut-être d'insomnie

— Mon arrière-grand-père avait aussi de belles terres... Nous sommes parties à cause des communistes, n'est-ce pas? Pour ne pas être avec tout le monde, pour être respectées; ici nous sommes deux par table, quatre par chambre! Quatre par chambre... Et il faut payer le loyer. Respectées... Si seulement l'alcool ne me rendait pas malade!...

Clappique regarda son verre: elle avait à peine bu. La Philippine, par contre... Tranquille, elle se chauffait comme un chat à la chaleur de la demi-ivresse. Inutile d'en tenir compte. Il se retourna vers la Russe

— Vous n'avez pas d'argent?

Elle haussa les épaules. Il appela le garçon, paya avec un billet de cent dollars. La monnaie apportée, il prit dix dollars, donna le reste à la femme. Elle le regarda avec une précision lasse

— Bien.

Elle se levait.

— Non, dit-il.

Il avait un air pitoyable de bon chien.

— Non. Ce soir, ça vous ennuierait.

Il lui tenait la main. Elle le regarda encore.

— Merci.

Elle hésita :

— Quand même... Si ça vous fait plaisir...

— Ça me fera plus de plaisir un jour que je n'aurai pas d'argent...

Polichinelle reparut

— Ça ne tardera pas... [35]

Il lui réunit les mains, les embrassa plusieurs fois...

Kyo, qui avait déjà payé, le rejoignit dans le couloir vide

— Sortons ensemble, voulez-vous?

Clappique le regarda, le reconnut

— Vous ici? C't'inouï ! Mais...

abordarlo ni llamarlo ostensiblemente), pero no sin curiosidad. Era la rusa la que hablaba ahora, con voz lenta, **desgarrada** —ebria, tal vez, de insomnio.

—Mi bisabuelo tenía también muchas tierras... Nos marchamos a causa de los comunistas, ¿verdad? Para no estar con todo el mundo; para ser respetadas. ¡Y aquí somos dos por mesa y cuatro por habitación! Cuatro por habitación... Y hay que pagar el alquiler. Respetadas... ¡Y si el alcohol no me pusiera enferma!...

Clappique miró su vaso: la rusa apenas había bebido. La filipina, por el contrario... Tranquilamente, se calentaba como un gato al calor de la semiembriaguez. Inútil contar con ella. Se volvió hacia la rusa:

—¿No tiene usted dinero?

Ella se encogió de hombros. El barón llamó al camarero, pagó con un billete de cien dólares. Cuando recibió el vuelto, tomó diez dólares y dio el resto a la mujer. Ella le miró, con una precisión cansada.

—Bien.

Se levantaba.

—No —dijo él.

Tenía un aspecto lamentable, de buen perro.

«No, esta noche la aburriría.»

Le tenía cogida la mano. Ella le miró otra vez.

—Gracias.

Vaciló.

—Sin embargo... Si le causa placer...

—Me causaría más placer un día que no tenga dinero...

Polichinela reapareció:

«Que no tardará...»

Le juntó las manos y se las besó varias veces.

Kyo, que ya había pagado, le alcanzó en el pasillo vacío.

—¿Quiere que salgamos juntos?

Clappique le miró y le reconoció.

—¿Usted aquí?... ¡Es inaudito! Pero...

Ce bêlement fut arrêté par la levée de son index :

— Vous vous débauchez, jeunom!

— Ça va!...

Ils sortaient déjà. Bien que la pluie eût cessé, l'eau était aussi présente que l'air. Ils firent quelques pas sur le sable du jardin.

— Il y a dans le port, dit Kyo, un vapeur chargé d'armes...

Clappique s'était arrêté. Kyo, ayant fait un pas de plus, dut se retourner: le visage du baron était à peine visible, mais le grand chat lumineux, enseigne du *Black Cat,* l'entourait comme une auréole

— Le *Shan-Tung,* dit-il.

L'obscurité, et sa position — à contre-lumière — lui permettaient de ne rien exprimer; et il n'ajoutait rien.

— Il y a une proposition, reprit Kyo, à 30 dollars par revolver, du gouvernement. Il n'y a pas encore de réponse. Moi, j'ai acheteur à 35 dollars, plus 3 de commission pour vous. Livraison immédiate, dans le port. Où le capitaine voudra, mais dans le port. Qu'il quitte son **ancrage** tout de suite. On prendra livraison cette nuit, avec l'argent. D'accord avec son délégué: voici le contrat.

Il lui tendit le papier, alluma son briquet en le protégeant de la main.

Il veut **gratter** (21) l'autre acheteur, pensait Clappique en regardant le contrat.., *pièces détachées...* et [36] toucher 5 dollars par arme. C'est clair. Je m'en fous il y en a 3 pour moi. »

— Ça va, dit-il à voix haute. Vous me laissez le contrat, bien entendu?

— Oui. Vous connaissez le capitaine ?

— Mon bon, il y en a que je connais mieux, mais enfin je le connais.

— Il pourrait se méfier (plus encore, d'ailleurs, en aval où il est). Le gouvernement peut faire saisir les armes au lieu de payer, non?

— Point!

Encore Polichinelle. Mais Kyo attendait la suite de quoi le capitaine disposait-il, pour empêcher les siens (et non ceux du gouvernement) de s'emparer des armes? Clappique conti-

Aquel balido fue detenido por el levantarse de su índice:

«¡Se pervierte usted, joven!»

—¡Bah!... [31]

Ya salían. Aunque la lluvia había cesado, el agua estaba tan presente como el aire. Dieron algunos pasos por la arena del jardín.

—En el puerto —dijo Kyo— hay un vapor cargado de armas...

Clappique se había detenido. Kyo había dado un paso más; tuvo que volverse. El rostro del barón apenas era visible; pero el gran gato luminoso, insignia del *Black Cat,* le rodeaba como una aureola.

—El *Shang-Tung* —dijo.

La oscuridad y su posición —a contraluz— le permitían no expresar nada; y no añadía nada.

—Hay una proposición —prosiguió Kyo—, a 30 dólares por revólver, del gobierno. Todavía no tiene respuesta. Yo tengo comprador a 35 dólares, más 3 de comisión. Entrega inmediata, en el puerto. Donde el capitán quiera, pero en el puerto. Que recoja el **ancla** en seguida. Se recibirá la entrega esta noche, mediante el dinero. De acuerdo con su delegado: aquí está el contrato.

Le alargó el papel y encendió su mechero, protegiéndolo con la mano.

«Quiere **raspar** al otro comprador —pensaba Clappique, contemplando el contrato—. *Piezas destacadas...* y cobrar 5 dólares por arma. Está claro. ¡A mí qué! Quedan 3 para mí.»

—Bueno —dijo, en voz alta—. Por supuesto, me dejará usted el contrato.

—Sí. ¿Conoce usted al capitán?

—Amigo mío, hay otros a quienes conozco mejor; pero, en fin, lo conozco.

—Podría desconfiar (y más aún, desde luego por el sitio donde está la garantía). El gobierno puede hacer que se recojan las armas, en vez de pagar. ¿No?

—¡Ni mucho menos!

Otra vez Polichinela. Pero Kyo esperaba la continuación: ¿de qué disponía el capitán para impedir que los suyos (y no los del gobierno) se apoderaran de las armas? Clappique con-

28 *(p. 36). Gratter (fam.)* : prendre de vitesse, griller, **devancer** un concurrent.
devancer adelantar, aventajar, anticiparse

nua d'une voix plus sourde:

tinuó, con voz más sorda:

— Ces objets sont envoyés par un fournisseur régulier. Je le connais.

—Esos objetos son enviados por un proveedor regular. Lo conozco. [32]

Ironique :

Irónico:

— C'est-un-traître...

—Es un traidor...

Voix singulière dans l'obscurité, quand ne la soutenait plus aucune expression du visage. Elle monta, comme s'il eût commandé un cocktail:

Voz regular en la oscuridad, cuando ya no la acompañaba ninguna expresión del rostro. Subió, como si hubiese pedido un cocktail.

« Un véritable traître, trrès sec! Car tout ceci passe par une légation qui... Pas un mot! Je vais m'occuper de ça. Mais ça va d'abord me coûter un taxi sérieux le bateau est loin... il me reste...

«¡Un verdadero traidor, muy seco! Porque todo esto pasa por una legación que... ¡Ni una palabra! Voy a ocuparme de eso. Pero, desde luego, va a costarme un gasto serio de taxi: el barco está lejos... Y me queda...»

II fouilla dans sa poche, en tira un seul billet, se retourna pour que l'enseigne l'éclairât.

Se registró el bolsillo, sacó un solo billete y se volvió, para que la insignia lo iluminase.

« ... Dix dollars, **mon bon**! Ça ne va pas. J'achèterai sans doute bientôt des peintures de votre oncle Kama pour Ferral, mais en attendant...

«...Diez dólares, **amigo mío**. No hay bastante. Sin duda, pronto compraré los cuadros de su tío Kama para Ferral; pero, mientras...»

— Cinquante, ça ira?

—¿Habrá bastante con cincuenta?

— C'est plus qu'il ne faut...

—Es más de lo que necesito.

Kyo les lui donna. [37]

Kyo se los dio.

— Vous me préviendrez chez moi dès que ce sera fini.

—Me avisará usted a mi casa cuando eso quede terminado.

— Entendu.

—Entendido.

— Dans une heure?

—¿Dentro de una hora?

— Plus tard, je pense. Mais dès que je pourrai.

—Más tarde, supongo; pero en cuanto pueda.

Et du ton même dont la Russe avait dit: « Si seulement l'alcool ne me rendait pas malade... », presque de la même voix, comme si tous les êtres de ce lieu se fussent retrouvés au fond d'un même désespoir :

Y con el mismo tono con que la rusa había dicho: «Si el alcohol no me pusiera enferma...»; casi con la misma voz, como si todos los seres de aquel lugar se encontrasen sumidos en el mismo abismo de desesperación, dijo:

Tout ça n'est pas drôle...

«Todo esto no tiene maldita la gracia...»

Il s'éloigna, nez baissé, dos voûté, tête nue,
les mains dans les poches du smoking, semblable à sa propre caricature.

Se alejó, con la nariz baja, la espalda encorvada, la cabeza al descubierto _________
y las manos en los bolsillos del smoking __________________________.

Kyo appela un taxi et se fit conduire à la limite des concessions, à la première ruelle de la ville chinoise, où il avait donné rendez-vous à Katow.

Kyo llamó un taxi y se hizo conducir al límite de las concesiones, a la primera callejuela de la ciudad china, donde había citado a Katow.

7

Dix minutes après avoir quitté Kyo, Katow, ayant traversé des couloirs, dépassé des guichets, était arrivé à une pièce blanche, nue, bien

Diez minutos después de haber abandonado a Kyo, Katow, una vez atravesados los corredores y pasadas las rejas, había llegado a una habitación blanca, desnuda, bien

éclairée par des **lampes-tempête**. Pas de fenêtre. Sous le bras du Chinois qui lui ouvrit la porte, cinq têtes penchées sur la table mais le regard sur lui, sur la haute silhouette connue de tous les groupes de choc: jambes écartées, bras ballants, vareuse non boutonnée du haut, nez en l'air, cheveux mal peignés. Ils maniaient des grenades de différents modèles. C'était un *tchon* - une des organisations de combat communistes que Kyo et lui avaient créées à Shanghaï.

iluminada por unas **lámparas de tormenta**. No había ventana. Bajo el brazo del chino que le abrió la puerta, cinco cabezas que estaban inclinadas sobre la mesa dirigieron la mirada hacia él, hacia la elevada silueta conocida [33] de todos los grupos de encuentro: piernas separadas, brazos colgantes, blusa sin abrochar, nariz prominente, cabellos mal peinados. Manejaban granadas de diferentes modelos. Era un *tchon* —una de las organizaciones de combate comunistas que Kyo y él habían creado en Shanghai.

— Combien d'hommes inscrits? demanda-t-il.

—¿Cuántos hombres hay inscritos? —preguntó en chino.

— Cent trente-huit, répondit le plus jeune Chinois, un adolescent à la tête petite, à la pomme d'Adam très marquée et aux épaules tombantes, vêtu en ouvrier.

—Ciento treinta y ocho —respondió el chino más joven, un adolescente de cabeza pequeña, con la nuez muy marcada y los hombros caídos, vestido de obrero.

— Il me faut absolument douze hommes pour cette nuit. [38]

—Necesito imprescindiblemente doce hombres para esta noche.

«Absolument » passait dans toutes les langues que parlait Katow.

«Imprescindiblemente» pasaba a todos los idiomas que hablaba Katow.

— Quand?

—¿Cuándo?

— Maintenant.

—Ahora.

— Ici?

—¿Aquí?

— Non: devant l'**appontement** Yen-Tang.

—No: delante del **pontón** Yen Tang.

Le Chinois donna des instructions : un des hommes partit.

El chino dio instrucciones. Uno de los hombres salió.

— Ils y seront avant trois heures, dit le chef.

—Estarán allí antes de las tres —dijo el jefe.

Par ses joues creuses, son grand corps maigre, il semblait très faible; mais la résolution du ton, la fixité des muscles du visage témoignaient d'une volonté tout appuyée sur les nerfs.

Por sus mejillas hundidas, su gran cuerpo delgado, parecía muy débil; pero la resolución del tono, la fijeza de los músculos del rostro denotaban una voluntad apoyada sobre los nervios.

— L'instruction? demanda Katow.

—¿La instrucción? —preguntó Katow.

— Pour les grenades, ça ira. Tous les camarades connaissent maintenant nos modèles. Pour les revolvers - les Nagan et les Mauser (29) du moins - ça ira aussi. Je les fais travailler avec des cartouches vides, mais il faudrait pouvoir tirer au moins à blanc... Je n'ai pas le temps de les emmener jusqu'à la campagne...

—Respecto a las granadas, se conseguirá. Todos los camaradas conocen ahora nuestros modelos. En cuanto a los revólveres (los Nagan y los Máuser, al menos) se conseguirá también. Les hago trabajar con los cartuchos vacíos; pero convendría, por lo menos, poder tirar al blanco... Me han propuesto facilitarnos una cueva completamente segura.

29 *(p. 39). Nagan : marque* d'armes russes. *Mauser:* marque d'armes allemandes.

Dans chacune des quarante chambres où se préparait l'insurrection, la même question était posée.

En cada una de las cuarenta habitaciones donde se preparaba la insurrección se había presentado el mismo problema.

— Pas assez de poudre. Ça viendra peut-être; pour l'instant, n'en parlons plus. Les fusils?

—No hay ______ pólvora. Quizá se reciba. Por lo pronto, no hablemos de eso. ¿Y los fusiles?

— Ça va aussi. C'est la mitrailleuse qui m'inquiète, si on n'essaie pas un peu de tir.

—Se manejarán. Lo que me inquieta es la ametralladora, si no se ejercita un poco el tiro al blanco. [34]

Sa pomme d'Adam montait et descendait sous sa peau, à chacune de ses réponses. Il continua :

Su nuez ascendía y descendía bajo la piel, a cada una de las respuestas. Continuó:

— Et puis, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir un peu plus d'armes? Sept fusils, treize revolvers, quarante-deux grenades chargées! Un homme sur deux n'a pas d'arme à feu.

«Además, ¿no habría medio de conseguir unas cuantas armas más? ¡Siete fusiles, trece revólveres, cuarenta y dos granadas cargadas! De cada dos hombres, uno no tiene arma de fuego.

— Nous irons les prendre à ceux qui les ont. Peutêtre allons-nous avoir bientôt des revolvers. Si c'est [39] pour demain, combien d'hommes ne sauront pas se servir de leurs armes à feu, dans ta section?

—Iremos a tomárselas a los que las tienen. Quizá tengamos revólveres muy pronto. Si fuera para mañana, ¿cuántos hombres no sabrían servirse de sus armas de fuego en su sección?

L'homme réfléchit. L'attention lui donnait l'air absent. « Un intellectuel », pensa Katow.

El hombre reflexionó. La atención le dio una actitud de ausencia. «Un intelectual» —pensó Katow.

— Quand nous aurons pris les fusils de la police?

—¿Cuando nos hayamos apoderado de los fusiles de la policía?

— Absolument.

—Indudablemente.

— Plus de la moitié.

—Más de la mitad.

— Et les grenades?

—¿Y las granadas?

— Tous sauront s'en servir; et très bien. J'ai ici trente hommes parents de suppliciés de février... À moins pourtant...

—Todos sabrán servirse de ellas, y muy bien. Aquí tengo treinta hombres, parientes de los supliciados de febrero... A menos, no obstante...

Il hésita, termina sa phrase par un geste confus. Main déformée, mais fine.

Vaciló, y terminó la frase con un ademán confuso. Mano deformada, pero fina.

— À moins?

—¿A menos?...

— Que ces salauds n'emploient les tanks contre nous.

—Que esos cochinos no empleen los tanques contra nosotros.

Les six hommes regardèrent Katow.

Los seis hombres miraron a Katow.

— Ça ne fait rien, répondit-il. Tu prends tes grenades, attachées par six, et tu les fous sous le tank. A la rigueur, vous pouvez creuser des fosses, au moins dans un sens. Vous avez des outils?

—Eso no importa —respondió—. Tomas tus granadas, unidas de seis en seis, y las colocas bajo el tanque: a partir de cuatro, salta. En rigor, podéis abrir unos fosos. ¿Tenéis herramientas?

— Très peu. Mais je sais où en saisir.

—Muy pocas. Pero yo sé de dónde tomarlas.

— Fais saisir aussi des vélos : dès que ça commencera il faudrait que chaque section eût son agent de liaison, en plus de celui du centre.

—Procura también tomar bicicletas: en cuanto se comience será preciso que cada sección tenga su agente de unión, además del centro.

— Tu es sûr que les tanks sauteront?

—¿Tú estás seguro de que los tanques saltarán?

— Absolument. Mais ne t'en fais pas: les tanks ne quitteront pas le front.

—¡En absoluto! Pero no te preocupe eso: los tanques no abandonarán el fren-

S'ils le quittent, je viendrai avec une équipe spéciale. C'est mon boulot.

— Si nous sommes surpris?

— Les tanks, ça se voit: nous avons des observateurs à côté. Prends toi-même un paquet de grenades, donnes-en un à chacun des trois ou quatre types de qui tu es sûr...

Tous les hommes de la section savaient que [40] Katow, condamné après l'affaire d'Odessa à la détention dans l'un des bagnes les moins durs, avait demandé à accompagner volontairement, pour les instruire, les malheureux envoyés aux mines de plomb. Ils avaient confiance en lui, mais ils restaient inquiets. Ils n'avaient peur ni des fusils, ni des mitrailleuses, mais ils avaient peur des tanks: ils se croyaient désarmés contre eux. Même dans cette chambre où n'étaient venus que des volontaires, presque tous parents de suppliciés, le tank héritait la puissance des démons.

— Si les tanks arrivent, ne vous en faites pas, nous serons là, reprit Katow.

Comment sortir sur cette parole vaine? L'aprèsmidi, il avait inspecté une quinzaine de sections, mais il n'avait pas rencontré la peur. Ces hommes-là n'étaient pas moins courageux que les autres, mais plus précis. Il savait qu'il ne les délivrerait pas de leur crainte, qu'à l'exception des spécialistes qu'il commandait, les formations révolutionnaires fuiraient devant les tanks. Il était probable que les tanks ne pourraient quitter le front; mais s'ils atteignaient la ville, il serait impossible de les arrêter tous par des fosses, dans ces quartiers où se croisaient tant de ruelles.

— Les tanks ne quitteront absolument pas le front, dit-il.

— Comment faut-il attacher les grenades? demanda le plus jeune Chinois.

Katow le lui enseigna. L'atmosphère devint un peu moins lourde, comme si cette manipulation eût été le **gage** d'une victoire. Katow en profita pour partir. La moitié des hommes ne sauraient pas se servir de leurs armes. Du moins pouvait-il compter sur ceux dont il avait formé les groupes de combat chargés de [41] désarmer la police. Demain. Mais après-demain? L'armée avançait, approchait d'heure en heure, comptait sur le soulèvement de la ville. Peut-être la dernière gare était-elle déjà prise.

te. Si lo abandonan, acudiré con un equipo especial. De eso me encargo yo.

—¿Y si somos sorprendidos?

—Los tanques se ven: tenemos observadores al lado. [35] Coges tú mismo un paquete de granadas, se las das a cada uno de los tres o cuatro individuos de quienes estés seguro...

Todos los hombres de la sección sabían que Katow, condenado, a causa del asunto de Odesa, a permanecer en uno de los presidios menos duros, había solicitado, para instruirlos, acompañar voluntariamente a los desdichados enviados a las minas de plomo. Confiaban en él, pero estaban inquietos. No tenían miedo a los fusiles ni a las ametralladoras, pero tenían miedo a los tanques: se consideraban desarmados contra ellos. Hasta en aquella habitación, adonde no habían ido más que voluntarios, casi todos parientes de supliciados, el tanque heredaba el poder de los demonios.

—Si llegan los tanques, no hagan nada; nosotros iremos allá —pronunció Katow.

¿Cómo salir de aquella vana promesa? Por la tarde, había inspeccionado una quincena de secciones, pero no había encontrado el miedo. Aquellos hombres no eran menos valerosos que los otros, sino más calculadores. Sabía que no los sustraería a su temor, que, con excepción de los especialistas que él mandaba, las formaciones revolucionarias huirían ante los tanques. Era probable que los tanques no abandonasen el frente; pero si llegaban a la ciudad, sería imposible detenerlos a todos por medio de fosos en los barrios donde se entrecruzaban tantas callejuelas.

—Los tanques no abandonarán, ni mucho menos, el frente —dijo.

—¿Cómo hay que unir las granadas? —preguntó el chino más joven.

Katow se lo enseñó. La atmósfera quedó algo menos pesada, como si aquella manipulación hubiese sido el **presagio** de una acción futura. Katow aprovechó la ocasión para irse, muy inquieto. La mitad de los hombres no sabría servirse de sus armas. Al menos, podría contar con aquellos con quienes había formado los grupos de combate, encargados de desarmar a la policía. Al día siguiente. Pero ¿y al otro?... El ejército avanzaba, se aproximaba de hora en hora. ________ ________________________ . Quizás estuviese tomada ya la última estación.

Quand Kyo serait de retour, sans doute l'apprendraient-ils dans l'un des centres d'informations. Le marchand de lampes n'avait pas été renseigné après dix heures.

Cuando Kyo estuviese de regreso, sin duda lo [36] sabrían ya en alguno de los centros de información. El comerciante de lámparas no había recibido información desde las diez.

8

Katow attendit dans la ruelle, sans cesser de marcher; enfin Kyo arriva. Chacun fit connaître à l'autre ce qu'il avait fait. Ils reprirent leur marche dans la boue, sur leurs **semelles** de crêpe, au pas: Kyo petit et souple comme un chat japonais, Katow balançant ses épaules. Les troupes avançaient, fusils brillants de pluie, vers Shanghaï roussâtre au fond de la nuit... ______________________________ Leur avance n'était-elle pas arrêtée?

Katow esperó algún tiempo en la callejuela, sin dejar de andar. Por fin llegó Kyo. Cada uno dio a conocer al otro lo que había hecho. Reanudaron la marcha por el lodo, sobre sus suelas de goma, al paso; Kyo, menudo y flexible, como un gato japonés; Katow, balanceando los hombros, pensando si las tropas que avanzaban con los fusiles brillantes de lluvia, hacia Shanghai, rojizo en el fondo de la noche... También Kyo hubiera querido saber si aquel avance se habría detenido.

La ruelle où ils marchaient, la première de la cité chinoise, était, à cause de la proximité des maisons européennes, celle des marchands d'animaux. Toutes les boutiques étaient closes: pas un animal dehors, et aucun cri ne troublait le silence, entre les appels de sirène et les dernières gouttes qui tombaient des toits à cornes dans les **flaques**. Les bêtes dormaient. Ils entrèrent, après avoir frappé, dans l'une des boutiques: celle d'un marchand de poissons vivants. Seule lumière, une bougie plantée dans un **photophore** (30) se reflétait faiblement dans les jarres phosphorescentes alignées comme celles d'Ali Baba, et où dormaient, invisibles, les illustres **cyprins** (31) chinois.

La callejuela por donde caminaban —la primera de la ciudad china— era, a causa de la proximidad de las casas europeas, la de los comerciantes de animales. Todas las tiendas estaban cerradas: ni un animal fuera, ni un solo grito turbaba el silencio entre las llamadas de las sirenas y las últimas gotas que caían de los cuernos de los tejados en los **charcos**. Las bestias dormían. Entraron, después de haber llamado, en una de las tiendas: la de un comerciante de peces. Por única luz, una bujía colocada en una **guindola** se reflejaba ____________ en las vasijas fosforescentes, alineadas como las de Alí Babá y donde dormían, invisibles, los ilustres **cíprides** chinos.

30 *(p. 42). Photophore : coupe* décorative destinée à recevoir une veilleuse ou une bougie.

31 *(p. 42). Cyprin : poisson* de la famille de la carpe: *cyprin doré* poisson rouge des aquariums.

— Demain? demanda Kyo.

—¿Mañana? —preguntó Kyo.

— Demain; à une heure.

—Mañana; a la una.

Au fond de la pièce, derrière un comptoir, dormait dans son coude replié un personnage indistinct. Il avait à peine levé la tête pour répondre. Ce magasin était l'une des quatre-vingts **permanences** du Kuomintang, par quoi se transmettaient les nouvelles. [42]

En el fondo de la estancia, detrás de un mostrador, dormía, sobre su codo replegado, un personaje indistinto. Apenas había levantado la cabeza para responder. Aquel almacén era una de las ochenta **pertenencias** del Kuomintang por las que se transmitían las noticias.

— Officiel?

—¿Oficial?

— Oui. L'armée est à Tcheng-Tchéou. Grève générale à midi.

—Sí. El ejército está en Tcheng-Tcheu. Huelga general a las doce.

Sans que rien changeât dans l'ombre, sans que le marchand **assoupi** au fond de son **alvéole** fit un geste, la surface phosphorescente de toutes les jarres commença à s'agiter faiblement; de molles vagues noires, concentriques, se levaient en silence: le son des voix éveillait lés poissons. Une sirène, de nouveau, se perdit au loin.

Sin que nada cambiase en la sombra; sin que el comerciante, **adormilado** en el fondo de su **alvéolo**, hiciese un movimiento, la superficie fosforescente de todas las vasijas comenzó a agitarse débilmente: blandas oleadas negras, concéntricas, se levantaban en silencio. El ruido [37] de las voces despertaba a los peces. De nuevo se perdió, a lo lejos, una sirena.

assoupir adomecer, dormir, amodorrarse, doze,

Ils sortirent, reprirent leur marche. Encore l'avenue des Deux-

Salieron y reanudaron la marcha. Otra vez por la avenida de las Dos

Républiques.

Repúblicas.

allure (Fr.) paso vivo, marcha, aspecto, aire, semblante,
(En) attractiveness, personal charm, fascination; encanto,

Taxi. La voiture démarra à une **allure** de film. Katow, assis à gauche, se pencha, regarda le chauffeur avec attention.

Un taxi. El coche arrancó a una **velocidad** de film. Katow, sentado a la izquierda, se inclinó y contempló al chófer con atención.

* En état de besoin (à propos des opiomanes). Littéralement possédé par une habitude.
1. En estado de necesidad (a propósito de los opiómanos). Literalmente: poseído por una costumbre.

— Il est nghien *. Dommage. Je voudrais absolument n'être pas tué avant demain soir. Du calme, mon petit!

—Está *nghien*(1). Qué lástima. De ningún modo quisiera morir antes de mañana por la noche. ¡Calma amigo!

— Clappique va donc faire venir le bateau, dit Kyo. Les camarades qui sont au magasin d'habillement du gouvernement peuvent nous fournir des costumes de flics...

—Pues Clappique va a hacer venir el barco —dijo Kyo—. Los camaradas que están en el almacén de ropas del gobierno pueden suministrarnos unos trajes de policías.

— Inutile. J'en ai plus de quinze à la perm'nence.

—No hace falta. Tengo más de quince en la permanencia.

— Prenons la **vedette** avec tes douze types.

—Tomaremos el **vapor** con tus doce individuos.

— Ce serait mieux sans toi...

—Sería mejor sin ti...

Kyo le regarda sans rien dire.

Kyo le miró sin decir nada.

— C'est pas très dangereux, mais c'est pas non plus de tout repos, vois-tu bien. C'est plus dangereux que cette andouille de ch'ffeur qui est en train de reprendre de la vitesse. Et c'est pas le moment de te faire d'scendre.

—No es muy peligroso, aunque tampoco en extremo fácil, ¿sabes? Más peligroso resulta que este endemoniado chófer se halla dispuesto a reanudar la velocidad. Y no es éste el momento de hacerte que te apees.

— Toi non plus. [43]

—Ni a ti tampoco.

— C'est pas la même chose. Moi, on peut me remplacer, maintenant, tu comprends... J'aimerais mieux que tu t'occupes du camion qui attendra, et de la distribution.

—No es lo mismo... A mí se me puede sustituir ahora, ¿comprendes?... Preferiría que tú te ocupases del camión, que estará esperando, y de la distribución.

Il hésitait, gêné, la main sur la poitrine. « Il faut le laisser se rendre compte », pensait-il. Kyo ne disait rien. La voiture continuait à filer entre des raies de lumière estompées par la brume. Qu'il fût plus utile que Katow n'était pas douteux: le Comité Central connaissait le détail de ce qu'il avait organisé, mais en fiches, et lui avait la ville dans la peau, avec ses points faibles comme des blessures. Aucun de ses camarades ne pouvait réagir aussi vite que lui, aussi sûrement.

Vacilaba, preocupado, con la mano sobre el pecho. «Hay que dejarle que se dé cuenta» —pensaba. Kyo no decía nada. El coche continuaba deslizándose por entre las líneas de luz esfumadas en la bruma. Que él fuese más sutil que Katow, era indudable; el Comité Central conocía al detalle todo cuanto él había organizado, aunque en fichas, y él lo vivía; tenía la ciudad en la piel, con sus puntos débiles como heridas. Ninguno de sus camaradas podía reaccionar tan de prisa como él ni con tanta seguridad.

—Bien —dijo.

Des lumières de plus en plus nombreuses... De nouveau, les camions blindés des concessions, puis, une fois de plus, l'ombre.

Luces, cada vez más numerosas... De nuevo los camiones [38] blindados de las concesiones, y, luego, una vez más, la sombra.

L'auto s'arrêta. Kyo en descendit.

El auto se detuvo. Kyo se apeó.

— Je vais chercher les **frusques**, dit Katow; je te ferai prendre quand tout sera prêt.

—Voy a buscar los **trastos** —dijo Katow—; te los entregaré cuando todo esté dispuesto.

* * *

Kyo habitait avec son père une maison chinoise sans étage: quatre ailes autour

Kyo vivía con su padre en una casa china de un solo piso: cuatro naves alre-

32 *(p. 44). Des peintures Song:* de la dynastie Song *(960-1279).*
33 *(p. 44). Des phénix bleu Chardin:* le phénix est un oiseau fabuleux qui, selon la légende, pouvait renaître de ses cendres; Chardin *(1699-1779),* peintre français, célèbre pour ses natures mortes; le *bleu Chardin* est une couleur composée, proche du bleu pervenche.
34 *(p. 44). La dynastie Weï* : dynastie qui régna de *386* à *557.*

35 *(p. 45). Tchang-Tso-Lin* : l'un des «seigneurs de la guerre » qui tient le nord de la Chine.

d'un jardin. Il traversa la première, puis le jardin, et entra dans le hall: à droite et à gauche, sur les murs blancs, des peintures Song (32), des phénix bleu Chardin (33), au fond, un bouddha de la dynastie Weï (34), d'un style presque roman. Des divans nets, une table à opium. Derrière Kyo, les vitres nues comme celles d'un atelier. Son père, qui l'avait entendu, entra: depuis quelques années il souffrait d'insomnies, ne dormait plus que quelques heures à l'aube, et accueillait avec joie tout ce qui pouvait emplir sa nuit.

— Bonsoir, père. Tchen va venir te voir.

— Bien.

Les traits de Kyo n'étaient pas ceux de son père; il [44] semblait pourtant qu'il eût suffi au sang japonais de sa mère d'adoucir le masque d'abbé ascétique du vieux Gisors - masque dont une robe de chambre en poil de chameau, cette nuit, accentuait le caractère - pour en faire le visage de samouraï de son fils.

— Il lui est arrivé quelque chose?

— Oui.

________ ______ ____ Tous deux s'assirent. Kyo n'avait pas sommeil. Il raconta le spectacle que Clappique venait de lui donner - sans parler des armes. Non qu'il se méfiât de son père; mais il exigeait d'être seul responsable de sa vie. Bien que le vieux professeur de sociologie de l'Université de Pékin, chassé par Tchang-Tso-o-Lin (35) à cause de son enseignement, eût formé le meilleur des cadres révolutionnaires de la Chine du Nord, il ne participait pas à l'action. Dès que Kyo entrait là, sa volonté se transformait donc en intelligence, ce qu'il n'aimait guère; et il s'intéressait aux êtres au lieu de s'intéresser aux forces. Parce que Kyo parlait de Clappique à son père qui le connaissait bien, le baron lui parut plus mystérieux que tout à l'heure, lorsqu'il le regardait.

— ... il a fini en me tapant de cinquante dollars...

— Il est désintéressé, Kyo...

— Mais il venait de dépenser cent dollars: je l'ai vu. La mythomanie est toujours une chose assez inquiétante.

Il voulait savoir jusqu'où il pouvait

dedor de un jardín. Atravesó la primera, luego el jardín, y entró en el *hall:* a derecha e izquierda, sobre las blancas paredes, unos cuadros de Song, unos fénix azules Chandin; en el fondo, un Buda de la dinastía Wei, de un estilo casi romano. Divanes limpios, una mesa de opio. Detrás de Kyo, las vidrieras, desnudas, como las de un estudio de pintor. Su padre, que lo había oído, entró: desde hacía algunos años, sufría de insomnio; no dormía más que algunas horas, durante el amanecer, y acogía con júbilo todo cuanto pudiera ocuparle las horas de la noche.

—Buenas noches, padre. Chen va a venir a verte.

—Bien.

Las facciones de Kyo no eran las de su padre. Parecía, sin embargo, que había bastado la sangre japonesa de su madre para dulcificar la máscara de abate ascético del viejo Gisors —máscara cuyo carácter acentuaba aquella noche una bata de pelo de camello— para crear la cara de samurai de su hijo.

—¿Le ha ocurrido algo?

—Sí.

No le hizo otra pregunta. Ambos se sentaron. Kyo no tenía sueño. Relató el espectáculo que Clappique acababa de proporcionarle, sin hablar de las armas. No, por cierto, porque desconfiase de su padre, sino porque se consideraba demasiado ser el único responsable de su vida para hacerle conocer algo más que el conjunto de sus actos. Aunque el antiguo profesor de sociología de la Universidad de Pekín, sustituido por Chang-Solin, a causa de sus enseñanzas, había formado el mejor de los grupos revolucionarios de la China del Norte, no participaba en la acción. Desde que Kyo hubo entrado allí, su voluntad [39] se transformaba en inteligencia, lo cual no le agradaba mucho: se interesaba por los seres, en lugar de interesarse por las fuerzas. Y, cuando hablaba de Clappique a su padre, que lo conocía bien, el barón le pareció más misterioso que antes, cuando lo contemplaba.

—...acabó sacándome cincuenta dólares...

—Es desinteresado, Kyo...

—Pues acababa de gastar cien dólares: yo lo vi. La mitomanía es siempre una cosa bastante inquietante.

Quería saber hasta dónde podía conti-

continuer d'employer Clappique. Son père, comme toujours, cherchait ce qu'il y avait en cet homme d'essentiel ou de singulier. Mais ce qu'un homme a de plus profond est rarement ce par quoi on peut le faire immédiatement agir, et Kyo pensait à ses pistolets

— S'il a besoin de se croire riche, que ne tente-t-il de s'enrichir? [45]

— Il a été le premier antiquaire de Pékin...

— Pourquoi dépense-t-il donc tout son argent en une nuit, sinon pour se donner l'illusion d'être riche?

Gisors cligna des yeux, rejeta en arrière ses cheveux blancs presque longs; sa voix d'homme âgé, malgré son timbre affaibli, prit la netteté d'une ligne :

— Sa mythomanie est un moyen de nier la vie, n'est-ce pas, de nier, et non pas d'oublier. Méfie-toi de la logique en ces matières...

Il étendit confusément la main; ses gestes **étroits** ne se dirigeaient presque jamais vers la droite ou la gauche, mais devant lui: ses mouvements, lorsqu'ils prolongeaient une phrase, ne semblaient pas écarter, mais saisir quelque chose.

Tout se passe comme s'il avait voulu se démontrer que, bien qu'il ait vécu pendant deux heures comme un homme riche, la richesse n'existe pas. Parce qu'alors, *la pauvreté n'existe pas non plus*. Ce qui est l'essentiel. Rien n'existe: tout est rêve. N'oublie pas l'alcool, qui l'aide... »

Gisors sourit. Le sourire de ses lèvres aux **coins** **abaissés**, **amincies** déjà, l'exprimait avec plus de complexité que ses paroles. Depuis vingt ans il appliquait son intelligence à se faire aimer des hommes en les justifiant et ils lui étaient reconnaissants d'une bonté dont ils ne devinaient pas qu'elle prenait ses racines dans l'opium. On lui prêtait la patience des bouddhistes: c'était celle des intoxiqués.

— Aucun homme ne vit de nier la vie, répondit

—On en vit mal... Il a besoin de vivre mal.

—**Et il y est contraint**.

—La part de la nécessité est faite par les **courtages** [46] d'antiquités, les drogues peut-être, le trafic des armes... D'accord avec la police qu'il déteste sans doute, mais qui collabore à ces petits travaux comme

nuar sirviéndose de Clappique. Su padre, como siempre, buscaba lo que había en aquel hombre de profundo, de singular. Pero lo que hay de más profundo en un hombre, rara vez es aquello por lo cual se le puede hacer obrar inmediatamente, y Kyo pensaba en sus pistolas.

—Si tiene necesidad de considerarse rico, ¿qué no intentará para enriquecerse?

—Ha sido el primer anticuario de Pekín...

—¿Para qué se gasta todo su dinero en una noche, si no es para hacerse la ilusión de que es rico?

Gisors entornó los ojos y se echó hacia atrás los cabellos, algo largos; su voz de hombre entrado en años, a pesar de su timbre debilitado, adquirió la claridad de una línea:

—Su mitomanía es un medio de negar la vida, ¿no?; de negar y no de olvidar. Desconfía de la lógica, en estas materias...

Extendió confusamente la mano; sus ademanes **angostos** casi nunca se dirigían hacia la derecha o hacia la izquierda, sino hacia el frente; sus movimientos, cuando prolongaban una frase, no parecían apartar, sino asir algo.

«Es como si hubiese querido demostrarse ayer que, aunque haya vivido durante dos horas como un hombre rico, la riqueza no existe. Porque entonces *la pobreza no existe tampoco*. Que es lo esencial. Nada existe: todo es un sueño. No olvida el alcohol, que le ayuda...

Gisors sonrió. La sonrisa de sus labios, de **comisuras** **abatidas**, **adelgazadas** ya, expresaban las ideas con más complejidad que sus palabras. Desde hacía veinte años dedicaba su inteligencia a hacerse querer de los hombres [40] justificándolos, y ellos le estaban reconocidos ante una bondad cuyas raíces no adivinaban nacidas en el opio. Se le atribuía la paciencia de los budistas; era la de los intoxicados.

—Ningún hombre vive de negar la vida —respondió Kyo.

—Se vive mal... Necesita vivir mal.

—**Y está obligado a ello**.

—La parte de la necesidad está determinada por los **corretajes** de las antigüedades y quizá de las drogas y por el tráfico de armas... De acuerdo con la policía, a la que detesta, sin duda, pero con la que colabora en esos pequeños trabajos, a

une juste rétribution...

cambio de una justa retribución...

Peu importait: la police, elle, savait que les communistes n'avaient pas assez d'argent pour acheter des armes aux importateurs clandestins.

Poco importaba: la policía sabía que los comunistas no tenían dinero bastante para comprar armas a los importadores clandestinos.

— Tout homme ressemble à sa douleur, dit Kyo: qu'est-ce qui le fait souffrir?

—Todo hombre se parece a su dolor —dijo Kyo—. ¿Qué es lo que le hace sufrir?

— Sa douleur n'a pas plus d'importance, pas plus de sens, n'est-ce pas, ne touche rien de plus profond que son mensonge ou sa joie; il n'a pas du tout de profondeur, et c'est peut-être ce qui le peint le mieux, car c'est rare. Il fait ce qu'il peut pour cela, mais il y fallait des dons... Lorsque tu n'es pas lié à un homme, Kyo, tu penses à lui pour prévoir ses actes. Les actes de Clappique...

—Su dolor no tiene importancia, ni tampoco sentido, ¿no?; no roza nada más profundo que su mentira o su goce; no tiene verdadera profundidad, y eso es, quizá, lo que le retrata mejor, porque es raro. Hace lo que puede para conseguirlo, pero le faltan facultades... Cuando tú no estás ligado a un hombre, Kyo, piensas en él para prever sus actos. Los actos de Clappique...

Il montra l'aquarium où les cyprins noirs, mous et dentelés comme des **oriflammes**, montaient et descendaient au hasard.

Señaló el acuarium, donde los cíprides negros, blandos y dentados como **oriflamas**, subían y bajaban _________.

« Les voilà. Il boit, mais il était fait pour l'opium : on se trompe aussi de vice; beaucoup d'hommes ne rencontrent pas celui qui les sauverait. Dommage, car il est loin d'être sans valeur. Mais son domaine ne t'intéresse pas. »

—Ahí los tienes... Bebe, pero estaba hecho para el opio; se engaña, también, respecto al vicio; muchos hombres no encuentran el que les salvaría. Lástima, porque está lejos de carecer de valor. Pero su dominio no te interesa.

C'était vrai. Si Kyo, ce soir, ne pensait pas au combat, il ne pouvait penser qu'à lui-même. La chaleur le pénétrait peu à peu, comme au *Black Cat* tout à l'heure; et, de nouveau, l'obsession du disque l'envahit comme la légère chaleur du **délassement** envahissait ses jambes. Il rapporta son étonnement devant les disques, mais comme s'il se fût agi de l'un des enregistrements de voix qui avaient lieu dans les magasins anglais. Gisors l'écoutait, le menton anguleux caressé par la main gauche; ses mains aux [47] doigts minces étaient très belles. Il avait incliné la tête en avant, et ses cheveux tombèrent sur ses yeux, bien que son front fût **dégarni**. Il les rejeta d'un mouvement de tête, mais son regard resta perdu

Era verdad. Si Kyo, aquella noche, no pensaba en su acción, no podía pensar más que en sí mismo. El calor le penetraba poco a poco, como antes en el *Black Cat;* y de nuevo le invadía la obsesión del disco, como el ligero calor del **descanso** le invadía las piernas. Refirió su asombro ante los discos, pero como si se tratase de uno de los registros de voz que habían tenido lugar en los almacenes ingleses. Gisors le escuchaba, acariciándose el mentón angoloso [41] con la mano izquierda. Sus manos, de delgados dedos, eran muy bellas. Había inclinado la cabeza hacia adelante: los cabellos le cayeron sobre los ojos, aunque su frente estaba **desprovista** de ellos. Se los apartó con un movimiento de cabeza, pero su mirada siguió perdida.

— Il m'est arrivé de me trouver à l'improviste devant une glace et de ne pas me reconnaître...

—Me ha ocurrido encontrarme de improviso ante un espejo y no reconocerme.

Son pouce frottait doucement les autres doigts de sa main droite comme s'il **eût fait glisser** une poudre de souvenirs. Il parlait pour lui, poursuivait une pensée qui supprimait son fils

Su pulgar frotaba suavemente los otros dedos de su mano derecha, como si **deshiciese** un polvo de recuerdos. Hablaba para sí; proseguía un pensamiento que suprimía su hijo.

— C'est sans doute une question de moyens: nous entendons la voix des autres avec les oreilles.

—Es sin duda una cuestión de medios: oímos la voz de los demás con los oídos.

— Et la nôtre?

— Avec la gorge: car, les oreilles bouchées, tu entends ta voix. L'opium aussi **est** un monde que nous n'entendons pas avec nos oreilles...

Kyo se leva. À peine son père le vit-il.

— Je dois ressortir cette nuit.

— Puis-je t'être utile auprès de Clappique?

— Non. Merci. Bonsoir.

— Bonsoir.

Couché pour tenter d'affaiblir sa fatigue, Kyo attendait. Il n'avait pas allumé; il ne bougeait pas. Ce n'était pas lui qui songeait à l'insurrection, c'était l'insurrection, vivante dans tant de cerveaux comme le sommeil dans tant d'autres, qui pesait sur lui au point qu'il n'était plus qu'inquiétude et attente. Moins de quatre cents fusils en tout. Victoire, - ou fusillade, avec quelques perfectionnements. Demain. Non: tout à l'heure. Question de rapidité: désarmer partout la police et, avec les cinq cents Mauser, armer les groupes de combat avant que les soldats du train blindé gouvernemental entrassent en action. L'insurrection devait commencer à une [48] heure - la grève générale, donc, a midi - et il fallait que la plus grande partie des groupes de combat fût armée avant cinq heures. _____ ____ ___________ La moitié de la police, crevant de misère, passerait sans doute aux insurgés. Restait l'autre. « La Chine soviétique », pensa-t-il. Conquérir ici la dignité des siens. Et l'U.R.S.S. portée à 600 millions d'hommes. Victoire ou défaite, le destin du monde, cette nuit, hésitait près d'ici. À moins que le Kuomintang, Shanghaï prise, n'essayât d'écraser ses alliés communistes... Il sursauta: la porte du jardin s'ouvrait. Le souvenir recouvrit l'inquiétude: sa femme? Il écoutait: la porte de la maison se referma. May entra. Son manteau de cuir bleu, d'une coupe presque militaire, accentuait ce qu'il y avait de viril dans sa marche et même dans son visage, -bouche large, nez court, pommettes marquées des Allemandes du Nord.

— C'est bien pour tout à l'heure, Kyo?

— Oui.

Elle était médecin de l'un des hôpitaux chinois, mais elle venait de la section des femmes révolutionnaires dont

—¿Y la nuestra?

—Con la garganta; porque, con los oídos tapados, tú oyes tu voz. El opio también **encierra** un mundo que no oímos con nuestros oídos...

Kyo se levantó. Apenas le vio su padre.

—Tengo que volver a salir en seguida.

—¿Puedo serte útil cerca de Clappique?

—No. Gracias. Buenas noches.

—Buenas noches.

* * *

CD 2

Acostado, para tratar de debilitar su cansancio, Kyo esperaba. No había encendido la luz; no se movía. No era *él* quien pensaba en la insurrección; era la insurrección viva en tantos cerebros como el sueño en tantos otros, la que pesaba sobre él, hasta el punto de que ya no era más que inquietud y espera. Menos de cuatrocientos fusiles, en total. Victoria —o tiroteo, con algunos perfeccionamientos. Al día siguiente. No: en seguida. Cuestión de rapidez: desarmar en todas partes a la policía, y, con los quinientos Máusers, armar los grupos de combate, antes de que los soldados del tren blindado gubernamental entrasen en acción. La insurrección debía comenzar a la una —la huelga general, por tanto, a las doce—, y era preciso que la mayor parte de los grupos de combate estuviesen armados antes de las cinco. Las masas se hallaban dispuestas. La mitad de la policía, abrumada [42] por la miseria, se pasaría, sin duda, a los insurrectos. Quedaba lo otro. «La China soviética» —pensaba—. Conquistar aquí la dignidad de los suyos. Y la U.R.S.S. aumentaba a seiscientos millones de hombres. Victoria o derrota, el destino del mundo, aquella noche, vacilaba allí. A menos que el Kuomintang, después de tomada Shanghai, no tratase de aplastar a sus aliados, los comunistas... Se sobresaltó: la puerta del jardín se abrió. El recuerdo recubrió la inquietud. ¿Su mujer? Escuchaba: la puerta de la casa se volvió a cerrar. May entró. Su capuchón de cuero azul, de un corte casi militar, acentuaba lo que había de viril en su andar y hasta en su semblante —boca grande, nariz corta, pómulos abultados, propios de las alemanas del Norte.

—¿Es eso para ahora mismo, Kyo?

—Sí.

May era médica de uno de los hospitales chinos, pero venía de la sección de mujeres revolucionarias, cuyo hospital

36 *(p. 49). Palanquin : sorte* de chaise ou de litière portée à bras d'hommes (parfois à dos de chameau ou d'éléphant), en usage dans les pays orientaux.

37 *(p. 50). Heidelberg:* ville d'Allemagne, célèbre pour son université.

38 *(p. 50). Lapinovitch* : emploi du suffixe russe signifiant fils *de:* lapin fils *de lapin.*

39 *(p. 50). « 6 ma chère guerrière... » : Shakespeare, Othello (II, 1).*

elle dirigeait l'hôpital clandestin :

— Toujours la même chose, tu sais: je quitte une gosse de dix-huit ans qui a essayé de se suicider avec une lame de rasoir de sûreté dans le **palanquin** (36) du mariage. On la forçait à épouser une brute respectable... On l'a apportée avec sa robe rouge de mariée, toute pleine de sang. La mère derrière, une petite ombre **rabougrie** qui sanglotait, naturellement... Quand je lui ai dit que la gosse ne mourrait pas, elle m'a dit: « Pauvre petite! Elle avait pourtant eu presque la chance de mourir... » La chance... Ça en dit plus long que nos discours sur l'état des femmes ici...

Allemande mais née à Shanghaï, docteur de [49] Heidelberg (37) et de Paris, elle parlait le français sans accent. Elle jeta son béret sur le lit. Ses cheveux ondulés étaient rejetés en arrière, pour qu'il fût plus facile de les coiffer. Il eut envie de les caresser. Le front très dégagé, lui aussi, avait quelque chose de masculin, mais depuis qu'elle avait cessé de parler elle se féminisait - Kyo ne la quittait pas des yeux - à la fois parce que l'abandon de la volonté **adoucissait** ses traits, que la fatigue les détendait, et qu'elle était sans béret. Ce visage vivait par sa bouche sensuelle et par ses yeux très grands, transparents, et assez clairs pour que l'intensité du regard ne semblât pas être donnée par la **prunelle**, mais par l'ombre du front dans les orbites allongées.

Appelé par la lumière, un pékinois blanc entra en trottant. Elle l'appela d'une voix fatiguée :

— Chienvelu, chienmoussu, chientouffu!

Elle le saisit de la main gauche, l'éleva jusqu'à son visage en le caressant

Lapin, dit-elle, en souriant, lapin lapinovitch (38) ...

— Il te ressemble, dit Kyo.

— N'est-ce pas?

Elle regardait dans la glace la tête blanche collée contre la sienne, au-dessus des petites pattes rapprochées. L'amusante ressemblance venait de ses hautes pommettes germaniques. Bien qu'elle ne fût qu'à peine jolie, il pensa, en le modifiant, au salut d'Othello. « Ô ma chère guerrière (39)... »

Elle posa le chien, se leva. Le **manteau** à demi ouvert, en débraillé,

clandestino dirigía:

—Siempre la misma cosa, ¿sabes? Acabo de ver a una muchacha de dieciocho años que ha intentado suicidarse con una hoja de afeitar ________ en el **palanquín** del matrimonio. La obligaban a casarse con un bruto respetable... La han llevado con su vestido rojo de novia, todo él manchado de sangre. La madre iba detrás: una sombra minúscula, **desmirriada**, que sollozaba como es natural... Cuando le hice saber que la muchacha no se moriría me dijo: «¡Pobrecilla! Sin embargo, casi sería una suerte para ella que se muriera...» Una suerte... Eso dice más que nuestros discursos acerca del estado de las mujeres aquí...

Alemana, aunque nacida en Shanghai; doctora en Heidelberg y de París, hablaba el francés sin acento extranjero. Arrojó su boina sobre la cama. Sus cabellos ondulados estaban echados hacia atrás, para que fuese más fácil peinarlos. Él sintió deseos de acariciarlos. La frente, muy despejada, tenía también algo de masculino; pero, desde que había cesado de hablar, se feminizaba —Kyo no apartaba de ella los ojos—, a la vez porque el abandono de la voluntad **dulcificaba** sus facciones, porque el cansancio las distendía, y porque estaban sin boina. Aquel [43] rostro vivía por su boca sensual y por sus ojos muy grandes, transparentes y lo bastante claros para que la intensidad de la mirada no pareciese producida por la **pupila**, sino por la sombra de la frente en las órbitas alargadas.

Llamado por la luz, entró un pequinés blanco, corriendo. Ella lo llamó, con voz fatigada.

—¡Perro velloso, perro musgoso, perro peludo!

Lo cogió con la mano izquierda y lo levantó hasta su rostro, acariciándolo.

—Conejo —dijo, sonriendo—; conejo, conejovich...

—Se parece a ti —pronunció Kyo.

—¿No es verdad?

Contemplaba en el espejo la cabeza blanca, arrimada a la suya, por encima de las patitas unidas. La encantadora semejanza nacía de sus altos pómulos germánicos. Aunque ella no era muy bonita, él pensó, modificándola, en la frase de Otelo: «¡Oh querida guerrera mía!...»

Soltó el perro y se levantó. El **capuchón**, a medio abrir, ponía de mani-

40 *(p. 50). Les troupes blanches* : troupes gouvernementales, opposées aux « bleus » (le Kuomintang; cf. *p. 98, 116)* et aux « rouges » (les communistes; cf. *p. 113, 116, 233, 256).*

indiquait maintenant les seins haut placés, qui faisaient penser à ses pommettes. Kyo lui raconta sa nuit.

— À l'hôpital, répondit-elle, ce soir, une trentaine de jeunes femmes de la propagande échappées aux troupes blanches (40)... Blessées. Il en arrive de plus en [50] plus. Elles disent que l'armée est tout près. Et qu'il y a beaucoup de tués...

— Et la moitié des blessées mourront... La souffrance ne peut avoir de sens que quand elle ne mène pas à la mort, et elle y mène presque toujours.

May réfléchit :

— Oui, dit-elle enfin. Et pourtant c'est peut-être une idée masculine. Pour moi, pour une femme, la souffrance -c'est étrange - fait plus penser à la vie qu'à la mort... À cause des accouchements, peutêtre...

Elle réfléchit encore

« Plus il y a de blessés, plus l'insurrection approche, plus on couche.

— Bien entendu.

— Il faut que je te dise quelque chose qui va peutêtre un peu t'embêter...

Appuyé sur le coude, il l'interrogea du regard. Elle était intelligente et brave, mais souvent maladroite.

— J'ai fini par coucher avec Lenglen, cet aprèsmidi.

Il haussa l'épaule, comme pour dire: « **Ça te regarde.** » Mais son geste, l'expression tendue de son visage, s'accordaient mal à cette indifférence. Elle le regardait, exténuée, les pommettes accentuées par la lumière verticale. Lui aussi regardait ses yeux sans regard, tout en ombre et ne disait rien. Il se demandait si l'expression de sensualité de son visage ne venait pas de ce que ces yeux noyés et le léger gonflement de ses lèvres accentuaient avec violence, par contraste avec ses traits, sa féminité... elle s'assit sur le lit, lui prit la main. Il allait la retirer, mais la laissa. Elle sentit pourtant son mouvement :

— **Ça te fait de la peine?**

— Je t'ai dit que tu étais libre... N'en demande pas trop, ajouta-t-il avec amertume. [51]

Le petit chien sauta sur le lit. Il retira

fiesto, a la sazón, los senos, muy altos, que hacían pensar en los pómulos. Kyo le contó lo que había hecho aquella noche.

—En el hospital —dijo ella— han entrado esta noche unas treinta mujeres jóvenes de la propaganda, escapadas de las tropas blancas... Heridas. Cada vez ocurre esto con más frecuencia. Dicen que el ejército está muy cerca. Y que hay muchos muertos...

—Y la mitad de las heridas morirán... El sufrimiento no puede tener sentido más que cuando no conduce a la muerte, y conduce a ella casi siempre.

May reflexionó.

—Sí —dijo, al fin—. Y, sin embargo, quizá sea esa una idea masculina. En mi opinión, para la mujer, el sufrimiento (resulta extraño) más hace pensar en la vida que en la muerte... A causa de los partos, quizá...

Reflexionó de nuevo.

«Cuantos más heridos hay, cuanto más se aproxima la insurrección, más se copula.»

—Se comprende.

—Es preciso que te diga una cosa que acaso te moleste un poco... [44]

Apoyado en el codo, él la interrogó con la mirada. May era inteligente y valiente; pero, con frecuencia, torpe.

—Acabé por acostarme con Langlen, esta tarde.

Kyo se encogió de hombros, como para decir: «¡**Allá tú**!» Pero su gesto y la expresión violenta de su rostro se compaginaban mal con aquella indiferencia. Ella le contemplaba, extenuada, con los pómulos acentuados por la luz vertical. También él contemplaba sus ojos sin mirada, sumidos en la sombra, y no decía nada. Se preguntaba si la expresión de sensualidad de su semblante vendría de lo que aquellos ojos ahogados y la ligera hinchazón de sus labios acentuaban con violencia por contraste con sus facciones, con su feminidad... Ella se sentó en la cama y luego le tomó una mano. A él le faltó poco para retirarla, pero la dejó. May notó, sin embargo, su movimiento.

—**¿Te disgusto?**

—Ya te he dicho que eres libre... No pido demasiado —añadió, con amargura.

El perrito saltó sobre el lecho. Él reti-

sa main, pour le caresser peut-être.

« Tu es libre, répéta-t-il. Peu importe le reste.

— Enfin, je *devais* te le dire. Même pour moi.

— Oui.

Qu'elle dût le lui dire ne faisait question ni pour l'un, ni pour l'autre. Il voulut soudain se lever: couché ainsi, elle assise sur son lit, comme un malade veillé par elle... Mais pour quoi faire? Tout était tellement vain... Il continuait pourtant à la regarder, à découvrir qu'elle pouvait le faire souffrir, mais que depuis des mois, qu'il la regardât ou non, il ne la voyait plus; quelques expressions, parfois... Cet amour souvent crispé qui les unissait comme un enfant malade, ce sens commun de leur vie et de leur mort, cette entente charnelle entre eux, rien de tout cela n'existait en face de la fatalité qui décolore les formes dont nos regards sont **saturés**. « L'aimerais-je moins que je ne crois? » pensa-t-il. Non. Même en ce moment, il était sûr que si elle mourait, il ne servirait plus sa cause avec espoir, mais avec désespoir, comme un mort lui-même. Rien, pourtant, ne prévalait contre la décoloration de ce visage enseveli au fond de leur vie commune comme dans la brume, comme dans la terre. Il se souvint d'un ami qui avait vu mourir l'intelligence de la femme qu'il aimait, paralysée pendant des mois; il lui semblait voir mourir May ainsi, voir disparaître absurdement, comme un nuage qui se résorbe dans le ciel gris, la forme de son bonheur. Comme si elle fût morte deux fois, du temps, et de ce qu'elle lui disait.

Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre. Elle marchait avec **netteté**, malgré sa fatigue. Choisissant, par crainte et pudeur sentimentale mêlées, de ne plus parler de ce qu'elle venait de dire puisqu'il se taisait, [52] désirant fuir cette conversation à laquelle elle sentait pourtant qu'ils n'échapperaient pas, elle essaya d'exprimer sa tendresse en disant n'importe quoi, et fit appel, d'instinct, à un animisme qu'il aimait: en face de la fenêtre, un des arbres de mars s'était épanoui pendant la nuit; la lumière de la pièce éclairait ses feuilles encore **recroquevillées**, d'un vert tendre sur le fond obscur :

— Il a caché ses feuilles dans son tronc pendant le jour, dit-elle, et il les sort cette nuit pendant qu'on ne le voit pas.

Elle semblait parler pour elle-même, mais comment Kyo **se fût-il mépris** au

ró su mano para acariciarlo quizá.

«Eres libre —repitió—. Lo demás, poco importa.»

—En fin, yo *debía decírtelo*. Hasta por mí.

—Sí.

Que ella debiera decírselo, no hacía al caso, ni para el uno ni para el otro. Kyo quiso, de pronto, levantarse: así acostado, y ella sentada sobre el lecho, como un enfermo cuidado por ella... Pero, ¿para qué? Todo era igualmente inútil. Continuaba, sin embargo, contemplándola, para darle a entender que ella podía hacerle sufrir, pero que, desde hacía unos meses, la contemplase o no, ya no la veía; algunas expresiones, a veces... Aquel amor, frecuentemente crispado, que los unía como un niño enfermo; aquel sentido común de su vida y de su muerte; aquella correspondencia carnal entre ambos, nada de todo aquello existía frente a la fatalidad que decolora las formas de que están **saturadas** nuestras miradas. «¿La amaré menos de lo que creo?» —pensó—. No. Hasta en aquel momento estaba seguro de que, si ella muriese, él no serviría ya a su causa con esperanza, sino con desesperación, como un [45] muerto. Nada, no obstante, prevalecía contra la decoloración de aquel rostro sepultado en el fondo de su vida común como en la bruma, como en la tierra. Se acordó de un amigo que había visto morir la inteligencia de la mujer que amaba, paralizada durante unos meses; le parecía ver morir a May así; ver desaparecer absurdamente, como una nube que se reabsorbe en el cielo gris, la forma de su felicidad. Como si hubiese muerto dos veces: por efecto del tiempo y de lo que le decía.

May se levantó y fue hasta la ventana. Andaba con **soltura**, a pesar de su cansancio. Decidiendo, por temor y pudor sentimental mezclados, no volver a hablar de lo que acababa de decir puesto que él callaba; deseando huir de aquella conversación, a la que ella, no obstante, comprendía que no escaparía, trató de expresar su ternura diciendo cualquier cosa, y recurrió, por instinto, a un animismo que a él le agradaba: frente a la ventana, uno de los árboles de Marte se había cubierto de brotes durante la noche; la luz de la habitación iluminaba sus hojas, todavía **abarquilladas**, de un verde tierno sobre el fondo oscuro.

—Ha ocultado sus hojas en el tronco durante el día —dijo—, y las descubre esta noche, mientras no se le ve.

Parecía hablar para sí misma; pero, ¿cómo Kyo **habría podido sustraerse** al

ton de sa voix?

— Tu aurais pu choisir un autre jour, dit-il pourtant entre ses dents.

Lui aussi se voyait dans la glace, appuyé sur son coude, - si japonais de masque entre ses draps blancs. « Si je n'étais pas **métis**... n Il faisait un effort intense pour repousser les pensées haineuses ou basses toutes prêtes à justifier et nourrir sa colère. Et il la regardait, la regardait, comme si ce visage eût dû retrouver, par la souffrance qu'il infligeait, toute la vie qu'il avait perdue.

— Mais, Kyo, c'est justement aujourd'hui que ça n'avait pas d'importance... et...

Elle allait ajouter: « Il en avait si envie. » En face de la mort, cela comptait si peu... Mais elle dit seulement :

— ... moi aussi, demain, je peux mourir...

Tant mieux, Kyo souffrait de la douleur la plus humiliante: celle qu'on se méprise d'éprouver. Réellement elle était libre de coucher avec qui elle voulait. D'où venait donc cette souffrance sur laquelle il ne se reconnaissait aucun droit, et qui se reconnaissait tant de droits sur lui? [53]

— Quand tu as compris que je... tenais à toi, Kyo, tu m'as demandé un jour, pas sérieusement - un peu tout de même -si je croyais que je viendrais avec toi au bagne, et je t'ai répondu que je n'en savais rien, que le difficile était sans doute d'y rester... Tu as pourtant pensé que oui, puisque tu as tenu à moi aussi. Pourquoi ne plus le croire maintenant?

— Ce sont toujours les mêmes qui vont au **bagne**. Katow irait, même s'il n'aimait pas profondément. Il irait pour l'idée qu'il a de la vie, de lui-même... Ce n'est pas pour quelqu'un qu'on va au bagne.

— Kyo, comme ce sont des idées d'homme...

Il songeait.

— Et pourtant, dit-il, aimer ceux qui sont capables de faire cela, être aimé d'eux peut-être, qu'attendre de plus de l'amour?... Quelle rage de leur demander encore des comptes?... Même s'ils le font pour leur... morale...

— Ce n'est pas par morale, dit-elle lentement. Par morale, je n'en serais pas

tono de su voz?

—Hubieras podido elegir otro día —pronunció, no obstante, entre dientes.

También él se veía en el espejo, apoyado sobre el codo —con máscara tan japonesa entre sus sábanas blancas. «Si yo no fuese **mestizo**...» Hacía un esfuerzo intenso para rechazar los pensamientos odiosos o bajos, listos para justificar y alimentar su cólera. Y la miraba; la miraba, como si aquel semblante hubiera debido volver a encontrar, por el sufrimiento que infligía, toda la vida que él había perdido.

—Pero, Kyo, precisamente era hoy cuando eso no tenía importancia... y...

Iba a añadir: «él lo deseaba tanto». Frente a la muerte, aquello suponía tan poco... Pero solamente dijo:

—...yo también, mañana, puedo morir... [46]

Tanto mejor. Kyo sufría con el dolor más humillante: el que se desprecia experimentar. Realmente, ella era libre para acostarse con quien quisiese. ¿De dónde procedía, pues, aquel sufrimiento sobre el cual no se reconocía ningún derecho y que se reconocía tantos derechos sobre él?

—Cuando tú comprendiste que yo... contaba contigo, Kyo, me preguntaste un día, no en serio (un poco, no obstante), si yo creía que iría contigo a la cárcel, y yo te respondí que no sabía nada; que lo difícil, sin duda, era permanecer en ella. Sin embargo, tú pensaste que sí, puesto que me poseíste a mí también. ¿Por qué no creerlo ahora?

—Siempre son los mismos los que van a la **cárcel**. Katow iría, aunque no me quisiera profundamente. Iría por la idea que tiene de la vida y de sí mismo. No es por alguien por lo que se va a la cárcel.

—Kyo, cómo son de hombre esas ideas...

Él pensaba.

—Y, sin embargo —dijo—, amar a los que son capaces de hacer eso y ser amado por ellos, quizá, ¿qué más esperar del amor? ¡Qué rabia que le pregunten a uno semejantes cosas!... Hasta si lo hacen por su... moral.

—No es por moral —dijo ella, con lentitud—. Por moral seguramente yo no

sûrement capable.

— Mais (lui aussi parlait lentement) cet amour ne t'empêchait pas de coucher avec ce type, alors que tu pensais - tu viens de le dire - que ça... m'embêterait ?

— Kyo, je vais te dire quelque chose de singulier, et qui est vrai pourtant... jusqu'il y a cinq minutes, je croyais que ça te serait égal. Peut-être ça m'arrangeait-il de le croire... Il y a des appels, surtout quand on est si près de la mort (c'est de celle des autres que j'ai l'habitude, Kyo ...), qui n'ont rien à voir avec l'amour...

Pourtant, la jalousie existait, d'autant plus troublante que le désir sexuel qu'elle inspirait reposait sur la tendresse. Les yeux fermés, toujours appuyé [54] sur son coude, il essayait - triste métier - de comprendre. Il n'entendait que la respiration oppressée de May, et le grattement des pattes du petit chien. Sa blessure venait, d'abord (il y aurait, hélas! des ensuite) ____ __ _ __________________________ ____ ____ de ce qu'il prêtait à l'homme qui venait de coucher avec May (je ne peux pourtant pas l'appeler son amant!) du mépris pour elle. C'était un des anciens camarades de May, il le connaissait à peine. Mais il connaissait la misogynie fondamentale de presque tous les hommes. « L'idée qu'ayant couché avec elle, parce qu'il a couché avec elle, il peut penser d'elle: «Cette petite poule» me donne envie de l'**assommer**. Ne serait-on jamais jaloux que de ce qu'on suppose que suppose l'autre? Triste humanité... » Pour May la sexualité n'engageait rien. Il fallait que ce type le sût. Qu'il couchât avec elle, soit, mais ne s'imaginât pas la posséder. « Je deviens **navrant**... » Mais il n'y pouvait rien, et là n'était pas l'essentiel, il le savait. L'essentiel, ce qui le troublait jusqu'à l'angoisse, c'est qu'il était tout à coup séparé d'elle, non par la haine - bien qu'il y eût de la haine en lui - non par la jalousie (ou bien la jalousie étaitelle précisément cela?); par un sentiment sans nom, aussi destructeur que le temps ou la mort: il ne la retrouvait pas. Il avait rouvert les yeux; quel être humain était ce corps sportif et familier, ce profil perdu: un oeil long, partant de la tempe, enfoncé entre le front **dégagé** et la **pommette**. Celle qui venait de **coucher**? Mais n'était-ce pas aussi celle qui supportait ses faiblesses, ses douleurs, ses irritations, celle qui avait soigné avec lui ses camarades blessés, veillé avec lui ses amis morts... La douceur de sa voix, encore dans l'air... On n'oublie pas ce qu'on veut. Pourtant ce corps reprenait le mystère poignant de l'être connu trans-

sería capaz de ello.

—Pero —él también hablaba con lentitud— ese amor no te impediría el acostarte con un tipo, cuando tú pensabas (acabas de decirlo) que eso... me molestaría...

—Kyo, voy a decirte algo singular, y que es verdadero, sin embargo... Hasta hace cinco minutos, creí que te sería igual. Quizás eso me hacía creerlo... Hay llamadas, sobre todo cuando se está tan cerca de la muerte (es de las otras de las que yo tengo costumbre, Kyo...) que no tienen nada que ver con el amor...

Sin embargo los celos existían, tanto más turbios cuanto que el deseo sexual que ella le inspiraba descansaba sobre la ternura. Con los ojos cerrados, todavía apoyado sobre el codo, trataba —triste oficio— de comprender. No oía más que la respiración oprimida de May y el roce de las patas del perrito. Su herida venía en primer lugar (luego las consecuencias, ¡ay!, las sentía emboscadas en [47] él, como sus camaradas detrás de las puertas, aún cerradas) de que atribuía al hombre que acababa de acostarse con May (¡sin embargo, no puedo llamarle su amante!) desprecio hacia ella. Era uno de los antiguos camaradas de May; apenas él lo conocía. Pero conocía la misoginia fundamental de casi todos los hombres. «La idea de que, habiéndose acostado con ella, porque se ha acostado con ella, pueda pensar: «Esta gallinita», me dan ganas de **pegarle**. ¿No se estará siempre celoso, sino de lo que se supone que supone el otro? Triste humanidad...» Para May, la sexualidad no comprometía a nada. Era preciso que aquel tipo lo supiese. Que se acostase con ella, bueno; pero que no se imaginara que la poseía. «Estoy hecho una **calamidad**...» Pero no podía hacer nada, y aquello no era lo esencial: lo sabía. Lo esencial; lo que le trastornaba hasta producirle angustia, era que, de pronto, se había separado de ella, no por odio —aun cuando existiese el odio en él—; no por los celos (¿o es que, precisamente, aquello eran celos?), sino por un sentimiento sin nombre, tan destructor como el tiempo o la muerte: no acertaba con ello. Había vuelto a abrir los ojos. ¿Qué ser humano era ese cuerpo deportivo y familiar, ese perfil perdido: un ojo amplio, que comenzaba en la sien, hundido entre la frente **despejada** y el **pómulo**?... ¿La que acababa de **copular**?... Pero, ¿no era, también, la que soportaba sus debilidades, sus dolores, sus irritaciones; la que había cuidado con él a sus camaradas heridos, velado con él a sus amigos muertos?... La suavidad de su voz todavía en el aire... No se olvida lo que se quiere. Sin embargo, aquel cuerpo recobraba el misterio punzante del

formé tout à coup, -du [55] muet, de l'aveugle, du fou. Et c'était une femme. Pas une espèce d'homme. Autre chose...

Elle lui échappait complètement. Et, à cause de cela peut-être, l'appel enragé d'un contact intense avec elle l'aveuglait, quel qu'il fût, épouvante, cris, coups. Il se leva, s'approcha d'elle. Il savait qu'il était dans un état de crise, que demain peut-être il ne comprendrait plus rien à ce qu'il éprouvait, mais il était en face d'elle comme d'une agonie; et comme vers une agonie, l'instinct le jetait vers elle: toucher, palper, retenir ceux qui vous quittent, s'accrocher à eux... Avec quelle angoisse elle le regardait, arrêté à deux pas d'elle... La révélation de ce qu'il voulait tomba enfin sur lui; coucher avec elle, se réfugier là contre ce vertige dans lequel il la perdait tout entière; ils n'avaient pas à se connaître quand ils employaient toutes leurs forces à serrer leurs bras sur leurs corps.

Elle se retourna d'un coup; on venait de sonner. Trop tôt pour Katow. L'insurrection était-elle connue? Ce qu'ils avaient dit, éprouvé, aimé, haï, sombrait brutalement. On sonna de nouveau. Il prit son revolver sous l'oreiller, traversa le jardin, alla ouvrir en pyjama: ce n'était pas Katow, c'était Clappique, toujours en smoking. Ils restèrent dans le jardin.

— Eh bien?

— Avant tout, que je vous rende votre document le voici. Tout va bien. Le bateau est parti. Il va s'ancrer à la hauteur du consulat de France. Presque de l'autre côté de la rivière.

— Difficultés?

— Pas un mot. Vieille confiance: sinon, on se demande comment on ferait. En ces affaires, jeunom, la confiance est d'autant plus grande qu'elle a moins lieu de l'être... [56]

Allusion?

Clappique alluma une cigarette. Kyo ne vit que la tache du carré de soie noire sur le visage confus. Il alla chercher son portefeuille - May attendait revint, paya la commission convenue. Le baron mit les billets dans sa poche, en boule, sans les compter.

— La bonté porte bonheur, dit-il. Mon bon, l'histoire de ma nuit est une re-mar-qua-ble histoire morale: elle a commencé par l'aumône, et s'achève par la fortune. Pas un mot!

ser conocido, transformado de pronto —o mudo o ciego o loco—. Y era una mujer. No una especie de hombre. Otra cosa...

Se le escapaba por completo. Y, a causa de ello, quizá, la llamada rabiosa de un contacto intenso con ella le cegaba; cualquiera que fuese; espanto, gritos, golpes. Se levantó, se acercó a ella. Sabía que se hallaba en un estado de crisis; que al día siguiente, tal vez, ya no comprendería nada de cuanto experimentaba; pero estaba frente a ella como ante una agonía; y, como hacia una agonía, el instinto le impulsaba hacia ella: tocar, palpar, [48] retener a los que nos abandonan, aferrarse a ellos... ¡Con qué angustia le contemplaba ella, detenido a dos pasos!... La revelación de lo que quería cayó, por fin, sobre él; acostarse con ella; refugiarse allí, contra aquel vértigo, en el cual la perdía toda entera; no tenían que conocerse cuando empleaban todas sus fuerzas en apretar sus brazos sobre sus cuerpos.

Ella se volvió de pronto: acababan de llamar. Demasiado pronto para Katow. ¿Estaría descubierta la insurrección? Lo que habían dicho, sentido, amado, odiado, zozobraba brutalmente. Llamaron de nuevo. Kyo extrajo su revólver de debajo de la almohada, atravesó el jardín y fue a abrir, en pijama. No era Katow; era Clappique que continuaba vestido de smoking. Se quedaron en el jardín.

—¿Qué hay?

—Ante todo le devuelvo su documento: aquí está. Todo marcha bien. El barco ha salido. Va a anclar a la altura del consulado de Francia. Casi al otro lado del río.

—¿Dificultades?

—Ni una palabra. Antigua confianza; si no, se pregunta cómo hay que hacerlo. En estos asuntos, joven, la confianza es tanto mayor cuanto menos razón de ser tiene...

—¿Alusión?

Clappique encendió un cigarrillo. Kyo no vio más que la mancha del cuadro de seda negra sobre el rostro confuso. Fue a buscar la cartera —May esperaba—, volvió, pagó la comisión convenida. El barón se guardó los billetes en el bolsillo, arrugados, sin contarlos.

—La bondad da felicidad —dijo—. Amigo mío, la historia de mi noche es una no-ta-ble historia moral: ha comenzado por la limosna y acaba con la fortuna. ¡Ni una palabra!

41 *(p. 57). Fantômas : personnage* mystérieux, multipliant déguisements et identités, illustrissime héros d'un roman policier écrit par M. Allain (1885-1969) et P. Souvestre (1874-1914), publié en feuilleton de 1911 à 1914, porté à l'écran par L. Feuillade en 1913-1914 (la série des *Fantômas* comprend cinq films qui, comme le roman, connurent un succès prodigieux), et encensé par les surréalistes.

L'index levé, il se pencha à l'oreille de Kyo:

— Fantômas (41) vous salue! », se retourna et partit. Comme si Kyo eût craint de rentrer, il le regardait s'en aller, smoking cahotant le long du mur blanc. «Assez Fantômas, en effet, avec ce costume. A-t-il deviné, ou supposé, ou... » Trêve de pittoresque Kyo entendit une toux et la reconnut d'autant plus vite qu'il l'attendait: Katow. Chacun se hâtait, cette nuit.

Kyo devinait sa vareuse plus qu'il ne la voyait; audessus, dans l'ombre, un nez au vent... Surtout, il sentait le balancement de ses mains. Il marcha vers lui.

— Eh bien? demanda-t-il, comme il l'avait demandé à Clappique.

— Ça va. Le bateau?

— En face du consulat de France. Loin du quai. Dans une demi-heure.

— La v'dette et les hommes sont à quatre cents mètres de là. Allons-y.

— Les costumes?

— Pas besoin de t'en faire. Les bonshommes sont absolument prêts.

Kyo rentra, s'habilla en un instant: pantalon, **chandail**. Des espadrilles (il aurait peut-être à grimper [57]). Il était prêt. May lui tendit les lèvres. L'esprit de Kyo voulait l'embrasser; sa bouche, non, comme si, indépendante, elle eût gardé rancune. Il l'embrassa enfin, mal. Elle le regarda avec tristesse, les paupières **affaissées**; ses yeux pleins d'ombre devenaient puissamment expressifs, dès que l'expression venait des muscles. Il partit.

Il marchait à côté de Katow, une fois de plus. Il ne pouvait pourtant se délivrer d'elle. « Tout à l'heure, elle me semblait une folle ou une aveugle. Je ne la connais pas. Je ne la connais que dans la mesure où je l'aime, que dans le sens où je l'aime. On ne possède d'un être que ce qu'on change en lui, dit mon père... Et après? » Il s'enfonçait en lui-même comme dans cette ruelle de plus en plus noire, où même les **isolateurs** du télégraphe ne luisaient plus sur le ciel. Il y retrouvait l'angoisse, et se souvint des disques: « On entend la voix des autres avec ses oreilles, la sienne avec la gorge. » Oui. Sa vie aussi, on l'entend avec la gorge,

Con el índice levantado, se inclinó hacia el oído de Kyo.

—¡Fantomas le saluda!

Dio media vuelta y salió. Como si Kyo sintiese temor de entrarse, le contemplaba irse, con el smoking agitándose a lo largo del muro blanco. «Mucho se parece a Fantomas, en efecto, con ese traje. ¿Habrá adivinado, o [49] supuesto, o...? Tregua de lo pintoresco: Kyo oyó una tos, y la reconoció canto más pronto cuanto que la esperaba. Katow. Todos se apresuraban, esa noche.

Tal vez para hacerse menos visible, caminaba por en medio de la calzada. Kyo adivinaba su blusa, más que verla, en alguna parte, arriba, en la sombra, una nariz saliente... Sobre todo, apreciaba el balanceo de sus manos. Salió a su encuentro.

—¿Qué hay? —le preguntó, como había preguntado a Clappique.

—Todo va bien. ¿Y el barco?

—Frente al consulado de Francia. Lejos del muelle. Dentro de media hora.

—El vapor y los hombres están a cuatrocientos metros de allí. ¿Vamos?

—¿Y los trajes?

—No se necesitan. Los tipos están completamente listos.

Volvió a entrar y se vistió en un instante: pantalón y **tricota**. Alpargatas (quizás hubiera que trepar). Estaba listo. May le tendió los labios. El espíritu de Kyo quería besarla; su boca, no —como si, independiente, ella le guardase rencor. La besó, por fin, mal. Ella le miró con tristeza, con los párpados **abatidos**; sus ojos plenos de sombra, se tornaban poderosamente expresivos, puesto que la expresión procedía de los músculos. Kyo salió.

Caminaba al lado de Katow, una vez más. No podía, sin embargo, librarse de ella. «Ahora mismo, me parecía una loca o una ciega. No la conozco. No la conozco. No la conozco más que en la medida en que la amo, en el sentido en que la amo. No se posesiona uno de un ser, sino de lo que cambia en él, dice mi padre... ¿Y después? Se sumergía en sí mismo, como en aquella callejuela, cada vez más oscura, donde hasta los **aisladores** del telégrafo no brillaban ya sobre el cielo. Volvía a experimentar angustia y se acordó de los discos. «Se oye la voz de los demás con los oídos; la de uno mismo, con la garganta.» Sí. La vida de uno también se oye con la

et celle des autres?... Il y avait d'abord la solitude, la solitude immuable derrière la multitude mortelle comme la grande nuit primitive derrière cette nuit dense et basse sous quoi guettait la ville déserte, pleine d'espoir et de haine. « Mais moi, pour moi, pour la gorge, que suis-je? Une espèce d'affirmation absolue, d'affirmation de fou: une intensité plus grande que celle de tout le reste. Pour les autres, je suis ce que j'ai fait. » Pour May seule, il n'était pas ce qu'il avait fait; pour lui seul, elle était tout autre chose que sa biographie. L'étreinte par laquelle l'amour maintient les êtres collés l'un à l'autre contre la solitude, ce n'était pas à l'homme qu'elle apportait son aide; c'était au fou, au monstre incomparable, préférable à tout, que tout être est pour soi-même et qu'il choie dans son coeur. Depuis [58] que sa mère était morte, May était le seul être pour qui il ne fût pas Kyo Gisors, mais la plus étroite complicité. « Une complicité consentie, conquise, choisie », pensa-t-il, extraordinairement d'accord avec la nuit, comme si sa pensée n'eût plus été faite pour la lumière. « Les hommes ne sont pas mes semblables, ils sont ceux qui me regardent et me jugent; mes semblables, ce sont ceux qui m'aiment et ne me regardent pas, qui m'aiment contre tout, qui m'aiment contre la déchéance, contre la bassesse, contre la trahison, moi et non ce que j'ai fait ou ferai, qui m'aimeraient tant que je m'aimerais moimême - jusqu'au suicide, compris... Avec elle seule j'ai en commun cet amour déchiré ou non, comme d'autres ont, ensemble, des enfants malades et qui peuvent mourir... » Ce n'était certes pas le bonheur, c'était quelque chose de primitif qui **s'accordait** aux ténèbres et faisait monter en lui une chaleur qui finissait dans une étreinte immobile, comme d'une joue contre une joue - la seule chose en lui qui fût aussi forte que la mort.

garganta. ¿Y la de los demás?... En primer término, allí había soledad; soledad inmutable, tras la multitud mortal, como [50] la gran noche primitiva detrás de aquella noche densa y pesada, bajo la cual acechaba la ciudad desierta, llena de desesperación y de odio. «Pero yo, para mí, por la garganta, ¿qué soy? Una especie de afirmación absoluta, de afirmación de loco: una intensidad más grande que la de todo el resto. Para los demás, yo soy lo que he hecho.» Sólo para May no era lo que había hecho; sólo para él, ella era otra cosa completamente distinta de su biografía. El abrazo, mediante el cual el amor mantiene a los seres unidos el uno al otro contra la soledad, no era al hombre al que proporcionaba su ayuda; era al loco, al monstruo incomparable, preferible a todo, que todo ser es para sí mismo y al que elige en su corazón. Desde que su madre había muerto, May era el único ser para quien él no era Kyo Gisors, sino la más estricta complicidad. «Una complicidad consentida, conquistada, elegida» —pensó, extraordinariamente de acuerdo con la noche, como si su pensamiento ya no estuviese hecho para la luz. «Los hombres no son mis semejantes; son los que me ven y me juzgan; mis semejantes son aquellos que me aman y no me miran; los que me aman contra todo; los que me aman contra la decadencia, contra la bajeza, contra la traición; a mí, y no lo que yo haya hecho o haga; quienes me amen tanto como yo me amo a mí mismo —hasta el suicidio, incluso... Sólo con ella tengo en común este amor, desgarrado o no, como otros, juntos, tienen hijos enfermos y que pueden morir»... Aquello no era, por cierto, la felicidad; era algo primitivo que **concordaba** con las tinieblas y hacía subir hasta él un calor que acababa en una opresión inmóvil, como de una mejilla contra otra mejilla —la única cosa en él que era fuerte como la muerte.

Sur les toits, il y avait déjà des ombres à leur poste.

Sobre los tejados, ya había sombras en su puesto.

4

4 heures du matin.

4 de la mañana

Le vieux Gisors **chiffonna** le morceau de papier **mal déchiré** sur lequel Tchen avait écrit son nom au crayon, et le mit dans la poche de sa robe de chambre. Il X était impatient de revoir son ancien élève. Son regard revint à son interlocuteur présent, très vieux Chinois à tête de mandarin de la Compagnie [59] des Indes (42), vêtu de la robe, qui se dirigeait vers la porte, à petits pas, l'index levé, et parlait anglais : « Il est bon qu'existent la soumission absolue de la femme, le concubinage et l'institution des courtisanes. Je

El viejo Gisors **arrugó** el trozo de papel **mal cortado** en que Chen había escrito su nombre con lápiz, y se lo guardó en el bolsillo __________. Estaba impaciente por volver a ver a su antiguo alumno. Su mirada se dirigió de nuevo a su [51] interlocutor presente, un chino muy viejo, con la cabeza de mandarín de la Compañía de las Indias, vestido con túnica; se dirigía hacia la puerta, con menudos pasos y con el índice levantado, y hablaba inglés: «Es bueno que existan la sumisión absoluta de la mujer, el concubinato y la institución de

42 *(p. 60). La Compagnie des Indes:* célèbre compagnie financière et commerciale à laquelle fut confiée l'exploitation des territoires français en Inde.

continuerai la publication de mes articles. C'est parce que nos ancêtres ont pensé ainsi qu'existent ces belles peintures (il montrait du regard le phénix bleu, sans bouger le visage, comme s'il lui eût fait de l'oeil) dont vous êtes fier, et moi aussi. La femme est soumise à l'homme comme l'homme est soumis à l'État; et servir l'homme est moins dur que servir l'État. Vivons-nous pour nous? Nous ne sommes rien. Nous vivons pour l'État dans le présent, pour l'ordre des morts à travers la durée des siècles... »

las cortesanas. Continuaré la publicación de mis artículos. Porque nuestros antepasados pensaron así, es por lo que existen esas bellas pinturas (mostraba con la mirada el fénix azul, sin mover el rostro, como si le hubiese guiñado el ojo), de las que usted está orgulloso, y yo también. La mujer está sometida al hombre, como el hombre está sometido al Estado; y servir al hombre es menos duro que servir al Estado. ¿Vivimos para nosotros? No somos nada. Vivimos para el Estado, en el presente; para el orden de los muertos, a través de la duración de los siglos...»

Allait-il enfin partir? Cet homme cramponné à son passé, même aujourd'hui (les sirènes des navires de guerre ne suffisaient-elles pas à emplir la nuit...), en face de la Chine rongée par le sang comme ses bronzes à sacrifices, prenait la poésie de certains fous. L'ordre! Des foules de squelettes en robes brodées, perdus au fond du temps par assemblées immobiles: en face, Tchen, les deux cent mille ouvriers des filatures, la foule écrasante des **coolies**. La soumission des femmes? Chaque soir, May rapportait des suicides de fiancées... Le vieillard partit : « L'ordre, monsieur Gisors!... » après un dernier salut sautillant de la tête et des épaules.

coolie *n.* an unskilled native labourer in Eastern countries.
4. coolie labour: m.à m. main-d'oeuvre indigène; coolie, homme de peine (Chine, Inde), coolie.
culi. Del ing. coolie, y este del hindi kuli. 1. m. En la India, China y otros países de Oriente, trabajador o criado indígena.
coolie hat a broad conical hat as worn by coolies.

¿Se iría, por fin? Aquel hombre, aferrado a su pasado, aun hoy (las sirenas de los navíos de guerra no bastaban para llenar la noche...), frente a la China roída por la sangre como sus bronces de los sacrificios, adquiría la poesía de algunos locos. ¡El orden! Multitudes de esqueletos con túnicas bordadas, perdidos hacia el fondo del tiempo en asambleas inmóviles: enfrente, Chen, los doscientos mil obreros de las hilanderías, la multitud aplastante de los *coolies*. ¿La sumisión de las mujeres? Todas las noches, May refería los suicidios de las novias... El viejo salió, con el índice levantado; «¡El orden, señor Gisors!...» Después, un postrer saludo, brincándole la cabeza y los hombros.

Dès qu'il eut entendu la porte se refermer, Gisors appela Tchen et revint avec lui dans la salle aux **phénix**.

En cuanto oyó que se había vuelto a cerrar la puerta, Gisors llamó a Chen y volvió con él al salón de los **fénix**.

Quand Tchen commença à marcher, il passait devant lui, de trois quarts, Gisors assis sur l'un des divans se souvenait d'un épervier de bronze égyptien dont Kyo avait conservé la photo par sympathie [60] pour Tchen, « à cause de la ressemblance ». C'était vrai, malgré ce que les grosses lèvres semblaient exprimer de bonté. « En somme, un épervier converti par François d'Assise (43) », pensa-t-il.

Chen comenzó a pasear. Cada vez que pasaba por delante de él, que era con frecuencia, Gisors, sentado en uno de los divanes, recordaba a un gavilán de bronce egipcio cuya fotografía había conservado Kyo por simpatía hacia Chen, «a causa de su parecido». Era verdad, a pesar de que los gruesos labios aparentaban expresar bondad. «En definitiva, un gavilán convertido por Francisco de Asís» —pensó.

43 *(p. 61). François d Assise (1181-1226) : célèbre* saint italien, fondateur de l'ordre des Franciscains. Selon la légende, saint François, qui avait le don de parler aux animaux, passait pour apaiser les animaux les plus féroces.

Tchen s'arrêta devant lui :

Chen se detuvo delante de él. [52]

— C'est moi qui ai tué Tang-Yen-Ta, dit-il.

Il avait vu dans le regard de Gisors quelque chose de presque tendre. Il méprisait la tendresse, et surtout en avait peur. Sa tête enfoncée entre ses épaules et que la marche inclinait en avant, l'arête courbe de son nez accentuaient la ressemblance avec l'épervier, malgré son corps trapu; et même ses yeux minces, presque sans cils, faisaient penser à un oiseau.

—Yo he sido quien ha matado a Tang-Yen-Ta —dijo. Había visto en la mirada de Gisors algo casi afectuoso. Despreciaba los afectos, y los temía. Su cabeza, empotrada entre los hombros, y que la marcha inclinaba hacia adelante, con la arista corta de la nariz, acentuaba el parecido con el gavilán, a pesar de su cuerpo rechoncho; y hasta sus ojos pequeños, casi sin pestañas, hacían pensar en un pájaro.

— C'est de cela que tu voulais me parler?

—¿Era de eso de lo que querías hablarme?

— Oui.

—Sí.

— Kyo le sait?

— Oui.

Gisors réfléchissait. Puisqu'il ne voulait pas répondre par des préjugés, il ne pouvait qu'approuver. Il avait pourtant quelque peine à le faire. « Je vieillis », pensa-t-il.

Tchen renonça à marcher.

— Je suis extraordinairement seul, dit-il, regardant enfin Gisors en face.

Celui-ci était troublé. Que Tchen s'accrochât à lui ne l'étonnait pas : il avait été des années son maître au sens chinois du mot - un peu moins que son père, plus que sa mère; depuis que ceux-ci étaient morts, Gisors était sans doute le seul homme dont Tchen eût besoin. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était que Tchen, qui avait sans doute revu les siens cette nuit, puisqu'il venait de revoir Kyo, semblât si loin d'eux.

— Mais les autres? demanda-t-il. [61]

Tchen les revit, dans l'arrière-boutique du marchand de disques, plongeant dans l'ombre ou en sortant suivant le balancement de la lampe, tandis que chantait le **grillon**.

— Ils ne savent pas.

— Que c'est toi?

— Cela, ils le savent: aucune importance.

Il se tut encore. Gisors se gardait de questionner. Tchen reprit enfin

— ... Que c'est la première fois.

Gisors eut soudain l'impression de comprendre; Tchen le sentit

— Nong. Vous ne comprenez pas.

Il parlait français avec accentuation de gorge sur les mots d'une seule syllabe nasale, dont le mélange avec certains idiotismes qu'il tenait de Kyo surprenait. Son bras droit, instinctivement, s'était tendu le long de sa **hanche**: il sentait de nouveau le corps frappé que le sommier élastique renvoyait contre le couteau. Cela ne signifiait rien. Il recommencerait. Mais, en attendant, il souhaitait un refuge. Cette affection profonde qui n'a besoin de rien expliquer, Gisors ne la portait qu'à Kyo, Tchen le savait. Comment s'expliquer?

____

____

Gisors reflexionaba. Puesto que no quería responder por medio de prejuicios, no podía hacer otra cosa que aprobarlo. Le costaba, no obstante, algún trabajo hacerlo. «He envejecido» —pensó.

Chen renunció a caminar.

—Estoy extraordinariamente solo —dijo, mirando por fin, de frente a Gisors.

Éste estaba turbado. Que Chen recurriese a él, no le extrañaba: había sido, durante algunos años, su maestro, en el sentido chino de la palabra —un poco menos que su padre, más que su madre; desde que ambos habían muerto, Gisors era, sin duda, el único hombre del que tenía necesidad Chen. Lo que no comprendía era que Chen, que sin duda había vuelto a ver a los terroristas aquella noche, puesto que él acababa de ver a Kyo, pareciese tan lejos de ellos.

—¿Y los demás? —preguntó.

Chen volvió a verlos, en la trastienda del vendedor de discos, hundiéndolos en la sombra o sacándolos de ella el balanceo de la lámpara, mientras cantaba el **grillo**.

—No saben.

—¿Que has sido tú?

—Eso, lo saben: no tiene importancia.

Calló de nuevo. Gisors se guardaba de volver a preguntar. Chen prosiguió, al fin.

—. . . Que es la primera vez.

Gisors experimentó, de pronto, la impresión de comprender. Chen lo notó.

—No. Usted no comprende.

Hablaba el francés con una acentuación de garganta [53] sobre las palabras de una sola sílaba nasal, cuya mezcla con ciertos idiotismos que había aprendido de Kyo sorprendía. Su brazo derecho, instintivamente, había caído a lo largo de la **cadera**: sentía de nuevo el cuerpo herido que el colchón elástico rechazaba contra el cuchillo. Aquello no significaba nada. Se encontraba dispuesto a repetirlo. Pero, sin embargo, anhelaba un refugio. Aquella afección profunda, que no tenía necesidad de explicar nada, Gisors no la atribuía más que a Kyo. Chen lo sabía. ¿Cómo explicarse?

44 *(p. 63). Templier:* chevalier de l'ordre du Temple, ordre religieux et militaire fondé à Jérusalem lors des croisades, pour protéger les pèlerins en route vers la Terre sainte.

— Vous n'avez jamais tué personne, n'est-ce pas?

____

Cela semblait évident à Tchen, mais il se défiait de telles évidences, aujourd'hui. Pourtant, il lui sembla tout à coup que quelque chose manquait à Gisors. Il releva les yeux. Celui-ci le regardait de bas en haut, ses cheveux blancs semblant plus longs à cause du mouvement en arrière de sa tête, intrigué par son absence de gestes. Elle venait de sa blessure, dont Tchen ne lui avait rien dit; non qu'il en souffrît (un copain infirmier l'avait désinfectée et bandée) mais elle le gênait. Comme toujours lorsqu'il réfléchissait, [62] Gisors roulait entre ses doigts une invisible cigarette

— Peut-être que...

Il s'arrêta, ses yeux clairs fixes dans son masque de Templier (44) rasé. Tchen attendait. Gisors reprit, presque brutalement :

« Je ne crois pas qu'il suffise du souvenir d'un meurtre pour te bouleverser ainsi. »

« On voit bien qu'il ne connaît pas ce dont il parle », tenta de penser Tchen; mais Gisors avait touché juste. Tchen s'assit, regarda ses pieds

— Nong, dit-il, je ne crois pas, moi non plus, que le souvenir suffise. Il y a autre chose, l'essentiel. Je voudrais savoir quoi.

Était-ce pour savoir cela qu'il était venu?

— La première femme avec qui tu as couché était une prostituée, naturellement? demanda doucement Gisors.

— Je suis chinois, répondit Tchen avec rancune.

« Non », pensa Gisors. Sauf, peut-être, par sa sexualité. Tchen n'était pas chinois. Les émigrés de tous pays dont **regorgeait** Shanghaï avaient montré à Gisors combien l'homme se sépare de sa nation de façon nationale, mais Tchen n'appartenait plus à la Chine, même par la façon dont il l'avait quittée: une liberté totale, quasi inhumaine, le livrait totalement aux idées. X

— Qu'as-tu éprouvé, après? demanda Gisors.

—Usted nunca ha matado a nadie, ¿verdad?

—Demasiado lo sabes.

Aquello le parecía evidente a Chen; pero, a la sazón, desconfiaba de tales evidencias. Sin embargo, le pareció, de pronto, que algo le faltaba a Gisors. Alzó los ojos. Aquél le contemplaba de arriba abajo, pareciendo más largos sus cabellos blancos a causa del movimiento de su cabeza hacia atrás, intrigado por su ausencia de ademanes. Ésta procedía de su herida, de la que Chen no le había dicho nada; no porque le doliese (un compañero enfermero se la había desinfectado y vendado), pero le molestaba. Como siempre cuando reflexionaba, Gisors daba vueltas entre sus dedos a un invisible cigarrillo.

—Quizá...

Se detuvo, con los claros ojos fijos en su máscara de Templario afeitado. Chen esperaba. Gisors prosiguió, casi brutalmente:

«No creo que sea bastante el recuerdo de un crimen para que te alteres así.»

Se ve que no sabe de qué habla —intentó pensar Chen. Pero Gisors había acertado en lo justo. Chen se sentó y miró los pies.

—No —dijo—; yo no creo, tampoco, que el recuerdo baste. Hay otra cosa, esencial. Quisiera saber qué.

¿Era para saber eso, para lo que había ido?

—¿La primera mujer con quien te acostaste, fue una prostituta, como es natural? —preguntó Gisors.

—Soy chino —respondió Chen con rencor.

«No —pensó Gisors—. Salvo por sexualidad, quizá, Chen no era chino. Los emigrados de todos los países, de [54] que **rebosaba** Shanghai, habían enseñado a Gisors hasta qué punto el hombre se separa de su nación, de una manera nacional; pero Chen no pertenecía ya a China, ni aun por la manera como la había abandonado: una libertad total ________ le entregaba totalmente a su idea.»

—¿Qué experimentaste después? —preguntó Gisors.

Tchen crispa ses doigts.

— De l'orgueil.

— D'être un homme?

— De ne pas être une femme.

Sa voix n'exprimait plus la rancune, mais un mépris **complexe**.

— Je pense que vous voulez dire, reprit-il, que j'ai dû me sentir... séparé? [63]

Gisors se gardait de répondre.

« ... Oui. Terriblement. Et vous avez raison de parler de femmes. Peut-être méprise-t-ong beaucoup celui qu'on tue. Mais moins que les autres.

Gisors cherchait, n'était pas sûr de comprendre

— Que ceux qui ne tuent pas?

— Que ceux qui ne tuent pas: les **puceaux**.

Il marchait de nouveau. Les deux derniers mots étaient tombés comme une charge jetée à bas, et le silence s'élargissait autour d'eux; Gisors commençait à éprouver, non sans tristesse, la séparation dont Tchen parlait. Mais il se demandait s'il n'y avait pas en Tchen une part de comédie, -au moins de complaisance. Il était loin d'ignorer ce que de telles comédies peuvent porter de mortel. Il se souvint soudain que Tchen lui avait dit avoir horreur de la chasse.

— Tu n'as pas eu horreur du sang?

— Si. Mais pas *seulement* horreur.

____________ ___________ ____ _____ _____ ___ Il se retourna d'un coup, et, considérant le **phénix**, mais aussi directement que s'il eût regardé Gisors dans les yeux, il demanda :

« Alors? Les femmes, je sais ce qu'on en fait, quand elles veulent continuer à vous posséder: on vit avec elles. Et la mort, alors? »

Plus amèrement encore, mais sans cesser de regarder le phénix :

«Un **collage**? »

La pente de l'intelligence de Gisors l'inclinait toujours à venir en aide à ses interlocuteurs; et il avait de l'affection pour Tchen. Mais il commençait à voir clair: l'action dans

Chen crispó los dedos.

—Orgullo.

—¿De ser un hombre?

—De no ser una mujer.

Su voz ya no expresaba rencor, sino un desprecio **completo**.

—Me parece que quiere usted decir —prosiguió— que he debido sentirme... separado.

Gisors se guardaba de responder.

«...Sí. Terriblemente. Y tiene usted razón para hablar de mujeres. Quizá se desprecia mucho a aquel a quien se mata. Pero menos que a los otros.»

____________________________ ___________

—¿Que a los que no matan?

—Que a los que no matan: los **vírgenes**.

Caminaba de nuevo. Las dos últimas palabras habían caído como una carga arrojada al suelo, y el silencio se ensanchaba alrededor de ambos. Gisors comenzaba a experimentar, no sin tristeza, la separación de que Chen hablaba. ____ ______________________________ ______________________________ ______________________________ ______________________________ __________________ ______Recordó, de pronto, que Chen le había dicho tener horror a la caza.

—¿No has sentido horror ante la sangre?

—Sí; pero no *solamente* horror.

Pronunció aquella frase mientras se alejaba de Gisors. Se volvió, de pronto, y, contemplando el **fénix**, aunque tan directamente como si hubiese mirado a Gisors a los ojos, preguntó:

«¿Entonces? Yo sé lo que se hace con las mujeres, cuando quieren continuar poseyéndonos: se vive con ellas. ¿Y la muerte, entonces?»

Y más amargamente aún, pero sin cesar de contemplar al fénix:

«¿Un **concubinato**?»

La pendiente de la inteligencia de Gisors le inclinaba siempre a acudir en ayuda de sus interlocutores; sentía [55] afecto hacia Chen. Pero comenzaba a ver claro: la acción en los gru-

les groupes de choc ne suffisait plus au jeune homme, le terrorisme devenait pour lui une fascination. Roulant toujours sa cigarette imaginaire, la tête aussi inclinée en avant que s'il eût [64] regardé le tapis, le nez **mince** battu par sa mèche blanche, il dit, s'efforçant de donner à sa voix le ton du détachement :

— Tu penses que tu n'en sortiras plus...
___ ____ _____ _____ __ ___ ___ ____
et c'est contre cette... angoisse-là que tu viens te... défendre auprès de moi.

Silence.

— Une angoisse, nong, dit enfin Tchen, entre ses dents. Une fatalité?

Silence encore. Gisors sentait qu'aucun geste n'était possible, qu'il ne pouvait pas lui prendre la main, comme il faisait jadis. Il se décida à son tour, dit avec lassitude, comme s'il eût acquis soudain l'habitude de l'angoisse

— Alors, il faut la penser, et la pousser à l'extrême. Et si tu veux vivre avec elle...

— Je serai bientôt tué.

N'est-ce pas cela surtout qu'il veut? se demandait Gisors. Il n'aspire à aucune gloire, à aucun bonheur. Capable de vaincre, mais non de vivre dans sa victoire, que peut-il appeler, sinon la mort? Sans doute veut-il lui donner le sens que d'autres donnent à la vie. Mourir le plus haut possible. Âme d'ambitieux, assez lucide, assez séparé des hommes ou assez malade pour mépriser tous les objets de son ambition, et son ambition même?

— Si tu veux vivre avec cette... fatalité, il n'y a qu'une ressource: c'est de la transmettre.

— Qui en serait digne? demanda Tchen, toujours entre ses dents.

L'air devenait de plus en plus pesant, comme si tout ce que ces phrases appelaient de meurtre eût été là. Gisors ne pouvait plus rien dire: chaque mot eût pris un son faux, frivole, imbécile.

— Merci, dit Tchen. [65]

Il s'inclina devant lui, de tout le buste, à la chinoise (ce qu'il ne faisait jamais) comme s'il eût préféré ne pas le toucher, et partit.

Gisors retourna s'asseoir, recommença à rouler sa cigarette. Pour

pos de encuentro ya no bastaba al joven; el terrorismo constituía para él una fascinación. Sin dejar de dar vueltas a su cigarrillo imaginario; con la cabeza tan inclinada hacia adelante, como si contemplase la alfombra; con la **afilada** nariz batida por su mechón blanco, dijo, esforzándose por dar a su voz una entonación de despego:

—Crees que ya no saldrás de eso...
Pero, ganado por los nervios, terminó tartamudeando:
«...y es contra esa... angustia, contra lo que vienes a... defenderte junto a mí.»

Silencio.

—Una angustia, no —dijo, por fin, Chen entre dientes—. ¿Una fatalidad?

Nuevo silencio. Gisors comprendía que ningún gesto era posible; que no podía tomarle la mano, como hacía en otro tiempo. Se decidió, a su vez, y dijo, con desfallecimiento, como si hubiese adquirido, de pronto, el hábito de la angustia:

—Entonces, hay que pensar en ella y llevarla al extremo. Y, si quieres vivir con ella...

—Pronto me matarán.

«¿No es eso, sobre todo, lo que quiere? —se preguntó Gisors—. No aspira a ninguna gloria, a ninguna felicidad. Capaz de vencer, pero no de vivir en su victoria, ¿qué puede desear, sino la muerte? Sin duda, pretende darle el sentido que otros dan a la vida. Morir lo más alto posible. ¿Alma de ambicioso, lo bastante lúcida, lo bastante separada de los hombres o lo bastante para despreciar todos los objetos de su ambición y hasta su ambición misma?»

—Si quieres vivir con esa... fatalidad, no hay más que un recurso: transmitirla.

—¿Quién sería digno de ella? —preguntó Chen, también entre dientes.

El aire se hacía cada vez más pesado, como si todo lo que aquellas frases evocaban de muerte violenta estuviese allí. Gisors ya no podía decir nada: cada palabra habría tenido un sonido falso, frívolo, imbécil. [56]

—Gracias —dijo Chen.

Se inclinó ante él, con todo el busto, a la usanza china (lo que no hacía nunca), como si prefiriese no tocarle, y salió.

Gisors volvió a sentarse y comenzó de nuevo a darle vueltas a su cigarrillo. Por

la première fois, il se trouvait en face non du combat, mais du sang. Et, comme toujours, il pensait à Kyo. Kyo eût trouvé irrespirable cet univers où se mouvait Tchen... Était-ce bien sûr? Tchen aussi détestait la chasse. Tchen aussi avait horreur du sang, - avant. A cette profondeur, que savait-il de son fils? Lorsque son amour ne pouvait jouer aucun rôle, lorsqu'il ne pouvait se référer à beaucoup de souvenirs, il savait bien qu'il cessait de connaître Kyo. Un intense désir de le revoir le bouleversa - celui qu'on a de revoir une dernière fois ses morts. Il savait qu'il était parti.

Où? La présence de Tchen animait encore la pièce. Celui-là s'était jeté dans le monde du meurtre, et n'en sortirait plus: avec son acharnement, il entrait dans la vie terroriste comme dans une prison. Avant dix ans, il serait pris - torturé ou tué; jusque-là, il vivrait comme un obsédé résolu, dans le monde de la décision et de la mort. Ses idées l'avaient fait vivre; maintenant, elles allaient le tuer.

Que Kyo fît tuer, c'était son rôle. Et sinon, peu importait: ce que faisait Kyo était bien fait. Mais Gisors était épouvanté par cette sensation soudaine, cette certitude de la fatalité du meurtre, d'une intoxication aussi terrible que la sienne l'était peu. Il sentit combien il avait mal apporté à Tchen l'aide que celui-ci lui demandait, combien le meurtre est solitaire -combien, par cette angoisse, Kyo s'éloignait de lui. Pour la première fois, la phrase qu'il avait si souvent répétée: « Il n'y a pas de connaissance des êtres », s'accrocha dans son esprit au visage de son fils. [66]

Tchen, le connaissait-il? Il ne croyait guère que les souvenirs permissent de comprendre les hommes. La première éducation de Tchen avait été religieuse; quand Gisors avait commencé de s'intéresser à cet adolescent orphelin - ses parents tués au pillage de Kalgan (45) - silencieusement insolent, Tchen venait du collège luthérien (46), où il avait été l'élève d'un intellectuel phtisique venu tard au pastorat, qui s'efforçait avec patience, à cinquante ans, de vaincre par la charité une inquiétude religieuse intense. Obsédé par la honte du corps qui tourmentait saint Augustin (47), du corps déchu dans lequel il faut vivre avec le Christ, - par l'horreur de la civilisation rituelle de la Chine qui l'entourait et rendait plus impérieux encore l'appel de la véritable vie religieuse, -ce pasteur avait élaboré avec son angoisse l'image de Luther dont il entretenait parfois Gisors :

primera vez, se encontraba, no frente al combate, sino ante la sangre. Y, como siempre, pensaba en Kyo. Kyo habría encontrado irrespirable aquel universo en que se movía Chen... ¿Estaba muy seguro de ello? Chen también detestaba la caza; Chen también tenía horror a la sangre —antes—. En esa profundidad, ¿qué sabía él de su hijo? Cuando su amor no podía desempeñar ningún papel; cuando no podía referirse a muchos recuerdos, sabía muy bien que dejaba de conocer a Kyo. Un intenso deseo de volver a verle le invadió —el que se siente por volver a ver a los familiares muertos—. Sabía que se había ido.

¿A dónde? La presencia de Chen animaba aún la habitación. Aquél se había arrojado en el mundo del crimen, y ya no saldría de él: con su encarnizamiento, entraba en la vida terrorista como en una cárcel. Antes de diez años, a lo sumo, sería apresado y torturado o muerto; hasta entonces, viviría como un obseso decidido, en el mundo de la decisión y de la muerte. Sus ideas le hacían vivir; ahora, iban a matarle.

Y precisamente por eso era por lo que Gisors sufría. Que Kyo impulsara a matar, estaba en su papel. Y si no, poco importaba: lo que hacía Kyo estaba bien fecho. Pero se hallaba espantado ante aquella sensación súbita, ante aquella certidumbre de la fatalidad del crimen, de una intoxicación, tan terrible, que la suya apenas lo era. Comprendía qué mal había prestado a Chen la ayuda que éste le pedía, cuán solitario es el crimen —y cuánto, con aquella angustia, Kyo se alejaba de él—. Por primera vez, la frase que había repetido con tanta frecuencia: «No existe conocimiento de los seres», se aferró en su imaginación al semblante de su hijo.

¿A Chen lo conocía? Apenas creía que los recuerdos permitiesen comprender a los hombres. Conocía la primera educación de Chen, que había sido religiosa; cuando [57] había comenzado a interesarse por aquel adolescente huérfano —los padres habían muerto en el saqueo de Kalgan—, silenciosamente insolente. Chen procedía del colegio __ ____ ____________ _____ ___ ____ ____ tísico, llegado tarde al pastorado*, que se esforzaba con paciencia, a los cincuenta años, por vencer, mediante la caridad, una inquietud religiosa intensa. Obsesionado por la vergüenza del cuerpo, que atormentaba a San Agustín; del cuerpo caído en el cual hay que vivir con el Cristo —por el horror de la civilización ritual de la China que le rodeaba y le hacía más imperiosa aún la llamada de la verdadera vida religiosa—, aquel pastor había elaborado con su angustia la imagen de Lutero, del que a veces hablaba a Gisors: «No

45 *(p. 67). Kalgan : ville* au nord-ouest de Pékin, attaquée par les troupes blanches en *1921.*

46 *(p. 67). Collège luthérien : où* l'on dispense l'enseignement de Luther *(1483-1546),* théologien allemand à l'origine de la Réforme, du protestantisme.

* pastoríia segun DRAE

47 *(p. 67). Saint Augustin (354-430) : évêque* africain et Père de l'Église; sa doctrine postulait l'incapacité de l'homme à mériter son salut sans l'aide de la grâce divine, seule « efficace ».

« Il n'y a de vie qu'en Dieu; mais l'homme, par le péché, est à tel point déchu, si irrémédiablement souillé, qu'atteindre Dieu est une sorte de sacrilège. D'où le Christ, d'où sa crucifixion éternelle. » Restait la Grâce, c'est-à-dire l'amour illimité ou la terreur, selon la force ou la faiblesse de l'espoir; et cette terreur était un nouveau péché. Restait aussi la charité; mais la charité ne suffit pas toujours à épuiser l'angoisse.

Le pasteur s'était attaché à Tchen. Il ne soupçonnait pas que l'oncle chargé de Tchen ne l'avait envoyé aux missionnaires que pour qu'il apprît l'anglais et le français, et l'avait mis en garde contre leur enseignement, contre l'idée de l'enfer surtout, dont se méfiait ce confucianiste (48). L'enfant, qui rencontrait le Christ et non Satan ni Dieu - l'expérience du pasteur lui avait enseigné que les hommes ne se convertissent jamais qu'à des médiateurs [67] s'abandonnait à l'amour avec la rigueur qu'il portait en tout. Mais il éprouvait assez le respect du maître - la seule chose que la Chine lui eût fortement inculquée - pour que, malgré l'amour enseigné, il rencontrât l'angoisse du pasteur et que lui apparût un enfer plus terrible et plus convaincant que celui contre quoi on avait tenté de le **prémunir**.

L'oncle revint. Épouvanté par le neveu qu'il retrouvait, il manifesta une satisfaction délicate, envoya de petits arbres de jade et de cristal au directeur, au pasteur, à quelques autres: huit jours plus tard, il rappelait Tchen chez lui et, la semaine suivante, l'envoyait à l'Université de Pékin.

Gisors, roulant toujours sa cigarette entre ses genoux, la bouche entrouverte, s'efforçait de se souvenir de l'adolescent d'alors. Comment le séparer, l'isoler de celui qu'il était devenu? « Je pense à son esprit religieux parce que Kyo n'en a jamais eu, et qu'en ce moment toute différence profonde entre eux me délivre... Pourquoi ai-je l'impression de le connaître mieux que mon fils? » C'est qu'il voyait beaucoup mieux en quoi il l'avait modifié: cette modification capitale, son oeuvre, était précise, limitable, et il ne connaissait rien, chez les êtres, mieux que ce qu'il leur avait apporté. Dès qu'il avait observé Tchen, il avait compris que cet adolescent ne pouvait vivre d'une idéologie qui ne se transformât pas immédiatement en actes. Privé de charité, il ne pouvait être amené par la vie religieuse qu'à la contemplation ou à la vie intérieure;

48 *(p. 67). Confucianiste : adepte* de la doctrine de Confucius *(v. 555-v. 479),* célèbre philosophe chinois.

hay vida más que en Dios; porque el hombre, a causa del pecado, ha caído hasta tal punto; se ha manchado tan irremediablemente, que llegar hasta Dios es una especie de sacrilegio. De aquí el Cristo; de aquí su crucifixión eterna.» Quedaba la Gracia, es decir, el amor ilimitado o el terror, según la fuerza o la debilidad de la esperanza; y este terror era un nuevo pecado. Quedaba también la caridad; pero la caridad no siempre basta para agotar la angustia.

El pastor había tomado cariño a Chen. No sospechaba que el tío de éste, que se había encargado de él, sólo lo había enviado con los misioneros para que aprendiese el inglés y el francés, y le había puesto en guardia contra su enseñanza, contra la idea del infierno, sobre todo, de que desconfiaba aquel confucionista. El niño, que reconocía a Cristo, y no a Satanás ni a Dios —la experiencia del pastor le había enseñado que los hombres no se convierten nunca más que a los mediadores—, se abandonaba al amor con el rigor que ponía en todo. Pero experimentaba bastante respeto hacia el maestro —la única cosa que China le había inculcado con fuerza—, para que a pesar del amor aprendido volviese a encontrar la angustia del pastor, y le pareciese un infierno más terrible y más convincente que aquél contra el cual se había intentado **prevenirle**.

Llegó el tío. Espantado ante la clase de sobrino que encontraba, manifestó una delicada satisfacción y envió unos arbolillos de jade y de cristal al director, al pastor [58] y a algunos otros. Al cabo de ocho días, llamaba a Chen a su casa, y a la semana siguiente lo enviaba a la Universidad de Pekín.

Gisors, dando vueltas, como siempre, a su cigarrillo entre las rodillas, con la boca entreabierta y absorto ante lo que reflexionaba, se esforzaba por recordar al adolescente de entonces. Pero, ¿cómo separarlo, cómo aislarlo de aquel en el cual se había convertido? «Pienso en su espíritu religioso, porque Kyo jamás lo tuvo, y porque, en este momento, toda diferencia profunda entre ambos me libera... ¿Por qué tendré la impresión de conocerle mejor que a mi hijo?» Era que veía mucho mejor en qué lo había modificado; esta modificación capital, obra suya, era precisa, limitable, y no conocía nada, en los demás seres, mejor que lo que él le había suministrado. Desde que había observado a Chen, había comprendido que aquel adolescente no podría vivir de una ideología que no se transformase inmediatamente en actos. Privado de caridad, no podría ser conducido, por la vida religiosa, más que a la contemplación o a la vida interior; pero odiaba

mais il haïssait la contemplation, et n'eût rêvé que d'un apostolat dont le rejetait précisément son absence de charité. Pour vivre, il fallait donc d'abord qu'il échappât à son christianisme. (De demi-confidences, il semblait que la connaissance des prostituées et des [68] étudiants eût fait disparaître le seul péché toujours plus fort que la volonté de Tchen, la masturbation, et avec lui, un sentiment toujours répété d'angoisse et de déchéance.) Quand, au christianisme, son nouveau maître avait opposé non des arguments, mais d'autres formes de grandeur, la foi avait coulé entre les doigts de Tchen, peu à peu, sans crise. Détaché par elle de la Chine, habitué par elle à se séparer du monde, au lieu de se soumettre à lui, il avait compris à travers Gisors que tout s'était passé comme si cette période de sa vie n'eût été qu'une initiation au sens héroïque : que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ?

Ici Gisors retrouvait son fils, indifférent au christianisme mais à qui l'éducation japonaise (Kyo avait vécu au Japon de sa huitième à sa dix-septième année) avait imposé aussi la conviction que les idées ne devaient pas être pensées, mais vécues. Kyo avait choisi l'action, d'une façon grave et préméditée, comme d'autres choisissent les armes ou la mer: il avait quitté son père, vécu à Canton, à Tientsin (49), de la vie des manoeuvres et ______ des coolies-pousse (50), pour organiser les syndicats, Tchen - l'oncle pris comme otage et n'ayant pu payer sa rançon, exécuté à la prise de Swatéou (51) - s'était trouvé sans argent, nanti de diplômes sans valeur, en face de ses vingtquatre ans et de la Chine. Chauffeur de camion tant que les pistes du Nord avaient été dangereuses, puis aide-chimiste, puis rien. Tout le précipitait à l'action politique. l'espoir d'un monde différent, la possibilité de manger quoique misérablement (il était naturellement austère, peut-être par orgueil), la satisfaction de ses haines, de sa pensée, de son caractère. Elle donnait un sens à sa solitude. Mais, chez Kyo, tout était plus simple. Le sens héroïque lui avait été [69] donné comme une discipline, non comme une justification de la vie. Il n'était pas inquiet. Sa vie avait un sens, et il le connaissait: donner à chacun de ces hommes que la famine, en ce moment même, faisait mourir comme une peste lente, la possession de sa propre dignité. II était des leurs : ils avaient les mêmes ennemis. Métis, hors-caste, dédaigné des Blancs et plus encore des Blanches, Kyo n'avait pas tenté de les

la contemplación, y no había soñado más que con un apostolado al que le impulsaba precisamente su ausencia de caridad. Para vivir, era preciso, pues, en primer término, que se sustrajese a su cristianismo. (Por semiconfidencias, parecía que el trato con las prostitutas y los estudiantes había hecho desaparecer el único pecado, siempre más fuerte que la voluntad de Chen: la masturbación; y, con él, un sentimiento ininterrumpido de angustia y de caída.) En cuanto al cristianismo, su nuevo maestro había opuesto, no argumentos, sino otras formas de grandeza; la fe se le había desvanecido entre los dedos a Chen, poco a poco, sin crisis, como si fuese arena. Apartado por ella de la China; acostumbrado por ella a separarse del mundo, en lugar de someterse a él, había comprendido, a través de Gisors, que todo había pasado como si aquel período de su vida no hubiese sido más que una iniciación en el sentido heroico: ¿qué hacer de un alma, no existiendo ni Dios ni Cristo?

Aquí, Gisors volvía a encontrar a su hijo, indiferente al cristianismo, pero a quien la educación japonesa (Kyo [59] había vivido en el Japón desde los ocho hasta los diecisiete años) había impuesto también la convicción de que las ideas no debían ser pensadas, sino vividas. Kyo había elegido la acción de una manera grave y premeditada, como otros eligen las armas o el mar: había abandonado a su padre, y vivido en Cantón y en Tientsin la vida de las maniobras y de la excitación de los *coolies* para organizar los sindicatos. Chen —habiendo sido apresado su tío en rehenes, y no habiendo podido pagar su rescate, por lo que fue ejecutado en la toma de Swateu— se había encontrado sin dinero y provisto de unos diplomas sin valor, ante sus veinticuatro años y en la China, chófer de camión, mientras las pistas del norte habían sido peligrosas; luego, ayudante de químico; luego, nada. Todo le precipitaba hacia la acción política: la esperanza de un mundo diferente; la posibilidad de comer, aunque fuera miserablemente (era naturalmente austero, quizá por orgullo); la satisfacción de sus odios, de sus ideas y de su carácter. Daba un sentido a su soledad. En cambio, en Kyo todo era más simple. El sentido heroico le había dado como una disciplina, no como una justificación de la vida. No era inquieto. Su vida tenía un sentido, y él lo conocía: poner a cada uno de aquellos hombres, a quienes el hambre, en aquel mismo momento, hacía morir como una peste lenta, en posesión de su propia dignidad. Él era uno de ellos: tenían los mismos enemigos. Mestizo, fuera de casta, desdeñado por los blancos, y más aún por las blancas, Kyo no había inten-

49 *(p. 69). Tientsin : ville* et port de Chine, importante cité industrielle et commerciale au sud-est de Pékin.

50 *(p. 69). Coolies-pousse:* tireur de pousse; mot composé de *coolie* (travailleur, porteur chinois ou hindou) et de *pousse-pousse (ou pousse):* voiture légère tirée par un homme.

51 *(p. 69). Swatéou : port* industriel au nord de Canton, investi par l'armée nationaliste en *1925.*

séduire : il avait cherché les siens et les avait trouvés. « Il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pour quoi il travaille. » Il fallait que ce travail prît un sens, devînt une patrie. Les questions individuelles ne se posaient pour Kyo que dans sa vie privée.

tado seducirlas: había buscado a los suyos, y los había encontrado. «No hay dignidad posible ni vida real para un hombre que trabaja doce horas al día, sin saber para qué trabaja.» Era preciso que aquel trabajo adquiriese un sentido, se convirtiese en una patria. Las cuestiones individuales no existían para Kyo más que en su vida privada.

« Et pourtant, si Kyo entrait et s'il me disait, comme Tchen tout à l'heure: « C'est moi qui ai tué Tang-Yen-Ta », s'il le disait je penserais « je le savais ». Tout ce qu'il y a de possible en lui résonne en moi avec tant de force que, quoi qu'il me dise, je penserais « je le savais... ». Il regarda par la fenêtre la nuit immobile et indifférente. « Mais si je le savais vraiment, et pas de cette façon incertaine et épouvantable, je le sauverais. » Douloureuse affirmation, dont il ne croyait rien.

____

Todo esto Gisors lo sabía. "«Y, sin embargo, si Kyo entrase y me dijese, como Chen hace poco: « Yo he sido quien ha matado a Tang-Yen-Ta»; si lo dijese, yo pensaría que «ya lo sabía». Todo cuanto hay de posible en él resuena en mí con tanta fuerza, que cualquier cosa que me dijese, yo pensaría que « ya lo sabía... »" Contempló por [60] la ventana la noche inmóvil e indiferente. «Pero, si verdaderamente lo supiera, y no de esta manera incierta y pavorosa, lo salvaría...» Dolorosa afirmación, en la que él no creía, en absoluto. ¿Qué confianza tenía en su pensamiento?

6

Dès le départ de Kyo, sa pensée n'avait plus servi qu'à justifier l'action de son fils, cette action alors infime qui commençait quelque part (souvent, pendant trois mois, il ne savait même pas où) dans la Chine centrale ou les provinces du Sud. Si les étudiants inquiets sentaient que cette intelligence venait à leur aide avec tant de chaleur et de pénétration, ce n'était pas, comme le croyaient alors les subtils de Pékin, qu'il s'amusât à jouer par procuration des vies dont le séparait son âge; c'était que, dans [70] tous ces drames semblables, il retrouvait celui de son fils. Lorsqu'il montrait à ses étudiants, presque tous petits-bourgeois, qu'ils étaient **contraints** de se lier ou aux chefs militaires, ou au prolétariat, lorsqu'il disait à ceux qui avaient choisi: « Le marxisme n'est pas une doctrine, c'est une volonté, c'est, pour le prolétariat et les siens - vous - la volonté de se connaître, de se sentir comme tels, de vaincre comme tels; vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir », il parlait à Kyo, il le défendait. Et, s'il savait que ce n'était pas l'âme rigoureuse de Kyo qui lui répondait lorsque après ces cours il trouvait, selon la coutume chinoise, sa chambre encombrée de fleurs blanches par les étudiants, du moins savait-il que ces mains qui se préparaient à tuer en lui apportant des camélias serreraient demain celles de son fils, qui aurait besoin d'elles. C'est pourquoi la force du caractère l'attirait à ce point, pourquoi il s'**était attaché** à Tchen. Mais, lorsqu'il s'**était attaché** à lui, avait-il prévu cette nuit pluvieuse où le jeune homme, parlant du sang à peine caillé, viendrait lui dire: « Je n'en

Desde la partida de Kyo, no había servido más que para justificar la acción de su hijo, aquella acción entonces íntima, que comenzaba en cualquier parte (con frecuencia, durante tres meses, no sabía siquiera dónde), en la China central o en las provincias del Sur. Si los estudiantes, inquietos, comprendían que aquella inteligencia acudía en su ayuda con tanto calor y con tanta penetración, no era, como creían entonces los idiotas de Pekín, porque se distrajese en jugar con la procuración de las vidas, de las que le separaba su edad; era porque, en todos aquellos dramas semejantes, encontraba el de su hijo. Cuando enseñaba a sus estudiantes, casi todos modestos burgueses, que estaban **obligados** a unirse a los jefes militares o al proletariado; cuando decía a aquellos a quienes había elegido: «El marxismo no es una doctrina; es una voluntad; es, para el proletariado y los suyos, vosotros, la voluntad de conocerse, de sentirse como tales, de vencer como tales; no debéis ser marxistas para tener razón, sino para vencer sin traicionaron» hablaba para Kyo, lo defendía. Y, si sabía que no era el alma rigurosa de Kyo la que le respondía, cuando al final del curso encontraba, según la costumbre china, su habitación abarrotada de flores blancas por los estudiantes, al menos sabía que aquellas manos que se preparaban para matar, al llevarle una camelias, estrecharían mañana las de su hijo, que tendría necesidad de ellas. Porque la fuerza del carácter le atraía hasta aquel punto, se **había interesado** por Chen. Pero, cuando se **amistó*** con él, ¿previó aquella noche lluviosa en la que el joven, hablando de la sangre apenas coagulada, iría a decirle: «No tengo sola-

* amistar sí en DRAE

ai pas seulement horreur... » ?

Il se leva, ouvrit le tiroir de la table basse où il rangeait son plateau à opium, au-dessus d'une collection de petits cactus. Sous le plateau, une photo : Kyo. Il la tira, la regarda sans rien penser de précis, sombrant âprement dans la certitude que, là où il était, personne ne connaissait plus personne et que la présence même de Kyo, qu'il avait tant souhaitée tout à l'heure, n'eût rien changé, n'eût rendu que plus désespérée leur séparation, comme celle des amis qu'on étreint en rêve et qui sont morts depuis des années. Il gardait la photo entre ses doigts; elle était tiède comme une main. Il la laissa retomber [71] dans le tiroir, tira le plateau, éteignit l'électricité et alluma la lampe.

Deux pipes. Jadis, dès que son avidité commençait à s'assouvir, il regardait les êtres avec bienveillance, et le monde comme une infinité de possibles. Maintenant, au plus profond de lui-même, les possibles ne trouvaient pas de place: il avait soixante ans, et ses souvenirs étaient pleins de tombes. Son sens si pur de l'art chinois, de ces peintures bleuâtres qu'éclairait à peine sa lampe, de toute la civilisation de suggestion dont la Chine l'entourait, dont, trente ans plus tôt, il avait su si finement profiter, - son sens du bonheur - n'était plus qu'une mince couverture sous quoi s'éveillaient, comme des chiens anxieux qui s'agitent à la fin du sommeil, l'angoisse et l'obsession de la mort.

Sa pensée rôdait pourtant autour des hommes, avec une âpre passion que l'âge n'avait pas éteinte. Qu'il y eût en tout être, et en lui d'abord, un paranoïaque, il en était assuré depuis longtemps. Il avait cru, jadis, - temps révolus... - qu'il se rêvait héros. Non. Cette force, cette furieuse imagination souterraine qui était en lui-même (deviendrais-je fou, avait-il pensé, elle seule resterait de moi...) était prête à prendre toutes les formes, ainsi que la lumière. Comme Kyo, et presque pour les mêmes raisons, il songea aux disques dont celui-ci lui avait parlé; et presque de la même façon, car les modes de pensée de Kyo étaient nés des siens. De même que Kyo n'avait pas reconnu sa propre voix parce qu'il l'avait entendue avec la gorge, de même la conscience que lui, Gisors, prenait de lui-même, était sans doute irréductible à celle qu'il pouvait prendre d'un autre être, parce qu'elle n'était pas acquise par les mêmes moyens. Elle ne devait rien [72] aux sens. Il se sentait pénétrer, avec sa conscience intruse, dans un domaine

mente horror...»?

Se levantó, abrió el cajón de la mesa baja donde guardaba su platillo de opio, encima de una colección de pequeños cactos. Debajo del platillo, una foto: Kyo. La sacó, la contempló, sin pensar en nada preciso, sumido ásperamente en la certidumbre de que, allí, donde [61] estaba, nadie conocía ya a nadie, y de que la presencia del mismo Kyo, que tanto había anhelado hacía poco, no habría cambiado nada; sólo habría tornado más desesperada su separación, como la de los amigos a quienes se abraza en sueños y que murieron hace años. Contemplaba la foto entre sus dedos: estaba tibia, como una mano. La dejó caer de nuevo dentro del cajón, sacó el platillo, apagó la luz eléctrica y encendió la lámpara.

Dos pipas. En otro tiempo, cuando su avidez comenzaba a saciarse, miraba a los seres con benevolencia y consideraba al mundo como una infinidad de posibilidades. Ahora, en lo más profundo de sí mismo, las posibilidades no encontraban cabida: tenía sesenta años, y sus recuerdos estaban llenos de tumbas. Su sentido tan puro del arte chino, de aquellas pinturas azuladas que apenas iluminaba la lámpara, de toda la civilización de sugestión de que la China le rodeaba y que, treinta años antes, había sabido tan finamente aprovechar *son sens du bonheur,* no era más que una delgada cubierta bajo la cual despertaban, como perros ansiosos que se agitaran al final del sueño, la angustia y la obsesión de la muerte.

Su pensamiento vagaba, sin embargo, en torno al mundo y en torno a los hombres con una áspera pasión y que la edad no había extinguido. Que en todo ser, y en él, desde luego, había un paranoico, hacía mucho tiempo que estaba seguro de ello. Había creído, en otro tiempo —tiempo pasado...—, que se soñaba héroe. No. Aquella fuerza, aquella furiosa imaginación subterránea que llevaba en sí mismo (me volvería loco —había pensado— y sólo ella quedaría de mí...) se hallaba dispuesta a adoptar todas las formas, como también la luz. Como Kyo, y casi por las mismas razones, pensó en los discos de que éste le había hablado, y casi de la misma manera, porque las modalidades del pensamiento de Kyo habían nacido de las suyas. Del mismo modo que Kyo no había reconocido su propia voz porque la había oído con la garganta, así la conciencia que él, Gisors, tenía de sí mismo, era, sin duda, irreducible a la que él pudiera adquirir de otro ser, porque no era adquirida por los mismos medios. No debía nada a los sentidos. Se sentía penetrar, con su conciencia

qui lui appartenait plus que tout autre, posséder avec angoisse une solitude interdite où nul ne le rejoindrait jamais. Une seconde, il eut la sensation que c'était *cela* qui devait échapper à la mort... Ses mains, qui préparaient une nouvelle boulette, tremblaient légèrement. Cette solitude totale, même l'amour qu'il avait pour Kyo ne l'en délivrait pas. Mais s'il ne savait pas se fuir dans un autre être, il savait se délivrer: il y avait l'opium.

[62] intrusa, en un dominio que le pertenecía más que cualquier otro y poseer con angustia una soledad vedada, donde nadie vendría nunca a unírsele. Durante un segundo, experimentó la sensación de que era *aquello* lo que debía escapar a la muerte... Sus manos, que preparaban una nueva bolita, temblaban ligeramente. Aquella soledad total y aun el amor que tenía a Kyo, no le libraban. Pero si no sabía refugiarse en otro ser, sabía liberarse: tenía opio.

Cinq **boulettes**. Depuis des années il s'en tenait là, non sans peine, non sans douleur parfois. Il gratta le **fourneau** de sa pipe; l'ombre de sa main fila du mur au plafond. Il repoussa la lampe de quelques centimètres; les contours de l'ombre se perdirent. Les objets aussi se perdaient: sans changer de forme, ils cessaient d'être distincts de lui, le rejoignaient au fond d'un monde familier où une bienveillante indifférence mêlait toutes choses - un monde plus vrai que l'autre parce que plus constant, plus semblable à lui-même; sûr comme une amitié, toujours indulgent et toujours retrouvé: formes, souvenirs, idées, tout plongeait lentement vers un univers délivré. Il se souvint d'un après-midi de septembre où le gris parfait du ciel rendait laiteuse l'eau d'un lac, dans les failles de vastes champs de nénuphars; depuis les cornes vermoulues d'un pavillon abandonné jusqu'à l'horizon magnifique et morne, ne lui parvenait plus qu'un monde pénétré d'une mélancolie solennelle. Sans agiter sa sonnette, un bonze s'était accoudé à la rampe du pavillon, abandonnant son sanctuaire à la poussière, au parfum des bois odorants qui brûlaient; les paysans qui recueillaient les graines de nénuphars passaient en barque, sans [73] le moindre son; près des dernières fleurs, deux longs plis d'eau naquirent du gouvernail, allèrent se perdre avec nonchalance dans l'eau grise. Elles se perdaient maintenant en lui-même, ramassant dans leur éventail tout l'**accablement** du monde, un accablement sans amertume, amené par l'opium à une pureté suprême. Les yeux fermés, porté par de grandes ailes immobiles, Gisors contemplait sa solitude: une désolation qui rejoignait le divin en même temps que s'élargissait jusqu'à l'infini ce sillage de sérénité qui recouvrait doucement les profondeurs de la mort.

Cinco **bolitas**. Desde hacía algunos años, se limitaba a ellas, no sin pena; no sin dolor, a veces. Raspó la **cabeza** de su pipa; la sombra de su mano pasó de la pared al techo. Apartó la lámpara algunos centímetros; los contornos de la sombra se perdieron. Los objetos también se perdían: sin cambiar de forma, dejaban de ser claros para él, le unían al fondo de un mundo familiar en que una benevolente indiferencia confundía todas las cosas —un mundo más verdadero que el otro, por ser más constante, más semejante a sí mismo; seguro como una amistad, siempre indulgente y siempre recuperado: formas, recuerdos, ideas. Todo se sumergía con lentitud hacia un universo liberado. Se acordó de una tarde de septiembre en que el gris perfecto del cielo tornaba lechosa el agua de un lago, en los claros de vastos campos de nenúfares; desde los cuernos carcomidos de un pabellón abandonado hasta el horizonte magnífico y sombrío, no le llegaba ya más que un mundo penetrado de una melancolía solemne. Sin agitar su campanilla, un bonzo se había acodado en la rampa del pabellón, abandonando su santuario al polvo, al perfume de las maderas olorosas que ardían; los campesinos pasaban en barcas recogiendo los granos de nenúfar sin producir el menor ruido; cerca de las últimas flores, nacieron del timón dos prolongados pliegues, y fueron a perderse en el agua gris, con una extrema indolencia. Se perdían ahora en él mismo, recogiendo en su abanico todo el agobio del mundo, pero un **agobio** sin amargura, llevado por el opio a una pureza suprema. Con los ojos cerrados, transportados por las grandes alas inmóviles, Gisors contemplaba su soledad: una desolación que se unía a lo divino, al mismo tiempo que se ensanchaba [63] hasta lo infinito aquella estela de serenidad que recubría suavemente las profundidades de la muerte.

4 heures et demie du matin.

4 y media de la mañana

Habillés déjà en soldats du Gouvernement, **ciré** sur le dos, les hommes descendaient un à un dans la grande **vedette** balancée par les **remous** du YangTsé.

Vestidos ya como soldados del gobierno, con los **capotes** sobre las espaldas, los hombres descendían, uno a uno, al **vapor**, balanceados por los **remolinos** X del río____.

— Deux des marins sont du parti. Il faudra les interroger: ils doivent savoir où sont les armes », dit Kyo à Katow. À l'exception des bottes, l'uniforme modifiait peu l'aspect de celui-ci. Sa vareuse militaire était aussi mal boutonnée que l'autre. Mais la casquette neuve et dont il n'avait pas l'habitude, dignement posée sur son crâne, lui donnait l'air idiot. « Surprenant ensemble d'une casquette d'officier chinois et d'un nez pareil! » pensa Kyo. Il faisait nuit...

— Mets le capuchon de ton **ciré**, dit-il pourtant.

La vedette se détacha du quai, prit enfin son **élan** dans la nuit. Elle disparut bientôt derrière une [74] jonque. Des croiseurs, les faisceaux des projecteurs ramenés à toute volée du ciel sur le port confus se croisaient comme des sabres.

À l'avant, Katow ne quittait pas du regard le *Shan-Tung* qui semblait s'approcher peu à peu. En même temps que l'envahissait l'odeur d'eau **croupie**, de poisson et de fumée du port (il était presque au ras de l'eau) qui remplaçait peu à peu celle de charbon du débarcadère, le souvenir qu'appelait en lui l'approche de chaque combat prenait une fois de plus possession de son esprit. Sur le front de Lithuanie (52), son bataillon avait été pris par les blancs. Les hommes désarmés se tenaient à l'alignement dans l'immense plaine de neige à peine visible au ras de l'aube verdâtre. « Que les communistes sortent des rangs! » La mort, ils le savaient. Les deux tiers du bataillon avaient avancé. « Ôtez vos tuniques. » « Creusez la fosse. » Ils avaient creusé. Lentement, car le sol était gelé. Les gardes blancs, un revolver de chaque main (les pelles pouvaient devenir des armes), inquiets et impatients, attendaient, à droite et à gauche, - le centre vide à cause des mitrailleuses dirigées vers les prisonniers. Le silence était sans limites, aussi vaste que cette neige à perte de vue. Seuls les morceaux de terre gelée retombaient avec un bruit sec de plus en plus précipité: malgré la mort, les hommes se dépêchaient pour se réchauffer. Plusieurs avaient commencé à éternuer. « Ça va. Halte! » Ils s'étaient retournés. Derrière eux, au-delà de leurs camarades, femmes, enfants et vieillards du village étaient massés, à peine habillés, enveloppés dans des couvertures, mobilisés pour assister à l'exemple, agitant la tête comme s'ils se fussent efforcés de ne pas regarder, mais fascinés par l'angoisse. « Ôtez vos pantalons! » Car

—Dos de los marinos son del partido. Habrá que interrogarles: deben de saber dónde están las armas —dijo Kyo a Katow. Con excepción de las botas, el uniforme modificaba poco el aspecto de Katow. Su blusa militar aparecía tan mal abrochada como la otra; pero la gorra, que era nueva y a la cual no estaba acostumbrado, dignamente colocada sobre el cráneo, le daba un aspecto idiota. «¡Sorprendente conjunto, el de una gorra de oficial chino y una nariz semejante!» —pensó Kyo. Era de noche...

—Ponte el capuchón del **capote** —dijo, no obstante.

El vapor se separó del muelle, tomó finalmente **impulso** en la noche. Bien pronto desapareció, detrás de un junco. De los cruceros, los haces de proyectores dirigidos en bandada desde el cielo sobre el puerto confuso, se entrecruzaban como sables.

Mientras avanzaban, Katow no apartaba la vista del *Shang-Tung,* que parecía aproximarse poco a poco. Al mismo tiempo que le invadía el olor del agua **corrompida**, del pescado y del humo del puerto (estaba casi a ras del agua) que sustituía poco a poco el del carbón del desembarcadero, el recuerdo que acudía a él al aproximarse cada combate tomaba posesión una vez más de su espíritu. Sobre el frente de Lituania, su batallón había sido apresado por los blancos. Los hombres desarmados estaban alineados en la inmensa llanura de nieve, apenas visible al ras del alba verdosa. «—¡Que los comunistas salgan de las filas!» La muerte; lo sabían. Los dos tercios del batallón habían avanzado. «Quitaos las túnicas.» «Cavad la fosa.» La habían cavado. Con lentitud, porque estaba helado el suelo. Los guardias blancos, con un revólver en cada mano (las palas podían convertirse en armas), inquietos e impacientes, esperaban, a derecha e izquierda [64] —el centro vacío a causa de que las ametralladoras estaban dirigidas hacia los prisioneros—. El silencio no tenía límites; tan vasto como aquella nieve, que se perdía de vista. Sólo los trozos de tierra helada caían produciendo un ruido seco, cada vez más precipitado: a pesar de la muerte, los hombres se daban prisa para entrar en calor. Varios habían comenzado a estornudar. «—Bueno. ¡Alto!» Se habían vuelto. Detrás de ellos, más allá de sus camaradas, mujeres, niños, viejos de la aldea estaban amontonados, a medio vestir, envueltos en unas mantas, movilizados para que presenciaran aquel ejemplo, agitando las cabezas como si se sintiesen obligados a no mirar, pero fascinados por la angustia. «—¡Quitaos los pantalones!» Porque eran escasos los

52 *(p. 75). Lithuanie:* l'une des trois républiques baltes, lesquelles s'opposèrent vigoureusement à l'instauration du régime soviétique après la révolution d'octobre *1917.*

les uniformes étaient [75] rares. Les condamnés hésitaient à cause des femmes. « Ôtez vos pantalons! » Les blessures avaient apparu, une à une, bandées avec des loques les mitrailleuses avaient tiré très bas et presque tous étaient blessés aux jambes. Beaucoup pliaient leurs pantalons, bien qu'ils eussent jeté leur capote. Ils s'étaient alignés de nouveau, au bord de la fosse cette fois, face aux mitrailleuses, clairs sur la neige chair et chemises. Saisis par le froid, ils éternuaient sans arrêt, les uns après les autres, et ces éternuements étaient si intensément humains, dans cette aube d'exécution, que les mitrailleurs, au lieu de tirer, avaient attendu - attendu que la vie fût moins indiscrète. Ils s'étaient enfin décidés. Le lendemain soir, les rouges reprenaient le village: dix-sept mal mitraillés, dont Katow, avaient été sauvés. Ces ombres claires sur la neige verdâtre de l'aube, transparentes, secouées d'éternuements convulsifs en face des mitrailleuses, étaient là dans la pluie et la nuit chinoise, en face de l'ombre du *Shan-Tung*.

La **vedette** avançait toujours: le roulis était assez fort pour que la silhouette basse et trouble du vapeur semblât se balancer lentement sur le fleuve; à peine éclairée elle ne se distinguait que par une masse plus sombre sur le ciel couvert. Sans nul doute, le *Shan-Tung* était gardé. Le projecteur d'un croiseur atteignit la vedette, la suivit un instant, l'abandonna. Elle avait décrit une courbe profonde et venait sur le vapeur par l'arrière, dérivant légèrement sur sa droite, comme si elle se fût dirigée vers le bateau voisin. Tous les hommes portaient le **ciré** des marins, capuchon rabattu sur leur uniforme. Par ordre de la direction du port, les échelles de coupée de tous les bateaux étaient descendues; Katow regarda celle du *Shan-Tung* à travers ses jumelles cachées par son [76] ciré: elle s'arrêtait à un mètre de l'eau, à peine éclairée par trois ampoules. Si le capitaine demandait l'argent, qu'ils n'avaient pas, avant de les autoriser à monter à bord, les hommes devraient sauter un à un de la vedette; il serait difficile de la maintenir sous l'**échelle de coupée**. __ _ ____ ______ ___________ _____ X ___ ____ ____ Si l'on tentait, du bateau, de la remonter, Katow pourrait tirer sur ceux qui manoeuvraient le cordage: sous les poulies, rien ne protégeait. Mais le bateau se mettrait en état de défense.

La vedette vira de 90 degrés, arriva sur le *Shan-Tung*. Le courant, puissant à cette heure, la prenait par le travers; le vapeur très haut maintenant (ils étaient

uniformes. Los condenados vacilaban, a causa de las mujeres. «—¡Quitaos los pantalones!» Las heridas habían aparecido, una a una, vendadas con harapos: las ametralladoras habían disparado muy hacia abajo, y casi todos estaban heridos en las piernas. Muchos doblaban los pantalones, aunque habían arrojado el capote. Se habían alineado de nuevo, al borde de la fosa esta vez, frente a las ametralladoras, destacados sobre la nieve: carne y camisas. Invadidos por el frío, estornudaban sin cesar, unos después de otros, y aquellos estornudos eran tan intensamente humanos, en aquel amanecer de ejecución, que los ametralladores, en lugar de disparar, habían esperado esperado a que la vida fuese menos indiscreta—. Por fin, se habían decidido. Al día siguiente por la tarde, los rojos recuperaban la aldea: diecisiete, mal ametrallados, entre ellos Katow, fueron salvados. Aquellas sombras, claras sobre la nieve verdosa del alba, transparentes, sacudidas por los estornudos convulsos frente a las ametralladoras, estaban allí, en la lluvia y en la noche china, frente a la sombra del *Shang-Tung*.

El **vapor** continuaba avanzando: el vaivén era lo bastante fuerte para que la silueta, baja y turbia, del barco pareciese balancearse lentamente sobre el río; apenas iluminada, sólo se distinguía como una masa más sombría sobre el cielo cubierto. Sin duda alguna, el *Shang-Tung* estaba guardado. El proyector de un crucero alcanzó al vapor, lo observó por un instante y lo abandonó. Había [65] descrito una curva profunda y se dirigía hacia el barco por la popa, derivando ligeramente hacia la derecha, como si fuese hacia el barco vecino. Todos los hombres llevaban el **capote** de los marinos, con el capuchón bajado sobre el uniforme. Por orden de la dirección del puerto, las escalas de saltillo de todos los barcos estaban echadas; Katow contempló la del *Shang-Tung,* a través de sus gemelos, ocultos bajo su capote: se detenía a un metro del agua, apenas iluminada por tres luces. Si el capitán pedía el dinero, que ellos no tenían, antes de autorizarles para subir a bordo, los hombres deberían saltar uno a uno del vapor; sería difícil detenerlos bajo la **escala de saltillo***. Todo dependería, pues, de aquella pequeña pasarela oblicua. Si desde el barco intentaban recogerla, podría disparar sobre los que manejaban el cordaje: bajo las poleas nada les protegía. Pero el barco se pondría en estado de defensa.

El vapor viró 90 grados, llegó sobre el *Shang-Tung*. La corriente, poderosa a aquella hora, le cogía de través; el vapor, muy alto (estaba al pie

* Abertura amanera de puerta, en el costado de un barco para entrada y salida de personas y cosas. Portalón.

au pied) semblait partir à toute vitesse dans la nuit comme un vaisseau fantôme. Le chauffeur fit donner au moteur de la vedette toute sa force: le *Shan-Tung* sembla ralentir, s'immobiliser, reculer. Ils approchaient de l'**échelle de coupée**. Katow la saisit au passage; d'un rétablissement, il se trouva sur le barreau.

— Le document? demanda l'homme de coupée.

Katow le donna. L'homme le transmit, resta à sa place revolver au poing. Il fallait donc que le capitaine reconnût son propre document; c'était probable, puisqu'il l'avait reconnu lorsque Clappique le lui avait communiqué. Pourtant... Sous la **coupée**, la vedette sombre montait et descendait avec le fleuve.

Le messager revint: « Vous pouvez monter. » Katow ne bougea pas; l'un de ses hommes, qui portait des galons de lieutenant (le seul qui parlât anglais), quitta la vedette, monta et suivit le matelot messager, qui le conduisit au capitaine.

Celui-ci, un Norvégien **tondu** aux joues couperosées, l'attendait dans sa cabine, derrière son bureau. Le messager sortit.

— Nous venons saisir les armes, dit le lieutenant en anglais. [77]

Le capitaine le regarda sans répondre, stupéfait. Les généraux avaient toujours payé les armes; la vente de celles-ci avait été négociée clandestinement, jusqu'à l'envoi de l'intermédiaire Tang-Yen-Ta, par l'attaché d'un consulat, contre une juste rétribution. S'ils ne tenaient plus leurs engagements à l'égard des importateurs clandestins, qui les ravitaillerait? Mais, puisqu'il n'avait affaire qu'au gouvernement de Shanghaï, il pouvait essayer de sauver ses armes.

— *Well!* Voici la clef.

Il fouilla dans la poche intérieure de son veston, calmement, en tira d'un coup son revolver - à la hauteur de la poitrine du lieutenant, dont il n'était séparé que par la table. Au même instant, il entendit derrière lui: « Haut les mains! » Katow, par la fenêtre ouverte sur la **coursive**, le tenait en joue. Le capitaine ne comprenait plus, car celui-là était un Blanc: mais il n'y avait pas à insister pour l'instant. Les caisses d'armes ne valaient pas sa vie. « Un voyage à passer aux profits et pertes. » Il verrait ce qu'il pourrait tenter avec son

de él), parecía partir a toda velocidad en la noche, como un buque fantasma. El maquinista impulsó al motor toda su fuerza: el *Shang-Tung* pareció aminorar la marcha, inmovilizarse, retroceder. Se acercaron a la **escala de saltillo***. Katow la agarró al pasar; de un salto, se encontró sobre la escalera.

—¿El documento? —preguntó el hombre del saltillo.

Katow se lo entregó. El hombre lo transmitió y permaneció en su puesto, con el revólver empuñado. Era preciso, pues, que el capitán reconociese su propio documento; era probable que lo hubiese hecho, cuando Clappique se lo había comunicado. Sin embargo... Bajo el **saltillo**, el vapor, sombrío, subía y bajaba con el movimiento del río.

Volvió el mensajero. «—Puede usted subir.» Katow no se movió; uno de sus hombres, que llevaba galones de teniente (el único que hablaba inglés) abandonó el vapor, subió y siguió al marinero mensajero, que le condujo adonde estaba el capitán.

Éste, un noruego **rapado**, de mejillas barrosas, le esperaba en su camarote, detrás de su pupitre. El mensajero salió. [66]

—Venimos a recoger las armas —dijo el teniente en inglés.

El capitán le miró sin responder, estupefacto. Los generales habían pagado siempre las armas; la venta de éstas había sido negociada clandestinamente, hasta el envío del intermediario Tang-Yen-Ta por el agregado de su consulado, contra una justa retribución. Si no cumplían ya sus compromisos respecto de los importadores clandestinos, ¿quiénes los iban a abastecer? Pero, puesto que no había negocio más que en el gobierno de Shanghai, podía tratarse de salvar las armas.

—*Well*! Aquí está la llave.

Se registró el bolsillo interior de la americana, tranquilamente, sacó, de pronto, su revólver y lo asestó a la altura del pecho del teniente, del que no le separaba más que la mesa. En el mismo instante, oyó detrás de él: «¡Arriba las manos!» Katow, por la ventana abierta que daba al **callejón de combate**, le apuntaba. El capitán ya no comprendía nada, porque aquél era un blanco: pero, por lo pronto, no había que insistir. Las cajas de armas no valían lo que su vida. «Un viaje que habrá de pasar a pérdidas y ganancias.» Vería lo que podía intentar con su equi-

** Abertura amanera de puerta, en el costado de un barco para entrada y salida de personas y cosas. Portalón.*

équipage. Il posa son revolver, que prit le lieutenant.

Katow entra et le fouilla: il n'avait pas d'autre arme.

— 'bsolument pas la peine d'avoir tant de revolvers à bord pour n'en porter qu'un sur soi », dit-il en anglais. Six de ses hommes entraient derrière lui, un à un, en silence. La démarche lourde, l'air **costaud**, le nez en l'air de Katow, ses cheveux blonds clairs étaient d'un Russe. Écossais? Mais cet accent...

— Vous n'êtes pas du gouvernement, n'est-ce pas?

— T'occupe pas.

On apportait le second, dûment ficelé par la tête et par les pieds, surpris pendant son sommeil. Les hommes **ligotèrent** le capitaine. Deux d'entre eux [78] restèrent pour le garder. Les autres descendirent avec Katow. Les hommes d'équipage du parti leur montrèrent où les armes étaient cachées; la seule précaution des importateurs de Macao (53)» avait été d'écrire « *Pièces détachées* » sur les caisses. Le déménagement commença. L'**échelle de coupée** abaissée, il fut aisé, car les caisses étaient petites. La dernière caisse dans la vedette, Katow alla démolir le poste de T.S.F., puis passa chez le capitaine.

— Si vous êtes trop pressé de descendre à terre, je vous préviens que vous serez'bsolument d'scendu au premier tournant de rue. Bonsoir.

Pure vantardise, mais à quoi les cordes qui entraient dans les bras des prisonniers donnaient de la force.

Les révolutionnaires, accompagnés des deux hommes de l'équipage qui les avaient renseignés, regagnèrent la vedette: elle se détacha de la coupée, fila vers le quai, sans détour cette fois. Chahutés par le roulis, les hommes changeaient de costumes, ravis mais anxieux: jusqu'à la berge, rien n'était sûr.

Là les attendait un camion, Kyo assis à côté du chauffeur.

— Alors?

— Rien. Une affaire pour d'butants.

Le transbordement terminé, le camion partit, emportant Kyo, Katow et quatre hommes, dont l'un avait conservé son uniforme. Les autres se

po. Dejó su revólver, que recogió el teniente.

Katow entró y lo registró: no tenía otra arma.

—No valía la pena, absolutamente, tener tantos revólveres a bordo para no llevar más que uno solo consigo —dijo, en inglés. Seis hombres de los suyos entraban detrás de él, uno a uno, en silencio. El andar pesado, el aspecto **recio**, la nariz al aire de Katow y sus cabellos, de un rubio claro, eran los de un ruso. ¿Escocés? Pero aquel acento...

—Usted no es del gobierno, ¿verdad?

—No te ocupes de eso.

Llevaban al segundo, debidamente atado por la cabeza y por los pies, sorprendido durante su sueño. Los hombres **ataron fuertemente** al capitán. Dos de ellos se quedaron para vigilarle. Los otros descendieron con Katow. Los hombres del equipo que eran del partido les enseñaron dónde estaban escondidas las armas; la única precaución de los importadores de Macao había consistido [67] en escribir sobre las cajas: *«Piezas sueltas.»* Empezaron a trasladarlas. Con la **escala de saltillo*** echada, se hizo con facilidad, pues las cajas eran pequeñas. Cuando estuvo la última caja en el vapor, Katow fue a destruir el puesto de T.S.H.; luego pasó adonde estaba el capitán.

—Si tiene usted demasiada prisa por bajar a tierra, le prevengo que lo bajaremos del todo al volver la primera esquina de una calle. ¡Buenas noches!

Pura fanfarronería; pero las cuerdas, que se introducían en los brazos de los prisioneros, le daban fuerza.

Los revolucionarios, acompañados por los hombres del equipo que les habían informado, volvieron al vapor: éste se apartó del saltillo, se dirigió hacia el muelle sin desviarse esta vez. Sacudidos por el vaivén, los hombres se cambiaban de traje, encantados pero ansiosos: hasta que llegasen a la orilla, nada estaba seguro.

Allí les esperaba un camión, con Kyo sentado al lado del chófer.

—¿Qué hay?

—Nada. Negocio de principiantes.

Terminado el trasbordo, el camión partió, llevándose a Kyo, Katow y cuatro hombres, uno de los cuales había conservado el uniforme. Los demás se

53 *(p. 79). Macao:* colonie portugaise en Chine du Sud, près de Hong-Kong.

* *Abertura amanera de puerta, en el costado de un barco para entrada y salida de personas y cosas. Portalón.*

dispersèrent.

dispersaron.

Il roulait à travers les rues de la ville chinoise avec un grondement qu'écrasait à chaque cahot un tintamarre de fer-blanc: les côtés, près des grillages, étaient garnis de **touques** (54) à pétrole. Il s'arrêtait à chaque *tchon* important: boutique, cave, appartement. Une caisse était descendue; fixée au côté, une [79] note chiffrée de Kyo déterminait la répartition des armes, dont quelques-unes devaient être distribuées aux organisations de combat secondaire. À peine si le camion s'arrêtait cinq minutes. Mais il devait visiter plus de vingt permanences.

Corría a través de las calles de la ciudad china, con un ronquido que a cada sacudida ahogaba un estrépito de latas: los costados, cerca de los enrejados, estaban provistos de **tambores** de petróleo. Se detenía en cada *tchon* importante: tienda, bodega, departamento. Una caja era descargada; fija en un lado, una nota cifrada de Kyo determinaba el reparto de armas, algunas de las cuales debían ser distribuidas a las organizaciones de combate secundarias. Apenas si el camión se detenía unos cinco minutos. Pero tenía que visitar más de veinte puestos.

54 *(p. 79). Touques:* récipients métalliques de fer-blanc.

Ils n'avaient à craindre que la trahison: ce camion bruyant, conduit par un chauffeur en uniforme de l'armée gouvernementale, n'éveillait nulle méfiance. Ils rencontrèrent une patrouille. « Je deviens le laitier qui fait sa tournée », pensa Kyo.

No tenían que temer más que la traición: aquel camión ruidoso, conducido por un chófer con uniforme del ejército gubernamental, no despertaba desconfianza alguna. Encontraron una patrulla. «Soy el lechero que hace su reparto», pensó Kyo.

Le jour se levait. [80]

El día llegaba. [68]

9

DEUXIÈME PARTIE

PARTE SEGUNDA

22 MARS

22 de marzo

11 heures du matin.

11 de la mañana

« Ça va mal », pensa Ferral. Son auto - la seule Voisin (55)» de Shanghaï, car le Président de la Chambre de Commerce française ne pouvait employer une voiture américaine - filait le long du quai. À droite, sous les **oriflammes** verticales couvertes de caractères: *« Plus que douze heures de travail par jour. » « Plus de travail des enfants au-dessous de huit ans »,* des milliers d'ouvriers des filatures étaient debout, accroupis, couchés sur le trottoir dans un désordre **tendu**. L'auto dépassa un groupe de femmes, réunies sous la bannière *« Droit de s'asseoir pour les ouvrières »*. L'arsenal même était vide: les métallurgistes étaient en grève. À gauche, des milliers de mariniers en loques bleues, sans bannières, attendaient accroupis le long du fleuve. La foule des manifestants se perdait, du côté du quai, jusqu'au fond des rues perpendiculaires; du côté du fleuve, elle s'accrochait aux appontements, cachait la limite de l'eau. La voiture quitta le quai, s'engagea dans l'avenue des Deux-Républiques. À peine avançait-elle [81] encore, encastrée

«Esto marcha mal», pensó Ferral. Su auto —el único Voisin de Shanghai, pues el Presidente de la Cámara de Comercio francesa no podía emplear un coche americano— corría a lo largo del muelle. A la derecha, bajo los **estandartes** verticales cubiertos de rótulos: *«No más doce horas de trabajo al día.» «No más trabajo para los niños menores de ocho años»,* millares de obreros de las hilanderías estaban en pie, acurrucados sobre la acera, en un desorden **completo**. El auto pasó por delante de un grupo de mujeres, reunidas bajo un cartel en que se leía: *«Derecho de asiento para las obreras.»* Hasta el arsenal estaba vacío: los metalúrgicos se hallaban en huelga. A la izquierda millares de marineros en harapos azules, sin banderas, esperaban, acurrucados, a lo largo del río. La multitud de los manifestantes se perdía, por el lado del muelle, hasta el fondo de las calles perpendiculares; por la parte del río, se agarraba a los pontones y ocultaba el límite del agua. El coche abandonó el muelle y entró en la avenida de las Dos Repúblicas. Apenas avanzaba, empotrado, ahora, en el movimiento de la multitud

55 *(p. 81). La seule Voisin :* à l'époque, automobile française de luxe (du nom de son constructeur).

56 *(p. 82). Charrettes de Pékin* : petites charrettes à deux roues.

57 *(p. 82). Capitaines d'industrie* (terme péjoratif) : chefs d'entreprise.

maintenant dans le mouvement de la foule chinoise qui crevait de toutes les rues vers le refuge de la concession française. Comme un cheval de course en dépasse un autre de la tête, du col, du poitrail, la foule n remontait r l'auto, lentement, constamment. Brouettes à une roue avec des têtes de bébé qui pendaient entre des bols, charrettes de Pékin (56), pousse-pousse, petits chevaux poilus, voitures à bras, camions chargés de soixante personnes, matelas monstrueux peuplés de tout un mobilier, hérissés de pieds de table, géants protégeant de leur bras tendu au bout duquel pendait une cage à merle, des femmes petites au dos couvert d'enfants... Le chauffeur put enfin tourner, s'engager dans des rues encombrées encore, mais où le vacarme du klaxon chassait la foule à quelques mètres en avant de l'auto. Il arriva aux vastes bâtiments de la police française. Ferral gravit l'escalier presque en courant.

china, que se volcaba de todas las calles hacia el refugio de la concesión francesa. Como un caballo de carrera adelanta a otro con la cabeza, el pescuezo, el pecho, la multitud «adelantaba» el auto lentamente, constantemente. Carretillas de una rueda, [69] con cabezas de bebé que colgaban entre unos tazones; carretas de Pekín; *pousse-pousse;* caballitos peludos; coches de mano; camiones cargados con sesenta personas; colchones monstruosos, poblados de todo un mobiliario, erizados de patas de mesa; gigantes que protegían con sus brazos extendidos, de cuyo extremo pendía una jaula con un mirlo, a mujeres pequeñitas, con las espaldas cubiertas de niños... El chófer pudo, por fin, volver a introducirse en una de las calles, también llena de gente, pero donde el estruendo del claxon rechazaba a la multitud a algunos metros delante del auto. Llegó a los vastos edificios de la policía francesa. Ferral subió la escalera casi corriendo.

En dépit de ses cheveux rejetés en arrière, de son costume chiné, de sa chemise de soie grise, son visage gardait quelque chose de 1900, de sa jeunesse. Il souriait des gens « qui se déguisent en capitaines d'industries (57) », ce qui lui permettait de se déguiser en diplomate: il n'avait renoncé qu'au monocle. Les moustaches tombantes, presque grises, qui semblaient prolonger la ligne tombante de la bouche, donnaient au profil une expression de fine brutalité; la force était dans l'accord du nez busqué et du menton presque en galoche, mal rasé ce matin: les employés des services de distribution d'eau étaient en grève, et l'eau calcaire apportée par les coolies dissolvait mal le savon. Il disparut au milieu des saluts.

A pesar de sus cabellos echados hacia atrás, de su indumentaria chinesca, casi de sport, y de su camisa de seda gris, su semblante conservaba algo de 1900, de su juventud. Se sonreía de las gentes «que se disfrazan de capitanes de industria», lo que le permitía disfrazarse de diplomático: no había renunciado más que al monóculo. El bigote caído, casi gris, que parecía prolongar la línea abatida de la boca, daba al perfil una expresión de fina brutalidad; la fuerza estaba en cómo concordaban la nariz respingona y el mentón medio **bolsudo**, mal afeitado aquella mañana: los empleados de los servicios de distribución de agua estaban en huelga, y el agua calcárea, llevada por los *coolies,* disolvía mal el jabón. Desapareció en medio de los saludos.

Au fond du bureau de Martial, le directeur de la [82] police, un indicateur chinois, hercule paterne, demandait :
— C'est tout, monsieur le Chef?

En el fondo del despacho de Martial, director de policía, un indicador chino, hércules paternal, preguntaba: —¿Nada más, señor Jefe?

— Travaillez aussi à désorganiser le syndicat, répondait Martial, de dos. Et faites-moi le plaisir d'en finir avec ce **travail d'andouille**! Vous mériteriez qu'on vous foute à la porte: la moitié de vos hommes crèvent de complicité! Je ne vous paie pas pour entretenir des quarts-de-révolutionnaires qui n'osent pas dire franchement ce qu'ils sont: la police n'est pas une usine à fournir des **alibis**. Tous les agents qui traficotent avec le Kuomintang, foutezles-moi à la porte, et que je n'aie pas à vous le redire! Et tâchez de comprendre, au lieu de me regarder d'un air idiot! Si je ne connaissais pas mieux la psychologie de mes bonshommes que vous celle des vôtres, **ce serait du propre**!

—Trabaje también para desorganizar el sindicato —respondía Martial, vuelto de espaldas—. ¡Y hágame el favor de acabar con ese **trabajo estúpido**! Merecería usted que se le pusiese en la calle: ¡la mitad de sus hombres revientan de complicidad! Yo no le pago para mantener cuadrillas de revolucionarios que no se atreven a decir francamente que lo son: la policía no es una fábrica de facilitar **coartadas**. A todos los agentes que trafiquen con el Kuomintang, échelos usted a la calle, y que yo no tenga que volver a decírselo. ¡Y procure usted comprender, en lugar de mirarme como un idiota! ¡Si yo no conociera [70] la psicología de mi gente mejor que usted la de la suya, **estaríamos frescos**!

— Monsieur le...

— Réglé. Entendu. Classé. Foutez-moi le camp, et plus vite que ça. Bonjour, monsieur Ferral.

Il venait de se retourner: une gueule militaire moins significative que ses épaules.

— Bonjour, Martial. Alors?

— Pour garder la voie ferrée, le gouvernement est obligé d'immobiliser des milliers d'hommes. On ne tient pas contre un pays tout entier, vous savez, à moins de disposer d'une police comme la nôtre. La seule chose sur quoi le gouvernement puisse compter, c'est le train blindé, avec ses instructeurs russes-blancs. Ça, c'est sérieux.

— Une minorité comporte encore une majorité d'imbéciles. Enfin, soit.

— Tout dépend du front. Ici, ils vont essayer de se révolter. Il va peut-être leur en cuire: car ils sont à peine armés. [83]

Ferral ne pouvait qu'écouter et attendre, ce qu'il détestait le plus au monde. Les **pourparlers** engagés par les chefs des groupes anglo-saxons et japonais, par lui, par certains consulats, avec les intermédiaires dont regorgeaient les grands hôtels des concessions, demeuraient sans conclusion. Cet après-midi, peut-être...

Shanghaï aux mains de l'armée révolutionnaire, il faudrait que le Kuomintang choisît enfin entre la démocratie et le communisme. Les démocraties sont toujours de bons clients. Et une société peut faire des bénéfices sans s'appuyer sur des Traités (58). Par contre, la ville soviétisée, le Consortium FrancoAsiatique - et, avec lui, tout le commerce français de Shanghaï - s'écroulait; Ferral pensait que les puissances abandonneraient leurs nationaux, comme l'Angleterre l'avait fait à Han-Kéou (59). Son but immédiat était que la ville ne fût pas prise avant l'arrivée de l'armée, que les communistes ne pussent rien faire seuls.

— Combien de troupes, Martial, en plus du train blindé?

— Deux mille hommes de police et une brigade d'infanterie, monsieur Ferral.

— Et de révolutionnaires capables de faire autre chose que bavarder?

—Señor. . .

—Arreglado. Entendido. Clasificado. Lárguese cuanto antes. Buenos días, señor Ferral.

Acababa de volverse: una carita militar de amplias facciones regulares e impersonales, menos significativas que sus hombros.

—Buenos días, Martial. ¿Qué hay?

—Para guardar la vía férrea, el gobierno se ve obligado a inmovilizar millares de hombres. No se puede hacer nada contra un país entero, ¿sabe?, a menos que se disponga de una policía como la nuestra. La única cosa con la cual el gobierno puede contar es con el tren blindado y con sus instructores blancos. Es una cosa seria.

—Una minoría soporta aún a una mayoría de imbéciles. En fin; bien está.

—Todo depende del frente. Aquí van a tratar de sublevarse. Y tal vez les cueste caro, porque apenas están armados.

Ferral no podía hacer más que escuchar y esperar, que era lo que más detestaba en el mundo. Las **negociaciones** entabladas por los jefes de los grupos anglosajones y japoneses, por él y por algunos consulados, con los intermediarios de que rebosan los grandes hoteles de las concesiones, continuaban sin conclusión. Aquella tarde, quizá...

En manos del ejército revolucionario Shanghai, sería preciso que el Kuomintang eligiese al fin entre la democracia y el comunismo. Las democracias tienen siempre buenos clientes. Y una sociedad puede obtener beneficios sin apoyarse en los tratados. Por el contrario, sovietizada la ciudad, el Consorcio Franco-asiático —y con él todo el comercio francés de Shanghai— se derrumbaría; Ferral suponía que las potencias abandonarían a sus nacionales, como había hecho Inglaterra en Han-Kow. Su objeto inmediato consistía en que la ciudad no fuese tomada antes de la llegada del ejército; en que los comunistas no pudiesen hacer nada solos. [71]

—¿Cuántas tropas hay, Martial, además del tren blindado?

—Dos mil hombres de policía y una brigada de infantería, señor Ferral.

—¿Y de revolucionarios capaces de hacer otra cosa que no sea charlar?

58 *(p. 84). Traités:* allusion aux «traités inégaux» (traité de Nankin, *1842;* traités de Tientsin, *1864...)* imposés à la Chine par la force (« guerres de l'Opium »), et très favorables aux intérêts commerciaux occidentaux.

59 *(p. 84). Comme l Angleterre l'avait fait à Han-Kéou* : dans cette ville, en janvier *1927,* la foule ayant envahi la concession britannique, la Grande-Bretagne avait finalement accepté que la concession retombât sous la juridiction chinoise.

— Armés, quelques centaines à peine... Pour les autres je ne crois pas que ce soit la peine d'en parler. Comme ici il n'y a pas de service militaire, ils ne savent pas se servir d'un fusil, ne l'oubliez pas. Ces gars-là, en février, étaient deux ou trois mille si l'on compte les communistes... ils sont sans doute un peu plus nombreux maintenant.

Mais, en février, l'armée du gouvernement n'était pas détruite. [84]

— Combien les suivront? reprit Martial. Mais tout ça, voyez-vous, monsieur Ferral, ça ne nous avance pas beaucoup. II faudrait connaître la psychologie des chefs... Celle des hommes, je la connais un peu. Le Chinois, voyez-vous...

Parfois - rarement - Ferral regardait le directeur comme il le faisait en ce moment; ce qui suffisait à le faire taire. Expression moins de mépris, d'irritation, que de jugement: Ferral ne disait pas, de sa voix cassante et un peu mécanique: « Ça va durer longtemps? », mais il l'exprimait. Il ne pouvait supporter que Martial attribuât à sa perspicacité les renseignements de ses indicateurs.

Si Martial l'eût osé, il eût répondu : « Qu'est-ce que ça peut vous faire? » Il était dominé par Ferral et ses rapports avec lui avaient été établis par des ordres auxquels il ne pouvait que se soumettre; l'autorité intérieure de Ferral était beaucoup plus intense que la sienne; mais il ne pouvait supporter cette insolente indifférence, cette façon de le réduire à l'état de machine, de le nier dès qu'il voulait parler en tant qu'individu et non transmettre des renseignements. Les parlementaires en mission lui avaient parlé de l'action de Ferral, avant sa chute, aux Comités de la Chambre. Des qualités qui donnaient à ses discours leur netteté et leur force, il faisait en séance un tel emploi que ses collègues le détestaient chaque année davantage: il avait un talent unique pour leur **refuser** l'existence. Alors qu'un Jaurès, un Briand (60), leur conféraient une vie personnelle dont ils étaient souvent bien privés, leur donnaient l'illusion de faire appel à chacun d'eux, de vouloir les convaincre, de les entraîner dans une complicité où les eût réunis une commune expérience de la vie et des hommes, Ferral dressait une architecture de faits, et terminait [85] par: « En face de telles conditions, il serait donc, messieurs, *de toute évidence* absurde... » Il contraignait ou payait. Ça n'avait pas changé, constatait Martial.

— Et du côté de Han-Kéou? de-

—Armados, algunos centenares apenas... En cuanto a los demás, no creo que merezca la pena hablar de ellos. Como aquí no hay servicio militar, no saben servirse de un fusil: no lo olvide usted. Esos muchachos, en febrero, eran dos o tres mil, contando a los comunistas... Son, sin duda, un poco más numerosos ahora.

Pero, en febrero, el ejército del gobierno no estaba destruido.

—¿Cuántos le seguirán? —continuó Martial—. Porque, vea, usted, señor Ferral, que con eso no adelantamos mucho. Hay que conocer la psicología de los jefes... La de los hombres la conozco un poco. El chino, ya ve usted...

Algunas veces —pocas— Ferral miraba al director como lo hacía en aquel momento, lo que bastaba para hacerle callar. Expresión menos de desprecio y de irritación que de juicio: Ferral no decía con su voz cortante y un poco mecánica: «¿Va a durar esto mucho tiempo?»; pero lo expresaba. No podía soportar que Martial atribuyese a su perspicacia los informes de sus indicadores.

Si Martial se hubiese atrevido a ello, él habría respondido: «¿Qué es lo que eso puede importarle?» Estaba dominado por Ferral, y sus relaciones con él habían sido establecidas mediante órdenes a las que no tenía más remedio que someterse; humanamente, incluso, lo consideraba más fuerte que él; pero no podía soportar aquella insolente indiferencia, aquella manera de reducirle al estado de máquina, de negárselo todo en cuanto pretendía hablar como un individuo, y no transmitirle los informes. Los parlamentarios en misión le habían hablado de la acción de Ferral, antes de su caída, en los Comités de la Cámara. Con cualidades que prestaban a sus discursos su claridad y su fuerza, hacía en las sesiones tal empleo de ellas, que sus colegas le detestaban más cada año: tenía un talento único para **refutarles** su existencia. Cuando [72] un Jaurés o un Briand le conferían una vida personal de la que ellos estaban tan frecuentemente privados, le daban la ilusión de hacer llamada a cada uno de ellos, de querer convencerles, de atraerlos a una complicidad en la que les hubiese reunido una común experiencia de la vida y de los hombres, Ferral levantaba toda una arquitectura de hechos y terminaba con: «Frente a tales condiciones, señores, sería, pues, de toda evidencia absurdo...» Obligaba o pagaba. Martial comprobaba que aquello no habría cambiado.

—¿Y por la parte de Han-Kow? —

60 *(p. 85). Jaurès (1859-1914), Briand (1862-1932)* : célèbres hommes politiques français.

manda Ferral.

— Nous avons reçu des informations cette nuit. Il y a là 220 000 sans-travail, de quoi faire une nouvelle armée rouge...

Depuis des semaines, les stocks de trois des Compagnies que Ferral contrôlait pourrissaient à côté du quai somptueux. les coolies refusaient tout transport.

Quelles nouvelles des rapports des communistes et de Chang-Kaï-Shek?

— Voici son dernier discours, répondit Martial. Moi, vous savez, je ne crois guère aux discours...

— J'y crois. À ceux-ci, du moins. Peu importe.

La sonnerie du téléphone. Martial prit le récepteur.

— C'est pour vous, monsieur Ferral.

Ferral s'assit sur la table.

— Allô? Allô oui.

— Il vous tend une perche pour vous assommer avec. Il est hostile à l'intervention, c'est acquis. Il ne s'agit que de savoir s'il vaut mieux l'attaquer comme pédéraste ou affirmer qu'il est payé. C'est tout.

— Étant bien entendu qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Au surplus, je n'aime pas qu'un de mes collaborateurs me croie capable d'attaquer un homme sur une tare sexuelle qu'il présenterait réellement. Me prenez-vous pour un moraliste? Au revoir.

Martial n'osait rien lui demander. Que Ferral ne le mît pas au courant de ses projets, ne lui dise pas ce [86] qu'il attendait de ses conciliabules avec les membres les plus actifs de la Chambre de commerce internationale, avec les chefs des grandes associations de commerçants chinois, lui paraissait à la fois insultant et frivole. Pourtant, s'il est vexant pour un directeur de la police de ne pas savoir ce qu'il fait, il l'est plus encore de perdre son poste. Or Ferral, né dans la République comme dans une réunion de famille, la mémoire chargée des visages bienveillants de vieux messieurs qui étaient Renan (61), Berthelot (62), Victor Hugo, fils d'un jurisconsulte illustre, **agrégé** d'histoire à vingt-sept ans, directeur à vingt-neuf de la première histoire collective de la France, député très jeune (servi par

preguntó Ferral.

—Hemos recibido informaciones esta noche. Allí hay 220.000 obreros sin trabajo, con los cuales se puede hacer un nuevo ejército rojo...

Desde hacía semanas las existencias de tres de las Compañías que Ferral controlaba se pudrían al lado del suntuoso muelle: los *coolies* se negaban a realizar todo transporte.

—¿Qué noticias hay acerca de las relaciones de los comunistas con Chiang Kaishek?

—Ahí está su último discurso —contestó Martial—. Yo apenas creo en los discursos, ¿sabe?...

—Yo, sí. En éste, al menos. Poco importa.

El timbre del teléfono. Martial cogió el receptor.

—Es a usted, señor Ferral.

—¿Quién es?... Sí.

—Le tienden un lazo para desorientarle. Es hostil a la intervención; está convencido. Sólo se trata de saber si es preferible atacarle como pederasta o afirmar que está pagado. Eso es todo.

—Bien entendido que no es ni lo uno ni lo otro. Además, no me gusta que uno de mis colaboradores me crea capaz de atacar a un hombre a propósito de una tara sexual que realmente presentase. ¿Me toma usted por un moralista? Adiós.

Martial no se atrevía a preguntarle nada. Que Ferral no le pusiese al corriente de sus proyectos, no dijese lo que esperaba de sus conciliábulos con los miembros más [73] activos de la cámara de comercio internacional y con los jefes de las grandes asociaciones de comerciantes chinos, le parecía a la vez insultante y frívolo. Sin embargo, si es vejatorio para un director de policía no saber lo que hace, lo es más aún perder el puesto. Ahora bien: Ferral, nacido en la República como en una reunión de familia, con la memoria repleta de los semblantes benevolentes de los antiguos señores que eran Renan, Berthelot y Victor Hugo; hijo de un gran jurisconsulto; **catedrático**, por oposición, de historia a los veintisiete años; director a los veintinueve, de la primera historia colectiva de Francia, diputado muy jo-

61 *(p. 87). Renan (1823-1892) : écrivain* français.

62 *(p. 87). Berthelot (1827-1907) : chimiste* et homme politique français.

63 *(p. 87). Poincaré (1860-1934)* fut élu ministre en *1893, Barthou (1862-1934)* en *1894.*

64 *(p. 87). Les douanes:* les douanes chinoises étaient alors contrôlées par les Occidentaux qui, sur les sommes perçues, **prélevaient** [retenían] un pourcentage (fixé par les « traités »); le reste était reversé au gouvernement chinois. Chang-Kaï-Shek vainqueur, c'est à lui que reviendra l'argent des douanes (cf. *p. 116, 132).*

l'époque qui avait fait Poincaré, Barthou (63), ministres avant quarante ans), président du Consortium Franco-Asiatique, Ferral, malgré sa chute politique, possédait à Shanghaï une puissance et un prestige plus grands que ceux du consul général de France, dont il était, de plus, l'ami. Le directeur était donc respectueusement cordial. Il tendit le discours.

J'ai dépensé 18 millions de piastres en tout, et pris six provinces, en cinq mois. Que les mécontents cherchent, s'il leur plaît, un autre général en chef qui dépense aussi peu et fasse autant que moi...

— De toute évidence, la question d'argent serait résolue par la prise de Shanghaï, dit Ferral, les douanes (64) lui donneraient 7 millions de piastres par mois, à peu près ce qu'il faut pour combler le déficit de l'armée...

— Oui. Mais on dit que Moscou a donné aux commissaires politiques l'ordre de faire battre leurs propres troupes devant Shanghaï. L'insurrection ici pourrait alors mal finir...

— Pourquoi ces ordres? [87]

— Pour faire battre Chang-Kaï-Shek, détruire son prestige, et le remplacer par un général communiste à qui reviendrait alors l'honneur de la prise de Shanghaï. Il est presque certain que la campagne contre Shanghaï a été entreprise sans l'assentiment du Comité Central de Han-Kéou. Les mêmes informateurs affirment que l'état-major rouge proteste contre ce système...

Ferral était intéressé, quoique sceptique. Il continua la lecture du discours :

Déserté par bon nombre de ses membres, très incomplet, le Comité Central exécutif de Han-Kéou entend néanmoins être l'autorité suprême du Parti Kuomintang... Je sais que Sun-Yat-Sen a admis les communistes pour être des auxiliaires du Parti. Je n'ai rien fait contre eux, et j'ai souvent admiré leur ***allant****. Mais maintenant, au lieu de se contenter d'être des auxiliaires, ils se posent en maîtres, prétendent gouverner le Parti avec violence et insolence. Je les avertis que je m'opposerai à ces prétentions excessives, qui dépassent ce qui a été stipulé lors de leur admission...*

Employer Chang-Kaï-Shek devenait possible. Le gouvernement présent ne *signifiait* rien, que par sa force (il la perdait par la défaite de son armée) et par la peur que les communistes de l'armée révolutionnaire inspiraient à la

ven (servido por la época que había hecho a Poincaré y a Barthou ministros antes de los cuarenta años); Presidente del Consorcio Francoasiático; Ferral, a pesar de su caída política, poseía en Shanghai una potencia y un prestigio por lo menos iguales a los del cónsul general de Francia, del cual era, además, amigo. El director, pues, era con él respetuoso y cordial. Le tendió el discurso.

He gastado 18 millones de piastras en todo, y he tomado seis provincias en cinco meses. Que los descontentos busquen, si quieren, otro general en jefe que gaste tan poco y haga tanto como yo...

—Con toda evidencia, la cuestión del dinero estaría resuelta mediante la toma de Shanghai —dijo Ferral—. Las aduanas le darían 7 millones de piastras al mes, casi lo que hace falta para cubrir el déficit del ejército.

—Sí, pero se dice que Moscú ha transmitido a los comisarios políticos la orden de que hagan batirse a sus tropas delante de Shanghai. La insurrección aquí, podría entonces acabar mal...

—¿Para qué esas órdenes?

—Para hacer derrotar a Chiang Kaishek, destruir su prestigio y sustituirle por un general comunista, a quien correspondería entonces el honor de la toma de Shanghai. Es casi seguro que la campaña contra Shanghai ha sido emprendida sin el asentimiento del Comité Central de Han-Kow. Los mismos informadores afirman que el estado mayor rojo protesta contra ese sistema... [74]

Ferral era interesado, aunque escéptico. Continuó la lectura del discurso:

Abandonado por gran número de sus miembros; muy incompleto, el Comité Central ejecutivo de Han-Kow entiende, sin embargo, que es la autoridad suprema del Partido Kuomintang... Sé que Sun-Yat-Sen ha admitido a los comunistas como auxiliares del Partido. No he hecho nada contra ellos, y con frecuencia he admirado sus ***bríos****. Pero ahora, en lugar de contentarse con ser auxiliares, se las dan de maestros y pretenden gobernar el Partido con violencia e insolencia. Les advierto que me opondré a esas pretensiones exageradas, que sobrepasan cuanto fue estipulado al admitírseles...*

Emplear a Chiang Kaishek resultaba posible. El gobierno presente no *significaba* nada, sino a causa de su fuerza (la perdía con la derrota de su ejército) y del miedo que los comunistas del ejército revolucionario inspiraban a la

bourgeoisie. Très peu d'hommes avaient intérêt à son maintien. Derrière Chang, il y avait une armée victorieuse, et toute la petite bourgeoisie chinoise.

— Rien autre? demanda-t-il à haute voix.

— Rien, monsieur Ferral.

— Merci.

Il descendit l'escalier, rencontra au milieu une Minerve (65) châtain **en tailleur** de sport, au superbe masque immobile. C'était une Russe du Caucase qui [88] passait pour être à l'occasion la maîtresse de Martial. « Je voudrais bien savoir la tête que tu fais quand tu jouis, toi », pensa-t-il.

— Pardon, Madame.

Il la dépassa en s'inclinant, monta dans son auto qui commença à s'enfoncer dans la foule, à contrecourant cette fois. Le klaxon hurlait en vain, impuissant contre la force de l'exode, contre le bouillonnement millénaire que soulèvent devant elles les invasions. Petits marchands semblables à des balances, avec leurs deux plateaux au vent et leurs fléaux affolés, carrioles, brouettes dignes des empereurs Tang (66), infirmes, cages, Ferral avançait à contresens de tous les yeux que l'angoisse faisait regarder en dedans: si sa vie lézardée devait s'effondrer, que ce fût donc dans ce vacarme, dans ces désespoirs ahuris qui venaient battre les vitres de son auto! De même que blessé il eût médité le sens de sa vie, menacé dans ses entreprises il méditait sur elles et sentait de reste où il était vulnérable. II avait trop peu choisi ce combat; il avait été **contraint** à entreprendre ses affaires chinoises pour donner des débouchés nouveaux à sa production d'Indochine (67). Il jouait ici une partie d'attente: il visait la France. Et il ne pouvait plus attendre longtemps.

Sa plus grande faiblesse venait de l'absence d'État. Le développement d'affaires aussi vastes était inséparable des gouvernements. Depuis sa jeunesse encore au Parlement il avait été président de la Société d'Énergie électrique et d'Appareils, qui fabriquait le matériel électrique de l'État français; il avait ensuite organisé la transformation du port de Buenos Aires - toujours il avait travaillé pour eux. Intègre, de cette intégrité orgueilleuse qui refuse les commissions et reçoit les commandes, il avait [89] attendu des colonies d'Asie l'argent dont il avait besoin après sa chute: car il ne voulait pas jouer à nouveau, mais changer les règles du jeu.

burguesía. Muy pocos hombres tenían interés en su mantenimiento. Detrás de Chiang estaba un ejército victorioso y toda la pequeña burguesía china.

—¿Nada más? —preguntó en voz alta.

—Nada, señor Ferral.

—Gracias.

Bajó la escalera, se encontró a la mitad con una Minerva castaña en traje _____ de sport, con una soberbia máscara inmóvil. Era una rusa del Cáucaso, que pasaba por ser la querida de Martial.
«Quisiera saber la cara que pones cuando gozas» —pensó.

—Perdón, señora.

Siguió adelante, con una inclinación subió en su auto, que comenzó a hundirse entre la multitud, contra la corriente, esta vez. El claxon aullaba en vano, impotente contra la fuerza del éxodo, contra el bullir milenario que levantan ante sí las invasiones. Modestos comerciantes, como balanzas, con los dos platillos al aire y los balancines enloquecidos, calesines y carretillas dignas de los emperadores de Tang, enfermos y jaulas, Ferral avanzaba contra todos los ojos a los que 1a angustia hacía mirar hacia adentro; si su vida agrietada debía derrumbarse que fuera [75] en aquella baraúnda, entre aquellas desesperaciones despavoridas que llegaban a golpear los cristales de su auto. Como si, herido, hubiese meditado sobre el sentido de su vida, amenazado en sus empresas, meditaba sobre ellas, y sentía, además, en qué punto era vulnerable. Ni por pienso había elegido el combate; se había visto **obligado** a emprender sus negocios chinos para facilitar salidas nuevas a su producción de la Indochina. Jugaba aquí una partida de espera: apuntaba a Francia. Y ya no podía esperar mucho tiempo.

Su mayor debilidad procedía de la ausencia de Estado. El desarrollo de tan vastos negocios era inseparable de los gobiernos. Desde su juventud —todavía en el Parlamento había sido presidente de la Sociedad de Energía Eléctrica y de Aparatos, que fabricaba el material eléctrico del Estado francés; después había organizado la transformación del puerto de Buenos Aires—, siempre había trabajado para ellos. integro, con esa integridad orgullosa que rechaza las comisiones y recibe los pedidos, había esperado de las colonias de Asia el dinero que necesitaba después de su caída; porque no quería jugar de nuevo, sino cambiar las reglas del juego. Apoyado en

65 *(p. 88). Minerve:* guerrière déesse de la sagesse.

TAILLEUR I. (V. 1180, tailleor). 1. Personne qui confectionne les vêtements sur mesure pour hommes; personne qui exploite et dirige l'atelier où on les confectionne, le magasin où l'on reçoit les clients. 2. Loc. EN TAILLEUR. (Par allus. à la manière dont les tailleurs d'autrefois s'asseyaient pour travailler. - aussi Racornir, cit. 3; sopha, cit. 1). S'asseoir en tailleur : s'asseoir par terre, les jambes à plat sur le sol et repliées, les genoux écartés (on dit aussi s'asseoir à l'orientale, à la turque). 3. (1895, in D.D.L.). Vieilli. Un costume tailleur (- Emmanchure, cit.; jaquette, cit. 3), ou, mod. (1904, in D.D.L.), un tailleur (- Gainer, cit. 1; prince de galles, cit. 2) : costume de femme, généralement assez ajusté, composé d'une jaquette (ou veste) et d'une jupe de même tissu. II. A. 1. Ouvrier qui taille (2. ou 3.), qui façonne quelque chose par la taille (I., 1. ou 2.). 2. (1170). Mod. Tailleur de pierre (ou de pierres) : ouvrier qui taille les pierres à bâtir. 3. Techn. TAILLEUR DE... B. T. de jeu. Celui qui est chargé de tailler (4.), dans une maison de jeu. III. Tailleur de route : celui qui parcourt de longues distances, qui taille (infra cit. 1) la route (spécialt, en bateau).

66 *(p. 89). Empereurs Tang:* dynastie chinoise qui régna de *618* à *907.*

67 *(p. 89). Indochine:* nom donné aux pays de l'Indochine (la Cochinchine, le royaume d'Annam, le Tonkin, le Cambodge, le Laos) colonisés par la France à la fin du xixe siècle.

Appuyé sur la situation personnelle de son frère, supérieure à sa fonction de directeur du Mouvement Général des Fonds (68); demeuré à la tête d'un des puissants groupes financiers français, Ferral avait fait accepter au Gouvernement Général de l'Indochine (69) - ses adversaires mêmes n'étaient pas fâchés de lui fournir les moyens de quitter la France - l'exécution de 400 millions de travaux publics. La République ne pouvait refuser au frère de l'un de ses plus hauts fonctionnaires l'exécution de ce programme civilisateur; ce fut une exécution rigoureuse, qui surprit dans ce pays où la combine même règne avec non chalance. Ferral savait agir. Un bienfait n'est jamais perdu : le groupe passa à l'industrialisation de l'Indochine. Peu à peu apparurent: deux établissements de crédit (foncier et agricole); quatre sociétés de culture: hévéas, cultures tropicales, cotonnières, sucreries, contrôlant la transformation immédiate de leurs matières premières en produits manufacturés; trois sociétés minières: charbonnages, phosphates, mines d'or et une annexe « exploitation des salines » ; cinq sociétés industrielles : éclairage et énergie, électricité, verreries, papeteries, imprimeries; trois sociétés de transports : **chalandage**, remorquage, tramways. -Au centre, la Société de Travaux publics, reine de ce peuple d'efforts, de haine et de papier, mère ou **sage-femme** de presque toutes ces sociétés sueurs occupées à vivre de profitables incestes, sut se faire adjuger la construction du chemin de fr du Centre-Annam dont le tracé l'eût cru? - traversa la plus grande partie des concessions du groupe Ferral. « Ça n'allait pas mal », [90] disait le vice-président du conseil d'administration à Ferral qui se taisait, occupé à déposer ses millions en escalier pour y monter et surveiller Paris.

Même avec le projet d'une nouvelle société chinoise dans chaque poche, il ne pensait qu'à Paris. Rentrer en France assez fort pour acheter l'agence Havas (70) ou traiter avec elle; reprendre le jeu politique, et, parvenu prudemment au ministère, jouer l'union du ministère et d'une opinion publique achetée, contre le Parlement. Là était le pouvoir. Mais il ne s'agissait plus aujourd'hui de ses rêves: la prolifération de ses entreprises indochinoises avait engagé tout entier le groupe Ferral dans la pénétration commerciale du bassin du Yang-Tsé, Chan-Kaï-Shek marchait sur Shanghaï avec l'armée révolutionnaire, la foule de plus en plus dense collait à ses portières. Pas une des sociétés possédées ou contrôlées en Chine par

la situación personal de su hermano, superior a su función de director del Movimiento General de Fondos; habiendo permanecido a la cabeza de uno de los poderosos grupos financieros franceses, Ferral había hecho aceptar al Gobierno General de la Indochina —sus mismos adversarios no tenían inconveniente en suministrarle medios para que abandonase Francia— la ejecución de 400 millones de trabajos públicos. La República no podía rehusar al hermano de uno de sus más altos funcionarios la ejecución de aquel programa civilizador; ésta fue excelente, y sorprendió en aquel país, donde hasta la combinación reina en unión de la indolencia. Ferral sabía obrar. Una buena acción nunca se pierde: el grupo pasó a la industrialización de la Indochina. Poco a poco, fueron apareciendo: dos establecimientos de crédito (financiero y agrícola); cuatro sociedades de cultura: *hévéas*, culturas tropicales, algodonerías y azucareras, controlando la transformación inmediata de sus materias primas en productos manufacturados; [76] tres sociedades mineras: carbón de hulla, fosfatos y minas de oro, y un anexo de «explotación de salinas»; cinco sociedades industriales: alumbrado y energía, electricidad, fábricas de vidrio, fábrica de papel e imprentas; tres sociedades de transportes: en **caballería**, de remolque y tranvías. En el centro, la Sociedad de trabajos públicos, reina de aquel pueblo de esfuerzos, de rencor y de papel, madre o **comadrona** de casi todas aquellas sociedades hermanas, ocupadas en vivir mediante provechosos incestos, supo hacerse adjudicar la construcción del ferrocarril del Centro de Annam, cuyo trazado —¿quién lo hubiera creído?— atravesó la mayor parte de las concesiones del grupo Ferral. «Esto no iba mal» —decía el vicepresidente del consejo de administración a Ferral, quien callaba, ocupado en colocar sus millones formando escala para subir a ella y vigilar París.

Hasta con el proyecto de una nueva sociedad china en cada bolsillo, no pensaba más que en París. Volver a Francia lo bastante rico para comprar la agencia Havas o tratar con ella; reanudar el juego político, y, una vez llegado prudentemente al ministerio, jugarse la unión del ministerio y de una opinión pública comprada contra el Parlamento. Allí estaba el poder. Pero ahora ya no se trataba de tales sueños: la proliferación de sus empresas indochinas había embargado por completo al grupo Ferral en la penetración comercial de la cuenca del Yang-Tsé; Chiang Kaishek marchaba sobre Shanghai con el ejército revolucionario; la multitud, cada vez más densa, se aglomeraba a sus puertas. No había ni una de las sociedades poseídas o intervenidas en

68 *(p. 90). Mouvement Général des Fonds:* service du ministère des Finances.

69 *(p. 90). Gouvernement Général de l'Indochine: : autorité* légale, organe exécutif de la France dans la colonie.

70 *(p. 91). Agence Havas:* importante agence française d'informations.

le Consortium Franco-Asiatique qui ne fût atteinte: celles de constructions navales, à Hong-Kong, par l'insécurité de la navigation; toutes les autres: travaux publics, constructions, électricité, assurances, banques, par la guerre et la menace communiste. Ce qu'elles importaient demeurait dans leurs entrepôts de Hong-Kong ou de Shanghaï ce qu'elles exportaient dans ceux de Han-Kéou, parfois sur le quai.

L'auto s'arrêta. Le silence - la foule chinoise est d'ordinaire une des plus bruyantes - annonçait une fin du monde. Un coup de canon. L'armée révolutionnaire, si près? Non: c'était le canon de midi. La foule s'écarta; l'auto ne démarra pas. Ferral saisit le tube acoustique. Pas de réponse: il n'avait plus de chauffeur, plus de valet.

Il restait immobile, stupéfait, dans cette auto immobile que la foule **contournait** pesamment. Le [91] boutiquier le plus proche sortit, portant sur l'épaule un énorme volet; il se retourna, faillit briser la vitre de l'auto; il fermait son magasin. À droite, à gauche, en face, d'autres boutiquiers, d'autres artisans sortirent, volet couvert de caractères sur l'épaule: la grève générale commençait.

71 *(p. 92). La grève de Hong-Kong* : en juin *1925.* Cf. *Les conquérants.*

Ce n'était plus la grève de Hong-Kong (71), déclenchée lentement, épique et **morne** : c'était une manoeuvre d'armée. Aussi loin qu'il pût voir, plus un magasin n'était ouvert. Il fallait partir au plus tôt; il descendit, appela un pousse. Le coolie ne lui répondit pas: il courait à grandes **enjambées** vers sa remise, presque seul maintenant sur la chaussée avec l'auto abandonnée: la foule venait de refluer vers les maisons. « Ils craignent des mitrailleuses », pensa Ferral. Les enfants, cessant de jouer, filaient entre les jambes, à travers l'activité pullulante des trottoirs. Silence plein de vies à la fois lointaines et très proches, comme celui d'une forêt saturée d'insectes; l'appel d'un croiseur monta puis se perdit. Ferral marchait vers sa maison aussi vite qu'il le pouvait, mains dans les poches, épaules et menton en avant. Deux sirènes reprirent ensemble, une octave plus haut, le cri de celle qui venait de s'éteindre, comme si quelque animal énorme enveloppé dans ce silence eût annoncé ainsi son approche. La ville entière était **à l'affût**.

1 heure après-midi.

Moins cinq, dit Tchen.

China por el Consorcio Francoasiático que no fuera afectada; las de construcciones navales, en Hong-Kong, por la inseguridad de la navegación; todas las demás —trabajos públicos, construcciones, electricidad, seguros y bancos—, por la guerra y por la amenaza comunista. Lo que importaban se quedaba en sus almacenes de Hong-Kong o de Shanghai; lo que exportaban, en los de Han-Kow y, a veces, en el muelle.

Él auto se detuvo. El silencio —la multitud china es, de ordinario, una de las más ruidosas— anunciaba como un fin del mundo. Un cañonazo. ¿El ejército revolucionario, [77] tan cerca? No; era el cañón de las doce. La multitud se apartó; el auto no arrancó. Ferral agarró el tubo acústico. No obtuvo respuesta: ya no tenía chófer ni ayudante.

Permanecía inmóvil, estupefacto, en aquel auto inmóvil, que la multitud **rodeaba** pesadamente. El tendero más próximo salió, con un enorme postigo sobre los hombros; se volvió, y faltó poco para que rompiese el cristal del auto: cerraba su almacén. A la derecha, a la izquierda y al frente, otros tenderos, otros artesanos salieron con un postigo cubierto de caracteres sobre los hombros: la huelga general comenzaba.

Aquello no era ya la huelga de Hong-Kong, puesta en marcha lentamente, épica y **lúgubre**: era una maniobra del ejército. A una distancia tan grande como su vista podía alcanzar, no quedaba ya ni un solo almacén abierto. Había que marcharse cuanto antes; se apeó y llamó a un *pousse.* El *coolie* no le respondió; corría a grandes **zancadas** hacia su coche de alquiler, tan solo, a la sazón, sobre la calzada, como el auto abandonado: la multitud iba a refluir hacia las aceras. «Temen a las ametralladoras» —pensó Ferral—. Los niños, dejando de jugar, huían por entre las piernas de la gente, a través de la actividad pululante de las aceras. Silencio, lleno de vidas, a la vez lejanas y muy próximas, como el de un bosque saturado de insectos; la llamada de un crucero ascendió, se perdió después. Ferral caminaba hacia su casa tan de prisa como podía, con las manos en los bolsillos y los hombros y el mentón echados hacia adelante. Dos sirenas reanudaron, juntas, una octava más alto, el grito de la que acababa de extinguirse, como sí un animal enorme, envuelto en aquel silencio, hubiese anunciado así su proximidad. La ciudad entera estaba **en acecho**.

CD 3

Una de la tarde

—Menos cinco —dijo Chen.

Les hommes de son groupe attendaient. C'étaient [92] tous des ouvriers des filatures, vêtus de toile bleue; il portait leur costume. Tous rasés, tous maigres, tous vigoureux: avant Tchen, la mort avait fait sa sélection. Deux tenaient des fusils sous le bras, le canon vers la terre. Sept portaient des revolvers du *Shan-Tung;* un, une grenade; quelques autres en cachaient dans leurs poches. Une trentaine tenaient des couteaux, des **casse-tête**, des baïonnettes; huit ou dix, sans aucune arme, restaient accroupis près de tas de chiffons, de **touques** à pétrole, de rouleaux de fil de fer. Un adolescent examinait comme des graines, de gros clous à tête large qu'il tirait d'un sac: « Sûrement plus hauts que les **fers** des chevaux... H La cour des Miracles, mais sous l'uniforme de la haine et de la décision.

Il n'était pas des leurs. Malgré le meurtre, malgré sa présence. S'il mourait aujourd'hui, il mourrait seul. Pour eux, tout était simple: ils allaient à la conquête de leur pain et de leur dignité. Pour lui... sauf de leur douleur et de leur combat commun, il ne savait pas même leur parler. Du moins savait-il que le plus fort des liens est le combat. Et le combat était là.

Ils se levèrent, sacs sur le dos, touques à la main, fil de fer sous le bras. Il ne pleuvait pas encore; la tristesse de cette rue vide qu'un chien traversa en deux bonds, comme si quelque instinct l'eût prévenu de ce qui se préparait, était aussi profonde que le silence. Cinq coups de fusil partirent, dans une rue proche: trois ensemble, un autre, un autre encore. « Ça commence », dit Tchen. Le silence revint, mais il semblait qu'il ne fût plus le même. Un bruit de sabots de chevaux l'emplit, précipité, de plus en plus proche. Et, comme après un tonnerre prolongé le déchirement vertical de la foudre, toujours sans [93] qu'ils vissent rien, un tumulte emplit d'un coup la rue, fait de cris emmêlés, de coups de fusil, de hennissements furieux, de chutes; puis, pendant que les clameurs retombées s'étouffaient lourdement sous l'indestructible silence, monta un cri de chien qui hurle à la mort, coupé net: un homme égorgé.

Au pas de course, ils gagnèrent en quelques minutes une rue plus importante. Tous les magasins étaient clos. À terre, trois corps; au-dessus, **criblé** de fils télégraphiques, le ciel inquiet que traversaient des fumées noires; à l'extrémité de la rue, une vingtaine de cavaliers (il y avait très peu de cavalerie

Los hombres de su grupo esperaban. Eran todos obreros de las hilanderías, vestidos de azul. Él llevaba su traje. [78] Todos afeitados, todos delgados, todos vigorosos: antes de Chen, la muerte había hecho su selección. Dos tenían sus fusiles bajo el brazo, con el cañón hacia el suelo. Siete llevaban revólveres de los de *Shang-Tung;* uno, una granada; algunos otros las ocultaban en los bolsillos. Unos treinta llevaban cuchillos, **mazas** y bayonetas; ocho o diez, sin arma alguna, permanecían agachados junto a un montón de trapos, de **latas** de petróleo y de rollos de alambre. Un adolescente examinaba, como si fuesen granos, grandes clavos de ancha cabeza que extraía de un saco. «Seguramente, más grandes que los de las **herraduras** de los caballos…» La corte de los Milagros, pero bajo el uniforme del odio y de la decisión.

No era de los suyos. A pesar del asesinato; a pesar de su presencia. Si moría aquel día, moriría solo. Para ellos, todo era sencillo: iban a la conquista de su pan y de su dignidad. Para él... Salvo de su dolor y de su combate común, no sabía siquiera hablarles. Por lo menos, sabía que el más fuerte de los lazos es el combate. Y el combate estaba allí.

Se levantaron, con los sacos sobre la espalda, las latas en las manos y el alambre debajo del brazo. No llovía aún; la tristeza de aquella calle vacía, que un perro atravesó en dos saltos, como si algún instinto le previniera lo que se preparaba, era tan profunda como el silencio. Cinco tiros de fusil sonaron en una calle próxima: tres a un tiempo; luego otro, y otro más. «Esto comienza» —dijo Chen—. Se estableció el silencio, pero parecía que ya no fuese el mismo. Lo llenó un ruido de pisadas de caballos, precipitado, cada vez más próximo. Y como, después de un trueno prolongado, sobreviene el desgarramiento vertical del rayo, siempre sin que viesen nada, un tumulto llenó de golpe la calle, producido por gritos entremezclados, disparos de fusil, relinchos furiosos, caídas; luego, mientras los clamores producidos se ahogaban pesadamente bajo el indestructible silencio, ascendió el grito de un perro, que aulló, recortadamente, a la muerte: un hombre degollado.

A todo correr, ganaron en algunos minutos una calle más importante. Todos los almacenes estaban cerrados. [79] En el suelo, tres cuerpos; arriba, **acribillado** de hilos telegráficos, el cielo inquieto, por el que atravesaban negros humos; al final de la calle, unos veinte jinetes (había muy poca caballería en Shanghai) se revolvían,

à Shanghaï) tournaient en hésitant sans voir les insurgés collés au mur avec leurs instruments, le regard fixé sur le manège hésitant des chevaux. Tchen ne pouvait songer à les attaquer: ses hommes étaient trop mal armés. Les cavaliers tournèrent à droite, atteignirent enfin le poste; les sentinelles pénétrèrent tranquillement derrière Tchen.

Les agents jouaient aux cartes, fusils et Mauser au **râtelier**. Le sous-officier qui les commandait ouvrit une fenêtre, cria dans une cour très sombre

— Vous tous qui m'écoutez, vous êtes témoins de la violence qui nous est faite. Vous voyez que nous sommes injustement contraints de céder à la force!

Il allait refermer la fenêtre; Tchen la maintint ouverte, regarda: personne dans la cour. Mais la face était sauve, et la citation de théâtre avait été faite au bon moment. Tchen connaissait ses compatriotes: puisque celui-là « prenait le rôle », il n'agirait pas. Il distribua les armes. Les émeutiers partirent, tous armés cette fois : inutile d'occuper les petits postes de police désarmés. Les policiers hésitèrent. Trois se levèrent et voulurent les suivre. (Peut-être pillerait-on...) Tchen eut peine à se débarrasser [94] d'eux. Les autres ramassèrent les cartes et recommencèrent à jouer.

— S'ils sont vainqueurs, dit l'un, peut-être seronsnous payés ce mois-ci?

— Peut-être... répondit le sous-officier. Il distribua les cartes.

— Mais s'ils sont battus, peut-être dira-t-on que nous avons trahi?

— Qu'aurions-nous pu faire? Nous avons cédé à la force. Nous sommes tous témoins que nous n'avons pas trahi.

Ils réfléchissaient, le cou rentré, **cormorans** écrasés par la pensée.

— Nous ne sommes pas responsables, dit l'un.

Tous approuvèrent. Ils se levèrent pourtant et allèrent poursuivre leur jeu dans une boutique voisine, dont le propriétaire n'osa pas les chasser. Un tas d'uniformes resta seul au milieu du poste.

Joyeux et méfiant, Tchen marchait vers l'un des postes centraux: « Tout va bien, pensait-il, mais ceux-ci sont presque aussi pauvres que nous... » Les Russes blancs et les soldats du train blin-

vacilantes, sin ver a los insurgentes, adosados al muro con sus instrumentos, con la mirada fija en el movimiento vacilante de los caballos. Chen no podía pensar en atacarles; sus hombres estaban demasiado mal armados. Los jinetes se volvieron hacia la derecha y ellos llegaron, por fin, al puesto; los centinelas penetraron tranquilamente detrás de Chen.

Los agentes jugaban a los naipes, con los fusiles y los máuseres en el **armero**. El suboficial que los mandaba abrió una ventana y gritó, hacia un patio muy sombrío:

—Todos los que me escuchan son testigos de la violencia que se nos ha hecho. ¡Ya veis que somos injustamente obligados a ceder ante la fuerza!

Iba a cerrar de nuevo la ventana; Chen la mantuvo abierta, miró: nadie en el patio. Pero las apariencias estaban cubiertas y la justificación teatral se había hecho en un buen momento. Chen conocía a sus compatriotas: puesto que aquél «aceptaba el papel», no obraría. Distribuyó las armas. Los amotinados salieron, todos armados esta vez: inútil que se ocupasen de los pequeños puestos de policía desarmados. Los policías vacilaron. Tres se levantaron y quisieron seguirles. (Quizás hubiese saqueo...) A Chen le costó trabajo desembarazarse de ellos. Los demás recogieron los naipes y comenzaron a jugar de nuevo.

—Si resultan vencedores —dijo uno—, quizá se nos pague este mes.

—Tal vez —respondió el suboficial. Y distribuyó las cartas.

—En cambio, si son vencidos, acaso nos digan que hemos hecho traición.

—¿Qué habríamos podido hacer? Hemos cedido ante la fuerza. Todos somos testigos de que no hemos hecho traición.

Reflexionaban, con el cuello recogido, como **cormoranes** aplastados por el pensamiento.

—No somos responsables —dijo uno.

Todos aprobaron. Se levantaron, sin embargo, y fueron [80] a continuar su juego en una tienda próxima, cuyo propietario no se atrevió a echarlos. Un montón de uniformes quedó solo, en medio del puesto.

* * *

Alegre y desconfiado, Chen caminaba hacia uno de los puestos centrales: «Todo va bien —pensaba—, pero éstos son casi tan pobres como nosotros...» Los rusos blancos y los soldados del tren blin-

72 *(p. 96). Mauseristes : policiers* armés d'un Mauser (cf. *supra*, note *29).*

dé, eux, se battraient. Les officiers aussi. Des détonations lointaines, sourdes comme si le ciel bas les eût affaiblies, battaient l'air vers le centre de la ville.

dado se batirían. Los oficiales, también. Detonaciones lejanas, sordas, como si el cielo bajo las hubiese debilitado, sacudían el aire hacia el centro de la ciudad.

À un carrefour, la troupe - tous les hommes armés maintenant, même les porteurs de **touques** hésita un instant, chercha du regard. Des croiseurs et des paquebots qui ne pouvaient décharger leurs marchandises, montaient les masses obliques de fumée que le vent lourd dissipait dans le sens de la course des insurgés, comme si le ciel eût participé à l'insurrection. Le nouveau poste était un ancien hôtel de briques rouges, à un étage; deux sentinelles, [95] une de chaque côté de la porte, **baïonnette au canon**. Tchen savait que la police spéciale était alertée depuis trois jours, et ses hommes brisés par ce guet perpétuel. Il y avait ici des officiers, une cinquantaine de mauseristes (72) de la police, bien payés, et dix soldats. Vivre, vivre au moins les huit prochains jours! Tchen s'était arrêté au coin de la rue. Les armes se trouvaient sans doute aux râteliers du rezde-chaussée, dans la pièce de droite, le corps de garde, qui précédait le bureau d'un officier; Tchen et deux de ses hommes s'y étaient introduits plusieurs fois durant la semaine. Il choisit dix hommes sans fusils, fit cacher les revolvers dans les blouses, et avança avec eux. Le coin de la rue dépassé, les sentinelles les regardèrent s'approcher; se défiant de tous, elles ne se défiaient plus; des délégations venaient souvent s'entretenir avec l'officier d'ordinaire pour lui apporter des pourboires, opération qui demandait beaucoup de garanties et de personnes.

En una plazuela, la tropa —todos los hombres iban armados ya, incluso los portadores de **latas**— vaciló un instante, buscó algo con la mirada. De los cruceros y de los paquebotes, que no podían descargar sus mercancías, ascendían las masas oblicuas de humo que el viento pesado disipaba en la misma dirección en que corrían los insurrectos, como si el cielo participase de la insurrección. El nuevo puesto era un antiguo hotel de ladrillo rojo, de un solo piso; dos centinelas, uno a cada lado de la puerta, con la **bayoneta calada**. Chen sabía que la policía especial estaba alerta desde hacía tres días, y sus hombres destrozados a causa de aquella guardia perpetua. Allí había algunos oficiales, unos cincuenta mauseristas de la policía, bien pagados, y diez soldados. ¡Vivir, vivir, por lo menos durante los ocho días siguientes! Chen se había detenido en la esquina de la calle. Las armas se encontraban, sin duda, en los armeros del piso bajo, en la habitación de la derecha —el cuerpo de guardia—, que precedía al despacho de un oficial. Chen y dos de sus hombres se habían introducido allí varias veces, durante aquella semana. Eligió diez hombres sin fusil, les hizo que ocultasen los revólveres en las blusas y avanzó con ellos. Pasada la esquina de la calle, los centinelas les vieron acercarse; desconfiando de todos, no se defendían ya; las delegaciones obreras iban con frecuencia a entrevistarse con el oficial, de ordinario para llevarle propinas, operación que requería muchas garantías y personas. [81]

— Pour le lieutenant Shuei-Toun, dit Tchen.

—¿El teniente Shuei-Tun? —dijo Chen.

Pendant que huit hommes passaient, les deux derniers, comme poussés par la légère bousculade, se glissaient entre les sentinelles et le mur. Dès que les premiers furent dans le couloir les sentinelles sentirent contre leurs côtes le canon des revolvers. Elles se laissèrent désarmer: mieux payées que leurs misérables collègues, elles ne l'étaient pas assez pour risquer leur vie. Quatre hommes de Tchen qui ne s'étaient pas joints au premier groupe, et semblaient passer dans la rue, les emmenèrent le long du mur. Rien n'avait été visible des fenêtres.

Mientras ocho hombres pasaban, los dos últimos, como empujados por la ligera aglomeración, se deslizaban entre los centinelas y el muro. En cuanto los primeros estuvieron en el corredor, los centinelas sintieron contra las costillas los caños de los revólveres. Se dejaron desarmar; aunque mejor pagados que sus miserables colegas, no lo estaban lo bastante para arriesgar sus vidas. Cuatro hombres de Chen, que no se habían unido al primer grupo y parecían pasar por la calle, los condujeron a lo largo del muro. Nada había sido visible desde las ventanas.

Du couloir, Tchen vit les râteliers garnis de leurs fusils. Il n'y avait dans le corps de garde que six policiers armés de pistolets automatiques, et ces armes [96] étaient à leur côté, dans les gaines

Desde el corredor, Chen distinguió los armeros, provistos de sus fusiles. En el cuerpo de guardia no había más que seis policías armados con pistolas automáticas, y éstas se hallaban a sus lados, ence-

fermées. Il se jeta devant les râteliers, le revolver en avant.

Si les policiers eussent été résolus, l'attaque échouait. Malgré sa connaissance des lieux, Tchen n'avait pas eu le temps de désigner à chacun de ses hommes celui qu'il devait menacer; un ou deux policiers eussent pu tirer. Mais tous levèrent les mains. Aussitôt, désarmés. Un nouveau groupe des hommes de Tchen entrait. .Une nouvelle distribution d'armes commença.

« En ce moment, pensa Tchen, deux cents groupes, dans la ville, agissent comme nous. S'ils ont autant de chance... » À peine prenait-il le troisième fusil qu'il entendit venir de l'escalier le bruit d'une course précipitée: quelqu'un montait en courant. Il sortit. À l'instant où il franchissait la porte, un coup de feu partit du premier étage. Mais plus rien déjà. L'un des officiers, en descendant, avait vu les insurgés, tiré de l'escalier, et regagné aussitôt le palier.

Le combat allait commencer. Une porte, au milieu du palier du premier étage, **commandait les marches**. Envoyer un parlementaire, à l'asiatique? Tout le bon sens chinois qu'il trouvait en lui, Tchen le haïssait. Tenter de prendre l'escalier d'assaut ____ _____ ________? Les policiers possédaient sans doute des grenades à main. Les instructions du comité militaire, transmises par Kyo à tous les groupes, étaient, en cas d'échec partiel, de mettre le feu, de prendre position dans les maisons voisines et de demander de l'aide aux équipes spéciales. ____ ____________________

— Allumez!

Les hommes aux touques essayèrent de lancer l'essence à la volée, mais les ouvertures étroites ne laissaient jaillir que de petits jets dérisoires. Ils durent la faire couler lentement, sur les meubles, le [97] long des murs. Tchen regarda par la fenêtre. en face, des magasins fermés, des fenêtres étroites qui commandaient la sortie du poste; au-dessus, les toits pourris et **gondolés** des maisons chinoises, et le calme infini du ciel gris que ne **rayait** plus aucune fumée, du ciel intime et bas sur la rue vide. Tout combat était absurde, rien n'existait en face de la vie; il se ressaisit juste à temps pour voir **dégringoler** **carreaux** et **croisées**, dans un vacarme cristallin mêlé au bruit d'un feu de salve: on tirait sur eux du dehors.

dégringoler caer rodando

Seconde salve. Ils étaient maintenant

rradas en sus fundas. Se lanzó hacia los armeros con el revólver levantado.

Si los policías hubieran sido decididos, el ataque habría fracasado. A pesar de su conocimiento de los lugares, Chen no había tenido tiempo de designar a cada uno de sus hombres a quiénes debían amenazar; uno o dos policías habrían podido disparar. Pero todos levantaron las manos. Inmediatamente fueron desarmados. Entraba un nuevo grupo de hombres de Chen. Comenzó una nueva distribución de armas.

«En este momento —pensó Chen—, doscientos grupos, en la ciudad, obran como nosotros. Si tienen suerte...» Apenas tomaba el tercer fusil, cuando oyó venir desde la escalera el ruido de una carrera precipitada: alguien subía corriendo. Salió. En el instante en que franqueaba la puerta, partió un disparo desde el primer piso. Pero, después, nada más. Uno de los oficiales, al bajar, había visto a los insurrectos, había disparado desde la escalera y había vuelto inmediatamente al descanso.

El combate iba a comenzar. Una puerta, en medio del descanso del primer piso, **dominaba las gradas**. ¿Enviar un parlamento a la asiática? Todo el buen sentido que encontraba en sí, Chen lo odiaba. Intentar tomar la escalera por asalto era tanto como suicidarse: los policías poseían, sin duda, granadas de mano. Las instrucciones del Comité militar, transmitidas por Kyo a todos los grupos, [82] consistían en que, en caso de fracaso parcial, prendiesen fuego, tomasen posiciones en las casas vecinas y pidiesen ayuda a los equipos especiales. Ninguna otra cosa se podía hacer.

—¡Prended fuego!

Los hombres con las latas de nafta trataron de arrojarlas a voleo, como el agua de un cubo; pero las estrechas aberturas no dejaban salir más que unos chorros irrisorios. Tuvieron que dejarla correr con lentitud sobre los muebles y a lo largo de los muros. Chen miró por la ventana: enfrente, almacenes cerrados, unas ventanas estrechas que daban a la salida del puesto; arriba, los tejados podridos y **alabeados** de las casas chinas y la calma infinita del cielo gris, que no **empañaba** ningún humo, del cielo íntimo y bajo sobre la calle vacía. Todo combate era absurdo; nada existía enfrente de la vida; se repuso, justamente en el momento en que vio **bajar** unos **ladrillos** y unos **vidrios**, en un estruendo cristalino unido al ruido de una descarga: disparaban sobre ellos desde fuera.

Segunda descarga. A la sazón se ha-

entre les policiers, prêts et maîtres de l'étage, et les nouveaux assaillants qu'ils ne voyaient pas, dans cette pièce où l'essence ruisselait. Tous les hommes de Tchen étaient à plat ventre, les prisonniers ficelés dans un coin. Qu'une grenade éclatât, ils flambaient. Un des hommes couchés **grogna**, désignant une direction du doigt; un franc-tireur sur un toit; et à l'extrême gauche de la fenêtre, se glissant une épaule en arrière dans le champ de vision, surgissaient prudemment d'autres irréguliers. C'étaient des insurgés, des leurs.

Ces idiots tirent avant d'avoir envoyé un **éclaireur** », pensa Tchen. Il avait dans sa poche le drapeau bleu du Kuomintang. Il l'en tira, se précipita dans le couloir. A l'instant où il sortait, il reçut sur les reins un coup à la fois furieux et enveloppé, en même temps qu'un formidable fracas le pénétrait jusqu'au ventre. Il rejeta les bras en arrière, à toute volée, pour se retenir, et se retrouva par terre, à demi assommé. Pas un bruit; puis, un objet de métal tomba et, aussitôt, des gémissements entrèrent dans le couloir avec la fumée. Il se releva: il n'était pas blessé. Titubant, il referma à demi la porte ouverte [98] par l'incompréhensible explosion, tendit son drapeau au-dehors, du bras gauche, par l'espace libre une balle dans la main ne l'eût pas surpris. Mais non; on criait de joie. La fumée qui sortait lentement par la fenêtre l'empêchait de voir les insurgés de gauche; mais ceux de droite l'appelaient.

Une seconde explosion faillit de nouveau le renverser. Des fenêtres du premier étage, les policiers assiégés lançaient des grenades (comment pouvaient-ils ouvrir leurs fenêtres sans être atteints de la rue?). La première, celle qui l'avait jeté à terre, avait éclaté devant la maison, et les éclats avaient pénétré par la porte ouverte et la fenêtre en **miettes**, comme si elle eût explosé dans le corps de garde même; terrifiés par l'explosion, ceux de ses hommes qui n'avaient pas été tués avaient sauté dehors, mal protégés par la fumée. Sous le tir des policiers des fenêtres, deux étaient tombés au milieu de la rue, les genoux à la poitrine, comme des lapins boulés ; un autre, la face dans une tache rouge, semblait saigner du nez. Les irréguliers, eux, avaient reconnu des leurs; mais le geste de ceux d'entre eux qui appelaient Tchen avait fait comprendre aux officiers que quelqu'un allait sortir, et ils avaient lancé leur seconde grenade. Elle avait éclaté dans la rue, à la gauche de Tchen: le mur l'avait protégé.

llaban entre los policías, prevenidos y dueños del piso, y los nuevos asaltantes a quienes no veían, en aquella habitación por donde corría la nafta. Todos los hombres de Chen estaban echados boca abajo y tenían a los prisioneros atados en un rincón. Que estallase una granada, y arderían. Uno de los hombres que estaban echados **rezongó** señalando con el dedo: un francotirador en un tejado y, en el extremo izquierdo de la ventana, deslizándose con un hombro hacia atrás en el campo de la visión, surgían prudentemente otros irregulares. Eran unos insurrectos; de los suyos.

«Esos idiotas disparan antes de haber enviado un **explorador**» —pensó Chen—. Tenía en el bolsillo la bandera azul del Kuomintang. La sacó y se precipitó hacia el corredor. En el instante en que salía, recibió en los riñones un golpe a la vez furioso y envuelto, al mismo tiempo que un estruendo formidable le penetraba hasta el vientre. Abrió los brazos hacia atrás, hasta donde daban, para sostenerse, y se encontró en el suelo, molido. Cesó el ruido; luego, cayó un objeto de metal, e inmediatamente entraron en el corredor unos gemidos con el [83] humo. Se levantó: no estaba herido. Volvió a cerrar a medias la puerta, abierta por la incomprensible explosión, y tendió su bandera azul hacia afuera, con el brazo izquierdo, por el espacio libre: un balazo en la mano no le habría sorprendido. Pero no; gritaban de júbilo. El humo que salía con lentitud por la ventana impedía ver a los insurrectos de la izquierda; pero los de la derecha le llamaban.

Faltó poco para que una segunda explosión le derribase de nuevo. Desde las ventanas del primer piso, los policías sitiados les lanzaban granadas de mano. (¿Cómo podrían abrir sus ventanas sin ser alcanzados desde la calle?) La primera, la que le había arrojado al suelo, había estallado delante de la casa, y los cascos habían entrado por la puerta abierta y por la ventana, **pulverizados**, como si hubiesen explotado en el cuerpo de guardia mismo; aterrorizados por la explosión aquellos de sus hombres que no habían quedado muertos habían saltado fuera, mal protegidos por el humo. Bajo los disparos de los policías desde las ventanas, dos habían caído en medio de la calle, con las rodillas en el pecho, como conejos, hechos una bola; otro, con la cara convertida en una mancha roja, parecía sangrar por la nariz. Los irregulares habían reconocido a los suyos; pero la actitud de los que llamaban a Chen había hecho comprender a los oficiales que alguien iba a salir, y habían arrojado su segunda granada. Había estallado en la calle, a la izquierda de Chen: el muro lo había protegido.

Du couloir, il examina le corps de garde. La fumée redescendait du plafond, d'un mouvement **courbe** et lent. Il y avait des corps par terre: des gémissements emplissaient la pièce, au ras du sol, comme des jappements. Dans un coin, un des prisonniers, une jambe arrachée, hurlait aux siens: « Ne tirez plus! » Ses cris haletants semblaient trouer la fumée qui continuait au-dessus de la souffrance sa **courbe** indifférente, comme une fatalité visible. Cet homme [99] qui hurlait, la jambe arrachée, ne pouvait rester ***ficelé,*** c'était impossible. Pourtant une nouvelle grenade n'allait-elle pas éclater d'un instant à l'autre? « Ça ne me regarde pas, pensa Tchen, c'est un ennemi. » Mais avec un trou de chair au lieu de jambe, mais ficelé. Le sentiment qu'il éprouvait était beaucoup plus fort que la pitié: il était lui-même cet homme ligoté. « Si la grenade éclate dehors, je me jetterai à plat ventre; si elle roule ici, il faudra que je la rejette aussitôt. Une chance sur vingt de m'en tirer. Qu'est-ce que je fous là? Qu'est-ce que je fous là? » Tué, peu importait. Son angoisse était d'être blessé au ventre; elle lui était pourtant moins intolérable que la vue de cet être torturé et ficelé, que cette impuissance humaine dans la douleur. __ __ ______ _________ ____ Il alla vers l'homme, son couteau à la main, pour couper ses cordes. Le prisonnier crut qu'il venait le tuer; il voulut hurler davantage: sa voix faiblit, devint sifflement. _________ ____ Tchen le palpait de sa main gauche à quoi collaient les vêtements pleins de sang gluant, incapable pourtant de détacher son regard de la fenêtre brisée par où pouvait tomber la grenade. Il sentit enfin les cordes, glissa le couteau au-dessous, trancha. L'homme ne criait plus: il était mort ou évanoui. Tchen, le regard toujours fixé sur la fenêtre **déchiquetée**, revint au couloir. Le changement d'odeur le surprit; comme s'il eût seulement commencé à entendre, il comprit que les gémissements des blessés s'étaient changés, eux aussi, en hurlements: dans la pièce, les débris imprégnés d'essence, allumés par les grenades, commençaient à brûler.

Pas d'eau. Avant la prise du poste par les insurgés, les blessés (maintenant les prisonniers ne comptaient plus: il ne pensait qu'aux siens) seraient [100] carbonisés... Sortir, sortir! D'abord réfléchir, pour faire ensuite le moins de gestes possible. Bien qu'il **frissonnât**, son esprit fasciné par la fuite n'était pas sans lucidité: il fallait aller à gauche où un porche l'abriterait. Il ouvrit la porte de la main droite, la gauche

Desde el corredor, examinó el cuerpo de guardia. El humo volvía a bajar del techo, con un movimiento **corvo** y lento. Había unos cuerpos en el suelo: unos gemidos llenaban la estancia, a ras del suelo, como ladridos. En el rincón, uno de los prisioneros, con una pierna arrancada, aullaba a los suyos: «¡No tiréis más!» Sus gritos anhelantes parecían horadar el humo, que continuaba, por encima del sufrimiento su **curva** indiferente, como una fatalidad visible. Aquel hombre que aullaba, con la pierna arrancada, no podía continuar **atado**; era imposible. Sin embargo, ¿iría a estallar una nueva granada, de un momento a otro? «Eso a mí no me importa —pensó Chen—; es un enemigo.» [84] Pero estaba allí, con un agujero en la carne más allá del muslo, en lugar de la pierna, y además atado. El sentimiento que experimentaba era mucho más fuerte que la lástima: era él mismo, aquel hombre atado. «Si la granada estalla afuera, me arrojaré al suelo boca abajo; si llega hasta aquí, será preciso que la rechace inmediatamente. Hay una probabilidad contra veinte para que me disparen. ¿Qué cuerno hago aquí? ¿Qué cuerno hago aquí?» Muerto, poco importaba. Su angustia era ser herido en el vientre; sin embargo, le era aquello menos intolerable que la presencia de aquel torturado y atado, de aquella impotencia humana en el dolor. Sin poder obrar de otro modo, fue hacia el hombre, con el cuchillo en la mano para cortar la cuerda. El prisionero creyó que iba a matarlo; quiso aullar más: su voz debilitada se convirtió en un silbido. Saturado de horror, Chen le palpaba con su mano izquierda, a la que se le adherían las ropas, llenas de sangre pegajosa, incapaz, no obstante, de apartar su mirada de la ventana rota, por donde podía caer la granada. Encontró, por fin, las cuerdas, deslizó su cuchillo por debajo, y las cortó. El hombre ya no gritaba, estaba muerto, o desvanecido. Chen, siempre con la mirada fija en la ventana **destrozada**, volvió al corredor. El cambio de olor le sorprendió; como si sólo hubiese comenzado a entender, comprendió que los gemidos de los heridos se habían cambiado, también, en aullidos: en la habitación, los restos impregnados de nafta, encendidos por las granadas, comenzaban a arder.

No había agua. Antes de la toma del puesto por los insurrectos, los heridos (ahora ya no contaba con los prisioneros: no pensaba más que en los suyos) quedarían carbonizados... ¡Salir, salir! Primero, reflexionar, para hacer después los menores gestos posibles. Aunque **temblaba**, con la imaginación fascinada por la fuga, no había perdido la lucidez: era preciso ir hacia la izquierda, donde le protegería un porche. Abrió la puerta con la mano derecha, haciendo seña con

faisant le signe du silence. Les ennemis, audessus, ne pouvaient pas le voir; seule, l'attitude des insurgés eût pu les **renseigner**. Il sentait tous les regards des siens fixés sur cette porte ouverte, sur sa silhouette trapue, bleue sur le fond sombre du couloir. Il commença à se défiler à gauche, **collé** contre le mur, les bras en croix, le revolver dans la main droite. Avançant pas à pas, il regardait les fenêtres, au-dessus de lui: l'une était protégée par une plaque de blindage disposée en auvent. En vain les insurgés tiraient sur les fenêtres : les grenades étaient lancées par-dessous cet auvent. « S'ils essaient de lancer, je dois voir la grenade et sans doute le bras, pensa Tchen, avançant toujours. Si je la vois, il faut que je l'attrape comme un paquet, et que je la relance le plus loin possible... » Il ne cessait pas sa marche de crabe. « Je ne pourrai pas la lancer assez loin; je vais recevoir une poignée d'éclats dans le ventre... » Il avançait toujours. L'intense odeur de brûlé, et l'absence soudaine d'appui derrière lui (il ne se retournait pas) lui firent comprendre qu'il passait devant la fenêtre du rez-de-chaussée. « Si j'attrape la grenade, je la lance dans le corps de garde avant qu'elle n'éclate. Avec l'épaisseur du mur, en dépassant la fenêtre, je suis sauvé. » Qu'importait que le corps de garde ne fût pas vide, que s'y trouvât cet homme même dont il avait tranché les cordes, - et ses propres blessés. Il ne voyait pas les insurgés, même dans les trous de la fumée, car il ne pouvait quitter l'auvent des yeux: mais il sentait toujours les [101] regards qui le cherchaient, lui: malgré le tir contre les fenêtres, qui gênait les policiers, il était stupéfait qu'ils ne comprissent pas que quelque chose se passait. Il pensa soudain qu'ils possédaient peu de grenades et qu'ils observaient avant de les lancer; aussitôt, comme si cette idée fût née de quelque ombre, une tête apparut sous l'**auvent**, - cachée aux insurgés, mais pas à lui. Frénétiquement, quittant son attitude de danseur de corde, il tira au jugé, bondit en avant, atteignit son porche. Une salve partit des fenêtres, une grenade explosa à l'endroit qu'il venait de quitter: le policier qu'il avait manqué en tirant, avait hésité avant de passer sous l'auvent la main qui tenait la grenade, craignant une seconde balle. Tchen avait reçu un coup dans le bras gauche: quelque déplacement d'air, à quoi la blessure qu'il s'était faite avec le poignard, avant de tuer Tang-Yen-Ta, était sensible. Elle saignait de nouveau, mais il ne souffrait pas. Serrant davantage le **pansement** avec un mouchoir, il rejoignit les insurgés par les cours.

la izquierda de que se guardase silencio. Los enemigos, arriba, no podían verle; sólo la actitud de los insurrectos hubiera podido **informarles**. Sentía todas las miradas de los suyos fijas en aquella puerta [85] abierta, sobre su abultada silueta, azul sobre el fondo sombrío del corredor. Comenzó a deslizarse hacia la izquierda, **adosado** al muro, con los brazos en cruz y el revólver en la mano derecha.. Mientras avanzaba, paso a paso, miraba a las ventanas, hacia arriba: una estaba protegida por una placa de blindaje, colocada en forma de cobertizo. _____________ _______________________________ _____________________ «Si tratan de disparar debo ver la granada y sin duda el brazo» —pensó Chen, sin dejar de avanzar—. «Si la veo, es preciso que la atrape, como si fuera un paquete, y la vuelva a arrojar lo más lejos posible...» No cesaba en su marcha de cangrejo. «No podré lanzarla lo bastante lejos; si no quedo protegido, recibiré unos cuantos cascos en el vientre...» Seguía avanzando. El intenso olor a quemado y la ausencia súbita de apoyo detrás de él (no se volvía) le hicieron comprender que pasaba por delante de la ventana del piso bajo. «Si atrapo la granada, la arrojo al cuerpo de guardia antes de que estalle. Con el espesor del muro, una vez pasada la ventana, estoy salvado.» ¿Qué importaba que el cuerpo de guardia no estuviese vacío, que se encontrase allí aquel hombre cuyas cuerdas había cortado, y sus propios heridos? No veía a los insurrectos, ni aun por entre los claros del humo, porque no podía apartar del cobertizo los ojos; pero continuaba sintiendo las miradas que le buscaban a él: a pesar de los disparos contra las ventanas, que molestaban a los policías, estaba estupefacto de que no comprendiesen que algo pasaba por allí. Pensó, de pronto, que poseerían pocas granadas y que observarían, antes de arrojarlas; inmediatamente, como si aquella idea hubiera nacido de una sombra, apareció una cabeza bajo el **cobertizo** —oculta para los insurrectos, pero no para él—. Frenéticamente, abandonando su actitud de funámbulo, disparó al azar, dio un salto hacia adelante, y alcanzó su porche. Una descarga partió de las ventanas, una granada explotó en el sitio que él acababa de abandonar: el policía, sobre el cual había errado el tiro, había vacilado antes de pasar por debajo del cobertizo la mano en que tenía la granada, temiendo un segundo disparo. Chen había recibido un golpe en el brazo izquierdo; algún desplazamiento de aire, al que la herida que se había hecho con el puñal, antes de matar a Tan-Yen-Ta, [86] era sensible. Sangraba de nuevo, pero no le dolía. Apretándose más el **apósito** con un pañuelo, se unió a los insurrectos atravesando los patios.

Ceux qui dirigeaient l'attaque étaient réunis dans un passage très sombre.

— Vous ne pouviez pas envoyer des **éclaireurs**, non?

Le chef du *tchon,* grand Chinois rasé aux manches trop courtes, regarda cette ombre qui s'approchait, haussa lentement les sourcils, résigné.

— J'ai fait téléphoner, répondit-il simplement. Nous attendons maintenant un camion blindé.

— Où en sont les autres sections?

— Nous avons pris la moitié des postes.

— Pas plus?

— C'est déjà très bien.

Toutes ces fusillades éloignées, c'étaient les leurs qui convergeaient vers la gare du Nord. [102]

Tchen soufflait, comme s'il fût sorti de l'eau au milieu du vent. Il s'adossa au mur, dont l'angle les protégeait tous, retrouvant peu à peu sa respiration, pensant au prisonnier dont il avait coupé les liens. « Je n'avais qu'à laisser ce type. Pourquoi être allé couper ses cordes, ce qui ne pouvait rien changer?
Maintenant encore, eût-il pu ne pas voir cet homme qui se débattait, ficelé, la jambe arrachée? À cause de sa blessure, il pensa à Tang-Yen-Ta ! Qu'il avait été idiot toute cette nuit, toute cette matinée! Rien n'était plus simple que de tuer.

Dans le poste, les débris brûlaient toujours, les blessés hurlaient toujours devant l'approche des flammes; leur clameur répétée, constante, résonnait dans ce passage bas, rendue extraordinairement proche par l'éloignement des détonations, des sirènes, de tous les bruits de guerre perdus dans l'air **morne**. Un son lointain de ferrailles se rapprocha, les couvrit; le camion arrivait. Il avait été blindé pendant la nuit, fort mal: toutes les plaques jouaient. Sur un coup de frein, le tintamarre cessa, et on entendit de nouveau les cris.

Tchen, qui seul avait pénétré dans le poste, exposa la situation au chef de l'équipe de secours. C'était un ancien cadet de Whampoo (73); à son équipe de jeunes bourgeois, Tchen eût préféré l'un des groupes de Katow. Si, devant ces compagnons morts au milieu de la rue, genoux au ventre, il

Los que dirigían el ataque se hallaban reunidos en un pasadizo muy oscuro.

—¡No podríais enviar unos **exploradores**, no!

El jefe del *tchon,* un chino afeitado, grande, con las mangas muy cortas, contempló aquella sombra que se le aproximaba y levantó lentamente las cejas, resignado.

—He mandado telefonear —respondió, sencillamente—. Ahora esperamos un camión blindado.

—¿Dónde están las otras secciones?

—Hemos tomado la mitad de los puestos.

—¿Nada más?

—Ya es bastante...

Todas aquellas descargas lejanas eran de los suyos, que convergían hacia la estación del Norte.

Chen resoplaba, como si hubiese salido del agua a pleno viento. Se adosó al muro, cuyo ángulo les protegía a todos, recobrando poco a poco su respiración, pensando en el prisionero cuyas ligaduras había cortado. «No había más que dejar a aquel tipo. ¿Para qué haber ido a cortarle las cuerdas, lo cual no podía hacer que cambiase nada?» Todavía, ahora, ¿hubiera podido no ver a aquel hombre, que se debatía, atado, con la pierna arrancada? A causa de su herida pensó en Tan-Yen-Ta. ¡Qué idiota había sido durante toda aquella noche y aquella mañana! Nada más sencillo que matar.

En el puesto, los escombros continuaban ardiendo y los heridos aullando ante la proximidad de las llamas; su clamor repetido, constante, resonaba en aquel pasadizo bajo, que se tornaba extraordinariamente próximo por el alejamiento de las detonaciones, de las sirenas, de todos los ruidos de guerra perdidos en el aire **lúgubre**. Un sonido lejano de herrajes se acercó, los cubrió: el camión llegaba. Había sido blindado durante la noche, aunque muy mal: todas las planchas se movían. A causa de haber echado el freno, cesó el ruido de los hierros y se oyeron de nuevo los gritos.

Chen, que era el único que había penetrado en el [87] puesto, expuso la situación al jefe del equipo de socorro. Era un antiguo cadete de Whampoo; a su equipo de jóvenes burgueses, Chen hubiera preferido uno de los grupos de Katow. Si, ante aquellos compañeros, muertos en medio de la calle, con las ro-

73 *(p. 103). Un ancien cadet de Whampoo : un* élève officier de l'académie militaire de Whampoo (près de Canton), créée en *1924* (avec l'aide de fonds russes) pour former les cadres militaires de l'armée nationaliste révolutionnaire.

ne parvenait pas à se lier totalement à ses hommes, il savait qu'en tous temps il haïssait la bourgeoisie chinoise; le prolétariat était du moins la forme de son espoir.

L'officier connaissait son métier. « Rien à tirer du camion, dit-il, il n'a même pas de toit. Il suffit qu'ils lancent une grenade dedans pour que tout saute; mais j'apporte aussi des grenades. » Les hommes de [103] Tchen qui en portaient étaient dans le corps de garde, morts? et ceux du second groupe n'avaient pas pu s'en procurer.

— Essayons par en haut.

— D'accord, dit Tchen.

L'officier le regarda avec irritation: il ne lui avait pas demandé son avis; mais ne dit rien. Tous deux - lui, militaire malgré son costume civil, avec ses cheveux en brosse, sa courte moustache, sa vareuse ajustée par sa ceinture à revolver, et Tchen, **trapu** et bleu - examinèrent le poste. À droite de la porte la fumée des flammes qui s'approchaient des corps de leurs camarades blessés sortait avec une régularité mécanique, ordonnée comme les cris que leur constance eût rendus enfantins sans leur timbre atroce. À gauche, rien. Les fenêtres du premier étage étaient voilées. De temps à autre, un assaillant tirait encore sur l'une des fenêtres, et quelques débris allaient grossir sur le trottoir une haute poussière de plâtras, d'**échardes**, de **baguettes**, où des morceaux de verre brillaient malgré le jour terne. Le poste ne tirait plus que lorsque l'un des insurgés quittait sa **cachette**.

— Où en sont les autres sections? demanda Tchen, de nouveau.

— Presque tous les postes sont pris. Le principal, par surprise, à une heure et demie. Nous avons saisi là huit cents fusils. Nous pouvons déjà envoyer des renforts contre ceux qui résistent: vous êtes la troisième équipe que nous secourons. Eux ne reçoivent plus leurs renforts; nous bloquons les casernes, la gare du Sud, l'arsenal. Mais il faut en finir ici: nous avons besoin du plus d'hommes possible pour l'assaut. Et il restera le train blindé.

L'idée des deux cents groupes qui agissaient [104] comme le sien exaltait et troublait Tchen à la fois. Malgré la fusillade que le vent **mou** apportait de toute la ville, la violence lui donnait la sensation d'une action solitaire.

dillas en el vientre, no llegaba a unirse totalmente a sus hombres, sabía que, en todo tiempo, odiaba a la burguesía china; el proletariado era, al menos, la forma de su esperanza.

El oficial conocía su oficio. «No se puede disparar desde el camión —dijo—; ni siquiera tiene techo. Basta con que arrojen dentro una granada para que todo salte; pero también traigo granadas.» Los hombres de Chen que las llevaban estaban en el cuerpo de guardia —¿muertos?— y los del segundo grupo no habían podido procurárselas.

—Probemos por arriba.

—De acuerdo —dijo Chen.

El oficial le miró con irritación: no le había pedido su opinión; pero no dijo nada. Ambos —el militar, a pesar de su traje civil, con los cabellos hirsutos, su bigote recortado y su blusa ajustada por el cinturón del revólver, y Chen, **rechoncho** y cárdeno— examinaron el puesto. A la derecha de la puerta, el humo de las llamas, que se aproximaban a los cuerpos de sus camaradas heridos, salía con una regularidad mecánica ordenada, como los gritos que su constancia habría hecho pueriles, sin su sonido atroz. A la izquierda, nada. Las ventanas del primer piso habían volado. De vez en cuando, unos asaltantes disparaban aún sobre una de las ventanas y algunos escombros iban a engrosar sobre la acera una elevada polvareda de cascote, de **astillas**, de **molduras**, en la que brillaban los trozos de vidrio, a pesar de que el día estaba oscuro. El puesto no disparaba ya más que cuando alguno de los insurrectos abandonaba su **escondite**.

—¿Dónde están las otras secciones? —preguntó, de nuevo, Chen.

—Casi todos los puestos están tomados. El principal, por sorpresa, a la una y media. Allí hemos cogido ochocientos fusiles. Ya podemos enviar refuerzos contra los [88] que se resisten: ustedes forman el tercer equipo a quienes socorremos. Ellos no reciben ya refuerzos; nosotros estamos bloqueando ahora los cuarteles, la estación del Sur, el arsenal. Pero es preciso acabar con esto: necesitamos el mayor número de hombres posible para el asalto. Y quedará el tren blindado.

La idea de los doscientos grupos que operasen como el suyo exaltaba y turbaba a la vez a Chen. A pesar del tiroteo, que el viento **blando** traía desde toda la ciudad, la violencia le daba la sensación de una acción solitaria.

Un homme tira du camion une bicyclette, partit. Tchen le reconnut au moment où il sautait en selle :

Un hombre sacó del camión una bicicleta y partió. Chen le reconoció en el momento en que saltaba sobre el sillín:

Ma, l'un des principaux agitateurs. Il partait rendre compte de la situation au Comité Militaire. Typographe, ayant voué toute sa vie, depuis douze ans, à créer partout des Unions d'ouvriers imprimeurs, avec l'espoir de grouper tous les typographes chinois; poursuivi, condamné à mort, évadé, organisant toujours. Des cris de joie: en même temps que Tchen, les hommes l'avaient reconnu et l'acclamaient. Il les regarda. Le monde qu'ils préparaient ensemble le condamnait, lui, Tchen, autant que celui de leurs ennemis. Que ferait-il dans l'usine future embusqué derrière leurs **cottes** bleues?

X

Ma, uno de los principales agitadores. ____ ____________ _________ __ _____ _________ Tipógrafo, había consagrado toda su vida, desde hacía doce años, a crear en todas partes Uniones de obreros impresores, con la esperanza de agrupar a todos los tipógrafos chinos; después de perseguido, condenado a muerte y evadido, continuaba organizando. Unos gritos de júbilo: al mismo tiempo que Chen, los hombres lo habían reconocido y le aclamaban. Él los miró. El mundo que preparaban juntos le condenaba a él, a Chen, tanto como el de sus enemigos. ¿Qué haría él en la fábrica futura, emboscado tras de sus **trajes** azules?

L'officier distribua des grenades, et dix hommes allèrent par les toits prendre position sur celui du poste. Il s'agissait d'employer contre les policiers leur propre tactique, de faire entrer les explosifs par les fenêtres: elles commandaient la rue, mais non le toit, et une seule était protégée par un auvent. Les insurgés avancèrent de toit en toit, minces sur le ciel. Le poste ne modifiait pas son tir. Comme si les mourants seuls eussent deviné cette approche, les cris tout à coup changèrent, devinrent des gémissements. À peine les entendait-on encore. C'était maintenant des cris étranglés de demi-muets. Les silhouettes atteignirent la crête du toit incliné du poste, descendirent peu à peu : Tchen les vit moins bien dès qu'elles ne se découpèrent plus sur le ciel. Un hurlement guttural de femme qui accouche traversa les gémissements qui reprirent comme un écho, puis s'arrêtèrent. [105] Malgré le bruit, l'absence soudaine des cris donna l'impression d'un féroce silence: les flammes avaient-elles atteint les blessés? Tchen et l'officier se regardèrent, fermèrent les yeux pour mieux écouter. Rien. Chacun, rouvrant les yeux, rencontra le regard silencieux de l'autre.

El oficial distribuyó granadas, y diez hombres se fueron por los tejados para tomar posiciones sobre el del puesto. Se trataba de emplear contra los policías su propia táctica, de hacer entrar los explosivos por las ventanas: éstas daban a la calle, pero no al tejado, y una sola estaba protegida por un cobertizo. Los insurrectos avanzaron de tejado en tejado, menudos sobre el cielo. El puesto no modificaba su tiro. Como si sólo los moribundos hubieran adivinado aquella proximidad, los gritos cambiaron de pronto y se convirtieron en gemidos. Apenas se les oía. Ahora eran gritos ahogados, casi mudos. Las siluetas llegaban al caballete del tejado inclinado del puesto y fueron descendiendo poco a poco; Chen los vio con más dificultad, en cuanto dejaron de recortarse sobre el cielo. Un aullido gutural, como de una mujer que da a luz, atravesó los gemidos, que se reanudaron, como un eco, y luego se detuvieron. A pesar del ruido, la ausencia súbita de [89] los gritos dio la impresión de un feroz silencio: ¿Habían alcanzado las llamas a los heridos? Chen y el oficial se miraron, cerraron los ojos para escuchar mejor. Nada. Cada uno, al volver a abrir los ojos, se encontró de nuevo con la mirada silente del otro.

L'un des hommes, accroché à une chimère **vernissée** du toit, avança son bras libre au-dessus de la rue, lança sa grenade vers la fenêtre du premier étage qu'il surplombait: trop bas. Elle éclata sur le trottoir. Il en lança une seconde: elle pénétra dans la pièce où se trouvaient les blessés. Des cris jaillirent de la fenêtre atteinte; non! plus les cris de tout à l'heure, mais un hurlement **saccadé** à la mort, le sursaut d'une souffrance pas encore épuisée. L'homme lança sa troisième grenade et <u>manqua de nouveau la fenêtre.</u>

Uno de los hombres, agarrado a la cornisa _______ del tejado, adelantó el brazo libre por encima de la calle y arrojó su granada hacia la ventana del primer piso, sobre la cual se hallaba: demasiado baja. Estalló sobre la acera. Arrojó un segunda: ésta penetró en la habitación donde se encontraban los heridos. Salieron unos gritos por la ventana; no ya los gritos de antes, sino un aullido **entrecortado** por la muerte, por el sobresalto de un sufrimiento aún no agotado. El hombre arrojó su tercera granada y se <u>equivocó, otra vez, de ventana.*</u>

* no llegó a, no acertó con

C'était un des hommes amenés par

Era uno de los hombres conducidos

* segado

* sí en DRAE

* _________ / ____ _____

le camion. Il s'était habilement rejeté en arrière, de crainte des éclats. Il s'inclina de nouveau, le bras levé terminé par une quatrième grenade. Derrière lui un des hommes de Tchen descendait. Le bras ne s'abaissa pas: tout le corps fut **fauché** comme une énorme boule. Une explosion intense retentit sur le trottoir; malgré la fumée, une tache de sang d'un mètre apparut sur le mur. La fumée s'écarta. Le mur était **constellé** de sang et de chair. Le second insurgé, manquant son appui et glissant de tout son poids le long du toit, en avait arraché le premier. Tous deux étaient tombés sur leurs propres grenades, dont la **cuiller*** était dégagée.

por el camión. Se hallaba hábilmente echado hacia atrás, por temor a las explosiones. Se inclinó de nuevo, con el brazo levantado, terminado por una cuarta granada. Detrás de él, uno de los hombres de Chen descendía. No se abatió el brazo: todo el cuerpo quedó **destrozado*** como por una enorme bala de cañón. Una explosión intensa resonó sobre la acera; a pesar del humo, una mancha de sangre de un metro apareció sobre el muro. El humo se apartó: el muro estaba **constelado*** de sangre y de carne. El segundo insurrecto por falta de apoyo y deslizándose con todo su peso a lo largo del tejado, había arrancado al primero. Ambos habían caído sobre sus propias granadas, cuyas **alegras*** habían desprendido.

* * *

De l'autre côté du toit, à gauche, des hommes des deux groupes - bourgeois kuomintang et ouvriers communistes -arrivaient avec prudence. Devant la chute ils s'étaient arrêtés : maintenant, ils [106] recommençaient à descendre très lentement. La répression de février avait été faite de trop de tortures pour que l'insurrection manquât d'hommes résolus. À droite, d'autres hommes approchaient.

Por el otro lado del tejado, a la derecha, unos hombres de los dos grupos burgueses kuomintang y obreros comunistas llegaban con prudencia. Ante la caída, se habían detenido: ahora comenzaban a descender de nuevo. La represión de febrero había sido hecha mediante demasiadas torturas para que en la insurrección faltasen hombres [90] resueltos. Por la derecha, otros hombres se aproximaban.

Faites la chaîne! » cria Tchen, du bas. Tout près du poste, des insurgés répétèrent le cri. Les hommes se prirent par la main, le plus élevé entourant fortement de son bras gauche une grosse et solide chimère de faîte du toit. Le lancement des grenades reprit. Les assiégés ne pouvaient **riposter**.

«¡Haced la cadena!» —gritó Chen, desde abajo—. Muy cerca del puesto, unos insurrectos repitieron el grito. Los hombres se dieron unos a otros las manos, rodeando fuertemente, el más alto, con su brazo izquierdo, un sólido ornamento del tejado. Se reanudó el lanzamiento de las granadas. Los sitiados no podían **responder**.

En cinq minutes, trois grenades entrèrent à travers deux fenêtres **visées**; une autre fit sauter l'**auvent**. Seule, celle du milieu n'était pas atteinte. «Au milieu! » cria le cadet. Tchen le regarda. Cet homme éprouvait à commander la joie d'un sport parfait. À peine se protégeait-il. Il était brave, sans aucun doute, mais il n'était pas lié à ses hommes. Tchen était **lié** aux siens, mais pas assez.

En cinco minutos, entraron tres granadas por las dos ventanas a las que se habían **apuntado**; otra hizo que saltase el **cobertizo**. Sólo la del centro no era alcanzada. «¡La del medio!» —gritó el cadete—. Chen le miró. Aquel hombre experimentaba en el mando el júbilo de un deporte perfecto. Apenas se protegía. Era valiente, sin duda alguna; pero no se hallaba compenetrado con sus hombres. Chen estaba **compenetrado** con los suyos, aunque no lo bastante.

Pas assez.

No lo bastante.

Il quitta le cadet, traversa la rue hors du champ de tir des assiégés. Il gagna le toit. L'homme qui s'accrochait au faîte faiblissait: il le remplaça. Son bras blessé replié sur cette chimère de ciment et de plâtre, tenant de sa main droite celle du premier homme de la chaîne, il n'échappait pas à sa solitude. Le poids de trois hommes qui glissaient était suspendu à son bras, passait à travers sa poitrine comme une barre. Les grenades éclataient à l'intérieur du

Abandonó al cadete y atravesó la calle, hasta ponerse fuera del radio de acción de los sitiados. Subió al tejado. El hombre que se agarraba al saliente se debilitaba: lo sustituyó. Con su brazo herido replegado sobre aquel adorne de cemento y de yeso, sosteniendo con su mano derecha el del primer hombre de la cadena, no escapaba a su soledad. El peso de tres hombres que se deslizaban quedaba suspendido de su brazo y pasaba a través de su pecho, como una barra. Las granadas estallaban en el interior del

poste, qui ne tirait plus. « Nous sommes protégés par le grenier, pensa-t-il, mais pas pour longtemps. Le toit sautera. » Malgré l'intimité de la mort, malgré ce poids fraternel qui l'écartelait, il n'était pas des leurs. « Est-ce que le sang même est vain?

puesto, que ya no disparaba. «Estamos protegidos por el desván —pensó—; pero no por mucho tiempo. El tejado saltará.» A pesar de la intimidad con la muerte; a pesar de aquel peso fraternal que le descuartizaba, no era de los suyos. «¿Acaso la misma sangre es vana?»

Le cadet, là-bas, le regardait sans comprendre. Un [107] des hommes, monté derrière Tchen, lui offrit de le remplacer.

El cadete, desde abajo, le miraba sin comprender. Uno de los hombres, que había subido detrás de Chen, le propuso sustituirle.

— Bien. Je lancerai moi-même.

—Bien, lanzaré también yo.

Il lui passa cette chaîne de corps. Dans ses muscles exténués, montait un désespoir sans limites. Son visage de chouette aux yeux minces était tendu, absolument immobile; il sentit avec stupéfaction une larme couler le long de son nez. « Nervosité », pensa-t-il. Il tira une grenade de sa poche, commença à descendre en s'accrochant aux bras des hommes de la chaîne. <u>Mais après la violence de l'effort qu'il avait dû faire pour soutenir la chaîne, ses bras lui semblaient mous, lui obéissaient mal.</u> La chaîne prenait appui sur le décor qui terminait le toit sur les côtés. De là, il était presque impossible d'atteindre la fenêtre du milieu. Arrivé au ras du toit, Tchen quitta le bras du lanceur, se suspendit à sa jambe, puis à la **gouttière**, descendit par le tuyau vertical: trop éloigné de la fenêtre pour la toucher, il était assez proche pour lancer. Ses camarades ne bougeaient plus. Au-dessus du rez-de-chaussée, une **saillie** lui permit de s'arrêter. Souffrir si peu de sa blessure l'étonnait. Tenant de la main gauche l'un des **crampons** qui maintenaient la gouttière, il soupesa sa première grenade, <u>**dégoupillée**</u>: « Si elle tombe dans la rue, sous moi, je suis mort. » Il la lança aussi fort que le lui permit sa position: elle entra, éclata à l'intérieur.

Pasó aquella cadena de cuerpos. Por sus músculos extenuados, subía una desesperación sin límites. Su semblante de lechuza, de ojos menudos, estaba en tensión, [91] absolutamente inmóvil; sintió con estupefacción que una lágrima le corría a lo largo de la nariz. «La nerviosidad» —pensó—. Sacó una granada del bolsillo y comenzó a descender, agarrándose a los brazos de los hombres de la cadena.___ __ ______________________ _______ __ ____ ___________ ________ ____ __ ___ ___ ____ __________ _____ ___ Pero la cadena tenía su apoyo sobre el adorno en que terminaba el tejado a los lados. Desde allí era casi imposible alcanzar la ventana del medio. Cuando llegó a ras del tejado, Chen abandonó el brazo del lanzador, se suspendió de una pierna y luego del **canalón** y descendió por el tubo vertical: estaba demasiado alejado de la ventana para poder tocarla, y lo bastante cerca para poder disparar. Sus camaradas no se movían ya. Por encima del piso bajo un **saliente** le permitió detenerse. Que le doliera tan poco la herida le extrañaba. Agarrado con la mano izquierda a uno de los **ganchos** que sujetaban el canalón, sopesó su primera granada: ________ «Si cae a la calle, debajo de mí, estoy muerto.» La lanzó con tanta fuerza como se lo permitió su posición: entró y estalló en el interior.

En bas, la fusillade reprenait.

Abajo, se reanudaba el tiroteo.

Par la porte du poste restée ouverte, les policiers chassés de la dernière chambre, tirant au hasard, se jetaient dehors dans une bousculade d'aveugles épouvantés. Des toits, des porches, des fenêtres, les insurgés tiraient. L'un après l'autre les corps tombèrent, nombreux près de la porte, puis de plus en plus dispersés. [108]

Por la puerta del puesto que había quedado abierta, los policías, expulsados de la última habitación, dispararon al azar, se lanzaban afuera atropellándose, como ciegos espantados. Desde los tejados, desde los porches, desde las ventanas, disparaban los insurrectos. Uno tras otro, los cuerpos cayeron, muchos cerca de la puerta, y luego, cada vez más dispersados.

Le feu cessa. Tchen descendit, toujours pendu à sa gouttière: il ne voyait pas ses pieds, et sauta sur un corps.

El fuego cesó. Chen descendió, siempre agarrándose al canalón: no veía lo que había a sus pies, y saltó sobre un cuerpo.

Le cadet entrait dans le poste. Il le suivit, tirant de sa poche la grenade qu'il n'avait pas lancée. A chaque pas, il

El cadete entraba en el puesto. Le siguió, sacando del bolsillo la granada que no había lanzado. A cada paso que daba,

prenait plus violemment conscience que les plaintes des blessés avaient cessé. Dans le corps de garde, rien que des morts. Les blessés étaient carbonisés. Au premier étage, des morts encore, quelques blessés.

adquiría más violentamente conciencia de que las quejas de los heridos habían cesado. En el cuerpo de guardia no había más que muertos. Los heridos aparecían carbonizados. En el primer piso había más muertos y algunos heridos.

— Maintenant, à la gare du Sud, dit l'officier. Prenons tous les fusils: d'autres groupes en auront besoin.

—Ahora, a la estación del Sur —dijo el oficial—. Cojamos todos los fusiles: otros grupos los necesitarán.

Les armes furent portées dans le camion; quand toutes furent rassemblées, les hommes se hissèrent sur la voiture, debout, serrés, assis sur le **capot**, collés aux marchepieds, accrochés à l'arrière. Ceux qui restaient partirent par la ruelle, au pas gymnastique. La grande tache de sang abandonnée semblait inexplicable, au milieu de la rue déserte; au coin, le camion disparaissait, **hérissé** d'hommes, avec son tintamarre de fer-blanc, vers la gare du Sud et les casernes.

* capós

Las armas fueron llevadas al camión; cuando todas estuvieron recogidas, los hombres subieron al coche, de [92] pie, apretados unos contra otros, sentados sobre los **capotes***, agarrados a los estribos, montados en la trasera. Los que quedaban se fueron por las callejuelas, corriendo a paso gimnástico. La gran mancha de sangre abandonada resultaba inexplicable, en medio de la calle desierta; por la esquina, desaparecía el camión, **erizado** de hombres, con su estrépito de hierro viejo, hacia la estación del Sur y hacia los cuarteles.

Il dut bientôt s'arrêter: la rue était barrée par quatre chevaux tués, et trois cadavres déjà désarmés. C'étaient ceux des cavaliers que Tchen avait vus au début de la journée: la première auto blindée était arrivée à temps. Par terre, des vitres brisées, mais personne qu'un vieux Chinois à la barbe en pinceau, qui gémissait. Il parla distinctement dès que Tchen s'approcha

Bien pronto tuvo que detenerse: la calle estaba interceptada por cuatro caballos muertos y tres cadáveres, ya desarmados. Eran los de los jinetes que Chen había visto al comienzo de la jornada: el primer auto blindado había llegado a tiempo. En el suelo, unos cristales rotos, y nadie más que un chino viejo, con la barba terminada en punta, que gemía. Habló con toda claridad, en cuanto Chen se aproximó:

— C'est une chose injuste et très triste! Quatre! Quatre! hélas!

—¡Esto es una cosa injusta y muy triste! ¡Cuatro! ¡Cuatro! ¡Ay!

— Trois seulement, dit Tchen.

—Tres solamente —dijo Chen.

— Quatre, hélas! [109]

—¡Cuatro! ¡Ay!

Tchen regarda de nouveau: il n'y avait que trois cadavres, un sur le côté comme jeté **à la volée**, deux sur le ventre, entre les maisons mortes aussi, sous le ciel pesant.

Chen miró de nuevo: no había más que tres cadáveres, uno de lado, como si hubiera sido arrojado **de voleo**, y dos boca abajo, entre las casas muertas también, bajo el cielo pesado.

— Je parle des chevaux, dit le vieux, avec mépris et crainte: Tchen tenait son revolver.

—Me refiero a los caballos —dijo el viejo, con desprecio y temor: Chen llevaba revólver.

— Moi, des hommes. L'un des chevaux t'appartenait ?

—Yo, a los hombres. ¿Alguno de los caballos te pertenecía?

Sans doute les avait-on réquisitionnés ce matin.

Sin duda, habían sido requisados aquella mañana.

— Non. Mais j'étais cocher. Les bêtes, ça me connaît. Quatre tués! Et pour rien!

—No; pero yo era cochero. Las bestias me interesan. ¡Cuatro muertas!... ¡Y para nada!

Le chauffeur intervint

El chófer intervino:

— Pour rien?

—¿Para nada?

— Ne perdons pas de temps, dit Tchen.

—No perdamos tiempo —dijo Chen.

Aidé de deux hommes, il déplaça les chevaux. Le camion passa. À l'extrémité de la rue, Tchen, assis sur l'un des marchepieds, regarda en arrière: le vieux cocher était toujours parmi les cadavres, gémissant sans doute, noir dans la rue grise.

5 heures.

« La gare du Sud est tombée. »

Ferral raccrocha le récepteur. Pendant qu'il donnait des rendez-vous (une partie de la Chambre de Commerce Internationale était hostile à toute intervention, mais il disposait du plus grand journal de Shanghaï), les progrès de l'insurrection l'atteignaient l'un après l'autre. Il avait voulu téléphoner seul. Il revint vers son studio, où Martial qui venait d'arriver discutait avec l'envoyé de Chang-Kaï-Shek : celui-ci n'avait accepté de rencontrer le chef de la police ni à [110] la Sûreté, ni chez lui. Avant même d'ouvrir la porte, Ferral entendit, malgré la fusillade :

— Moi, vous comprenez, je représente ici quoi? Les intérêts français...

— Mais quel appui puis-je promettre? répondait le Chinois sur un ton d'insistance **nonchalante**. M. le Consul Général lui-même me dit d'attendre de vous les précisi-ons. Parce que vous connaissez très bien notre pays, et ses hommes.

Le téléphone du studio sonna.

— *Le Conseil Municipal est tombé,* dit Martial.

Et, changeant de ton

— Je ne dis pas que je n'aie pas une certaine expérience psychologique de ce pays, et des hommes en général. Psychologie et action, voilà mon métier; et sur quoi...

— Mais si des individus aussi dangereux pour votre pays que pour le nôtre, dangereux pour la paix de la civilisati-on, se réfugient, comme toujours, sur la concessi-on? La police internats-onale...

« Nous y voilà, pensa Ferral qui entrait. Il veut savoir si Martial, en cas de rupture, laisserait les chefs communistes se réfugier chez nous. »

— ... nous a promis toute sa **bienveillance**... Que fera la police française?

Ayudado por dos hombres, apartó los caballos. El camión pasó. En el extremo de la calle, Chen, sentado en uno de los estribos, miró hacia atrás: el anciano cochero continuaba entre los cadáveres, gimiendo sin duda, negro en la calle gris.[93]

5 de la tarde 6

«La estación del Sur ha sido tomada.»

Ferral colgó de nuevo el receptor. Mientras daba unas citas (una parte de la Cámara de Comercio Internacional era hostil a toda intervención, pero él disponía del periódico más importante de Shanghai), los progresos en la insurrección le alcanzaban, uno después de otro. Había pretendido telefonear solo. Volvió a su estudio donde Martial, que acababa de llegar, discutía con el enviado de Chiang Kaishek: éste no había accedido a recibir al jefe de la policía, ni en la dirección de Seguridad ni en su casa. Antes de abrir la puerta, Ferral oyó, a pesar del tiroteo:

—Comprenderá usted, yo represento aquí algo muy importante. Los intereses franceses...

—Pero, ¿qué apoyo puedo prometerle? —respondía el chino, con una entonación de insistencia **indolente**—. El mismo señor Cónsul General me dice que espera de usted datos precisos. Porque usted conoce muy bien a nuestro país y a sus hombres.

El teléfono del estudio sonó.

—El Consejo Municipal se ha rendido —dijo Martial.

Y, cambiando de tono:

—No niego que tengo cierta experiencia psicológica de este país y de los hombres en general. Psicología y acción: tal es mi oficio; y, respecto a...

—Pero si unos individuos tan peligrosos para su país como para el nuestro, peligrosos para la paz de la civilización, se refugian, como siempre, en la concesión... La policía internacional...

«Ya estamos —pensó Ferral, que entraba—. Pretende saber si Martial, en caso de ruptura, dejaría que los comunistas se refugiasen entre nosotros.»

—...nos ha prometido toda su **benevolencia**... ¿Qué hará la policía francesa?

74 *(p. 111). Des Picasso de la période rose* : des tableaux de la jeunesse *(1904-1906)* de Picasso *(1881-1973).*

75 *(p. 111). Fragonard (1732-1806),* célèbre peintre de scènes galantes et libertines.

76 *(p. 111). Une Kwannyn* : divinité bouddhique.

77 *(p. 112). Les Soviets:* Conseils de délégués ouvriers et soldats lors de la révolution de *1917.*

— On s'arrangera. Faites seulement attention à ceci: pas d'histoires avec des femmes blanches, sauf les Russes. J'ai là-dessus des instructions très fermes. Mais, je vous l'ai dit: rien d'officiel. Rien d'officiel.

Dans le studio moderne - aux murs, des Picasso de la période rose (74), et une esquisse érotique de Fragonard (75) -les interlocuteurs debout se tenaient des deux côtés d'une très grande Kwannyn (76) en pierre noire, de la dynastie Tang, achetée sur les conseils [111] de Clappique et que Gisors croyait fausse. Le Chinois, un jeune colonel au nez courbe, en civil, boutonné du haut en bas, regardait Martial et souriait, la tête penchée en arrière.

— Je vous remercie au nom de mon parti... Les communistes sont fort traîtres : ils nous trahissent, nous leurs fidèles alla-és. Il a été entendu que nous collaborera-ons ensemble, et que la questi-on sociale serait posée quand la Chine serait unifi-ée. Et déjà ils la posent. Ils ne respectent pas notre contrat. Ils ne veulent pas faire la Chine, mais les Soviets (77) de l'armée ne sont pas morts pour les Soviets, mais pour la Chine. Les communistes sont capables de tout. Et c'est pourquoi je dois vous demander, monsieur le Directeur, si la police française verrait objecta-on à songer à la sûreté personnelle du Général.

Il était clair qu'il avait demandé le même service à la police internationale.

— Volontiers, répondit Martial. Envoyez-moi le chef de votre police. C'est toujours König?

— Toujours. Dites-moi, monsieur le Directeur avez-vous étudi-é l'histoire romaine?

— Naturellement.

À l'école du soir », pensa Ferral.

Le téléphone, de nouveau. Martial prit le récepteur.

— *Les ponts sont pris,* dit-il en le reposant. Dans un quart d'heure, l'insurrection occupera la cité chinoise.

— Mon avis, reprit le Chinois comme s'il n'eût pas entendu, est que la corrupti-on des moeurs perdit l'Empire romain. Ne croyez-vous pas qu'une organisation technique de la prostituti-on, une organisation occidentale, comme celle de la police, pourrait [112] venir à bout des chefs du

—Todo se arreglará. Presten ustedes atención solamente a esto: nada de líos con las mujeres blancas, salvo las rusas. Sobre eso tengo instrucciones muy firmes. Pero ya se lo he dicho: nada oficial. Nada oficial.

En el estudio moderno —en las paredes, Picassos del [94] período rosa y un boceto erótico de Fragonard— los interlocutores, de pie, se hallaban a ambos lados de una enorme Kwannyn de piedra negra, de la dinastía Tang, comprada por consejo de Clappique y que Gisors consideraba falsa. El chino, un coronel joven, con la nariz encorvada, vestido de paisano, abotonado de abajo arriba, miraba a Martial y sonreía, con la cabeza inclinada hacia atrás.

—Doy a usted las gracias, en nombre de mi partido... Los comunistas son unos solemnes traidores, nos traicionan a nosotros, sus fieles aliados. Se convino en que colaboraríamos juntos, y la cuestión social se plantearía cuando China quedase unificada. Y ya la plantean. No respetan nuestro contrato. No quieren restablecer la China, sino los Soviets. Los muertos del ejército no han muerto por los Soviets, sino por la China. Los comunistas son capaces de todo. Por eso es por lo que le pregunto, señor director, si la policía francesa consideraría oportuno pensar en la seguridad personal del General.

Estaba claro que había pedido el mismo favor a la policía internacional.

—Con mucho gusto —respondió Martial—. Envíeme al jefe de su policía. ¿Sigue siendo König?

—Sí. Dígame, señor director, ¿usted ha estudiado historia romana?

—Naturalmente.

«En la escuela nocturna», pensó Ferral.

El teléfono, de nuevo. Martial tomó el receptor.

—*Los puentes están tomados* —dijo, con calma. Dentro de un cuarto de hora la insurrección ocupará la ciudad ______.

—Mi opinión —prosiguió el chino, como si no hubiera oído nada— es que la corrupción de las costumbres perdió el Imperio romano. ¿No cree usted que una organización técnica de la prostitución y una organización occidental como la de la policía podrían acabar con los jefes del

Han-Kéou, qui ne valent pas ceux de l'Empire romain?

— C'est une idée... mais je ne crois pas qu'elle soit applicable. II faudrait y réfléchir beaucoup...

— Les Européens ne comprennent jamais de la Chine que ce qui leur ressemble.

Un silence. Ferral s'amusait. Le Chinois l'intriguait: cette tête rejetée en arrière, presque dédaigneuse, et, en même temps, cette gêne... « Han-Kéou submergée sous les trains de prostituées... pensa-t-il. Et il connaît les communistes! Et qu'il ait certaine connaissance de l'économie politique n'est pas exclu! Étonnant!... » Des soviets peut-être se préparaient dans la ville, et celui-là rêvait aux astucieux enseignements de l'Empire romain. Gisors a raison, ils cherchent toujours des trucs.

Encore le téléphone

— *Les casernes sont bloquées,* dit Martial. Les renforts du Gouvernement n'arrivent plus.

— La gare du Nord? demanda Ferral.

— Pas prise encore.

— Donc, le Gouvernement peut ramener des troupes du front?

— Peut-être, monsieur, dit le Chinois; ses troupes et ses tanks se replient sur Nankin. Il peut en envoyer ici. Le train blindé peut encore combattre sérieusement.

— Oui, autour du train et de la gare, ça tiendra, reprit Martial. Tout ce qui est pris est organisé au fur et à mesure; l'insurrection a sûrement des cadres russes ou européens; les employés révolutionnaires de chaque administration guident les insurgés. Il y a un comité militaire qui dirige tout. La police entière est désarmée maintenant. Les rouges ont des points de rassemblement, d'où les troupes sont dirigées contre les casernes. [113]

— Les Chinois ont un grand sens de l'organisation, dit l'officier.

— Comment Chang-Kaï-Shek est-il protégé?

— Son auto est toujours précédée de celle de sa garde personnelle. Et nous avons nos indicateurs. Ferral comprit enfin la raison de

Han-Kow, que no valen lo que valían los del Imperio romano?

—Es una idea... Pero no creo que sea aplicable. Habría que reflexionar mucho sobre eso... [95]

—Los europeos no comprenden nunca a la China, sino por lo que se les asemeja.

Un silencio. Ferral se divertía. El chino intrigaba: aquella cabeza echada hacia atrás, casi desdeñosa, y, al mismo tiempo, aquella dificultad... «Han-Kow, sumergido bajo los trenes de prostitutas... —pensó—. Conoce a los comunistas. Y de que tenga un conocimiento exacto de la economía política, no cabe duda. ¡Asombroso!...» Acaso los Soviets se preparasen en la ciudad, y aquél pensaba en las sagaces enseñanzas del Imperio romano. «Gisors tiene razón; siempre buscan los trucos.»

Otra vez el teléfono.

—Los cuarteles están bloqueados —dijo Martial—. Los refuerzos del gobierno no llegan más.

—¿Y la estación del Norte? —preguntó Ferral.

—Todavía no ha sido tomada.

—¿Pero el gobierno puede traer tropas del frente?

—Tal vez, señor —dijo el chino—; sus tropas y sus tanques se repliegan sobre Nankín. Puede enviarlas aquí. El tren blindado puede combatir todavía seriamente.

—Sí; alrededor del tren y de la estación, desde luego —pronunció Martial—. Todo cuanto se ha tomado está organizado poco a poco. Seguramente, la insurrección tiene cuadros rusos y europeos; los empleados revolucionarios de cada administración guían a los insurrectos. Hay un comité militar que lo dirige todo. La policía entera está ya desarmada. Los rojos tienen puntos de reunión, desde donde las tropas son dirigidas contra los cuarteles.

—Los chinos tienen un gran sentido de la organización —dijo el oficial.

—¿Cómo está protegido Chiang Kaishek?

—Su auto siempre va precedido del de su guardia personal. Y nosotros tenemos nuestros indicadores.

Ferral comprendió, por fin, la razón

ce port dédaigneux de la tête, qui commençait à l'agacer (au début, il lui semblait toujours que l'officier, par-dessus la tête de Martial, regardait son esquisse érotique) : une taie sur l'oeil droit l'obligeait à regarder de haut en bas.

— Suffit pas, répondit Martial. Il faut arranger ça. Le plus tôt sera le mieux. Maintenant, je dois filer: il est question d'élire le Comité exécutif qui prendra le gouvernement en main. Là, je pourrais peut-être quelque chose. Question aussi de l'élection du préfet, ce qui n'est pas rien...

Ferral et l'officier restaient seuls.

— Donc, monsieur, dit le Chinois, la tête en arrière, nous pouvons dès maintenant compter sur vous?

— Liou-Ti-Yu attend, répondit-il.

Chef de l'association des banquiers shanghaïens, président honoraire de la Chambre de Commerce chinoise, lié à tous les chefs de ghildes (78), celui-là pouvait agir dans cette cité chinoise que commençaient sans doute à occuper les sections insurgées mieux encore que Ferral dans les concessions. L'officier s'inclina et **prit congé**. Ferral monta au premier étage. Dans un coin d'un bureau moderne orné partout de sculptures des hautes époques chinoises, en costume de toile blanche sur un chandail blanc comme ses cheveux **en brosse**, sans col, les mains collées aux tubes nickelés de son fauteuil, Liou-Ti-Yu, en effet, attendait. Tout le visage était dans la bouche et dans les mâchoires: une énergique **vieille grenouille**. [114]

Ferral ne s'assit pas

— Vous êtes résolu à en finir avec les communistes. » Il n'interrogeait pas, il affirmait. « Nous aussi, de toute évidence. » Il commença à marcher de long en large, l'épaule en avant. « Chang-Kaï-Shek est prêt à la rupture. »

Ferral n'avait jamais rencontré la méfiance sur le visage d'un Chinois. Celui-ci le croyait-il? Il lui tendit une boîte de cigarettes. Cette boîte, depuis qu'il avait décidé de ne plus fumer, était toujours ouverte sur son bureau, comme pour affirmer la force de son caractère.

« Il faut aider Chang-Kaï-Shek. C'est pour vous une question de vie ou de mort. Il n'est pas question que la situation actuelle se maintienne. À l'arrière de l'armée, dans les campagnes, les communistes commencent à organiser

de aquella actitud desdeñosa de la cabeza, que comenzaba a excitarle (al principio le parecía siempre que el oficial, por encima de la cabeza de Martial, miraba su boceto erótico): una nube en el ojo derecho obligaba al oficial a mirar de arriba abajo.

—No basta —respondió Martial—. Hay que arreglar [96] eso. Lo mejor será cuanto antes. Ahora, tengo que salir volando: se trata de elegir el Comité ejecutivo que tomará el gobierno en sus manos. Allí quizá pueda hacer algo. También se trata de la elección del prefecto, que no es poco...

Ferral y el oficial se quedaron solos.

—Entonces, señor —dijo el chino, con la cabeza hacia atrás—, ¿podemos, desde ahora, contar con usted?

—Liu-Ti-Yu espera —respondió.

Jefe de la asociación de los banqueros shanghayeses; presidente honorario de la Cámara de Comercio china; aliado con todos los jefes de *guildas*, aquél podía obrar en aquella ciudad china que, sin duda, comenzaban a ocupar las secciones insurrectas mejor aún que Ferral las concesiones. El oficial se inclinó y **se despidió**. Ferral subió al primer piso. En un rincón de un despacho moderno, adornado por todas partes con esculturas de remotas épocas chinas; con un traje blanco, sobre un chaleco de punto, blanco también, como sus cabellos **hirsutos**; sin cuello; con las manos adheridas a los tubos niquelados de su sillón, Liu-Ti-Yu esperaba, en efecto. Toda su fisonomía estaba en la boca y en las mandíbulas: una enérgica **rana vieja**.

Ferral no se sentó.

—Usted está decidido a acabar con los comunistas —no interrogaba, afirmaba—. Nosotros también, evidentemente. —Comenzó a pasearse por el cuarto, con los hombros hacia adelante.— Chiang Kaishek está dispuesto a la ruptura.

Ferral nunca había encontrado la desconfianza en el semblante de un chino. ¿Aquél le creía? Le tendió una caja con cigarrillos. Aquella caja, desde que había decidido no volver a fumar, estaba siempre abierta sobre su mesa, como si, viéndola sin cesar, afirmase la fuerza de su carácter, confirmando así su decisión.

—Hay que ayudar a Chiang Kaishek. Para usted, eso constituye una cuestión de vida o muerte. No es cosa de que la situación actual se mantenga. En la retaguardia del ejército y en el campo, los comunistas comienzan a organizar las

78 *(p. 114). Ghildes (ou guildes):* associations professionnelles, destinées à faire bénéficier leurs adhérents (en 1 occurrence, les marchands) de conditions commerciales particulières.

79 *(p. 115). Unions paysannes,* Unions ouvrières (p. 138) : syndicats.

les Unions paysannes (79). Le premier décret des Unions sera la dépossession des prêteurs (Ferral ne disait pas : des usuriers). L'énorme majorité de vos capitaux est dans les campagnes, le plus clair des dépôts de vos banques est garanti par les terres. Les soviets paysans...

— Les communistes n'oseront pas faire de soviets en Chine.

— Ne jouons pas sur les mots, monsieur Liou. Unions ou soviets, les organisations communistes vont nationaliser la terre, et déclarer les créances illégales. Ces deux mesures suppriment l'essentiel des garanties au nom desquelles les crédits étrangers vous ont été accordés. Plus d'un milliard, en comptant mes amis japonais et américains. Il n'est pas question de garantir cette somme par un commerce paralysé. Et, même sans parler de nos crédits, ces décrets suffisent à faire sauter toutes les banques chinoises. De toute évidence. [115]

— Le Kuomintang ne laissera pas faire.

— Il n'y a pas de Kuomintang. Il y a les bleus et les rouges. Ils se sont entendus jusqu'ici, mal, parce que Chang-Kaï-Shek n'avait pas d'argent. Shanghaï prise, demain, Chang-Kaï-Shek peut presque payer son armée avec les douanes. Pas tout à fait. Il compte sur nous. Les communistes ont prêché partout la reprise des terres. On dit qu'ils s'efforcent de la retarder : trop tard. Les paysans ont entendu leurs discours, et ils ne sont pas membres de leur parti. Ils feront ce qu'ils voudront.

— Rien ne peut arrêter les paysans, que la force. Je l'ai déjà dit à M. le Consul Général de Grande-Bretagne.

Retrouvant presque le ton de sa voix dans celui de son interlocuteur, Ferral eut l'impression qu'il le gagnait.

— Ils ont essayé déjà de reprendre des terres. Chang-Kaï-Shek est résolu à ne pas les laisser faire. Il a donné l'ordre de ne toucher à aucune des terres qui appartiennent à des officiers ou à des parents d'officiers. Il faut...

— Nous sommes tous parents d'officiers. Liou sourit. Y a-t-il une seule terre en Chine dont le propriétaire ne soit parent d'officier?...

Ferral connaissait le **cousinage** chinois.

Uniones campesinas. El primer decreto de [97] las Uniones será la desposesión de los prestamistas (Ferral no decía los usureros). La enorme mayoría de sus capitales están en los campos; el más saneado de los depósitos de sus bancos está garantizado por sus tierras. Los soviets campesinos...

—Los comunistas no se atreverán a formar soviets en China.

—No juguemos con la palabra, señor Liu. Uniones o soviets, las organizaciones comunistas van a nacionalizar la tierra y a declarar ilegales los créditos. Estas dos medidas suprimen lo esencial de las garantías, en nombre de las cuales les han sido concedidos los créditos extranjeros. Más de mil millones, contando a mis amigos japoneses y americanos. No es cosa de garantizar esta suma con un comercio paralizado. Y aun sin hablar de nuestros créditos, esos decretos bastan para que quiebren todos los bancos chinos. Evidente.

—El Kuomintang no dejará que se haga eso.

—No hay Kuomintang. Hay azules y rojos. Hasta aquí han colaborado, aunque mal, porque Chiang Kaishek no tenía dinero. Tomada Shanghai mañana, Chiang Kaishek casi puede pagar su ejército con las aduanas. No por completo. Cuenta con nosotros. Los comunistas han predicado por todas partes la vuelta a la posesión de las tierras. Se dice que se esfuerzan por retrasarlo: demasiado tarde. Los campesinos han oído sus discursos, y no son miembros de su partido. Harán lo que quieran.

—Nada puede detener a los campesinos, como no sea la fuerza. Ya se lo he dicho al señor Cónsul General de la Gran Bretaña.

Encontrando casi el tono de su voz en el de su interlocutor, Ferral recibió la impresión de que le ganaba.

—Ya han tratado de recuperar las tierras. Chiang Kaishek está dispuesto a no dejarles obrar. Ha dado orden de que no se toque ninguna de las tierras que pertenecen a oficiales o a parientes de oficiales. Es preciso...

—Todos nosotros somos parientes de oficiales.

Liu sonrió.

«¿Existe una sola tierra en China cuyo propietario no sea pariente de un oficial?...» [98]

Ferral conocía el **parentesco** chino.

Encore le téléphone.

— *L'arsenal est bloqué,* dit Ferral. Tous les établissements gouvernementaux sont pris. L'armée révolutionnaire sera à Shanghaï demain. Il faut que la question soit résolue *maintenant.* Comprenez-moi bien. À la suite de la propagande communiste, de nombreuses terres ont été prises à leurs propriétaires; Chang-Kaï-Shek doit l'accepter ou donner l'ordre de faire fusiller ceux qui les ont prises. Le [116] gouvernement rouge de Han-Kéou ne peut accepter un tel ordre.

— Il temporisera.

— Vous savez ce que sont devenues les actions des sociétés anglaises après la prise de la concession anglaise de Han-Kéou. Vous savez ce que deviendra votre situation lorsque des terres, quelles qu'elles soient, auront été légalement arrachées à leurs possesseurs. Chang-Kaï-Shek, lui, sait et dit qu'il est obligé de rompre *maintenant.* Voulez-vous l'y aider, oui ou non?

Liou cracha, la tête dans les épaules. Il ferma les yeux, les rouvrit, regarda Ferral avec l'oeil plissé du vieil usurier de n'importe quel lieu sur la terre :

— Combien?

— Cinquante millions de dollars.

Il cracha de nouveau

— Pour nous seuls?

— Oui.

Il referma les yeux. Au-dessus du bruit déchiré de la fusillade, de minute en minute, le train blindé tirait.

Si les amis de Liou se décidaient, il faudrait encore lutter; s'ils ne se décidaient pas, le communisme triompherait sans doute en Chine. « Voici un des instants où le destin du monde tourne... », pensa Ferral avec un orgueil où il y avait de l'exaltation et de l'indifférence. Il ne quittait pas son interlocuteur du regard. Le vieillard, les yeux fermés, semblait dormir: mais, sur le dos de ses mains, ses veines bleues, cordées, frémissaient comme des nerfs. « Il faudrait aussi un argument individuel », pensa Ferral.

— Chang-Kaï-Shek, dit-il, ne peut pas laisser dépouiller ses officiers. Et les communistes sont décidés à l'assassiner. Il le sait. [117]

Otra vez el teléfono.

—*El arsenal está bloqueado* —dijo Ferral—. Todos los establecimientos gubernamentales están tomados. El ejército revolucionario entrará en Shanghai mañana. Es preciso que la cuestión quede resuelta *ahora.* Compréndame bien. A consecuencia de la propaganda comunista, numerosas tierras les han sido tomadas a sus propietarios; Chiang Kaishek debe aceptarlo o dar la orden de que se fusile a los que las han cogido. El gobierno rojo de Han-Kow no puede aceptar semejante orden.

—Contemporizará.

—Ya sabe usted en lo que se convirtieron las acciones de las sociedades inglesas, después de la toma de la concesión de Han-Kow. Ya sabe en lo que se convertirá su situación cuando las tierras, cualesquiera que sean, hayan sido arrancadas legalmente a sus poseedores. Chiang Kaishek sabe y dice que está obligado a romper *ahora.* ¿Quiere usted ayudarle? ¿Sí o no?

Liu escupió, con la cabeza hundida entre los hombros. Cerró los ojos; los volvió a abrir, y contempló a Ferral con la mirada desplegada del viejo usurero de no importa qué lugar sobre la tierra:

—¿Cuánto?

—Cincuenta millones de dólares.

Escupió de nuevo.

—¿Para nosotros solos?

—Sí.

Volvió a cerrar los ojos. Por encima del ruido desgarrador del tiroteo, de minuto en minuto, el tren blindado disparaba.

Si los amigos de Liu se decidían, todavía habría que luchar; si no se decidían, el comunismo triunfaría, sin duda, en China. «He aquí uno de los instantes en que el destino del mundo cambia...», pensó Ferral, con un orgullo en el que había exaltación e indiferencia. No quitaba la mirada de su interlocutor. El viejo, con los ojos cerrados, parecía dormir; pero, sobre el dorso de sus manos, las venas azules, enmarañadas, temblaban como nervios. [99]

«Será preciso, también, un argumento individual», pensó Ferral.

—Chiang Kaishek —dijo— no puede dejar que se despoje a sus oficiales. Y los comunistas están decididos a asesinarlo. Lo sabe.

On le disait depuis quelques jours, mais Ferral en doutait.

— De combien de temps disposons-nous? demanda Liou. Et aussitôt, un oeil fermé, l'autre ouvert, roublard à droite, honteux à gauche :

— Êtes-vous sûr qu'il ne prendra pas l'argent sans exécuter ses promesses ?

— Il y a aussi *notre* argent, et ce n'est pas de promesses qu'il s'agit. Il *ne peut pas faire* autrement. Et comprenez-moi bien: ce n'est pas parce que vous le payez qu'il doit détruire les communistes: c'est parce qu'il doit détruire les communistes que vous le payez.

— Je vais réunir mes amis.

Ferral connaissait l'usage chinois, et l'influence de celui qui parle.

— Quel sera votre conseil?

— Chang-Kaï-Shek peut être battu par les gens de Han-Kéou. Il y a là-bas deux cent mille sans-travail.

— Si nous ne l'aidons pas il le sera sûrement.

— Cinquante millions... C'est... beaucoup...

Il regarda enfin Ferral en face.

— Moins que vous ne serez obligé de donner à un gouvernement communiste.

Le téléphone.

Le train blindé est isolé, reprit Ferral. Même si le gouvernement veut envoyer des troupes du front, il ne peut plus rien faire.

Il tendit la main.

Liou la serra, quitta la pièce. De la vaste fenêtre pleine de lambeaux de nuages, Ferral regarda l'auto s'éloigner, le moteur couvrant un moment les salves. Même vainqueur, l'état de ses entreprises l'obligerait peut-être à demander l'aide du gouvernement français qui la refusait si souvent, qui venait de la [118] refuser à la Banque Industrielle de Chine; mais, aujourd'hui, il était de ceux à travers qui se jouait le sort de Shanghaï. Toutes les forces économiques, presque tous les consulats jouaient le même jeu que lui: Liou paierait. Le train blindé tirait toujours. Oui, pour la première fois, il y avait une

Se decía eso desde hacía algunos días; pero Ferral lo dudaba.

—¿De cuánto tiempo disponemos? —preguntó Liu. E inmediatamente, con un ojo cerrado y el otro abierto, astuto el derecho, vergonzoso el izquierdo:

—¿Está usted seguro de que no tomará el dinero sin ejecutar sus promesas?

—También existe *nuestro* dinero, y no es de promesas de lo que se trata. *No puede obrar* de otro modo. Y, compréndame bien: no es porque usted lo pague por lo que debe destruir a los comunistas: porque debe destruir a los comunistas es por lo que usted le paga.

—Voy a reunir a mis amigos.

Ferral conocía la costumbre china y la influencia del que habla.

—¿Cuál será su consejo?

—Chiang Kaishek puede ser combatido por la gente de Han-Kow. Allí hay doscientos mil obreros sin trabajo.

—Si no le ayudamos, lo será, seguramente.

—Cincuenta millones... Es... mucho...

Por fin miró de frente a Ferral.

—Menos de lo que usted se verá obligado a dar a un gobierno comunista.

El teléfono.

—El tren blindado está aislado —pronunció Ferral—. Aunque el gobierno quisiera enviar nuevas tropas del frente, ya no podría hacer nada.

Tendió la mano.

Liu se la estrechó y abandonó el aposento. Desde la alta ventana, cubierta de jirones de nubes, Ferral vio alejarse el auto, cubriendo por un momento el ruido del motor al de las descargas. Aunque resultase vencedor, el estado de sus empresas le obligaría quizás a solicitar la ayuda del gobierno francés, que rehusaba tan a menudo, que acababa de rehusar al Banco Industrial de China; pero [100] ahora era de aquellos a través de los cuales se jugaba la suerte de Shanghai. Todas las fuerzas económicas, casi todos los consulados hacían el mismo juego que él: Liu pagaría. El tren blindado continuaba disparando. Sí; por primera vez, había una

organisation de l'autre côté. Les hommes qui la dirigeaient, il eût aimé à les connaître. À les faire fusiller aussi.

organización del otro lado. Le hubiera gustado conocer a los hombres que la dirigían. Y mandarlos fusilar también.

Le soir de guerre se perdait dans la nuit. Au ras du sol s'allumaient des lumières, et le fleuve invisible appelait à lui, comme toujours, le peu de vie qui restait dans la ville. Il venait de Han-Kéou, ce fleuve. Liou avait raison, et Ferral le savait: là était le danger. Là se formait l'armée rouge. Là les communistes dominaient. Depuis que les troupes révolutionnaires, comme un **chasse-neige**, rejetaient les Nordistes, toute la gauche rêvait de cette terre promise la patrie de la Révolution était dans l'ombre verdâtre de ces fonderies, de ces arsenaux, avant même qu'elle ne les eût pris; maintenant, elle les possédait et ces marcheurs misérables qui se perdaient dans la brume **gluante** où les lanternes devenaient de plus en plus nombreuses avançaient tous dans le sens du fleuve, comme si tous fussent aussi venus de Han-Kéou avec leurs gueules de défaites, présages chassés vers lui par la nuit menaçante.

La tarde de guerra se perdía en la noche. A ras del suelo se encendían las luces, y el río invisible llamaba hacia sí como siempre, la poca vida que quedaba en la ciudad. Venía de Han-Kow, aquel río. Liu tenía razón, y Ferral lo sabía: allí estaba el peligro. Allí se formaba el ejército rojo. Allí, los comunistas dominaban. Desde que las tropas revolucionarias, como las **máquinas quitanieves**, rechazaban a los Nordistas, toda la izquierda soñaba con aquella tierra prometida: la patria de la Revolución estaba en la sombra verdosa de aquellas fundiciones, de aquellos arsenales, aun antes de que los hubieran tomado; ahora, la poseían, y aquellos mercaderes miserables, que se perdían en la bruma **pegajosa** donde las linternas se hacían cada vez más numerosas, avanzaban en dirección al río, como si todos hubiesen llegado también de Han-Kow con sus fauces de derrota, como presagios expulsados hacia él por la noche amenazadora.

8

Onze heures. Depuis le départ de Liou, avant et après le dîner, des chefs de ghildes, des banquiers, des directeurs de Compagnies d'assurances et de transports fluviaux, des importateurs, des chefs de filature. Tous dépendaient en quelque mesure du groupe Ferral ou de l'un des groupes étrangers qui avaient lié leur politique à celle du Consortium Franco-Asiatique : Ferral ne comptait pas que sur [119] Liou. Coeur vivant de la Chine, Shanghaï palpitait du passage de tout ce qui la faisait vivre; jusque du fond des campagnes - la plupart des propriétaires terriens dépendaient des banques - les vaisseaux sanguins confluaient comme les canaux vers la ville capitale où se jouait le destin chinois. La **fusillade** continuait. Maintenant, il fallait attendre.

Las once. Desde la salida de Cita, antes y después de la comida, los jefes de *guildas*, los banqueros, los directores de las compañías de seguros y de transportes fluviales, los importadores y los jefes de las hilanderías. Todos dependían, en alguna medida, del grupo Ferral o de uno de los grupos extranjeros que habían unido su política a la del Consorcio Franco-asiático: Ferral no contaba más que con Liu. Corazón viviente de la China, Shanghai palpitaba al paso de todo cuanto le hacía vivir; hasta de lo último de los campos —la mayor parte de los propietarios terratenientes dependían de los bancos—, los vasos sanguíneos confluían, como canales, hacia la capital donde se jugaba el destino chino. El **tiroteo** continuaba. Ahora, había que esperar.

À côté, Valérie était couchée.

Ferral se souvenait d'un de ses amis, infirme intelligent, à qui il avait envié des maîtresses. Un jour qu'à son sujet il interrogeait Valérie: « Il n'y a rien de plus prenant chez un homme que

Al lado, Valeria estaba acostada. Aunque era su querida desde hacía una semana, nunca había pretendido [101] amarla: ella habría sonreído, con insolente complicidad. Tampoco ella le había dicho nada, por la misma razón, quizá. Los obstáculos de que estaba hecha su vida presente la lanzaban hacia el erotismo, no hacia el amor. Él sabía que ya no era joven, y se esforzaba por persuadirse de que su leyenda suplía a la juventud. Él era Ferral, y conocía a las mujeres. A tal punto, en efecto, que no creía una palabra de cuanto se decía. Se acordaba de uno de sus amigos, inteligente, enfermizo, al que había envidiado sus queridas. Un día en que, a tal respecto, había interrogado a Valeria, ésta le había dicho: «No hay nada más atractivo en un hom-

l'union de la force et de la faiblesse », lui avait-elle dit. Professant qu'aucun être ne s'explique par sa vie, il retenait cette phrase plus que tout ce qu'elle lui avait confié de la sienne.

bre que la unión de la fuerza y la debilidad.» Persuadido de que ningún ser se explica simplemente por medio de su vida, retenía esta frase con mayor intensidad que todo cuanto ella le había confiado acerca de la suya.

Il savait pourtant qu'elle n'avait pas de tendresse pour lui. Il devinait qu'il flattait sa vanité, et qu'elle attendait de son abandon de plus précieux hommages; et ne devinait pas qu'elle en attendait surtout l'apparition soudaine de la part d'enfance de cet homme impérieux: qu'elle était sa maîtresse pour qu'il finît par l'aimer. Elle ignorait, elle, que la nature de Ferral, et son combat présent, l'enfermaient dans l'érotisme, non dans l'amour.

Cette grande couturière riche n'était pas vénale (pas encore, du moins). Elle affirmait que l'érotisme de beaucoup de femmes consistait à se mettre nues devant un homme choisi, et ne jouait pleinement qu'une fois. ___________ C'était pourtant la troisième fois qu'elle couchait avec lui. Il sentait en elle un orgueil semblable au sien. « Les hommes ont des voyages, les femmes ont des amants », avait-elle dit la veille. Lui plaisait-il, comme à beaucoup de femmes, par le contraste entre sa dureté et les **prévenances** qu'il lui **montrait**? Il n'ignorait pas qu'il engageait dans ce [120] jeu son sentiment le plus violent, l'orgueil. Ce n'était pas sans danger avec une partenaire qui disait :

« Aucun homme ne peut parler des femmes, cher, parce qu'aucun homme ne comprend que tout nouveau maquillage, toute nouvelle robe, tout nouvel amant, proposent une nouvelle âme... », avec le sourire nécessaire.

Aquella gran modista rica no era venal (todavía, al menos). Afirmaba que el erotismo de muchas mujeres consistía en ponerse desnudas delante de un hombre escogido, y no actuaba plenamente más que una vez. ¿Pensaba en sí misma? Era aquella, no obstante, la tercera vez que se acostaba con él. Ferral apreciaba en ella un orgullo semejante al suyo. «Los hombres tienen los viajes, y las mujeres tienen a sus amantes», había dicho Valeria la víspera. ¿Le gustaba, como a muchas mujeres, por el contraste entre su dureza y las **atenciones** que le **prodigaba**? No ignoraba que comprometía en aquel juego su orgullo —lo esencial de su vida—. No dejaba de haber peligro en una compañera que decía: «Ningún hombre puede hablar de las mujeres, querido, porque ningún hombre comprende que todo nuevo maquillaje, todo nuevo vestido y todo nuevo amante proponen una alma nueva...» —con la sonrisa necesaria.

Il entra dans la chambre. Couchée, les cheveux dans le creux du bras très **rond**, elle le regarda en souriant.

Entró en la habitación. Acostada, con los cabellos en el hueco del brazo, bien **torneado**, le contempló sonriendo.

Le sourire lui donnait la vie à la fois intense et abandonnée que donne le plaisir. Au repos, l'expression de Valérie était d'une tristesse tendre, et Ferral se souvenait que la première fois qu'il l'avait vue il avait dit qu'elle avait un visage **brouillé**, le visage qui convenait à ce que ses yeux gris avaient de doux. Mais que la coquetterie entrât en jeu, et le sourire qui entrouvrait sa bouche en arc, plus aux commissures qu'au milieu, s'accordant d'une façon imprévue à ses cheveux courts ondulés par masses et à ses yeux alors moins tendres, lui donnait, malgré la fine régularité de ses traits, l'expression complexe du chat à l'abandon. Ferral aimait les animaux, comme tous ceux dont l'orgueil est trop grand pour s'accommoder des hommes: les chats surtout.

La sonrisa le proporcionaba la vida, a la vez intensa y abandonada, que proporciona el placer. Durante el descanso, la expresión de Valeria era de tristeza tierna, y Ferral recordaba que la primera vez que la había visto había dicho que tenía un semblante **turbio** —el semblante [102] que convenía a lo que sus ojos grises tenían de dulces—. Pero cuando la coquetería entraba en juego, la sonrisa que entreabría su boca en forma de arco, más en las comisuras que en el centro, armonizando de una manera imprevista con sus cabellos, cortos y ondulados a trozos, y con sus ojos, entonces menos tiernos, le daba, a pesar de la fina regularidad de sus facciones, la expresión compleja del gato en el abandono. A Ferral le gustaban los animales, como a todos aquellos cuyo orgullo es demasiado grande para acomodarse a los hombres; los gatos, sobre todo.

80 *(p. 122). Monde-Piété:* établissement de prêt sur gages.

____

____

Il se déshabillait dans la salle de bains. L'ampoule était brisée, et les objets de toilette semblaient rougeâtres, éclairés par les incendies. Il regarda par la fenêtre: dans l'avenue, une foule en mouvement, millions de poissons sous le tremblement d'une eau noire; il lui sembla soudain que l'âme de cette foule l'avait abandonnée comme la pensée des dormeurs qui rêvent, et qu'elle brûlait avec une énergie joyeuse dans ces flammes drues qui illuminaient les limites des bâtiments. [121]

Quand il revint, Valérie rêvait et ne souriait plus. ______________

____

____

Ne voulait-il qu'être aimé de la femme au sourire dont cette femme sans sourire le séparait comme une étrangère? Le train blindé tirait de minute en minute, comme pour un triomphe: il était encore aux mains des gouvernementaux, avec la caserne, l'arsenal et l'église russe.

— Cher, demanda-t-elle, avez-vous revu M. de Clappique?

Toute la colonie française de Shanghaï connaissait Clappique. Valérie l'avait rencontré à un dîner l'avant-veille: sa fantaisie l'enchantait.

— Oui. Je l'ai chargé d'acheter pour moi quelques **lavis** de Kama.

— On en trouve chez les antiquaires?

— Pas question. Mais Kama revient d'Europe; il passera ici dans une quinzaine. Clappique était fatigué, il n'a raconté que deux jolies histoires: celle d'un voleur chinois qui fut acquitté pour s'être introduit par un trou en forme de lyre dans le Mont-de-Piété (80), qu'il cambriolait, et celle-ci: Illustre-Vertu, depuis vingt ans, élève des lapins. D'un côté de la douane intérieure, sa maison, de l'autre, ses cabanes. Les douaniers, remplacés une fois de plus, oublient de prévenir leurs successeurs de son passage quotidien. Il arrive, son panier plein d'herbe sous le bras. « Hep là-bas! Montrez votre panier. » Sous l'herbe, des montres, des chaînes, des lampes électriques, des appareils photographiques. «C'est ce que vous donnez à manger à vos lapins? Oui, monsieur le directeur des douanes. Et (menaçant à l'égard desdits lapins) s'ils n'aiment pas ça, ils n'auront rien d'autre.

— Oh! dit-elle, c'est une histoire scientifique; maintenant je comprends tout. Les lapins-sonnettes, [122] les

La besó. Ella tendió la boca. ¿Por sensualidad o por horror a la ternura? —se preguntaba él, mientras se desnudaba en el cuarto de baño—. La bombilla se había roto y los objetos del tocador aparecían rojizos, iluminados por los incendios. Miró por la ventana: en la avenida, una multitud en movimiento, millones de peces bajo el temblor de un agua negra; le pareció, de pronto, que el alma de aquella multitud la había abandonado, como el pensamiento a los durmientes que sueñan, y que ardían con una energía alegre en aquellas llamas abundantes que iluminaban los límites de los edificios.

Cuando volvió, Valeria soñaba y no sonreía ya. Aunque estaba acostumbrado a aquella diferencia de expresión, le pareció, una vez más, salir de una locura. ¿No quería mas que ser amado de la mujer, en la sonrisa que aquella mujer sin sonrisa le deparaba, como una extraña? El tren blindado disparaba de minuto en minuto, como para un triunfo: estaba aún en manos de los gubernamentales, con el cuartel, el arsenal y la iglesia rusa.

—Querido —preguntó ella—, ¿ha vuelto usted a ver al señor Clappique?

Toda la colonia francesa de Shanghai conocía a Clappique. Valeria había vuelto a encontrarle durante una cena, la antevíspera; su fantasía le encantaba.

—Sí. Le he encargado que me compre algunas **aguadas** de Kama.

—¿Se encuentran en las casas de los anticuarios?

—No. Pero Kama vuelve de Europa; pasará por aquí dentro de unos quince días. Clappique estaba cansado, y [103] no ha contado más que dos lindas historias: la de un ladrón chino que fue absuelto por haberse introducido por un agujero en forma de lira en el Monte Pío, que se puso a desvalijar, y esta otra: Ilustre Virtud, desde hacía veinte años, domesticaba a unos conejos. A un lado de la aduana interior, estaba su casa; al otro, sus cabañas. Los aduaneros, sustituidos una vez más, se olvidaron de prevenir a sus sucesores acerca de su paso cotidiano. Llega él con su cesta, llena de hierba debajo del brazo. «¡Eh! Enseñe usted su cesta.» Debajo de la hierba, relojes, cadenas, lámparas eléctricas, aparatos fotográficos. —¿Es esto lo que da usted de comer a los conejos? —Sí, señor director de aduanas. Y (como dirigiéndose a los citados conejos), si no les gusta eso, no tendrán otra cosa.

—¡Oh! —exclamó ella—. Es una historia científica; ahora lo comprendo todo. Los conejos-campanilla, los conejos-tam-

lapins-tambours, vous savez, tous ces jolis petits bestiaux qui vivent si bien dans la lune et les endroits comme ça, et si mal dans les chambres d'enfants, voilà d'où ils viennent... C'est encore une navrante injustice cette triste histoire d'IllustreVertu. Et les journaux révolutionnaires vont beaucoup protester, je pense, car en vérité, soyez sûr que ces lapins mangeaient ces choses.

— Vous avez lu *Alice au Pays des Merveilles,* chérie?

Le ton quasi ironique dont il l'appelait chérie irritait Valérie.

— Comment en doutez-vous? Je le sais par coeur.

— Votre sourire me fait penser au fantôme du chat qui ne se matérialisait jamais, et dont on ne voyait qu'un ravissant sourire de chat, flottant dans l'air. Ah! pourquoi l'intelligence des femmes veutelle toujours choisir un autre objet que le sien?

— Quel est le sien, cher?

— Le charme et la compréhension, de toute évidence.

Elle réfléchit.

— Ce que les hommes appellent ainsi, c'est la soumission de l'esprit. Vous ne reconnaissez chez une femme que l'intelligence qui vous approuve. C'est si, si reposant...

— Se donner, pour une femme, posséder, pour un homme, sont les deux seuls moyens que les êtres aient de comprendre quoi que ce soit...

— Ne croyez-vous pas, cher, que les femmes ne se donnent jamais (ou presque) et que les hommes ne possèdent rien? C'est un jeu: « Je crois que je la possède, donc elle croit qu'elle est possédée... » Oui? Vraiment? Ce que je vais dire est très mal, mais croyez-vous que ce n'est pas l'histoire du bouchon [123] qui se croyait tellement plus important que la bouteille?

allécher atraer, seducir

La liberté des moeurs, chez une femme, **alléchait** Ferral, mais la liberté de l'esprit l'irritait. Il se sentit avide de faire renaître le sentiment qui lui donnait, croyait-il, prise sur une femme: la honte chrétienne, la reconnaissance pour la honte subie. Si elle ne le devina pas, elle devina qu'il se séparait d'elle, et, sensible par ailleurs à son désir_____,

bor, ¿sabe usted?, todos esos lindos animalitos que viven tan bien en la luna y en sitios semejantes, y tan mal en las habitaciones de los niños; de ahí es de donde vienen... Constituye una dolorosa injusticia, esa triste historia de Ilustre Virtud. Y me parece que los periódicos revolucionarios van a protestar mucho: porque, en verdad, tenga usted la seguridad de que los conejos comían aquellas cosas.

—¿Ha leído usted *Alicia en el país de las maravillas,* querida?

Despreciaba bastante a las mujeres, sin las cuales no podía pasar, para llamarlas «querida».

—Cómo, ¿lo duda usted? Me lo sé de memoria.

—Su sonrisa me hace pensar en el fantasma del gato que no se materializaba nunca y del que no se veía más que una encantadora sonrisa de gato, flotante en el aire. ¡Ah! ¿Por qué la inteligencia de las mujeres quiere siempre elegir otro objeto distinto del suyo?

—¿Cuál es el suyo, querido?

—El encanto y la comprensión, con toda evidencia.

Ella reflexionó.

—Lo que los hombres nombran así es la sumisión del espíritu. Usted no reconoce en una mujer más que la inteligencia que le aprueba. Eso es tan descansado... [104]

—Entregarse, para una mujer, y poseer, para un hombre, son los dos únicos medios de que los seres puedan comprenderlo todo, sea lo que sea...

—¿No cree usted, querido, que las mujeres no se entregan nunca (o casi nunca), y que los hombres no poseen nada? Se trata de un juego: «Creo que la poseo, puesto que ella cree que es poseída...» ¿Sí? ¿Verdaderamente? Lo que voy a decir está muy mal, pero, ¿no cree usted que esa es la historia del corcho, que se creía mucho más importante que la botella?

La libertad de costumbres, en una mujer, **excitaba** a Ferral; pero la libertad de espíritu le irritaba. Se sintió ávido de hacer que renaciese el único sentimiento que le prestaba superioridad sobre una mujer: la vergüenza cristiana, el reconocimiento ante la vergüenza sufrida. Si Valeria no lo adivinó, adivinó que se separaba de ella, y, sensible, por otra parte, a un deseo físico

amusée à l'idée qu'elle pouvait le ressaisir à volonté, elle le regarda, la bouche entrouverte (puisqu'il aimait son sourire...), le regard offert, assurée que, comme presque tous les hommes, il prendrait le plaisir qu'elle avait à le séduire pour celui d'un abandon.

Il la rejoignit au lit. Les caresses donnaient à Valérie une expression fermée qu'il voulut voir se transformer. Il appelait l'autre expression avec trop de passion pour ne pas espérer que la volupté la fixerait sur le visage de Valérie, croyant qu'il détruisait un masque, et que ce qu'elle avait de plus profond, de plus secret, était nécessairement ce qu'il préférait en elle: il n'avait jamais couché avec elle que dans l'ombre. Mais à peine, de la main, écartait-il doucement ses jambes qu'elle éteignit. Il ralluma.

Il avait cherché l'interrupteur à tâtons, et elle crut à une méprise; elle éteignit à nouveau. Il ralluma aussitôt. Les nerfs très sensibles, elle se sentit, à la fois, tout près du rire et de la colère; mais elle rencontra son regard. Il avait écarté l'interrupteur, et elle fut certaine qu'il attendait le plus clair de son plaisir de la transformation sensuelle de ses traits. Elle savait qu'elle n'était vraiment dominée par sa sexualité qu'au début d'une liaison, et dans la surprise; lorsqu'elle sentit qu'elle ne retrouvait pas l'interrupteur, la tiédeur qu'elle connaissait la saisit, [124] monta le long du torse jusqu'aux pointes de ses seins, jusqu'à ses lèvres dont elle devina, au regard de Ferral, qu'elles se gonflaient insensiblement. Elle choisit cette tiédeur et, le serrant contre elle, plongea à longues pulsations loin d'une grève où elle savait que serait rejetée tout à l'heure, avec elle-même, la résolution de ne pas lui pardonner.

Valérie dormait. La régulière respiration et le délassement du sommeil gonflaient ses lèvres avec douceur, et aussi avec l'expression perdue que lui donnait la jouissance. « Un être humain, pensa Ferral, une vie individuelle, isolée, unique, comme la mienne... » Il s'imagina elle, habitant son corps, éprouvant à sa place cette jouissance qu'il ne pouvait ressentir que comme une humiliation. « C'est idiot; elle se sent en fonction de son sexe comme moi en fonction du mien, ni plus ni moins. Elle se sent comme un noeud de désirs, de tristesse, d'orgueil, comme une destinée... De toute évidence. » Mais pas en ce moment: le sommeil et ses lèvres la livraient à une sensualité parfaite, comme si elle eût accepté de

que veía aumentar, recreada en la idea de que podría recuperarlo a voluntad, le miró con la boca entreabierta (puesto que le gustaba su sonrisa...), ofreciéndole la mirada, segura de que, como casi todos los hombres, tomaría el deseo que abrigaba de seducirle por el de un abandono.

Se reunió con ella en el lecho. Las caricias prestaban a Valeria una expresión hermética que él quiso ver transformarse. Llamaba a la otra expresión con demasiada pasión para no esperar que la voluptuosidad la fijase en el semblante de Valeria, creyendo que destruía una máscara, y que lo que tenía de más profundo, de más secreto, era necesariamente lo que prefería en ella: nunca había copulado con Valeria más que en la sombra. Pero apenas, con la mano, le apartaba suavemente las piernas, ella apagó la luz. Él volvió a encenderla.

Había buscado el interruptor a tientas, y ella tomó aquello por un desprecio. Apagaba de nuevo. El volvió a encenderla inmediatamente. Como tenía los nervios muy sensibles, Valeria se sintió a la vez, muy cerca de la risa y de la cólera; pero volvió a encontrar su mirada. Ferral había apartado el interruptor, y ella adquirió la seguridad de que él esperaba lo más claro de su placer en la transformación sensual de sus facciones. Sabía que no [105] era verdaderamente dominada por su sexualidad sino al comienzo de una unión y en la sorpresa; cuando vio que no encontraba el interruptor, le invadió la tibieza que conocía y le subió a lo largo del torso hasta las puntas de los senos y hasta los labios, de los que adivinó, ante la mirada de Ferral, que se henchían insensiblemente. Aprovechó aquella tibieza, y oprimiéndole entre los muslos y los brazos, se sumergió, entre prolongadas pulsaciones, lejos de una playa adonde sabía que sería arrojado al punto, con ella misma, la resolución de no perdonarle.

Valeria dormía. La respiración regular y la dejadez del sueño henchían sus labios con dulzura y también con la expresión perdida que le suministraba el goce. «Un ser humano —pensó Ferral—; una vida individual, aislada, única, como la mía...» Se la imaginó habitando en su cuerpo, experimentando en su lugar aquel goce que él no podía volver a sentir más que como una humillación; se veía él también humillado por aquella voluptuosidad pasiva, por aquel sexo de mujer. «Eso es idiota; ella siente en función de su sexo, como yo en función del mío; ni más ni menos. Siente como un nudo de deseos, de tristeza, de orgullo; como un destino... Evidentemente.» Pero no en aquel momento: el sueño y sus labios la entregaban a una sensualidad per-

n'être plus un être vivant et libre, mais seulement cette expression de reconnaissance d'une conquête physique. Le grand silence de la nuit chinoise, avec son odeur de camphre et de feuilles, endormi lui aussi jusqu'au Pacifique, la recouvrait, hors du temps: pas un navire n'appelait; plus un coup de fusil. Elle n'entraînait pas dans son sommeil des souvenirs et des espoirs qu'il ne posséderait jamais elle n'était rien que l'autre pôle de son propre plaisir. Jamais elle n'avait vécu: elle n'avait jamais été une petite fille.

fecta, como si hubiese aceptado el no ser ya un ser vivo y libre, sino solamente aquella expresión de reconocimiento de una conquista física. El gran silencio de la noche china, con su olor a alcanfor y a hojas, adormecido él también hasta el Pacífico, la recubría fuera del tiempo: ni un navío llamaba; ni un tiro de fusil. No encerraba Valeria en su sueño los recuerdos y las esperanzas que él no poseería nunca: ella no era nada más que el otro polo de su propio placer. Jamás había vivido: nunca había sido una niña.

Le canon, de nouveau : le train blindé recommençait à tirer. [125]

El cañón, de nuevo: el tren blindado comenzaba otra vez a disparar.

9

Le lendemain, 4 heures.

Al día siguiente, a las 4

D'un magasin d'horloger transformé en permanence, Kyo observait le train blindé. À 200 mètres en avant et en arrière les révolutionnaires avaient fait sauter les rails, arraché le passage à niveau. Du train qui barrait la rue, - immobile, mort - Kyo ne voyait que wagons, l'un fermé comme un wagon à bestiaux, l'autre écrasé, comme sous un réservoir à pétrole, sous sa tourelle d'où sortait un canon de petit calibre. Pas d'hommes: ni les assiégés cachés derrière leurs guichets fermés à bloc, ni les assaillants, défilé (81) dans les maisons qui dominaient la voie. Derrière Kyo, vers l'église russe, vers l'Imprimerie Commerciale, les **salves** ne cessaient pas. Les soldats disposés à se laisser désarmer étaient hors de cause; les autres allaient mourir. Toutes les sections insurgées étaient armées maintenant; les troupes gouvernementales, leur front crevé, fuyaient vers Nankin par les trains sabotés et les fondrières boueuses des routes, dans le vent pluvieux. L'armée du Kuomintang atteindrait Shanghaï dans quelques heures: de moment en moment, arrivaient les estafettes.

81 *(p. 126). Défilés* : dans le sens militaire du terme, abrités de la ligne de tir.

Desde una relojería, transformada en puesto, Kyo observaba el tren blindado. A 200 metros hacia delante [106] y hacia atrás, los revolucionarios habían hecho saltar los rieles y arrancado el paso a nivel. Del tren que obstruía la calle —inmóvil, muerto—, Kyo no veía más que dos vagones, uno cerrado, como un vagón para ganado, y el otro aplastado, como bajo un receptáculo de petróleo, bajo su torrecilla, de donde salía un cañón de pequeño calibre. No había hombres: ni sitiados ocultos tras de sus rejas cerradas como las de una cárcel, ni asaltantes, dentro de las casas que dominaban la vía. Detrás de Kyo, hacia 1a iglesia rusa o hacia la Imprenta comercial, no cesaban las **descargas**. Los soldados dispuestos a dejarse desarmar no entraban en cuenta; los otros iban a morir. Todas las secciones insurrectas estaban armadas ahora; las tropas gubernamentales, con el frente deshecho, huían hacia Nankín en los trenes saboteados y por los barrancos fangosos de las carreteras, bajo el viento lluvioso. El ejército del Kuomintang llegaría a Shanghai dentro de algunas horas: de momento en momento, venían los correos.

Tchen entra, toujours vêtu en ouvrier, s'assit à côté de Kyo, regarda le train. Ses hommes étaient de garde derrière une barricade, à cent mètres de là, mais ne devaient pas attaquer.

Entró Chen, como siempre, vestido de obrero; se sentó al lado de Kyo, y contempló el tren. Sus hombres estaban de guardia detrás de una barricada a cien metros de allí, aunque no debían atacar.

Le canon du train, de profil, bougeait. Comme des nuages très bas, des pans de fumée, dernière vie de l'incendie éteint, glissaient devant lui. [126]

El cañón del tren, de perfil, se movía. Como nubes muy bajas, unos velos de humo, última vida del incendio extinto, se deslizaban por delante de él.

— Je ne crois pas qu'ils aient encore beaucoup de munitions, dit Tchen.

—No creo que tengan ya muchas municiones —dijo Chen.

Le canon sortait de la **tourelle** comme un télescope d'un observatoire, et bougeait avec une mobilité prudente; malgré les **blindages**, l'hésitation de ce

El cañón salía de la **torrecilla** como el telescopio de un observatorio, y se movía con una movilidad prudente; a pesar de los **blindajes**, la vacilación de aquel mo-

82 *(p. 127). Partis pour Nankin : l'armée* du Kuomintang s'empara de Nankin (ville située à l'est de Shanghaï, sur le YangTsé Kiang) le 23 mars, et c'est cette ville que Chang-Kaï-Shek choisit pour capitale de la Chine (de 1927 à 1949).

mouvement le faisait paraître fragile.

— Dès que nos propres canons seront là... dit Kyo.

Celui qu'ils regardaient cessa de bouger, tira. En réponse, une salve crépita contre le blindage. Une éclaircie apparut dans le ciel gris et blanc, juste audessus du train. Un courrier apporta quelques documents à Kyo.

— Nous ne sommes pas en majorité au comité, dit celui-ci.

L'assemblée des délégués réunie clandestinement par le parti Kuomintang, avant l'insurrection, avait élu un comité central de 26 membres dont 15 communistes; mais ce comité venait d'élire à son tour le Comité exécutif qui allait organiser le gouvernement municipal. Là était l'efficacité; là, les communistes n'étaient plus en majorité.

Un second courrier, en uniforme, entra, s'arrêta dans le cadre de la porte.

— L'arsenal est pris.

— Les tanks? demanda Kyo.

— Partis pour Nankin (82).

— Tu viens de l'armée?

C'était un soldat de la 1e Division, celle qui comprenait le plus grand nombre de communistes. Kyo l'interrogea. L'homme était amer. on se demandait à quoi servait l'Internationale. Tout était donné à la bourgeoisie du Kuomintang; les parents des soldats, paysans presque tous, étaient **contraints** à verser la lourde cotisation du fonds de guerre, alors que [127] la bourgeoisie n'était imposée qu'avec modération. S'ils voulaient prendre les terres, les ordres supérieurs le leur interdisaient. La prise de Shanghaï allait changer tout cela, pensaient les soldats communistes; lui, le messager, n'en était pas très sûr. Il donnait de mauvais arguments, mais il était facile d'en tirer de meilleurs. La garde rouge, répondait Kyo, les milices ouvrières, allaient être créées à Shanghaï; il y avait à Han-Kéou plus de 200 000 sans-travail. Tous deux, de minute en minute, s'arrêtaient, écoutaient.

— Han-Kéou, dit l'homme, je sais bien, il y a Han-Kéou...

Leurs voix assourdies paraissaient rester près d'eux, retenues par l'air frémissant qui semblait attendre lui aussi le canon. Tous deux pensaient à

vimiento le hacía parecer frágil.

—En cuanto nuestros propios cañones estén allá... —dijo Kyo.

El que contemplaban dejó de moverse y disparó. En respuesta, una descarga crepitó contra el blindaje. Un claro apareció en el cielo gris y blanco, precisamente por encima del tren. Un correo llevó algunos documentos a Kyo.

—No tenemos mayoría en el comité —dijo éste.

La asamblea de delegados, reunida clandestinamente [107] por el partido Kuomintang, antes de la insurrección, había elegido un comité central de 26 miembros, 15 de ellos comunistas; pero este comité acababa de elegir, a su vez, el comité ejecutivo, que iba a organizar el gobierno municipal. Allí estaba la eficacia; allí, los comunistas ya no tenían mayoría.

Un segundo correo con uniforme entró y se detuvo junto al marco de la puerta.

—El arsenal está tomado.

—¿Y los tanques? —preguntó Kyo.

—Han salido para Nankín.

—¿Tú vienes del ejército?

Era un soldado de la 1ª División, la que contaba mayor número de comunistas. Kyo le interrogó. El hombre estaba amargado: se preguntaba para qué servía la Internacional. Todo se había entregado a la burguesía del Kuomintang; los parientes de los soldados, campesinos casi todos, se veían **obligados** a hacer efectiva la crecida cotización de los fondos de guerra, en tanto que la burguesía sólo estaba gravada con moderación. Si pretendían apoderarse de las tierras, las órdenes superiores se lo impedían. La toma de Shanghai iba a cambiar todo aquello —pensaban los soldados comunistas—; el mensajero no estaba muy seguro de ello. Informado de una sola parte, exponía malos argumentos; pero era fácil deducirlos mejores. —La guardia roja —respondía Kyo— y la milicia obrera iban a ser creadas en Shanghai; en Han-Kow había más de 200 mil obreros sin trabajo. Ambos, de minuto en minuto, se detenían y escuchaban.

—Han-Kow —dijo el hombre—; sé muy bien lo que hay en Han-Kow...

Sus voces ensordecidas parecían permanecer junto a ellos, retenidas por el aire estremecido, que parecía esperar también el cañón. Am-

Han-Kéou, « la ville la plus industrialisée de toute la Chine ». Là-bas, on organisait une nouvelle armée rouge; à cette heure même les sections ouvrières, làbas, apprenaient à manoeuvrer les fusils...

Jambes écartées, poings aux genoux, bouche ouverte, Tchen regardait les courriers, et ne disait rien.

— Tout va dépendre du préfet de Shanghaï, reprit Kyo. S'il est des nôtres, peu importe la majorité. S'il est de droite...

Tchen regarda l'heure. Dans ce magasin d'horloger, trente pendules au moins, remontées ou arrêtées, indiquaient des heures différentes. Des salves précipitées se rejoignirent en avalanche. Tchen hésita à regarder au-dehors; il ne pouvait détacher ses yeux de cet univers de mouvements d'horlogerie impassibles dans la Révolution. Le mouvement des courriers qui partaient le délivra: il se décida enfin à regarder sa propre montre. [128]

— Quatre heures. On peut savoir...

Il fit fonctionner le téléphone de campagne, reposa rageusement le récepteur, se tourna vers Kyo:

— Le préfet est de droite.

— Étendre d'abord la Révolution, et ensuite l'approfondir... répondit Kyo, plus comme une question que comme une réponse. La ligne de l'Internationale semble être de laisser ici le pouvoir à la bourgeoisie. Provisoirement... Nous serons volés. J'ai vu des courriers du front: tout mouvement ouvrier est interdit à l'arrière. Chang-Kaï-Shek a fait tirer sur les grévistes, en prenant quelques précautions.

Un rayon de soleil entra. Là-haut, la tache bleue de l'éclaircie s'agrandissait. La rue s'emplit de soleil. Malgré les salves, le train blindé, dans cette lumière, semblait abandonné. Il tira de nouveau. Kyo et Tchen l'observaient avec moins d'attention maintenant : peut-être l'ennemi était-il plus près d'eux, chez eux. Très inquiet, Kyo regardait confusément le trottoir, qui brillait sous le soleil provisoire. Une grande ombre s'y allongea. Il leva la tête: Katow.

— Avant quinze jours, reprit-il, le gouvernement Kuomintang interdira nos sections d'assaut. Je viens de voir des officiers bleus, envoyés du front

bos pensaban en Han-Kow, «la ciudad más industrial de toda China». Allí se organizaba un nuevo ejército rojo; a aquella misma hora, las secciones obreras aprendían allí a manejar los fusiles...

Con las piernas separadas, los puños en las rodillas, la boca entreabierta, Chen contemplaba a los correos y no decía nada. [108]

—Todo va a depender del prefecto de Shanghai —prosiguió Kyo—. Si éste es de los nuestros, poco importa la mayoría. Si es de la derecha...

Chen consultó la hora. En aquella relojería, por lo menos treinta relojes, en marcha o parados, señalaban horas diferentes. Descargas precipitadas se reunieron, en un alud. Chen dudó si miraría o no hacia afuera: no podía apartar los ojos de aquel universo de movimientos de relojería, impasibles ante la Revolución. El movimiento de los correos que salían le repuso; se decidió, por fin, a consultar su propio reloj.

—Las cuatro. Se puede saber...

Hizo funcionar el teléfono de campaña, soltó rabiosamente el receptor y se volvió hacia Kyo.

—El prefecto es de la derecha.

—Extender por ahora la Revolución, y después profundizarla... —dijo Kyo, más como una pregunta que como una respuesta—. La línea de conducta de la Internacional parece consistir en dejar aquí el poder a la burguesía. Provisionalmente... seremos robados. He visto a unos correos del frente: todo movimiento obrero está prohibido en la retaguardia. Chiang Kaishek ha mandado disparar sobre los huelguistas, adoptando algunas precauciones.

Entró un rayo de sol. Allí arriba, la mancha azul del claro se agrandaba. La calle se llenó de sol. A pesar de las descargas, el tren blindado, bajo aquella luz, parecía abandonado. Disparó de nuevo. Kyo y Chen lo observaban, con menos atención ahora: quizás el enemigo estuviese más cerca de ellos. Muy inquieto, Kyo miraba confusamente a la acera, que brillaba bajo el sol provisional. Una gran sombra se extendió. Levantó la cabeza: era Katow.

—Antes de quince días —prosiguió—, el gobierno Kuomintang suprimiría nuestras secciones de asalto. Acabo de ver a unos oficiales azules, en-

pour nous sonder, nous insinuer astucieusement que les armes seraient mieux chez eux que chez nous. Désarmer la garde ouvrière: ils auront la police, le Comité, le Préfet, l'armée et les armes. Et nous aurons fait l'insurrection pour ça. Nous devons quitter le Kuomintang, isoler le parti communiste, et si possible lui donner le pouvoir. Il ne s'agit pas de jouer aux échecs, mais de penser sérieusement au prolétariat, dans tout ça. Que lui conseillons-nous? [129]

Tchen regardait ses pieds fins et sales, nus dans des socques.

— Les ouvriers *ont raisong* de faire grève. Nous leur ordonnons de cesser la grève. Les paysans veulent prendre les terres. Ils ont raisong. Nous le leur interdisons.

Son accent ne soulignait pas les mots les plus longs.

— Nos mots d'ordre sont ceux des bleus, reprit Kyo, avec un peu plus de promesses. Mais les bleus donnent aux bourgeois ce qu'ils leur promettent, et nous ne donnons pas aux ouvriers ce que nous promettons aux ouvriers.

— Assez, dit Tchen sans même lever les yeux. D'abord, il faut tuer Chang-Kaï-Shek.

Katow écoutait en silence.

— C'est du f'tur, dit-il enfin. Présentement, on tue des nôtres. Oui. Et pourtant, Kyo, je ne suis pas sûr d'être de ton avis, vois-tu bien. Au d'but de la Révolution, quand j'étais encore socialiste rév'lutionnaire, nous étions tous contre la tactique de Lénine en Ukraine, Antonov, commissaire là-bas, avait arrêté les prop'taires des mines et leur avait collé dix ans de travaux forcés pour sab'tage. Sans jugement. De sa propre autor'té de Commissaire à la Tchéka (83), Lénine l'a fél'cité; nous avons tous pro'sté. C'étaient de vrais exploiteurs, les prop'taires t'sais, et plusieurs d'entre nous étaient allés dans les mines, comme condamnés; c'est pourquoi nous pensions qu'il fallait être part'culièrement justes avec eux, pour l'exemple. Pourtant, si nous les avions remis en liberté, le prol'tariat n'aurait rien compris. Lénine avait raison. La justice était de notre côté, mais Lénine avait raison. Et nous étions aussi contre les pouvoirs extraord'naires de la Tchéka. Il faut faire [130] attention. Le mot d'ordre actuel est bon: étendre la Rév'lution, et ensuite l'approfondir. Lénine n'a pas dit tout de suite: « Tout le pouvoir aux Soviets.

viados del frente para sondearnos e insinuarnos astutamente que las armas estarían mejor entre ellos que entre nosotros. Desarmar a la guardia obrera: tendrán a la Policía, al Comité, al Prefecto, el Ejército y las armas. Y habremos hecho la insurrección [109] para eso. Debemos abandonar el Kuomintang, aislar el partido comunista y, si es posible, entregarle el poder. No se trata de jugar al ajedrez, sino de pensar seriamente en el proletariado, en todo esto. ¿Qué le aconsejaremos?

Chen se miraba los pies, finos y sucios, desnudos dentro de unos zuecos.

—Los obreros *tienen razón* al declararse en huelga. Nosotros les ordenamos que cesen en la huelga. Los campesinos quieren apoderarse de las tierras. Tienen razón. Nosotros se lo prohibimos.

Su acento no subrayaba las palabras más largas.

—Nuestras contraseñas son las de los azules —continuó Kyo—, con unas cuantas promesas más. Pero los azules dan a los burgueses lo que les prometen, y nosotros no damos a los obreros lo que prometemos a los obreros.

—Basta —dijo Chen, sin levantar siquiera los ojos—. En primer término, hay que matar a Chiang Kaishek.

Katow escuchaba en silencio.

—Eso, para lo futuro —dijo, por fin—. Ahora, están matando a los nuestros. Sí. Y, sin embargo, Kyo, no estoy seguro de ser de tu opinión: ya ves. Al comienzo de la Revolución, cuando no era todavía socialista revolucionario, todos estábamos en contra de la táctica de Lenin en Ucrania. Antonov, comisario allá, había detenido a los propietarios de las minas y los había condenado a diez años de trabajos forzados, por sabotaje. Sin juicio. Por su propia autoridad de Comisario de la Cheka, Lenin le felicitó; todos protestamos. Eran unos verdaderos explotadores los propietarios, ¿sabes?, y varios de nosotros fuimos a las minas, como condenados; porque creíamos que había que ser particularmente justos con ellos; nada menos. Sin embargo, si los hubiéramos puesto en libertad, el proletariado no habría comprendido nada. Lenin tenía razón. La justicia estaba de nuestra parte; pero Lenin tenía razón. Y nosotros estábamos también contra los poderes extraordinarios de la Cheka. Hay que prestar atención. La contraseña actual es buena: extender la Revolución, y después profundizarla. Lenin nos dijo, de pronto: «Todo el poder para los Soviets.» [110]

83 (p. *130). Tchéka : police* politique créée par Lénine pour juger les contre-révolutionnaires; la Tcheka, disposant de ses propres tribunaux d'exception, faisait effectivement « sa » loi.

84 (p. *131*). *Les mencheviks:* membres du parti social-démocrate russe, partisans de réformes politiques modérées, adversaires politiques des bolcheviks, plus intransigeants.

— Mais il n'a jamais dit: Le pouvoir aux mencheviks (84)! Aucune situation ne peut nous **contraindre** à donner nos armes **aux bleus**. Aucune! Parce qu'alors, c'est que la Révolution est perdue, et il n'y a qu'à...

Un officier du Kuomintang entrait, petit, raide, presque japonais. Saluts.

— L'armée sera ici dans une demi-heure, dit-il. Nous manquons d'armes. Combien pouvez-vous nous en remettre?

Tchen marchait de long en large. Katow attendait.

— Les milices ouvrières doivent rester armées, dit Kyo.

— Ma demande est faite d'accord avec le gouvernement de Han-Kéou, répondit l'officier.

Kyo et Tchen sourirent.

— Je vous prie de vous renseigner, reprit-il.

Kyo manoeuvra le téléphone.

— Même si l'ordre..., commença Tchen, en rogne.

— Ça va! cria Kyo.

Il écoutait. Katow saisit le second récepteur. Ils raccrochèrent.

— Bien, dit Kyo. Mais les hommes sont encore en ligne.

— L'artillerie sera là bientôt, dit l'officier. Nous en finirons avec ces choses...

Il montra le train blindé, échoué dans le soleil.

« ... nous-mêmes. Pouvez-vous remettre des armes aux troupes demain soir? Nous en avons un urgent besoin. Nous continuons à marcher sur Nankin.

— Je doute qu'il soit possible de récupérer plus de la moitié des armes.

[131]

— Pourquoi?

— Tous les communistes n'accepteront pas de remettre les leurs.

— Même sur l'ordre de Han-Kéou?

— Même sur l'ordre de Moscou. Du moins, immédiatement.

Ils sentaient l'exaspération de l'officier, bien que celui-ci ne la manifestât pas.

—Pero nunca dijo: El poder para los mencheviques. Ninguna situación puede **obligarnos** a que entreguemos nuestras armas **a los azules**. Ninguna. Porque, entonces, no hay duda alguna, la Revolución está perdida, y no existe...

Entraba un oficial del Kuomintang, bajito, estirado, casi japonés. Saludó.

—El ejército estará aquí dentro de media hora —dijo—. Nos faltan armas. ¿Cuántas pueden ustedes proporcionarnos?

Chen se paseaba por la habitación. Katow esperaba.

—Las milicias obreras deben permanecer armadas —dijo Kyo.

—Mi pedido ha sido hecho de acuerdo con el gobierno de Han-Kow —declaró el oficial.

Kyo y Chen sonrieron.

—Les ruego que se informen —agregó.

Kyo utilizó el teléfono.

—Hasta con la orden... —comenzó Chen, entre dientes.

—¡Bueno! —exclamó Kyo.

Escuchaba. Katow cogió el segundo receptor. Lo colgaron de nuevo.

—Bien —dijo Kyo—. Pero los hombres están aún en las filas.

—La artillería estará allí muy pronto —dijo el oficial—. Acabaremos con estas cosas... —señaló el tren blindado, encallado en el sol...— Nosotros mismos. ¿Podrán ustedes entregar las armas a las tropas mañana por la tarde? Tenemos una urgente necesidad de ellas. Continuamos avanzando hacia Nankín.

—Dudo que sea posible recuperar más de la mitad de las armas.

—¿Por qué?

—Todos los comunistas no se avendrán a entregarlas.

—¿Ni aun con la orden de Han-Kow?

—Ni aun con la orden de Moscú. Por lo menos, inmediatamente.

Apreciaban la exasperación del oficial, aunque éste no la manifestaba. [111]

— Voyez ce que vous pouvez faire, dit-il. J'enverrai quelqu'un vers sept heures.

Il sortit.

— Es-tu d'avis de remettre les armes? demanda Kyo à Katow.

— J'essaie de comprendre. Il faut, avant tout, aller à Han-Kéou, vois-tu bien. Que veut l'Interntionale? D'abord se servir de l'armée du Kuomintang pour un'fier la Chine. D'velopper, ensuite par la prop'gande et le reste, cette Rév'lution qui doit d'ellemême se transformer de Rév'lotion dém'cratique en Rév'lution socialiste.

— Il faut tuer Chang-Kaï-Shek, dit Tchen.

— Chang-Kaï-Shek ne nous laissera plus aller jusque-là, répondit Kyo. Il ne le peut pas. Il ne peut se maintenir ici qu'en s'appuyant sur les douanes et les contributions de la bourgeoisie, et la bourgeoisie ne paiera pas pour rien: il faudra qu'il lui rende sa monnaie en communistes **zigouillés**.

— Tout ça, dit Tchen, est parler pour ne rien dire.

— Fous-nous la paix, dit Katow. Tu ne penses pas que tu vas essayer de tuer Chang-Kaï-Shek sans l'accord du Comté Central, ou du moins du dél'gué de l'Intern'tionale?

Une rumeur lointaine emplissait peu à peu le silence.

Tu vas aller à Han-Kéou? demanda Tchen à Kyo. [132]

— Bien entendu.

Tchen marchait de long en large dans la pièce, sous tous les balanciers de réveils et de coucous qui continuaient à battre leur **mesure**.

— Ce que j'ai dit est très simple, reprit-il enfin. L'essentiel. La seule chose à faire Préviens-les.

— Tu attendras?

Kyo savait que si Tchen, au lieu de lui répondre, hésitait, ce n'était pas que Katow l'eût convaincu. C'était qu'aucun des ordres présents de l'Internationale ne satisfaisait la passion profonde qui l'avait fait révolutionnaire; si, par discipline, il les acceptait, il ne pourrait plus agir. Kyo regardait, sous les horloges, ce corps hostile qui avait

—Vea usted lo que puede hacer —dijo—. Enviaré a uno, a eso de las siete.

Salió.

—¿Eres tú de opinión que se entreguen las armas? —preguntó Kyo a Katow.

—Trato de comprender. Es preciso, ante todo, ir a Han-Kow, ¿sabes? ¿Qué quiere la Internacional? Desde luego, servirse del ejército del Kuomintang para unificar China. Desarrollar después por medio de la propaganda y demás, esa Revolución que debe, por sí misma, transformarse de Revolución democrática en Revolución socialista.

—Hay que matar a Chiang Kaishek —dijo secamente Chen.

—Chiang Kaishek no nos dejará ya que lleguemos a eso —respondió Kyo—. No puede. No puede mantenerse aquí más que apoyándose en las aduanas y en las contribuciones de la burguesía, y la burguesía no pagará nada: será preciso que le devuelva la moneda en comunistas **degollados**.

—Todo eso —dijo Chen— es hablar para no decir nada.

—Déjanos en paz —dijo Katow—. No pienses que vas a poder matar a Chiang Kaishek sin el acuerdo del Comité Central, o, por lo menos, del Delegado de la Internacional.

Un rumor lejano iba llenando, poco a poco, el silencio.

—¿Vas a ir a Han-Kow? —preguntó Chen a Kyo.

—Desde luego.

Chen se paseaba por la habitación, bajo todos los péndulos de los despertadores y de los relojes de cuclillo, que continuaban llevando el **compás**.

—Lo que he dicho es muy sencillo —pronunció al fin—. Lo esencial. La única cosa que hay que hacer. Avísales.

—¿Tú esperarás?

Kyo sabía que, si Chen, en lugar de responder, vacilaba, no era porque Katow le hubiera convencido. Era porque ninguna de las órdenes presentes de la Internacional [112] satisfacía la pasión profunda que le había hecho revolucionario; si, por disciplina, las aceptaba, ya no podía obrar. Kyo contemplaba, bajos los relojes, aquel cuer-

fait à la Révolution le sacrifice de lui-même et des autres, et que la Révolution allait peut-être rejeter à sa solitude avec ses souvenirs d'assassinats. A la fois des siens et contre lui, il ne pouvait plus ni le rejoindre, ni se détacher de lui. Sous la fraternité des armes, à l'instant même où il regardait ce train blindé que peutêtre ils attaqueraient ensemble, il sentait la rupture possible comme il eût senti la menace de la crise chez un ami épileptique ou fou, au moment de sa plus grande lucidité.

Tchen avait repris sa marche; il secoua la tête comme pour protester, dit enfin: « Bong », en haussant les épaules, comme s'il eût répondu ainsi pour satisfaire en Kyo quelque désir enfantin.

La rumeur revint, plus forte, mais si confuse qu'ils durent écouter très attentivement pour distinguer ce dont elle était faite. Il semblait qu'elle montât de la terre.

— Non, dit Kyo, ce sont des cris.

Ils approchaient, et devenaient plus précis.

— Prendrait-on l'église russe?... demanda Katow. [133]

Beaucoup de gouvernementaux étaient retranchés là. Mais les cris approchaient comme s'ils fussent venus de la banlieue vers le centre. De plus en plus forts. Impossible de distinguer les paroles, Katow jeta un coup d'oeil vers le train blindé.

— Leur arriverait-il des renforts ?

Les cris, toujours sans paroles, devenaient de plus en plus proches, comme si quelque nouvelle capitale eût été transmise de foule en foule. Luttant avec eux, un autre bruit se **fit place**, devint enfin distinct l'ébranlement régulier du sol sous les pas.

— L'armée, dit Katow. Ce sont les nôtres.

Sans doute. Les cris étaient des acclamations. Impossible encore de les distinguer des hurlements de peur; Kyo avait entendu s'approcher ainsi ceux de la foule chassée par l'inondation. Le martèlement des pas se changea en clapotement, puis reprit: les soldats s'étaient arrêtés et repartaient dans une autre direction.

— On les a prévenus que le train blindé est ici, dit Kyo.

po hostil que había hecho a la Revolución el sacrificio de sí mismo y de los demás, y al que la Revolución iba tal vez a lanzar a su soledad con el recuerdo de sus asesinatos. A la vez de los suyos y contra él, ya no podía unírsele ni separársele. Bajo la fraternidad de las armas, en el instante mismo en que contemplaba aquel tren blindado al que quizá atacasen juntos, sentía la ruptura posible como hubiera sentido la amenaza de la crisis en un amigo epiléptico o loco, en el momento de su mayor lucidez.

Chen había reanudado sus paseos. Sacudió la cabeza, como para protestar, y dijo, por fin: «Bueno», encogiéndose de hombros, como si hubiese respondido así para satisfacer a Kyo, en un deseo pueril.

Volvió el rumor más fuerte, aunque tan confuso, que tuvieron que escuchar con mucha atención para distinguir qué era lo que lo producía. Parecía que subía del suelo.

—No —dijo Kyo—; son gritos.

Se acercaban y se hacían más precisos.

—¿Tomarán la iglesia rusa? —interrogó Katow.

Muchos gubernamentales estaban atrincherados allá. Pero los gritos se aproximaban, como si viniesen de los arrabales hacia el centro. Eran cada vez más fuertes. Resultaba imposible distinguir las palabras. Katow echó una ojeada al tren blindado.

—¿Les llegarán refuerzos?

Los gritos, siempre sin palabras, se producían cada vez más cerca, como si alguna noticia capital hubiese sido transmitida de multitud en multitud. Luchando con ellos, otro ruido se **sobrepuso** y se hizo distinto, por fin: la conmoción regular del suelo bajo los pasos.

—El ejército —dijo Katow—. Son los nuestros.

Sin duda. Los gritos eran aclamaciones. Siendo aún imposible distinguirlos de los aullidos del miedo: Kyo había oído aproximarse así los de la multitud fugitiva a causa de la inundación. El martilleo de los pasos se cambió en un chapaleo y luego se reanudó: los soldados se habían detenido y volvían a partir en otra dirección. [113]

—Se les ha avisado que el tren blindado está aquí —dijo Kyo.

Ceux du train entendaient sans doute les cris plus mal qu'eux, mais beaucoup mieux le martèlement transmis par la résonance des blindages.

Los del tren oirían, sin duda, los gritos peor que ellos, pero mucho mejor el martilleo, transmitido por la resonancia de los blindajes.

Un vacarme formidable les surprit tous trois: par chaque pièce, chaque mitrailleuse, chaque fusil, le train tirait. Katow avait fait partie d'un des trains blindés de Sibérie; son imagination lui faisait suivre l'agonie de celui-ci. Les officiers avaient commandé le feu à volonté. Que pouvaient-ils faire dans leurs tourelles, le téléphone d'une main, le revolver de l'autre? Chaque soldat devinait sans doute ce qu'était ce martèlement. Se préparaient-ils à mourir ensemble, ou à se jeter les uns sur les autres, dans cet énorme sous-marin qui ne remonterait jamais? [134]

Un estruendo formidable sorprendió a los tres: por cada pieza, por cada ametralladora y por cada fusil, el tren disparaba. Katow había formado parte de uno de los trenes blindados de Siberia; más fuerte que él, su imaginación le hacía seguir la agonía de éste. Los oficiales habían ordenado el fuego a discreción. ¿Qué podrían hacer en sus torrecillas, con el teléfono en una mano y el revólver en la otra? Cada soldado adivinaba, sin duda, lo que significaba aquel martilleo. ¿Se preparaban a morir juntos, o arrojarse los unos sobre los otros, en aquel enorme submarino que no volvería a elevarse jamás?

Le train même entrait dans une transe furieuse. Tirant toujours de partout, ébranlé par sa frénésie même, il semblait vouloir s'arracher de ses **rails**, comme si la rage désespérée des hommes qu'il abritait eût passé dans cette armure prisonnière et qui se débattait elle aussi. Ce qui, dans ce déchaînement, fascinait Katow, ce n'était pas la mortelle saoulerie dans laquelle sombraient les hommes du train, c'était le frémissement des rails qui maintenaient tous ces hurlements ainsi qu'une camisole de force : il fit un geste du bras en avant, pour se prouver que lui n'était pas paralysé. Trente secondes, le fracas cessa. Au-dessus de l'ébranlement sourd des pas et du tic-tac de toutes les horloges de la boutique, s'établit un grondement de lourde ferraille: l'artillerie de l'armée révolutionnaire.

El tren mismo entraba en un ansia furiosa. Disparando por todas partes: conmovido por su frenesí mismo, parecía querer arrancarse de los **rieles**, como si la rabia desesperada de los hombres que albergaba hubiese pasado a aquella armadura prisionera y se debatiese ella también. Lo que en aquel desencadenamiento fascinaba a Katow no era la mortal embriaguez en que zozobraban los hombres del tren; era el estremecimiento de los rieles, que contenía todos aquellos aullidos como una camisa de fuerza: un movimiento con el brazo hacia adelante, para convencerse de que no se le había paralizado. Treinta segundos, y el estruendo cesó. Por encima de la conmoción sorda de los pasos y del tic-tac de todos los relojes de la tienda, se estableció un fragor de pesados hierros: la artillería del ejército revolucionario.

Derrière chaque blindage, un homme du train écoutait ce bruit comme la voix même de la mort. [135]

Detrás de cada blindaje, un hombre del tren escuchaba aquel ruido como la voz misma de la muerte. [114]

CD 4

TROISIÈME PARTIE

PARTE TERCERA

29 MARS

29 de marzo

Han-Kéou était toute proche: le mouvement des sampans couvrait presque le fleuve. Les cheminées de l'arsenal se dégagèrent peu à peu d'une colline, presque invisibles sous leur énorme fumée: à travers une lumière bleuâtre de soir de printemps, la ville apparut enfin avec toutes ses banques à colonnes dans les trous d'un premier plan net et noir: les vaisseaux de guerre de l'Occident. Depuis six jours Kyo remontait le fleuve, sans nouvelles de Shanghaï.

Han-Kow estaba muy cerca: el movimiento de los **sampanes** casi llenaba el río. Las chimeneas del arsenal se fueron destacando poco a poco de una colina, casi invisible bajo su enorme humareda: a través de una luz azulada, de tarde de primavera, la ciudad apareció, por fin, con todos sus bancos, de columnas, en los huecos de un primer plano liso y negro —los buques de guerra de las naciones de Occidente—. Desde hacía seis días, Kyo ascendía por el río, sin noticias de Shanghai.

Au pied du bateau, une vedette étrangère siffla. Les papiers de Kyo étaient en règle, et il avait l'habitude de l'action clandestine. Il gagna seulement l'avant, par prudence.

— Que veulent-ils ? demanda-t-il à un mécanicien.

— Ils veulent savoir si nous avons du riz ou du charbon. Défense d'en apporter.

— Au nom de quoi?

— Un prétexte. Si nous apportons du charbon, on ne nous dit rien, mais on s'arrange pour désarmer le bateau au port. Impossible de ravitailler la ville.

Là-bas, des cheminées, des élévateurs, des réservoirs: les alliés de la Révolution. Mais Shanghaï avait enseigné à Kyo ce qu'est un port actif. Celui [137] qu'il voyait n'était plein que de jonques - et de torpilleurs. Il saisit ses jumelles: un vapeur de commerce, deux, trois. Quelques autres... Le sien **accostait**, du côté de Ou-Chang; il devrait prendre le transbordeur pour aller à Han-Kéou.

Il descendit. Sur le quai, un officier surveillait le débarquement.

— Pourquoi si peu de bateaux? demanda Kyo.

— Les Compagnies ont fait tout filer : elles ont peur de la **réquisition**.

Chacun, à Shanghaï, croyait la réquisition faite depuis longtemps.

— Quand part le transbordeur?

— Toutes les demi-heures.

Il lui fallait attendre vingt minutes. Il marcha au hasard. Les lampes à pétrole s'allumaient au fond des boutiques; çà et là, quelques silhouettes d'arbres et de **cornes** de maisons montaient sur le ciel de l'ouest où demeurait une lumière sans source qui semblait émaner de la douceur même de l'air et rejoindre très haut l'apaisement de la nuit. Malgré les soldats et les Unions ouvrières, au fond d'échoppes, les médecins aux crapauds-enseignes, les marchands d'herbes et de monstres, les écrivains publics, les jeteurs de sorts, les astrologues, les diseurs de bonne aventure continuaient leurs métiers lunaires dans la lumière **trouble** où disparaissaient les taches de sang. Les

Al pie del barco, silbó un vapor extranjero. Los papeles de Kyo se hallaban en regla, y él estaba acostumbrado a la acción clandestina. Llegó sólo hasta la proa, por prudencia.

—¿Qué quieren? —preguntó a un mecánico.

—Quieren saber si tenemos arroz o carbón. Está prohibido transportarlo.

—¿En nombre de quién?

—Un pretexto. Si llevamos carbón, no se nos dice nada, pero se las arreglan de manera que puedan desarmar el barco en el puerto. Es imposible abastecer la ciudad.

A lo lejos, chimeneas, elevadores, depósitos: los aliados de la Revolución. Pero Shanghai había enseñado a Kyo lo que es un puerto activo. El que veía, sólo estaba lleno de juncos y de torpederos. Tomó sus gemelos: un vapor mercante, dos, tres. Algunos otros... El suyo **atracaba** [115] por la parte de U-Chang; debería tomar el transbordador para ir a Han-Kow.

Descendió. En el muelle, un oficial vigilaba el desembarco.

—¿Por qué hay tan pocos barcos? —preguntó Kyo.

—Las Compañías han hecho desalojar todo: tienen miedo a la **requisición**.

Todos, en Shanghai, creían que la requisición estaba hecha desde hacía mucho tiempo.

—¿Cuándo sale el transbordador?

—Cada media hora.

Había que esperar veinte minutos. Caminó al azar. Las lámparas de petróleo se encendían en el fondo de las tiendas; aquí y allá, algunas siluetas de árboles y de los **ángulos** de las casas ascendían por el cielo del Oeste, donde persistía una luz sin origen que parecía emanar de la suavidad misma del cielo y reunirse, en lo más alto, al apaciguamiento de la noche. A pesar de los soldados y de las Uniones obreras, en el fondo de sus tenderetes los médicos que ostentaban un sapo como insignia, los vendedores de hierbas y de monstruos, los escribanos públicos, los echadores de suertes, los astrólogos y los que decían la buena ventura continuaban sus oficios lunares en la luz **turbia** en que desaparecían las manchas de sangre.

ombres se perdaient sur le sol plus qu'elles ne s'y allongeaient, baignées d'une phosphorescence bleuâtre; le dernier éclat de ce soir unique qui se passait très loin, quelque part dans les mondes, et dont seul un reflet venait baigner la terre, luisait faiblement au fond d'une arche énorme que surmontait une pagode rongée de lierre déjà noir. Au-delà, un bataillon se perdait [138] dans la nuit accumulée en brouillard au ras du fleuve, au-delà d'un **chahut** de clochettes, de phonographes, et criblé de toute une illumination. Kyo descendit, lui aussi, jusqu'à un chantier de blocs énormes: ceux des murailles, rasées en signe de libération de la Chine. Le transbordeur était tout près.

Encore un quart d'heure sur le fleuve, à voir la ville monter dans le soir. Enfin, Han-Kéou.

Des pousses attendaient sur le quai, mais l'anxiété de Kyo était trop grande pour qu'il pût rester immobile. Il préféra marcher: la concession britannique que l'Angleterre avait abandonnée en janvier, les grandes banques mondiales fermées, mais pas occupées... « Étrange sensation que l'angoisse: on sent au rythme de son coeur qu'on respire mal, comme si l'on respirait avec le cour... » Au coin d'une rue, dans la trouée d'un grand jardin plein d'arbres en fleurs, gris dans la brume du soir, apparurent les cheminées des manufactures de l'Ouest. Aucune fumée. De toutes celles qu'il voyait, seules celles de l'Arsenal étaient en activité. Était-il possible que Han-Kéou, la ville dont les communistes du monde entier attendaient le salut de la Chine, fût en grève? L'Arsenal travaillait; du moins pouvait-on compter sur l'armée rouge? Il n'osait plus courir. Si Han-Kéou n'était pas ce que chacun croyait qu'elle était, tous les siens, à Shanghaï, étaient condamnés à mort. Et May. Et lui-même.

Enfin, la Délégation de l'Internationale.

La villa tout entière était éclairée. Kyo savait qu'à l'étage le plus élevé travaillait Borodine (85); au rez-de-chaussée, l'imprimerie marchait à plein avec son fracas d'énorme ventilateur en mauvais état.

Un garde examina Kyo, vêtu d'un chandail gris à [139] gros col. Déjà, le croyant japonais, il lui indiquait du doigt le planton chargé de conduire les étrangers, quand son regard rencontra les papiers que Kyo lui tendait; à travers l'entrée encombrée il le conduisit donc à la section de

Las sombras se perdían en el suelo, más bien que alargarse, bañadas de una azulada fosforescencia; el último resplandor de aquella tarde única, que se iba muy lejos, a cualquier parte del mundo, y cuyo único reflejo acababa de bañar la tierra, lucía débilmente en el fondo de un arco enorme, que remataba una pagoda cubierta de hiedra, ya negra. A lo lejos, un batallón se perdía en la noche cargada de niebla a ras del río, más allá de una **baraúnda** de campanillas y de fonógrafos, acribillado todo por la iluminación. Kyo descendió también hasta una cantera de bloques enormes: los de las murallas derruidas en señal de liberación de la China. El transbordador estaba muy cerca.

Un cuarto de hora más sobre el río, para ver ascender la ciudad en la noche. Por fin, Han-Kow. [116]

Unos *pousses* esperaban en el muelle; pero la ansiedad de Kyo era demasiado grande para que pudiese permanecer inmóvil. Prefirió caminar: la concesión británica, que Inglaterra había abandonado en enero, y los grandes bancos mundiales cerrados pero no ocupados... «Extraña sensación la de la angustia: sentimos en el ritmo del corazón que se respira mal, como si respirásemos con el corazón...» Cada vez se hacía más fuerte que la lucidez. En la esquina de una calle, en el claro de un gran jardín, lleno de árboles en flor, grises en la bruma de la noche, aparecieron las chimeneas de las manufacturas del Oeste. Sin humo. De todas cuantas veía, sólo las del arsenal se hallaban en actividad. ¿Era posible que Han-Kow, la ciudad de la cual los comunistas del mundo entero esperaban la salvación de China, estuviese en huelga? El arsenal trabajaba; ¿se podría contar, al menos, con el ejército rojo? Ya no se atrevía a correr. Si Han-Kow no era lo que todo el mundo creía que era, todos los suyos, en Shanghai, estaban condenados a muerte. Y May también. Y él mismo.

Por fin, la Delegación de la Internacional.

La ciudad entera estaba iluminada. Kyo sabía que en el último piso trabajaba Borodin; en el piso bajo, funcionaba la imprenta, con su estruendo de enorme ventilador en mal estado.

Un guardia examinó a Kyo, vestido con una tricota gris, con gran cuello. Creyéndole japonés, le señalaba ya con el dedo al ordenanza encargado de conducir a los extranjeros, cuando su mirada encontró los papeles que Kyo le tendía; por la entrada abarrotada de gente, lo condujo, pues, a la sección de la Interna-

85 (p. *139). Borodine : personnage* historique, délégué de l'Internationale communiste. Cf. *Les conquérants*.

POUPIN Qui a les traits, l'air d'une poupée. Figure poupine : visage rond, frais, coloré.

l'Internationale chargée de Shanghaï. Du secrétaire qui le reçut, Kyo savait seulement qu'il avait organisé les premières insurrections de Finlande; un camarade, la main tendue pardessus son bureau, tandis qu'il se nommait: Vologuine. Gras plutôt comme une femme mûre que comme un homme; cela tenait-il à la finesse des traits à la fois **busqués** et **poupins**, légèrement levantins malgré le teint très clair, ou aux longues mèches presque grises, coupées pour être rejetées en arrière mais qui retombaient sur ses joues comme des **bandeaux** **raides**?

cional encargada de Shanghai. Del secretario que lo recibió, Kyo sólo sabía que había organizado las primeras insurrecciones en Finlandia; un camarada, con la mano extendida por encima de la mesa, mientras pronunciaba su propio nombre: Vologuin. Parecía grueso, más bien como una mujer madura que como un hombre; ¿se debía aquello a la finura de facciones, a la vez **aguileñas** y **mofletudas**, ligeramente levantinas a pesar de tener la tez muy clara, o a los largos mechones casi grises, cortos para estar echados hacia [117] atrás, y que caían sobre sus mejillas como **crenchas** **tiesas**?

crencha. 1. f. Raya que divide el cabello en dos partes. **2.** f. Cada una de estas partes.

— Nous faisons fausse route à Shanghaï, dit Kyo.

—Erramos el camino en Shanghai —dijo Kyo.

Aussitôt mécontent de ce qu'il venait de dire: sa pensée allait plus vite que lui. Pourtant, sa phrase disait ce qu'il eût dit bientôt: si Han-Kéou ne pouvait apporter le secours que les sections en attendaient, rendre les armes était un suicide.

Su frase le sorprendió: su pensamiento iba más rápido que él. Sin embargo, decía lo que hubiera querido decir: si Han-Kow no podía suministrar el socorro que las secciones esperaban, entregar las armas era un suicidio.

Vologuine, tassé dans son fauteuil, enfonça ses mains dans les manches kaki de son uniforme.

Vologuin se hundió las manos en las mangas caqui de su uniforme e inclinó la cabeza hacia adelante, arrellanado en su sillón.

— Encore!... marmonna-t-il.

—¡Todavía!... —murmuró.

— D'abord, que se passe-t-il ici?

—En primer término, ¿qué pasa aquí?

— Continue: en quoi faisons-nous fausse route à Shanghaï?

—Continúa: ¿en qué erramos el camino de Shanghai?

— Mais pourquoi, pourquoi les manufactures, ici, ne travaillent-elles pas?

—Pero, ¿por qué, por qué las manufacturas no trabajan?

— Attends. Quels camarades protestent?

—Espera. ¿Qué camaradas protestan?

— Ceux des groupes de combat. Les terroristes, aussi.

—Los de los grupos de combate. Los terroristas.

— Terroristes, on s'en fout. Les autres...

—Los terroristas, al diablo. Los otros...

Il regarda Kyo: [140]

Miró a Kyo.

« Qu'est-ce qu'ils veulent?

—¿Qué es lo que quieren?

— Sortir du Kuomintang. Organiser un Parti Communiste indépendant. Donner le pouvoir aux Unions. Et surtout, ne pas rendre les armes. Avant tout.

—Salir del Kuomintang. Organizar un Partido Comunista independiente. Entregar el poder a las Uniones. Y, sobre todo, no entregar las armas. Eso, ante todo.

— Toujours la même chose.

—Siempre la misma cosa.

Vologuine se leva, regarda par la fenêtre vers le fleuve et les collines, sans la moindre expression; une intensité fixe semblable à celle d'un somnambule donnait seule vie à ce visage **figé**. Il était petit, et son dos aussi gras que son ventre le faisait

Vologuin se levantó y miró por la ventana, hacia el río y las colinas, sin la menor expresión de pasión o de voluntad: una intensidad fija, semejante a la de un sonámbulo, prestaba vida sólo a aquel rostro **inexpresivo**. Era bajito, y su espalda, tan abultada como su vientre, casi

paraître presque bossu.

— Je vais te dire. Suppose que nous sortions du Kuomintang. Que faisons-nous?

— D'abord, une milice pour chaque union de travail, pour chaque syndicat.

— Avec quelles armes? Ici l'arsenal est entre les mains des généraux. Chang-Kaï-Shek tient maintenant celui de Shanghaï. Et nous sommes coupés de la Mongolie: donc, pas d'armes russes.

— À Shanghaï, nous l'avons pris, l'arsenal.

— Avec l'armée révolutionnaire derrière vous. Pas devant. Qui armerons-nous ici? Dix mille ouvriers, peut-être. En plus du noyau communiste de l'«armée de fer » : encore dix mille. Dix balles chacun.! Contre eux, plus de 75 000 hommes, rien qu'ici. Sans parler, enfin... de Chang-Kaï-Shek, ni des autres. Trop heureux de faire alliance contre nous, à la première mesure réellement communiste. Et avec quoi ravitaillerons-nous nos troupes?

— Les fonderies, les manufactures?

— Les matières premières n'arrivent plus.

Immobile, profil perdu dans les mèches, devant la fenêtre, sur la nuit qui montait, Vologuine continuait : [141]

— Han-Kéou n'est pas la capitale des travailleurs, c'est la capitale des sans-travail.

« Il n'y a pas d'armes; c'est tant mieux peut-être. Il y a des moments où je pense: si nous les armions, ils tireraient sur nous. Et pourtant, il y a tous ceux qui travaillent quinze heures par jour sans présenter de revendications, parce que « notre révolution est menacée... »

Kyo **sombrait**, comme en rêve, toujours plus bas.

— Le pouvoir n'est pas à nous, continuait Vologuine, il est aux généraux du «Kuomintang de gauche», comme ils disent. Ils n'accepteraient pas plus les Soviets que ne les accepte Chang-Kaï-Shek. C'est sûr. Nous pouvons nous servir d'eux, c'est tout. En faisant très attention. »

Si Han-Kéou était seulement un décor ensanglanté... Kyo n'osait

le hacía aparecer jorobado.

—Voy a decirte. Suponte que hubiéramos salido del Kuomintang. ¿Qué hacemos?

—En primer término, una milicia para cada unión de trabajo, para cada sindicato.

—¿Con qué armas? Aquí el arsenal está en las manos de los generales. Chiang Kaishek tiene ahora el de Shanghai. Y nosotros estamos separados de la Mongolia: no tenemos, pues, armas rusas.

—En Shanghai, las hemos cogido del arsenal.

—Con el ejército revolucionario detrás de vosotros. No delante. ¿A quiénes armaríamos aquí? A diez mil obreros, [118] quizá. Además del núcleo comunista del «ejército de hierro». ¡Diez balas para cada uno! Contra ellos, más de 75.000 hombres solamente aquí. Sin hablar, en fin... de Chiang Kaishek ni de los demás. Demasiado afortunados para hacer alianzas contra nosotros, ante la primera medida realmente comunista. ¿Y con qué abasteceríamos nuestras tropas?

—¿Y las fundiciones? ¿Y las manufacturas?

—Las materias primas no llegan ya.

Inmóvil, con el perfil perdido entre las greñas, frente a la ventana, ante la noche que ascendía, Vologuin continuaba:

—Han-Kow no es la capital de los trabajadores; es la capital de los obreros sin trabajo.

«No tenemos armas, y quizá sea esto lo mejor. Hay momentos en que pienso: si los armásemos, dispararían sobre nosotros. Y, sin embargo, están todos los que trabajan quince horas al día sin presentar reivindicaciones, porque «nuestra revolución está amenazada...»

Kyo **naufragaba**, como el que se sumerge en un sueño cada vez más profundo.

—El poder no es nuestro —continuaba Vologuin—; es de los generales del «Kuomintang de izquierda», como ellos dicen. No aceptarían ya a los soviets, como no los acepta Chiang Kaishek. Eso es seguro. Podemos servirnos de ellos y nada más. Prestándoles mucha atención.

Si Han-Kow fuese sólo un escenario ensangrentado... Kyo no se atrevería a

penser plus loin. « Il faut que je voie Possoz, en sortant », se disait-il. C'était le seul camarade, à Han-Kéou, en qui il eût confiance. « Il faut que je voie Possoz... »

llevar más lejos su pensamiento: «Es preciso que vea a Possoz, cuando salga» —se decía—. Era el único camarada de Han-Kow en quien tenía confianza. «Es preciso que vea a Possoz...»

Vologuine était beaucoup plus mal à l'aise qu'il ne le laissait paraître. La discipline du Parti sortait furieusement renforcée de la lutte contre les trotskistes (86). Vologuine était là pour faire exécuter les décisions prises par des camarades plus qualifiés, mieux informés que lui - et que Kyo. En Russie, il n'eût pas discuté. Mais il n'avait pas oublié encore la lourde patience avec laquelle les bolcheviks enseignaient **inlassablement** leur vérité à des foules illettrées - les discours de Lénine, ces spirales opiniâtres par lesquelles il revenait six fois sur le même point, un étage plus haut chaque fois. La structure du Parti chinois était loin d'avoir la force de celle du Parti russe; et les exposés de la situation, les instructions, même les ordres, se perdaient souvent sur le long chemin de Moscou à Shanghaï. [142]

86 (p. *142). La lutte contre les trotskistes.* Quelques explications sont ici nécessaires pour éclairer les enjeux politiques du dialogue entre Vologuine et Kyo. La mort de Lénine en 1924 exacerbe l'opposition entre Staline et Trotski. Staline, soutenant la thèse de l'« édification du socialisme dans un seul pays», impose au Komintern (l'Internationale communiste) ses propres vues tactiques, à moyen et à long terme: ordre est donné aux partis communistes de s'entendre, « provisoirement » (p. 129, 149), avec les partis « bourgeois », plus modérés, pour « gagner du temps » (p. 142-143), par « opportunisme » (p. 150), en attendant que s'inverse le rapport des forces et que triomphe le prolétariat: dans le roman, Vologuine est le scrupuleux porte-parole de cette « ligne » officielle. Trotski, partisan de la « révolution permanente », prône au contraire l'extension immédiate du mouvement révolutionnaire dans tous les pays. Le conflit entre les deux hommes tourne à l'avantage de Staline qui élimine impitoyablement les opposants et durcit la « discipline du Parti » (p. 142) : et c'est précisément en 1927 (le 14 novembre), que Trotski est exclu du parti communiste russe avant d'être déporté, expulsé d'U.R.S.S. (en 1929), et assassiné en 1940 par un agent stalinien.

— ... Inutile d'ouvrir la bouche avec cet air, enfin... abruti, dit-il. Le monde croit Han-Kéou communiste, tant mieux. Ça fait honneur à notre propagande. Ce n'est pas une raison pour que ce soit vrai.

—No abras la boca con ese gesto, así... atontado —dijo Vologuin—. Si la gente cree que Han-Kow es comunista, tanto mejor. Eso hace honor a nuestra propaganda. Pero no es una razón para que sea verdad.

— Quelles sont les dernières instructions?

—¿Cuáles son las instrucciones actuales?

— Renforcer le noyau communiste de l'armée de fer (87). Nous pouvons peser dans l'un des plateaux de la balance. Nous ne sommes pas une force par nousmêmes. Les généraux qui combattent avec nous, ici, haïssent autant les Soviets et les communistes que Chang-Kaï-Shek. Je le sais, je le vois, enfin... tous les jours. Tout mot d'ordre communiste les jettera sur nous. Et sans doute les mènera à une alliance avec Chang. La seule chose que nous puissions faire est de démolir Chang en nous servant d'eux. Puis Feng-Yu-Shiang (88) de la même façon, s'il le faut. Comme nous avons démoli, enfin, les généraux que nous avons combattus jusqu'ici en nous servant de Chang. Parce que la propagande nous apporte autant d'hommes que la victoire leur en apporte, à eux. Nous montons avec eux. C'est pourquoi gagner du temps est l'essentiel. La Révolution ne peut pas se maintenir, enfin, sous sa forme démocratique. Par sa nature même, elle doit devenir socialiste. Il faut la laisser faire. Il s'agit de l'accoucher. Et pas de la faire avorter.

—Reforzar el núcleo comunista del ejército de hierro. No podemos ayudar a un platillo de la balanza en contra del otro. No constituimos una fuerza por nosotros mismos. Los generales que combaten aquí con nosotros odian tanto [119] a los soviets y al comunismo como Chiang Kaishek. Lo sé y lo veo, en fin... todos los días. Toda contraseña comunista les lanzará contra nosotros. Y, sin duda, les conducirá a una alianza con Chiang. La única cosa que podríamos hacer es derribar a Chiang sirviéndonos de ellos. Luego, a Fen-Yu-Shiang, de la misma manera, si fuese preciso. Como hemos derribado, en fin, a los generales a quienes hemos combatido hasta ahora, sirviéndonos de Chiang. Porque la propaganda nos proporciona tantos hombres como la victoria les reporta a ellos. Ascenderemos al par que ellos. Por eso, lo esencial es ganar tiempo. La Revolución no puede mantenerse, en fin, bajo su forma democrática. Por su naturaleza misma, debe hacerse socialista. Hay que dejarla obrar. Se trata de hacerla parir. Y no de hacerla abortar.

87 (p. *143). Armée de fer:* armée d'élite.

88 (p. *143). Feng-Yu-Shiang : « seigneur* de la guerre » dominant les territoires à l'ouest de Pékin, qui avait fait alliance avec Chang-Kaï-Shek.

— Oui. Mais il y a dans le marxisme

—Sí; pero, en el marxismo, existe el

le sens d'une fatalité, et l'exaltation d'une volonté. Chaque fois que la fatalité passe avant la volonté, je me méfie.

sentido de una fatalidad y la exaltación de una voluntad. Cada vez que la fatalidad pasa por delante de la voluntad, desconfío.

— Un mot d'ordre purement communiste, aujourd'hui, amènerait l'union, enfin, immédiate, de tous les généraux contre nous: 200 000 hommes contre 20 000. C'est pourquoi il faut vous arranger à Shanghaï avec Chang-Kaï-Shek. S'il n'y a pas moyen, rendez les armes. [143]

—Una contraseña puramente comunista, hoy, conduciría a la unión, en fin, inmediata de todos los generales contra nosotros: 200.000 hombres contra 20.000. Por eso, tenéis que arreglaron en Shanghai con Chiang Kaishek. Si no hay otro medio, entregad las armas.

— À ce compte, il ne fallait pas tenter la Révolution d'octobre: combien étaient les bolcheviks?

—Para eso, no merecía la pena de intentar la Revolución de octubre. ¿Cuántos eran los bolcheviques?

— Le mot d'ordre « la paix » nous a donné les masses.

—La contraseña de «la paz» nos facilitó las masas.

— Il y a d'autres mots d'ordre.

—Hay otras contraseñas.

— Prématurés. Et lesquels?

—Prematuras. ¿Y cuáles?

— Suppression totale, immédiate, des fermages et des créances. La révolution paysanne, sans **combines** ni réticences.

—Supresión total, inmediata, de los arrendamientos_de los créditos. La revolución campesina, sin **combinaciones** ni reticencias.

Les six jours passés à remonter le fleuve avaient confirmé Kyo dans sa pensée: dans ces villes de glaise, fixées aux confluents depuis des millénaires, les pauvres suivraient aussi bien le paysan que l'ouvrier.

Los seis días que había empleado en remontar el río habían confirmado a Kyo en su pensamiento: en aquellas ciudades de arcilla, fijas sobre los confluentes desde milenios, los pobres seguirían tan bien al campesino como al obrero.

— Le paysan suit toujours, dit Vologuine. Ou l'ouvrier, ou le bourgeois. Mais il suit.

—El campesino sigue siempre —dijo Vologuin— o al obrero, o al burgués. Pero sigue.

— Pardon. Un mouvement paysan ne *dure* qu'en s'accrochant aux villes, et la paysannerie seule ne peut donner qu'une **jacquerie** (89), c'est entendu. Mais il ne s'agit pas de la séparer du prolétariat: la suppression des créances est un mot d'ordre de combat, le seul qui puisse mobiliser les paysans.

—No; un movimiento campesino no *dura* más que aferrándose a las ciudades, y está visto que los campesinos [120] solos no pueden hacer más que una sublevación popular. Pero no se trata de separarlos del proletariado: la supresión de los créditos es una contraseña de combate, la única que puede movilizar a los campesinos.

89 (p. *144). Jacquerie: vx.* révolte paysanne. Dans la bouche du discipliné Vologuine, le terme, très péjoratif, signifie: révolte anarchique, irresponsable, vouée à l'échec parce que non encadrée par le Parti et séparée du mouvement ouvrier urbain. Ce mot daté souligne combien l'Internationale n'a d'yeux que pour le marteau (les métallurgistes, les ouvriers, le prolétariat industriel), non pour la faucille: le monde rural est souverainement ignoré et méprisé

« Le paysan suit toujours, dit Vologuine. Ou l'ouvrier, ou le bourgeois. Mais il suit. »

— Enfin, le partage de terres, dit Vologuine.

—En una palabra: el reparto de tierras —dijo Vologuin.

— Plus concrètement: beaucoup de paysans très pauvres sont propriétaires, mais travaillent pour l'usurier. Tous le savent. D'autre part il faut, à Shanghaï, entraîner au plus vite les gardes des Unions ouvrières. Ne les laisser désarmer sous aucun prétexte. En faire *notre force,* en face de Chang-Kaï-Shek.

—Más concretamente: muchos campesinos muy pobres son propietarios, pero trabajan para el usurero. Todos lo saben. Por otra parte, es preciso, en Shanghai, atraerse lo más pronto posible los guardias de las Uniones obreras. No dejarlos desarmar bajo ningún pretexto. Crear *nuestra fuerza* frente a la de Chiang Kaishek.

— Dès que ce **mot d'ordre** sera connu, nous serons écrasés.

—En cuanto esa **contraseña** sea conocida, quedamos aplastados.

— Alors, nous le serons de toute façon. Les mots d'ordre communistes

—Entonces lo seremos de todas maneras. Las contraseñas comunistas

font leur chemin, même quand nous les abandonnons. Il suffit de discours pour que [144] les paysans veuillent les terres, il ne suffira pas de discours pour qu'ils ne les veuillent plus. Ou nous devons accepter de participer à la répression avec les troupes de Chang-Kaï-Shek, ça te va? nous compromettre *définitivement*, ou ils devront nous écraser, qu'ils le veuillent ou non.

siguen su camino, incluso cuando las abandonamos. Bastan unos discursos para que los campesinos deseen las tierras, y no bastarán unos discursos para que no las deseen. O debemos aceptar el participar en la represión con las tropas de Chiang Kaishek, ¿no te parece?, y comprometernos *definitivamente,* o deberán aplastarnos, quieran o no.

— Le Parti est d'accord qu'il faudra, enfin, rompre. Mais pas si tôt.

—Todo el mundo en Moscú está de acuerdo en que será preciso romper, al fin. Pero no tan pronto.

— Alors, s'il s'agit avant tout de **ruser**, ne rendez pas les armes. Les rendre, c'est livrer les copains.

—Entonces, si, ante todo, se trata de ser **astutos**, no hay que entregar las armas. Entregarlas es entregar a los compañeros.

— S'ils suivent les instructions, Chang ne bougera pas.

—Si siguen las instrucciones, Chiang no se moverá.

— Qu'ils les suivent ou non n'y changera rien. Le Comité, Katow, moi-même, avons organisé la garde ouvrière. Si vous voulez la dissoudre, tout le prolétariat de Shanghaï croira à la trahison.

—Que las sigan o no, eso no cambiará nada. El Comité, Katow y yo mismo hemos organizado la guardia obrera. Si pretendéis disolverla, todo el proletariado de Shanghai creerá en la traición.

— Donc, laissez-la désarmer.

—Entonces, dejadla desarmar.

— Les Unions ouvrières s'organisent partout d'elles-mêmes dans les quartiers pauvres. Allez-vous interdire les syndicats au nom de l'Internationale?

—Las Uniones obreras se organizan en todas partes por sí mismas, en los barrios pobres. ¿Vais a suprimir los sindicatos en nombre de la Internacional?

Vologuine était retourné à la fenêtre. Il inclina sur sa poitrine sa tête qui s'encadra d'un double menton. La nuit venait, pleine d'étoiles encore pâles.

Vologuin había vuelto a la ventana. Inclinó sobre el pecho la cabeza, que se rodeó de un doble mentón. Venía la noche, llena de estrellas, todavía pálidas.

— Rompre, dit-il, est une défaite certaine. Moscou ne tolérera pas que nous sortions du Kuomintang maintenant. Et le Parti communiste chinois est plus favorable encore à l'entente que Moscou.

—Romper, supone una derrota segura. Moscú no tolerará [121] que salgamos del Kuomintang ahora. Y el Partido comunista chino es más favorable aún a la espera que Moscú.

— En haut seulement: en bas, les camarades ne rendront pas toutes les armes, même si vous l'ordonnez. Vous vous sacrifierez, sans donner la tranquillité à Chang-Kaï-Shek. Borodine peut le dire à Moscou.

—Solamente arriba: abajo, los camaradas no entregarán todas las armas, aunque se lo ordenemos. Nos sacrificaríais sin dar la tranquilidad a Chiang Kaishek. Borodin puede decirlo en Moscú.

C'était le seul espoir de Kyo. Un homme comme Vologuine ne pouvait être convaincu. Tout au plus, transmettrait-il... [145]

— Moscou le sait: l'ordre de rendre les armes a été donné avant-hier.

—Moscú lo sabe: la orden de entregar las armas fue dada anteayer.

Atterré, Kyo ne répondit pas tout de suite.

Estupefacto, Kyo no respondió, al pronto.

— Et les sections les ont remises?

—¿Y las secciones, las han entregado?

90 (p. *146). Youdenitch : général* qui commandait les troupes blanches pendant la guerre civile russe et qui, parvenu aux abords de Leningrad (Petrograd) en 1919, dut se retirer devant l'Armée rouge.

— La moitié, à peine...

L'avant-veille, tandis qu'il réfléchissait ou dormait, sur le bateau... Il savait, lui aussi, que Moscou maintiendrait sa ligne. La situation donna soudain une confuse valeur au projet de Tchen:

— Autre chose, - peut-être la même: Tchen-Ta-Eul, de chez nous, veut exécuter Chang.

— Ah! c'est pour ça!

— Quoi?

— Il a fait passer un mot, pour demander à me voir quand tu serais là.

Il prit un message sur la table. Kyo n'avait pas remarqué encore ses mains ecclésiastiques. « Pourquoi ne l'a-t-il pas fait monter tout de suite? » se demanda-t-il.

— ... Question grave... (Vologuine lisait le message.) Ils disent tous : question grave...

— Il est ici?

— Il ne devait pas venir? Tous les mêmes. Ils changent presque toujours d'avis. Il est ici depuis, enfin, deux ou trois heures: ton bateau a été beaucoup arrêté.

Il téléphona qu'on fît venir Tchen. Il n'aimait pas les entretiens avec les terroristes, qu'il jugeait bornés, orgueilleux et dépourvus de sens politique.

— Ça allait encore plus mal à Leningrad, dit-il, quand Youdenitch (90) était devant la ville, et on s'en est tiré tout de même...

Tchen entra, en chandail lui aussi, passa devant Kyo, s'assit en face de Vologuine. Le bruit de l'imprimerie emplissait seul le silence. Dans la grande [146] fenêtre perpendiculaire au bureau, la nuit maintenant complète séparait les deux hommes de profil. Tchen, coudes sur le bureau, menton dans ses mains, tenace, tendu, ne bougeait pas. « L'extrême densité d'un homme prend quelque chose d'inhumain, pensa Kyo en le regardant. Est-ce parce que nous nous sentons facilement en contact par nos faiblesses?... » La surprise passée, il jugeait inévitable que Tchen fût là.

De l'autre côté de la nuit criblée

—La mitad, apenas...

La antevíspera, mientras, reflexionaba o dormía en el barco... Él sabía, también, que Moscú mantendría su norma de conducta. La conciencia de la situación dio, de pronto, un confuso valor al proyecto de Chen.

—Otra cosa (quizá la misma): Chen-Ta-Eul, de Shanghai, quiere ejecutar a Chiang.

—¡Ah! ¡Es para eso!

—¿El qué?

—Me ha mandado unas palabras, diciéndome que quería verme cuando tú estuvieses de vuelta.

Tomó un mensaje de encima de la mesa. Kyo no había reparado aún en sus manos eclesiásticas.

«¿Por qué no le ha hecho subir en seguida?», se preguntó.

—...Cuestión grave... (Volognin leía el mensaje.) Todos dicen: cuestión grave...

—¿Está aquí?

—¿No tenía que venir? Todos hacen lo mismo. Casi siempre terminan por cambiar de opinión. Está aquí, en fin, desde hace dos o tres horas: tu barco se ha detenido mucho.

Telefoneó que se hiciese venir a Chen. No gustaba mantener entrevistas con los terroristas, a quienes consideraba limitados, orgullosos y desprovistos de sentido político.

—Peor marchaba lo de Leningrado —dijo— cuando Yudenich se hallaba ante la ciudad, y hubo modo de zafarse, sin embargo... [122]

Chen entró, también de tricota; pasó por delante de Kyo, se sentó enfrente de Vologuin. Sólo el ruido de la imprenta llenaba el silencio. En la gran ventana, perpendicular a la mesa de despacho, la noche, a la sazón completa, separaba a los dos hombres, de perfil. Chen, con los codos sobre la mesa, el mentón entre las manos, tenaz, tenso, no se movía. «La extrema densidad de un hombre adquiere algo de inhumano —pensó Kyo, contemplándole—. ¿Es porque nos sentimos fácilmente en contacto por nuestras debilidades?... Pasada la sorpresa consideraba inevitable que Chen estuviese allí; que hubiese ido él mismo a afirmar (porque no pensaba que discutiría) su decisión. Al otro lado de la noche, acribillada de

91 (p. *147*). *Gallen* : général à la tête des conseilleurs militaires soviétiques auprès du Kuomintang.

d'étoiles, Vologuine, debout, mèches dans la figure, mains grasses croisées sur la poitrine, attendait aussi.

Il t'a dit? demanda Tchen, montrant Kyo de la tête.

— Tu sais ce que l'Internationale pense des actes terroristes, répondit Vologuine. Je ne vais pas te faire, enfin, un discours là-dessus!

— Le cas présent est particulier. Chang-Kaï-Shek *seul* est assez populaire et assez fort pour maintenir la bourgeoisie unie contre nous. Vous opposez-vous à cette exécution, oui ou nong?

Il était toujours immobile, accoudé au bureau, le menton dans les mains. Kyo savait que la discussion était vaine pour Tchen, bien qu'il fût venu. La destruction seule le mettait d'accord avec lui-même.

— L'Internationale n'a pas à approuver ce projet. Vologuine parlait sur le ton de l'évidence. « Pourtant, de ton point de vue même... » Tchen ne bougeait toujours pas. « ... Le moment, enfin, est-il bien choisi?

— Vous préférez attendre que Chang ait fait assassiner les nôtres?

— Il fera des décrets et rien de plus. Son fils est à Moscou, ne l'oublie pas. Enfin, des officiers russes de Gallen (91) n'ont pas pu quitter son état-major. Ils [147] seront torturés s'il est tué. Ni Gallen ni l'état-major rouge ne l'admettront...

« La question a donc été discutée ici même », pensa Kyo. Il y avait dans cette discussion il ne savait quoi de peu convaincant, qui le troublait: il jugeait Vologuine singulièrement plus ferme lorsqu'il ordonnait de rendre les armes que lorsqu'il parlait du meurtre de Chang-Kaï-Shek.

— Si les officiers russes sont torturés, dit Tchen, ils le serong. Moi aussi, je le serai. Pas d'intérêt. Les milliongs de Chinois valent bien quinze officiers russes. Bong. Et Chang abandonnera son fils.

— Qu'en sais-tu?

— Et toi?

— Sans doute aime-t-il son fils moins que luimême, dit Kyo. Et s'il ne tente pas de nous écraser il est perdu. S'il n'enraye pas l'action paysanne, ses propres officiers le quitteront. Je crains donc qu'il n'abandonne le gosse, après

estrellas, Vologuin, en pie, con los mechones sobre el rostro, las manos abultadas cruzadas sobre el pecho, esperaba también.

—¿Te lo ha dicho? —preguntó Chen, indicando a Kyo con la cabeza.

—Ya sabes lo que piensa la Internacional de los actos terroristas —respondió Vologuin—. En fin, no voy a pronunciarte un discurso a este respecto.

—El caso presente es particular. Sólo Chiang Kaishek es lo bastante popular y lo bastante fuerte para mantener a la burguesía unida contra nosotros. ¿Os oponéis a esta ejecución? ¿Sí o no?

Estaba siempre inmóvil, acodado sobre la mesa, con el mentón entre las manos. Kyo sabía que la discusión no tenía valor esencial para Chen aunque se hubiera producido. Sólo la destrucción le ponía de acuerdo consigo mismo.

—La Internacional no va a aprobar ese proyecto —Vologuin hablaba con una entonación de evidencia. Sin embargo, desde tu mismo punto de vista... —Chen continuaba sin moverse...— El momento, en fin, ¿está bien elegido?

—¿Preferís esperar a que Chiang haya hecho asesinar a los nuestros?

—Expedirá decretos, nada más. Su hijo está en Moscú; no lo olvides. Los oficiales rusos de Gallen, en fin, no han podido abandonar a su estado mayor. Serán torturados, [123] si él es muerto. Ni Gallen ni el estado mayor rojo lo admitirán...

«Así, pues, la cuestión se ha discutido aquí mismo» —pensó Kyo—. En aquella discusión encontraba no sabía qué de vano, de vacío, que le turbaba: encontraba singularmente más firme a Vologuin cuando ordenaba que se entregasen las armas que cuando hablaba de la muerte de Chiang Kaishek.

—Si los oficiales rusos son torturados —dijo Chen—, lo serán. Yo también lo seré. Eso no tiene interés alguno. Unos millones de chinos valen por cierto más que quince oficiales rusos. Bueno. Y Chiang abandonará a su hijo.

—¿Qué sabes tú de eso?

—¿Y tú? Y, sin duda, ni siquiera os atreveríais a matarlo.

—Sin duda, quiere a su hijo menos que a sí mismo —dijo Kyo—. Y si no intenta aniquilarnos, está perdido. Si no contiene la acción campesina, sus propios oficiales le abandonarán. Temo, pues, que no abandone al muchacho, después de

quelques promesses des consuls européens ou d'autres **plaisanteries**. Et toute la petite bourgeoisie que tu veux rallier, Vologuine, le suivra le lendemain du jour où il nous aura désarmés: elle sera du côté de la force. Je la connais.

las promesas de los cónsules europeos y de otras **zarandajas**. Y toda la pequeña burguesía a la que tú quieres conquistar, Vologuin, le seguirá, al día siguiente a aquel en que nos tenga desarmados: se pondrá de parte de la fuerza. Lo conozco.

— Pas évident. Et il n'y pas que Shanghaï.

—Evidentemente, no. No tiene más que Shanghai.

— Tu dis que vous crevez de faim. Shanghaï perdue, qui vous ravitaillera? Feng-Yu-Shiang vous sépare de la Mongolie, et il vous trahira si nous sommes écrasés. Donc, rien par le Yang-Tsé, rien de la Russie. Croyez-vous que les paysans à qui vous promettez le programme du Kuomintang (25 % de réduction de **fermage**, sans blague, non mais sans blague!) mourront de faim pour nourrir l'armée rouge? Vous vous mettrez entre les mains du Kuomintang plus encore que vous ne l'êtes. Tenter la lutte contre Chang maintenant, avec de vrais mots [148] d'ordre révolutionnaires, en s'appuyant sur la paysannerie et le prolétariat de Shanghaï, c'est **chanceux**, mais ce n'est pas impossible: la première division est communiste presque tout entière, à commencer par son général, et combattra avec nous. Et tu dis que nous avons conservé la moitié des armes. Ne pas la tenter, c'est attendre avec tranquillité notre égorgement.

—Dices que os morís de hambre. Perdido Shanghai, ¿quién nos abastecerá? Fen-Yu-Shiang os ha separado de la Mongolia, y os traicionará, si somos aniquilados. Así, pues, nada por el Yang-Tsé y nada de Rusia. ¿Creéis que los campesinos, a quienes habéis prometido el programa del Kuomintang (25 % de reducción en el **arriendo**, ¡sin bromas, pero sin bromas!) se morirán de hambre por mantener el ejército rojo? Os pondréis en las manos del Kuomintang, más aún de lo que estáis. Intentar ahora la lucha contra Chiang, con verdaderas contraseñas revolucionarias, apoyándose en los campesinos el proletariado de Shanghai, es **aventurado**, pero no imposible: la primera división es comunista casi por completo, comenzando por su general, y combatirá con nosotros. Y tú dices que hemos [124] conservado la mitad de las armas. No intentarlo es aguardar con tranquilidad nuestro degüello.

Cette discussion commençait à exaspérer Vologuine, malgré son attitude de distraction paterne. Mais il n'ignorait pas la force, à Shanghaï, de la tendance que Kyo défendait devant lui.

— Le Kuomintang est là. Nous ne l'avons pas fait. Il est là. Et plus fort que nous, provisoirement. Nous pouvons le conquérir par la base en y introduisant tous les éléments communistes dont nous disposons. Ses membres sont, en immense majorité, extrémistes.

«El Kuomintang está ahí. Nosotros no lo hemos hecho. Ahí está. Y más fuerte que nosotros provisionalmente. Podemos conquistarlo por la base, introduciendo en él todos los elementos comunistas de que disponemos. Sus miembros son, en una inmensa mayoría, extremistas.»

— Tu sais aussi bien que moi que le nombre n'est rien dans une démocratie contre l'**appareil** dirigeant.

—Tú sabes, tan bien como yo, que el número no supone nada, en una democracia, contra el **organismo** dirigente.

— Nous démontrons que le Kuomintang peut être employé en l'employant. Non en discutant. Nous n'avons cessé de l'employer depuis deux ans. Chaque mois, chaque jour.

—Demostremos que el Kuomintang puede ser empleado, empleándolo. No discutiendo. No hemos dejado de emplearlo, desde hace dos años. Todos los meses; todos los días.

— Tant que vous avez accepté ses buts; pas une fois quand il s'est agi pour lui d'accepter les vôtres. Vous l'avez amené à accepter les cadeaux dont il brûlait d'envie: officiers, volontaires, argent, propagande. Les soviets de soldats, les Unions paysannes, c'est une autre affaire.

—Mientras, habéis aceptado sus fines; ni una sola vez, cuando se trató de que él aceptase los vuestros. Le habéis conducido a aceptar los presentes por conseguir los cuales ardía en deseos: oficiales, voluntarios, dinero, propaganda. Los soviets de soldados, las uniones campesinas, ya es otra cosa.

— Et l'exclusion des éléments anticommunistes?

— Chang-Kaï-Shek ne possédait pas Shanghaï.

— Avant un mois, nous aurons obtenu du Comité Central du Kuomintang sa mise hors la loi.

— Quand il nous aura écrasés. Qu'est-ce que ça [149] peut foutre à ces généraux du Comité Central qu'on tue ou pas les militants communistes? Autant de gagné! Est-ce que tu ne crois pas, vraiment, que l'obsession des fatalités économiques empêche le Parti communiste chinois, et peut-être Moscou, de voir la nécessité élémentaire que nous avons sous le nez?

— C'est de l'opportunisme.

— Ça va! À ton compte, Lénine ne devait pas prendre le partage des terres comme mot d'ordre (il figurait d'ailleurs au programme des socialistesrévolutionnaires, qui n'ont pas été foutus de l'appliquer, beaucoup plus qu'à celui des bolcheviks). Le partage des terres, c'était la constitution de la petite propriété; il aurait donc dû faire, non le partage, mais la collectivisation immédiate, les sovkhozes. Comme il a réussi, vous savez voir que c'était de la tactique. Pour nous aussi il ne s'agit que de tactique! Vous êtes en train de perdre le contrôle des masses...

— T'images-tu que Lénine, enfin, l'ait gardé de février à octobre?

— Il l'a perdu *par instants.* Mais il a toujours été dans leur sens. Vous, vos mots d'ordre sont à contrecourant. Il ne s'agit pas d'un crochet, mais de directions qui iront toujours s'éloignant davantage. Pour agir sur les masses comme vous prétendez le faire, il faudrait être au pouvoir. Ce n'est pas le cas.

— Il ne s'agit pas de tout ça, dit Tchen.

Il se leva.

— Vous n'enrayerez pas l'action paysanne, reprit Kyo. Présentement, nous, communistes, donnons aux masses des instructions qu'elles ne peuvent considérer que comme des trahisons. Croyez-vous qu'elles comprendront vos mots d'ordre d'attente?

Pour la première fois, une ombre de passion glissa dans la voix de Vologuine : [150]

—¿Y la exclusión de los elementos anticomunistas?

—Chiang Kaishek no poseía Shanghai.

—Antes de un mes, habremos obtenido del Comité Central del Kuomintang que sea puesto fuera de la ley.

—Cuando nos haya aniquilado. ¿Qué mierda les puede importar a esos generales del Comité Central que se mate o no a los militantes comunistas? ¡Otro tanto habrán ganado! ¿Es que crees, verdaderamente, que la obsesión de las fatalidades económicas impidan al Partido comunista chino, y quizás a Moscú, ver la necesidad elemental que tenemos delante de nuestras narices?

—Es cuestión de oportunismo.

—¡Claro! En tu opinión, Lenin no debía considerar el reparto de tierras como consigna (figuraba, por otra parte, en el programa de los socialistas revolucionarios, que no ha tenido inconveniente en aplicarla, mucho más que en el de los bolcheviques). El reparto de tierras suponía la constitución de la pequeña propiedad; hubiera debido, pues, hacerse, no el reparto, sino la colectivización inmediata, los *sovkhozes.* Como triunfo, sabéis ver que [125] fue a causa de la táctica. ¡Tampoco se trata, para nosotros, más que de la táctica! Estáis perdiendo la confianza délas masas...

—¿Te imaginas que Lenin la conservó de febrero a octubre?

—La perdió *por instantes.* Pero siempre conservó su sentido. Vosotros, vuestras consignas van contra la corriente. No se trata de un broche, sino de direcciones que irán siempre alejándose, cada vez más. Para obrar sobre las masas como vosotros pretendéis hacerlo, sería preciso estar en el poder. Y no es precisamente ese el caso.

—No se trata de nada de eso —dijo Chen.

Se levantó.

—No detendréis la acción campesina —prosiguió Kyo—. Ahora, nosotros, los comunistas, damos instrucciones a las masas que no pueden considerar más que como traiciones. ¿Creéis que comprenderán vuestras consignas de espera?

— Même coolie du port de Shanghaï, je penserais que l'obéissance au Parti est la seule attitude logique, enfin, d'un militant communiste. Et que toutes les armes doivent être rendues.

Tchen se leva :

— Ce n'est pas par obéissance qu'on se fait tuer. Ni qu'on tue. Sauf les lâches.

Vologuine haussa les épaules.

— Il ne faut pas considérer l'assassinat, enfin, comme la voie principale de la vérité politique!

Tchen sortait.

— Nous proposerons à la première réunion du Comité Central le partage immédiat des terres, dit Kyo en tendant la main à Vologuine, la destruction des **créances**.

— Le Comité ne les votera pas, répondit Vologuine, souriant.

Tchen, ombre trapue sur le trottoir, attendait. Kyo le rejoignit, après avoir obtenu l'adresse de son ami Possoz : il était chargé de la direction du port.

— Écoute... dit Tchen.

Transmis par la terre, le frémissement des machines de l'imprimerie, **régulier**, maîtrisé comme celui d'un moteur de navire, les pénétrait des pieds à la tête: dans la ville endormie, la délégation veillait de toutes ses fenêtres illuminées, que traversaient des bustes noirs. Ils marchèrent, leurs deux ombres semblables devant eux: même taille, même effet du col de chandail. Les paillotes aperçues dans la perspective des rues, avec leurs silhouettes de purgatoire, se perdaient au fond de la nuit calme et presque solennelle, dans l'odeur du poisson et des graisses brûlées; Kyo ne pouvait se délivrer de cet ébranlement de machines transmis à ses muscles par le sol - comme si ces machines à fabriquer la [151] vérité eussent rejoint en lui les hésitations et les affirmations de Vologuine. Pendant la remontée du fleuve, il n'avait cessé d'éprouver combien son information était faible, combien il lui était difficile de fonder son action, s'il n'acceptait plus d'obéir purement et simplement aux instructions de l'Internationale. Mais l'Internationale se trompait. Gagner du temps n'était plus possible. La

—Hasta si fuera yo un *coolie* del puerto de Shanghai, pensaría que la obediencia al partido es la única actitud lógica, en fin, de un militante comunista. Y que todas las armas deben ser entregadas.

Chen se levantó.

—No es por obediencia por lo que se hace matar. Ni que se mata. Salvo a los cobardes.

Vologuin se encogió de hombros.

—No hay que considerar el asesinato, en fin, como la vía principal de la verdad política.

Chen salía.

—Propondré, en la primera reunión del Comité Central, el reparto inmediato de tierras —dijo Kyo, tendiendo la mano a Vologuin—, la destrucción de los **créditos**.

—El Comité no los votará —respondió Vologuin, sonriendo por primera vez.

Chen, abultada sombra sobre la acera, esperaba. Kyo se unió a él, después de haber obtenido la dirección de su amigo Possoz: estaba encargado de la dirección del puerto.

—Escucha... —dijo Chen.

Transmitido por tierra, el estremecimiento de las máquinas [126] de imprenta, **regulado**, dominado, como el del motor de un navío, los penetraba, de los pies a la cabeza; en la ciudad adormecida, la delegación velaba, con todas sus ventanas iluminadas por las que atravesaban unos bustos negros. Caminaron, con sus dos sombras semejantes delante de ellos: el mismo tamaño y el mismo efecto del cuello de la tricota. Los *paillottes* que se divisaban en la perspectiva de las calles, con sus siluetas de purgatorio, se perdían en el fondo de la noche calma y casi solemne, en el olor a pescado y a grasas quemadas: Kyo no podía sustraerse a aquella conmoción de las máquinas, transmitida a sus músculos por el suelo —como si aquella máquina de fabricar la verdad hubiese reunido en él las vacilaciones y las afirmaciones de Vologuin—. Mientras subían por el río, no había cesado de experimentar cuán débil era su información, cuán difícil le era fundar su acción, si ya no se sometía a obedecer, pura y simplemente, las instrucciones de la Internacional. Pero la Internacional se equivocaba. Ganar tiempo, ya no era posible. La

propagande communiste avait atteint les masses comme une inondation, parce qu'elle était la leur. Quelle que fût la prudence de Moscou, elle ne s'arrêterait plus; Chang le savait et devait dès maintenant écraser les communistes. Là était la seule certitude. Peut-être la Révolution eût-elle pu être conduite autrement; mais c'était trop tard. Les paysans communistes prendraient les terres, les ouvriers communistes exigeraient un autre régime de travail, les soldats communistes ne combattraient plus que sachant pourquoi, que Moscou le voulût ou non. Moscou et les capitales d'Occident ennemies pouvaient organiser là-bas dans la nuit leurs passions opposées et tenter d'en faire un monde. La Révolution avait poussé sa grossesse à son terme: il fallait maintenant qu'elle accouchât ou mourût. En même temps que le rapprochait de Tchen la camaraderie nocturne, une grande dépendance pénétrait Kyo, l'angoisse de n'être qu'un homme, que lui-même; il se souvint des musulmans chinois qu'il avait vus, par des nuits pareilles, prosternés dans les steppes de lavande brûlée, hurler ces chants qui déchirent depuis des millénaires l'homme qui souffre et qui sait qu'il mourra. Qu'était-il venu faire à Han-Kéou? Mettre le Komintern au courant de la situation de Shanghaï. Le Komintern était aussi résolu qu'il l'était devenu. Ce qu'il avait entendu c'était, bien plus que les argumenu [152] de Vologuine, le silence des usines, l'angoisse de la ville qui mourait chamarrée de gloire révolutionnaire, mais n'en mourait pas moins. On pouvait léguer ce cadavre à la prochaine vague insurrectionnelle, au lieu de le laisser se liquéfier dans les astuces. Sans doute étaient-ils tous condamnés l'essentiel était que ce ne fût pas en vain. Il était certain que Tchen, lui aussi, se liait en cet instant à lui d'une amitié de prisonniers :

— Ne pas savoir!... dit celui-ci. S'il s'agit de tuer Chang-Kaï-Shek, je sais. Pour ce Vologuine, c'est pareil, je pense; mais lui, au lieu d'être le meurtre, c'est l'obéissance. Quand on vit comme nous, il faut une certitude. Appliquer les ordres, pour lui, c'est sûr, je pense, comme tuer pour moi. Il faut que quelque chose soit sûr. Il faut.

Il se tut.

« Rêves-tu beaucoup? reprit-il.

— Non. Ou du moins ai-je peu de souvenirs de mes rêves.

— Je rêve presque chaque nuit. Il y a aussi la distractiong, la rêverie. L'ombre

propaganda comunista había anegado las masas, como una inundación, porque era suya. Cualquiera que fuese la prudencia de Moscú, ya no se detendría; Chiang lo sabía, y ahora debía aniquilar a los comunistas. Allí estaba la única certidumbre. Acaso la Revolución hubiera podido ser conducida de otro modo; pero ya era demasiado tarde. Los campesinos comunistas tomarían las tierras; los obreros comunistas exigirían otro régimen de trabajo; los soldados comunistas no combatirían ya sino sabiendo por qué, quisiese o no quisiese Moscú. Moscú y las capitales de Occidente enemigas podrían organizar, allá en la noche, sus pasiones opuestas e intentar la creación de un mundo. La Revolución había llevado a término su preñez: ahora era preciso que diese a luz o muriese. Al mismo tiempo que le aproximaba a Chen la camaradería nocturna, una gran dependencia penetraba a Kyo: la angustia de no ser más que un hombre, de no ser más que él mismo; se acordó de los musulmanes chinos, a quienes había visto, en noches semejantes, prosternados en las estepas de espliego quemado, aullar esos cantos que desgarran desde hace miles de años al hombre que sufre y sabe [127] que morirá. ¿Qué había ido a hacer en Han-Kow? A poner a la Internacional al corriente de la situación de Shanghai. La Internacional estaba tan resuelta como él había llegado a estarlo. Lo que había oído era, más bien que los argumentos de Vologuin, el silencio de las máquinas, la angustia de la ciudad que moría, abrumada de gloria revolucionaria, si bien no por eso moría menos. Se podía legar aquel cadáver a la próxima oleada insurreccional, en lugar de dejar que se licuase en la astucia. Sin duda, todos estaban condenados: lo esencial era que no fuese en vano. Estaba seguro de que también Chen se unía en aquel instante a él con amistad de prisionero.

—No saber... —dijo éste—. Se trata de matar a Chiang Kaishek, ya lo sé. A ese Vologuin, le da lo mismo; pero él, en lugar de representar al crimen, representa a la obediencia. Cuando se vive como nosotros, es preciso tener certidumbre. Creo que, para él, aplicar las órdenes es seguro, como para mí lo es matar. Es preciso que algo sea seguro. Es preciso.

Calló.

—¿Sueñas mucho? —continuó.

—No. O, por lo menos, no me acuerdo de los sueños.

—Yo sueño casi todas las noches. Hay también distracción, hay el ensueño. Cuan-

d'un chat, par terre... Dans le meurtre, le difficile n'est pas de tuer. C'est de ne pas déchoir. D'être plus fort que... ce qui se passe en soi à ce moment-là.

Amertume? Impossible d'en juger au ton de la voix, et Kyo ne voyait pas son visage. Dans la solitude de la rue, le fracas étouffé d'une auto lointaine se perdit avec le vent dont la retombée abandonna parmi les odeurs camphrées de la nuit le parfum des vergers.

— S'il n'y avait que ça... Nong. Les rêves c'est pire. Des bêtes.

Tchen répéta

« Des bêtes... Des **pieuvres**, surtout. Et je me souviens toujours. » [153]

Kyo, malgré les grands espaces de la nuit, se sentit près de lui comme dans une chambre fermée.

— Il y a longtemps que ça dure?

— Très. Aussi loin que je remonte. Depuis quelque temps, c'est moins fréquent. Et je ne me souviens que de... ces choses. Je déteste me souvenir, en général. Et ça ne m'arrive pas: ma vie n'est pas dans le passé, elle est devant moi.

Silence.

« ... La seule chose dont j'aie peur - peur - c'est de m'endormir. Et je m'endors tous les jours. »

Dix heures sonnèrent. Des gens se disputaient, à brefs glapissements chinois, au fond de la nuit.

« ... Ou de devenir fou. Ces pieuvres, la nuit et le jour, toute une vie... Et on ne se tue jamais, quand on est fou, paraît-il... Jamais.

— Tes rêves n'ont pas changé?

Tchen comprit à quoi Kyo faisait allusion.

— Je te le dirai après... Chang. »

Kyo avait admis une fois pour toutes qu'il jouait sa propre vie, et vivait parmi des hommes qui savaient que la leur était chaque jour menacée: le courage ne l'étonnait pas. Mais c'était la première fois qu'il rencontrait la

do me dejo llevar de él, veo, a veces, la sombra de un gato, en el suelo: más terrible que cualquier cosa verdadera. Pero no hay nada peor que los sueños.

—¿Que cualquier cosa verdadera?...

—No tengo facha de sentir remordimiento. En el crimen, lo difícil no es matar. Es no decaer. Ser más fuerte que... lo que pasa en uno, durante ese momento.

¿Amargura? Imposible juzgar por el tono de voz, y Kyo no veía su semblante. En la soledad de la calle, el estruendo ahogado de un auto lejano se perdió con el viento, cuya recaída abandonó entre los olores alcanforados de la noche el perfume de los vegetales.

—...Si no hubiese más que eso... No. ____ _____ Es peor. Bestias.

Chen repitió:

—Bestias. **Pulpos**, sobre todo. Y me acuerdo siempre.

Kyo, a pesar de los grandes espacios de la noche, se sintió junto a él como si se encontrara en una habitación cerrada.

—¿Hace mucho tiempo que dura eso?

—Mucho. Tan lejano está como puede alcanzar mi imaginación. Desde hace algún tiempo, es menos frecuente. Y no me acuerdo más que de... esas cosas. Detesto el recordar, en general. Y no recuerdo: mi vida no está en el pasado; está delante de mí.

Silencio.

«...Lo único que me da miedo —miedo— es dormirme. Y me, duermo todos los días.»

Dieron las diez. Alguna gente disputaba, con los breves chillidos chinos, en el fondo de la noche.

«...O volverme loco. Esos pulpos, de día y de noche, durante toda una vida... Y no se les mata nunca, cuando se está loco, al parecer... Nunca.»

—¿El matar cambia tus sueños?

_____________________________ _______ .

—Ya no sé. Te lo diré después... de Chiang.

Kyo había admitido, de una vez para siempre, que se jugaba su propia vida, y vivía entre hombres conscientes de que la suya estaba todos los días amenazada: el valor no le asombraba. Pero era aquella la primera vez que encontraba la fas-

fascination de la mort, dans cet ami à peine visible qui parlait d'une voix de distrait, comme si ces paroles eussent été suscitées par la même force de la nuit que sa propre angoisse, par l'intimité toute-puissante de l'anxiété, du silence et de la fatigue... Cependant, sa voix venait de changer.

— Tu y penses avec... avec inquiétude?

— Nong. Avec...

Il hésita :

« Je cherche un mot plus fort que joie. Il n'y a pas de mot. Même en chinois. Un... apaisement total. Une sorte de... comment dites-vous? de... je ne sais [154] pas. Il n'y a qu'une chose qui soit encore plus profonde. Plus loin de l'homme, plus près de... Tu connais l'opium?

— Guère.

— Alors, je peux mal t'expliquer. Plus près de ce que vous appelez... extase. Oui. Mais épais. Profong. Pas léger. Une extase vers... vers le bas.

— Et c'est une idée qui te donne ça?

— Oui: ma propre mort. »

Toujours cette voix de distrait. « Il se tuera », pensa Kyo. Il avait assez écouté son père pour savoir que celui qui cherche aussi âprement l'absolu ne le trouve que dans la sensation. Soif d'absolu, soif d'immortalité, donc peur de mourir: Tchen eût dû être lâche; mais il sentait, comme tout mystique, que son absolu ne pouvait être saisi que dans l'instant. D'où sans doute son dédain de tout ce qui ne tendait pas à l'instant qui le lierait à lui-même dans une possession vertigineuse. De cette forme humaine que Kyo ne voyait même pas, émanait une force aveugle et qui la dominait, l'informe matière dont se fait la fatalité. Ce camarade maintenant silencieux rêvassant à ses familières visions d'épouvante avait quelque chose de fou, mais aussi quelque chose de sacré - ce qu'a toujours de sacré la présence de l'inhumain. Peut-être ne tuerait-il Chang que pour se tuer lui-même. Cherchant à revoir dans l'obscurité ce visage aigu aux bonnes lèvres, Kyo sentait **tressaillir** en lui-même l'angoisse primordiale, celle qui jetait à la fois Tchen aux pieuvres du sommeil et à la mort.

— Mon père pense, dit lentement Kyo, que le fond de l'homme est l'angoisse, la conscience de sa propre

cinación de la muerte, en aquel amigo apenas visible que hablaba con voz distraída —como si sus palabras hubiesen sido suscitadas por la misma fuerza de la noche que su propia angustia, por la intimidad todopoderosa de la ansiedad, del silencio y del cansancio... Sin embargo, su voz acababa de cambiar.

—¿Piensas en ello... con inquietud?

—No. Con...

Vaciló.

—Busco una palabra que sea más fuerte que gozo. No la hay. ___ ___ ___ _________ ___ __ Una especie de... ¿cómo diríamos?... de... no sé. No hay más que una cosa que sea aún más profunda. Más lejos del hombre y más cerca de... ¿Conoces el opio?

—Apenas.

—Entonces, mal puedo explicártelo. Más cerca de lo que vosotros llamáis... éxtasis. Sí, un éxtasis, pero espeso. Profundo. No ligero. Un éxtasis hacia... hacia abajo. [129]

—¿Y es una idea lo que te da eso?

—Sí: mi propia muerte.

Siempre aquella voz distraída. «Se matará», pensó Kyo. Había escuchado bastante a su padre para saber que el que busca tan ásperamente lo absoluto no lo encuentra más que en la sensación. Sed de absoluto, sed de inmortalidad, por consiguiente, miedo a morir. Chen debiera haber sido cobarde; pero comprendía, como todo místico, que su absoluto no podía ser apresado más que en el instante. De ahí, sin duda, su desdén hacia todo lo que no tendiese al instante que le uniese a sí mismo en una posición vertiginosa. De aquella forma humana, que Kyo no veía siquiera, emanaba una fuerza ciega que la dominaba, la informe materia de que se hace la fatalidad. Aquel camarada, entonces silencioso, perdido en sus familiares visiones de espanto, tenía algo de loco, pero también algo de sagrado —lo que siempre tiene de sagrado la presencia de lo inhumano—. Quizá no matase a Chiang sino para matarse a sí mismo. Procurando volver a ver en la oscuridad aquel semblante agudo de bondadosos labios, Kyo sentía **temblar** en sí mismo la angustia primordial, la que lanzaba a Chen, a la vez, hacia los pulpos del sueño y hacia la muerte.

—Mi padre cree —dijo, lentamente, Kyo— que el fondo del hombre es la angustia, la conciencia de su propia

tressallir 1. (Sujet n. de personne). Éprouver des secousses musculaires, un tressaillement. [a] (Sous l'effet d'une émotion vive, agréable ou désagréable) - Effluve, cit. 5. [b] (Sous l'effet d'une sensation qui surprend). - 2. (Sujet n. de personne, d'animal). **être agité de brusques secousses**, remuer de façon désordonnée. - 3. Techn. (de trésaillé*, confondu avec tressailler). Se fendiller sous l'effet de la chaleur (céramique).

fatalité, d'où naissent toutes les peurs, même celle de la mort... mais que l'opium **délivre** de cela, et que là est son sens. [155]

— On trouve toujours l'épouvante en soi. Il suffit de chercher assez profong : heureusement, on peut agir; si Moscou m'approuve, ça m'est égal; si Moscou me désapprouve, le plus simple est de n'en rien savoir. Je vais partir. Tu veux rester?

— Je veux avant tout voir Possoz. Et tu ne pourras pas partir: tu n'as pas le **visa**.

— Je vais partir. Sûrement.

— Comment?

— Je ne sais pas. Mais je vais partir.

Certainement je partirai.

En effet, Kyo sentait que la volonté de Tchen jouait en l'occurrence un très petit rôle. Si la destinée vivait quelque part, elle était là, cette nuit, à son côté.

— Tu trouves important que ce soit toi qui organises l'attentat contre Chang ?

— Nong... Et pourtant, je ne voudrais pas le laisser faire par un autre.

— Parce que tu n'aurais pas confiance?

— Parce que je n'aime pas que les femmes que j'aime soient **baisées** par les autres.

La phrase fit jaillir en Kyo toute la souffrance qu'il avait oubliée: il se sentit d'un coup séparé de Tchen. Ils étaient arrivés au fleuve. Tchen coupa la corde de l'un des canots amarrés, et quitta la rive. Déjà Kyo ne le voyait plus, mais il entendait le clapotement des rames qui dominait à intervalles réguliers le léger ressac de l'eau contre les **berges**. Il connaissait des terroristes. Ils ne se posaient pas de questions, ils faisaient partie d'un groupe: insectes meurtriers, ils vivaient de leur lien à un étroit guêpier. Mais Tchen... Continuant à penser sans changer de pas, Kyo se dirigeait vers la Direction du Port. « Son bateau sera arrêté au départ... » [156]

Il arriva à de grands bâtiments gardés par l'armée, presque vides en comparaison de ceux du Komintern. Dans les couloirs, les soldats dormaient ou jouaient aux trente-six bêtes (92). Il trouva sans peine son ami. Bonne tête en pomme, couperose de vigneron, moustaches grises à la gauloise - en

fatalidad, de donde nacen todos los temores, incluso el de la muerte... pero que el opio **emancipa** de eso, y que ése es su sentido.

—Siempre encuentra uno el espanto en sí mismo. Basta con buscarlo lo suficientemente profundo: afortunadamente, se puede obrar; si Moscú me aprueba, me da igual. Si Moscú me desaprueba, lo más sencillo es no saberlo. ¿Quieres quedarte?

—Quiero, ante todo ver a Possoz. Y tú no podrás marcharte: no tienes **refrendo**.

—Me iré. Seguramente.

—¿Cómo?

—No sé. Pero me iré. Estoy seguro. *Era preciso* que matase a Tan-Yen-Ta, y ahora *es preciso* que me vaya. Seguramente, me iré. [130]

En efecto: Kyo sentía que la voluntad de Chen desempeñaba un papel en los acontecimientos. Si el destino vivía en alguna parte, era allí, aquella noche, a su lado.

—¿Consideras importante ser tú quien organice el atentado contra Chiang?

—No... Y, sin embargo, no quisiera dejar que lo hiciese otro.

—¿Porque no tendrías confianza?

—Porque no me gusta que las mujeres a quienes amo sean **besadas** por los demás.

La frase hizo brotar en Kyo todo el sufrimiento que había olvidado: se sintió, de pronto, separado de Chen. Habían llegado al río. Chen cortó la cuerda de una de las canoas amarradas, y abandonó la orilla. Kyo no le veía ya; pero oía el chapoteo de los remos, que dominaba, a intervalos regulares, la ligera resaca del agua contra las **márgenes**. Conocía a los terroristas. No se planteaban problemas. Formaban parte de un grupo: insectos matadores, vivían de su unión en una estrecha colectividad trágica. Pero, Chen... Continuando su pensamiento, sin cambiar de paso, Kyo caminaba en dirección al puerto. «Su barca será detenida a la salida...» Llegó hasta unos grandes edificios guardados por el ejército, casi vacíos en comparación con el de la Internacional. En los corredores, los soldados dormían o jugaban a *les trente-six bêtes.* Encontró sin trabajo a su amigo. Buena cabeza en forma de manzana, llena de granos, con bigotes grises a lo galo —con traje caqui de paisano—,

92 (p. *157*). *Trente-six bêtes:* jeu chinois.

93 (p. *157). Le Chaux-de-Fonds:* ville suisse.

costume kaki - Possoz était un ancien ouvrier anarchistesyndicaliste de La Chaux-de-Fonds (93) parti en Russie après la guerre et devenu bolchevik. Kyo l'avait connu à Pékin et avait confiance en lui. Ils se serrèrent tranquillement la main: à Han-Kéou, tout revenant était le plus normal des visiteurs.

Possoz era un antiguo obrero anarco-sindicalista de Chaux-de-Fonds, que había ido a Rusia después de la guerra y se había hecho bolchevique. Kyo le había conocido en Pekín y tenía confianza en él. Se estrecharon tranquilamente la mano: en Han-Kow, ya de regreso, era el más normal de los visitantes.

— Les déchargeurs sont là, disait un soldat.

—Los descargadores están ahí —decía un soldado.

— Fais-les venir.

—Hazlos venir.

Le soldat sortit. Possoz se tourna vers Kyo:

El soldado salió. Possoz se volvió hacia Kyo.

— Tu remarques que je ne fous rien, mon p'tit gars? On a prévu la direction du port pour trois cents bateaux: il n'y en a pas dix...

—Ya ves que no me preocupo de nada, muchacho. Se ha previsto la dirección del puerto para trescientos barcos, y no hay ni diez...

Le port dormait sous les fenêtres ouvertes : pas de sirènes, rien que le constant ressac de l'eau contre les **berges** et les **pilotis**. Une grande lueur blafarde passa sur les murs de la pièce: les phares des canonnières lointaines venaient de balayer le fleuve. Un bruit de pas.

El puerto dormía, bajo las ventanas abiertas; no se [131] oían las sirenas; nada más que la constante resaca del agua contra las **orillas** y las **estacas**. Un gran resplandor pálido pasó sobre las paredes de la habitación: los faros de las cañoneras lejanas acababan de barrer aquella parte del río. Ruido de pasos.

Possoz tira son revolver de sa gaine, le posa sur son bureau.

Possoz sacó su revólver de la funda y lo puso sobre la mesa.

— Ils ont attaqué la garde rouge à coups de barre de fer, dit-il à Kyo.

—Han atacado a la guardia roja con unas barras de hierro — dijo Kyo.

— La garde rouge est armée.

—La guardia roja está armada.

assommer 1.matar. 2.fam fastidiar. 3.fig & fam pegar, moler a palos

— Le danger n'était pas qu'ils **assomment** les gardes, mon p'tit gars, c'était que les gardes passent de leur côté.

—El peligro no estaba en que **mataran** a los guardias, muchacho, sino en que los guardias se pasasen a su bando.

La lumière du phare revint, porta sur le mur blanc du fond leurs ombres énormes, retourna à la nuit à l'instant même où les déchargeurs entraient: quatre, [157] cinq, six, sept. En bleus de travail, l'un le torse nu. Menottes. Des visages différents, peu visibles dans l'ombre; mais, en commun, une belle haine. Avec eux, deux gardes chinois, pistolet Nagan au côté. Les déchargeurs restaient agglutinés. La haine, mais aussi la peur.

Volvió la luz del faro, reflejó en el muro blanco del fondo sus sombras enormes, y volvió a la noche, en el instante mismo en que los descargadores entraban: cuatro, cinco, seis, siete. Con el traje azul del trabajo, uno con el torso desnudo. Maniatados. Unos semblantes diferentes, poco visibles en la sombra; pero, en común, un magnífico odio. Con ellos, dos guardias chinos, con pistolas Nagan al costado. Los descargadores permanecían aglutinados, en enjambre. Odio; pero también miedo.

— Les gardes rouges sont des ouvriers, dit Possoz en chinois.

—Los guardias rojos son obreros — dijo Possoz en chino.

Silence.

Silencio.

— S'ils sont gardes, c'est pour la Révolution, pas pour eux.

—Si son guardias, es para la Revolución, no para ellos.

— Et pour manger! dit un des déchargeurs.

—Y para comer —dijo uno de los descargadores.

— Il est juste que les rations aillent à ceux qui combattent. Que voulez-vous en faire? Les jouer aux trente-six bêtes?

—Justo es que tengan sus raciones los que combaten. ¿Qué queréis hacer con ellas? ¿Jugároslas a *les trente-six bêtes?*

— Les donner à tous.

—Dárnoslas a todos.

— Il n'y en a déjà pas pour quelques-uns. Le Gouvernement est décidé à la plus grande indulgence à l'égard des prolétaires, même quand ils se trompent. Si partout la garde rouge était tuée, les généraux et les étrangers reprendraient le pouvoir comme avant, voyons, vous le savez bien. Alors, quoi? C'est ça que vous voulez?

—Ya no hay más que para algunos. El gobierno está decidido a emplear la mayor indulgencia con los proletarios, incluso cuando se equivocan. Si mata a la guardia roja, los generales y los extranjeros verán a ocupar el poder, como antes, y ya sabéis bien lo que es eso. ¿Qué? ¿Es que es eso lo que queréis?

— Avant, on mangeait.

—Antes, se comía.

— Non, dit Kyo aux ouvriers: avant on ne mangeait pas. Je le sais, j'ai été docker. Et crever pour crever, autant que ce soit pour devenir des hommes.

—No —dijo Kyo a los obreros— antes no se comía. [132] Lo sé, be sido *docker.* Y es preferible morir, siempre que sea para convertirse en hombres.

Le blanc de tous ces yeux où s'accrochait la faible lumière s'agrandit imperceptiblement: ils cherchaient à voir mieux ce type à l'allure japonaise, en chandail, qui parlait avec l'accent des provinces du Nord, et qui prétendait avoir été coolie.

Lo blanco de todos aquellos ojos, donde se reflejaba la débil luz, se agrandó imperceptiblemente; trataban de ver mejor a aquel tipo de aspecto japonés, con tricota, que hablaba con el acento de las provincias del Norte y que pretendía y se jactaba de haber sido *coolie*.

— Des promesses, répondit l'un d'eux à mi-voix.

—Promesas —respondió uno de ellos, a media voz.

— Oui, dit un autre. Nous avons surtout le droit de nous mettre en grève et de crever de faim. Mon [158] frère est à l'armée. Pourquoi a-t-on chassé de sa division ceux qui ont demandé la formation des Unions de soldats?

—Sí —dijo otro—. Sobre todo, tenemos derecho a declararnos en huelga y a morirnos de hambre. Mi hermano está en el ejército. ¿Por qué se ha echado de su división a los que han pedido la formación de las Uniones de soldados?

Le ton montait.

El tono de voz subía.

— Croyez-vous que la Révolution russe se soit faite en un jour? demanda Possoz.

—¿Creéis que la Revolución rusa se hizo en un solo día? —preguntó Possoz.

— Les Russes ont fait ce qu'ils ont voulu!

—Los rusos han hecho lo que han querido.

Inutile de discuter: il s'agissait seulement de savoir quelle était la profondeur de la révolte.

Inútil discutir: sólo se trataba de saber cuál era la profundidad de la sublevación.

— L'attaque de la garde rouge est un acte contrerévolutionnaire, **passible** de la peine de mort. Vous le savez.

—El ataque a la guardia roja es un acto contrarrevolucionario, **punible** con la pena de muerte. Ya lo sabéis.

Un temps.

Una pausa.

— Si l'on vous faisait remettre en liberté, que feriez-vous?

—Si se os dejase en libertad, ¿qué haríais?

Ils se regardèrent; l'ombre ne permettait pas de voir l'expression des visages. Malgré les pistolets, les menottes, Kyo sentait se préparer l'atmosphère de **marchandage** chinois qu'il avait si souvent rencontrée dans

Se miraron unos a otros. La sombra no permitía ver la expresión de los semblantes. A pesar de las pistolas y de las esposas, Kyo presentía que se aproximaba la atmósfera de la **porfía** china, que con tanta frecuencia había encontra-

la révolution.

— Avec du travail? demanda l'un des prisonniers.

— Quand il y en aura.

— Alors, *en attendant*, si la garde rouge nous empêche de manger, nous attaquerons la garde rouge. Je n'avais pas mangé depuis trois jours. Pas du tout.

— Est-ce vrai qu'on mange en prison? demanda l'un de ceux qui n'avaient rien dit.

— Tu vas bien voir.

Possoz sonna sans rien ajouter, et les miliciens emmenèrent les prisonniers.

— C'est bien ça qu'est embêtant, reprit-il, en français cette fois: ils commencent à croire que dans la prison on les nourrit comme des coqs en pâte.

— Pourquoi n'as-tu pas davantage essayé de les convaincre, puisque tu les avais fait monter? [159]

Possoz haussa les épaules avec **accablement**.

— Mon p'tit gars, je les fais monter parce que j'espère toujours qu'ils me diront autre chose. Et pourtant il y a les autres, les gars qui travaillent des quinze, seize heures par jour sans présenter une seule revendication, et qui le feront jusqu'à ce que nous soyons tranquilles, comme que comme (94)...

L'expression suisse surprit Kyo. Possoz sourit et ses dents, comme les yeux des déchargeurs tout à l'heure, brillèrent dans la lumière trouble, sous la barre confuse des moustaches.

— Tu as de la chance d'avoir conservé des dents pareilles avec la vie qu'on mène en campagne.

— Non, mon p'tit gars, pas du tout: c'est un appareil que je me suis fait mettre à Chang-Cha (95). Les dentistes n'ont pas l'air touchés par la révolution. Et toi? Tu es délégué? Qu'est-ce que tu fous ici?

Kyo le lui expliqua, sans parler de Tchen. Possoz l'écoutait, de plus en plus inquiet.

— Tout ça, mon p'tit gars, c'est bien possible, et c'est encore bien plus dommage. J'ai travaillé dans les montres quinze ans: je sais ce que c'est que des rouages qui dépendent les uns

do en la Revolución.

—¿Con trabajo? —preguntó uno de los prisioneros.

—Cuando lo haya.

—Entonces, entretanto, si la guardia roja nos impide que comamos, atacaremos a la guardia roja. Yo no había comido, desde hacía tres días, absolutamente nada.

—¿Es verdad que se come en la cárcel? —preguntó uno de los que no habían dicho nada.

—Ya lo verás.

Pessoz llamó, sin añadir nada, y los milicianos se llevaron a los detenidos.

—Es estúpido —pronunció, en francés esta vez—; [133] comienzan a creer que en la cárcel se les alimenta con peritas en dulce...

—¿Por qué no has insistido más en tratar de convencerlos, puesto que les habías hecho subir?

Possoz se encogió de hombros **abrumado**.

—Muchacho, les he hecho subir porque siempre espero que me digan alguna otra cosa. Y, sin embargo, están los otros, los mozos que trabajan quince y dieciséis horas al día, sin presentar una sola reivindicación, y que lo harán hasta que estemos tranquilos, *comme que comme*.

La expresión suiza sorprendió a Kyo. Possoz sonrió, y sus dientes, como los ojos de los descargadores antes, brillaron en la luz turbia, bajo la línea confusa del bigote.

—Tienes la suerte de haber conservado unos dientes como ésos, con la vida que se hace en campaña.

—No, muchacho, ni mucho menos: no es más que un aparato que me pusieron en Chang-Cha. Los dentistas no parecen haber sido perjudicados por la Revolución. ¿Y tú? ¿Eres delegado? ¿Qué es lo que haces aquí?

Kyo se lo explicó, sin hablar de Chen. Possoz le escuchaba, cada vez más inquieto.

—Todo eso, muchacho, es muy posible, y, además, es una lástima. He trabajado en los relojes durante quince años: sé lo que es eso de los engranajes, que dependen unos de otros. Si no

94 (p. 160). *Comme que comme:* expression suisse signifiant « quoi qu'il arrive »

95 (p. 160). *Chang-Cha : ville* située au sud de Han-Kéou, capitale de la province du Hu-nan.

des autres. Si on n'a pas confiance dans le Komintern, faut pas être du Parti.

se tiene confianza en la Internacional, no hay para qué ser del Partido.

— La moitié du Komintern pense que nous devons faire les Soviets.

—La mitad de la Internacional opina que debemos crear los soviets.

— Il y a une ligne générale qui nous dirige, faut la suivre.

—Hay una línea general que nos dirige; es preciso seguirla.

— Et rendre les armes! Une ligne qui nous mène à tirer sur le prolétariat est nécessairement mauvaise. Quand les paysans prennent les terres, les généraux s'arrangent maintenant pour compromettre quelques troupes communistes dans la répression. Oui ou non, accepterais-tu de tirer sur les paysans? [160]

—¡Y entregar las armas! Una línea de conducta que nos obliga a disparar sobre el proletariado es, necesariamente, mala. Cuando los campesinos se apoderan de las tierras, los generales tratan ahora de comprometer algunas tropas comunistas en la represión. ¿Sí o no? ¿Aceptarías tú el disparar contra los campesinos?

— Mon p'tit gars, on n'est pas parfait: je tirerais en l'air, et probable que c'est ce que font les copains. J'aime mieux que ça n'arrive pas. Mais ce n'est pas la chose principale.

—Muchacho, eso no es perfecto: dispararía al aire, y es probable que sea eso lo que hagan los compañeros. Preferiría que eso no ocurriera. Pero la cosa no es primordial. [134]

— Comprends, mon vieux: c'est comme si je voyais un type en train de te **viser**, là et qu'on discute du danger des balles de revolver... Chang-Kaï-Shek ne peut pas ne pas nous massacrer. Et ce sera pareil ensuite avec les généraux d'ici, nos « alliés » ! Et ils seront logiques. Nous nous ferons tous massacrer, sans même maintenir la dignité du Parti, que nous menons tous les jours au bordel avec un tas de généraux, comme si c'était sa place...

—Comprendo, querido: es como si yo viese a un individuo que te estuviese **apuntando**, y mientras se discutiese el peligro de las balas de revólver... Chiang Kaishek no puede hacer otra cosa que asesinarnos. Y pasará, después, como con los generales de aquí, nuestros «aliados». Y serán lógicos. Nos dejaremos asesinar todos, sin mantener siquiera la dignidad del Partido, al que llevamos todos los días al burdel, con un montón de generales, como si fuese ése su puesto...

viser I vtr 1. (blanco) apuntar a. 2. fig (puesto) aspirar. 3. (persona) concernir a. 4. fam (chica, coche) echar el ojo a. 5. Admin visar. II vi 1. (para disparar) apuntar (à, a). 2. (objetivo) pretender; v. haut apuntar alto
VISER I. V. tr. 1. (1610). Regarder attentivement (un but, une cible), afin d'atteindre par un coup, par un projectile. 2. (1876). Fig. Avoir en vue, s'efforcer d'atteindre (un résultat). 3. (Sujet n. de chose). Regarder, s'appliquer à. 4. (XXe). Fam. Regarder. II. V. tr. ind. (1398). VISER à. 1. Diriger un objet, une arme sur (qqch.). 2. (XIVe). Avoir en vue (une fin, un résultat), tendre à."-III. V. intr. 1. (XIIe). Diriger attentivement son regard (et, par ext., un objet, une arme) vers le but, la cible à atteindre. 2. (Mil. XIXe). Viser haut (bas) : avoir des ambitions très grandes (modestes). VISÉ, ÉE p. p. et adj. 1. Se dit de l'objectif que l'on se propose d'atteindre avec une arme. 2. (Personnes). Fig. Concerné. 2. VISER v. tr. Voir, examiner un acte et le revêtir d'un visa ou d'une mention qui le rend valable.

— Si chacun agit à son goût, tout est foutu. Si le Komintern réussit, on criera: Bravo! et on n'aura tout de même pas tort. Mais si nous lui tirons dans les jambes, il ratera sûrement, et l'essentiel est qu'il réussisse... Et qu'on ait fait tirer des communistes sur les paysans, je sais bien qu'on le dit mais en es-tu sûr, ce qui s'appelle sûr? Tu ne l'as pas vu toi-même, et, malgré tout, - je sais bien que tu ne le fais pas exprès, mais quand même... - ça arrange ta théorie, de le croire...

—Si cada uno obra a su gusto, todo se va al diablo. Si la Internacional tiene éxito, gritarán: ¡Bravo!; y, sin embargo, no se tendría razón. Pero si le tiramos de las piernas, fracasará seguramente, y lo esencial es que triunfe... Y que se haya hecho a los comunistas que disparen sobre los campesinos, sé muy bien que se dice. Pero, ¿estás seguro de eso, lo que se llama verdaderamente seguro? No lo has visto por ti mismo, y, a pesar de todo (ya sé que no lo haces a propósito, pero sin embargo...), eso justifica tu teoría de creerlo...

— Qu'on puisse le dire parmi nous suffirait. Ce n'est pas le moment d'entreprendre des enquêtes de six mois.

—Que se pudiera decir entre nosotros bastaría. No es este el momento de abrir informaciones que duren seis meses.

Pourquoi discuter? Ce n'était pas Possoz que Kyo voulait convaincre, mais ceux de Shanghaï; et sans doute étaient-ils déjà convaincus maintenant, comme lui avait été confirmé dans sa décision par Han-Kéou même, par la scène à laquelle il venait d'assister. Il n'avait plus qu'un désir: partir.

¿Para qué discutir? No era Possoz a quien Kyo quería convencer, sino a los de Shanghai; y, sin duda, ahora estaban ya convencidos, como lo había confirmado en su decisión por Han-Kow mismo, por la escena a la cual acababa de asistir. No tenía más que un deseo: marcharse.

Un sous-officier chinois entra, tous les traits du visage en longueur et le corps légèrement courbé en avant,

Entró un suboficial chino, con todas las facciones alargadas y el cuerpo ligeramente encorvado hacia adelante, como

comme les personnages d'ivoire qui épousent la courbe des défenses. [161]

los personajes de marfil que se adaptan a la curva de los colmillos.

On a pis un homme embarqué clandestinement.

—Se ha detenido a un hombre embarcado clandestinamente.

Kyo **attendit**.

Kyo **no respiraba**.

— Il prétede avoir reçu de vous l'autorisation de quitter Han-Kéou. C'est un marchand, Dong-Tioun.

X —Pretende haber obtenido de usted autorización para abandonar Han-Kow. Es un comerciante _________.

Kyo retrouva sa respiration.

Kyo recobró la respiración.

— Donné aucune autorisation, dit Possoz. Me regarde pas. Envoyez à la Police.

—Yo no he dado ninguna autorización —dijo Possoz—. Eso no me incumbe. Mándalo a la Policía.

Les riches arrêtés se réclamaient de quelque fonctionnaire : ils parvenaient parfois à le voir seul, et lui proposaient de l'argent. C'était plus sage que de se baisser fusiller sans rien tenter.

Los ricos detenidos reclamaban ante cualquier funcionario; [135] a veces, iban a visitarle a solas y le ofrecían dinero. Era más prudente que dejarse fusilar sin tentar nada.

— Attendez!

—¡Espera!

Possoz tira une liste de son **sous-main**, murmura des noms.

Possoz sacó una lista de su **carpeta** y murmuró unos nombres.

— Ça va. Il est même là-dessus. Il était signalé. Que la police se débrouille avec lui!

—Eso es. Aquí está. Estaba señalado. ¡Que la policía se las entienda con él!

Le sous-officier sortit. La liste, une feuille de cahier, restait sur le buvard. Kyo pensait toujours à Tchen.

El suboficial salió. La lista —una hoja de cuaderno —continuaba sobre la carpeta. Kyo seguía pensando en Chen.

— C'est la liste des gens signalés, dit Possoz, qui vit que le regard de Kyo restait fixé au papier. Les derniers sont signalés par téléphone, avant le départ des bateaux - quand les bateaux partent...

—Es la lista de las personas señaladas —dijo Possoz, al ver que la mirada de Kyo permanecía fija en el papel—. Los últimos son los denunciados por teléfono, antes de la salida de los barcos (cuando salen barcos...).

____

—¿Puedo verla?

Kyo tendit la main. Quatorze noms. Tchen n'était pas signalé. Il était impossible que Vologuine n'eût pas compris qu'il allait tenter de quitter Han-Kéou au plus tôt. Et, même à tout hasard, signaler son départ comme possible eût été de simple prudence. « Le Komintern ne veut pas prendre la responsabilité de faire tuer Chang-Kaï-Shek, pensa Kyo; mais peut-être accepterait-il sans désespoir que ce malheur arrivât... Est-ce pour cela que les réponses de Vologuine semblaient si incertaines?... » Il rendit la liste. [162]

Possoz se la alargó. Catorce nombres. Chen no estaba inscrito. Era imposible que Vologuin no hubiera comprendido que intentaría abandonar Han-Kow cuanto antes. Y, aun así, avisar su salida como posible hubiera constituido una simple prudencia. «La Internacional no quiere cargar con la responsabilidad de hacer matar a Chiang Kaishek —pensó Kyo—; pero quizás acepte sin desesperación que esa desgracia se produzca... Por eso las respuestas de Vologuin parecían tan inseguras...» Devolvió la lista.

« Je partirai », avait dit Tchen.___ _______________________________ ______________ Son arrivée imprévue, les réticences de Vologuine, la liste, Kyo comprenait tout cela: mais chacun des gestes de Tchen le rapprochait à nouveau du meurtre, et les choses mêmes semblaient entraînées par son destin. Des **éphémères** bruissaient autour de la petite

—Me iré —había dicho Chen. Era fácil de explicar aquella partida; la explicación no bastaba. La llegada imprevista de Chen; las reticencias de Vologuin; la lista... Kyo comprendía todo aquello, pero cada uno de los gestos de Chen le acercaba de nuevo al crimen, y las cosas mismas parecían arrastradas por su destino. Unas **luciérnagas** zumbaban alrededor de

lampe. « Peut-être Tchen est-il un éphémère qui sécrète sa propre lumière, celle à laquelle il va se détruire... Peut-être l'homme même... » Ne voit-on jamais que la fatalité des autres? N'était-ce pas comme un **éphémère** que lui-même voulait maintenant repartir pour Shanghaï au plus tôt, maintenir les sections à tout prix? L'officier revint, ce qui lui permit de quitter Possoz.

la lamparilla. «Quizá Chen sea una luciérnaga que segrega su propia luz, en la cual se va a destruir... Tal vez el hombre mismo...» ¿No se verá nunca sino la fatalidad de los demás? Él mismo, ¿no quería ahora, como una **luciérnaga**, volver a Shanghai cuanto antes y mantener las secciones a toda costa? Volvió el oficial, lo que le permitió abandonar a Possoz.

Il retrouva la paix nocturne. Pas une sirène, rien que le bruit de l'eau. Le long des berges, près des réverbères crépitants d'insectes, des coolies dormaient en des attitudes de pestiférés. Çà et là, sur les trottoirs, de petites affiches rouges, rondes comme des plaques d'**égout**; un seul caractère y figurait: FAIM. Comme tout à l'heure avec Tchen, il sentit que cette nuit même, dans toute la Chine, et à travers l'Ouest jusqu'à la moitié de l'Europe, des hommes hésitaient comme lui, déchirés par le même tourment entre leur discipline et le **massacre** des leurs. Ces déchargeurs qui protestaient ne comprenaient pas. Mais, même en comprenant, comment choisir le sacrifice, ici, dans cette ville dont l'Occident attendait le destin de quatre cents millions d'hommes et peut-être le sien, et qui dormait au bord du fleuve d'un sommeil inquiet d'affamé - dans l'impuissance, dans la misère, dans la haine? [163-4]

Tornó a encontrar la paz nocturna. Ni una sirena; sólo el ruido del agua. A lo largo de las orillas, junto a los reverberos, crepitantes de insectos, los *coolies* dormían [136] en actitudes de pestíferos. Aquí y allá, sobre las aceras, pequeños carteles rojos, redondos como las placas de los **sumideros**. Una sola palabra figuraba en ellos: *Hambre.* Como le había ocurrido poco antes con Chen, comprendió que aquella misma noche, en toda la China y a través del Oeste, hasta la mitad de Europa, unos hombres vacilaban como él, desgarrados por el mismo tormento entre su disciplina y la **mortandad** de los suyos. Aquellos descargadores que protestaban no comprendían. Pero, aun comprendiendo, ¿cómo elegir el sacrificio, allí, en aquella ciudad de la que el Occidente esperaba el destino de cuatrocientos millones de hombres y quizás el suyo, y que dormía a la orilla del río, con un sueño inquieto de hambriento — en la impotencia, en la miseria, en el odio? [137-8]

7

QUATRIÈME PARTIE

PARTE CUARTA

11 AVRIL

11 de abril

Midi et demi.

12 y media

Presque seul dans la salle de bar du petit hôtel Grosvenor -noyer poli, bouteilles, nickel, drapeaux, - Clappique faisait tourner un cendrier sur son index tendu. Le comte Chpilewski, qu'il attendait, entra. Clappique **froissa** un papier sur lequel il venait de faire à chacun de ses amis un cadeau imaginaire

Clappique, casi solo, en el bar del hotelito Grosvenor —nogal pulido, botellas, níquel, banderas—, hacía girar un cenicero sobre su índice extendido. El conde Chpilewski, a quien esperaba, entró. Clappique **arrugó** un papel, en el cual acababa de hacer a cada uno de sus amigos un regalo imaginario.

froisser
-A. (Concret). - 1. Vx. Briser, rompre. - 2. (V. 1360). Vieilli. Meurtrir par un heurt, un choc brutal. - 3. Endommager par frottement ou compression (un corps offrant peu de résistance). - 4. (V. 1462). Faire prendre de nombreux faux plis à (une substance souple) - Chiffonner.
-B. (Fin XVIe). Abstrait. Offenser par un manque d'égards, blesser légèrement dans son amour-propre, dans sa délicatesse.
-SE FROISSER v. pron. -A. (Passif). être, devenir froissé."- B. (Réfl.). Se trouver offensé."-
FROISSÉ, ÉE p. p. adj.
-A. - 1. Meurtri. - 2. Écrasé. - 3. Chiffonné."- 4. (1859, in Petiot). Escrime. Froissement."-B. Fig. Vexé, offensé."
froissement 1. arruga, arrugamiento. 2. (de un músculo) distensión. 3. fig (caracteres) fricción, choque

— Ce p'petit village ensoleillé voit-il prospérer vos affaires, mon bon?

—¿Esta aldea soleada ve prosperar sus negocios, amigo mío?

— Guère. Mais elles iront bien à la fin du mois. Je place des comestibles. Chez les Européens seulement, nat'rellement.

—Poco. Pero irán bien a últimos de mes. Colocaré unos comestibles. Entre los europeos solamente, como es natural.

Le nez courbe et mince de Chpilewski, son front chauve, ses

A pesar del traje blanco, muy sencillo, de Chpilewski, su nariz curva y del-

cheveux gris en arrière et ses pommettes hautes, malgré ses vêtements blancs très simples, lui donnaient toujours l'air déguisé en aigle. Le monocle accentuait la caricature.

— La question, voyez-vous, mon cher ami, serait nat'rellement de trouver une vingtaine de mille francs. Avec cette somme, on peut se faire une place très honorable dans l'alimentation. [165]

— Dans mes bras, mon bon! Vous voulez une p'petite place, non, une place *honorable* dans l'alimentation? Bravo...

— Je ne vous savais pas tant de... chose... préjugés.

Clappique regardait l'aigle du coin de l'oeil: ancien champion de sabre de Cracovie, section des officiers subalternes.

— Moi? Rentrer sous terre! J'en éclate! Figurezvous que si j'avais ces argents je les emploierais à imiter un haut fonctionnaire hollandais de Sumatra (96) qui passait tous les ans, en rentrant caresser ses tulipes, devant la côte d'Arabie; mon bon, ça lui mit dans l'idée (il faut dire que ça se passait vers 1860) d'aller **barboter** les trésors de La Mecque. Il paraît qu'ils sont considérables, et tout dorés, dans de grandes caves noires où depuis toujours les jettent les pèlerins. Moi, c'est dans cette cave que je voudrais vivre... Enfin, mon tulipiste (97) fait un héritage et va aux Antilles recruter un équipage de **forbans** pour conquérir La Mecque par surprise, avec des tas d'armes modernes, des fusils à deux balles, des baïonnettes **à dévissoirs** (98), que sais-je? Les embarque - pas un mot! les emmène par là...

Il posa l'index sur ses lèvres, jouissant de la curiosité du Polonais, qui ressemblait à une complicité.

— Bon! Ils se révoltent, le zigouillent méticuleusement et vont se livrer avec le bateau à une piraterie sans fantaisie, dans une mer quelconque. C'est une histoire vraie; de plus, morale. Mais, disais-je, si vous comptez sur moi pour trouver les vingt mille balles, folie, folie vous dis-je! X Voulez-vous que je voie des types, ou quoi que ce soit de ce genre? je le ferai. D'autre part, puisque pour chaque **combine**, je dois payer votre sacrée police, j'aime mieux que ce [166] soit vous qu'un autre. Mais, les types, pendant que les maisons flambent, l'opium et la coco les intéressent comme ça : X

Il recommença à faire tourner le cendrier.

gada, su frente calva, sus cabellos grises echados hacia atrás y sus pómulos le daban siempre el aspecto de estar disfrazado de águila. El monóculo acentuaba la caricatura.

—Ya ve usted, querido amigo; la cuestión consistiría, naturalmente, en encontrar unos veinte mil francos. Con esta suma se puede obtener un puesto muy honroso en el ramo de la alimentación.

—¡Un abrazo, amigo! ¿Quiere usted un puestecito, no, un puesto *honroso* en la alimentación? ¡Bravo!...

—No le creía a usted tan... lleno de... este... prejuicios. [139]

Clappique miraba al águila con el rabillo del ojo: antiguo campeón de sable de Cracovia, sección de oficiales.

—¿Yo? ¡Vuélvase bajo tierra! ¡Estallo! Figúrese que, si yo tuviese ese dinero, lo emplearía en imitar a un alto funcionario holandés de Sumatra, que se paseaba todos los años, cuando volvía a acariciar sus tulipanes, ante la costa de Arabia. Amigo mío, eso le sugirió la idea (conviene decir que esto pasaba hacia 1860), de ir a **hurgar** los tesoros de La Meca. Parece que son considerables, y, dorados, dorados, están en grandes cuevas oscuras, donde siempre los han escondido los peregrinos. En una de esas cuevas es donde yo quisiera vivir... Por fin, mi tulipanista tuvo una herencia y se fue a las Antillas para reclutar un equipo de **piratas**, a fin de conquistar La Meca por sorpresa con una porción de armas modernas: fusiles de dos caños, bayonetas **de tornillo**, ¡qué sé yo! Las embarca... ¡Ni una palabra!... Se las lleva para allá...

Se llevó el índice a los labios, gozando con la nerviosidad del polaco, que parecía una complicidad.

—¡Bueno! Se sublevan; lo degüellan meticulosamente y se entregan con el barco y una piratería nada poética, en un mar cualquiera. Es una historia verdadera; y, además, moral. Pero, le decía yo, es una locura, una locura que usted cuente conmigo para encontrar los veinte mil _____________. ¿Quiere usted que vea a algunos sujetos, o algo por el estilo? Lo haré. Por otra parte, puesto que, por cada **combinación**, debo pagar a su bendita policía, prefiero que sea a usted, y no a otro. Pero a esos sujetos, mientras las casas arden, les interesan más el opio y la cocaína ________.

Comenzó otra vez a hacer girar el cenicero.

96 (p. 166). *Sumatra : la* plus grande des îles de l'Indonésie, très longtemps colonie hollandaise.

97 (p. 166). *Tulipistes : amoureux,* amateur de tulipes *(néologisme* de Clappique).

98 (p. 166). *Baïonnette à dévissoir : arme* non répertoriée, autre « fantaisie > linguistique de Clappique, en verve.

— Je vous en parle, dit Chpilewski, parce que, si je veux réussir, je dois nat'rellement en parler à chacun. J'aurais dû, au moins... attendre. Mais je voulais seulement vous rendre service, quand je vous ai prié de venir m'offrir cet alcool (c'est une **contrefaçon**). Voici: Quittez Shanghaï demain.

—Le hablo a usted —dijo Chpilewski— porque, si quiero obtener éxito, como es natural, tengo que hablar a todos. Hubiera debido, al menos, esperar. Pero sólo quería hacerle un favor, cuando le rogué que viniese a ofrecerme el alcohol (es una **falsificación**). Es éste: abandone Shanghai mañana.

— Ah! ah! ah! dit Clappique, montant la gamme. Comme un écho, la trompe d'une auto, dehors, sonna en arpège. Parce que?

—¡Ah, ah, ah! —exclamó Clappique, en escala ascendente. Como un eco, la bocina de un auto sonó fuera en arpegio—. ¿Por qué? [140]

— Parce que, Ma police, comme vous dites, a du bon. Allez-vous-en.

—Porque... Mi policía, como usted dice, para algo sirve. Váyase.

Clappique savait qu'il ne pouvait insister. Une seconde, il se demanda s'il n'y avait pas là une manoeuvre, pour obtenir les vingt mille francs peutêtre? Ô folie!

Clappique sabía que no podía insistir. Por un segundo se preguntó si acaso encerraría aquello una maniobra para obtener los veinte mil francos. ¡Oh, locura!

— Et il faudrait que je file demain?

—¿Y será preciso que me vaya mañana?

Il regardait ce bar, ses shakers, sa barre nickelée, comme de vieilles choses amicales.

Miraba aquel bar, sus *shakers,* su barra niquelada, como viejas cosas amigables.

— Au plus tard. Mais vous ne partirez pas. Je le vois. Du moins vous aurai-je prévenu.

—Lo más tarde. Pero no se irá usted. Lo veo. Por lo menos, ya le habré prevenido.

Une reconnaissance hésitante (combattue moins par la méfiance que par le caractère du conseil qui lui était donné, par l'ignorance de ce qui le menaçait) pénétrait Clappique.

Un agradecimiento vacilante (menos combatido por la desconfianza que por el carácter del consejo que se le daba, por la ignorancia de lo que le amenazaba) penetraba a Clappique.

— Aurais-je plus de chance que je ne le croyais? reprit le Polonais; il lui prit le bras: Partez. Il y a une histoire de bateau...

—¿Tendré más suerte de lo que yo creía? —continuó el polaco. Le cogió el brazo—. Váyase. Hay la historia de un barco...

— Mais je n'y suis pour rien!

—¡Pero yo no figuro en ella para nada!

— Partez.

—Váyase.

— Pouvez-vous me dire si le père Gisors est visé?

—¿Puede decirme si Gisors padre corre peligro?

— Je ne crois pas. Le petit Gisors, plutôt. Partez. [167]

—No lo creo. El hijo, más bien. _______

Le Polonais était décidément renseigné. Clappique posa sa main sur la sienne.

Decididamente, el polaco estaba informado. Clappique puso la mano en la suya.

— Je regrette vivement de n'avoir pas ces argents pour vous payer votre épicerie, mon bon: vous me sauvez peut-être... Mais j'ai encore quelques **épaves**, deux ou trois statues: prenez-les.

—Lamento vivamente no tener ese dinero para pagarse su mercancía, amigo mío: quizá me salve usted... Pero todavía tengo algunos **restos**, dos o tres estatuas: lléveselas.

— Non...

—No...

— Pourquoi?

—¿Por qué?

— Non.

— Ah!... Pas un mot? Soit. J'aimerais pourtant savoir pourquoi vous ne voulez pas prendre mes statues.

Chpilewski le regarda.

— Quand on a vécu comme moi, comment pourrait-on faire ce... chose... métier, si on ne... compensait pas quelquefois?

— Je doute qu'il existe beaucoup de métiers qui n'obligent pas à compenser...

— Oui. Par exemple, vous n'imaginez pas à quel point les magasins sont mal gardés...

Quel rapport? faillit demander Clappique. Mais il jugeait d'expérience que les phrases enchaînées ainsi sont toujours intéressantes. Et il voulait absolument rendre service à son interlocuteur, ne fût-ce qu'en le laissant parler. Il était pourtant gêné jusqu'au malaise

— Vous surveillez les magasins?

Pour lui, la police était un mélange de **combines** et de chantage, un corps chargé de lever des impôts clandestins sur l'opium et les maisons de jeu. Les policiers auxquels il avait affaire (et particulièrement Chpilewski) étaient toujours des adversaires à demi complices. Mais il avait dégoût et peur de la délation. Chpilewski répondait

— Surveiller? Non, pas tout à fait. Chose... Le contraire. [168]

— Tiens! Reprises individuelles?

— C'est seulement pour les jouets, comprenezvous. Je n'ai plus assez d'argent pour acheter des jouets à mon petit garçon. C'est très pénible. D'autant plus qu'à la vérité, je n'aime ce gosse que quand je lui fais... chose... plaisir. Et je ne sais pas lui faire plaisir autrement. C'est très difficile.

— Mais voyons,, prenez donc mes statues. Pas tout, si vous voulez.

— Je vous en prie, je vous en prie... Donc je vais dans les magasins, et je dis... (Il rejeta la tête en arrière, crispa les muscles de son front et de sa joue gauche autour de son monocle, sans ironie.) « Je suis inventeur. Inventeur et constructeur, nat'rellement. Je viens voir vos modèles. » On me laisse regarder. J'en prends un, **jamais davantage**. Quelquefois on me surveille, mais c'est rare.

—¡Ah!... ¡Ni una palabra! Bien. Sin embargo, me gustaría saber por qué no quiere usted llevarse mis estatuas.

Chpilewski le miró.

—Cuando se ha vivido como yo, ¿cómo podría hacerse... ese... este... oficio, si no se... compensase algunas veces?

—Dudo que existan muchos oficios que no obliguen a compensar...

—Sí. Por ejemplo, imagínese hasta qué punto están mal guardados los almacenes...

¿Qué relación? —iba a preguntar Clappique. Pero [141] consideraba, por experiencia, que las frases así encadenadas son siempre interesantes. Y quería favorecer, en absoluto, a su interlocutor, aunque no fuese más que dejándole hablar. Sin embargo, se sentía preocupado hasta el malestar.

—¿Vigila usted los almacenes?

Para él la policía era una mezcla de **combinaciones** y de chantajes, un cuerpo encargado de cobrar impuestos clandestinos sobre el opio y las casas de juego. Los policías con los cuales tenía que vérselas (y particularmente Chpilewski) eran siempre unos adversarios semicómplices. Por el contrario, tenía repugnancia y miedo a la delación. Pero Chpilewski respondía:

—¿Vigilar? No; ni mucho menos. Este... Lo contrario.

—¡Calle! ¿Reparos individuales?

—Sólo para los juguetes, ¿sabe usted? No tengo bastante dinero para comprar juguetes a mi chico. Es muy lamentable. Tanto más cuanto que, a decir verdad, no quiero a ese chico más que cuando le causo... ese... placer. Y no sé producírselo de otro modo. Es muy difícil.

—Pues ya ve; llévese mis estatuas. No todas, si no quiere.

—Le ruego, le ruego... Voy a los almacenes, y digo... (Echó la cabeza hacia atrás y crispó los músculos de su frente y de su mejilla izquierda, alrededor del monóculo, sin ironía.) «Soy inventor. Inventor y constructor, naturalmente. Vengo a ver sus modelos.» Me dejan mirar. Llevo uno, **nunca más de uno**. A veces, se me vigila; pero pocas.

— Et si vous étiez découvert?

Il tira son portefeuille de sa poche et l'entrouvrit devant Clappique, sur sa carte de policier. Il le referma et fit de la main le geste le plus vague.

— J'ai parfois l'argent... Je pourrais aussi être chassé... Mais tout arrive...

Très étonné, Clappique se découvrait tout à coup homme de sérieux et de poids. Comme il ne se jugeait jamais responsable de lui-même, il en fut surpris.

Il faut que je prévienne le jeune Gisors », pensat-il. [169]

Une heure.

En avance, Tchen marchait le long du quai, une serviette sous le bras, croisant un à un les Européens dont il connaissait les visages; à cette heure, presque tous allaient boire, se rencontrer, au bar du Shanghaï-Club ou des hôtels voisins. Une main se posa doucement sur son épaule, par-derrière. Il sursauta, tâta la poche intérieure où était caché son revolver.

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, Tchen... Voulez-vous...

Il se retourna. c'était le pasteur Smithson, son premier maître. Il reconnut aussitôt son beau visage d'Américain un peu sioux, si ravagé maintenant.

— ... que nous fassions route ensemble?

— Oui.

Tchen préférait, pour plus de sûreté et d'ironie, marcher en compagnie d'un Blanc: il avait une bombe dans sa serviette. Le veston correct qu'il portait ce matin lui donnait l'impression que sa pensée même était gênée; la présence d'un compagnon complétait ce déguisement, -et, par une obscure superstition, il ne voulait pas blesser le pasteur. Il avait compté les voitures pendant une minute, ce matin, pour savoir (pair ou impair) s'il réussirait réponse favorable. Il était exaspéré contre lui-même. Autant causer avec Smithson, se délivrer par là de son irritation.

Elle n'échappait pas au pasteur, mais il se méprit :

— Vous souffrez, Tchen?

— Nong. [170]

—¿Y si fuese usted descubierto?

Sacó su cartera del bolsillo y la entreabrió ante Clappique, por donde estaba su tarjeta de policía. La volvió a cerrar e hizo con la mano un ademán de los más imprecisos.

—A veces, llevo dinero... También podrían echarme... Pero todo llega...

Muy extrañado, Clappique se manifestaba de pronto como hombre formal y de peso. Como no se consideraba nunca responsable de sí mismo, quedó sorprendido.

«Es preciso que prevenga al joven Gisors», pensó. [142]

La una 8

Entretanto, Chen caminaba a lo largo del muelle con una cartera debajo del brazo, cruzándose con los europeos uno a uno, cuyas fisonomías conocía: a aquella hora, casi todos iban a beber y a reunirse en el bar de Shanghai-Club o en los de los hoteles vecinos. Una mano se apoyó suavemente sobre su hombro, por detrás. Se sobresaltó, echó mano al bolsillo interior, donde llevaba el revólver.

—Hace mucho tiempo que no nos hemos visto, Chen... ¿Quiere usted...?

Se volvió; era el pastor Smithson, su primer maestro. Reconoció en seguida su hermoso rostro de americano, un poco piel-roja, tan estragado ahora.

—¿...que caminemos juntos?

—Sí.

Chen prefería, para mayor seguridad e ironía, caminar en compañía de un blanco: llevaba una bomba en su cartera. La americana correcta que vestía aquella mañana le daba la impresión de que hasta su pensamiento estaba cohibido; la presencia de un acompañante completaba aquel disfraz —y, por una oscura superstición, no quería herir al pastor—. Había contado los coches durante un minuto, aquella mañana, para saber (par o impar) si obtendría éxito: respuesta favorable. Estaba exasperado contra sí mismo. Por lo tanto, hablar con Smithson era sustraerse a su irritación.

Ésta no escapaba al pastor; pero se hizo el desentendido

—¿Sufre usted, Chen?

—No.

Il gardait de l'affection à son ancien maître, mais non sans rancune.

Guardaba afecto a su antiguo maestro, aunque no exento de rencor.

Le vieillard passa son bras sous le sien.

El viejo pasó el brazo por debajo del suyo.

— Je prie pour vous chaque jour, Tchen. Qu'avezvous trouvé à la place de la foi que vous avez quittée ?

—Rezo por usted todos los días, Chen. ¿Qué ha encontrado, en lugar de la fe que abandonó?

Il le regardait avec une affection profonde, qui pourtant n'avait rien de paternel, comme s'il se fût offert. Tchen hésita :

Le miraba con una afección profunda, que, sin embargo, no tenía nada de paternal, como si se ofreciese. Chen vaciló.

— ... Je ne suis pas de ceux dont s'occupe le bonheur...

—...No soy de ésos de quienes se ocupa la felicidad... [143]

— Il n'y a pas que le bonheur, Tchen, il y a la paix, - et parfois l'amour...

—No sólo existe la felicidad, Chen; existe también la paz ____________.

— Nong. Pas pour moi.

—No. Para mí, no.

— Pour tous...

—Para todos...

Le pasteur ferma les yeux, et Tchen eut l'impression de tenir sous son bras celui d'un aveugle.

El pastor cerró los ojos, y Chen recibió la impresión de tener debajo de su brazo el de un ciego.

— Je ne cherche pas la paix. Je cherche... le contraire.

—Yo no busco la paz. Busco... lo contrario.

Smithson le regarda, sans cesser de marcher

Smithson le miró, sin dejar de andar.

— Prenez garde à l'orgueil.

—Tenga cuidado con la soberbia.

— Qui vous dit que je n'aie pas trouvé ma foi?

—¿Quién le dice que yo no haya encontrado mi fe?

— Quelle foi politique rendra compte de la souffrance du monde?

—¿Qué fe política acabará con el sufrimiento del mundo?

— La souffrance, j'aime mieux la diminuer que d'en rendre compte. Le tong de votre voix est plein de... d'humanité. Je n'aime pas l'humanité qui est faite de la contemplation de la souffrance.

—Prefiero disminuirlo a buscarle explicación. El tono de su voz está lleno de... humanitarismo. No me gusta el humanitarismo que está hecho con la contemplación del sufrimiento.

— Êtes-vous sûr qu'il y en ait une autre, Tchen?

—¿Está usted seguro de que hay otro, Chen?

— _______ Difficile à expliquer... Il y en a une autre, du moins, qui n'est pas faite *que d'elle*...

—Aguarde. Eso es difícil de explicar... Hay otro, que, al menos, no sólo está hecho de él.

— Quelle foi politique détruira la mort...

—Qué fe política destruirá la muerte...

Le ton du pasteur n'était pas d'interrogation; de tristesse, plutôt. Tchen se souvint de son entretien avec Gisors, qu'il n'avait pas revu. Gisors avait mis son intelligence à son service, non à celui de Dieu. [171]

El tono del pastor no era de interrogación; de tristeza, más bien. Chen se acordó de su entrevista con Gisors, al que no había vuelto a ver. Gisors había puesto su inteligencia a su propio servicio, y no al de Dios.

— Je vous ai dit que je ne cherchais

—Ya le he dicho que no busco

pas la paix.

— La paix...

Le pasteur se tut. Ils marchaient.

— Mon pauvre petit, reprit-il enfin, chacun de nous ne connaît que sa propre douleur. » Son bras serrait celui de Tchen. « Croyez-vous que toute vie réellement religieuse ne soit pas une conversion de chaque jour?...

Tous deux regardaient le trottoir, semblaient n'être plus en contact que par leurs bras « .., de chaque jour... », répéta le pasteur avec une force lasse, comme si ses paroles n'eussent été que l'écho d'une obsession. Tchen ne répondait pas. Cet homme parlait de lui-même et disait la vérité. Comme lui, celui-là vivait sa pensée; il était autre chose qu'une loque avide. Sous le bras gauche, la serviette et la bombe; sous le bras droit, ce bras serré : « ... une conversion de chaque jour... » Cette confidence à ton de secret donnait au pasteur une profondeur soudaine et pathétique. Si près du meurtre, Tchen s'accordait à toute angoisse.

— Chaque nuit, Tchen, je prierai pour que Dieu vous délivre de l'orgueil. (Je prie surtout la nuit: elle est favorable à la prière.) S'Il vous accorde l'humilité vous serez sauvé. Maintenant, je trouve et je suis votre regard, que je ne pouvais rencontrer tout à l'heure...

C'était avec sa souffrance, non avec ses paroles, que Tchen était entré en communion: cette dernière phrase, cette phrase de pêcheur qui croit sentir le poisson, appelait en lui une colère qui montait péniblement, sans chasser tout à fait une furtive pitié.

— Écoutez bien, dit-il. Dans deux heures, je tuerai.

Il fixa son regard dans les yeux de son compagnon [172] cette fois. Sans raison, il éleva vers son visage sa main droite qui tremblait, la crispa au revers de son veston correct

— Vous trouvez toujours mon regard?

Non. Il était seul. Encore seul. Sa main quitta son veston, s'accrocha au revers de celui du pasteur comme s'il eût voulu le secouer: celui-ci posa la main sur la sienne. Ils restaient ainsi, au milieu du trottoir, immobiles, comme prêts à lutter; un passant s'arrêta. C'était un Blanc, et il crut à une altercation.

la paz.

—La paz...

El pastor calló. Caminaban.

—Mi pobre muchacho —continuó luego—, cada uno conoce sólo su propio dolor. —Su brazo oprimía el de Chen.— ¿Cree usted que toda la vida, realmente religiosa, no es una conversión de cada día?...

Ambos miraban a la acera y parecían no estar ya en contacto más que por los brazos. «...de cada día...», repitió el pastor, con una fuerza cansada, como si aquellas palabras no fueran más que el eco de una obsesión. Chen no respondía. Aquel hombre hablaba de sí mismo y decía la verdad. Como él, aquél vivía su pensamiento; era otra cosa que un andrajo ávido. Bajo el brazo izquierdo, la cartera con la bomba; bajo el brazo derecho, aquel brazo opresor. «...una conversión de cada día. [144] Aquella confidencia de índole secreta prestaba al pastor una perspectiva súbita y patética. Tan próximo al crimen, Chen se sentía acorde con toda angustia.

—Todas las noches, Chen, rezaré para que Dios le libre de la soberbia. (Rezo, sobre todo, de noche; ésta es favorable al rezo.) Si le concede la humildad, estará usted salvado. Ahora encuentro y sigo su mirada, que no podía encontrar antes...

Era con su sufrimiento, y no con sus palabras, con lo que Chen había entrado en comunión: aquella última frase; aquella frase de pescador que cree oler el pescado producía en él una cólera que subía penosamente, sin suprimir por completo una furtiva piedad. Ya no comprendía, en absoluto, sus sentimientos.

—Escuche usted bien —dijo—. Dentro de dos horas, mataré.

Fijó la mirada en los ojos de su acompañante, esta vez. Sin motivo, elevó hacia su rostro la mano derecha, que temblaba, y la crispó junto a la solapa de su americana correcta.

—¿Sigue usted encontrando mi mirada?

No. Estaba solo. Todavía solo. Su mano abandonó la americana y se aferró a la solapa de la del pastor, como si hubiera querido sacudirle; éste puso la mano sobre la suya. Permanecían así, en medio de la acera, inmóviles, como dispuestos a luchar. Un transeúnte se detuvo: un blanco, y creyó que era un altercado.

— C'est un atroce mensonge, dit le pasteur à mi voix.

Le bras de Tchen retomba. Il ne pouvait même pas rire. « Un mensonge! » cria-t-il au passant. Celui-ci haussa les épaules et s'éloigna. Tchen se retourna tout d'une pièce et partit presque en courant.

Il trouva enfin ses deux compagnons à plus d'un kilomètre. « Beaucoup de face » avec leurs chapeaux fendus, leurs vêtements d'employés choisis pour justifier leurs serviettes dont l'une contenait une bombe, et la seconde des grenades. Souen - nez busqué, Chinois de type peau-rouge - songeait, ne regardait rien; Peï... à quel point ce visage semblait adolescent! Les lunettes rondes d'écaille en accentuaient peut-être la jeunesse. Ils partirent, atteignirent l'avenue des Deux-Républiques; toutes boutiques ouvertes, elle reprenait vie sous le ciel trouble.

L'auto de Chang-Kaï-Shek arriverait dans l'avenue par une étroite rue perpendiculaire. Elle ralentirait pour tourner. Il fallait la voir venir, et lancer la bombe lorsqu'elle ralentirait. Elle passait chaque jour entre une heure et une heure et quart : le général déjeunait à l'européenne. Il fallait donc que celui qui surveillerait la petite rue, dès qu'il verrait l'auto, [173] fît signe aux deux autres. La présence d'un marchand d'antiquités, dont le magasin s'ouvrait juste en face de la rue, l'aiderait; à moins que l'homme n'appartint à la police. Tchen voulait surveiller luimême. Il plaça Peï dans l'avenue, tout près de l'endroit où l'auto terminerait sa courbe avant de reprendre de la vitesse; Souen, un peu plus loin. Lui, Tchen, préviendrait et lancerait la première bombe. Si l'auto ne s'arrêtait pas, atteinte ou non, les deux autres lanceraient leurs bombes à leur tour. Si elle s'arrêtait, ils viendraient vers elle: la rue était trop étroite pour qu'elle tournât. Là était l'échec possible : manqués, les gardes debout sur le marchepied ouvriraient le feu pour empêcher quiconque d'approcher.

Tchen et ses compagnons devaient maintenant se séparer. Il y avait sûrement des mouchards dans la foule, sur tout le chemin suivi par l'auto. D'un petit bar chinois, Peï allait guetter le geste de Tchen; de plus loin, Souen attendrait que Peï sortît. Peut-être l'un au moins des trois serait-il tué, Tchen sans doute. Ils n'osaient rien se dire. Ils se séparèrent sans même se serrer la main.

—Eso es una atroz mentira —dijo el pastor, a media voz.

El brazo de Chen volvió a caer. Ni siquiera podía reír. «¡Una mentira!», gritó al transeúnte. Éste se encogió de hombros y se alejó. Chen se volvió, de pronto, y se fue, casi corriendo.

Encontró, por fin, a sus dos compañeros, a menos de dos kilómetros. «Muy buena facha», con sus sombreros hendidos y sus trajes de empleados, elegidos para justificar sus carteras, una de las cuales contenía una bomba y la otra unas granadas. Suen —nariz aguileña, chino con tipo de piel-roja— pensaba; no miraba nada; Pei... Nunca se había dado cuenta Chen, antes, hasta qué punto aquel [145] semblante parecía el de un adolescente. Las gafas redondas de concha le acentuaban, quizá, la juventud. Partieron y llegaron a la avenida de las Dos Repúblicas; con todas las tiendas abiertas, recuperada su vida, bajo el cielo turbio.

El auto de Chiang Kaishek llegaría a la avenida por una estrecha calle perpendicular. Disminuiría la velocidad para dar la vuelta. Había que verlo venir y arrojar la bomba cuando aminorara la marcha. Pasaba todos los días, de una a una y cuarto: el general comía a la europea. Era preciso, pues, que el que vigilase la calle, en cuanto viese el auto, hiciese seña a los otros dos. La presencia de un comerciante de antigüedades, cuyo almacén se abría precisamente enfrente de la calle, le ayudaría, a no ser que el hombre perteneciese a la policía. Chen quería vigilar por sí mismo. Situó a Pei en la avenida, muy cerca del sitio donde el auto terminaría la curva, antes de reanudar la velocidad: a Suen, un poco más lejos. Él, Chen, avisaría y arrojaría la primera bomba. Si el auto no se detenía, alcanzado o no, los otros dos arrojarían sus bombas, a su vez. Si se detenía, irían hacia él: la calle era demasiado estrecha para que diese la vuelta. Allí, el fracaso era posible: si erraban el golpe, los guardias, que iban de pie en el estribo, harían fuego para impedir que alguien se acercase.

Chen y sus compañeros debían ya separarse. Seguramente, habría espías entre la multitud, sobre todo, en el camino seguido por el auto. Desde un pequeño bar chino, Pei iba a acechar la seña de Chen; desde más lejos, Suen esperaría a que Pei saliese. Quizá uno de los tres, por lo menos, quedase muerto. Chen, sin duda. No se atrevían a decirse nada. Se separaron sin estrecharse siquiera la mano.

Tchen entra chez l'antiquaire et demanda à voir des petits bronzes de fouilles. Le marchand tira d'un tiroir une trop grosse poignée de petites boîtes de satin violet, posa sur la table sa main hérissée de cubes, et commença à les y disposer. Ce n'était pas un Shanghaïen, mais un Chinois du Nord ou du Turkestan: ses moustaches et sa barbe rares mais **floues**, ses yeux bridés étaient d'un musulman de basse classe, et aussi sa bouche obséquieuse; mais non son visage sans arêtes, de bouc à nez plat. Celui qui dénoncerait un homme trouvé sur le passage du général avec une bombe recevrait une grosse somme [174] d'argent et beaucoup de considération parmi les siens. Et ce bourgeois riche était peut-être un partisan sincère de Chang-Kaï-Shek.

Chen entró en la tienda del anticuario y pidió que le enseñasen unos bronces pequeños de las excavaciones. El comerciante sacó de un cajón un gran puñado de cajitas de raso violeta, colocó sobre la mesa su mano erizada de cubos y empezó a ordenarlos. No era un shanghayano, sino un chino del Norte o del Turquestán: su bigote y su barba eran ralos y **flojos**; sus ojos embridados eran los de un musulmán de la clase baja, y su boca era obsequiosa; pero [146] no así su semblante sin aristas, de macho cabrío, con la nariz achatada. El que denunciase a un hombre encontrado al paso del general con una bomba recibiría una fuerte suma de dinero y muchas consideraciones entre los suyos. Y aquel burgués rico quizá fuese un partidario sincero de Chiang Kaishek.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Shanghaï? » demanda-t-il à Tchen. Que pouvait être ce singulier client? Sa **gêne**, son absence de curiosité pour les objets exposés, l'inquiétaient. Ce jeune homme n'avait peut-être pas l'habitude de porter des habits européens. Les grosses lèvres de Tchen, malgré son profil aigu, le rendaient sympathique. Le fils de quelque riche paysan de l'intérieur? Mais les gros fermiers ne collectionnaient pas les bronzes anciens. Achetait-il pour un Européen? Ce n'était pas un boy, ni un courrier - et, s'il était amateur, il regardait les objets qu'on lui montrait avec bien peu d'amour: il semblait qu'il songeât à autre chose.

—¿Hace mucho tiempo que está usted en Shanghai? —preguntó a Chen. ¿Quién podría ser aquel cliente singular? Su **cortedad**, su ausencia de abandono, de curiosidad hacia los objetos expuestos, le inquietaban. Acaso aquel joven no tuviese costumbre de llevar los trajes europeos. Los gruesos labios de Chen, a pesar de su perfil agudo, le hacían simpático. ¿Sería hijo de algún campesino rico del interior? Pero los grandes colonos no coleccionaban bronces antiguos. ¿Compraría para algún europeo? No era un *boy* ni un corredor —y, si era aficionado, miraba los objetos que se le enseñaban con muy poco interés: parecía que estuviese pensando en otra cosa.

Car déjà Tchen surveillait la rue. De cette boutique il pouvait voir à deux cents mètres. Pendant combien de temps verrait-il l'auto? Mais comment calculer sous la curiosité de cet imbécile? Avant tout, il fallait répondre. Rester silencieux comme il l'avait fait jusque-là était stupide

Porque ya Chen vigilaba la calle. Desde aquella tienda, podía distinguir a doscientos metros de distancia. ¿Durante cuánto tiempo vería el auto? Pero, ¿cómo calcular, bajo la curiosidad de aquel imbécil? Ante todo, había que responder. Permanecer silencioso, como había hecho hasta entonces, era estúpido.

— Je vivais dans l'intérieur, dit-il. J'en ai été chassé par la guerre.

—Vivía en el interior —dijo—, y he sido echado por la guerra.

L'autre allait questionner à nouveau. Tchen sentait qu'il l'inquiétait. Le marchand se demandait maintenant s'il n'était pas un voleur venu examiner son magasin pour le piller aux prochains désordres; pourtant, ce jeune homme ne souhaitait pas voir les plus belles pièces. Seulement des bronzes ou des **fibules** de renards, et d'un prix modéré. Les Japonais aiment les renards, mais ce client n'était pas japonais. Il fallait continuer à l'interroger adroitement.

El otro iba a preguntar de nuevo. Chen comprendía que le inquietaba. El comerciante se preguntaba ahora si sería un ladrón que había ido a examinar su almacén para saquearlo durante los próximos desórdenes. Sin embargo, aquel joven no deseaba ver los mejores objetos. Sólo bronces o **hebillas*** de zorro, y de un precio moderado. A los japoneses les gustaban los zorros; pero aquel cliente no era japonés. Había que continuar interrogándole con habilidad.

* ver página siguiente

— Sans doute habitez-vous le Houpé (99)? La vie est devenue bien difficile, dit-on, dans les provinces du Centre.
[175]

—¿Habitaba usted, sin duda, en el Hupé? Dicen que la vida se ha hecho muy difícil en las provincias del centro.

99 (p. *175). Le Houpé* (Hou-Peï) : province du centre de la Chine, alors effectivement très « agitée » puisque la capitale de cette province n'est autre que la grande métropole de Wu-han (réunion de trois villes, dont Han-Kéou).

Tchen se demanda s'il ne jouerait pas le demisourd. Il n'osa pas, de crainte de sembler plus étrange encore.

Chen se preguntó si le convendría hacerse algo el sordo. No se atrevió, por temor a parecer más extraño aún.

— Je ne l'habite plus », répondit-il seulement. Son ton, la structure de ses phrases, avaient, même en chinois, quelque chose de bref : il exprimait directement sa pensée, sans employer les tournures d'usage. Mais il pensa au marchandage.

—Ya no vivo ahí —respondió solamente. Su tono y [147] la estructura de sus frases, aun en chino, tenían no se sabía qué de breves: expresaban directamente su pensamiento, sin emplear los giros usuales. Pero pensó en la compra.

— Combien? demanda-t-il en indiquant du doigt une des fibules à tête de renard qu'on trouve en grand nombre dans les tombeaux.

—¿Cuánto? —preguntó, señalando con el dedo uno de esos broches de zorro que se encuentran en gran número dentro de las tumbas.

— Quinze dollars.

—Quince dólares.

— Huit me semblerait un bon prix...

—Ocho me parecería un buen precio...

— Pour une pièce de cette qualité? Comment pouvez-vous croire?... Songez que je l'ai payée dix... Fixez mon bénéfice vous-même.

—¿Por un objeto de esta calidad? ¿Cómo puede usted creer eso?... Tenga en cuenta que yo he pagado diez... Fije usted mismo mi beneficio.

Au lieu de répondre, Tchen regardait Peï assis devant une petite table dans son bar ouvert, un jeu de lumières sur les verres de ses lunettes; celui-ci ne le voyait sans doute pas, à cause de la vitre du magasin d'antiquités. Mais il le verrait sortir.

En lugar de responder, Chen miraba a Pei, que estaba sentado ante una mesita, en el bar abierto, con un juego de luces sobre los cristales de sus gafas. Éste no le veía, sin duda a causa del cristal del almacén de antigüedades. Pero lo vería salir.

— Je ne saurais payer plus de neuf, dit-il enfin comme s'il eût exprimé la conclusion d'une méditation. Encore me priverais-je beaucoup.

—No pagaría más si fuese nuevo —dijo, como si hubiese expresado la resolución de una meditación—. Y, aun así, lo pensaría mucho.

Les formules, en ce domaine, étaient rituelles et il les employait sans peine.

Las fórmulas, en aquel dominio, eran rituales, y las empleaban sin trabajo.

— C'est ma première affaire aujourd'hui, répondit l'antiquaire. Peut-être dois-je accepter cette petite perte d'un dollar, car la conclusion de la première affaire engagée est d'un présage favorable...

—Esta es mi primera venta de hoy —respondió el anticuario—. Quizá deba aceptar esa pequeña pérdida de un dólar, porque cerrar el primer trato emprendido es un presagio favorable...

La rue déserte. Un pousse, au loin, la traversa. Un autre. Deux hommes sortirent. Un chien. Un vélo. Les hommes tournèrent à droite; le pousse avait traversé. La rue déserte de nouveau; seul, le chien...

La calle estaba desierta. Un *pousse* la atravesó, a lo lejos. Otro. Aparecieron dos hombres. Un perro. Una bicicleta. Los hombres volvieron hacia la derecha; el *pousse* había atravesado. La calle quedaba desierta, de nuevo; sólo el perro...

— Ne donneriez-vous pas, cependant, 9 dollars 1/2? [176]

—¿No dará usted, siquiera 9 dólares y medio?

— Pour exprimer la sympathie que vous m'inspirez.

—Sólo por expresarle la simpatía que usted me inspira.

Autre renard, en porcelaine. Nouveau marchandage. Tchen, depuis son achat, inspirait davantage confiance. Il avait acquis le droit de réfléchir: il cherchait le prix qu'il offrirait, celui qui correspondait subtilement à la qualité de l'objet; sa respectable méditation ne devait

Otro zorro de porcelana. Nuevo regateo. Chen, después de su compra, inspiraba más confianza. Había adquirido el derecho a reflexionar: pagaba el precio que ofrecía, el que correspondía sutilmente a la calidad del objeto; su respetable meditación de ningún modo debía ser

point être troublée. « L'auto, dans cette rue, avance à 40 à l'heure, plus d'un kilomètre en deux minutes. Je la verrai pendant un peu moins d'une minute. C'est peu. Il faut que Peï ne quitte plus des yeux cette porte... » Aucune auto ne passait. Quelques vélos... Il marchanda une boucle de ceinture en jade, n'accepta pas le prix du marchand, dit qu'il fallait réfléchir. Un des **commis** apporta du thé. Tchen acheta une petite tête de renard en cristal, dont le marchand ne demandait que trois dollars. La méfiance du boutiquier n'avait pourtant pas disparu tout à fait.

— J'ai d'autres très belles pièces, très authentiques, avec de très jolis renards. Mais ce sont des pièces de grande valeur, et je ne les conserve pas dans mon magasin. Nous pourrions convenir d'un rendez-vous...

Tchen ne disait rien.

« ... à la rigueur, j'enverrais un de mes commis les chercher...

— Je ne m'intéresse pas aux pièces de grande valeur. Je ne suis pas, malheureusement, assez riche.

Ce n'était donc pas un voleur; il ne demandait pas même à les voir. L'antiquaire montrait à nouveau la boucle de ceinture en jade, avec une délicatesse de manieur de momies; mais, malgré les paroles qui passaient une à une entre ses lèvres de velours gélatineux, malgré ses yeux concupiscents, son client restait [177] indifférent, lointain... C'était lui, pourtant, qui avait choisi cette **boucle**. Le marchandage est une collaboration, comme l'amour; le marchand faisait l'amour avec une **planche**. Pourquoi donc cet homme achetait-il? Soudain, il devina: c'était un de ces pauvres jeunes gens qui se laissent puérilement séduire par les prostituées japonaises de Tchapeï. Elles ont un culte pour les renards. Ce client achetait ceux-ci pour quelque serveuse ou fausse geisha; s'ils lui étaient si indifférents, c'est qu'il ne les achetait pas pour lui. (Tchen ne cessait d'imaginer l'arrivée de l'auto, la rapidité avec laquelle il devrait ouvrir sa serviette, en tirer la bombe, la jeter.) Mais les geishas n'aiment pas les objets de **fouilles**... Peut-être fontelles exception lorsqu'il s'agit de petits renards? Le jeune homme avait acheté aussi un objet de cristal et un de porcelaine...

Ouvertes ou fermées, les boîtes minuscules étaient **étalées** sur la table. Les deux commis regardaient,

turbada. «El auto, en esta calle, avanza a 40 kilómetros por hora; [148] más de un kilómetro en dos minutos. Lo veré durante poco menos de un minuto. Es poco. Es preciso que Pei no quite ya los ojos de esta puerta...» Ningún auto pasaba por aquella calle. Algunas bicicletas... Preguntó por una hebilla de cinturón, de jade; no aceptó el precio del vendedor, y dijo que volvería sobre el asunto más tarde. Uno de los **dependientes** llevó té. Chen compró una cabecita de zorro, de cristal, por la que el comerciante no pedía más que tres dólares. Sin embargo la desconfianza del tendero no había desaparecido por completo.

—Tengo otros objetos preciosos, muy auténticos, con unos zorros muy bonitos. Pero son unos objetos de gran valor, y no los guardo en el almacén. Podríamos convenir una cita.

Chen no decía nada.

«...en rigor, enviaría a mis dependientes, para que fueran a buscarlos...»

—No me interesan los objetos de gran valor. Desgraciadamente no soy lo bastante rico.

No era, pues, un ladrón; ni siquiera quería verlos. El anticuario le enseñaba de nuevo la hebilla de cinturón de jade, con una delicadeza de manipulador de momias; pero, a pesar de las palabras, que pasaban, una a una, por entre sus labios de terciopelo gelatinoso, a pesar de sus ojos codiciosos, su cliente permanecía indiferente, lejano... Era él, sin embargo, quien había elegido aquella **hebilla**. La compra es una colaboración, como el amor; el comerciante hacía el amor con una **hebilla**. ¿Por qué compraría aquel hombre? De pronto, lo adivinó: era una de esas personas pobres que se dejan seducir puerilmente por las prostitutas japonesas de Tchapei. Ellas rinden culto a los zorros. Aquel cliente los compraba para alguna camarera o falsa geisha; si le resultaban tan indiferentes, era porque no los compraba para él. (Chen no cesaba de imaginarse la llegada del auto y la rapidez con que debía abrir su cartera, sacar de ella la bomba y arrojarla.) Pero bien sabía que a las geishas no les gustan los objetos de las **excavaciones**... Quizás hiciesen una excepción, tratándose de zorritos. El joven había comprado también un objeto de cristal y otro de porcelana... [149]

Abiertas o cerradas, las cajas minúsculas estaban **diseminadas** sobre la mesa. Los dos dependientes miraban, acodados

accoudés. L'un, très jeune, s'était appuyé sur la serviette de Tchen; comme il se balançait d'une jambe sur l'autre, il l'attirait hors de la table. La bombe était dans la partie droite, à trois centimètres du bord.

Tchen ne pouvait bouger. Enfin il étendit le bras, ramena la serviette à lui, sans la moindre difficulté. Aucun de ces hommes n'avait senti la mort, ni l'attentat manqué; rien, une serviette qu'un commis balance et que son propriétaire rapproche de lui... Et soudain, tout sembla extraordinairement facile à Tchen. Les choses, les actes même n'existaient pas; tous étaient des songes qui nous étreignent parce que nous leur en donnons la force, mais que nous pouvons aussi bien nier... À cet instant il entendit la trompe d'une auto: Chang-Kaï-Shek. [178]

Il prit sa serviette comme une arme, paya, jeta les petits paquets dans sa poche, sortit.

Le marchand le suivait, la boucle de ceinture qu'il avait refusé d'acheter à la main :

— Ce sont là des pièces de jade qu'aiment tout particulièrement les dames japonaises.

Cet imbécile allait-il foutre le camp!

— Je reviendrai.

Ouel marchand ne connaît la formule? L'auto approchait beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, sembla-t-il à Tchen, précédée de la Ford de la garde.

— Allez-vous-en!

Plongeant sur eux, l'auto secouait sur les **caniveaux** les deux détectives accrochés à ses marchepieds. La Ford passa. Tchen, arrêté, ouvrit sa serviette, posa sa main sur la bombe enveloppée dans un journal. Le marchand glissa en souriant la boucle de ceinture dans la poche vide de la serviette ouverte. C'était la plus éloignée de lui. Il barrait ainsi les deux bras de Tchen:

— Vous paierez ce que vous voudrez.

— Allez-vous-en!

Stupéfait par ce cri, l'antiquaire regarda Tchen la bouche ouverte lui aussi.

— Ne seriez-vous pas un peu souffrant? » Tchen ne voyait plus rien, mou comme s'il allait s'évanouir: l'auto passait.

en ella. Uno de ellos, muy joven, se había apoyado sobre la cartera de Chen; como se balancease con una pierna sobre la otra, la echaba hacia fuera de la mesa. La bomba estaba en la parte de la derecha, a tres centímetros del borde.

Chen no podía moverse. Por fin extendió el brazo y atrajo la cartera hacia sí, sin la menor dificultad. Ninguno de aquellos hombres había sentido la muerte ni el atentado frustrado; nada: una cartera que un dependiente balancea y que su propietario atrae hacia sí... Y, de pronto, todo le pareció extraordinariamente fácil a Chen. Ni las cosas, ni siquiera los actos existían: todo son sueños que se oprimen, porque les damos nuestra fuerza, aunque también podemos muy bien negársela... En aquel instante, oyó la bocina del auto: Chiang Kaishek.

Cogió la cartera como un arpa, pagó, se introdujo los dos paquetitos en el bolsillo y se dispuso a salir.

El comerciante le seguía, con la hebilla de cinturón, que no había querido comprar, en la mano.

—Estos son los objetos de jade que particularmente gustan a las señoras japonesas.

¡Le dejaría tranquilo ese imbécil!

—Ya volveré.

¿Qué comerciante no conoce la fórmula? El auto se acercaba, mucho más de prisa que de ordinario, según le pareció a Chen, precedido del Ford de la guardia.

____

Avanzando hacia ellos, el auto sacudía sobre los **adoquines** a los dos pesquisantes, agarrados a sus estribos. El Ford pasó. Chen, detenido, abrió su cartera y dejó caer la mano sobre la bomba, envuelta en un periódico. El comerciante, deslizó, sonriendo, la hebilla de cinturón en el bolsillo vacío de la cartera abierta. Era el más alejado de él. Entorpeció así los dos brazos de Chen.

—Pagará usted por él lo que quiera.

—¡Váyase!

Estupefacto ante aquel grito, el anticuario miró a Chen, también con la boca abierta.

—¿No estará usted un poco enfermo? —Chen ya no [150] veía nada, blanco como si fuera a desvanecerse: el auto pasaba.

Il n'avait pu se dégager à temps du geste de l'antiquaire.

« Ce client va se trouver mal », pensa celui-ci. Il s'efforça de le soutenir. D'un coup, Tchen rabattit les deux bras tendus devant lui et partit en avant. La douleur arrêta le marchand. Tchen courait presque.

No había podido sustraerse a tiempo al movimiento del anticuario. «Este cliente se va a poner malo», pensó el comerciante. Se esforzó por sostenerlo. De un golpe, Chen abatió los dos brazos que se extendían hacia él, y echó a andar hacia adelante. El dolor detuvo al comerciante. Chen iba casi corriendo.

— Ma plaque! cria le marchand. Ma plaque!

—¡Mi placa! —gritó el comerciante—. ¡Mi placa!

Elle était toujours dans la serviette. Tchen ne [179] comprenait pas. Chacun de ses muscles, le plus fin de ses nerfs, attendaient une détonation qui emplirait la rue, se perdrait lourdement sous le ciel bas. Rien. L'auto avait tourné, avait même sans doute maintenant dépassé Souen. Et ce marchand abruti restait là. Il n'y avait pas de danger, puisque tout était manqué. Qu'avaient fait les autres? Tchen commença à courir. « Au voleur! » cria l'antiquaire. Des marchands parurent. Tchen comprit. De rage, il eut envie de s'enfuir avec cette plaque, de la lancer n'importe où. Mais de nouveaux **badauds** s'approchaient. Il la jeta à la figure de l'antiquaire et s'aperçut qu'il n'avait pas refermé sa serviette. Depuis le passage de l'auto, elle était restée ouverte, sous les yeux de ce crétin et des passants, la bombe visible, même plus protégée par le papier qui avait glissé. Il referma enfin la serviette avec prudence (il faillit la rabattre à toute volée); il luttait de toute sa force contre ses nerfs. Le marchand regagnait au plus vite son magasin. Tchen reprit sa course.

Continuaba dentro de la cartera. Chen no comprendía nada. Cada uno de sus músculos y hasta el más fino de sus nervios esperaban una detonación que llenaría la calle, que se perdería pesadamente bajo el cielo tan próximo. Nada. El auto había dado la vuelta, y hasta, sin duda alguna, había dejado atrás ya a Suen. Y aquel bruto continuaba allí. ¿Qué habían hecho los otros? Chen comenzaba a correr. «¡A ése!, gritó el anticuario. Aparecieron otros comerciantes. Chen comprendió. De rabia, sintió deseos de huir con aquella placa y abandonarla en cualquier parte. Pero de nuevo se acercaban más **curiosos**. La arrojó al rostro del anticuario, y se dio cuenta de que no había vuelto a cerrar su cartera. Después de haber pasado el auto, había quedado abierta, ante los ojos de aquel cretino y de los transeúntes, con la bomba visible, no protegida ya por el papel, que se había deslizado. Volvió a cerrar, por fin, la cartera con prudencia (habría sido preciso cerrarla con fuerza; luchaba enérgicamente contra sus nervios). El comerciante volvía apresuradamente a su almacén. Chen reanudó su carrera.

— Eh bien? dit-il à Peï dès qu'il le rejoignit.

—¿Qué? —dijo a Pei, en cuanto lo hubo alcanzado.

— Et toi?

—¿Y tú?

Ils se regardèrent haletants, chacun voulant d'abord entendre l'autre. Souen, qui s'approchait, les voyait ainsi **empêtrés** dans une immobilité pleine d'hésitations et de velléités, de profil sur des maisons **floues**; la lumière très forte malgré les nuages détachait le profil d'**épervier** **bonasse** de Tchen et la tête rondouillarde de Peï, isolait ces deux personnages aux mains tremblantes, plantés sur leurs ombres courtes de début d'après-midi parmi les passants affairés et inquiets. Tous trois portaient toujours les serviettes: il était sage de ne pas rester là trop longtemps. Les restaurants n'étaient pas sûrs. Et ils ne s'étaient que trop réunis et séparés dans cette rue, déjà. Pourquoi? Il ne s'était rien passé... [180]

Se miraron, anhelantes, queriendo cada uno escuchar primero al otro. Suen, que se acercaba, los veía así, **trabados** en una inmovilidad llena de vacilaciones y de veleidades, de perfil sobre las cosas **borrosas**; la luz, muy fuerte a pesar de las nubes, destacaba el perfil de **gavilán** **bonachón** de Chen y la cabeza redonda de Pei; aislaba a aquellos dos personajes de manos temblorosas, plantados sobre sus sombras cortas de comienzo de la tarde, entre los transeúntes atareados e inquietos. Los tres continuaban [151] con sus carteras: era prudente no permanecer allí durante mucho tiempo. Los restaurantes no eran seguros. Y ellos se habían reunido y separado demasiadas veces en aquella calle, ya. ¿Por qué? No había pasado nada...

— Chez Hemmelrich, dit pourtant Tchen.

—A casa de Hemmelrich —dijo, sin embargo, Chen.

Ils s'engagèrent dans les ruelles.

— Qu'est-il arrivé? demanda Souen.

Tchen le lui expliqua. Peï, lui, avait été troublé lorsqu'il avait vu que Tchen ne quittait pas seul le magasin, de l'antiquaire. Il s'était dirigé vers son poste, à quelques mètres du coin. L'usage, à Shanghaï, est de conduire à gauche; l'auto tournait d'ordinaire au plus court, et Peï s'était placé sur le trottoir de gauche, pour lancer sa bombe de près. Or, l'auto allait vite; il n'y avait pas de voitures à ce moment dans l'avenue des Deux-Républiques. Le chauffeur avait tourné au plus large; il avait donc longé l'autre trottoir, et Peï s'était trouvé séparé de lui par un pousse.

— Tant pis pour le pousse! dit Tchen. Il y a des milliers d'autres coolies qui ne peuvent vivre que de la mort de Chang-Kaï-Shek.

— J'aurais manqué mon coup.

Souen, lui, n'avait pas lancé ses grenades parce que l'abstention de ses camarades lui avait fait supposer que le général n'était pas dans la voiture.

Ils avançaient en silence entre les murs que le ciel jaunâtre et chargé de brume rendait **blêmes**, dans une solitude misérable criblée de détritus et de fils télégraphiques.

— Les bombes sont intactes, dit Tchen à mi-voix. Nous recommencerons tout à l'heure.

Mais ses deux compagnons étaient écrasés; ceux qui ont manqué leur suicide le tentent rarement à nouveau. La tension de leurs nerfs, qui avait été extrême, devenait trop faible. À mesure qu'ils avançaient, l'**ahurissement** faisait place en eux au désespoir.

C'est ma faute, dit Souen. [181]

Peï répéta

— C'est ma faute.

— Assez », dit Tchen, **excédé**. Il réfléchissait, en poursuivant cette marche misérable. Il ne fallait pas recommencer de la même façon. Ce plan était mauvais, mais il était difficile d'en imaginer un autre. Il avait pensé que... Ils arrivaient chez Hemmelrich.

Du fond de sa boutique, Hemmelrich

Se introdujeron en unas callejuelas.

—¿Qué ha ocurrido? —preguntó Suen.

Chen se lo explicó. Pei también se había aturdido cuando había visto que Chen no abandonaba solo el almacén del anticuario. Se había dirigido hacia su puesto de lanzamiento, a algunos metros de la esquina. En Shanghai hay la costumbre de conducir por la izquierda; de ordinario, el auto daba la vuelta acortando, y Pei se había situado en la acera de la izquierda para arrojar su bomba desde cerca. Ahora bien, el auto iba de prisa; no había coches en aquel momento en la avenida de las Dos Repúblicas. El chófer había dado la vuelta por el camino más largo; se había aproximado, pues, a la otra acera, y Pei se había encontrado separado de él por un *pousse*.

—Tanto peor para el *pousse* —dijo Chen—. Hay otros millares de *coolies* que no pueden vivir más que de la muerte de Chiang Kaishek.

—Habría errado el golpe.

Suen no había arrojado sus granadas porque la abstención de sus camaradas le había hecho suponer que el general no iba en el coche.

Avanzaban en silencio entre los muros, que el cielo amarillento y cargado de bruma tornaba **pálidos**, en una soledad miserable, acribillada de detritus y de hilos telegráficos.

—Las bombas están intactas —dijo Chen, a media voz—. Comenzaremos ahora de nuevo.

Pero sus dos compañeros estaban abrumados; los que han frustrado su suicidio rara vez lo intentan de nuevo. La tensión de sus nervios, que había sido extrema, se tornaba demasiado débil. A medida que avanzaban, el **aturdimiento** cedía el puesto en ellos a la desesperación.

—La culpa ha sido mía —dijo Suen.

Pei repitió:

—La culpa ha sido mía. [152]

—Basta —dijo Chen, **fatigado**. Reflexionaba, mientras seguía aquella marcha miserable. No había que intentarlo otra vez de la misma manera. Aquel plan era malo; pero resultaba difícil imaginar otro. Había pensado que... Llegaban a casa de Hemmelrich.

CD 5

Desde el fondo de su tienda,

entendait une voix qui parlait en chinois, deux autres qui répondaient. Leur timbre, leur rythme inquiet, l'avaient rendu attentif. « Déjà hier, pensa-t-il, j'ai vu se balader par ici deux types qui avaient des gueules à souffrir d'hémorroïdes tenaces, et qui n'étaient sûrement pas là pour leur plaisir... » Il lui était difficile d'entendre distinctement: au-dessus, l'enfant criait sans cesse. Mais les voix se turent et de courtes ombres, sur le trottoir, montrèrent que trois corps étaient là. La police?... Hemmelrich se leva, pensa au peu de crainte qu'inspireraient à des agresseurs son nez plat et ses épaules en avant de boxeur crevé, et marcha vers la porte. Avant que sa main eût atteint sa poche, il avait reconnu Tchen; il la lui tendit au lieu de tirer son revolver.

— Allons dans l'arrière-boutique, dit Tchen.

Tous trois passèrent devant Hemmelrich. Il les examinait. Une serviette chacun, non pas tenue négligemment, mais serrée par les muscles crispés du bras.

— Voici, dit Tchen dès que la porte fut refermée peux-tu nous donner l'hospitalité quelques heures? À nous et à ce qu'il y a dans nos serviettes?

— Des bombes?

— Oui.

— Non. [182]

Le gosse, là-haut, continuait à crier. Ses cris les plus douloureux étaient devenus des sanglots, et parfois de petits gloussements, comme s'il eût crié pour s'amuser - d'autant plus poignants. Disques, chaises, grillon, étaient à tel point les mêmes que lorsque Tchen était venu là après le meurtre de Tang-Yen-Ta, que Hemmelrich et lui se souvinrent ensemble de cette soirée. Il ne dit rien, mais Hemmelrich le devina :

— Les bombes, reprit-il, je ne peux pas en ce moment. S'ils trouvent des bombes ici, ils tueront la femme et le gosse.

— Bong. Allons chez Shia. » C'était le marchand de lampes qu'avait visité Kyo, la veille de l'insurrection. « À cette heure, il n'y a que le garçong.

— Comprends-moi, Tchen: le gosse est très malade, et la mère n'est pas brillante...

Il regardait Tchen, les mains

Hemmelrich oía una voz que hablaba en chino, otras dos que respondían. Sus timbres, sus ritmos inquietos le habían hecho prestar atención. «Ya ayer —pensó— vi pasearse por aquí a dos tipos que tenían cara como de padecer hemorroides tenaces, y que, seguramente, no estaban ahí por su gusto...» Le era difícil oír con claridad: por encima de las voces, no cesaba de gritar el niño. Pero las voces callaron, y unas sombras breves, sobre la acera, pusieron de manifiesto que allí había tres cuerpos. ¿La policía?... Hemmelrich se levantó, pensó en el poco temor que inspirarían a un agresor su nariz aplastada y sus hombros inclinados hacia adelante, de boxeador inutilizado, y fue hacia la puerta. Antes de que su mano hubiese llegado al bolsillo, había reconocido a Chen. Se la tendió, en lugar de sacar el revólver.

—Vamos a la trastienda —dijo Chen.

Los tres pasaron delante de Hemmeliich. Éste los examinaba. Iban con una cartera cada uno, no negligentemente sostenida, sino oprimida por los músculos crispados del brazo.

—Aquí estamos —dijo Chen, en cuanto la puerta estuvo cerrada de nuevo—. ¿Puedes darnos hospitalidad por algunas horas? ¿A nosotros y a lo que traemos en nuestras carteras?

—¿Unas bombas?

—Sí.

—No.

El chico, arriba, continuaba gritando. Sus gritos más dolorosos se habían convertido en sollozos, y, a veces profería débiles cloqueos, como si gritase por distraerse —tanto más conmovedores—. Discos, sillas, grillo, eran hasta tal punto los mismos cuando Chen había ido allá después de matar a Tan-Yen-Ta, que Hemmelrich y él se [153] acordaron a un tiempo de aquella noche. Chen no dijo nada, pero Hemmelrich lo adivinó.

—Las bombas —prosiguió—, no puedo en este momento. Si encuentran bombas aquí, matarán a la mujer y al chico.

—Bueno. Vámonos a casa de Shia—. Era el comerciante de lámparas al que había visitado Kyo la víspera de la insurrección—. A estas horas, no está allí más que el mozo.

—Compréndeme, Chen: el muchacho está muy malo, y la madre no está nada buena...

Miraba a Chen con las manos

tremblantes

— Tu ne peux pas savoir, Tchen, tu ne peux pas savoir le bonheur que tu as d'être libre!...

— Si, je le sais.

Les trois Chinois sortirent.

Bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu! pensait Hemmelrich, est-ce que je ne serai jamais à sa place? » Il jurait en lui-même avec calme, comme au ralenti. Et il remontait lentement vers sa chambre. Sa Chinoise était assise, le regard fixé sur le lit et ne se détourna pas.

— La dame a été gentille aujourd'hui, dit l'enfant elle ne m'a presque pas fait mal...

La dame, c'était May. Hemmelrich se souvenait : Mastoïdite... Mon pauvre vieux, il faudra briser l'os... » Ce gosse, presque un bébé, n'avait encore de la vie que ce qu'il en fallait pour souffrir. Il faudrait « lui expliquer ». Lui expliquer quoi? Qu'il était profitable [183] de se faire casser les os de la face pour ne pas mourir, pour être récompensé par une vie aussi précieuse et délicate que celle de son père? « Putain de jeunesse! » avait-il dit pendant vingt ans. Combien de temps encore avant de dire « Putain de vieillesse! » et de passer à ce malheureux gosse ces deux parfaites expressions de la vie? Le mois précédent, le chat s'était démis la patte, et il avait fallu le tenir pendant que le vétérinaire chinois replaçait le membre, et que la bête hurlait et se débattait; elle ne comprenait rien; il sentait qu'elle se croyait torturée. Et le chat n'était pas un enfant, ne disait pas: « Il ne m'a presque pas fait mal... » Il redescendit. L'odeur des cadavres sur lesquels s'acharnaient sans doute les chiens, tout près, dans les ruelles, entrait dans le magasin avec un soleil confus. « Ce n'est pas la souffrance qui manque », pensa-t-il.

Il ne se pardonnait pas son refus. Comme un homme torturé qui a livré des secrets, il savait qu'il agirait encore comme il avait agi, mais il ne se le pardonnait pas. Il avait trahi sa jeunesse, trahi ses désirs et ses rêves. Comment ne pas les trahir? « L'important ce serait de vouloir ce qu'on peut... » Il ne voulait pas ce qu'il ne pouvait pas: donner asile à Tchen et sortir avec lui. Compenser par n'importe quelle violence, par les bombes, cette vie atroce qui l'empoisonnait depuis qu'il était né, qui empoisonnerait de même ses enfants. Ses enfants surtout. Sa souffrance, il lui

temblorosas.

—¡Tú no puedes saber, Chen; tú no puedes saber la felicidad que tienes con ser libre!...

—Sí; lo sé.

Los tres chinos salieron.

«¡Dios santo, Dios santo, Dios santo! —pensaba Hemmelrich—. ¿No estaré nunca en su lugar?» Juraba para sí mismo con calma, como en *ralenti.* Y volvía a subir con lentitud a la habitación. Su china estaba sentada, con la mirada fija en el lecho, y ni siquiera se volvió.

—La señora ha sido muy buena hoy dijo el niño—; casi no me ha hecho daño...

La señora era May. Hemmelrich se acordaba: «Mastoiditis, pobre amigo mío, habrá que romper el hueso...» Aquel muchacho, casi un nene, no tenía más vida que la que se necesita para sufrir. Habría que «explicárselo». ¿Explicarle qué? ¿Que era provechoso dejarse romper los huesos de la cara para no morir, para ser recompensado con una vida tan preciosa y delicada como la de su padre? «¡Puñetera juventud!» —había dicho, durante veinte años. ¿Cuánto tiempo pasaría aún, antes de decir: «¡Puñetera vejez!», y para que le llegasen a aquel desdichado chico estas dos perfectas expresiones de la vida? El mes anterior, el gato se había dislocado una pata; había habido que sujetarlo, mientras el veterinario chino volvía a colocarle el miembro en su sitio, y el animal aullaba y se debatía; no comprendía nada; Hemmelrich sentía que el gato se creía torturado. Y el gato no era un niño, ni decía: «Casi no me ha hecho daño...» Volvió a bajar. El olor de los [154] cadáveres, en los cuales se encarnizaban sin duda, los perros, muy cerca, en aquellas callejuelas, entraba en el almacén, con un sol confuso. «No es sufrimiento lo que falta» —pensó.

No se perdonaba su negativa. Como un hombre torturado que ha confesado secretos, sabía que volvería a obrar como había obrado, pero no se lo perdonaba. Había traicionado su juventud; traicionado sus deseos y sus sueños. ¿Cómo no traicionarlos? «Lo importante sería querer lo que se puede...» No quería más que lo que no podía: dar asilo a Chen y salir con él. Salir. Compensar, con no importaba qué violencia, por medio de las bombas, aquella vida atroz que le envenenaba desde que había nacido, que envenenaría del mismo modo a sus hijos. A sus hijos, sobre todo. Su sufri-

était possible de l'accepter: il avait l'habitude... Pas celle des gosses. « Il est devenu très intelligent depuis qu'il est malade », avait dit May. Comme par hasard...

miento, le era posible aceptarlo: estaba acostumbrado... El de los chicos, no. «Se ha vuelto muy inteligente, desde que está enfermo» —había dicho May. Como por casualidad...

Sortir avec Tchen, prendre une des bombes cachées dans les serviettes, la lancer. C'était le bon sens. Et même la seule chose qui, dans sa vie [184] actuelle, eût un sens. Trente-sept ans. Encore trente ans à vivre, peut-être. À vivre comment? Ces disques en dépôt dont il partageait la misère avec Lou-You-Shuen, dont ni l'un ni l'autre ne pouvaient vivre, et, quand il serait vieux... Trente-sept ans; aussi loin que remonte le souvenir, disent les gens; son souvenir n'avait pas à remonter: d'un bout à l'autre, il n'était que misère.

Salir con Chen; coger una de las bombas ocultas en la cartera, arrojarla. Era el buen sentido. Y hasta la única cosa que, en su vida actual, hubiera tenido un sentido. Treinta y siete años. Todavía viviría otros treinta años, quizá. ¿Cómo viviría? Aquellos discos en depósito, cuya miseria compartía con Lu-Yu-Shuen, y de los que ni uno ni otro podían vivir; y, cuando fuese viejo... Treinta y siete años; tan lejos como se remonta el recuerdo, según dice la gente; su recuerdo no tenía que remontarse: de un extremo al otro, no era más que miseria.

Mauvais élève à l'école: absent un jour sur deux sa mère, pour se saouler tranquille, lui faisait faire son travail. L'usine: manoeuvre. Mauvais esprit; au régiment, toujours en tôle. Et la guerre. Gazé. Pour qui, pour quoi? Pour son pays? Il n'était pas Belge, il était misérable. Mais à la guerre on mangeait sans trop travailler. Puis démobilisé, venu enfin en Indochine, en pont. « Le climat ne permet guère ici les professions manuelles... » Mais il permettait de crever de dysenterie, très particulièrement aux gens connus pour leur mauvais esprit. Il avait échoué à Shanghaï. Les bombes, bon Dieu, les bombes

Mal alumno en la escuela: ausente un día de cada dos —su madre, para emborracharse tranquila le obligaba a hacer su trabajo—. La fábrica: peón. Testarudo; en el regimiento, siempre en el calabozo. Y la guerra. Víctima de los gases. ¿Por quién? ¿Por qué? ¿Por su país? Él no era belga; era un miserable. Pero en la guerra, se comía. Luego, desmovilizado, a la Indochina, por fin, de paso. «El clima apenas permite aquí las profesiones manuales...» Pero permitía que se reventase de disentería, muy particularmente a las personas conocidas por su testarudez. Había fracasado en Shanghai. ¡Las bombas, Dios santo, las bombas! [155]

Il y avait sa femme: rien autre ne lui avait été donné par la vie. Elle avait été vendue douze dollars. Abandonnée par l'acheteur à qui elle ne plaisait plus, elle était venue chez lui avec terreur, pour manger, pour dormir; mais au début elle ne dormait pas, attendant de lui la méchanceté des Européens dont on lui avait toujours parlé. Il avait été bon pour elle. Remontant peu à peu du fond de son **effroi**, elle l'avait soigné lorsqu'il avait été malade, avait travaillé pour lui, supporté ses crises de haine impuissante. Elle s'était accrochée à lui d'un amour de chien aveugle et martyrisé, soupçonnant qu'il était un autre chien aveugle et martyrisé. Et maintenant, il y avait le gosse. Que pouvait-il pour lui? A peine le nourrir. Il ne gardait de force que pour la douleur [185] qu'il pouvait infliger, il existait plus de douleur au monde que d'étoiles au ciel, mais la pire de toutes, il pouvait l'imposer à cette femme: l'abandonner en mourant. Comme ce Russe affamé, presque son voisin, qui, devenu manoeuvre, s'était suicidé un jour de trop grande misère, et dont la femme folle de rage avait giflé le cadavre qui l'abandonnait, avec quatre gosses dans

Tenía a su mujer; ninguna otra cosa le había dado la vida. Había sido vendida por doce dólares. Abandonada por el comprador, a quien no le gustaba ya, había ido a su casa con terror, para comer y para dormir; pero al principio no dormía, esperando de él la maldad de los europeos, de la que siempre le habían hablado. Él había sido bueno para ella. Volviendo poco a poco del fondo de su **espanto**, ella le había cuidado cuando había estado enfermo, había trabajado para él y soportado sus crisis de odio impotente. Se había aferrado a él con un amor de perro ciego y martirizado, sospechando que él era otro perro ciego y martirizado. Y ahora, estaba el chico. ¿Qué podía hacer con él? Apenas alimentarlo. No conservaba fuerzas más que para el dolor que le podía infligir; existía más dolor en el mundo que estrellas en el cielo; pero el peor de todos podía imponérselo a aquella mujer; abandonarla muriendo. Como aquel ruso hambriento, casi vecino suyo, que, después de hacerse obrero, se había suicidado, un día de excesiva miseria, y cuya mujer, loca de rabia, había abofeteado el cadáver que la abandonaba, con cuatro chicos en los rincones de la habitación, uno

les coins de la chambre, l'un demandant : « Pourquoi vous battez-vous? »... Sa femme, son gosse, il les empêchait de mourir. Ce n'était rien. Moins que rien. S'il avait possédé de l'argent, s'il avait pu le leur laisser, il eût été libre de se faire tuer. Comme si l'univers ne l'eût pas traité, tout le long de sa vie, à coups de pied dans le ventre, il le spoliait de la seule dignité qu'il possédât, qu'il pût posséder sa mort. Respirant avec la révolte de toute chose vivante, malgré l'habitude, l'odeur des cadavres que chaque **bouffée** de vent faisait glisser sur le soleil immobile, il s'en pénétrait avec une horreur satisfaite, obsédé par Tchen comme par un ami en agonie, et cherchant, - comme si ça avait de l'importance, - ce qui dominait en lui de la honte, de la fraternité ou d'une atroce envie.

de los cuales preguntaba: «¿Por qué os pegáis?»... Su mujer, su chico le impedían morir a él. Aquello no era nada. Menos que nada. Si hubiera poseído dinero; si hubiera podido dejárselo, habría sido libre para dejarse matar. Como si el universo no le hubiese tratado, a lo largo de la vida, dándole puntapiés en el vientre, le despojaba de la única dignidad que poseía, que hubiera podido poseer —su muerte—. Respirando, con la rebelión de toda posa viviente, a pesar de la costumbre, el olor de los cadáveres que cada **soplo** del viento transportaba bajo el gol inmóvil, se penetraba de él con un horror satisfecho, obsesionado por Chen como por un amigo agonizante, y buscando —como si ello tuviera importancia— lo que dominaba en él: vergüenza, fraternidad o una envidia atroz.

2

De nouveau, Tchen et ses compagnons avaient quitté l'avenue: les cours et les ruelles étaient peu surveillées, l'auto du général n'y passait pas. « Il faut changer de plan », pensait Tchen, tête baissée, en regardant ses souliers bien-pensants qui avançaient sous ses yeux, l'un après l'autre. Accrocher l'auto de Chang-Kaï-Shek avec une autre auto conduite en sens inverse? Mais toute auto pouvait être réquisitionnée par l'armée. Tenter d'employer le **fanion** d'une légation pour protéger la voiture dont ils se serviraient était incertain, car la police connaissait les chauffeurs des ministres étrangers. Barrer la [186] route avec une charrette? Chang-Kaï-Shek était toujours précédé de la Ford de sa garde personnelle. Devant un arrêt suspect, gardes et policiers des marchepieds tireraient sur quiconque tenterait de s'approcher. Tchen écouta: depuis quelques instants, ses compagnons parlaient.

Chen y sus compañeros habían abandonado de nuevo a avenida. Las plazas y las callejuelas estaban poco vigiladas: el auto del general no pasaba por allí. «Hay que cambiar de plan» —pensaba Chen con la cabeza baja, mirándose sus zapatos, sufridos, que avanzaban bajo su [156] vista, uno después del otro. ¿Amarrar el auto de Chiang Kaishek a otro auto, conducido en sentido inverso? Pero todo auto podía ser requisado por el ejército. Tratar de emplear la **bandera** de una legación para proteger el coche de que se sirvieran era inseguro, porque la policía conocía a los chóferes de los ministros extranjeros. ¿Interceptar el camino con una carreta? Chiang Kaishek iba siempre precedido del Ford de su guardia personal. Ante una detención sospechosa, los guardias y los policías de los estribos dispararían sobre cualquiera que intentara acercarse. Chen escuchó: desde hacía algunos instantes, sus compañeros hablaban.

— Beaucoup de généraux abandonneront Chang-Kaï-Shek s'ils savent qu'ils risquent réellement d'être assassinés, disait Peï. II n'y a de foi que chez nous.

—Muchos generales abandonarán a Chiang Kaishek, si saben que realmente corren el peligro de ser asesinados —decía Pei—. No hay fe más que entre nosotros.

— Oui, dit Souen, on fait de bons terroristes avec les fils des suppliciés.

—Sí —dijo Suen—; se hacen buenos terroristas con los hijos de los supliciados.

Ambos lo eran.

— Et quant aux généraux qui resteront, ajouta Peï, même s'ils doivent faire la Chine contre nous, ils la feront peut-être grande, parce qu'ils la feront sur leur propre sang.

—Y, en cuanto a los generales que quedasen —añadió Pei—, aunque pudiera rehacer la China contra nosotros, la harían grande, porque la harían con su propia sangre.

— Non! dirent à la fois Tchen et Souen.

Ni l'un ni l'autre n'ignoraient combien était élevé le nombre des nationalistes parmi les communistes, parmi les intellectuels surtout. Peï écrivait dans des revues vite interdites des contes d'une amertume douloureusement satisfaite d'elle-même,

—¡No! —dijeron, a la vez, Chen y Suen. Ni el uno ni el otro ignoraban cuánto había aumentado el número de nacionalistas entre los comunistas, entre los intelectuales, sobre todo. Pei escribía en una revista, que pronto sería suspendida, unos cuentos de una amargura dolorosamente satisfecha de sí misma, y

et des articles dont le dernier commençait par: « L'impérialisme étant gêné, la Chine songe à solliciter sa bienveillance une fois de plus, et à lui demander de remplacer par un anneau de nickel l'anneau d'or qu'il lui a **rivé** dans le nez... » Il préparait d'autre part une idéologie du terrorisme. Pour lui, le communisme était seulement le vrai moyen de faire revivre la Chine.

— Je ne veux pas faire la Chine, dit Souen, je veux faire les miens avec ou sans elle. Les pauvres. C'est pour eux que j'accepte de mourir, de tuer. Pour eux seulement...

C'est Tchen qui répondit.

— Tant que nous essaierons de lancer la bombe, [187] ça ira mal. Trop de chances d'échec. Et il faut en finir aujourd'hui.

— S'y prendre autrement n'est pas plus facile, dit Peï.

— Il y a un moyen.

Les nuages bas et lourds avançaient dans le sens de leur marche, au-dessous du jour jaunâtre, avec un mouvement incertain et pourtant impérieux de destinées. Tchen avait fermé les yeux pour réfléchir, mais marchait toujours; ses camarades attendaient, regardant ce profil courbe qui avançait comme à l'ordinaire le long des murs.

— Il y a un moyen. Et je crois qu'il n'y en a qu'un il ne faut pas lancer la bombe; il faut se jeter sous l'auto avec elle.

La marche continuait à travers les cours défoncées où les enfants ne jouaient plus. Tous trois réfléchissaient.

Ils arrivèrent. Le commis les introduisit dans l'arrière-boutique. Ils restaient debout au milieu des lampes, serviettes sous le bras; ils finirent par les poser, prudemment. Souen et Peï s'accroupirent à la chinoise.

— Pourquoi ris-tu, Tchen?

Il ne riait pas, il souriait, bien loin de l'ironie que lui prêtait l'inquiétude de Peï : stupéfait, il découvrait l'euphorie. __ ____ ___ _ Il savait quelle gêne troublait ses camarades, malgré leur courage: lancer les bombes, même de la façon la plus dangereuse, c'était l'aventure; la résolution de mourir, c'était autre chose; le contraire, peut-être. Il commença à marcher de long en large. L'arrière-boutique n'était éclairée que par le jour qui pénétrait à travers le

unos artículos, el último de los cuales comenzaba así: «Hallándose amenazado el imperialismo, la China piensa solicitar su benevolencia una vez más y pedirle que sustituya por un anillo de níquel el anillo de oro que le ha **remachado** en la nariz...» Preparaba, además, una ideología del terrorismo. Para él, el comunismo era únicamente el verdadero medio de hacer que reviviese China.

—No quiero hacer una China —dijo Suen—; quiero hacer a los míos, con o sin ella. Los pobres. Por ellos es por quienes acepto el morir y el matar. Por ellos solamente...

Fue Chen el que respondió: [157]

—Mientras tratemos de arrojar la bomba, no adelantaremos nada. Demasiadas probabilidades de fracaso. Y es preciso que acabemos hoy.

—Obrar de otro modo no es más fácil —dijo Pei.

—Hay un medio.

Las nubes bajas y pesadas avanzaban en el mismo sentido que ellos, bajo la luz amarillenta del día, con un movimiento inseguro y, sin embargo, imperioso de destinos. Chen había cerrado los ojos para reflexionar, aunque continuaba caminando; sus camaradas esperaban, contemplando aquel perfil curvo, que avanzaba, como de ordinario, a lo largo de los muros.

—Hay un medio. Y creo que no hay más que uno. No se debe arrojar la bomba, sino arrojarse uno debajo del auto con ella.

Continuaban la marcha, a través de las plazoletas, cubiertas de baches, donde los niños no jugaban ya. Los tres reflexionaban.

Llegaron. El dependiente los introdujo en la trastienda. Permanecían de pie, en medio de las lámparas, con las carteras debajo del brazo. Acabaron por dejarlas, prudentemente. Suen y Pei se agacharon, a la usanza china.

—¿Por qué te ríes, Chen?

No reía; sonreía, muy lejos de la ironía que le atribuía la inquietud de Pei: estupefacto, descubría la euforia. Todo se volvía sencillo. Su angustia se había disipado. Sabía qué molestias turbaban a sus camaradas, a pesar de su valor: arrojar las bombas, aun de la manera más peligrosa, suponía obrar a la ventura; la resolución de morir era otra cosa; lo contrario, quizá. Comenzó a pasearse por la habitación. La trastienda sólo estaba iluminada por la luz del día que penetraba a

magasin. Le ciel étant gris, il régnait là une lumière plombée comme celle qui précède les orages; dans cette brume sale [188] brillaient sur les panses des lampes-tempête des effets de lumière, points d'interrogation renversés et parallèles. L'ombre de Tchen, trop confuse pour être une silhouette, avançait au-dessus des yeux inquiets des autres.

— Kyo a raison: ce qui nous manque le plus c'est le sens du hara-kiri. Mais le Japonais qui se tue risque de devenir un dieu, ce qui est le commencement de la saloperie. Nong : il faut que le sang retombe sur les hommes - et qu'il y reste.

— J'aime mieux tenter de réussir, dit Souen, - de réussir -plusieurs attentats que de décider que je n'en tenterai qu'un parce qu'après je serai mort!

Pourtant, au-dessous des mots de Tchen, vibrant de leur timbre _______ plus que de leur sens, ____ _____ _____ ____ _____ ____ ____ ____ - sa voix avait pris une intensité extrême - un courant attirait Souen. _________________ __________________

— Il faut que je me jette sous l'auto, répondit Tchen.

Le cou immobile, ils le suivaient du regard, tandis qu'il s'éloignait et revenait; lui ne les regardait plus. Il trébucha sur une des lampes posées par terre, se rattrapa au mur: la lampe tomba, se cassa en tintant. Son ombre redressée se détachait confusément au-dessus de leurs têtes sur les derniers rangs des lampes; Souen commençait à comprendre ce que Tchen attendait de lui; pourtant, méfiance de luimême, ou défense contre ce qu'il prévoyait :

— Qu'est-ce que tu veux?

Tchen s'aperçut qu'il ne le savait pas. Il lui semblait lutter, non contre Souen, mais contre sa pensée qui le fuyait. Enfin :

— Que cela ne soit pas perdu.

— Tu veux que nous prenions l'engagement de t'imiter? C'est bien cela? [189]

— Ce n'est pas une promesse que j'attends. C'est un besoin.

Les reflets s'effaçaient sur les lampes. Le jour baissait dans la pièce sans fenêtre : sans doute les nuages s'amassaient-ils

través del almacén. Como el cielo estaba gris, reinaba allí una luz plúmbea, como la que precede a las tormentas; en aquella bruma sucia, sobre las panzas de las lámparas, unos efectos de luz brillaban como signos de interrogación invertidos y paralelos. La sombra de Chen, demasiado confusa para ser una silueta, avanzaba por encima de los ojos inquietos de los otros.

—Kyo tiene razón: lo que más nos falta es el sentido del hara-kiri. Pero el japonés que se mata corre el riesgo [158] de convertirse en un dios, lo cual es el comienzo de la porquería. No: es preciso que la sangre recaiga sobre los hombres, y quede en ellos.

—Prefiero tratar de realizar —dijo Suen—, de realizar varios atentados, a decidir no intentar más que uno, puesto que después quedaría muerto.

Sin embargo, por debajo de aquellas palabras de Chen, vibrantes por su timbre de voz, más que por su sentido —cuando Chen expresaba su pasión en chino su voz adquiría una intensidad extrema—, una corriente atraía a Suen, con toda la atención embargada, sin que supiese hacia qué.

—Es preciso que me arroje debajo del auto —pronunció Chen.

Con el cuello inmóvil, seguíanle con la mirada, mientras él se alejaba y volvía. Chen no les miraba ya. Tropezó con una de las lámparas que había en el suelo y se agarró a la pared. La lámpara cayó y se rompió, resonando. Pero no era, aquélla, oportunidad para reír. Su sombra, erguida de nuevo, se destacaba confusamente por encima de su cabeza, sobre las últimas hileras de las lámparas. Suen comenzaba a comprender lo que Chen esperaba de él. Sin embargo, por desconfianza en sí mismo o por defenderse contra lo que preveía, dijo:

—¿Qué es lo que quieres?

Chen se dio cuenta de que no lo sabía. Le parecía luchar, no contra Suen, sino contra su pensamiento, que se le escapaba. Por fin:

—Que esto no se pierda.

—¿Quieres que Pei y yo nos comprometámos a imitarte? ¿Es eso?

—No es una promesa lo que espero. Es una necesidad.

Los reflejos se desvanecían sobre las lámparas, _______ en la habitación sin ventana; sin duda, las nubes se amontonaban

dehors. Tchen se souvint de Gisors:

« Près de la mort, une telle passion aspire à se transmettre... » Soudain, il comprit. Souen aussi comprenait

— Tu veux faire du terrorisme une espèce de religion?

Les mots étaient creux, absurdes, trop faibles pour exprimer ce que Tchen voulait d'eux.

— Pas une religion. Le sens de la vie. La...

Il faisait de la main le geste convulsif de pétrir, et sa pensée semblait haleter comme une respiration.

« ... La possession complète de soi-même.

Et, pétrissant toujours.

« **Serré**, serré, comme cette main serre l'autre - (il la serrait de toute sa force), ce n'est pas assez, comme...

Il ramassa l'un des morceaux de verre de la lampe cassée. Un large éclat triangulaire, plein de reflets. D'un coup, il l'enfonça dans sa cuisse. Sa voix **saccadée** était pénétrée d'une certitude sauvage, mais il semblait bien plus posséder son exaltation qu'être possédé par elle. Pas fou du tout. À peine si les deux autres le voyaient encore, et pourtant, il emplissait la pièce. Souen commença à avoir peur

— Je suis moins intelligent que toi, Tchen, mais pour moi... pour moi, non. J'ai vu mon père pendu par les mains, battu à coups de rotin sur le ventre, pour qu'il avouât où son maître avait caché l'argent qu'il ne possédait pas. C'est pour les nôtres que je combats, pas pour moi.

— Pour les nôtres, tu ne peux pas faire mieux que [190] décider de mourir. L'efficacité d'aucun homme ne peut être comparée à celle de l'homme qui a choisi cela. Si nous l'avions décidé, nous n'aurions pas manqué Chang-Kaï-Shek tout à l'heure.

— Toi, tu as peut-être besoin de ça.

fuera. Chen se acordó de Gisors: «Cerca de la muerte, una pasión semejante aspira a transmitirse...» De pronto, comprendió. Suen también comprendía.

—¿Quieres hacer del terrorismo una especie de religión?

La exaltación de Chen se hacía cada vez mayor.

Todas [159] las palabras estaban vacías, eran absurdas y demasiado débiles para expresar lo que quería de ellos.

—Una religión, no. El sentido de la vida. La...

Hacía con la mano un movimiento convulso, como si amasase, y su pensamiento parecía jadear, como una respiración.

«...La posesión completa de sí mismo. Total. Absoluta. La única. Saber. No buscar, buscar durante todo el tiempo, las ideas y los deberes. Dentro de una hora, no sentiré ya nada de cuanto pesaba sobre mí. ¿Lo oís? Nada.»

Tal exaltación le invadía, que ya no trataba de convencerlos sino hablándoles de él.

—Me poseo a mí mismo. Pero no como una amenaza o una angustia, como siempre. **Poseído**; oprimido, como esta mano oprime a la otra (se la oprimía con toda su fuerza); no es bastante. Como...

Recogió uno de los trozos de vidrio de la lámpara rota. Un amplio fulgor triangular, lleno de reflejos. De un golpe se lo hundió en el muslo. Su voz **entrecortada** estaba penetrada de una certidumbre salvaje; pero parecía más bien poseer su exaltación que ser poseído por ella. No era un loco. Apenas si los otros dos le veían ya, y, sin embargo, llenaba toda la habitación. Suen comenzó a sentir miedo.

—Yo soy menos inteligente que tú, Chen; pero, por mí... por mí, no. He visto a mi padre colgado de las manos, molido a garrotazos en el vientre, para que confesase dónde había ocultado su maestro el dinero que no poseía. Es por los nuestros por quienes combato; no es por mí.

—Por los nuestros no puedes hacer otra cosa mejor que decidirte a morir. La eficacia de ningún hombre puede ser comparada a la del hombre que ha elegido eso. Si lo hubiéramos decidido, no habríamos perdido ahora a Chiang Kaishek. Tú lo sabes.

—Quizá tú tengas necesidad de eso.

Je ne sais pas... » Il se débattait. « Si j'étais d'accord, comprends-tu, il me semblerait que je ne me fais pas tuer pour tous, mais...

— Mais?

Presque complètement assombri, le mauvais jour de l'après-midi restait là sans disparaître tout à fait, éternel.

— Pour toi.

Une forte odeur de pétrole rappela à Tchen les touques d'essence de l'incendie du poste, le premier jour de l'insurrection. Mais tout plongeait dans le passé, même Souen, puisqu'il ne voulait pas le suivre. Pourtant, la seule volonté que sa pensée présente ne transformât pas en néant, c'était de créer ces Juges condamnés, cette race de vengeurs. Cette naissance se faisait en lui, comme toutes les naissances, en le déchirant et en l'exaltant - sans qu'il en fût le maître. Il ne pouvait plus supporter aucune présence _______.

— Toi qui écris, dit-il à Peï, tu expliqueras.

Peï essuyait ses lunettes. Tchen releva son pantalon, banda sa cuisse avec un mouchoir sans laver la blessure - pour quoi faire? elle n'aurait pas le temps de s'infecter - avant de sortir. « On fait toujours la même chose », se dit-il, troublé, pensant au couteau qu'il s'était enfoncé dans le bras.

— Je partirai seul, dit-il. Et je suffirai seul, ce soir.

— J'organiserai quand même quelque chose, répondit Souen.

— Ce sera trop tard. [191]

Devant la boutique ____________ ________________ Peï suivit Tchen.__ -- ------------- ------------------------------ __ _______ ______ Celui-ci s'aperçut que l'adolescent, lunettes à la main - tellement plus humain, ce visage de gosse, sans verres sur les yeux - pleurait en silence.

— Où vas-tu?

— Je viens.

Tchen s'arrêta. Il l'avait toujours cru de l'avis de Souen; il lui montra du doigt celui-ci resté devant la porte.

— J'irai avec toi, reprit Peï.

Il s'efforçait de parler le moins

Yo, no sé... —Se debatía.— Si estuviese de acuerdo, ¿comprendes?, me parecería que no me dejaba matar por todos, sino...

—¿Sino.. .?

Casi por completo, ensombrecida, la escasa luz de la [160] tarde continuaba allí, sin desaparecer por completo, eterna.

—Por ti.

Un fuerte olor a petróleo recordó a Chen las latas de nafta del incendio del puesto el primer día de la insurrección. Pero todo se sumergía en el pasado; hasta Suen, puesto que no quería seguirle. Sin embargo, la única voluntad que su pensamiento presente no transformaba en nada era la de crear aquellos Jueces condenados, aquella raza de vengadores. Aquel nacimiento se realizaba en él como todos los nacimientos, desgarrándole y exaltándole —sin que fuese dueño de sí—. Ya no podía soportar ninguna presencia. Se levantó.

—Tú que escribes —dijo a Pei— lo explicarás.

Cogieron de nuevo las carteras. Pei limpiaba sus gafas. Chen se levantó el pantalón y se vendó el muslo con un pañuelo, sin lavarse la herida —¿para qué? No tendría tiempo de infectarse— antes de salir. «Siempre se hace lo mismo» —se dijo, turbado, pensando en el cuchillo que se había hundido en el brazo.

—Iré solo —pronunció—. Y sufriré solo, esta noche.

—Organizaré, sin embargo, algo —respondió Suen.

—Será demasiado tarde.

Delante de la tienda, Chen dio un paso hacia la izquierda. Pei le seguía. Suen permaneció inmóvil. Un segundo paso. Pei le siguió también. Chen se dio cuenta de que el adolescente, con las gafas en la mano —resultaba mucho más humano aquel semblante de muchacho, sin cristales sobre los ojos—, lloraba en silencio.

—¿Adónde vas?

—Vengo.

Chen se detuvo. Lo había creído de la opinión de Suen. Señaló a éste con el dedo. ____________________

—Iré contigo —insistió Pei.

Se esforzaba por hablar lo menos

JONCHER v. tr. 1. Parsemer* le sol de (un lieu) de branchages, de feuillages, de fleurs... 2. (Le sujet désigne les choses éparses). - Couvrir. Feuilles qui jonchent la terre. Fleurs qui jonchent les marches d'un autel.   esparcir, diseminar, desperdigar

possible, la voix faussée, la pomme d'Adam secouée de sanglots silencieux.

— Non. Aujourd'hui, témoigne.

Il crispa ses doigts dans les bras de Peï.

— Témoigne, répéta-t-il.

Il s'écarta. Peï resta sur le trottoir, la bouche ouverte, essuyant toujours ses verres de lunettes, comique. Jamais il n'eût cru qu'on pût être si seul.

3 heures.

Clappique avait pensé trouver Kyo chez lui. Mais non: dans la grande pièce au tapis **jonché** de croquis que ramassait un disciple en kimono, Gisors causait avec son beau-frère, le peintre Kama.

— Bonjour, mon bon! Dans mes bras!

Il s'assit tranquillement.

— Dommage que votre fils ne soit pas là.

— Voulez-vous l'attendre?

— Essayons. J'ai diablement besoin de le voir. Qu'est-ce que ce nouveau ppetit caquetusse, sous la [192] table à opium? La collection devient digne de respect. Ravissant, cher ami, rra-vis-sant ! Il faut que j'en achète un. Où l'avez-vous trouvé?

— C'est un présent. Il m'a été envoyé peu avant une heure.

Clappique lisait les caractères chinois tracés sur le tuteur plat de la plante; un gros: Fidélité; trois petits, une signature: Tchen-Ta-Eul.

— Tchen-Ta-Eul... Tchen... Connais pas. Dommage. C'est un garçon qui se connaît en cactus.

Il se souvint que, le lendemain, il devait être parti. Il fallait trouver l'argent du départ, et non acheter des cactus. Impossible de vendre rapidement des objets d'art dans la ville occupée militairement. Ses amis étaient pauvres. Et Ferral ne se laissait taper sous aucun prétexte. Il l'avait chargé d'acheter pour lui des **lavis** de Kama, lorsque le peintre japonais arriverait. Quelques dizaines de dollars de commission...

— Kyo devrait être là, dit Gisors. Il avait beaucoup de rendez-vous aujourd'hui, n'est-ce pas...

posible, con la voz alterada y la nuez sacudida por los sollozos silenciosos.

—Como testigo, desde luego.

Crispó un dedo en el brazo de Pei.

—Como testigo —repitió.

Se apartó. Pei se quedó en la acera, con la boca abierta, [161] limpiando los cristales de las gafas, en una actitud cómica. Jamás hubiera creído que se pudiera estar tan solo.

4

Las tres

Clappique había creído que encontraría a Kyo en su casa. Pero no: en la gran habitación **alfombrada** de croquis, que recogía un discípulo vestido con un quimono, Gisors hablaba con su cuñado, el pintor Kama.

—¡Buenos días, amigo! ¡Un abrazo!

Se sentó tranquilamente.

—¡Qué lástima que su hijo no esté aquí!

—¿Quiere usted esperarle?

—Esperaré. Tengo una endiablada necesidad de verlo. ¿Qué clase de cacto diminuto es ese que hay debajo de la mesa de opio? La colección se hace digna de respeto. ¡Encantador, querido amigo, en-can-ta-dor! Es preciso que yo compre uno. ¿Dónde lo ha encontrado usted?

—Es un regalo. Me lo han enviado poco antes de la una.

Clappique leía los caracteres chinos escritos sobre el rodrigón plano de la planta. Uno grande: Fidelidad; tres muy pequeños una firma: Chen-Ta-Eul.

—Chen-Ta-Eul... Chen... No lo conozco. ¡Qué lástima! Es un muchacho que sabe de cactos.

Recordó que al día siguiente debería haberse ido. Tenía que buscar dinero para el viaje, y no para comprar cactos. Imposible vender con rapidez objetos de arte en la ciudad, ocupada militarmente. Sus amigos eran pobres. Y Ferral no se dejaba sablear bajo ningún pretexto. Le había encargado que le comprase unas **aguadas** de Kama, cuando el pintor japonés llegase. Algunas decenas de dólares, de comisión...

—Kyo debería estar ahí —dijo Gisors—. Tenía muchas citas hoy, ¿no es verdad?

— Il ferait peut-être mieux de les manquer, grogna Clappique.

—Acaso hiciera mejor faltando a ellas —gruñó Clappique.

Il n'osa rien ajouter. Il ignorait ce que Gisors connaissait de l'activité de Kyo. Mais l'absence de toute question l'humilia

No se atrevió a añadir nada más. Ignoraba lo que Gisors conocía acerca de la actividad de Kyo. Pero la ausencia de toda pregunta le humilló. [162]

— Vous savez que c'est très sérieux.

—Ya ve usted que se trata de una cosa muy seria.

— Tout ce qui touche Kyo est sérieux pour moi.

—Todo lo que se refiere a Kyo es serio para mí.

— Vous n'avez pas l'idée sur les moyens de gagner ou de trouver immédiatement quatre ou cinq cents dollars ?

—¿No tendrá usted una idea de los medios de ganar o de encontrar inmediatamente cuatrocientos o quinientos dólares?

Gisors sourit tristement. Clappique le savait pauvre; et ses oeuvres d'art, même s'il eût accepté de les vendre...

Gisors sonrió tristemente. Clappique sabía que era pobre; y sus obras de arte, aunque hubiese aceptado el venderlas...

« Gagnons donc nos quelques sols(100) », pensa le [193] baron. Il s'approcha, regarda les lavis épars sur le divan. Bien qu'assez fin pour ne pas juger de l'art japonais traditionnel en fonction de ses rapports avec Cézanne ou Picasso, il le détestait aujourd'hui : le goût de la sérénité est faible chez les hommes traqués. Feux perdus dans la montagne, rues de villages que dissolvait la pluie, vols d'échassiers sur la neige, tout ce monde où la mélancolie préparait au bonheur. Clappique imaginait, hélas! sans peine, les paradis à la porte desquels il devait rester, mais s'irritait de leur existence.

100 *(p. 193). Quelques sols* : quelques sous (sol est un archaïsme, l'ancienne graphie de sou).

«Ganemos, pues, nuestras moneditas» —pensó el barón. Se acercó, contempló las aguadas esparcidas en el diván. Aunque lo bastante fino para no juzgar el arte japonés tradicional en función de sus relaciones con Cézanne o Piccaso, lo detestaba hoy: el gusto de la serenidad es débil en los hombres perseguidos. Fuegos perdidos en la montaña; calles de aldea que disolvía la lluvia; vuelos de aves zancudas sobre la nieve; todo ese mundo en que la melancolía preparaba para la felicidad... Clappique imaginaba —¡ay!— sin trabajo los paraísos a cuyas puertas debía quedar; pero le irritaba su existencia.

— La plus belle femme du monde, dit-il, nue, excitée, mais avec une ceinture de chasteté. Pour Ferral, pas pour moi. Rentrez sous terre!

—La mujer más hermosa del mundo —dijo—, desnuda, excitada, pero con un cinturón de castidad. Para Ferral; no para mí. ¡Volver bajo tierra!

Il en choisit quatre, dicta l'adresse au disciple.

Eligió cuatro, dictó la dirección al discípulo.

— Parce que vous pensez à notre art, dit Gisors; celui-ci ne sert pas à la même chose.

—Porque piensa usted en nuestro arte —dijo Gisors—; éste no sirve para lo mismo.

— Pourquoi peignez-vous, Kama-San?

—¿Por qué pinta usted, Kama-San?

En kimono comme son disciple, un effet de lumière sur son crâne chauve, le vieux maître regardait Clappique avec curiosité.

Con quimono también él —Gisors estaba vestido siempre con su bata, solamente Clappique llevaba pantalón—, con un efecto de luz sobre su cráneo calvo, el viejo maestro contemplaba a Clappique con curiosidad.

Le disciple laissa le croquis, traduisit, répondit :

El discípulo soltó el dibujo, tradujo, respondió:

— Le maître dit: d'abord, pour ma femme, parce que je l'aime...

—El maestro dice: en primer término, por mi mujer, porque la quiero...

— Je ne dis pas pour qui, mais pour quoi?

—No digo para quién, sino por qué.

— Le maître dit qu'il est difficile de vous expliquer. Il dit: « Ouand je suis allé en Europe, j'ai vu les musées. Plus vos peintres font des pommes, et même des lignes qui ne représentent pas des choses, plus ils parlent d'eux. Pour moi, c'est le monde qui compte. »

Kama dit une phrase de plus; à peine une expression de douceur passa-t-elle sur son visage d'indulgente vieille dame.

— Le maître dit: « La peinture, chez nous, ce serait, chez vous, la charité. » [194]

Un second disciple, cuisinier, apporta des bols de saké, puis se retira. Kama parla de nouveau.

— Le maître dit que s'il ne peignait plus, il lui semblerait qu'il est devenu aveugle. Et plus qu'aveugle: seul.

— Minute! dit le baron, un oeil ouvert, l'autre fermé, l'index pointé. Si un médecin vous disait. « Vous êtes atteint d'une maladie incurable, et vous mourrez dans trois .mois », peindriez-vous encore?

— Le maître dit que s'il savait qu'il va mourir, il pense qu'il peindrait mieux, mais pas autrement.

— Pourquoi mieux? demanda Gisors.

Il ne cessait de penser à Kyo. Ce qu'avait dit Clappique en entrant suffisait à l'inquiéter: aujourd'hui, la sérénité était presque une insulte.

Kama répondit. Gisors traduisit lui-même

— Il dit: « Il y a deux sourires - celui de ma femme et celui de ma fille - dont je penserais alors que je ne les verrais plus jamais, et j'aimerais davantage la tristesse. Le monde est comme les caractères de notre écriture. Ce que le signe est à la fleur, la fleur elle-même, celle-ci (il montra l'un des **lavis**) l'est à quelque chose. Tout est signe. Aller du signe à la chose signifiée, c'est approfondir le monde, c'est aller vers Dieu. Il pense que l'approche de la mort... Attendez... »

Il interrogea de nouveau Kama, reprit sa traduction

« Oui, c'est ça. Il pense que l'approche de la mort lui permettrait peut-être de mettre en toutes choses assez de ferveur, de tristesse, pour que

—El maestro dice que eso es difícil de explicarlo. Dice: Cuando he estado en Europa, he visto los museos. Cuantas más manzanas y hasta líneas que no representan nada hacen sus pintores, más hablan de sí mismos. Para mí, es la gente lo que interesa.

Kama dijo una frase más; apenas una expresión de [163] dulzura pasó por su semblante de indulgente señora anciana.

—El maestro dice: Nuestra pintura sería para ustedes la caridad.

Un segundo discípulo, cocinero, trajo unos tazones de saké, luego se retiró. Kama habló de nuevo.

—El maestro dice que si no pintara ya, le parecería que se había quedado ciego. Y más que ciego: solo.

—¡Un minuto! —dijo el barón, con un ojo abierto, el otro cerrado, el índice extendido—. Si un médico le dijese: «Está usted atacado de una enfermedad incurable y morirá dentro de tres meses», ¿seguiría usted pintando?

—El maestro dice que si supiera que iba a morir, cree que pintaría mejor, pero no de otro modo.

—¿Por qué mejor? —preguntó Gisors.

No cesaba de pensar en Kyo. Lo que había dicho Clappique al entrar bastaba para inquietarse: hoy, la serenidad era casi un insulto.

Kama respondió. Gisors mismo lo tradujo.

—Dice: «Hay dos sonrisas —la de mi mujer y la de mi hija— que yo creería entonces que no volvería a ver, y me agradaría más la tristeza. El mundo es como los caracteres de nuestra escritura. Lo que el signo es a la flor, la flor misma, ésta (mostró una de las **aguadas**) lo es a alguna cosa. Todo es signo. Ir del signo a la cosa significada es profundizar el mundo, es ir hacia Dios. Cree que la proximidad de la muerte… Espere…

Interrogó de nuevo a Kama, continuó su traducción:

—Sí; eso es. Cree que la proximidad de la muerte le permitiría, quizá, poner en todas las cosas bastante fervor, tristeza, para que todas las

toutes les formes qu'il peindrait devinssent des signes compréhensibles, pour que ce qu'elles signifient - ce qu'elles cachent aussi - se révélât. »

formas que pintara se convirtieran en signos comprensibles; para que lo que ellos significan (lo que ocultan también) se revelara.

Clappique éprouvait la sensation de souffrir en [195] face d'un être qui nie la douleur. Il écoutait avec attention, ne quittant pas du regard le visage d'ascète indulgent de Kama, tandis que Gisors traduisait; coudes au corps, mains jointes. Clappique, dès que son visage exprimait l'intelligence, prenait l'aspect d'un singe triste et **frileux**.

Clappique experimentaba la sensación atroz de sufrir frente a un ser que niega el dolor. Escuchaba con atención, sin apartar la mirada del semblante de asceta indulgente de Kama, mientras Gisors traducía. Con los codos pegados al cuerpo, las manos juntas, Clappique, cuando su rostro expresaba inteligencia, tomaba el aspecto de un mono triste y **friolento**. [164]

— Peut-être ne posez-vous pas très bien la question, dit Gisors.

—Quizá no plantee usted bien la cuestión —dijo Gisors.

Il dit en japonais une phrase très courte. Kama avait jusque-là répondu presque tout de suite. Il réfléchit.

Pronunció en japonés una frase breve, muy breve. Kama, hasta entonces, había respondido casi en seguida. Reflexionó.

— Quelle question venez-vous de lui poser? demanda Clappique à mi-voix.

—¿Qué pregunta acaba usted de hacerle? —interrogó Clappique, a media voz.

— Ce qu'il ferait si le médecin condamnait sa femme.

—Lo que haría si el médico desahuciase a su mujer.

— Le maître dit qu'il ne croirait pas le médecin.

—El maestro dice que no creería al médico.

Le disciple-cuisinier revint et emporta les bols sur un plateau. Son costume européen, son sourire, ses gestes que la joie rendait extravagants, jusqu'à sa déférence, tout en lui semblait étrange, même à Gisors. Kama dit, à mi-voix, une phrase que l'autre disciple ne traduisit pas.

El discípulo cocinero volvió y se llevó los tazones en una bandeja. Su traje europeo, su sonrisa, sus gestos que el júbilo hacía extravagantes, hasta su deferencia, todo en él parecía extraño, aun para Gisors. Kama dijo, a media voz, una frase que el otro discípulo no tradujo.

— Au Japon, ces jeunes gens ne boivent jamais de vin, dit Gisors. Il est blessé que ce disciple soit ivre.

—En el Japón, estos jóvenes no beben nunca vino —dijo Gisors—. Se siente ofendido de que su discípulo esté borracho.

Son regard se perdît: la porte extérieure s'ouvrait. Un bruit de pas. Mais ce n'était pas Kyo. Le regard redevint précis, se posa avec fermeté sur celui de Kama

Su mirada se perdió: la puerta exterior se abría. Ruido de pasos. Pero no era Kyo. La mirada volvió a hacerse precisa y se fijó con firmeza en la de Kama.

— Et si elle était morte?

—¿Y si ella hubiese muerto?

Eût-il poursuivi ce dialogue avec un Européen? Mais le vieux peintre appartenait à un autre univers. Avant de répondre, il eut un long sourire triste, non des lèvres, mais des paupières

¿Habría proseguido aquel diálogo con un europeo? Pero el viejo pintor pertenecía a otro universo. Antes de responder, esbozó una prolongada sonrisa triste, no con los labios, sino con los párpados.

— On peut communier même avec la mort... C'est le plus difficile, mais peut-être est-ce le sens de la vie... [196]

—Se puede comulgar hasta con la muerte... Es lo más difícil, pero quizá sea ése el sentido de la vida...

Il prenait congé, regagnait sa chambre, suivi du disciple. Clappique s'assit.

Se despedía, volvía a su habitación, seguido del discípulo. Clappique se sentó.

— Pas un mot!... Remarquable, mon bon, rremarquable ! Il est parti comme un fantôme bien élevé. Savez-vous que

—¡Ni una palabra!... ¡Notable, amigo mío, notable! Se ha ido como un fantasma bien educado; sepa usted que los fan-

les jeunes fantômes sont fort mal élevés et que les vieux ont le plus grand mal à leur enseigner à faire peur aux gens, car lesdits jeunes ignorent toutes langues, et ne savent dire que: Zip-zip... Ce dont...

tasmas jóvenes están muy mal educados, y que a los viejos les cuesta mucho enseñarles a que atemoricen a la gente, porque los citados jóvenes ignoran todos los idiomas, y no saben decir más que: *Zip-zip*... Ese...

Il s'arrêta: le **heurtoir**, de nouveau. Dans le silence, commencèrent à tinter des notes de guitare; elles s'organisèrent bientôt en une chute lente qui s'épanouit en descendant, jusqu'aux plus graves longuement maintenues et perdues enfin dans une sérénité solennelle.

Se detuvo: otra vez la **puerta**. En el silencio, comenzaron a sonar las notas de una guitarra; bien pronto se organizaron en una caída lenta, que se espació al descender hasta las más graves, prolongadamente mantenidas, y perdidas, al fin, en una serenidad solemne. [165]

— Qu'est-ce à, mais qu'est-ce à dire?

—¿Qué es eso? ¿Qué quiere decir eso?

101 *(p. 197). Shamisen :* instrument de musique japonais traditionnel, à trois cordes.

— Il joue du shamisen (101). Toujours, lorsque quelque chose l'a troublé: hors du Japon, c'est sa défense... Il m'a dit, en revenant d'Europe: « Je sais maintenant que je peux retrouver n'importe où mon silence intérieur... »

—Toca el *shamisen*. Siempre lo hace, cuando alguna cosa le ha turbado. Fuera del Japón, ésa es su defensa... Me dijo, al volver de Europa: «Ahora sé que puedo encontrar en cualquier parte mi silencio interior...»

— **Chiqué?**

—**¿Aspavientos?**

Clappique avait posé distraitement sa question: il écoutait. À cette heure où sa vie était peut-être en danger (bien que rarement il s'intéressât assez à luimême pour se sentir réellement menacé) ces notes si pures et qui faisaient refluer en lui, avec l'amour de la musique dont avait vécu sa jeunesse, cette jeunesse même et tout le bonheur détruit avec elle, le troublaient aussi.

Clappique había formulado distraídamente su pregunta: escuchaba. A aquella hora, en que su vida quizá se hallase en peligro (aunque rara vez se interesaba lo bastante por sí mismo para sentirse realmente amenazado), aquellas notas tan puras y que hacían refluir en él, con el amor a la música, del que había vivido en su juventud, esta juventud misma y toda la felicidad destruida con ella, le turbaban también.

Le bruit d'un pas, une fois de plus: déjà Kyo entrait.

Ruido de pasos, una vez más: ya entraba Kyo.

Il emmena Clappique dans sa chambre. Divan, chaise, bureau, murs blancs, une austérité préméditée. Il y faisait chaud; Kyo jeta son veston sur le divan, resta en pull-over. [197]

Condujo a Clappique a su habitación. Diván, silla, pupitre, paredes blancas: una austeridad premeditada. Hacía calor. Kyo arrojó la americana sobre el diván y se quedó en *pullover.*

— Voici, dit Clappique. On vient de me donner un **p'petit tuyau** dont vous auriez tort de ne pas tenir le plus grand compte: si nous n'avons pas filé d'ici demain soir, nous sommes morts.

—He aquí —dijo Clappique— que acaban de darme un **datito**, y haría usted muy mal si no fijase en ello toda su atención: si no hemos salido de aquí antes de mañana por la noche, estamos muertos.

— De quelle origine, ce **tuyau**? Police?

—¿De qué origen viene esa **confidencia**? ¿De la policía?

— Bravo. Inutile de vous dire que je ne puis vous en raconter plus long. Mais c'est sérieux. L'histoire du bateau est connue. Tenez-vous tranquille, et filez avant quarante-huit heures.

—Bravo. Inútil decirle que no puedo informarle más. Pero en serio. La historia del barco está descubierta. Esté usted tranquilo y escápese antes de cuarenta y ocho horas.

Kyo allait dire: elle n'est plus un délit puisque nous avons triomphé. Il se tut. Il s'attendait trop à la répression du mouvement ouvrier pour être surpris. Il s'agissait de la rupture, ce que Clappique ne pouvait deviner; et si

Kyo iba a decir: Eso no constituye ya un delito, puesto que hemos triunfado. Calló. Esperaba demasiado de la represión del movimiento obrero para ser sorprendido. Se trataba de la ruptura, lo que Clappique no podía adivinar; y, si éste era

celui-ci était poursuivi, c'était que le *Shan-Tung* ayant été pris par les communistes, on le croyait **lié à eux**.

— Que pensez-vous faire? reprit Clappique.

— Réfléchir, d'abord.

— Pénétrante idée! Et vous avez des **sols** pour filer?

Kyo haussa les épaules en souriant.

— Je n'ai pas l'intention de filer.

— Votre renseignement n'en est pas moins de la plus grande importance pour moi, reprit-il après un instant.

— Pas l'intention de filer! Vous préférez vous **faire zigouiller**?

— Peut-être. Mais vous voulez partir, vous?

— Pourquoi resterais-je?

— Combien vous faut-il?

— Trois cents, quatre cents...

— Peut-être pourrai-je vous en donner une partie. J'aimerais vous aider. Ne croyez pas que j'imagine payer ainsi le service que vous me rendez...

Clappique sourit tristement. Il ne se méprenait pas à la délicatesse de Kyo, mais il y était sensible. [198]

— Où serez-vous ce soir? reprit Kyo.

— Où vous voudrez.

— Non.

— Disons donc au *Black Cat*. Il faut que je cherche mes p'petits argents de diverses manières.

— Ça va: la **boîte** est sur le territoire des concessions; donc, pas de police chinoise. Et le kidnappage * y est moins à craindre même qu'ici: trop de gens... J'y passerai entre onze et onze et demie. Mais pas plus tard. J'ai ensuite un rendez-vous...

Clappique détourna son regard.

« ... que je suis résolu à ne pas manquer. Vous êtes sûr que le *Cat* ne sera pas fermé?

— Folie! Ce sera plein d'officiers de Chang-Kaï-Shek; leurs uniformes glorieux se **noueront** dans les danses

perseguido, lo era porque, habiendo sido asaltado el *Shang-Tung* por los comunistas, se le creía **adicto a ellos**.

—¿Qué piensa usted hacer? —preguntó Clappigue.

—Reflexionar, lo primero.

—¡Penetrante idea! ¿Y tiene usted **moneda** para largarse?

Kyo se encogió de hombros, sonriendo.

[166]

—No tengo la intención de largarme.

«Su noticia no tiene una máxima importancia para mí» continuó, después de un instante.

—¡No tiene la intención de largarse! ¿Prefiere dejarse **cortar el gañote**?

—Tal vez. ¿Pero usted quiere marcharse?

—¿Para qué iba a quedarme?

—¿Cuánto necesita?

—Trescientos, cuatrocientos...

—Quizá pueda proporcionarle una parte. Me agradaría ayudarle. No crea que me figuro pagarle así el favor que usted me hizo...

Clappique, sonrió, tristemente. No se daba cuenta bien de la delicadeza de Kyo, pero era sensible a ella.

—¿Dónde estará usted esta noche? —preguntó Kyo.

—Donde usted quiera.

—No.

—Entonces, en el *Black-Cat*. Es preciso que busque mis dineritos de diversas maneras.

—Bueno: la **caja** está en el territorio de las concesiones; así, pues, no hay policía china. Y el *kidnappage* (1) es aún menos de temer allí que aquí: demasiada gente... Pasaré por allí de once a once y media; pero no más tarde. Tengo después una cita...

Clappique desvió la mirada.

—...a la que estoy decidido a no faltar. ¿Está usted seguro de que *Cat* no estará cerrado?

—¡Locura! Estará lleno de oficiales de Chiang Kaishek; sus uniformes gloriosos se **anudarán** en las danzas a los cuerpos

* Terme shanghaïen : de l'anglais *kidnapped,* enlevé.

1. Término shanghayés: del inglés, *Kidnapped,* secuestrado.

munificent splendidly generous, bountiful.
munificente generosidad espléndida.

aux corps des filles perdues. En gracieuses guirlandes, vous dis-je! Je vous attendrai donc en contemplant avec attention ce spectacle nécessaire, jusque vers onze heures et demie.

— Croyez-vous que vous puissiez être renseigné davantage, ce soir?

— J'essaierai.

— Vous me rendriez peut-être grand service. Plus grand service que vous ne pouvez le penser. Suis-je désigné nommément?

— Oui.

— Et mon père?

— Non. Je l'aurais prévenu. Il n'était pour rien dans l'affaire du *Shan-Tung*.

Kyo savait que ce n'était pas au *Shan-Tung* qu'il fallait penser, mais à la répression. May? Son rôle était trop peu important pour qu'il y eût lieu d'interroger Clappique. Quant à ses compagnons, s'il était menacé, tous l'étaient. [199]

— Merci.

Ils revinrent ensemble. Dans la pièce aux phénix, May disait à Gisors

— C'est très difficile: si l'Union des femmes accorde le divorce aux femmes maltraitées, les maris quittent l'Union révolutionnaire; et si nous ne le leur accordons pas, elles perdent toute confiance en nous. Elles n'ont pas tort...

— Pour organiser, dit Kyo, je crains qu'il ne soit trop tôt ou trop tard.

Clappique partait, sans écouter.

— Soyez, comme à l'ordinaire, **munificent**, dit-il à Gisors: donnez-moi votre **caquetusse**.

— J'ai de l'affection pour le garçon qui me l'a envoyé... N'importe quel autre, volontiers...

C'était un petit cactus hirsute.

— Tant pis.

— À bientôt.

— À bien... Non. Peut-être. Au revoir, mon bon. Le seul homme de Shanghaï qui n'existe pas - pas un mot: qui n'existe absolument pas! - vous salue.

de las mujeres perdidas. ¡En graciosas guirnaldas, le digo! Le esperaré, pues, contemplando con atención ese espectáculo necesario hasta las once y media.

—¿Cree usted que podrá estar mejor informado esta noche?

—Lo intentaré.

—Quizá me haga usted un gran favor. Mayor de lo que usted pueda suponer. ¿Se me señala expresamente?

—Sí. [167]

—¿Y a mi padre?

—No. Le habría prevenido. No figuraba para nada en el asunto del *Shang-Tung*.

Kyo sabía que no era en el *Shang-Tung* en lo que había que pensar, sino en la represión. ¿Y May? Su papel era demasiado poco importante para que diese lugar a que interrogase acerca de ella a Clappique. En cuanto a sus compañeros, si él estaba amenazado, todos lo estaban.

—Gracias.

Volvieron juntos. En la habitación de los fénix, May decía a Gisors:

—Es muy difícil: Si la Unión de Mujeres concede el divorcio a las mujeres maltratadas, los maridos abandonan la Unión revolucionaria; y, si no se lo concedemos, ellas pierden toda confianza en nosotros. No les falta razón...

—Temo que, para organizar —dijo Kyo—, sea demasiado pronto o demasiado tarde.

Clappique salía, sin escuchar.

—Sea usted, como de ordinario, **munificente** —dijo a Gisors—: deme su nuevo **cacto**.

—Tengo afecto al muchacho que me lo ha enviado... Si se tratase de cualquier otro, con mucho gusto...

Era un minúsculo cacto hirsuto.

—Tanto peor.

—Hasta pronto.

—Hasta... No. Quizá. Adiós, amigo. El único hombre de Shanghai que no existe (ni una palabra: ¡que no existe en absoluto!) le saluda.

Il sortit.

May et Gisors regardaient Kyo avec angoisse; il expliqua aussitôt

— Il a appris de la police que je suis visé; il me conseille de ne pas bouger d'ici, sauf pour filer avant deux jours. D'autre part, la répression est imminente. Et les dernières troupes de la 1'e division ont quitté la ville.

C'était la seule division sur laquelle pussent compter les communistes. Chang-Kaï-Shek le savait: il avait ordonné à son général de rejoindre le front avec ses troupes. Celui-ci avait proposé au Comité central communiste d'arrêter Chang-Kaï-Shek. On lui avait conseillé de temporiser, de se faire [200] passer pour malade; il s'était vite trouvé en face d'un ultimatum. Et, n'osant pas combattre sans l'accord du Parti, il avait quitté la ville, tentant seulement d'y laisser quelques troupes. Elles venaient de partir à leur tour.

— Elles ne sont pas loin encore, reprit Kyo; et même la division peut revenir si nous tenons la ville assez longtemps.

La porte se rouvrit, un nez passa, une voix caverneuse dit: « Le baron de Clappique n'existe pas. »

La porte se referma.

— Rien de Han-Kéou? demanda Kyo.

— Rien.

Depuis son retour, il organisait clandestinement des groupes de combat contre Chang-Kaï-Shek, comme il en avait organisé contre les Nordistes. Le Komintern avait repoussé tous les mots d'ordre d'opposition, mais accepté le maintien des groupes communistes de choc; des nouveaux groupes de militants, Kyo et ses camarades voulaient faire les organisateurs des masses qui chaque jour maintenant se dirigeaient vers les Unions; mais les discours officiels du Parti communiste chinois, toute la propagande d'union avec le Kuomintang, les paralysaient. Seul, le Comité militaire s'était joint à eux; toutes les armes n'avaient pas été rendues, mais Chang-Kaï-Shek exigeait ce jour même la remise des armes qui n'avaient pas encore été rendues. Un dernier appel du Comité militaire avait été télégraphié à Han-Kéou.

Le vieux Gisors - au courant cette fois - était inquiet. _________ ____
____

Salió.

May y Gisors miraban a Kyo con angustia; éste explicó al punto:

—Ha sabido que estoy fichado por la policía; me aconseja que no me mueva de aquí, como no sea para escapar antes de dos días. Por otra parte, la represión es inminente. Y las últimas tropas de la primera división han abandonado la ciudad.

Era la única división con la cual podían contar los comunistas. Chiang Kaishek lo sabía; había ordenado a su general que se uniese al frente con sus tropas. Éste había propuesto al Comité central comunista detener a [168] Chiang Kaishek. Se le había aconsejado que transigiese y se hiciese sustituir por enfermo: pronto se había encontrado ante un ultimátum. Y, no atreviéndose a combatir sin la aquiescencia del Partido, había abandonado la ciudad intentando sólo dejar en ella algunas tropas. Éstas acababan de marchar, a su vez.

—No está lejos aún —continuó Kyo—; y hasta la división entera puede volver, si continuamos en la ciudad durante mucho tiempo.

La puerta se abrió de nuevo; pasó una nariz, y una voz cavernosa dijo: «El barón de Clappique no existe».

La puerta se volvió a cerrar. 6

—¿No se sabe nada de Han-Kow? —preguntó Kyo.

—Nada.

Desde su regreso, organizaba clandestinamente unos grupos de combate contra Chiang Kaishek, como los había organizado contra los Nordistas. La Internacional había rechazado todas las consignas de oposición; pero había aceptado el mantenimiento de los grupos comunistas de encuentro; de los nuevos grupos militantes, Kyo pretendía hacer los organizadores de masas que todos los días se dirigían entonces hacia las Uniones pero los discursos oficiales del Partido Comunista chino, toda la propaganda de unión con el Kuomintang le paralizaban. Sólo el Comité militar se había adherido a él; todas las armas no habían sido entregadas: pero Chiang Kaishek exigía aquel mismo día la entrega de las que retenían aún los comunistas. Un último requerimiento de Kyo y del Comité militar se había telegrafiado a Han-Kow.

El viejo Gisors —al corriente esta vez— estaba inquieto. Veía demasiado en el marxismo la forma de una fatalidad

________ ____ _Comme Kyo, il était sûr que Chang-Kaï-Shek tenterait d'écraser les communistes; comme Kyo, il pensait que le meurtre du général eût touché la réaction là où elle était le plus vulnérable. Mais il [201] détestait le caractère de complot de leur action présente. La mort de Chang-Kaï-Shek, la prise même du gouvernement de Shanghaï, ne menaient qu'à l'aventure. Avec quelques-uns des membres du Komintern, il souhaitait le retour à Canton de l'armée de fer et de la fraction communiste du Kuomintang : là, appuyés sur une ville révolutionnaire, sur un arsenal actif et approvisionné, les rouges pourraient s'établir et attendre le moment propice à une nouvelle campagne du Nord que préparait profondément la réaction imminente. Les généraux de Han-Kéou, avides de terres à conquérir, ne l'étaient guère du sud de la Chine où les Unions fidèles à ceux qui représentaient la mémoire de Sun-Yat-Sen les eussent contraints à une constante et peu fructueuse guérilla. Au lieu de devoir combattre les Nordistes, puis Chang-Kaï-Shek, l'armée rouge eût ainsi laissé à celui-ci le soin de combattre ceux-là; quel que fût l'ennemi qu'elle rencontrât ensuite à Canton, elle ne l'eût rencontré qu'affaibli. « Les ânes sont trop fascinés par leur carotte, disait Gisors des généraux, pour nous mordre en ce moment si nous ne nous plaçons pas entre elle et eux... « Mais la majorité du Parti communiste chinois, et peut-être Moscou, jugeaient ce point de vue « liquidateur ».

Kyo pensait, comme son père, que la meilleure politique était celle du retour à Canton. Il eût voulu de plus préparer par une propagande intense l'émigration en masse des ouvriers - ils ne possédaient rien - de Shanghaï à Canton. C'était très difficile, non impossible: les débouchés des provinces du Sud étant assurés, les masses ouvrières eussent apporté à Canton une industrialisation rapide. Tactique dangereuse pour Shanghai : les ouvriers des filatures sont plus ou moins qualifiés, et instruire de nouveaux [202] ouvriers était former de nouveaux révolutionnaires, à moins d'élever les salaires, « hypothèse exclue, eût dit Ferral, en raison de l'état actuel des industries chinoises N. Vider Shanghai au profit de Canton, comme Hong-Kong en 1925... Hong-Kong est à cinq heures de Canton, et Shanghaï à cinq jours: difficile entreprise, plus difficile peut-être que de se laisser tuer, mais moins imbécile.

Depuis son retour de Han-Kéou, il était convaincu que la réaction se préparait; même si Clappique ne l'eût

para afrontar sin desconfianza las cuestiones de táctica. Como Kyo, estaba seguro de que Chiang Kaishek intentaría aniquilar a los comunistas; como Kyo, pensaba que la muerte del general habría herido a la reacción allí donde era más vulnerable. Pero detestaba el carácter de complot de su acción presente. La muerte de Chiang Kaishek, y aun la toma del gobierno de Shanghai, no conducía más que a la aventura. Con algunos de los miembros de la Internacional, anhelaba el regreso a Cantón del ejército [169] de hierro y de la fracción comunista del Kuomintang: allí, apoyados por una ciudad revolucionaria y un arsenal activo y bien aprovisionado, los rojos podrían establecerse y esperar el momento propicio a una nueva campaña del Norte, que preparaba profundamente la reacción inminente. Los generales de Han-Kow, ávidos de tierras que conquistar, apenas lo estaban en el Sur de la China, donde las Uniones, fieles a los que representaban la memoria de Sun—Yat—Sen, les habrían obligado a una constante y poco fructuosa guerrilla. En lugar de tener que combatir a los Nordistas, luego a Chiang Kaishek, el ejército rojo había dejado así a éste el cuidado de combatir a aquéllos: cualquiera que fuese el enemigo que encontrase después de Cantón, sólo lo habría encontrado debilitado. «Los asnos están demasiado fascinados por su zanahoria —decía Gisors de los generales—, para que nos muerdan en este momento, si no nos ponemos de su parte...» Pero la mayoría del Partido Comunista chino, y quizá Moscú, consideraban aquel punto de vista como «liquidador».

Kyo pensaba, como su padre, que la mejor política era la del regreso a Cantón. Hubiera querido preparar, además, mediante una propaganda intensa, la emigración en masa de los obreros —no poseían nada— de Shanghai a Cantón. Era muy difícil, no imposible: como las salidas de las provincias del Sur estaban aseguradas, las masas obreras habrían llevado a Cantón una industrialización rápida. Táctica peligrosa para Shanghai: los obreros de las hilanderías son más o menos calificados, e instruir a nuevos obreros era formar nuevos revolucionarios, a menos de que se elevasen los salarios, «hipótesis excluida» —hubiera dicho Ferral—, en razón del estado actual de las industrias chinas. Vaciar Shanghai en provecho de Cantón, como Hong-Kong en 1925... Hong-Kong está a cinco horas de Cantón, y Shanghai a cinco días: difícil empresa; más difícil, quizá, que la de dejarse matar; más difícil, pero menos imbécil.

Desde su regreso de Han-Kow, estaba convencido de que la reacción se preparaba; aunque Clappique no le hubiera

pas prévenu, il eût considéré la situation, en cas d'attaque des communistes par l'armée de Chang-Kaï-Shek, comme si désespérée que tout événement, même le meurtre du général (quelles qu'en fussent les conséquences) en fût devenu favorable. Les Unions, si on les armait, pouvaient à la rigueur tenter de combattre une armée désorganisée.

Encore la sonnette. Kyo courut à la porte: c'était enfin le courrier qui apportait la réponse de HanKéou. Son père et May le regardèrent revenir, sans rien dire.

— Ordre d'enterrer les armes, dit-il.

Le message, déchiré, était devenu une boule dans le creux de sa main. Il reprit les morceaux de papier, les développa sur la table à opium, les rapprocha, haussa les épaules devant sa puérilité. c'était bien l'ordre de cacher ou d'enterrer les armes.

— Il faut que j'aille tout de suite là-bas.

Là-bas, c'était le Comité central. Il devait donc quitter les concessions. Gisors savait qu'il ne pouvait rien dire. Peut-être son fils allait-il à la mort; ce n'était pas la première fois. Il n'avait qu'à souffrir et se taire. Il prenait fort au sérieux le renseignement de Clappique : celui-ci avait sauvé, à Pékin, en le prévenant que le corps de cadets dont il faisait partie [203] allait être massacré, l'Allemand qui dirigeait maintenant la police de Chang-Kaï-Shek, König. Gisors ne connaissait pas Chpilewski. Comme le regard de Kyo rencontrait le sien, il essaya de sourire; Kyo aussi, et leurs regards ne se séparèrent pas : tous deux savaient qu'ils mentaient, et que ce mensonge était peut-être leur plus affectueuse communion.

Kyo retourna dans sa chambre, où il avait laissé son veston. May passait son manteau.

— Où vas-tu?

— Avec toi, Kyo.

— Pour quoi faire?

Elle ne répondit pas.

— Il est plus facile de nous reconnaître ensemble que séparés, dit-il.

— Mais non, pourquoi? Si tu es signalé, c'est la même chose...

— Tu ne serviras à rien.

prevenido, habría considerado la situación, en caso de ataque a los comunistas por el ejército de Chiang [170] Kaishek, tan desesperada, que todo acontecimiento, incluso el asesinato del general (cualquiera que fuesen las consecuencias), se habría tornado favorable. Las Uniones, si se las armaba, podían, en rigor, tratar de combatir a un ejército desorganizado.

Otra vez la campanilla; Kyo corrió hacia la puerta: era, por fin, el correo, que portaba la respuesta de Han-Kow. Su padre y May le vieron volver, sin decir nada.

—Orden de enterrar las armas —dijo.

El mensaje, desgarrado, se había convertido en una bola en el hueco de la mano. Cogió los trozos de papel, los extendió sobre la mesa de opio, los juntó unos con otros y se encogió de hombros ante su puerilidad: era, en efecto, la orden de ocultar o enterrar las armas.

—Es preciso que vaya en seguida allá.

Allá era el Comité Central. Debía, pues, abandonar las concesiones. Gisors sabía que no podía decir nada. Quizá su hijo fuese hacia la muerte; no era aquella la primera vez: tal era la razón de ser de su vida. No había otro remedio que sufrir y callarse. Tomaba muy en serio el aviso de Clappique: éste había salvado, en Pekín, previniéndole de que el cuerpo de cadetes de que formaba parte iba a ser destrozado, a König, el alemán que dirigía a la sazón la policía de Chiang Kaishek. Gisors no conocía a Chpilewski. Como la mirada de Kyo encontrara la suya trató de sonreír; Kyo también, y sus miradas no se separaron: ambos sabían que mentían, y que aquella mentira constituía, quizá, su más afectuosa comunión.

Kyo volvió a su habitación, donde había dejado la americana. May se ponía su abrigo.

—¿Adónde vas?

—Contigo, Kyo.

—¿Para qué?

May no respondió.

—Es más fácil que nos conozcan juntos que separados —dijo Kyo.

—No. ¿Por qué? Si tú estás fichado, es igual...

—Tú no servirás para nada.

— À quoi servirai-je, ici, pendant ce temps? Les hommes ne savent pas ce que c'est que d'attendre...

—¿Para qué serviré aquí, mientras tanto? Los hombres no saben lo que es tener que esperar... [171]

Il fit quelques pas, s'arrêta, se retourna vers elle

Kyo dio unos pasos, se detuvo, se volvió hacia ella.

— Écoute, May: lorsque ta liberté a été en jeu, je l'ai reconnue.

—Escucha, May: cuando tu libertad ha estado en juego, yo lo he reconocido.

Elle comprit à quoi il faisait allusion et eut peur elle l'avait oublié. En effet, il ajoutait, d'un ton plus sourd :

May comprendió a qué hacía alusión, y sintió miedo: lo había olvidado. En efecto: Kyo añadía, con una entonación más sorda:

— ... et tu as su la prendre. Il s'agit maintenant de la mienne.

—...y tú supiste recobrarla. Ahora, se trata de la mía.

— Mais, Kyo, quel rapport ça a-t-il?

—Pero, Kyo, ¿qué tiene que ver eso con lo de ahora?

— Reconnaître la liberté d'un autre, c'est lui donner raison contre sa propre souffrance, je le sais d'expérience.

— Reconocer la libertad de cualquiera es darle una razón contra su propio sufrimiento; lo sé por experiencia.

— Suis-je « un autre », Kyo?

—¿Soy yo «una cualquiera», Kyo?

Il se tut, de nouveau. Oui, en ce moment, elle était un autre. Quelque chose entre eux avait été changé. [204]

Él se calló de nuevo. Sí; en aquel momento, ella era otra. Algo entre ellos había cambiado.

— Alors, reprit-elle, parce que j'ai... enfin, à cause de cela, nous ne pouvons plus même **être en danger ensemble**?... Réfléchis, Kyo : on dirait presque que tu te venges...

—Entonces —prosiguió May—, porque yo... En fin, ¿a causa de aquello, ya no podemos siquiera **arrostrar juntos un peligro**?... Reflexiona, Kyo: diríase, casi, que te vengas...

— Ne plus le pouvoir, et le chercher quand c'est inutile, ça fait deux.

—No poder hacerlo ya, y procurarlo cuando es inútil, nos convierte en dos seres distintos.

— Mais si tu m'en voulais tellement que cela, tu n'avais qu'à prendre une maîtresse... Et puis, non! pourquoi est-ce que je dis cela, ce n'est pas vrai, je n'ai pas pris un amant! et tu sais bien que tu peux coucher avec qui tu veux...

—Pero si tú me tuvieras tanto rencor, no tendrías más que tomar una querida... ¡Pero no! Eso no es verdad. Yo no he aceptado un amante; simplemente me he acostado con un individuo. No es lo mismo; tú sabes muy bien que puedes acostarte con quien quieras.

— Tu me suffis, répondit-il amèrement.

—Tú me bastas —respondió él, amargamente.

Son regard étonna May: tous les sentiments s'y mêlaient. Et -le plus troublant de tous - sur son visage, l'inquiétante expression d'une volupté ignorée de lui-même.

Su mirada extrañó a May: todos los sentimientos se mezclaban en ella. Y —el más conturbado de todos—, sobre su rostro, la inquietante expresión de una voluptuosidad ignorada por él mismo.

— En ce moment, reprit-il, ____ ______________ ce n'est pas de coucher que j'ai envie. Je ne dis pas que tu aies tort; je dis que je veux partir seul. La liberté que tu me reconnais, c'est la tienne. La liberté de faire ce qu'il te plaît. La liberté n'est pas un échange, c'est la liberté.

—En este momento, como hace quince días —continuó—, no es de copular de lo que tengo deseo. No digo que tú hayas hecho mal; lo que digo es que quiero salir solo. La libertad que tú me reconoces es la tuya. La libertad de hacer lo que te plazca. La libertad no es un cambio; es la libertad.

— C'est un abandon...

—Es un abandono...

Silence.

Silencio.

— Pourquoi des êtres qui s'aiment sont-ils en face de la mort, Kyo, si ce n'est pour la risquer ensemble?

—¿Para qué los seres que se aman se ponen frente a la muerte, Kyo, si no es para arriesgarla juntos? [172]

Elle devina qu'il allait partir sans discuter, et se plaça devant la porte.

Adivinó que él iba a salir sin discutir, y se colocó ante la puerta.

— Il ne fallait pas me donner cette liberté, dit-elle, si elle doit nous séparer maintenant.

—No había para qué concederme esa libertad —dijo—, si ella ha de separarnos ahora.

— Tu ne l'as pas demandée.

—Tú no la pediste.

— Tu me l'avais d'abord reconnue.

—Tú me la habías reconocido de antemano.

« Il ne fallait pas me croire », pensa-t-il. C'était vrai, il la lui avait toujours reconnue. Mais qu'elle discutât en ce moment sur des droits la séparait de lui davantage. [205]

«No haberme creído» —pensó él—. Era verdad; siempre se la había reconocido. Pero que discutiese en aquel momento sobre tales derechos, la separaba más aún de él.

— Il y a des droits qu'on ne donne, dit-elle amèrement, que pour qu'ils ne soient pas employés.

—Hay derechos que no se conceden —dijo May, con amargura—, sino con la única finalidad de que no sean empleados.

— Ne les aurais-je reconnus que pour que tu puisses t'y accrocher en ce moment, ce ne serait pas si mal...

—Si yo no los hubiera reconocido sino para que pudieses acogerte a ellos en este momento, no te parecería tan mal...

Cette seconde les séparait plus que la mort: paupières, bouche, tempes, la place de toutes les tendresses est visible sur le visage d'une morte, et ces pommettes hautes et ces longues paupières n'appartenaient plus qu'à un monde étranger. Les blessures du plus profond amour suffisent à faire une assez belle haine. Reculait-elle, si près de la mort, au seuil de ce monde d'hostilité qu'elle découvrait? Elle dit :

Aquellos segundos los separaban más que la muerte: párpados, boca, sienes, el lugar de todas las ternuras es visible en el rostro de una muerta, y aquellos pómulos altos y aquellos largos párpados no pertenecían más que a un mundo extraño. Las heridas del más profundo amor bastan para crear un odio suficientemente grande. ¿Retrocedía ella, tan cerca de la muerte, en el umbral de aquel mundo de hostilidad que descubría? Dijo:

— Je ne m'accroche à rien, Kyo, disons que j'ai tort, que j'ai eu tort, ce que tu voudras, mais maintenant, en ce moment, tout de suite, je veux partir avec toi. Je te le demande.

—No me aferro a nada, Kyo; digamos que me equivoco, que me he equivocado: lo que tú quieras; pero ahora, en este momento, inmediatamente quiero salir contigo. Te lo pido.

Il se taisait.

Kyo callaba.

— Si tu ne m'aimais pas, reprit-elle, ça te serait bien égal de me laisser partir avec toi... Alors? Pourquoi nous faire souffrir?

—Si no me amases —continuó May—, te sería indiferente dejar que fuese contigo... Luego... ¿Para qué hacernos sufrir?

« Comme si c'était le moment », ajouta-t-elle avec **lassitude**.

«Como si fuese éste el momento», añadió con **dejadez**.

Kyo sentait grouiller en lui quelques démons familiers qui le dégoûtaient **passablement**. Il avait envie de la frapper, et précisément dans son amour. Elle avait raison: s'il ne l'avait pas aimée, que lui eût importé qu'elle mourût? Peut-être était-ce qu'elle le contraignît à comprendre cela, en ce

Kyo sentía agitarse en él ciertos demonios familiares que le disgustaban **un tanto**. Tenía deseos de pegarle, y precisamente a causa de su amor. Ella tenía razón: si no la hubiera amado, ¿qué le habría importado que muriese? Quizá fuera que le obligaba a comprender lo que, en aquel momen-

moment, qui l'opposait le plus à elle.

to, le oponía más a ella.

Avait-elle envie de pleurer? Elle avait fermé les yeux, et le frémissement de ses épaules, constant, silencieux, semblait, en opposition avec son masque immobile, l'expression même de la détresse humaine. Ce n'était plus seulement sa volonté qui les [206] séparait, mais la douleur. Et, le spectacle de la douleur rapprochant autant que la douleur sépare, il était de nouveau jeté vers elle par ce visage dont les sourcils montaient peu à peu, - comme lorsqu'elle avait l'air émerveillée... Au-dessus des yeux fermés, le mouvement du front s'arrêta et ce visage tendu dont les paupières restaient baissées devint tout à coup un visage de morte.

¿Sentía May deseos de llorar? Había cerrado los ojos, y el estremecimiento de sus hombros, constante y silenciosamente, [173] parecía, en oposición con su fisonomía inmóvil, la expresión misma de la tristeza humana. Ya no era sólo su voluntad lo que les separaba, sino el dolor. Y ante el espectáculo del dolor, que aproxima tanto como el dolor mismo separa, de nuevo se lanzaba hacia ella a causa de aquel rostro cuyas cejas iban subiendo poco a poco momo cuando presentaba el aspecto de estar maravillada...—. Por encima de los ojos cerrados, el movimiento de la frente se detuvo, y aquel semblante tenso, cuyos párpados permanecían abatidos, se convirtió, de pronto, en un rostro de muerta.

La plupart des expressions de May ____ ________________ lui étaient trop familières pour avoir prise sur lui. Mais il n'avait jamais vu ce masque mortuaire, - la douleur, et non le sommeil, sur des yeux fermés, - et la mort était si près que cette illusion prenait la force d'une préfiguration sinistre. Elle rouvrit les yeux sans le regarder son regard restait perdu sur le mur blanc de la chambre; sans qu'un seul de ses muscles bougeât, une larme coula le long de son nez, resta suspendue au coin de sa bouche, trahissant par sa vie sourde, poignante comme la douleur des bêtes, ce masque aussi inhumain, aussi mort que **tout à l'heure**.

Muchas expresiones de May no hacían mella en él: las conocía, y le parecía siempre que se copiaba un poco a sí misma. Pero no había visto nunca aquella fisonomía mortuoria —con el dolor, y no el sueño, en los ojos cerrados—, y la muerte estaba tan cerca, que aquella ilusión adquiría la fuerza de una siniestra prefiguración. May volvió a abrir los ojos, sin mirarle: su mirada quedaba perdida en la blanca pared de la habitación; sin que uno solo de sus músculos se moviese, una lágrima resbaló a lo largo de la nariz, y quedó suspendida junto a su boca, traicionando, con su vida sorda, punzante, conmovedora como el dolor de los animales, a aquella fisonomía tan inhumana, tan muerta **como antes**.

— Rouvre les yeux.

—Abre otra vez los ojos.

Elle le regarda.

Ella le miró.

— Ils sont ouverts...

—Están abiertos.

— J'ai eu l'impression que tu étais morte.

—He recibido la impresión de que estabas muerta.

— Eh bien?

—¿Y qué?

Elle haussa les épaules et continua, d'une voix pleine de la plus triste fatigue:

Se encogió de hombros, y continuó, con una voz llena de la más triste fatiga.

— Moi, si je meurs, je trouve que tu peux mourir...

—Si yo muero, considero que tú puedes morir...

Il comprenait maintenant quel vrai sentiment le poussait: il voulait la consoler. Mais il ne pouvait la consoler qu'en acceptant qu'elle partît avec lui. Elle avait refermé les yeux. Il la prit dans ses bras, l'embrassa sur les paupières. Quand ils se séparèrent: [207]

Ahora comprendía Kyo qué verdadero sentimiento le impulsaba: quería consolarla. Pero no podía consolarla sino aceptando que se fuese con él. May había vuelto a cerrar los ojos. La tomó en sus brazos y la besó en los párpados. Y cuando se apartaron:

— Nous partons? demanda-t-elle.

—¿Vámonos? —preguntó May.

— Non.

—No.

Trop loyale pour cacher son instinct, elle revenait à ses désirs avec une opiniâtreté de chat, qui souvent agaçait Kyo. Elle s'était écartée de la porte, mais il s'aperçut qu'il avait eu envie de passer seulement tant qu'il avait été sûr qu'il ne passerait pas.

— May, allons-nous nous quitter par surprise?

— Ai-je vécu comme une femme qu'on protège...

Ils restaient l'un en face de l'autre, ne sachant plus que dire et n'acceptant pas le silence, sachant tous deux que cet instant, l'un des plus graves de leur vie, était pourri par le temps qui passait: la place de Kyo n'était pas là, mais au Comité, et sous tout ce qu'il pensait l'impatience était embusquée.

Elle lui montra la porte du visage.

Il la regarda, prit sa tête entre ses deux mains, la serrant doucement sans l'embrasser, comme s'il eût pu mettre dans cette **étreinte** du visage ce qu'ont de tendresse et de violence mêlées tous les gestes virils de l'amour. Enfin ses mains s'écartèrent.

Les deux portes se refermèrent. May continuait à écouter, comme si elle eût attendu que se fermât à son tour une troisième porte qui n'existait pas, - la bouche ouverte et molle, saoule de chagrin, découvrant que, si elle lui avait fait signe de partir seul, c'était parce qu'elle pensait faire ainsi le dernier, le seul geste qui pût le décider à l'emmener.

À peine Kyo avait-il fait cent pas qu'il rencontra Katow.

— Tchen n'est pas là?

Il montrait du doigt la maison de Kyo.

— Non.

— Tu ne sais 'bsolument pas où il est?

[208]

— Non. Pourquoi?

Katow était calme, mais ce visage de migraine...

— Il y a plusieurs autos de Chang-Kaï-Shek. Tchen ne le sait pas. Ou la police est prévenue ou elle se m'fie. S'il ne le sait pas, il va se faire prendre et lancer ses bombes pour rien. Je cours après lui depuis longtemps, vois-tu. Les bombes devaient être lancées à une heure. Rien n'a été fait: nous le saurions.

Demasiado leal para ocultar su instinto, May volvía [174] a sus deseos con una terquedad de gato que con frecuencia excitaba a Kyo. Se había separado de la puerta, pero él se dio cuenta de que sólo hubiera sentido deseo de , pasar cuando tuviese seguridad de que ella no pasaría.

—May, ¿vamos a abandonarnos por sorpresa?

—¿He vivido como una mujer a la que se protege?...

Permanecían frente a frente, sin saber ya qué decir y sin aceptar el silencio, sabiendo ambos que aquel instante, uno— de los más graves de su vida, estaba corrompido por el tiempo que pasaba: el puesto de Kyo no estaba allí, sino en el Comité, y, bajo todo cuanto pensaba, se hallaba emboscada la impaciencia.

May mostró la puerta con el semblante.

Él la miró; tomó su cabeza entre las manos, oprimiéndola suavemente, sin besarla, como si hubiera podido poner en aquella **opresión** del rostro lo que de ternura y de violencia mezcladas tienen todos los gestos viriles del amor. Por fin sus manos se apartaron.

Las dos puertas se volvieron a cerrar. May continuaba escuchando, como si hubiese esperado que se cerrase, a su vez, una tercera puerta que no existía —la boca abierta y blanda, borracha de pesadumbre, dando a entender que, si le había hecho seña de que saliese solo, era porque pensaba realizar así el último, el único gesto que pudiera decidirle a llevarla.

Apenas Kyo había andado cien pasos, cuando encontró a Katow.

—¿Chen no está ahí?

Señalaba con el dedo a la casa de Kyo.

—No.

—¿No sabes, en absoluto, dónde está?

—No. ¿Por qué?

Katow parecía tranquilo; pero aquel semblante, como de jaqueca...

—Chiang Kaishek tiene varios autos. Chen no lo sabe. O la policía está prevenida, o desconfía. Si no se le avisa, se va a dejar tomar preso y a arrojar sus bombas para nada. Lo estoy buscando desde hace mucho tiempo, ¿sabes? Las bombas debían ser arrojadas a la una. Nada se ha hecho: lo sabríamos. [175]

— Il devait aller avenue des Deux-Républiques. Le plus sage serait de passer chez Hemmelrich.

Katow y partit aussitôt.

— Tu as ton cyanure? lui demanda Kyo au moment où il se retournait.

— Oui.

Tous deux, et plusieurs autres chefs révolutionnaires, portaient du cyanure dans la boucle plate de leur ceinture, qui s'ouvrait comme une boîte.

La séparation n'avait pas délivré Kyo. Au contraire: May était plus forte dans cette rue déserte, - ayant accepté - qu'en face de lui, s'opposant à lui. Il entra dans la ville chinoise, non sans s'en apercevoir, mais avec indifférence. « Ai-je vécu comme une femme qu'on protège?... » De quel droit exerçait-il sa pitoyable protection sur la femme qui avait accepté même qu'il partît? Au nom de quoi la quittait-il? Était-il sûr qu'il n'y eût pas là de vengeance? Sans doute May était-elle encore assise sur le lit, écrasée par une peine qui se passait de psychologie...

Il revint sur ses pas en courant.

La pièce aux phénix était vide: son père sorti, May toujours dans la chambre. Avant d'ouvrir il s'arrêta, écrasé par la fraternité de la mort, découvrant combien, devant cette communion, la chair restait [209] dérisoire malgré son emportement. Il comprenait maintenant qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut pas être dépassée.

Il ouvrit.

Elle jeta précipitamment son manteau sur ses épaules, et le suivit sans rien dire.

3 heures et demie.

Depuis longtemps, Hemmelrich regardait ses disques sans acheteurs. On frappa selon le signal convenu.

Il ouvrit. C'était Katow.

— As-tu vu Tchen?

— Remords ambulant! grogna Hemmelrich.

—Debía obrar en la avenida de las Dos Repúblicas. Lo más acertado sería pasarse por casa de Hemmelrich.

Katow se fue allá rápidamente.

—¿Llevas el cianuro? —le preguntó Kyo, en el momento en que se volvía.

—Sí.

Los dos, y otros varios jefes revolucionarios, llevaban cianuro en la hebilla plana de su cinturón, que se abría como una caja.

La separación no había tranquilizado a Kyo. Por el contrario, May era más fuerte en la calle desierta —después de haber cedido— que frente a él, oponiéndose a su marcha. Entró en la ciudad china, no sin darse cuenta de ello, aunque con indiferencia. «¿Habré vivido como una mujer a la que se protege?...» ¿Con qué derecho ejercía su lamentable protección sobre la mujer que hasta había accedido a que partiese? ¿En nombre de qué la abandonaba? ¿Estaba seguro de que aquello no constituía una venganza? Sin duda, May estaba aún sentada en el lecho, aplastada por una pena que no necesitaba de psicología...

Volvió sobre sus pasos, corriendo.

La habitación de los fénix estaba vacía: su padre había salido, y May continuaba en la habitación. Antes de abrir, se detuvo, anonadado por la fraternidad de la muerte, descubriendo cuánto, ante aquella comunión, quedaba la carne irrisoria, a pesar de su arrebato.

Ahora comprendía que acceder a llevar al ser a quien se ama hacia la muerte, constituye, quizá, la forma total del amor, la que no puede ser sobrepasada.

Abrió.

Ella se echó precipitadamente el abrigo sobre los hombros, y le siguió sin decir nada. 8

3 y media

Desde hacía mucho tiempo, Hemmelrich contemplaba sus discos sin compradores. Llamaron, según la señal convenida.

Abrió. Era Katow.

—¿Has visto a Chen? [176]

—¡Remordimiento ambulante! —gruñó Hemmelrich.

— Quoi?

— Rien. Oui, je l'ai vu. Vers une heure, deux heures. Ça te regarde?

— J'ai 'bsolument besoin de le voir. Qu'est-ce qu'il a dit?

D'une autre pièce, un cri du gosse vint jusqu'à eux, suivi des confuses paroles de la mère qui s'efforçait de le calmer.

— Il est venu avec deux copains. L'un, c'est Souen. L'autre, connais pas. Un type à lunettes, comme tout le monde. L'air noble. Des serviettes sous le bras: tu comprends?

— C'est pour ça qu'il faut que je le retrouve, vois-tu bien.

— Il m'a demandé de rester là trois heures.

— Ah bon! Où est-il? [210]

— Ta gueule! Écoute ce qu'on te dit. Il m'a demandé de rester là. Je n'ai pas marché. Tu entends?

Silence.

— Je t'ai dit que je n'avais pas marché.

— Où peut-il être allé?

— Il n'a rien dit. Comme toi. Le silence se répand, aujourd'hui...

Hemmelrich était debout au milieu de la pièce, le corps **ramassé**, le regard presque haineux. Katow dit calmement, sans le regarder

— Tu t'engueules trop toi-même. Alors, tu cherches à te faire eng'ler pour pouvoir te d'fendre.

— Qu'est-ce que tu peux y comprendre? Et qu'est-ce que ça peut te foutre? Ne me regarde pas comme ça avec ta **mèche** en crête de **poussin** et tes mains ouvertes, comme Jésus-Christ, pour qu'on y mette des clous...

Sans fermer la main, Katow la posa sur l'épaule d'Hemmelrich.

— Ça va toujours mal, là-haut?

— Moins. Mais ça suffit comme ça. Pauvre **môme**!... Avec sa maigreur et sa grosse tête, il a l'air d'un lapin **dépouillé**... Laisse...

Le Belge se dégagea brutalement, s'arrêta, puis se dirigea vers l'extrémité de la pièce, d'un mouvement

—¿Qué?

—Nada. Sí; lo he visto. De una a dos. ¿Por qué?

—Tengo absoluta necesidad de verlo. ¿Qué es lo que ha dicho?

Desde otra habitación, un grito del chico llegó hasta ellos, seguido de unas confusas palabras de la madre, que se esforzaba por acallarlo.

—Ha venido con dos compañeros. Uno de ellos es Suen. Al otro no lo conozco. Un tipo con gafas, como todo el mundo. De aspecto noble. Con carteras bajo el brazo, ¿comprendes?

—Por eso necesito encontrarlo, ¿ves?

—Me preguntó si podía permanecer aquí durante tres horas.

—¡Ah, bueno! ¿Dónde está?

—¡Cierra el pico! Escucha lo que se te dice. Me preguntó si podía quedarse aquí. Yo no he accedido. ¿Entiendes?

Silencio.

—Te he dicho que no he accedido.

—¿A dónde puede haber ido?

—No ha dicho nada. Como tú. El silencio se prodiga hoy...

Hemmelrich estaba de pie, en medio de la habitación, con el cuerpo **encogido** y la mirada casi de odio. Katow dijo, tranquilamente, sin mirarle:

—Te insultas demasiado a ti mismo. Por eso tratas de que te insulten para poder defenderte.

—¿Qué es lo que puedes comprender tú? ¿Y qué diablos puede importarte? No me mires así, con los **pelos** como de cresta de **gallo** y las manos abiertas, como Jesucristo, para que se te introduzcan en ellas los clavos...

Sin cerrar las manos, Katow las dejó caer en el hombro de Hemmelrich.

—¿Sigue mal eso, allá arriba?

—Menos. Pero ya es demasiado. ¡Pobre **chico**!... Con su delgadez y su enorme cabeza, parece un conejo **desollado**... Suelta...

El belga se desasió brutalmente, se detuvo y luego [177] se dirigió al extremo de la habitación, con un movimiento

bizarrement puéril, comme s'il **boudait**.

— Et le pire, dit-il, ce n'est pas encore ça. Non, ne prends pas l'air d'un type qui a des **démangeaisons**, qui se tortille avec des airs gênés: je ne l'ai pas indiqué à la police, Tchen. Ça va. Pas encore, du moins...

Katow haussa les épaules avec tristesse.

— Tu ferais mieux de t'expliquer.

— Je voulais partir avec lui.

— Avec Tchen? [211]

Katow était sûr que, maintenant, il ne le trouverait plus. Il parlait avec la voix calme et lasse des gens battus. Chang-Kaï-Shek ne revenait qu'à la nuit, et Tchen ne pouvait rien tenter avant.

Hemmelrich montra du pouce, par-dessus son épaule, la direction d'où était venu le cri de l'enfant

— Et voilà. Voilà. Qu'est-ce que tu veux que je foute?

— Attendre...

— Parce que le gosse mourra, pas? Écoute bien la moitié de la journée, je le souhaite. Et si ça vient, je souhaiterais qu'il reste, qu'il *ne meure pas,* même malade, même infirme...

— Je sais...

— Quoi? dit Hemmelrich, **spolié**. Qu'est-ce que tu sais? T'es même pas marié!

— J'ai été marié.

— J'aurais voulu voir ça. Avec ton allure... Non, c'est pas pour nous, tous ces bath petits **coïts** ambulants qu'on voit passer dans la rue...

Il sentit que Katow pensait à la femme qui veillait l'enfant, là-haut.

— Du **dévouement**, oui. Et tout ce qu'elle peut. Le reste, ce qu'elle n'a pas, elle, justement, c'est pour les riches. Quand je vois des gens qui ont l'air de s'aimer, j'ai envie de leur casser la gueule.

— Le dévouement, c'est beaucoup... La seule chose nécessaire est de ne pas être seul.

— Et c'est pour ça que tu restes ici, pas? Pour m'aider.

extrañamente pueril, como si **se enojase**.

—Y lo peor —dijo— no es sólo eso. No; no adoptes la actitud de un sujeto que siente **picazón** y que se retuerce con movimientos torpes: no he denunciado a Chen a la policía. ¡Vamos! Todavía no, al menos...

Katow se encogió de hombros, con tristeza.

—Más valiera que te explicases.

—Yo quería ir con él.

—¿Con Chen?

Katow estaba seguro ahora de que no lo encontraría. Hablaba con la voz tranquila y cansada de los que han sido golpeados. Chiang Kaishek no volvía hasta la noche, y Chen ya no podía intentar nada antes.

Hemmelrich señaló con el pulgar por encima de su hombro, en la dirección en que había venido el grito del niño.

—Ahí está. Ahí está. ¿Qué mierda quieres que haga yo?

—Esperar...

—A que el chico se muera, ¿no? óyelo bien: durante la mitad del día, lo deseo. Y, si ocurre, desearé que continúe, *que no se muera,* aunque siga enfermo, incurable...

—Ya sé...

—¿Qué? —pronunció Hemmelrich, **indignado**—. ¿Qué es lo que sabes? Tú que ni siquiera estás casado.

—He estado casado.

—Hubiera querido verlo. Con tu tipo... No; no son para nosotros, todos esos pequeños baños para **coitos** ambulantes, que se ven pasar por la calle...

Comprendió que Katow pensaba en la mujer que velaba al niño, allá arriba.

—**Abnegación**, sí. Hace todo lo que puede. Lo demás, lo que no tiene, es precisamente para los ricos. Cuando veo a algunos que tienen el aspecto de amarse, me dan ganas de romperles la cara.

—La abnegación es mucho... La única cosa necesaria es no estar solo.

—Y por eso es por lo que te quedas aquí, ¿no? ¿Para ayudarme?

— Oui.

— Par pitié?

— Pas par pitié. Par...

Mais Katow ne trouvait pas le mot. Et peut-être n'existait-il pas. Il essaya de s'expliquer indirectement [212] :

— J'ai connu ça, ou presque. Et aussi ton espèce de... **rage**... Comment veux-tu qu'on comprenne les choses autrement que par les souvenirs... C'est pour ça que tu ne me vexes pas.

Il s'était rapproché et parlait, la tête entre les épaules, de sa voix qui mangeait les syllabes, le regardant du coin de l'oeil; tous deux, ainsi, têtes baissées, avaient l'air de se préparer à un combat au milieu des disques. Mais Katow savait qu'il était le plus fort, s'il ignorait comment. Peut-être était-ce sa voix, son calme, son amitié même qui agissaient?

— Un homme qui se fout de tout, s'il rencontre r'ellement le d'vouement, le sacrifice, un quelconque de ces trucs-là, il est perdu.

— Sans blague! Alors qu'est-ce qu'il fait?

— Du sadisme, répondit Katow, le regardant tranquillement.

Le grillon. Des pas, dans la rue, se perdaient peu à peu.

— Le sadisme avec les épingles, reprit-il, c'est rare; avec les paroles, c'est loin de l'être. Mais si la femme accepte 'bsolument, si elle est capable d'aller au-delà... J'ai connu un type qui a pris et joué l'argent que la sienne avait éc'nomisé pendant des années pour aller au san'torium. Question de vie ou de mort. Il l'a perdu. (Dans ces cas-là, on perd t'jours.) Il est revenu en morceaux, 'bsolument écrasé comme toi en ce moment. Elle l'a regardé s'approcher de son lit. Elle a tout de suite compris, vois-tu. Et puis, quoi? Elle a essayé de le consoler...

— Plus facile, dit lentement Hemmelrich, de consoler les autres que de se consoler soi-même...

Et, relevant soudain les yeux

« C'était toi, le type?

— As-sez ! » Katow frappa du poing le comptoir. [213] « Si c'était moi, je dirais: moi, et pas autre

—Sí. [178]

—¿Por lástima?

____

Pero Katow no encontraba la palabra. Quizá no existiese. Trató de explicarse de una manera indirecta.

—He conocido eso, o algo semejante. Y también tu especie de... **rabia**... ¿Cómo quieres que se comprendan las cosas, como no sea por medio de los recuerdos?... Por eso no puede ofenderme.

Se había aproximado, y hablaba con la cabeza hundida entre los hombros, con su voz que omitía algunas sílabas, mirándole con el rabillo del ojo. Ambos, así, con la cabeza baja, presentaban el aspecto de prepararse para un combate, en medio da los discos. Pero Katow sabía que él era el más fuerte, aunque ignoraba cómo. ¿Acaso eran su voz, su calma, su amistad misma las que obraban?

—Un hombre a quien no se le da un pito de nada, si encuentra realmente la abnegación, el sacrificio o cualquiera de esos trucos, está perdido.

—¡Sin bromas! ¿Qué es lo que hace entonces?

—Sadismo —respondió Katow, mirándole tranquilamente.

El grillo. Unos pasos, en la calle, se perdían poco a poco.

—El sadismo con alfileres —continuó— es raro; con las palabras está lejos de serlo. Pero si la mujer lo acepta de un modo absoluto; si es capaz de ir más allá... Conocí a un sujeto que cogió y se jugó el dinero que su compañera había economizado durante algunos años para ir a un sanatorio. Cuestión de vida o muerte. Lo perdió. (En estos casos se pierde siempre.) Volvió hecho pedazos, absolutamente aplastado, como tú en este momento. Ella le vio acercarse al lecho. Lo comprendió todo en seguida, ¿sabes? ¿Y luego, qué? Trató de consolarle...

—Más fácil es —dijo Hemmelrich, con lentitud— consolar a los demás que consolarse uno a sí mismo.

Y levantando los ojos, de pronto:

—¿Eras tú, ese sujeto?

—¡Basta! —Katow golpeó con el puño en el mostrador—. Si hubiera sido yo, habría dicho que era yo, y no

chose. » Mais sa colère tomba aussitôt. « Je n'en ai pas fait tant, et il n'est pas n'cessaire d'en faire tant... Si on ne croit à rien, *surtout* parce qu'on ne croit à rien, on est obligé de croire aux qualités du coeur quand on les rencontre, **ça va de soi**. Et c'est ce que tu fais. Sans la femme et le gosse tu serais parti, j'en suis sûr. Alors?

— Et comme on n'existe que pour ces qualités cardiaques, elles vous boulottent. Puisqu'il faut toujours être bouffé, autant elles... Mais tout ça c'est des conneries. II ne s'agit pas d'avoir raison. Je ne peux pas supporter d'avoir foutu Tchen à la porte, et je n'aurais pu supporter de le garder.

— Il ne faut demander aux cam'rades que ce qu'ils peuvent faire. Je veux des cam'rades et pas des saints. Pas confiance dans les saints...

— C'est vrai, que tu as accompagné volontairement les types aux mines de plomb?

— J'étais au camp, dit Katow gêné: les mines ou le camp, ça se vaut...

— Ça se vaut! C'est pas vrai.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— C'est pas vrai! Et tu aurais gardé Tchen.

— Je n'ai pas d'enfants...

— Il me semble que ça me serait moins... difficile, même l'idée qu'on me le tuera, s'il n'était pas malade... Moi, je suis bête. C'est vrai que je suis bête. Et je ne suis peut-être même pas travailleur. Et après? Je me fais l'effet d'un bec de gaz sur quoi tout ce qu'il y a de libre dans le monde vient pisser.

Il montra de nouveau l'étage d'un mouvement de son visage **plat**, car l'enfant criait de nouveau. Katow n'osait pas dire: « La mort va te délivrer. » C'était la mort qui l'avait délivré, lui. Depuis qu'Hemmelrich [214] avait commencé de parler, le souvenir de sa femme était entre eux. Revenu de Sibérie sans espoir, battu, ses études de médecine brisées, devenu ouvrier d'usine et assuré qu'il mourrait avant de voir la révolution, il s'était tristement prouvé un reste d'existence en faisant souffrir une petite ouvrière qui l'aimait. Mais à peine avait-elle accepté les douleurs qu'il lui infligeait que, pris par ce qu'a de bouleversant la tendresse de l'être qui

otra cosa. —Pero su ira se extinguió inmediatamente.— Yo no he hecho tanto, ni es necesario hacer tanto.. Si no se [179] cree en nada, *sobre todo* porque no se cree en nada, está uno obligado a creer en las cualidades del corazón, cuando se las encuentra: **eso se cae de su peso**. Y eso es lo que tú haces. Sin la mujer y el chico, habrías partido; estoy seguro de ello. Y...

—Y como no existimos más que para esas cualidades cardíacas, nos comen. Puesto que no hay más remedio que ser devorado... Pero todo eso son puñeterías. No se trata de tener razón. No puedo soportar el haber echado a Chen a la calle, ni tampoco hubiera podido soportar el retenerlo.

—No hay que pedir a los camaradas más que lo que pueden hacer. Quiero camaradas, y no santos. No tengo confianza en los santos...

—¿Es verdad que tú acompañaste voluntariamente a aquellos sujetos a las minas de plomo?

—Yo estaba en el campo —dijo Katow, cohibido—. Las minas y el campo, por allá se iban...

—Por allá se iban... No es verdad.

—¿Tú qué sabes?

—¡No es verdad! Y tú hubieras admitido a Chen.

—Yo no tengo hijos...

—Me parece que me sería menos... difícil hasta la idea de que me lo matasen si no estuviera enfermo... Yo soy muy bruto. La verdad es que yo soy muy bruto. Y quizá no sea siquiera trabajador. Además... Me hago el efecto de un farol de gas en el que se mease todo el mundo.

Señaló de nuevo al piso de encima con un movimiento de su rostro **aplastado**, porque el niño gritaba otra vez. Katow no se atrevía a decir: «La muerte te va a dejar libre.» Había sido la muerte la que le había libertado a él. Desde que Hemmelrich había comenzado a hablar, el recuerdo de su mujer se hallaba entre ellos. Cuando había vuelto de Siberia sin esperanzas, vencido, con sus estudios de medicina truncados, convertido en obrero de una fábrica y seguro de que moriría antes de ver la revolución, se había justificado tristemente un resto de existencia, haciendo sufrir a una obrerita que le amaba. Pero apenas ésta había aceptado los dolores que él le infligía cuando, seducido por cuanto de conmovedor tiene el cariño del ser que

souffre pour celui qui le fait souffrir, il n'avait plus vécu que pour elle, continuant par habitude l'action révolutionnaire, mais y emportant l'obsession de la tendresse sans limites cachée au coeur de cette vague idiote: des heures il lui caressait les cheveux, et ils couchaient ensemble toute la journée. Elle était morte, et depuis... Cela, pourtant, était entre Hemmelrich et lui. Pas assez...

Par des paroles, il ne pouvait presque rien; mais au-delà des paroles, il y avait ce qu'expriment des gestes, des regards, la seule présence. Il savait d'expérience que la pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne. L'exprimer aussi délivre; mais peu de mots sont moins connus des hommes que ceux de leurs douleurs profondes. S'exprimer mal, ou mentir, donnerait à Hemmelrich un nouvel **élan** pour se mépriser: il souffrait surtout de luimême. Katow le regarda sans fixer son regard, tristement - frappé une fois de plus de constater combien sont peu nombreux, et maladroits, les gestes de l'affection virile

— Il faut que tu comprennes sans que je dise rien, dit-il. Il n'y a rien à dire.

Hemmelrich leva la main, la laissa retomber pesamment, comme s'il n'eût pu choisir qu'entre la détresse et l'absurdité de sa vie. Mais il restait en face de Katow, envahi. [215]

« Bientôt, je pourrai repartir à la recherche de Tchen », pensait Katow.

6 heures.

— L'argent a été remis hier, dit Ferral au colonel, en uniforme cette fois. Où en sommes-nous?

— Le gouverneur militaire a envoyé au général Chang-Kaï-Shek une très longue note pour demander ce qu'il devait faire en cas d'émeute.

— Il veut être couvert?

Le colonel regarda Ferral par-dessus sa taie, répondit seulement: « Voici la traducti-on ».

Ferral lut la pièce.

— J'ai même la réponse, dit le colonel.

Il tendit une photo: au-dessus de la signature de Chang-Kaï-Shek, deux caractères.

sufre hacia el que le hace sufrir, no había [180] vivido más que para ella, continuando, por costumbre, la acción revolucionaria, pero llevando a ella la obsesión del cariño sin límites oculta en el corazón de aquella oleada idiota. Durante horas y horas le acariciaba los cabellos y permanecían acostados juntos durante todo el día. Ella había muerto, y, luego... Aquello, sin embargo, quedaba entre Hemmelrich y él. No era bastante.

Con las palabras, no podía hacer casi nada; pero, más allá de las palabras, estaba lo que expresan los gestos, las miradas, la misma presencia. Sabía, por experiencia, que el peor sufrimiento está en la soledad que lo acompaña. Expresarlo también libera; pero pocas palabras son menos conocidas por los hombres que las de sus dolores profundos. Expresarse mal o mentir proporcionaría a Hemmelrich un nuevo **impulso** para despreciarse: sufría, sobre todo, a causa de sí mismo. Katow le miró sin fijar en él la mirada, con tristeza —conmovido, una vez más, al comprobar cuán poco numerosos y torpes son los gestos del afecto viril.

—Es preciso que lo comprendas sin que yo te diga nada —pronunció—. No hay nada que decir.

Hemmelrich levantó la mano y la dejó caer de nuevo, pesadamente, como si no hubiera podido elegir más que entre la tristeza y la absurdidad de su vida. Pero permanecía enfrente de Katow, absorto.

«Bien pronto podré salir otra vez en busca de Chen», pensaba Katow.

9

Las seis

—El dinero fue remitido ayer —dijo Ferral al coronel, vestido de uniforme, esta vez—. ¿Dónde estamos?

—El gobernador militar ha enviado al general Chiang Kaishek una nota muy larga para que le diga lo que debe hacer en caso de sublevación.

—¿Quiere estar a cubierto?

El coronel miró a Ferral por encima de la nube del ojo y respondió, solamente:
—Aquí está la traducción.

Ferral leyó el documento.

—Hasta tengo la respuesta —dijo el coronel. [181]

Le tendió una foto: por encima de la firma de Chiang Kaishek, había dos caracteres.

102 (p. *217). Un boy:* dans ce contexte, jeune domestique indigène au service des Blancs, des colons.

1. Restricción de la producción de caucho en todo el Imperio británico (principal productor del mundo), destinada a aumentar su precio, que había llegado a ser inferior al costo de fábrica.

* Restriction de la production du caoutchouc dans tout l'Empire britannique (principal producteur du monde) destinée à relever le cours du caoutchouc, tombé alors au-dessous du prix de revient.

— Ça veut dire?

— *Fusillez.*

Ferral regarda, au mur, la carte de Shanghaï, avec de grandes taches rouges qui indiquaient les masses des ouvriers et des misérables - les mêmes. « Trois mille hommes de gardes syndicales, pensait-il, peutêtre trois cent mille derrière; mais oseront-ils bouger? De l'autre côté, Chang-Kaï-Shek et l'armée... »

— Il va commencer par fusiller les chefs communistes avant toute émeute? demanda-t-il.

— Certainement. II n'y aura pas d'émeute: les communistes sont presque désarmés et Chang-Kaï-Shek a ses troupes. La 1e division est au front : c'était la seule dangereuse. [216]

— Merci. Au revoir.

Ferral allait chez Valérie. Un boy (112) l'attendait à côté du chauffeur, un merle dans une grande cage dorée sur ses genoux. Valérie avait prié Ferral de lui faire ce **cadeau**. Dès que son auto fut en marche, il tira de sa poche une lettre et la relut. Ce qu'il craignait depuis un mois se produisait: ses crédits américains allaient être coupés.

Les commandes du Gouvernement Général de l'Indochine ne suffisaient plus à l'activité d'usines créées pour un marché qui devait s'étendre de mois en mois et qui diminuait de jour en jour: les entreprises industrielles du Consortium étaient déficitaires. Les cours des actions, maintenus à Paris par les banques de Ferral et les groupes financiers français qui leur étaient **liés**, et surtout par l'inflation, depuis la stabilisation du franc descendaient sans arrêt. Mais les banques du Consortium n'étaient fortes que des bénéfices de ses plantations - essentiellement, de ses sociétés de caoutchouc. Le plan Stevenson * avait porté de 16 cents à 112 le cours du caoutchouc. Ferral, producteur par ses **hévéas** d'Indochine, avait bénéficié de la hausse sans devoir restreindre sa production, puisque ses affaires n'étaient pas anglaises. Aussi les banques américaines, sachant d'expérience combien le plan coûtait à l'Amérique, principal consommateur, avaient-elles volontiers ouvert des crédits garantis par les plantations. Mais la production indigène des Indes Néerlandaises, la menace de plantations américaines aux Philippines, au Brésil, au Liberia, menaient maintenant [217] à l'**effondrement** les cours du caoutchouc; les banques américaines cessaient donc leurs crédits

—¿Eso qué quiere decir?

— *Fusilad.*

Ferral contempló, en la pared, el mapa de Shanghai, con grandes manchas rojas que indicaban las masas de obreros y de miserables —las mismas—. «Tres mil hombres de las guardias sindicales —pensaba—, y quizá trescientos mil detrás; pero, ¿se atreverá a moverse? Al otro lado, Chiang Kaishek y el ejército...»

—¿Va a comenzar a fusilar a los jefes comunistas, antes de toda sublevación? —preguntó.

—Seguramente. No habrá sublevación: los comunistas están casi desarmados, y Chiang Kaishek tiene sus tropas. La lª división está en el frente: era la única peligrosa.

—Gracias. Adiós.

Ferral iba a casa de Valeria. Un *boy* le esperaba al lado del chófer, con un mirlo dentro de una gran jaula dorada sobre las rodillas. Valeria le había rogado a Ferral que le llevase aquel **pájaro**. En cuanto su auto estuvo en marcha, sacó del bolsillo una carta y la releyó. Lo que temía desde hacía un mes se producía: sus créditos americanos iban a ser cortados.

Los pedidos del Gobierno General de la Indochina no bastaban ya a la actividad de las fábricas creadas para un mercado que debía extenderse de mes en mes y que disminuía de día en día: las empresas industriales del Consorcio tenían déficit. Los precios de las acciones, mantenidos en París por los bancos de Ferral y por los grupos financieros franceses que le eran **adictos**, y, sobre todo, por la inflación, desde la estabilización del franco, descendían sin cesar. Pero los bancos del Consorcio sólo eran fuertes por los beneficios de sus plantaciones —esencialmente de las sociedades de caucho—. El plan Stevenson (1) había elevado de 16 a 112 el precio del caucho. Ferral, productor por medio de sus **haveas** de Indochina, se había [182] beneficiado con el alza sin tener que restringir su producción, puesto que sus negocios no eran ingleses. Así, pues, los bancos americanos, sabiendo, por experiencia, cuánto costaba aquel plan a América, principal consumidor, habían abierto de buen grado unos créditos, garantizados con las plantaciones. Pero la producción indígena de las Indias Neerlandesas y la amenaza de plantaciones americanas en Filipinas, en el Brasil y en Liberia producían, a la sazón, el **desmoronamiento** de los precios del caucho; los bancos americanos cesaban, pues, en sus créditos por las

pour les mêmes raisons qu'elles les avaient accordés. Ferral était atteint à la fois par le krach de la seule matière première qui le soutînt -il s'était fait ouvrir des crédits, il avait spéculé, non sur la valeur de sa production mais sur celle des plantations mêmes, par la stabilisation du franc qui faisait baisser tous ses titres (dont une quantité appartenait à ses banques résolues à contrôler le marché) et par la suppression de ses crédits américains. Et il n'ignorait pas que, dès que cette suppression serait connue, tous les margoulins de Paris et de New York prendraient position à la baisse sur ses titres; position trop sûre... Il ne pouvait être sauvé que pour des raisons morales; donc, que par le gouvernement français.

mismas razones por las cuales antes los habían concedido. Ferral quedaba afectado a la vez por el **crac** de la única materia prima que le hubiera sostenido —si se hubiese hecho abrir unos créditos, habría especulado, no con el valor de su producción, sino con el de las plantaciones mismas—; por la estabilización del franco, que hacía bajar a todos sus títulos (una cantidad de los cuales pertenecía a sus bancos, resueltos a fiscalizar el mercado), y por la supresión de sus créditos americanos. Y no ignoraba que, en cuanto esta suspensión fuese conocida, todos los compradores provincianos de París y de Nueva York tomarían posiciones ante la baja de sus títulos; posiciones demasiado seguras... No podía ser salvado más que por razones morales; en consecuencia, sólo por el gobierno francés.

L'approche de la faillite apporte aux groupes financiers une conscience intense de la nation à laquelle ils appartiennent. Habitués à voir « dépouiller l'épargne », les gouvernements n'aiment pas à la voir dépouiller de son espoir: une épargne qui pense, avec le tenace espoir du joueur, retrouver quelque jour son argent perdu, est une épargne à demi consolée. Il était donc difficile à la France d'abandonner le Consortium, après la Banque Industrielle de Chine. Mais pour que Ferral pût lui demander aide, il fallait qu'il ne fût pas sans espoir: il fallait avant tout que le communisme fût écrasé en Chine. Chang-Kaï-Shek maître des provinces, c'était la construction du chemin de fer chinois: l'**emprunt** prévu était de trois milliards de francs-or, ce qui faisait beaucoup de millions de francs-papier. Certes, il ne recevait pas seul la commande du matériel, pas plus qu'aujourd'hui il ne défendait seul Chang-Kaï-Shek; [218] mais il serait du jeu. De plus, les banques américaines craignaient le triomphe du communisme chinois; sa chute modifierait leur politique. Français, Ferral disposait en Chine de privilèges: « Il n'était pas question que le Consortium ne participât pas à la construction du chemin de fer. » Pour tenir, il était **fondé** à demander au gouvernement une aide que celui-ci préférerait à un nouveau krach: si ses crédits étaient américains, ses dépôts et ses actions étaient français. Ses cartes ne pouvaient toutes gagner pendant une période de crise chinoise aiguë : mais, de même que le plan Stevenson avait assuré en son temps la vie du Consortium, de même la victoire du Kuomintang devait l'assurer aujourd'hui. La stabilisation du franc avait joué contre lui: la chute du communisme chinois jouerait pour lui...

La proximidad de la quiebra trae a los grupos financieros una conciencia intensa de la nación a la cual pertenecen. Acostumbrados a ver «despojar el ahorro», los gobiernos no gustan de verse despojar de sus esperanzas: un ahorro que, con la tenaz esperanza del jugador, piensa recuperar algún día su dinero perdido, es un ahorro consolado a medias. Érale, pues, difícil a Francia abandonar el Consorcio y después el Banco Industrial de China. Pero para que Ferral pudiese pedirle ayuda, era necesario que no estuviese sin esperanza; era preciso, ante todo, que fuese aniquilado el comunismo en China. Dueño Chiang Kaishek de las provincias, se llevaría a efecto la construcción del ferrocarril chino; el **empréstito** previsto era de tres mil millones de francos, lo que suponía muchos millones de francos papel. Seguramente, no recibiría sólo el pedido de material, si bien tampoco defendía ahora sólo a Chiang [183] Kaishek; pero ello supondría un bonito juego. Además, los bancos americanos temían el triunfo del comunismo; su caída modificaría su política. Como francés, Ferral disponía en China de privilegios: «no era cosa de que el Consorcio no participase en la construcción del ferrocarril» A fin de conseguirlo, estaba **autorizado** para pedir al gobierno una ayuda que éste prefería a un nuevo crac: sus créditos eran americanos; sus depósitos y sus acciones eran franceses. Sus cartas no podían ganar todas durante un período de crisis china aguda; pero, del mismo modo que el plan Stevenson había asegurado a tiempo la vida del Consorcio, así la victoria del Kuomintang debía asegurarlo hoy. La estabilización del franco había jugado contra él; la caída del comunismo chino jugaría para él...

Ne ferait-il toute sa vie

¿No haría durante toda su vida más

qu'attendre au passage, pour profiter de leur force, ces poussées de l'économie mondiale qui commençaient comme des **offrandes** et finissaient comme des coups de tête dans le ventre? Cette nuit, que ce fût dans la résistance, la victoire ou la défaite, il se sentait dépendant de toutes les forces du monde. Mais il y avait cette femme dont il ne dépendait pas, qui dépendrait tout à l'heure de lui: l'aveu de soumission de ce visage possédé, comme une main plaquée sur ses yeux lui cacherait les contraintes **enchevêtrées** sur lesquelles reposait sa vie. Il l'avait revue dans quelques salons (elle n'était revenue de Kyoto que depuis trois jours) retenu et irrité chaque fois de la coquetterie tendrement insolente par quoi elle stimulait son désir; elle avait accepté de le retrouver cette nuit. Dans son besoin illimité d'être préféré - on admire plus facilement, plus totalement, d'un sexe à l'autre, - si l'admiration devenait incertaine, il faisait [219] appel à l'érotisme pour la raviver.

que esperar al paso, para aprovecharse de su fuerza, aquellos empujones de la economía mundial que comenzaban como **ofrendas** y acababan como cabezazos en el vientre? Aquella noche, cualquiera que fuese la resistencia, la victoria o la derrota, se sentía dependiente de todas las fuerzas del mundo. Pero tenía a aquella mujer, de la que no dependía, sino que dependería ahora mismo de él; la confesión de sumisión de aquel rostro poseído, como una mano aplicada sobre sus ojos, le ocultaría las **enrevesadas** sujeciones sobre las cuales buscaba su vida. Había vuelto a verla en algunos salones (hacía sólo tres días que había regresado de Kyoto), retenido e irritado siempre ante la repulsa de toda sumisión con que ella estimulaba su deseo, si bien había accedido a dormir con él aquella noche. En su necesidad limitada de ser preferido —se admira más fácilmente y más totalmente de un sexo al otro—, si la admiración se hacía insegura, recurría al erotismo para reanimarla. Por eso había observado a Valeria mientras copulaba con ella: hay mucha certidumbre en los labios hinchados por el placer. Detestaba la coquetería, sin la cual Valeria ni siquiera hubiera existido ante sus ojos: lo que en ella se oponía a él, irritaba más su sensualidad. Todo ello muy turbio, pues necesitaba imaginarse en su puesto, en cuanto comenzaba a tocar su cuerpo, que excitaba su sensación aguda de posesión. Pero un cuerpo conquistado tenía de antemano [184] para él más atractivo que un cuerpo **entregado** —más atractivo que cualquier otro cuerpo.

_____ Et ce qui en elle s'opposait à lui irritait le plus sa sensualité. Tout cela très trouble, car c'était de son besoin de s'imaginer à sa place dès qu'il commençait à toucher son corps qu'il tirait sa sensation aiguë de possession. Mais un corps conquis avait d'avance pour lui plus de goût qu'un corps **livré**, - plus de goût que tout autre corps.

Il quitta sa voiture et entra à l'*Astor*, suivi du boy qui portait sa cage au bout du bras avec dignité. Il y avait sur la terre des millions d'ombres: les femmes dont l'amour ne l'intéressait pas - et un adversaire vivant: la femme dont il voulait être aimé. Son orgueil appelait un orgueil ennemi comme le joueur passionné appelle un autre joueur pour le combattre, et non la paix. Du moins la partie étaitelle ce soir bien engagée, puisqu'ils allaient d'abord coucher ensemble.

Abandonó su coche y entró en el *Astor*, seguido del *boy*, que llevaba su jaula en la extremidad del brazo, con dignidad. Había sobre el suelo millares de sombras: las mujeres cuyo amor no le interesaba —y un adversario vivo: la mujer por quien quería ser amado—. La idea de posesión total se había fijado en él, y su orgullo llamaba a un orgullo enemigo, como el jugador apasionado llama a otro jugador para el combate, y no la paz. Al menos la partida aquella noche estaba bien formada, puesto que, desde luego, iban a acostarse juntos.

Dès le hall un employé européen s'approcha de lui.

Desde el hall, un empleado europeo se aproximó a él y le dijo:

— Madame Serge fait dire à monsieur Ferral qu'elle ne rentrera pas cette nuit, mais que ce monsieur lui expliquera.

—La señora Serge ha encargado se diga al señor Ferral que no volverá esta noche, pero que ese caballero le explicará.

Ferral, interloqué, regarda « ce monsieur », assis de dos, à côté d'un paravent. L'homme se retourna : le directeur d'une des banques anglaises, qui depuis un mois courtisait Valérie. À côté de lui, derrière le

Desconcertado, Ferral contempló a «aquel caballero», sentado de espaldas, junto a un biombo. El hombre se volvió: era el director de uno de los bancos ingleses, que, desde hacía un mes, cortejaba a Valeria. A su lado, detrás del biom-

paravent, un boy tenait, non moins dignement que celui de Ferral, un merle dans une cage. L'Anglais se leva, ahuri, serra la main de Ferral, en lui disant :

— Vous devriez m'expliquer, monsieur...

Ils comprirent ensemble qu'ils étaient mystifiés. Ils se regardaient, au milieu des sourires sournois des boys et de la gravité, trop grande pour être naturelle, des employés blancs. C'était l'heure du cocktail, et tout Shanghaï était là. Ferral se sentait le plus ridicule: l'Anglais était presque un jeune homme.
[220]
Un mépris aussi intense que la colère qui l'inspirait compensa instantanément l'infériorité qui lui était imposée. Il se sentit entouré de la vraie bêtise humaine, celle qui colle, qui pèse aux épaules; les êtres qui le regardaient étaient les plus haïssables crétins de la terre. Pourtant, ignorant ce qu'ils savaient, il les supposait au courant de tout et se sentait, en face de leur ironie, écrasé par une paralysie toute tendue de haine.

— C'est pour un concours? demandait son boy à l'autre.

— Sais pas.

— Le mien, c'est un mâle.

— Oui. Le mien, une femelle.

— Ça doit être pour ça.

L'Anglais s'inclina devant Ferral, se dirigea vers le portier. Celui-ci lui remit une lettre. Il la lut, appela son boy, tira une carte de visite de son portefeuille, la fixa à la cage, dit au portier: « Pour Madame Serge » et sortit.

Ferral s'efforçait de réfléchir, de se défendre. Elle l'avait atteint à son point le plus sensible, comme si elle lui eût crevé les yeux pendant son sommeil: elle le niait. Ce qu'il pouvait penser, faire, vouloir, n'existait pas. Cette scène ridicule était, rien ne ferait qu'elle n'eût pas été. Lui seul existait dans un monde de fantômes, et c'était lui, précisément lui, qui était bafoué. Et par surcroît - car il ne pensait pas à une conséquence, mais à une succession de défaites, comme si la rage l'eût rendu masochiste - par surcroît, il ne coucherait pas avec elle. De plus en plus avide de se venger sur ce corps ironique, il restait là seul, en face de ces abrutis et de son boy indifférent, la cage au bout du bras. Cet oiseau était une constante insulte. Mais il fallait, avant tout, rester. Il [221] commanda un cocktail et alluma

bo, un *boy* sostenía, no menos dignamente que el de Ferral, un mirlo en una jaula. El inglés se levantó, aturdido, y estrechó la mano de Ferral, diciéndole:

—Debería usted explicarme caballero...

Comprendieron ambos que habían sido burlados. Se contemplaban, entre la sonrisa burlona de los *boys* y la gravedad, demasiado grande para ser natural, de los empleados blancos. Era la hora del cocktail, y todo Shanghai estaba allí... Ferral se sentía en el mayor de los ridículos: el inglés era casi un muchacho.

Un desprecio tan intenso como la cólera que lo inspiraba compensó instantáneamente la inferioridad que le era impuesta. Se sintió rodeado de la verdadera estupidez humana, la que se adhiere y pesa sobre las espaldas: los seres que le contemplaban eran los más odiosos cretinos de la tierra. Sin embargo, ignorando lo que sabían, les suponía al corriente de todo, y, frente a su ironía, se sentía aplastado por una parálisis de intenso odio.

—¿Es para un concurso? —preguntaba su *boy* al otro. [185]

—No sé.

—El mío es un macho.

—Sí. El mío, una hembra.

—Debe ser para eso.

El inglés se inclinó ante Ferral y se dirigió al portero. Éste le entregó la carta. La leyó, llamó a su *boy,* sacó de su cartera una tarjeta de visita, la colocó en la jaula, dijo al portero: «Para la señora Serge» y salió.

9

Ferral se esforzaba por reflexionar y por defenderse. Ella le había herido en su punto más sensible, como si le hubiese saltado los ojos durante el sueño: le negaba. Lo que podía pensar, hacer, o querer, no existía. Aquella escena era ridícula, y nada haría que no lo fuese. Él sólo existía en el mundo de los fantasmas, y era él, precisamente él, quien resultaba **befado**. Y, para colmo —porque no pensaba en una consecuencia, sino en una sucesión de derrotas, como si la rabia le hubiese vuelto un masoquista—: para colmo, no se acostaría con ella. Cada vez más ávido de vengarse en aquel cuerpo irónico, permanecía allí, solo, frente a aquellos brutos y ante su *boy* indiferente, con la jaula en el extremo del brazo. Aquel pájaro era un constante insulto. Pero era preciso, ante todo, quedarse. Pidió un cocktail, encendió un

une cigarette, puis demeura immobile, occupé à casser, dans la poche de son veston, l'allumette entre ses doigts. Son regard rencontra un couple. L'homme avait le charme que donne l'union des cheveux gris et d'un visage jeune; la femme, gentille, un peu magazine, le regardait avec une reconnaissance amoureuse faite de tendresse ou de sensualité. « Elle l'aime, pensa Ferral avec envie. Et c'est sans doute quelque vague crétin, qui peut-être dépend d'une de mes affaires... » Il fit appeler le portier.

— Vous avez une lettre pour moi. Donnez-la.

Le portier, étonné mais toujours sérieux, tendit la lettre.

Savez-vous, cher, que les femmes persanes, lorsque la colère les prend, battent leurs maris avec leurs babouches (222) *à clous? Elles sont irresponsables. Et puis, n est-ce pas, elles retournent ensuite à la vie ordinaire, celle où pleurer avec un homme ne vous engage pas, mais où coucher avec lui vous livre - croyezvous? - la vie où l'on « a » les femmes. Je ne suis pas une femme qu'on a, un corps imbécile auprès duquel vous trouvez votre plaisir en mentant comme aux enfants et aux malades. Vous savez beaucoup de choses, cher, mais peut-être mourrez-vous sans vous être aperçu qu'une femme est* aussi *un être humain. J'ai toujours rencontré (peut-être ne rencontrerai-je jamais que ceux-là, mais tant pis, vous ne pouvez savoir combien je dis tant pis!) des hommes qui m'ont trouvé du charme, qui se sont donné un mal si touchant pour mettre en valeur mes folies, mais qui savaient si bien rejoindre leurs amis dès qu'il s'agissait de vraies choses humaines (sauf naturellement pour être consolés). Mes caprices, il me les faut non seulement* [222] *pour vous plaire, mais même pour que vous m'entendiez quand je parle; ma charmante folie, sachez ce qu'elle vaut: elle ressemble à votre tendresse. Si la douleur avait pu naître de la prise que vous vouliez avoir sur moi, vous ne l'auriez même pas reconnue ....*

J'ai rencontré assez d'hommes pour savoir ce qu'il faut penser des passades : aucune chose n'est sans importance pour un homme dès qu'il y engage son orgueil, et le plaisir est un mot qui permet de 1 assouvir plus vite et plus souvent. Je me refuse autant à être un corps que vous un carnet de chèques. Vous agissez avec moi comme les prostituées avec vous: « Parle, mais paie... » ... Je suis aussi *ce corps que vous voulez que je sois seulement; bon,*

103 (p. *222). Babouches* (mot d'origine persane): pantoufles de cuir, servant de chaussures dans les pays de l'Islam.

cigarrillo; luego, permaneció inmóvil, ocupado en quebrar, dentro del bolsillo de la americana, la cerilla entre los dedos. Su mirada descubrió una pareja. El hombre tenía el encanto que ofrece la unión de los cabellos grises y un semblante juvenil; la mujer, gentil, un poco de *almacén,* lo contemplaba con un reconocimiento amoroso, hecho de ternura o de sensualidad. «Lo ama —pensó Ferral, con envidia—. Y, sin duda, será cualquier oscuro cretino, que quizá dependa de uno de mis negocios...» Mandó llamar al portero.

—Tiene usted una carta para mí. Démela.

El portero, asombrado, aunque siempre respetuoso, le alargó la carta.

¿Sabe usted, querido, que las mujeres persas, cuando son atacadas por la ira, zurran a sus maridos con sus babuchas erizadas de clavos? Son irresponsables. Y luego, ¿no es así?, vuelven a la vida ordinaria, a aquella en la [186] que llorar con un hombre no las compromete, sino en la que acostarse con él las liberta —¿cree usted?—; la vida en la que se «tiene» a las mujeres. Yo no soy una mujer que se tiene, un cuerpo imbécil en el que usted encuentre su placer, mintiéndole como a los niños y a los enfermos. Usted sabe muchas cosas, querido, pero quizá se muera sin haberse dado cuenta de que una mujer es también *un ser humano. Siempre he encontrado (quizá no encuentre nunca más que a ellos, pero tanto peor; ¡no puede usted suponerse cuántas veces digo tanto peor!) hombres que han hallado encantos en mí, que se han tomado un trabajo harto conmovedor por poner en práctica mis locuras; pero que sabían muy bien unirse a sus amigos en cuanto se trataba de verdaderas cosas humanas (salvo, naturalmente para ser consolados). Mis caprichos los necesito, no sólo para agradarle, sino incluso para que usted me entienda, cuando hablo; mi encantadora locura, sepa usted lo que vale: se parece a su ternura. Si el dolor hubiera podido nacer de la presa que quería usted hacer de mí, ni siquiera lo habría usted reconocido...*

He conocido a bastantes hombres para saber lo que hay que pensar de los caprichos: ninguna cosa deja de tener importancia para un hombre, en cuanto compromete su orgullo, y el placer es una palabra que permite hartarse de ella lo más pronto y con la mayor frecuencia. Me niego, por tanto, a ser un cuerpo, como usted a ser un talonario de cheques. Usted obra conmigo como las prostitutas con usted: «Habla, pero paga...» Soy también ese cuerpo que usted quiere que sea solamen-

bon... Il ne m est pas toujours facile de me défendre contre l'idée qu'on a de moi. Votre présence me rapproche de mon corps avec irritation comme le printemps m'en rapproche avec joie. À propos de printemps, amusez-vous bien avec les oiseaux. Et tout de même, la prochaine fois laissez donc les interrupteurs d'électricité tranquilles.

V…

te: lo sé. No siempre me es fácil defenderme contra la idea que se tiene .de mí. Su presencia me aproxima a mi cuerpo con disgusto, como la primavera me aproxima a él con júbilo. A propósito de la primavera, que se divierta usted mucho con los pájaros. Y, desde luego, la próxima vez deje usted tranquilos a los interruptores de la luz.

V.

Il s'affirmait qu'il avait construit des routes, transformé un pays, arraché aux paillotes des champs les milliers de paysans nichés dans des **hunes** de **tôle** ondulée autour de ses usines, - comme les féodaux, comme les délégués d'empire; dans sa cage, le merle avait l'air de rigoler. La force de Ferral, sa lucidité, l'audace qui avait transformé l'Indochine et dont la lettre d'Amérique venait de lui faire sentir le poids écrasant, aboutissaient à cet oiseau ridicule comme l'univers entier, et qui se foutait incontestablement de lui. « Tant d'importance accordée à une femme. » Ce n'était pas de la femme qu'il s'agissait. [223] Elle n'était qu'un bandeau arraché: il s'était jeté de toute sa force contre les limites de sa volonté. Son excitation sexuelle devenue vaine nourrissait sa colère, le jetait dans l'hypnose étouffante où le ridicule appelle le sang. On ne se venge vite que sur les corps. Clappique lui avait raconté l'histoire sauvage d'un chef afghan dont la femme était revenue, violée par un chef voisin, avec la lettre: « Je te rends ta femme, elle n'est pas si bien qu'on le dit », et qui, ayant pris le violateur, l'avait attaché devant la femme nue pour lui arracher les yeux, en lui disant : « Tu l'as vue et méprisée, mais tu peux jurer que tu ne la verras plus jamais. » Il s'imagina dans la chambre de Valérie, elle attachée sur le lit, criant jusqu'aux sanglots si proches des cris de plaisir, ligotée, se tordant sous la possession de la souffrance, puisqu'elle ne le faisait pas sous une autre... Le portier attendait. « Il s'agit de rester impassible comme cet idiot, à qui j'ai pourtant envie de flanquer une paire de gifles ». L'idiot ne souriait pas le moins du monde. Ce serait pour plus tard. Ferral dit: « Je reviens dans un instant », ne paya pas son cocktail, laissa son chapeau et sortit.

Se afirmaba que Ferral había construido carreteras, transformado un país y arrancado a los *paillottes* de los campos de millares de campesinos cobijados en **chozas** [187] de **palastro** ondulado alrededor de sus fábricas —como los feudales, como los delegados de imperio—; en su jaula, el mirlo parecía reírse de él. La fuerza de Ferral, su lucidez, la audacia que había transformado la Indochina y cuyo peso abrumador acababa de hacerle sentir la carta de América, se reflejaban en aquel pájaro ridículo, como el universo entero que se mofase incontestablemente de él. «Tanta importancia concedida a una mujer.» No era de la mujer de lo que se trataba. Ella no era más que una venda arrancada: él se había lanzado con toda su fuerza contra los límites de su voluntad. Hecha vana su excitación sexual, alimentaba su cólera y le arrojaba en la hipnosis asfixiante donde el ridículo invoca a la sangre. Nadie se venga con rapidez más que en los cuerpos. Clappique le había referido la historia salvaje de un jefe afgano, cuya mujer había vuelto, violada por un jefe vecino, con esta inscripción: «Te devuelvo a tu mujer; no está tan bien como dicen», y el cual, habiendo cogido al violador, le había atado delante de la mujer desnuda para arrancarle los ojos, diciéndole: «Tú la has visto y la has despreciado; pero puedes jurar que no volverás a verla nunca.» Se imaginó en la habitación de Valeria, ésta atada sobre el lecho, gritando hasta llegar a los sollozos tan próximos a los gritos de placer, fuertemente amarrada, retorciéndose bajo la posesión del sufrimiento, puesto que no lo hacía bajo la posesión del sexo... El portero esperaba. «Se trata de permanecer impasible, como ese idiota, a quien, sin embargo, me dan ganas de propinarle un par de bofetadas.» El idiota no sonreía por nada del mundo. Sería para más tarde. Ferral dijo: «Vuelvo dentro de un instante.» No pagó su cocktail, dejó su sombrero y salió.

— Chez le plus grand marchand d'oiseaux, dit-il au chauffeur.

—A casa del mejor vendedor de pájaros —dijo al chófer.

C'était tout près. Mais le magasin était fermé.

Estaba muy cerca. Pero el almacén se hallaba cerrado.

— Dans ville chinoise, dit le

—En la ciudad china —dijo el chó-

chauffeur, y en avoir rue marchands d'oiseaux.

fer—, haber calles vendedores de pájaros.

— Va.

—Ve.

Tandis que l'auto avançait, s'installait dans l'esprit de Ferral la confession, lue dans quelques bouquins de médecine, d'une femme affolée du désir d'être flagellée, prenant rendez-vous par lettre avec un inconnu et découvrant avec épouvante qu'elle voulait s'enfuir à l'instant même où, couchée sur le lit [224] d'hôtel, l'homme armé du fouet paralysait totalement ses bras sous ses jupes relevées. Le visage était invisible, mais c'était celui de Valérie. S'arrêter au premier bordel chinois venu? Non: aucune chair ne le délivrerait de l'orgueil sexuel **bafoué** qui le **ravageait**.

Mientras el auto avanzaba, se instalaba en la imaginación de Ferral la confesión leída en cualquier libro viejo [188] de medicina, de una mujer loca por el deseo de ser flagelada, citándose por carta con un desconocido y descubriendo con espanto que quería huir en el instante mismo en que, echada sobre la cama del hotel, el hombre, armado de un látigo, paralizaba totalmente su brazo bajo sus faldas levantadas. El rostro era invisible; pero se lo atribuía a Valeria. ¿Detenerse en el primer burdel chino que encontrase? No; ninguna carne le libraría del orgullo sexual **escarnecido**, que le **desolaba**.

L'auto dut s'arrêter devant les barbelés. En face, la ville chinoise, très noire, fort peu sûre. Tant mieux. Ferral abandonna l'auto, fit passer son revolver dans la poche de son veston, espérant quelque attaque : on tue ce qu'on peut.

El auto tuvo que detenerse ante las alambradas. Enfrente, la ciudad china, muy oscura, muy poco segura. Tanto mejor. Ferral abandonó el auto e hizo pasar su revólver al bolsillo de la americana, esperando cualquier ataque: se mata lo que se puede.

La rue des marchands d'animaux était endormie; tranquillement, le boy frappa au premier volet, en criant « Acheteur,» : les marchands craignaient les soldats. Cinq minutes après on ouvrait; dans la magnifique ombre rousse des boutiques chinoises, autour d'une lanterne, quelques bonds étouffés de chats ou de singes puis des battements d'ailes annoncèrent le réveil des bêtes. Dans l'ombre, des taches allongées, d'un rose sourd: des perroquets attachés à des bâtons.

La calle de los vendedores de animales estaba dormida; tranquilamente, el *boy* llamó en el primer postigo gritando «Comprador»; los comerciantes temían a los soldados. Cinco minutos después, abrían; en la magnífica sombra roja de las tiendas chinas, alrededor de una linterna, algunos saltos ahogados de gatos o de monos, y luego unas sacudidas de alas anunciaron el despertar de los animales. En la sombra, unas manchas alargadas, de un rosa sordo: papagayos atados a unas estacas.

— Combien tous ces oiseaux?

—¿Cuánto valen todos esos pájaros?

— Les oiseaux seulement? Huit cents dollars.

—¿Los pájaros solamente? Ochocientos dólares.

C'était un petit marchand, qui ne possédait pas d'oiseaux rares. Ferral sortit son carnet de chèques, hésita: le marchand voudrait de l'argent. Le boy comprit. « C'est M. Ferral, dit-il; l'auto est là-bas. » Le marchand sortit, vit les phares de l'auto, **griffés** par les barbelés.

Era un comerciante modesto, que no poseía pájaros raros. Ferral sacó su talonario de cheques, vaciló: el comerciante querría dinero. El *boy* comprendió: «Es el señor Ferral —dijo—; el auto está allá.» El comerciante salió, vio los faros del auto, **arañados** por las alambradas.

— Ça va.

—Bueno.

Cette confiance, preuve de son autorité, exaspérait Ferral; sa force, évidente jusqu'à la connaissance de son nom par ce boutiquier, était absurde puisqu'il ne pouvait faire appel à elle. Pourtant l'orgueil, aidé par l'action dans laquelle il s'engageait et par l'air froid [225] de la nuit, revenait à son aide: colère et imagination sadiques se désagrégeaient en écoeurement, bien qu'il sût qu'il n'en avait

Aquella confianza, prueba de su autoridad, exasperaba a Ferral; su fuerza, evidente hasta en el conocimiento de su nombre por aquel vendedor, era absurda, puesto que no podía recurrir a ella. Sin embargo. el orgullo, ayudado por la acción en que se enfrascaba y por el aire frío de la noche, volvía en su ayuda: cólera o imaginaciones sádicas se disgregaban en náuseas, aunque sabía que

pas fini avec elles.

— J'ai aussi un kangourou, dit le marchand.

Ferral haussa les épaules. Mais déjà un gosse, réveillé lui aussi, arrivait, le kangourou dans ses bras. C'était un animal de très petite taille, velu, qui regarda Ferral de ses yeux de **biche** épouvantée.

— Bon.

Nouveau chèque.

Ferral revint lentement vers l'auto. Il fallait avant tout que, si Valérie racontait l'histoire des cages elle n'y manquerait pas -il suffit qu'il en racontât la fin pour échapper au ridicule. Marchand, gosse, boy apportaient les petites cages, les disposaient dans l'auto, retournaient en chercher d'autres; enfin, derniers animaux, le kangourou et les perroquets, apportés dans des cageots ronds. Au-delà de la ville chinoise, quelques coups de feu. Très bien: plus on se battrait, mieux ça vaudrait. L'auto repartit, sous les yeux stupéfaits du poste.

A l'*Astor*, Ferral fit appeler le directeur.

— Veuillez monter avec moi dans la chambre de madame Serge. Elle est absente, et je veux lui faire une surprise.

Le directeur masqua son étonnement, et plus encore sa réprobation: l'*Astor* dépendait du Consortium. La seule présence d'un Blanc à qui parlait Ferral le dégageait de son univers humilié, l'aidait à revenir parmi « les autres » ; le marchand chinois et la nuit l'avaient laissé dans son obsession; il n'en était pas totalement délivré maintenant, mais du moins ne le dominait-elle plus seule.

Cinq minutes plus tard, il faisait disposer les cages dans la chambre. Tous les objets précieux étaient [226] rangés dans les armoires, dont l'une n'était pas fermée. Il prit, sur le lit, pour le lancer dans l'armoire, un pyjama de nuit étalé, mais à peine touchait-il la soie tiède qu'il lui sembla que cette tiédeur, à travers son bras, se communiquait à tout son corps et que l'étoffe qu'il étreignait avait recouvert exactement le sein: les robes, les pyjamas pendus dans l'armoire entrouverte, retenaient en eux quelque chose de plus sensuel peut-être que le corps même de Valérie. Il faillit déchirer ces vêtements encore saturés de présence. S'il eût pu emporter le pyjama, il l'eût fait. Il le lança enfin

no había acabado con ellas.

—Tengo también un canguro —dijo el comerciante. [189]

Ferral se encogió de hombros. Pero ya llegaba un muchacho, despertado también, con el canguro en brazos. Era un animal muy pequeño, velludo, que contempló a Ferral con ojos de **cierva** espantada.

—Bueno.

Nuevo cheque.

Ferral volvió con lentitud hacia el auto. Ante todo, era preciso que si Valeria refería la historia de las jaulas —no dejaría de hacerlo— bastara que refiriera el final para escapar al ridículo. El comerciante, el muchacho, el boy llevaban las pequeñas jaulas, las colocaban en el auto y volvían en busca de otras; por fin, llevaron los últimos animales, el canguro y los papagayos, encerrados en unas jaulas redondas. Más allá de la ciudad china sonaron algunos disparos. Muy bien: cuanto más se batieran, más valdría aquello. El auto regresó, bajo los ojos estupefactos del puesto de guardia.

En el *Astor*, Ferral mandó llamar al director.

—Haga el favor de subir conmigo a la habitación de la señora Serge. Está ausente, y quiero prepararle una sorpresa.

El director disimuló su asombro y más aún su reprobación: el *Astor* dependía del Consorcio. La única presencia de un blanco, a quien hablaba Ferral, le redimía de su universo humillado, le ayudaba a volver entre «los otros»; el comerciante chino y la noche le habían dejado en su obsesión; no se había librado totalmente de ella ahora; pero por lo menos, ya no le dominaba ella sola.

CD 6

Cinco minutos después, mandaba colocar las jaulas en la habitación. Todos los objetos preciosos se hallaban alineados en los armarios, uno de los cuales no estaba cerrado. Cogió de encima de la cama un pijama, para echarlo en el armario; pero apenas hubo tocado la seda tibia, le pareció que aquella tibieza, a través de su brazo, se comunicaba a todo su cuerpo, y que la tela que estrujaba había recubierto exactamente los senos: los vestidos, los pijamas, colgados en el armario entreabierto, retenían en sí algo más sensual, quizá, que el cuerpo mismo de Valeria. Estuvo a punto de hundir su rostro en aquel pijama y oprimir o desgarrar, como si los hubiese penetrado, [190] aquellos vestidos, saturados aún de

104 (p. *227*). *Omphale:* reine de Lydie qui, selon la légende, obligea Hercule à porter des robes de femme et à filer la laine à ses pieds.

105 (p. *227*). *Déjanire:* princesse légendaire qui, par jalousie, provoqua la mort d'Hercule, son époux.

dans l'armoire, dont le boy ferma la porte. À l'instant même où le pyjama quittait sa main, la légende d'Hercule et d'Omphale (104) envahit brusquement son imagination, - Hercule habillé en femme d'étoffes chiffonnables et tièdes comme celle-ci, humilié et satisfait de son humiliation. En vain il fit appel aux scènes sadiques qui tout à l'heure s'étaient imposées à lui: l'homme battu par Omphale et par Déjanire (105) pesait sur toute sa pensée, la noyait dans une jouissance humiliée. Un pas s'approcha. Il toucha son revolver dans sa poche. Le **pas** s'affaiblit au-delà de la porte, la main de Ferral changea de poche et il tira nerveusement son mouchoir. _____ ___ ____________________________

Il fit détacher les **perroquets**, mais les oiseaux craintifs se réfugièrent dans les coins et dans les rideaux. Le kangourou avait sauté sur le lit et s'y tenait. Ferral éteignit la lampe principale, ne laissa que la veilleuse: roses, blancs, avec les magnifiques mouvements d'ailes courbes et parés des phénix de la Compagnie des Indes, les perroquets commençaient à voler, dans un bruit de vol grossier et inquiet.

Ces boîtes pleines de petits oiseaux agités, de travers sur tous les meubles, par terre, dans la cheminée, [227] le gênaient. Il chercha en quoi, ne devina pas. Sortit. Rentra, comprit aussitôt: la chambre semblait dévastée. Échapperait-il à l'idiotie cette nuit? Malgré lui, il avait laissé à l'image éclatante de sa colère.

« Ouvre les cages, dit-il au boy.

— La chambre sera salie, monsieur Ferral, dit le directeur.

— Madame Serge en changera. ____________________________ Vous m'enverrez la note.

— Des fleurs, monsieur Ferral?

— Rien autre que des oiseaux. Et que personne n'entre ici, même pas les domestiques ».

La fenêtre était protégée contre les moustiques par une toile métallique. Les oiseaux ne s'enfuiraient pas. Le directeur ouvrit la croisée « pour que la chambre **ne sentît pas la bête** ».

Maintenant, sur les meubles et les rideaux, aux coins du plafond, les oiseaux des îles voletaient, mats dans cette faible lumière comme ceux des fresques chinoises. Il aurait

su presencia. Si hubiera podido llevarse el pijama, lo habría hecho. En el instante mismo en que el pijama abandonaba su mano, la leyenda de Hércules y de Onfalia invadió su imaginación —Hércules, vestido de mujer, con telas arrugadas y tibias como aquéllas, humillado y satisfecho de su humillación—. En vano invocó las escenas sádicas que hacía poco se le habían impuesto: el hombre golpeado por Onfalia y por Deyanira pesaba sobre todos sus pensamientos y le anegaba en un goce humillado. Dio un paso hacia adelante. Tocó su revólver en el bolsillo: si ella hubiera entrado en aquel momento, sin duda la habría matado. Sus **pasos** se debilitaron más allá de la puerta: la mano de Ferral cambió de bolsillo y sacó nerviosamente el pañuelo. Necesitaba obrar, no importaba cómo, para reponerse. Hizo soltar los **papagayos**; pero los pájaros, temerosos, se refugiaron en los rincones y entre las cortinas. El canguro había saltado sobre el lecho, y allí permanecía. Ferral apagó la lámpara principal y no dejó más que la del velador: rosados, blancos, con los magníficos movimientos de alas curvas y suntuosas de los fénix de la Compañía de Indias, los papagayos comenzaron a volar, con un ruido de vuelo torpe e inquieto.

Aquellas cajas llenas de pajaritos agitados, atravesadas sobre todos los muebles, por el suelo y en la chimenea, le molestaban. Indagó por qué, y no lo adivinó. Salió. Volvió a entrar y lo comprendió en seguida: la habitación parecía devastada. ¿Escaparía a la idiotez aquella noche? A pesar suyo, había dejado allí la imagen esplendente de su ira.

—Abre las jaulas —dijo al *boy*.

—La habitación se ensuciará, señor Ferral —dijo el director.

—La señora Serge se mudará. Esté usted tranquilo, que no será esta noche. Ya me enviará usted la cuenta.

—¿Flores, señor Ferral?

—Nada más que pájaros. Y que nadie entre aquí; ni siquiera los criados.

Las ventanas estaban protegidas, contra los mosquitos, por una tela metálica. Los pájaros no se escaparían. El director abrió los cristales para que la habitación **no oliese**. [191]

Entonces, sobre los muebles y las cortinas y en los rincones del techo, los pájaros de las islas revoloteaban, mates en aquella débil luz, como los de los frescos chinos. Había ofre-

offert par haine à Valérie son plus joli cadeau... Il éteignit, ralluma, éteignit, ralluma. Il employait pour cela l'interrupteur de la lampe du lit; il se souvint de la dernière nuit passée chez lui avec Valérie. Il faillit arracher l'interrupteur pour qu'elle ne pût jamais s'en servir, avec qui que ce fût. Mais il ne voulait laisser là aucune trace de colère.

— Emporte les cages vides, dit-il au boy. Fais-les brûler.

— Si madame Serge s'informe de qui a envoyé les oiseaux, demanda le directeur qui regardait Ferral avec admiration, faudra-t-il le lui dire?

— Ne demandera pas. C'est signé.

Il sortit. Il fallait qu'il couchât avec une femme [228] cette nuit. Pourtant, il n'avait pas envie d'aller immédiatement au restaurant chinois. Qu'il fût assuré que des corps étaient à sa disposition lui suffisait, -provisoirement. Souvent, alors qu'un cauchemar l'éveillait en sursaut, il se sentait pris par le désir de reprendre le sommeil malgré le cauchemar qu'il y retrouverait, et, en même temps, par celui de s'en libérer en s'éveillant tout à fait; le sommeil c'était le cauchemar; mais c'était *lui*; le réveil, la paix, mais le monde. L'érotisme, cette nuit, c'était le cauchemar. Il se résolut enfin à s'en éveiller, et se fit conduire au Cercle français: parler, rétablir des rapports avec un être, ne fussent-ils que ceux d'une conversation, était le plus sûr réveil.

Le bar était plein: temps de troubles. Tout près de la baie entrouverte, une pèlerine beige de laine brute sur les épaules, seul et presque isolé, Gisors était assis devant un cocktail doux; Kyo avait téléphoné que tout allait bien et son père était venu chercher au bar les rumeurs du jour, souvent absurdes mais parfois significatives : elles ne l'étaient pas aujourd'hui. Ferral se dirigea vers lui parmi les saluts. Il connaissait la nature de ses cours, mais ne leur attachait pas d'importance; et il ignorait que Kyo fût actuellement à Shanghaï. Il jugeait bas d'interroger Martial sur des personnes, et le rôle de Kyo n'avait aucun caractère public.

Tous ces idiots qui le regardaient avec une timide réprobation croyaient qu'il était lié au vieillard par l'opium. Erreur. Ferral faisait semblant de fumer une, deux pipes, toujours moins qu'il n'en eût fallu pour qu'il éprouvât l'action de l'opium - parce qu'il voyait

cido por odio a Valeria su más lindo regalo... Apagó; volvió a encender; apagó; volvió a encender. Empleaba para ello el interruptor de la lámpara del lecho: recordó, de pronto, la última noche pasada en su casa con Valeria. Sintió deseos de arrancar el interruptor para que ella no pudiese emplearlo nunca —con cualquiera que fuese—. Pero no quería dejar allí ninguna huella de su cólera.

—Llévate las jaulas vacías —dijo al *boy*—. Mándalas quemar.

—Si la señora Serge pregunta quién ha enviado los pájaros —pronunció el director, que contemplaba a Ferral con admiración—, ¿debemos decírselo?

—No preguntará. Está firmado.

Salió. Era preciso que se acostase con una mujer aquella noche. Sin embargo, no tenía ganas de ir inmediatamente al restaurante chino. Estar seguro de que unos cuerpos se hallaban a su disposición, le bastaba —provisionalmente—. Con frecuencia, cuando una pesadilla le despertaba sobresaltado, se sentía presa del deseo de reanudar el sueño, a pesar de la pesadilla que volvería a encontrar en él, y, al mismo tiempo, del de librarse de ella, despertándose por completo; el sueño era la pesadilla, pero era él; el despertar era la paz, pero era el mundo. El erotismo, aquella noche, era la pesadilla. Se decidió, por fin, a despertarse, y se hizo conducir al Círculo francés: hablar, restablecer las relaciones con un ser, aunque no fuese más que las de una conversación, constituían el más seguro despertar.

El bar estaba lleno: época de desórdenes. Muy cerca de la puerta entreabierta, con una esclavina de lana cruda sobre los hombros, solo y casi aislado, Gisors se hallaba sentado ante un cocktail dulce; Kyo había telefoneado que todo marchaba bien, y su padre había ido al bar en busca de las noticias del día, con frecuencia absurdas, pero, a veces, significativas: no lo eran entonces. Ferral se dirigió hacia él, por entre los saludos. Conocía la naturaleza de sus enseñanzas, pero no les concedía importancia alguna. [192] Ignoraba que Kyo estuviese entonces en Shanghai. Consideraba humillante interrogar a Martial acerca de las personas, y el papel de Kyo no tenía ningún carácter público.

Todos aquellos idiotas que le miraban con una tímida reprobación creían que estaba unido al viejo por el opio. Error. Ferral fingía fumar —una o dos pipas—, y siempre menos de las que hubiera necesitado para experimentar la acción del opio—, porque veía en

dans l'atmosphère de la fumerie, dans la pipe qui passe d'une bouche à l'autre, un moyen d'action sur les femmes. Ayant horreur de la cour qu'il devait [229] faire, de l'échange où il payait en importance donnée à une femme ce qu'elle lui donnait en plaisir, il **se jetait** sur tout ce qui l'en dispensait.

la atmósfera del fumar y en la pipa que pasa de una boca a otra un medio de acción sobre las mujeres. Como tenía horror a la corte que debía hacer y al cambio con que pagaba su importancia concedida a una mujer lo que ésta le proporcionaba en placer, **se enfrascaba** en todo cuanto le dispensaba de ello.

C'était un goût plus complexe qui l'avait poussé à venir quelquefois s'allonger, naguère, à Pékin, sur le bat-flanc (106) du vieux Gisors. Le plaisir du scandale, d'abord. Puis, il ne voulait pas être seulement le président du Consortium, il voulait être distinct de son action, - moyen de se croire supérieur à elle. Son goût presque agressif de l'art, de la pensée, du cynisme qu'il appelait lucidité, était une défense : Ferral ne venait ni des « familles » des grands établissements de crédit, ni du Mouvement Général des Fonds, ni de l'Inspection des Finances. La dynastie Ferral était trop liée à l'histoire de la République pour qu'on pût le considérer comme un margoulin; mais il restait un amateur, quelle que fût son autorité. Trop habile pour tenter de combler le fossé qui l'entourait, il l'élargissait. La grande culture de Gisors, son intelligence toujours au service de son interlocuteur, son dédain des conventions, ses « points de vue » presque toujours singuliers, que Ferral ne se faisait pas faute de prendre à son compte lorsqu'il l'avait quitté, les rapprochaient plus que tout le reste ne les séparait; avec Ferral, Gisors ne parlait politique que sur le plan de la philosophie. Ferral disait qu'il avait besoin de l'intelligence et, lorsqu'elle **ne le heurtait pas**, c'était vrai.

106 (p. *230). Baflanc: ici*, comme plus loin dans le roman (p. 286), ce mot semble désigner non pas une séparation, mais un plancher sur lequel on s'étend (signification qui n'est attestée que dans ce roman).

Era un gusto más complejo el que le había impulsado algunas veces a acudir a Pekín, al lado del viejo Gisors. El placer del escándalo, en primer término. Además, no quería ser sólo el presidente del Consorcio; quería ser distinto de su acción —medio de creerse superior a ella—. Su afición casi agresiva al arte, al pensamiento y al cinismo, que él llamaba lucidez, constituía una defensa: Ferral no procedía ni de las «familias» de los grandes establecimientos de créditos, ni del Movimiento General de Fondos, ni de la Inspección de hacienda. La dinastía de Ferral estaba demasiado unida a la historia de la República, para que pudiese considerársele como un provinciano; pero no dejaba de ser un aficionado, cualquiera que fuese su autoridad. Demasiado hábil para tratar de colmar el foso que le rodeaba, lo ensanchaba. La gran cultura de Gisors; su inteligencia, siempre al servicio de su interlocutor; su desdén hacia los convencionalismos; sus «puntos de vista», casi siempre singulares, que Ferral no tenía inconveniente en atribuirse cuando lo había abandonado, le aproximaban, más aún que todo aquello cuanto les separaba: con Ferral, Gisors no hablaba de política más que en el plano de la filosofía. Ferral decía que tenía necesidad de la inteligencia, y, cuando **no la encontraba**, era verdad.

2

Il regarda autour de lui: au moment même où il s'assit, presque tous les regards se détournèrent. Ce soir, il eût volontiers épousé sa cuisinière, ne fût-ce que pour l'imposer à cette foule. Que tous ces idiots jugeassent ce qu'il faisait l'exaspérait; moins il les verrait, mieux ça vaudrait: il proposa à Gisors de boire sur la terrasse, devant le jardin. Malgré la fraîcheur, les boys avaient porté dehors quelques tables. [230]

Miró a su alrededor: en el momento mismo en que se sentó, casi todas las miradas se volvieron. Aquella noche, de buena gana se hubiera casado con su cocinera, aunque no hubiera sido más que para imponérsela a aquella multitud. [193] Que todos aquellos idiotas juzgasen lo que él hacía, le exasperaba; cuanto menos los viera, mejor: propuso a Gisors irse a beber a la terraza, frente al jardín. A pesar del fresco, los *boys* habían sacado fuera algunas mesas.

— Pensez-vous qu'on puisse connaître connaître - un être vivant? demanda-t-il à Gisors. Ils s'installaient auprès d'une petite lampe dont le halo se perdait dans la **nuit** qu'emplissait peu à peu la brume.

—¿Cree usted que se puede conocer (conocer) a un ser vivo? —preguntó a Gisors. Se instalaban cerca de una lamparita cuyo halo se perdía en la **oscuridad**, que llenaba poco a poco la bruma.

Gisors le regarda. « Il n'aurait pas le goût de la psychologie s'il pouvait imposer sa volonté », pensat-il.

Gisors lo miró. «No tendría afición a la psicología, si pudiera imponer su voluntad.»

— Une femme? demanda-t-il.

—¿Una mujer? —preguntó.

— Qu'importe?

—¿Qué importa?

— La pensée qui s'applique à élucider une femme a quelque chose d'érotique... Vouloir connaître une femme n'est-ce pas, c'est toujours une façon de la posséder ou de se venger d'elle...

—El pensamiento que se dedica a elucidar a una mujer tiene algo de erótico... Querer conocer a una mujer, ¿no es cierto?, siempre supone una manera de poseerla o de vengarse de ella...

Une petite **poule**, à la table voisine, disait à une autre: « On ne me la fait pas si facilement. Je vais te dire: c'est une femme qui est jalouse de mon chien. »

Una **mujer** pública, en la mesa próxima, decía a otra:

—No se me hace eso tan fácilmente. Voy a decirte: es una mujer que está celosa de mi perro.

— Je crois, reprit Gisors, que le recours à l'esprit tente de compenser ceci: la connaissance d'un être est un sentiment négatif : le sentiment positif, la réalité, c'est l'angoisse d'être toujours étranger à ce qu'on aime.

—Creo —continuó Gisors— que el recurrir al espíritu intenta compensar esto: el conocimiento de un ser es un sentimiento negativo; el sentimiento positivo, la realidad, es la angustia de permanecer siempre extraño para aquel a quien se ama.

— Aime-t-on jamais?

—¿Se ama alguna vez?

— Le temps fait disparaître parfois cette angoisse, le temps seul. On ne connaît jamais un être, mais on cesse parfois de sentir qu'on l'**ignore** (je pense à mon fils, n'est-ce pas, et aussi à... un autre garçon). Connaître par l'intelligence, c'est la tentation vaine de se passer du temps...

—El tiempo hace desaparecer, a veces, esa angustia; sólo el tiempo. No se conoce nunca a un ser; pero, a veces, se deja de sentir que se le **ignora** (pienso en mi hijo, ¿verdad?, y también en... otro muchacho). Conocer por medio de la inteligencia constituye la tentación vana de prescindir del tiempo...

— La fonction de l'intelligence n'est pas de se passer des choses.

—La función de la inteligencia no consiste en prescindir de las cosas.

Gisors le regarda

Gisors le miró.

— Qu'entendez-vous par: l'intelligence?

—¿Qué entiende usted por inteligencia?

— En général?

—¿En general?

— Oui. [231]

—Sí.

Ferral réfléchit.

Ferral reflexionó.

— La possession des moyens de **contraindre** les choses ou les hommes.

—La posesión de los medios de **dominar** a las cosas o a los hombres. [194]

Gisors sourit imperceptiblement. Chaque fois qu'il posait cette question, son interlocuteur, quel qu'il fût, répondait par le portrait de son désir, ou par l'image qu'il se faisait de lui-même. Mais le regard de Ferral devint soudain plus intense.

Gisors sonrió imperceptiblemente. Cada vez que formulaba aquella pregunta, su interlocutor, cualquiera que fuese, respondía con el retrato de su deseo. Pero la mirada de Ferral tornóse de pronto más intensa.

— Savez-vous quel était le supplice infligé pour l'offense de la femme au maître, ici, sous les premiers empires? demanda-t-il.

—¿Sabe usted cuál era el suplicio infligido por la ofensa de la mujer al amo, aquí, bajo los primeros imperios? —preguntó.

— Eh bien, n'est-ce pas, il y en avait plusieurs. Le principal, semble-t-il, consistait à les attacher sur un radeau, mains et poignets coupés, yeux crevés, je crois, et à les...

—Pues bien: había varios, ¿no es eso? Parece ser que el principal consistía en atarla sobre una armadía, con las manos y las muñecas cortadas y los ojos saltados, y...

Tout en parlant, Gisors remarquait l'attention croissante et, peut-être, la satisfaction avec laquelle Ferral l'écoutait.

— ... laisser descendre le long de ces interminables fleuves, jusqu'à ce qu'elles meurent de faim ou d'épuisement, leur amant attaché à côté d'elles sur le même **radeau**...

— Leur amant?

Comment une telle distraction pouvait-elle se concilier avec cette attention, ce regard? Gisors ne pouvait deviner que, dans l'esprit de Ferral, il n'y avait pas d'amant; mais déjà celui-ci s'était repris.

— Le plus curieux, reprit-il, est que ces codes féroces semblent avoir été, jusqu'au ive siècle, rédigés par des sages, humains et bons d'après ce que nous connaissons de leur vie privée...

____

Gisors regarda ce visage aigu aux yeux fermés, éclairé du dessous par la petite lampe, un effet de lumière accroché aux moustaches. Des coups de feu au loin. Combien de vies se décidaient dans la [232] brume nocturne? Il regardait cette face âprement tendue sur quelque humiliation venue du fond du corps et de l'esprit, se défendant contre elle avec cette force dérisoire qu'est la rancune humaine; la haine des sexes était au-dessus d'elle, comme si, du sang qui continuait à couler sur cette terre pourtant gorgée, eussent dû renaître les plus vieilles haines.

De nouveaux coups de feu, très proches cette fois, firent trembler les verres sur la table.

Gisors avait l'habitude de ces coups de feu qui chaque jour venaient de la ville chinoise. Malgré le coup de téléphone de Kyo, ceux-ci, tout à coup, l'inquiétèrent. II ignorait l'étendue du rôle politique joué par Ferral, mais ce rôle ne pouvait être exercé qu'au service de Chang-Kaï-Shek. Il jugea naturel d'être assis à côté de lui - il ne se trouvait jamais « compromis », même à l'égard de lui-même - mais il cessa de souhaiter lui venir en aide. De nouveaux coups de feu, plus éloignés.

— Que se passe-t-il? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Les chefs bleus et rouges ont fait ensemble une grande proclamation d'union. Ça a l'air de s'arranger.

Mientras hablaba, Gisors observaba la atención creciente y quizá la satisfacción con que Ferral le escuchaba.

—...dejarlas descender a lo largo de aquellos interminables ríos, hasta que se morían de hambre o de agotamiento, con sus amantes amarrados a su lado, sobre la misma **armadía**...

—¿Sus amantes?

¿Cómo tal distracción podía conciliarse con aquella atención, con aquella mirada? Gisors no podía adivinar que, en el espíritu de Ferral, no existía el amante; pero ya éste se había recobrado.

—Lo más curioso —continuó— es que aquellos códigos feroces parecen haber sido redactados, hacia el siglo iv, por unos sabios que eran humanos y buenos, según lo que conocemos acerca de sus vidas privadas...

—Sí; sin duda, eran unos sabios.

Gisors contempló aquel rostro anguloso, con los ojos cerrados, iluminados desde abajo por la lamparita, con un efecto de luz sobre el bigote. Disparos a lo lejos. ¿Cuántas vidas se decidirían en la bruma nocturna? Contemplaba aquella faz, ásperamente distendida sobre una humillación procedente del fondo del cuerpo y del espíritu, defendiéndose contra ella con esa fuerza irrisoria que es el rencor humano; el odio de los sexos estaba por encima de ella, como si, de la sangre que continuaba corriendo sobre aquella tierra, ya saciada, hubieran debido renacer los más antiguos odios.

Nuevos disparos, muy próximos esta vez, hicieron temblar los vasos sobre la mesa.

Gisors estaba acostumbrado a los disparos, que todos [195] los días llegaban de la ciudad china. A pesar del aviso telefónico de Kyo, éstos, de pronto, le inquietaron. Ignoraba la extensión del papel político desempeñado por Ferral; pero aquel papel no podía ser ejercido más que al servicio de Chiang Kaishek. Consideró natural estar sentado a su lado —él no se encontraba nunca «comprometido», ni siquiera con respecto a sí mismo—; pero cesó de desear el acudir en su ayuda. Nuevos disparos, más lejanos.

—¿Qué pasa? —preguntó.

—No sé. Los jefes azules y rojos han llevado a efecto juntos una gran proclamación de unión. Esto parece que va a arreglarse.

« Il ment, pensa Gisors: il est au moins aussi bien renseigné que moi. »

— Rouges ou bleus, disait Ferral, les coolies n'en seront pas moins coolies; à moins qu'ils n'en soient morts. Ne trouvez-vous pas d'une stupidité caractéristique de l'espèce humaine qu'un homme qui n'a qu'une vie puisse la perdre pour une idée?

— Il est très rare qu'un homme puisse supporter, comment dirais-je? sa condition d'homme...

Il pensa à l'une des idées de Kyo : tout ce pour quoi les hommes acceptent de se faire tuer, au-delà de l'intérêt, tend plus ou moins confusément à justifier [233] cette condition en la fondant en dignité: christianisme pour l'esclavage, nation pour le citoyen, communisme pour l'ouvrier. Mais il n'avait pas envie de discuter des idées de Kyo avec Ferral. Il revint à celui-ci

— Il faut toujours s'intoxiquer: ce pays à l'opium, l'Islam le haschisch, l'Occident la femme... Peut-être l'amour est-il surtout le moyen qu'emploie l'Occidental pour s'affranchir de sa condition d'homme...

Sous ses paroles, un contre-courant confus et caché de figures glissait: Tchen et le meurtre, Clappique et sa folie, Katow et la révolution, May et l'amour, lui-même et l'opium... Kyo seul, pour lui, résistait à ces domaines.

— Beaucoup moins de femmes se coucheraient, répondait Ferral, si elles pouvaient obtenir dans la position verticale les phrases d'admiration dont elles ont besoin et qui exigent le lit.

— Et combien d'hommes?

— Mais l'homme peut et doit nier la femme l'acte, l'acte seul justifie la vie et satisfait l'homme blanc. Que penserions-nous si l'on nous parlait d'un grand peintre qui ne fait pas de tableaux? Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a *fait*, de ce qu'il peut faire. Rien autre. Je ne suis pas ce que telle rencontre d'une femme ou d'un homme modèle de ma vie; je suis mes routes, mes...

— Il fallait que les routes fussent faites.

Depuis les derniers coups de feu, Gisors était résolu à ne plus jouer le justificateur.

« Sinon par vous, n'est-ce pas, par

«Miente —pensó Gisors—; está, por lo menos, tan bien informado como yo.»

—Con rojos o azules —decía Ferral—, los coolies no dejarán de ser *coolies*; a menos que queden muertos. ¿No considera usted como una estupidez característica de la especie humana que un hombre que no tiene más que una vida se arriesgue a perderla tan sólo por una idea?

—Es muy raro que un hombre pueda soportar (¿cómo diré yo?) su condición de hombre...

Pensó en una de las ideas de Kyo: todo aquello por lo cual los hombres aceptan dejarse matar, más allá del interés, tiende, más o menos confusamente, a justificar esa condición, fundiéndola en dignidad: cristianismo para el esclavo, nación para el ciudadano, comunismo para el obrero. Pero no tenía gana de discutir las ideas de Kyo con Ferral. Volvió a éste:

—Siempre hay que intoxicarse: este país tiene el opio; el Islam, el haschich; el Occidente, la mujer... Quizás el amor sea, sobre todo, el medio que emplea el occidental para emanciparse de su condición de hombre...

Bajo sus palabras, se deslizaba una contracorriente confusa y oculta de figuras: Chen y el crimen; Clappique y su locura; Katow y la revolución; May y el amor; él mismo y el opio... Sólo Kyo, para él, se resistía a aquellos dominios.

—Muchas menos mujeres se acostarían —respondió Ferral—, si pudiesen obtener en la posición vertical las [196] Frases de admiración de que tienen necesidad y que exigen en el lecho.

—¡Y cuántos hombres!

—Pero el hombre puede y debe negar a la mujer: el acto, sólo el acto justifica la vida y satisface al hombre blanco. ¿Qué pensaríamos si se nos hablase de un gran pintor que no hiciera cuadros? Un hombre es la suma de sus actos, de los que ha *hecho* y de los que puede hacer. Yo no soy lo que tal hombre o cual mujer considera como modelo de mi vida; yo soy mis carreteras, mis...

—Sería preciso que las carreteras fuesen hechas.

Desde los últimos disparos, Gisors se había propuesto no fingirse el justificador.

«Si no por usted, ¿verdad?, por otro.

un autre. C'est comme si un général disait: avec mes soldats, je puis mitrailler la ville. Mais, s'il était capable de la mitrailler, il ne serait pas général... D'ailleurs, les [234] hommes sont peut-être indifférents au pouvoir... Ce qui les fascine dans cette idée, voyez-vous,-ce n'est pas le pouvoir réel, c'est l'illusion du bon plaisir. Le pouvoir du roi, c'est de gouverner, n'est-ce pas? Mais, l'homme n'a pas envie de gouverner: il a envie de contraindre, vous l'avez dit. D'être plus qu'homme, dans un monde d'hommes. Échapper à la condition humaine, vous disais-je. Non pas puissant: tout-puissant. La maladie chimérique, dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité: tout homme rêve d'être dieu.

Ce que disait Gisors troublait Ferral, mais son esprit n'était pas préparé à l'accueillir. Si le vieillard ne le justifiait pas, il ne le délivrait plus de son obsession

— À votre avis, pourquoi les dieux ne possèdentils les mortelles que sous des formes humaines ou bestiales ?

Ferral s'était levé.

— Vous avez besoin d'engager l'essentiel de vousmême pour en sentir plus violemment l'existence, dit Gisors sans le regarder.

Ferral ne devinait pas que la pénétration de Gisors venait de ce qu'il reconnaissait en ses interlocuteurs des fragments de sa propre personne, et qu'on eût fait son portrait le plus subtil en réunissant ses exemples de perspicacité.

— Un dieu peut posséder, continuait le vieillard avec un sourire entendu, mais il ne peut conquérir. L'idéal d'un dieu, n'est-ce pas, c'est de devenir homme en sachant qu'il retrouvera sa puissance; et le rêve de l'homme, de devenir dieu sans perdre sa personnalité...

Il fallait décidément coucher avec une femme. Ferral partit. [235]

« Curieux cas de duperie à rallonges, pensait Gisors: dans l'ordre érotique, on dirait qu'il se conçoit, ce soir, comme le concevrait un petit bourgeois romanesque. » Lorsque peu après la guerre, Gisors était entré en contact avec les puissances économiques de Shanghaï, il n'avait pas été peu étonné de voir que l'idée qu'il se faisait du capitaliste ne correspondait à rien.

Es como si un general dijese: con mis soldados, puedo ametrallar la ciudad. Pero si fuese capaz de ametrallarla, no sería general...; no se hace uno general más que saliendo de Saint-Cyr. Además, los hombres son, quizá, indiferentes al poder... Lo que les fascina ante esa idea, ya ve usted, no es el poder real; es la ilusión del buen placer. El poder del rey es gobernar, ¿no es cierto? Pero el hombre no tiene deseo de gobernar: siente el deseo de dominar; usted lo ha dicho. De ser más que hombre, en un mundo de hombres. Escapar a la condición humana, le decía yo. No poderoso, sino todopoderoso. La enfermedad quimérica cuya justificación intelectual no es más que la voluntad de potencia, es la voluntad de deidad: todo hombre sueña con ser un dios.»

Lo que decía Gisors confundía a Ferral; pero su inteligencia no estaba preparada para acogerle. Si el viejo no le justificaba, no le libraría ya de su obsesión.

—En su opinión, ¿por qué los dioses no poseen a los mortales más que bajo formas humanas o bestiales?

Como si la hubiese visto, Gisors sintió que una sombra se instalaba al lado de ellos. Ferral se había levantado.

—Tiene usted necesidad de comprometer lo esencial de usted mismo para sentir más violentamente su existencia —dijo Gisors, sin mirarle.

Ferral no adivinaba que la penetración de Gisors procedía de que reconocía en sus interlocutores fragmentos [197] de su propia persona, y que su retrato más sutil se hubiera hecho reuniendo sus ejemplos de perspicacia.

—Un dios puede poseer —continuó el viejo, con una sonrisa de convencimiento—, pero no puede conquistar. El ideal de un dios, ¿verdad?, es convertirse en hombre sabiendo que volverá a encontrar su poder; y el sueño del hombre, convertirse en dios sin perder su personalidad...

Decididamente, tenía que acostarse con una mujer. Ferral se marchó.

«Curioso caso de engaño por añadidos —pensaba Gisors—. En el orden erótico, se diría que se concibe, esta noche, como la concebiría un pequeño burgués romántico.» Cuando, poco después de la guerra, Gisors había entrado en contacto con las potencias económicas de Shanghai, no poco se había asombrado de ver que fa idea que se formaba acerca del capitalista no correspondía a

Presque tous ceux qu'il rencontra alors avaient fixé leur vie sentimentale, sous une forme ou sous une autre, - et presque toujours sous celle du mariage: l'obsession qui fait le grand homme d'affaires, lorsqu'il n'est pas un interchangeable héritier, s'accommode mal de la dispersion érotique. « Le capitalisme moderne, expliquait-il à ses étudiants, est beaucoup plus volonté d'organisation que de puissance... »

Ferral, dans l'auto, pensait que ses rapports avec les femmes étaient toujours les mêmes, et absurdes. Peut-être avait-il aimé, autrefois. Autrefois. Quel psychologue ivre mort avait inventé d'appeler amour le sentiment qui maintenant empoisonnait sa vie? L'amour est une obsession exaltée: les femmes l'obsédaient, oui - comme un désir de vengeance. Il fallait se faire juger chez les femmes, lui qui n'acceptait aucun jugement. La femme qui l'eût admiré dans le don d'elle-même, qu'il n'eût pas combattue, n'eût pas existé pour lui. Condamné aux coquettes ou aux putains. Il y avait les corps. Heureusement. Sinon... « Vous mourrez, cher, sans vous être douté qu'une femme est un être humain... » Pour elle, peutêtre; pas pour lui. Une femme, un être humain! c'est un repos, un voyage, un ennemi...

Il prit au passage une courtisane chinoise dans [236] l'une des maisons de Nankin Road. une fille au visage gracieux et doux. À côté de lui dans l'auto, les mains sagement appuyées sur sa cithare, elle avait l'air d'une statuette Tang. Ils arrivèrent enfin chez lui. Il gravit les marches devant elle, son pas long d'ordinaire devenu pesant. « Allons dormir », pensait-il... Le sommeil, c'était la paix. Il avait vécu, combattu, créé; sous toutes ces apparences, tout au fond, il retrouvait cette seule réalité, cette joie de s'abandonner soi-même, de laisser sur la grève, comme le corps d'un compagnon noyé, cet être, lui-même, dont il fallait chaque jour réinventer la vie. « Dormir, c'est la seule chose que j'aie toujours souhaitée, au fond, depuis tant d'années... »

Qu'attendre de mieux qu'un soporifique de la jeune femme dont les babouches, derrière lui, sonnaient à chaque pas sur une marche de l'escalier? Ils entrèrent dans la fumerie: une petite pièce aux divans couverts de tapis de Mongolie, faite plus pour la sensualité que pour la rêverie. Aux murs, un grand lavis de la première période de Kama, une bannière tibétaine. La femme posa sa cithare sur un divan. Sur le plateau, les instruments anciens à manche de jade, ornés et peu pratiques, de celui qui

nada. Casi todos los que encontró entonces habían fijado su vida sentimental, bajo una u otra forma —y casi siempre bajo la del matrimonio—; la obsesión que hace el grande hombre de negocios, cuando no es un intercambiable heredero, se acomoda mal a la dispersión erótica. «El capitalismo moderno —explicaba a sus discípulos— es mucho más voluntad de organización que de poderío...»

Ferral, en el auto, pensaba que sus relaciones con las mujeres eran siempre las mismas y absurdas. Quizás hubiera amado en otro tiempo. En otro tiempo. ¿Qué psicólogo, borracho perdido, había tenido la ocurrencia de llamar amor al sentimiento que ahora envenenaba su vida? El amor es una obsesión exaltada; sus mujeres le obsesionaban, sí —como un deseo de venganza—. Iba a hacerse juzgar entre las mujeres, él, que no aceptaba ningún juicio. La mujer que le hubiese admirado en la entrega de sí misma, a la que él no hubiese combatido, no habría existido para él. Condenado a las coquetas o a las putas. Poseía los cuerpos. Afortunadamente. Si no... «Morirá usted, querido, sin haberse dado cuenta de que una mujer es un ser humano...» Para ella, quizá; para él, no. ¡Una mujer, un ser humano! Es un descanso, un viaje, un enemigo...

Tomó, al pasar, una cortesana, en una de las casas de [198] Nanking Road: una muchacha de semblante gracioso y dulce. A su lado en el auto, con las manos prudentemente apoyadas en su cítara, tenía el aspecto de una estatuilla Tang. Llegaron, por fin, a su casa. Subió las escaleras delante de ella, haciéndose pesado su paso, de ordinario apresurado. «Vamos a dormir» —pensaba...—. El sueño era la paz. Había vivido, combatido y creado; bajo todas aquellas apariencias, en lo más profundo, encontraba esa sola realidad, ese goce de abandonarse a sí mismo, de dejarse en la playa cómo el cuerpo de un compañero ahogado, a aquel ser —él mismo— cuya vida había que inventar de nuevo todos los días. «Dormir es la única cosa que he deseado siempre, en el fondo, desde hace tantos años...»

¿Qué esperar, mejor que un soporífero, de la joven cuyas babuchas, detrás de él, sonaban, a cada paso que daba en un peldaño de la escalera? Entraron en el salón de fumar; una pequeña habitación con divanes cubiertos por un tapiz de Mongolia, hecho más bien para la sensualidad que para el sueño. En las paredes, una gran aguada del primer período de Kama, un estandarte tibetano. La mujer dejó su cítara sobre un diván. En la bandeja, los instrumentos antiguos, con mangos de jade ornamentales y poco prácticos, propios del

ne les emploie pas. Elle tendit la main vers eux: il l'arrêta d'un geste. Un coup de feu éloigné fit trembler les aiguilles sur le plateau.

— Voulez-vous que je chante?

— Pas maintenant.

Il regardait son corps, indiqué et caché à la fois par le fourreau de soie mauve dont elle était vêtue. Il la savait stupéfaite: il n'est pas d'usage de coucher avec une courtisane sans qu'elle ait chanté, causé, servi à table ou préparé des pipes. Pourquoi, sinon, ne pas s'adresser aux prostituées? [237]

— Vous ne voulez pas non plus fumer?

— Non. Déshabille-toi.

Il eut envie d'exiger qu'elle se mit tout à fait nue, mais elle eût refusé. Il n'avait laissé allumée qu'une veilleuse. « L'érotisme, pensa-t-il, c'est l'humiliation en soi ou chez l'autre, peut-être chez tous les deux. Une *idée,* de toute évidence... » Elle était d'ailleurs plus excitante ainsi, avec la collante chemise chinoise; mais à peine était-il excité, ou peut-être ne l'était-il que par la soumission de ce corps qui l'attendait, tandis qu'il ne bougeait pas. Son plaisir jaillissait de ce qu'il se mit à la place de l'autre, c'était clair: de l'autre contrainte : contrainte par lui. En somme il ne couchait jamais qu'avec lui-même, mais il ne pouvait y parvenir qu'à la condition de n'être pas seul. Il comprenait maintenant ce que Gisors n'avait que soupçonné: oui, sa volonté de puissance n'atteignait jamais son objet, ne vivait que de le renouveler; mais, n'eût-il de sa vie possédé une seule femme, il avait possédé, il posséderait à travers cette Chinoise qui l'attendait, la seule chose dont il fût avide: lui-même. Il lui fallait les yeux des autres pour se voir, les sens d'une autre pour se sentir. Il regarda la peinture tibétaine: sur un monde décoloré où erraient des voyageurs, deux squelettes exactement semblables s'étreignaient en transe.

Il s'approcha de la femme.

10 heures et demie.

« Pourvu que l'auto ne tarde plus », pensa Tchen. Dans l'obscurité complète, il n'eût pas été aussi sûr [238] de son coup, et les derniers **réverbères** allaient bientôt s'éteindre. La nuit désolée de la Chine des **rizières** et des marais avait gagné l'avenue presque abandonnée.

que no los emplea. La joven tendió la mano hacia ellos: él la detuvo con un gesto. Un disparo lejano hizo temblar las agujas sobre la bandeja.

—¿Quiere usted que cante?

—Ahora no.

Contemplaba su cuerpo, manifiesto y oculto, a la vez, por el vestido de seda malva con que iba vestida. La sabía estupefacta; no era costumbre acostarse con una cortesana sin que hubiese cantado, hablado y servido la mesa o preparado las pipas. ¿Para qué, si no, dirigirse a las prostitutas?

—¿No quiere usted tampoco fumar?

—No. Desnúdate.

Negaba su dignidad, lo sabía.

Sintió deseos de exigirle que se quedase completamente desnuda; pero ella se habría negado. No había dejado encendida más que una lamparilla. «El erotismo —pensó— es la humillación en [199] uno mismo o en el otro, y quizás en ambos. Una *idea*, con toda evidencia...» Además, estaba excitante así, con la ajustada camisa china; pero apenas se hallaba excitado, o quizá no lo estaba más que por la sumisión de aquel cuerpo que le esperaba, en tanto que él no se movía. Su placer brotaba de que se pusiese en el puesto de la otra, establa claro: de la otra, dominada; dominada por él. En definitiva, no copulaba nunca más que consigo mismo, pero no podía lograrlo más que con la condición de no estar solo. Ahora comprendía lo que Gisors no había hecho más que sospechar: sí; su voluntad de potencia no alcanzaba jamás su objeto, no vivía más que de renovarlo; pero si nunca en su vida había poseído, poseería, a través de aquella china que le esperaba, la única cosa de la cual estaba ávido: él mismo. Necesitaba los ojos de los demás para verse, los sentidos de otro para sentirse. Contempló la pintura tibetana, fija allí, sin que supiese demasiado por qué: sobre su campo descolorido, por donde erraban unos viajeros, dos esqueletos exactamente iguales se estrechaban con ansia.

Se aproximó a la mujer.

4

10 y media

«Con tal que el auto no tarde...» -pensó Chen-. En la oscuridad completa, no habría sido tan seguro su golpe, y los últimos **reverberos** iban muy pronto a apagarse. La noche desolada de la Chica de los **arrozales** y de los pantanos había ganado la avenida, casi aban-

Les lumières troubles des villes de brume qui passaient par les fentes des volets entrouverts, à travers les vitres bouchées, s'éteignaient une à une: les derniers reflets s'accrochaient aux **rails** mouillés, aux isolateurs du télégraphe; ils s'affaiblissaient de minute en minute; bientôt Tchen ne les vit plus que sur les pancartes verticales couvertes de caractères dorés. Cette nuit de brume était sa dernière nuit, et il en était satisfait. Il allait sauter avec la voiture, dans un éclair en boule qui illuminerait une seconde cette avenue hideuse et couvrirait un mur d'une gerbe de sang. La plus vieille légende chinoise s'imposa à lui: les hommes sont la vermine de la terre. Il fallait que le terrorisme devînt une mystique. Solitude, d'abord: que le terroriste décidât seul, exécutât seul; toute la force de la police est dans la délation; le meurtrier qui agit seul ne risque pas de se dénoncer lui-même. Solitude dernière, car il est difficile à celui qui vit hors du monde de ne pas rechercher les siens. Tchen connaissait les objections opposées au terrorisme: répression policière contre les ouvriers, appel au fascisme. La répression ne pourrait être plus violente, le fascisme plus évident. Et peut-être Kyo et lui ne pensaient-ils pas pour les mêmes hommes. Il ne s'agissait pas de maintenir dans leur classe, pour la délivrer, les meilleurs des hommes écrasés, mais de donner un sens à leur écrasement même: que chacun s'instutuât responsable et juge de la vie d'un maître. Donner un sens immédiat à l'individu sans espoir et multiplier les attentats, non par une organisation, mais par une idée: faire renaître des martyrs. Peï, écrivant, serait [239] écouté parce que lui, Tchen, allait mourir: il savait de quel poids pèse sur toute pensée le sang versé pour elle. Tout ce qui n'était pas son geste résolu se décomposait dans la nuit derrière laquelle restait embusquée cette automobile qui arriverait bientôt. La brume, nourrie par la fumée des navires, détruisait peu à peu au fond de l'avenue les trottoirs pas encore videss : des passants **affairés** y marchaient l'un derrière l'autre, se dépassant rarement, comme si la guerre eût imposé à la ville un ordre toutpuissant. Le silence général de leur marche rendait leur agitation presque fantastique. Ils ne portaient pas de paquets, d'**éventaires**, ne poussaient pas de petites voitures; cette nuit, il semblait que leur activité n'eût aucun but. Tchen regardait toutes ces ombres qui coulaient sans bruit vers le fleuve, d'un mouvement inexplicable et constant; n'était-ce pas le Destin même, cette force qui les poussait vers le fond de l'avenue où l'arc allumé d'enseignes à peine visi-

donada. Las luces turbias de las *villas* de bruma pasaban por las rendijas de los postigos entreabiertos, a través de los cristales tapados, e iban apagándose una a una. Los últimos reflejos se adherían a los **rieles** mojados y a los aisladores telegráficos; se debilitaban de minuto en minuto; bien pronto Chen ya no los vio más que en los carteles verticales cubiertos de caracteres dorados. Aquella noche de bruma era su última noche y se hallaba satisfecho de ello. Iba a saltar con el coche, en un relámpago circular que iluminaría por un segundo un haz de sangre. La leyenda china más antigua se impuso en él: los hombres son los gusanos [200] de la tierra. Era preciso que el terrorismo se volviese místico. Soledad, desde luego: que el terrorismo decidiese por sí solo y ejecutase solo; toda la fuerza de la policía está en la delación; el criminal que obra solo no corre el riesgo de denunciarse a sí mismo. Soledad última, porque le es difícil al que vive fuera del mundo encontrar a los suyos. Chen conocía las objeciones opuestas al terrorismo: represión policíaca contra los obreros y llamamiento al fascismo. La represión no podía ser más violenta, ni el fascismo más evidente. Y acaso Kyo y él no pensasen para los mismos hombres. No se trataba de mantener en su clase, para emanciparlos, a los mejores hombres aniquilados, sino de dar un sentido a su mismo aniquilamiento, que cada uno se instituyese responsable y juez de la vida de su amo. Dar un sentido inmediato al individuo sin esperanza y multiplicar los atentados, no por una organización, sino por una idea: hacer que renaciesen los mártires. Pei, escritor, sería escuchado, porque él, Chen, iba a morir: sabía con qué fuerza pesa sobre todo pensamiento la sangre vertida por él. Todo lo que no fuese su gesto resuelto, se descomponía en la noche, tras de la cual permanecía emboscado aquel automóvil que llegaría bien pronto. La bruma, alimentada por el vapor de los navíos, destruía poco a poco, en el fondo de la avenida, las aceras, aún no vacías: algunos transeúntes **atareados** marchaban por ellas uno detrás de otro, sobrepasándose rara vez, como si la guerra hubiese impuesto a la ciudad un orden todopoderoso. El silencio general de su marcha hacía su agitación casi fantástica. No llevaban paquetes ni **canasta,** ni empujaban los cochecitos; aquella noche, parecía que su actividad no tuviese finalidad alguna. Chen contemplaba todas aquellas sombras que se deslizaban, sin hacer ruido, hacia el río, con un movimiento inexplicable y constante. ¿No era el Destino mismo aquella fuerza que le impulsaba hacia el fondo de la avenida, donde el arco encen-

bles devant les ténèbres du fleuve semblait les portes mêmes de la mort? Enfoncés en perspectives troubles, les énormes caractères se perdaient dans ce monde tragique et flou comme dans les siècles; et, de même que si elle fût venue, elle aussi, non de l'état-major mais des temps bouddhiques, la trompe militaire de l'auto de Chang-Kaï-Shek commença à retentir sourdement au fond de la chaussée presque déserte. Tchen serra la bombe sous son bras avec reconnaissance. Les phares seuls sortaient de la brume. Presque aussitôt, précédée de la Ford de garde, la voiture entière en jaillit; une fois de plus il sembla à Tchen qu'elle avançait extraordinairement vite. Trois pousses obstruèrent soudain la rue, et les deux autos ralentirent. Il essaya de retrouver le contrôle de sa respiration. Déjà l'embarras était dispersé. [240] La Ford passa, l'auto arrivait: une grosse voiture américaine flanquée de deux policiers accrochés à ses marchepieds; elle donnait une telle impression de force que Tchen sentit que, s'il n'avançait pas, s'il attendait, il s'en écarterait malgré lui. Il prit sa bombe par l'anse comme une bouteille de lait. L'auto du général était à cinq mètres, énorme. Il courut vers elle avec une joie d'extatique, se jeta dessus, les yeux fermés. .

Il revint à lui quelques secondes plus tard: il n'avait ni senti ni entendu le craquement d'os qu'il attendait, il avait sombré dans un globe éblouissant. Plus de veste. De sa main droite il tenait un morceau de capot plein de boue ou de sang. À quelques mètres un amas de débris rouges, une surface de verre pilé où brillait un dernier reflet de lumière, des... déjà il ne distinguait plus rien: il prenait conscience de la douleur, qui fut en moins d'une seconde au-delà de la conscience. Il ne voyait plus clair. Il sentait pourtant que la place était encore déserte; les policiers craignaient-ils une seconde bombe? Il souffrait de toute sa chair, d'une souffrance pas même localisable : il n'était plus que souffrance. On s'approchait. Il se souvint qu'il devait prendre son revolver. Il tenta d'atteindre sa poche de pantalon. Plus de poche, plus de pantalon, plus de jambe: de la chair hachée. L'autre revolver, dans la poche de sa chemise. Le bouton avait sauté. Il saisit l'arme par le canon, la retourna sans savoir comment, tira d'instinct le **cran d'arrêt** avec son pouce. Il ouvrit enfin les yeux. Tout tournait, d'une façon lente et invincible, selon un très grand cercle, et pourtant rien n'existait que la douleur. Un policier était tout près. Tchen voulut demander si ChangKaï-Shek était mort, mais il

dido de muestras, apenas visibles frente a las tinieblas del río, parecía la puerta misma de la muerte? Hundidos en perspectivas turbias, los enormes caracteres se perdían en aquel mundo trágico y suave como en los siglos, y, del mismo modo que si hubiera llegado, no del estado mayor, [201] sino de los tiempos búdicos, la bocina militar del auto de Chiang Kaishek comenzó a resonar sordamente en el fondo de la calzada, casi desierta. Chen oprimió la bomba bajo el brazo, con gratitud. Sólo los faros salían de la bruma. Casi inmediatamente, precedido por el Ford de la guardia, apareció el coche entero; una vez más pareció a Chen que avanzaba extraordinariamente de prisa. Tres *pousses* obstruyeron, de pronto, la calle, y los dos autos aminoraron la marcha. Trató de recuperar el control de su respiración. Ya el obstáculo se había dispersado. El Ford pasó, y el auto llegaba: un hermoso coche americano, flanqueado por dos policías amarrados a los estribos; daba tal impresión de fuerza, que Chen sintió que, si no avanzaba, si esperaba, se apartaría a pesar suyo. Cogió la bomba por el asa, como una botella de leche. El auto del general estaba a veinte metros, enorme. Corrió hacia él, con un júbilo de extático, y se arrojó encima con los ojos cerrados.

Volvió en sí algunos segundos más tarde: no había sentido ni oído el crujir de los huesos que esperaba; había zozobrado en un globo deslumbrador. No tenía chaqueta. En su mano derecha sustentaba un trozo del capote, lleno de barro o de sangre. A algunos metros, un montón de restos rojos, una superficie donde brillaba un último reflejo de luz de vidrios acumulados, unos... ya no distinguía más: adquiría la conciencia del dolor, que en menos de un segundo, fue más allá de la conciencia. Ya no veía claro. Sentía, sin embargo, que aquel lugar estaba desierto. ¿Temerían los policías una segunda bomba? Sufría con toda su carne, con un sufrimiento ni siquiera localizable: ya no era más que sufrimiento. Se acercaban. Recordó que debía coger su revólver. Intentó alcanzar el bolsillo de su pantalón. No tenía bolsillo, ni pantalón, ni pierna, sino carne triturada. El otro revólver estaba en el bolsillo de la camisa. El botón había saltado. Asió el arma por el caño, la volvió sin saber cómo y soltó, por instinto, el **seguro** con el pulgar. Abrió por fin, los ojos. Todo daba vueltas, de una manera lenta e inconcebible, en un círculo muy grande; y, sin embargo, sólo existía el dolor. Un policía estaba muy cerca. Chen quiso preguntar si Chiang [202] Kaishek había muerto, pero que-

voulait cela dans un [241] autre monde; dans ce monde-ci, cette mort même lui était indifférente.

ría enterarse de ello en el otro mundo: en este mundo, aquella misma muerte le era indiferente.

De toute sa force, le policier le retourna d'un coup de pied dans les côtes. Tchen hurla, tira en avant, au hasard, et la secousse rendit plus intense encore cette douleur qu'il croyait sans fond. Il allait s'évanouir ou mourir. Il fit le plus terrible effort de sa vie, parvint à introduire dans sa bouche le canon du revolver. Prévoyant la nouvelle secousse, plus douloureuse encore que la précédente, il ne bougeait plus. Un furieux coup de talon d'un autre policier crispa tous ses muscles : il tira sans s'en apercevoir. [242]

Con toda su fuerza, el policía le volvió, de un puntapié en las costillas. Chen aulló, disparó hacia adelante, al azar, y la sacudida hizo más intenso aún aquel dolor que creía sin fondo. Iba a desvanecerse o a morir. Hizo el más terrible esfuerzo de su vida, y llegó a introducir en la boca el caño del revólver. Previendo la nueva sacudida, más dolorosa aún que la precedente, no se movía ya. Con una furiosa patada, otro policía crispó todos sus músculos: disparó, sin darse cuenta. [203-4]

CINQUIÈME PARTIE

PARTE QUINTA

11 heures 15.

Las 11 y 15

À travers la brume, l'auto s'engagea dans la longue allée sablée qui conduisait à une maison de jeu. « J'ai le temps de monter, pensa Clappique, avant d'aller au *Black Cat*. » Il était résolu à ne pas manquer Kyo, à cause de l'argent qu'il attendait de lui, et parce qu'il allait peut-être, cette fois, non le prévenir mais le sauver. Il avait obtenu sans peine les renseignements que Kyo lui avait demandés : les indicateurs savaient qu'un mouvement des troupes spéciales de Chang-Kaï-Shek était prévu pour onze heures, et que tous les Comités communistes seraient entourés. Il ne s'agissait plus de dire: « La réaction est imminente » , mais: « Ne passez ce soir à aucun Comité. » Il n'avait pas oublié que Kyo devait partir avant onze heures et demie. Il y avait donc cette nuit quelque réunion communiste, que Chang-Kaï-Shek entendait écraser. Ce que savaient les policiers était parfois faux, mais la coïncidence était trop évidente. Kyo prévenu pourrait faire remettre la réunion ou, s'il était trop tard, ne pas s'y [243] rendre. « S'il me donne cent dollars, j'aurai peut-être assez d'argent: cent et les cent dix-sept acquis cet après-midi par des voies sympathiques et uniformément illégales, deux cent dix-sept... Mais peut-être n'aura-t-il rien: cette fois, il n'y a pas d'armes **à la clef**. Tâchons d'abord de nous débrouiller tout seul. » L'auto s'arrêta. Clappique, en smoking, donna deux dollars. Le chauffeur, nu-tête, le remercia d'un large sourire: la course coûtait un dollar.

A través de la bruma, el auto se introdujo en la larga avenida enarenada que conducía a una casa de juego. «Tengo tiempo de subir —pensó Clappique—, antes de ir al *Black-Cat*.» Se había propuesto no faltar a la cita de Kyo, a causa del dinero que esperaba de él, y porque quizás aquella vez no iba a prevenirle, sino a salvarle. Había obtenido sin trabajo los informes que Kyo le había pedido: los indicadores sabían que para las once estaba previsto un movimiento de tropas especiales de Chiang Kaishek ___ ___ ___ ____ ___ , y que todos los Comités comunistas quedarían cercados. Ya no se trataba de decir: «La reacción es inminente», sino: «No piense usted esta noche en ningún Comité.» No había olvidado que Kyo tenía que marcharse antes de las once y media. Aquella noche, pues, tendría alguna reunión comunista, que Chiang Kaishek pretendería impedir. Lo que sabían los policías era algunas veces falso; pero la coincidencia resultaba demasiado evidente. Una vez prevenido, Kyo podía hacer que se suspendiera la reunión, o, si ya fuese demasiado tarde, no acudir a ella. «Si me da cien dólares, quizá tenga bastante dinero: cien y los ciento diecisiete adquiridos esta tarde por las vías simpáticas y uniformemente ilegales, doscientos diecisiete... Pero tal vez no tenga nada: esta vez no hay armas **a la vista**. Tratemos, primero, de desenvolvernos solos.» El auto se detuvo. Clappique, vestido de smoking, entregó dos dólares. El chófer, descubriéndose, le dio las gracias, con una ancha sonrisa; la carrera costaba un dólar.

— Cette **libéralité** est destinée à te permettre d'acheter un p'petit chapeau

—Esta **liberalidad** va encaminada a que te puedas comprar un sombrero

liberal 1 a). Generosio, desprendido, desinteresado. Tolerante. 1 b) Que ejerce una profesión liberal tradicionalmente de las artes o profesiones que ante todo requieren el ejercicio del entendimiento.
2. Favorable a las libertades intelectuales y profesionables del individuo y a las políticas del Estado.
(Nota: parece estarse perdiendo el primer significado en favor del segundo.)

melon.

Et, l'index levé, annonciateur de vérité

« Je dis: *melon.* »

Le chauffeur repartait.

« Car du point de vue plastique, qui est celui de tous les bons esprits - continuait Clappique planté au milieu du gravier - ce personnage exige un chapeau ***melon***. »

L'auto était partie. Il ne s'adressait qu'à la nuit; et, comme si elle lui eût répondu, le parfum des buis et des fusains mouillés monta du jardin. Ce parfum amer, c'était l'Europe. Le baron tâta sa poche droite, et au lieu de son portefeuille, sentit son revolver; le portefeuille était dans la poche gauche. Il regarda les fenêtres non éclairées, à peine distinctes. « Réfléchissons... » Il savait qu'il s'efforçait seulement de prolonger cet instant où le jeu n'était pas encore **engagé**, où la fuite était encore possible. « Aprèsdemain, s'il a plu, il y aura ici cette odeur: et je serai peut-être mort... Mort? Que dis-je? Folie! Pas un mot: je suis immortel. » Il entra, monta au premier étage. Des bruits de jetons et la voix du croupier semblaient s'élever et redescendre avec des strates de fumée. Les boys dormaient; mais les détectives russes de la police privée, les mains dans les poches [244] de leur veston (la droite tendue par le Colt), adossés aux chambranles ou marchant avec nonchalance, ne dormaient pas, Clappique gagna le grand salon : dans une brume de tabac où brillaient confusément les **rocailles** du mur, des taches alternées - noir des smokings, blanc des épaules se penchaient sur la table verte.

— Hello Toto ! crièrent des voix.

Le baron était souvent Toto, à Shanghaï. 11 n'était pourtant venu là qu'à l'occasion, pour accompagner des amis; il n'était pas joueur. Les bras ouverts, l'air du bon-père-qui- retrouve-avec-joie-ses-enfants

— Bravo! Je suis ému de pouvoir me joindre à cette p'petite fête de famille...

Mais le croupier lança sa boule; l'attention quitta Clappique. Ici, il perdait de sa valeur: ceux-ci n'avaient pas besoin d'être distraits. Leurs visages étaient tous fixés par le regard à cette boule, dans une discipline absolue.

Il possédait cent dix-sept dollars.

hongo. [205]

Y, con el índice levantado, anunciador de verdad:

«He dicho: hongo.»

El chófer partía de nuevo.

«Porque, desde el punto de vista plástico, que es el de todos los buenos espíritus —continuaba Clappique, plantado en medio de la grava— este personaje exige un buen sombrero ***hongo***.»

El auto había partido. No se dirigía más que a la noche, y, como si ésta le hubiese respondido, el perfume de los bojes y de los **evónimos** subió del jardín, Aquel perfume amargo era Europa. El barón se palpó el bolsillo derecho, y, en lugar de su cartera, sintió su revólver: la cartera estaba en el bolsillo izquierdo. Miró las ventanas, no iluminadas, apenas distintas. «Reflexionemos...» Sabía que sólo se esforzaba por prolongar aquel instante, en el que el juego no estaba aún **entablado**, en el que la huida era aún posible. «Pasado mañana, si ha llovido, habrá aquí este olor, y tal vez esté yo muerto... ¿Muerto? ¿Qué digo? ¡Qué locura! ¡Ni una palabra! Yo soy inmortal.» Entró y subió al primer piso. Un ruido de fichas y la voz del *croupier* parecían elevarse y descender de nuevo, con los extractos de humo. Los *boys* dormían; pero los detectives _____ de la policía privada, con las manos en los bolsillos de la americana (la derecha extendida sobre el Colt), adosados a los umbrales de las puertas o paseando con indolencia, no dormían. Clappique llegó al gran salón; en una bruma de tabaco, donde brillaban confusamente las **rocallas** del muro, unas manchas alternas —negro de smokings y blanco de espaldas— se inclinaban sobre el tapete verde.

—¡Hello, Toto! —gritaron unas voces.

El barón era con frecuencia Toto, en Shanghai. Sólo había ido al acaso, por acompañar a los amigos: no era jugador. Con los brazos abiertos, tenía el aspecto de un buen padre que vuelve a encontrar con júbilo a sus hijos.

—¡Bravo! Estoy emocionado al poder agregarme a esta pequeña fiesta de familia...

Pero el *croupier* lanzó su bola; la atención abandonó a Clappique. Allí perdía su valor: los concurrentes no [206] tenían necesidad de ser distraídos. Sus rostros estaban fijados por la mirada en aquella bola, sujetos a una disciplina absoluta.

Poseía ciento diecisiete dólares. Jugar

Jouer sur les numéros eût été trop dangereux. Il avait choisi, d'avance, pair ou impair.

— Quelques sympathiques p'petits jetons, dit-il au distributeur.

— De combien?

— De vingt.

Il décida de jouer un jeton chaque fois; toujours pair. Il lui fallait gagner au moins trois cents dollars.

Il **misa**. Le 5 sortit. Perdu. Ni importance, ni intérêt. Il misa de nouveau, pair toujours. Le 2. Gagné. De nouveau. Le 7 : perdu. Puis, le 9 : perdu. Le 4 : gagné. Le 3 : perdu. Le 7, le 1 : perdu. Il perdait quatre-vingts dollars. Il ne lui restait qu'un jeton.

Sa dernière mise.

Il la lança de la main droite; il ne bougeait plus la [245] gauche, comme si l'immobilité de la boule eût fixé cette main liée à elle. Et pourtant, cette main le tirait vers lui-même. Il se souvint soudain. ce n'était pas la main qui le troublait, c'était la montre qu'il portait au poignet. Onze heures vingt-cinq. Il lui restait cinq minutes pour atteindre Kyo.

À l'avant-dernière mise, il avait été sûr de gagner; même s'il devait perdre, il ne pouvait perdre aussi vite. Il avait tort de ne pas attacher d'importance à sa première perte; elle était certainement de mauvais augure. Mais on gagne presque toujours sur la dernière mise; et impair venait de sortir trois fois de suite. Depuis son arrivée, pourtant, impair sortait plus souvent que pair, puisqu'il perdait... Changer, jouer impair? Mais quelque chose le poussait maintenant à demeurer passif, à subir: il lui sembla qu'il était venu pour cela. Tout geste eût été un sacrilège. Il laissa la mise sur pair.

Le croupier lança la boule. Elle partit mollement, comme toujours, sembla hésiter. Depuis le début, Clappique n'avait encore vu sortir ni rouge ni noire. Ces cases avaient maintenant les plus grandes chances. La boule continuait sa promenade. Que n'avait-il joué rouge? La boule allait moins vite. Elle s'arrêta sur le 2. Gagné.

Il fallait reporter les quarante dollars sur le 7, et jouer le numéro. C'était évident: désormais, il devait abandonner la bande (107). Il posa ses deux jetons,

sobre los números hubiera sido demasiado peligroso. Había elegido, de antemano, pares o impares.

—Unas simpáticas fichitas —dijo al distribuidor.

—¿De cuánto?

—De veinte.

Decidió jugar una ficha cada vez; siempre a los pares. Tenía que ganar, por lo menos, trescientos dólares.

Apuntó. Salió el 5. Había perdido. Aquello no tenía importancia ni interés. Apuntó de nuevo, también a los pares. El 2: había ganado. De nuevo. El 7: perdido. Luego, el 9: perdido. El 4: ganado. El 3: perdido. El 7, el 1: perdido. Perdía ochenta dólares. No le quedaba más que una ficha.

Su última jugada.

La lanzó con la mano derecha; ya no movía la izquierda, como si la inmovilidad de la bola estuviese fija en aquella mano, unida a ella. Y, sin embargo aquella mano le atraía hacia sí mismo. Se acordó, de pronto: no era la mano lo que le estorbaba, era el reloj, que llevaba en la muñeca. Las once y veinticinco. Le quedaban cinco minutos para encontrar a Kyo.

Durante la antepenúltima jugada, había estado seguro de ganar; y, aunque debiera perder, no podía perder tan de prisa. Había hecho mal en no conceder importancia a su primera pérdida; era, seguramente, de mal agüero. Pero casi siempre se gana en la última jugada, y los impares acababan de salir tres veces seguidas. Desde su llegada, no obstante, los impares salían con más frecuencia que los pares, puesto que perdía... ¿Qué resolver? ¿Cambiar y jugar a los impares? Pero algo le impulsaba ahora a permanecer pasivo, a soportar: le pareció que había ido tan sólo para eso. Todo gesto hubiera sido un sacrilegio. Dejó su puesta en los pares.

El *croupier* lanzó la bola. Partió blandamente, como siempre, y pareció vacilar. Desde el comienzo, Clappique no había visto salir todavía ni rojo ni negro. Aquellas [207] casillas tenían entonces las mayores probabilidades. La bola continuaba su paseo. ¿Que no había jugado rojo? La bola iba más despacio. Se detuvo en el 2. Había ganado.

Había que trasladar los cuarenta dólares al 7 y jugar el número. Era evidente: para lo sucesivo, debía abandonar la banda. Puso sus dos fichas, y

107 *(p. 246). Jouer le numéro... abandonner la bande:* à la roulette, miser sur *la bande*

(les cases à l'extérieur, au bord de la table), c'est multiplier ses chances (pair ou impair), mais ne pouvoir gagner qu'une somme égale à la mise; « jouer le numéro » , c'est réduire ses chances, mais multiplier d'autant les gains (ici sept fois la mise: quatorze jetons pour deux jetons posés sur le numéro gagnant).

et gagna. Quand le croupier poussa vers lui quatorze jetons, quand il les toucha, il découvrit avec stupéfaction qu'il pouvait gagner: ce n'était pas une imagination, une loterie fantastiques aux gagnants inconnus. Il lui sembla soudain que la banque lui devait de l'argent non parce qu'il avait misé sur le numéro gagnant, non parce qu'il avait d'abord [246] perdu; mais de toute éternité, à cause de la fantaisie et de la liberté de son esprit; - que cette boule mettait le hasard à son service pour payer toutes les dettes du sort. Pourtant, s'il jouait de nouveau un numéro, il perdait. Il laissa deux cents dollars sur impair, et perdit.

ganó. Cuando el *croupier* arrojó hacia él catorce fichas y cuando él las tocó, descubrió con estupefacción que podía ganar; no era aquello una imaginación, una lotería fantástica de ganadores desconocidos. Le pareció, de pronto, que la banca le debía dinero; no porque había apuntado al número que ganaba, ni porque primeramente había perdido, sino desde toda la eternidad, a causa de la fantasía y de la libertad de su espíritu; porque aquella bola ponía a la casualidad a su favor para pagar todas las deudas de la suerte. Sin embargo, si jugaba de nuevo un número, perdería. Dejó doscientos dólares en los impares —y perdió.

Révolté, il quitta la table un instant, et s'approcha de la fenêtre.

Indignado, abandonó la mesa un instante y se aproximó a la ventana.

Dehors, la nuit. Sous les arbres, les feux rouges des lanternes arrière des autos. Malgré les vitres il entendit une grande confusion de voix, des rires, et tout à coup, sans en distinguer les paroles, une phrase dite sur le ton de la colère. Des passions... Tous ces êtres qui passaient dans la brume, de quelle vie imbécile et **flasque** vivaient-ils? Pas même des ombres; des voix dans la nuit. C'était dans cette salle que le sang affluait à la vie. Ceux qui ne jouaient pas n'étaient pas des hommes. Tout son passé n'était-il qu'une longue folie? Il revint à la table.

Fuera, la noche. Bajo los árboles, las luces rojas de las linternas en las traseras de los autos. A pesar de los cristales, oyó una gran confusión de voces y de risas, y, de pronto, sin distinguir las palabras, una frase pronunciada con entonación de cólera. Pasiones... Todos aquellos seres que atravesaban la bruma, ¿de qué vida imbécil y **fofa** vivían? Ni siquiera unas sombras: unas voces en la noche. Era en aquella sala donde la sangre afluía a la vida. Los que no jugaban no eran hombres. ¿Todo su pasado, no sería más que una prolongada locura? Volvió a la mesa.

Il misa soixante dollars sur pair, de nouveau. Cette boule dont le mouvement allait faiblir était un destin, et d'abord son destin. Il ne luttait pas contre une créature, mais contre une espèce de dieu, et ce dieu, en même temps, était lui-même. La boule repartit.

Puso sesenta dólares en los pares, de nuevo. Aquella bola, cuyo movimiento iba a debilitarse, era un destino, y, desde luego, su destino. No luchaba contra una criatura, sino contra una especie de dios; y aquel dios, al mismo tiempo, era él mismo. La bola volvió a partir.

Il retrouva aussitôt le bouleversement passif qu'il cherchait: de nouveau, il lui sembla saisir sa vie, la suspendre à cette boule dérisoire. Grâce à elle, il assouvissait ensemble, pour la première fois, les deux Clappique qui le formaient, celui qui voulait vivre et celui qui voulait être détruit. Pourquoi regarder la montre? II rejetait Kyo dans un monde de songes; il lui semblait nourrir cette boule, non plus d'enjeux, mais de sa propre vie - ne voyant pas Kyo, il perdait toute chance de retrouver de l'argent - et de celle d'un autre; et que cet autre l'ignorât donnait [247] à la boule, dont les courbes s'amollissaient, la vie des conjonctions d'astres, des maladies mortelles, de tout ce à quoi les hommes croient leurs destinées suspendues. Qu'avait à voir avec l'argent cette boule qui hésitait au bord des trous comme un **museau** et par quoi il étreignait son propre destin, le seul moyen qu'il eût jamais trouvé de

Recuperó en seguida el desnivel pasivo que buscaba: de nuevo le pareció tomar su vida y suspenderla de aquella bola irrisoria. Gracias a ella, saciaba a un tiempo, por primera vez, a los dos Clappique que le formaban: el que quería vivir y el que quería ser destruido. ¿Para qué mirar [208] el reloj? Relegaba a Kyo en un mundo de ensueños. Le parecía alimentar a aquella bola, no ya con jugadas, sino con su propia vida —si no veía a Kyo, perdía toda posibilidad de encontrar dinero— y con la de otro; y, que aquel otro lo ignorase, prestaba a la bola, cuyas curvas se ablandaban, la vida de las conjunciones de los astros, de las enfermedades crónicas, de todo de cuanto los hombres creen pendiente su destino. ¿Qué tenía que ver con el dinero aquella bola, que vacilaba en los bordes de los agujeros, como un **hocico**, y por medio de la cual estrechaba él su propio destino, único medio que había encontrado para

se posséder luimême ! Gagner, non plus pour s'enfuir, mais pour rester, pour risquer davantage, pour que l'enjeu de sa liberté conquise rendit le geste plus absurde encore! Appuyé sur l'avant-bras, ne regardant même plus la boule qui continuait son chemin de plus en plus lent, frémissant des muscles du mollet et des épaules, il découvrait le sens même du jeu, la frénésie de perdre.

poseerse a sí mismo? ¡Ganar; no ya para irse, sino para quedarse, para arriesgar más, para que la puesta de su libertad conquistada hiciese el gesto más absurdo aún! Apoyado sobre el antebrazo; sin mirar ya siquiera a la bola, que continuaba su camino, cada vez más lenta; temblándole los músculos de las pantorrillas y de los hombros, descubría el sentido mismo del juego, el frenesí de perder.

5.

Presque tous perdaient; la fumée emplit la salle en même temps qu'une détente désolée des nerfs et le bruit des jetons ramassés par le râteau. Clappique savait qu'il n'avait pas fini. Pourquoi conserver ses dix-sept dollars? Il sortit le billet de dix et le remit sur pair.

Casi todos perdían; el humo llenó la sala, al mismo tiempo que una distensión desolada de los nervios y el sonido de las fichas, recogidas por la raqueta. Clappique sabía que no había acabado. ¿Para qué conservar sus diecisiete dólares? Sacó el billete de diez y lo colocó en los pares.

Il était tellement assuré qu'il perdait qu'il n'avait pas joué tout - comme pour pouvoir se sentir perdre plus longtemps. Dès que la boule commença à hésiter, sa main droite la suivit, mais la gauche resta fixée à la table. Il comprenait maintenant la vie intense des instruments de jeu: cette boule n'était pas une boule comme une autre - comme celles dont on ne sert pas pour jouer; l'hésitation même de son mouvement vivait : ce mouvement à la fois inéluctable et mou tremblait ainsi parce que des vies lui étaient liées. Pendant qu'elle tournait, aucun joueur ne tirait sur sa cigarette allumée. La boule entra dans une alvéole rouge, en ressortit, erra encore, [248] entra dans celui du 9. De sa main gauche posée sur la table, Clappique esquissa imperceptiblement le geste de l'en arracher. Il avait une fois de plus perdu.

Estaba de tal modo seguro de que perdería, que no lo había jugado todo —como para poder sentirse perder más tiempo—. En cuanto la bola comenzó a vacilar, su mano derecha la siguió, pero la izquierda permanecía quieta en la mesa. Ahora comprendía la vida intensa de los instrumentos de juego: aquella bola no era una bola como otra cualquiera —momo esas que no se emplean para jugar—: la vacilación misma de su movimiento vivía. Aquel movimiento, a la vez ineluctible y blando, temblaba así porque unas vidas influían en él. Mientras la bola daba vueltas, ningún jugador entró en un alvéolo rojo, volvió a salir, erró aún, entró en el del número 9. Con su mano izquierda apoyada sobre la mesa. Clappique esbozó imperceptiblemente el ademán de querer arrancarla. Había perdido una vez más. [209]

Cinq dollars sur pair: le dernier jeton, de nouveau.

Cinco dólares a los pares: la última ficha, de nuevo.

La boule lancée parcourait de grandes circonférences, pas encore vivante. La montre, pourtant, en détournait le regard de Clappique. Il ne la portait pas sur le poignet, mais dessous, là où l'on prend le pouls. Il posa sa main à plat sur la table et parvint à ne plus voir que la boule. Il découvrait que le jeu est un suicide sans mort; il lui suffisait de poser là son argent, de regarder cette boule et d'attendre, comme s'il eût attendu après avoir avalé un poison; poison sans cesse renouvelé, avec l'orgueil de le prendre. La boule s'arrêta sur le 4. Gagné.

La bola lanzada recorría grandes circunferencias, no viva todavía. El reloj, sin embargo, desviaba la mirada de Clappique. No lo llevaba sobre la muñeca, sino debajo, en el sitio donde se toma el pulso. Apoyó la mano de plano sobre la mesa, y llegó a no ver nada más que la bola. Descubría que el juego es un suicidio sin muerte: le bastaba poner allí su dinero, contemplar aquella bola y esperar, como habría esperado después de haber ingerido un veneno; veneno renovado sin cesar, con el orgullo de tomarlo. La bola se detuvo en el 4. Había ganado.

Le gain lui fut presque indifférent. Pourtant, s'il eût perdu... Il gagna une fois encore, perdit une fois. Il lui restait de nouveau quarante dollars, mais il voulait retrouver le **bouleversement** du dernier enjeu. Les mises s'accumulaient sur le rouge qui n'était pas sorti depuis longtemps. Cette case,

La ganancia le fue casi indiferente. Sin embargo, si hubiera perdido... Ganó una vez más, y perdió otra vez. Le quedaban de nuevo cuarenta dólares; pero quería recuperar el **desnivel** de la última jugada. Las puestas se acumulaban sobre el rojo, que no había salido desde hacía mucho tiempo. Aquella casi-

vers quoi convergeaient les regards de presque tous les joueurs, le fascinait lui aussi; mais quitter pair lui semblait abandonner le combat. Il garda pair, misa les quarante dollars. Aucun enjeu, jamais, ne vaudrait celui-là: Kyo n'était peut-être pas encore parti : dans dix minutes, il ne pourrait sûrement plus le rattraper; mais, maintenant, peut-être le pouvait-il encore. Maintenant, maintenant, il jouait ses derniers sous, sa vie, et celle d'un autre, surtout celle d'un autre. Il savait qu'il livrait Kyo; c'était Kyo qui était enchaîné à cette boule, à cette table, et c'était lui. Clappique, qui était cette boule maîtresse de tous et de lui-même - de lui qui cependant la regardait, vivant comme il n'avait jamais vécu, hors de lui, épuisé par une honte vertigineuse.

[249]

Il sortit à une heure: le « cercle » fermait. Il lui restait vingt-quatre dollars. L'air du dehors l'apaisa comme celui d'une forêt. La brume était beaucoup plus faible qu'à onze heures. Peut-être avait-il plu : tout était mouillé. Bien qu'il ne vît dans la nuit ni les buis ni les fusains, il devinait leur feuillage sombre par leur odeur amère. « Il est rr-marquable, pensat-il, qu'on ait tellement dit que la sensation du joueur naît par l'espoir du gain! C'est comme si on disait que les hommes se battent en duel pour devenir champions d'escrime... » Mais la sérénité de la nuit semblait avoir chassé avec le brouillard toutes les inquiétudes, toutes les douleurs des hommes. Pourtant, des salves, au loin. « On a recommencé à fusiller... »

Il quitta le jardin, s'efforçant de ne pas penser à Kyo, commença à marcher. Déjà les arbres étaient rares. Tout à coup, à travers ce qu'il restait de brume, apparut à la surface des choses la lumière mate de la lune. Clappique leva les yeux. Elle venait de surgir d'une grève déchirée de nuages morts et dérivait lentement dans un trou immense, sombre et transparent comme un lac avec ses profondeurs pleines d'étoiles. Sa lumière de plus en plus intense donnait à toutes ces maisons fermées, à l'abandon total de la ville, une vie extraterrestre comme si l'atmosphère de la lune fût venue s'installer dans ce grand silence soudain avec sa clarté. Pourtant, derrière ce décor d'astre mort, il y avait des hommes. Presque tous dormaient et la vie inquiétante du sommeil s'accordait à cet abandon de cité engloutie comme si elle eût été, elle aussi, la vie d'une autre planète. « Il y a dans *Les Mille et Une Nuits* des p'petites villes pleines de dormeurs, abandonnées depuis des siècles avec leurs mosquées sous la lune, [250] des villes-au-désert-dormant...

lla, hacia la cual convergían las miradas de casi todos los jugadores, le fascinaba a él también; pero abandonar los pares le parecía abandonar el combate. Conservó los pares y puso los cuarenta dólares. Ninguna jugada valdría nunca lo que aquélla. Kyo no se habría ido aún; quizá dentro de diez minutos, ya no podría, seguramente, atraparlo; pero, a la sazón, acaso aún lo consiguiera. Ahora, ahora se jugaba sus últimas monedas, su vida y la del otro: sobre todo, la del otro. Sabía que peligraba Kyo; era Kyo el que estaba encadenado a aquella bola y aquella mesa, y era él, Clappique, quien era aquella bola, dueña de todos y de él mismo —de él, que, sin embargo, la veía, viva como él jamás había vivido, fuera de él, agotado por una vergüenza vertiginosa.

Salió a la una: el «círculo» se cerraba. Le quedaban veinticuatro dólares. El aire de fuera le apaciguó, como el de un bosque. La bruma era mucho más débil que a las once. Quizás hubiera llovido: todo estaba mojado. Aunque no veía, en la oscuridad, los bojes y los evónimos, adivinaba su follaje sombrío por el olor amargo. «Es notable —pensó— que se haya dicho tantas veces que la sensación del jugador nace con la esperanza de la ganancia. Es como si se dijese que los hombres se [210] baten en duelo para hacerse campeones de esgrima...» Pero la serenidad de la noche parecía haber disipado, con la niebla, todas las inquietudes y todos los dolores de los hombres. Sin embargo, sonaban descargas, a lo lejos. «Se ha comenzado a fusilar...»

Abandonó el jardín, esforzándose por no pensar en Kyo, y comenzó a caminar. Ya los árboles eran raros. De pronto, a través de lo que quedaba de bruma, apareció sobre la superficie de las cosas la luz mate de la luna. Clappique levantó los ojos. La luna acababa de surgir de una playa desgarrada de nubes muertas, y derivaba con lentitud por un agujero inmenso, sombrío y transparente, como un lago con sus profundidades llenas de estrellas. Su luz, cada vez más intensa, prestaba a todas aquellas casas cerradas, en el abandono total de la ciudad, una vida extraterrestre, como si la atmósfera de la luna hubiese ido a instalarse de pronto en aquel gran silencio, con su claridad. Sin embargo, tras aquel decorado de astro muerto, había hombres. Casi todos dormían, y la vida inquietante del sueño armonizaba con aquel abandono de ciudad sumergida, como si recibiese, también ella, la vida de otro planeta. «En *Las mil y una noches,* hay pequeñas ciudades llenas de durmientes abandonadas desde hace muchos siglos, con sus mezquitas bajo la luna, las ciudades del desierto dormido... Lo cual no

N'empêche que je vais peut-être crever. » La mort, sa mort même, n'était pas très vraie dans cette atmosphère si peu humaine qu'il s'y sentait intrus. Et ceux qui ne dormaient pas? « II y a ceux qui lisent. Ceux qui se rongent. (Quelle belle expression!) Ceux qui font l'amour. » La vie future frémissait derrière tout ce silence. Humanité enragée, que rien ne pouvait délivrer d'elle-même! L'odeur des cadavres de la ville chinoise passa, avec le vent qui se levait à nouveau. Clappique dut faire effort pour respirer: l'angoisse revenait. II supportait plus facilement l'idée de la mort que son odeur. Celle-ci prenait peu à peu possession de ce décor qui cachait la folie du monde sous un apaisement d'éternité, et, le vent soufflant toujours sans le moindre sifflement, la lune atteignit la grève opposée et tout retomba dans les ténèbres. « Comme un rêve... » Mais la terrible odeur le rejetait à la vie, à la nuit anxieuse où les réverbères tout à l'heure brouillés faisaient de grands ronds tremblotants sur les trottoirs où la pluie avait effacé les pas.

Où aller? Il hésitait. Il ne pourrait oublier Kyo s'il essayait de dormir. Il parcourut maintenant une rue de petits bars, bordels minuscules aux enseignes rédigées dans les langues de toutes les nations maritimes. Il entra dans le premier.

Il s'assit près de la vitre. Les trois servantes - une métisse, deux blanches - étaient assises avec des clients, dont l'un se préparait à partir. Clappique attendit, regarda au-dehors: rien, pas même un marin. Au loin, des coups de fusil. Il sursauta, exprès. une solide servante blonde, libérée, venait de s'asseoir à côté de lui. « Un Rubens (108), pensa-t-il, mais pas parfait: elle doit être de Jordaens (109). Pas [251] un mot... » Il fit tourner son chapeau sur son index, à toute vitesse, le fit sauter, le rattrapa par les bords avec délicatesse et le posa sur les genoux de la femme.

— Prends soin, chère amie, de ce p'petit chapeau. C'est le seul à Shanghaï. De plus il est apprivoisé...

La femme s'épanouit: c'était un rigolo. Et la gaieté donna une vie soudaine à son visage, jusque-là figé.

— On boit, ou on monte? demanda-t-elle.

— Les deux.

Elle apporta du schiedam (110). « C'était une spécialité de la maison. »

impediría, quizá, que yo reviente.» La muerte, su muerte misma, no era muy verdadera en aquella atmósfera tan poco humana, en la que se sentía intruso. ¿Y los que no dormían? «Hay los que leen. Los que se corroen. (¡Qué bella expresión!) Los que hacen el amor.» La vida futura vibraba tras todo aquel silencio. ¡Humanidad rabiosa, a la que nada podía librar de sí misma! El olor de los cadáveres de la ciudad china pasó con el viento que de nuevo se levantaba. Clappique tuvo que hacer un esfuerzo para respirar: volvía la angustia. Soportaba con más facilidad la idea de la muerte que su olor. Éste iba tomando posesión poco a poco de aquel decorado que escondía la locura del mundo bajo su apaciguamiento de eternidad, y, soplando siempre el viento, sin el menor silbido, la luna alcanzó la plaza opuesta y todo volvió a caer en las tinieblas. [211] «¿Es un sueño?» Pero el terrible olor le restituía a la vida, a la noche ansiosa, en la que los reverberos, antes empañados por la niebla, ponían grandes redondeles sobre las aceras, donde la lluvia había desvanecido las pisadas.

¿Adónde ir? Vacilaba. No podría olvidar a Kyo, si trataba de dormir. Recorría, ahora, una calle de modestos bares, burdeles minúsculos con los letreros redactados en las lenguas de todas las naciones. Entró en el primero.

Se sentó junto a las vidrieras. Las tres camareras —una mestiza y dos blancas— estaban sentadas con unos clientes, uno de los cuales se disponía a marcharse. Clappique esperó y miró hacia afuera: nada; ni siquiera un marino. A lo lejos, unos tiros de fusil. Se sobresaltó, ex profeso: una sólida camarera rubia, liberada, iba a sentarse a su lado. «Un Rubens —pensó—; pero no perfecto: debe de ser de Jordaens. Ni una palabra...» Comenzó a dar vueltas a su sombrero con el índice, a toda velocidad, lo hizo saltar, volvió a cogerlo por los bordes con delicadeza y lo colocó sobre las rodillas de la mujer.

—Ten cuidado, querida amiga, de este sombrerito. Es único en Shanghai. Además, está domesticado...

La mujer se regocijó: era un bromista. Y la alegría prestó una vida súbita a su semblante, hasta entonces inexpresivo.

—¿Se bebe o se sube? —preguntó.

—Las dos cosas.

Trajo *Schiedam.* Constituía «una especialidad de la casa».

108 *(p. 251). Rubens (1577-1640) : peintre* flamand dont les peintures témoignent d'un goût certain pour les femmes « solides », aux formes généreuses.

109 (p. *251). Jordaens* (1593-1678) : ce peintre flamand, qui fut un temps le collaborateur de Rubens, et qui aimait également peindre des femmes plantureuses, n'a pas, si l'on en croit le verdict de la postérité, le talent de Rubens : de là le jugement « éclairé » de Clappique, expert ès arts.

110 *(p. 252). Schiedam (étym.: genièvre de Schiedam,* du nom d'une ville néerlandaise): genièvre, eau-de-vie de grain, surtout consommée aux Pays-Bas, en Belgique et dans le nord de la France.

— Sans blague? demanda Clappique.

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute?

— Tu as des ennuis?

Elle le regarda. Avec les rigolos, il fallait se méfier. Pourtant il était seul, il n'avait personne à amuser; et il ne semblait vraiment pas se moquer d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on ait d'autre, dans une vie pareille.

— Tu fumes?

— L'opium est trop cher. On peut se faire piquer, bien sûr, mais j'ai peur: avec leurs sales aiguilles on attrape des abcès et si on a des abcès, la maison vous fout dehors. Il y a dix femmes pour une place. Et pouis...

« Flamande », pensa-t-il... Il lui coupa la parole

— On peut avoir de l'opium pas trop cher. Je paie celui-ci deux dollars septante-cinq.

— Tu es du Nord aussi?

Il lui donna une boîte sans répondre. Elle lui était reconnaissante - de rencontrer un compatriote, et de ce don.

— C'est encore trop cher pour moi... Mais celui-là ne m'aura pas coûté cher. J'en mangerai cette nuit. [252]

— Tu n'aimes pas fumer?

— Tu crois donc que j'ai une pipe? Qu'est-ce que tu t'imagines ?

Elle sourit avec amertume, contente encore cependant. Mais la méfiance habituelle revint

— Pourquoi tu me la donnes ?

— Laisse... Ça me fait plaisir. J'ai été « du milieu »...

En effet, il n'avait pas l'air d'un miché (111). Mais il n'était certainement plus « du milieu » depuis longtemps. (Il avait parfois besoin de s'inventer des biographies complètes, mais rarement.) Elle se rapprocha de lui, sur la banquette.

— Simplement, essaie d'être gentille: ce sera la dernière fois que je

111 *(p. 253). Miché (ou micheton): arg.* Un cave, un niais, un homme facile à duper.

—¿Sin bromas? —preguntó Clappique.

Ella se encogió de hombros.

—¿Qué quieres que me importe a mí eso?

—¿Te aburres?

Ella le miró. De los bromistas había que desconfiar. Sin embargo, pensándolo bien, iba solo, y no había nadie que pudiera reírse; verdaderamente, no parecía burlarse de ella.

—¿Qué otra cosa quieres que haga una, con una vida como ésta?

—¿Fumas? [212]

—El opio es demasiado caro. Se puede mandar picar, desde luego; pero tengo miedo: con las agujas sucias se atrapan abscesos; y, si tiene una abscesos, la casa nos pone en la calle. Hay diez mujeres esperando una plaza. Además. . .

«Flamenca» —pensó...— Le cortó la palabra.

—Se puede obtener opio que no sea demasiado caro. Yo pago del de dos dólares setenta y cinco.

—¿Tú eres del Norte, también?

Le dio una caja, sin responder. Ella estaba reconocida —de encontrar a un compatriota y de aquel obsequio.

—Todavía es demasiado caro para mí... Pero éste no me habrá costado caro. Comeré esta noche.

—¿No te gusta fumar?

—¿Tú crees que tengo pipa? ¿Qué es lo que te imaginas?

Sonrió con amargura, satisfecha, no obstante. Pero la desconfianza habitual volvió.

—¿Por qué me la das?

—Déjalo... Eso me causa placer. He estado en «el centro»...

En efecto: no tenía el aspecto de «miché». Pero ya no estaba en «el centro», desde hacía mucho tiempo. (A veces, tenía necesidad de inventarse biografías completas, aunque pocas, cuando la sexualidad entraba en juego.) La mujer se acercó a él, sobre la banqueta.

—Sencillamente, procura ser amable: ésta será la última vez que me acueste

coucherai avec une femme...

— Pourquoi ça?

Elle était d'intelligence lente, mais non stupide.

— Tu veux te tuer?

Ce n'était pas le premier. Elle prit entre ses mains celle de Clappique posée sur la table et l'embrassa, d'un geste gauche et presque maternel.

— C'est dommage...

« Et tu veux monter? »

Elle avait entendu dire que ce désir venait parfois aux hommes, avant la mort. Mais elle n'osait pas se lever la première: elle eût cru rendre son suicide plus proche. Elle avait gardé sa main entre les siennes. **Affalé** sur la banquette, jambes croisées et bras collés au corps comme un insecte frileux, nez en avant, il la regardait de très loin, malgré le contact des corps. Bien qu'il eût à peine bu, il était ivre de ce mensonge, de cette chaleur, de l'univers fictif qu'il créait. Quand il disait qu'il se tuerait, il ne se croyait pas; mais, puisqu'elle le croyait, il entrait dans un monde où la vérité n'existait plus. Ce n'était [253] ni vrai, ni faux, mais vécu. Et puisque n'existaient ni son passé qu'il venait d'inventer, ni le geste élémentaire et supposé si proche sur quoi se fondait son rapport avec cette femme, rien n'existait. Le monde avait cessé de peser sur lui. Délivré, il ne vivait plus que dans l'univers romanesque qu'il venait de créer, fort du lien qu'établit toute pitié humaine devant la mort. La sensation d'ivresse était telle que sa main trembla. La femme le sentit et crut que c'était d'angoisse.

— Il n'y a pas moyen... d'arranger ça?

— Non.

Le chapeau, posé sur le coin de la table, semblait le regarder avec ironie. Il l'envoya sur la banquette d'une **chiquenaude**.

— Histoire d'amour? demanda-t-elle encore.

Une salve crépita au loin. « Comme s'il n'y en avait pas assez qui mourront cette nuit », pensa-t-elle.

con una mujer...

—¿Por qué?

Era de inteligencia lenta, pero no estúpida. Después de haber preguntado, comprendió.

—¿Te quieres matar?

No era el primero. Tomó entre sus manos la de Clappique, que estaba apoyada sobre la mesa, y se la besó, con un ademán torpe y casi maternal.

—Es una lástima...

—¿Y quieres subir?

Había oído decir que aquel deseo se les presentaba algunas veces a los hombres antes de la muerte. Pero no se atrevía a levantarse la primera: hubiera creído que le [213] hacía su suicidio más cercano. Había conservado la mano entre las suyas. **Aferrado** a la banqueta, con las piernas cruzadas y los brazos pegados al cuerpo, como un insecto friolento, con la nariz hacia adelante, Clappique la contemplaba desde muy lejos, a pesar del contacto de los cuerpos. Aunque apenas había bebido, estaba ebrio de aquella mentira, de aquel calor, del universo ficticio que creaba. Cuando decía que iba a matarse, no se creía; pero puesto que ella lo creía, entraba en un mundo donde la verdad ya no existía. Aquello no era ni verdadero ni falso, sino vivido. Y, puesto que no existían en su pasado, que acababa de inventar, en el gesto elemental y que se suponía tan próximo, en el cual se fundaban sus relaciones con aquella mujer, nada existía. El mundo había dejado de pesar sobre él. Libertado, ya no vivía más que en el universo novelesco que acababa de crear, fuerte por la unión que establece toda piedad humana ante la muerte. La sensación de embriaguez era tal, que su mano tembló. La mujer lo notó, y creyó que aquella era la angustia.

—¿No hay medio de arreglar... eso?

—No.

El sombrero, colocado en una esquina de la mesa, parecía contemplarle con ironía. Lo trasladó a la banqueta, **para no verlo**.

—¿Historia de amor? —preguntó ella de nuevo.

Una descarga crepitó a lo lejos. «Como si no hubiera habido bastante con los que tenían que morir aquella noche» —pensó.

Il se leva sans avoir répondu. Elle crut que sa question appelait en lui des souvenirs. Malgré sa curiosité, elle eut envie de s'excuser, mais n'osa pas. Elle se leva aussi. Ils montèrent.

Clappique se levantó sin haber respondido. Ella creyó que su pregunta le despertaba recuerdos. A pesar de su curiosidad, le dieron ganas de pedirle perdón; pero no se atrevió. Se levantó también. Deslizando la mano por debajo del mostrador, sacó un paquete (un inyector y unos paños) de entre dos frascos. Subieron.

Quand il sortit - il ne se retournait pas, mais savait qu'elle le suivait du regard à travers la vitre ni son esprit ni sa sensualité n'étaient assouvis. La brume était revenue. Après un quart d'heure de marche (l'air frais de la nuit ne le calmait pas), il s'arrêta devant un bar portugais. Les vitres n'en étaient pas **dépolies**. À l'écart des clients, une maigre brune aux yeux très grands, les mains sur les seins comme pour les protéger, contemplait la nuit. Clappique la regarda sans bouger. « Je suis comme les femmes qui ne savent pas ce qu'un nouvel amant tirera d'elles... Allons nous suicider avec celle-ci. »

Cuando salió —no se volvía, pero sabía que ella le seguía con la mirada, a través de las vidrieras—, ni su espíritu ni su sensualidad estaban saciados. Había vuelto la bruma. Después de un cuarto de hora de marcha (el aire fresco de la noche no lo calmaba), se detuvo delante de un bar portugués. Los vidrios no estaban **esmerilados**. [214] Separada de los clientes, una morena delgada, de ojos muy grandes, con las manos sobre los senos, como para protegerlos, contemplaba la noche. Clappique la miró sin moverse. «Soy como las mujeres, que no saben lo que un nuevo amante exigirá de ellas... Vamos a suicidarnos con ésta.»

11 heures 30.

8

Las 11 y 30

Dans le **chahut** du *Black Cat,* Kyo et May avaient attendu.

En la **baraúnda** del *Black-Cat,* Kyo y May habían estado esperando.

Les cinq dernières minutes. Déjà ils eussent dû être partis. Que Clappique ne fût pas venu étonnait Kyo (il avait réuni pour lui presque deux cents dollars) mais non à l'extrême: chaque fois que Clappique agissait ainsi il se ressemblait à tel point qu'il ne surprenait qu'à demi ceux qui le connaissaient. Kyo l'avait tenu d'abord pour un extravagant assez pittoresque, mais il lui était reconnaissant de l'avoir averti, et se prenait peu à peu pour lui d'une sympathie réelle. Pourtant, il commençait à douter de la valeur du renseignement que le baron lui avait transmis, et ce rendez-vous manqué l'en faisait douter davantage.

Los últimos cinco minutos. Ya debieran haberse ido. A Kyo le extrañaba que no hubiera acudido Clappique (había reunido para él cerca de doscientos dólares), aunque no del todo: cada vez que Clappique obraba así, se parecía a sí mismo hasta tal punto, que sólo sorprendía a medias a los que le conocían. Kyo le había considerado en un principio como un extravagante bastante pintoresco; pero le estaba agradecido de que le hubiera avisado, e iba sintiendo poco a poco hacia él una simpatía real. Sin embargo, comenzaba a dudar del valor de la noticia que el barón le había transmitido, y el haber faltado a aquella cita le hacía dudar más aún.

Bien que le fox-trot ne fût pas terminé, un grand mouvement se fit vers un officier de Chang-Kaï-Shek qui venait d'entrer: des couples abandonnèrent la danse, s'approchèrent, et, bien que Kyo n'entendît rien, il devina qu'il s'agissait d'un événement capital. Déjà May se dirigeait vers le groupe: au *Black Cat,* une femme était suspecte de tout, donc de rien. Elle revint très vite.

Aunque el fox-trot no se había terminado, se produjo gran revuelo hacia un oficial de Chiang Kaishek, que acababa de entrar: unas parejas abandonaron el baile, se acercaron y, aunque Kyo no oyó nada, adivinó que se trataba de un acontecimiento capital. May se dirigía ya hacia el grupo. En el *Black-Cat,* una mujer era sospechosa de todo, y, por consiguiente, de nada. Volvió muy pronto.

— Une bombe a été lancée sur la voiture de Chang-Kaï-Shek, lui dit-elle à voix basse. Il n'était pas dans la voiture.

—Una bomba ha sido arrojada al coche de Chiang Kaishek —le dijo, en voz baja—. Él no iba en el coche.

— Le meurtrier? demanda Kyo.

—¿Y el asesino? —preguntó Kyo.

Elle retourna vers le groupe, revint suivie d'un type qui voulait à toute force qu'elle dansât avec lui, [255] mais qui

May volvió al grupo, seguida de un sujeto que quería a toda costa que bailase con él, pero que la

l'abandonna dès qu'il vit qu'elle n'était pas seule.

— Échappé, dit-elle

— Souhaitons-le...

Kyo savait combien ces informations, presque toujours, étaient inexactes. Mais il était peu probable que Chang-Kaï-Shek eût été tué. l'importance de cette mort-là eût été telle que l'officier ne l'eût pas **ignorée**. « Nous saurons au Comité militaire, dit Kyo. Allons-y tout de suite ».

Il souhaitait trop que Tchen se fût évadé pour en douter pleinement. Que Chang-Kaï-Shek fût encore à Shanghaï ou déjà parti pour Nankin, l'attentat manqué donnait une importance capitale à la réunion du Comité militaire. Pourtant, qu'en attendre? Il avait transmis l'affirmation de Clappique, dans l'après-midi, à un Comité central sceptique et s'efforçant de l'être: le coup de force confirmait trop les thèses de Kyo pour que sa confirmation par lui ne perdît de sa valeur. D'ailleurs, le Comité jouait l'union, non la lutte: quelques jours plus tôt, le chef politique des rouges et l'un des chefs des bleus avaient prononcé à Shanghaï des discours touchants. Et l'échec de la prise de la concession japonaise par la foule, à Han-Kéou, commençait à montrer que les rouges étaient paralysés dans la Chine centrale même; les troupes mandchoues marchaient sur Han-Kéou, qui devrait les combattre avant celles de Chang-Kaï-Shek... Kyo avançait dans le brouillard, May à son côté, sans parler. Si les communistes devaient lutter cette nuit, ils pourraient à peine se défendre. Leurs dernières armes livrées ou non, comment combattraient-ils, un contre dix, en désaccord avec les instructions du Parti communiste chinois, contre une armée qui leur opposerait ses [256] corps de volontaires bourgeois armés à l'européenne et disposant de l'avantage de l'attaque? Le mois dernier, toute la ville était pour l'armée révolutionnaire unie; le dictateur avait représenté l'étranger, la ville était xénophobe; l'immense petite bourgeoisie était démocrate, mais non communiste; l'armée, cette fois, était là, menaçante, non en fuite vers Nankin; Chang-Kaï-Shek n'était pas le bourreau de Février, mais un héros national, sauf chez les communistes. Tous contre la police, le mois dernier; les communistes contre l'armée aujourd'hui. La ville serait neutre, plutôt favorable au général. A peine pourraient-ils défendre les quartiers ouvriers; Chapeï, peut-être? Et ensuite?... Si Clappique s'était

abandonó en cuanto vio que no estaba sola.

—Ha escapado —dijo.

—Deseémoslo...

Kyo sabía cuán inexactas eran casi siempre aquellas [215] informaciones. Pero era poco probable que Chiang Kaishek hubiese sido muerto: la importancia de aquella muerte hubiera sido tal, que el oficial no la habría **ignorado**. «Nos enteraremos en el Comité militar —dijo Kyo—. Vamos allá en seguida.»

Deseaba demasiado que Chen se hubiera evadido para dudarlo plenamente. Que Chiang Kaishek estuviese aún en Shanghai o que ya hubiese salido para Nankín, el atentado frustrado daba una importancia capital a la reunión del Comité militar. Sin embargo, ¿qué esperar de ella? Había transmitido la afirmación de Clappique, aquella tarde, a su Comité central escéptico, que se esforzaba por serlo: aquel golpe confirmaba demasiado las tesis de Kyo para que su confirmación por él no perdiese su valor. Además, el Comité representaba la unión, y no la lucha. Algunos días antes, el jefe político de los rojos y uno de los jefes de los azules habían pronunciado en Shanghai sendos discursos conmovedores. Y el fracaso de la toma de la concesión japonesa por la multitud, en Han-Kow, comenzaba a mostrar que los rojos estaban paralizados en la China central misma; las tropas manchúes marchaban sobre Han-Kow, que debería combatirlas antes de que las de Chiang Kaishek... Kyo avanzaba entre la niebla, con May a su lado, sin hablar. Si los comunistas tenían que luchar aquella noche, apenas podrían defenderse. Entregadas o no sus últimas armas, ¿cómo combatirían, uno contra diez, en desacuerdo con las instrucciones del Partido comunista chino, contra un ejército que les opondría sus cuerpos de voluntarios burgueses, armados a la europea y disponiendo de las ventajas del ataque? El mes anterior, toda la ciudad estaba unida por el ejército revolucionario: el dictador había representado al extranjero, y la ciudad era xenófoba; la inmensa burguesía modesta era demócrata, pero no comunista: el ejército, esta vez, estaba allí, amenazador, y no en fuga hacia Nankín; Chiang Kaishek no era el verdugo de febrero, sino un héroe nacional, salvo para los comunistas. Todos contra la policía, el mes anterior; los comunistas, contra el ejército, ahora. La ciudad permanecería neutral, y más bien favorable al general. Apenas podrían defender los barrios obreros; [216] ¿Chapei, quizá? ¿Y luego?... Si Clappique se había equivocado; si la

trompé, si la réaction tardait d'un mois, le Comité militaire, Kyo, Katow organiseraient deux cent mille hommes. Les nouveaux groupes de choc, formés de communistes convaincus, prenaient en main les Unions : mais un mois au moins serait nécessaire pour créer une organisation assez précise pour manoeuvrer les masses.

reacción tardaba un mes, el Comité militar, Kyo y Katow organizarían doscientos mil hombres. Los nuevos grupos de encuentro, formados con comunistas convencidos, se encargaban de las Uniones: pero se necesitaría, por lo menos, un mes para crear una organización lo bastante precisa para manejar las masas.

Et la question des armes restait posée. II faudrait savoir, non si deux ou trois mille fusils devraient être rendus, mais comment seraient armées les masses en cas de coup de force de Chang-Kaï-Shek. Tant qu'on discuterait, les hommes seraient désarmés. Et, si le Comité militaire, en tout état de cause, exigeait des armes, le Comité central, sachant que les thèses trotskistes (112) attaquaient l'union avec le Kuomintang, était épouvanté par toute attitude qui pût, à tort ou à raison, sembler liée à celle de l'Opposition russe.

Y el problema de las armas continuaba en pie. Habría que saber, no si dos o tres mil fusiles deberían ser devueltos, sino cómo se armarían las masas, en el caso de un esfuerzo por parte de Chiang Kaishek. Mientras se discutiera, los hombres serían desarmados. Y, si el Comité militar, de cualquier modo que fuese, exigía armas, el Comité central, sabiendo que las tesis trotskistas atacaban a la Unión con el Kuomintang, se espantaría ante toda actitud que pudiera parecer, con razón o sin ella, unida a la de la oposición rusa.

112 (p. *257). Les thèses trotskistes : en* refusant de collaborer avec le Kuomintang, bon gré mal gré Kyo et les siens épousent « objectivement » la ligne trotskiste, hostile aux « instructions de l'Internationale » (cf. *supra,* la note 86, ainsi que les dialogues entre Vologuine et Kyo, entre Possoz et Kyo).

Kyo commençait à voir dans la brume pas encore levée -qui l'obligeait à marcher sur le trottoir, de crainte des autos -la lumière **trouble** de la maison [257] où se tenait le Comité militaire. Brume et nuit opaques: il dut allumer son briquet pour savoir l'heure. Il était de quelques minutes en retard. Résolu à se hâter, il passa le bras de May sous le sien; elle se serra doucement contre lui. Après quelques pas, il sentit dans le corps de May un hoquet et une mollesse foudroyante. « May! » Il trébucha, tomba à quatre pattes, et, à l'instant où il se relevait, reçut à toute volée un coup de matraque sur la nuque. Il retomba en avant sur elle, de tout son long.

Kyo comenzaba a ver en la bruma, todavía no disuelta —que le obligaba a caminar por la acera, por temor a los autos—, la luz **turbia** de la casa donde se reunía el Comité militar. Bruma y noche opacas: tuvo que recurrir a su encendedor para conocer la hora. Llevaba algunos minutos de retraso. Resuelto a apresurarse, pasó el brazo de May por debajo del suyo. May se estrechó suavemente contra él. Después de haber dado algunos pasos, sintió en el cuerpo de May una sacudida y una flojedad súbitas: caía, resbalando, delante de él. «¡May!» Tropezó y cayó a cuatro pies, y, en el instante en que volvía a levantarse, recibió un mazazo dado con gran fuerza sobre la nuca. Volvió a caer hacia adelante, sobre ella, cuan largo era.

Trois policiers sortis d'une maison rejoignaient celui qui avait frappé. Une auto vide était arrêtée un peu plus loin. Ils y hissèrent Kyo et partirent, commençant seulement à l'attacher après leur départ.

Tres policías que habían salido de una casa se unieron al que había golpeado. Un auto vacío estaba parado un poco más lejos. Introdujeron en él a Kyo, y partieron, comenzando después a atarlo por el camino.

Lorsque May revint à elle (ce que Kyo avait pris pour un **hoquet** était un coup de **matraque** à la base des côtes) un piquet de soldats de Chang-Kaï-Shek gardait l'entrée du Comité militaire; à cause de la brume, elle ne les aperçut que lorsqu'elle fut tout près d'eux. Elle continua à marcher dans la même direction (elle respirait avec peine, et souffrait du coup) et revint au plus vite à la maison de Gisors

Cuando May volvió en sí (lo que Kyo había tomado por una **sacudida**, era un **mazazo** en la parte baja de la espalda), un piquete de soldados de Chiang Kaishek guardaba la entrada del Comité militar; a causa de la bruma, no los distinguió hasta que estuvo muy cerca de [217] ellos. Continuó andando en la misma dirección (apenas podía respirar y le dolía el golpe), y volvió lo más de prisa que pudo a casa de Gisors.

9

Minuit.

12 de la noche

Dès qu'il avait appris qu'une bombe

En cuanto supo que había sido arroja-

avait été lancée contre Chang-Kaï-Shek, Hemmelrich avait couru aux nouvelles. On lui avait dit que le général était tué et le meurtrier en fuite; mais, devant l'auto retournée, le **capot** arraché, il avait vu le cadavre de Tchen sur le trottoir, - petit et sanglant, tout [258] mouillé déjà par la brume, - gardé par un soldat assis à côté et appris que le général ne se trouvait pas dans l'auto. Absurdement, il lui sembla que d'avoir refusé asile à Tchen était une des causes de sa mort; il avait couru à la Permanence communiste de son quartier, désespéré, et passé là une heure à discuter vainement de l'attentat. Un camarade était entré.

— L'Union des filateurs, à Chapeï, vient d'être fermée par les soldats de Chang-Kaï-Shek.

— Les camarades n'ont pas résisté?

— Tous ceux qui ont protesté ont été fusillés immédiatement. A Chapeï, on fusille aussi les militants ou on met le feu à leurs maisons... Le Gouvernement Municipal vient d'être dispersé. On ferme les Unions.

Pas d'instructions du Comité central. Les camarades mariés avaient filé aussitôt, pour faire fuir femmes et enfants.

Dès qu'Hemmelrich sortit, il entendit des salves; il risquait d'être reconnu, mais il fallait avant tout emmener le gosse et la femme. Devant lui passèrent dans le brouillard deux autos blindées et des camions chargés de soldats de Chang-Kaï-Shek. Au loin, toujours des salves; et d'autres, tout près.

Pas de soldats dans l'avenue des Deux-Républiques, ni dans la rue dont sa boutique faisait le coin. Non: *plus* de soldats. La porte du magasin était ouverte. Il y courut: partout, à terre, des morceaux de disques épars dans de grandes **taches** de sang. La boutique avait été « **nettoyée** » à la grenade, comme une tranchée. La femme était affaissée contre le comptoir, presque accroupie, la poitrine couleur de blessure. Dans un coin, un bras d'enfant, la main, ainsi isolée, paraissait encore plus petite [259] « Pourvu qu'ils soient morts! » pensa Hemmelrich. Il avait peur surtout d'une agonie à laquelle il devrait assister, impuissant, bon seulement à souffrir, comme d'habitude - plus peur même que de ces **casiers** criblés de taches rouges et d'éclats. À travers sa semelle, il sentit le **sol** gluant. « Leur sang ». Il restait immobile, n'osant plus bouger, regardant, regardant... Il découvrit

da una bomba contra Chiang Kaishek, Hemmelrich corrió en busca de noticias. Le habían dicho que el general había muerto y que el criminal había huido; pero, delante del auto retorcido, con la **capota** arrancada, vio el cadáver de Chen sobre la acera —pequeño y ensangrentado, todo mojado ya por la bruma—, guardado por un soldado sentado a su lado; y se enteró de que el general no iba dentro del auto. Absurdamente, le pareció que el haber negado asilo a Chen era una de las causas de su muerte; corrió a la Permanencia comunista de su barrio, desesperado, y se pasó allí una hora, discutiendo en vano acerca del atentado. Entró un camarada.

—La Unión de los hilanderos, de Chapei, acaba de ser cerrada por los soldados de Chiang Kaishek.

—¿Los camaradas no se han resistido?

—Todos los que han protestado han sido fusilados inmediatamente. En Chape¡ se fusila también a los militantes o se prende fuego a sus casas... El Gobierno Municipal acaba de ser dispersado. Se cierran las Uniones.

No había instrucciones del Comité central. Los camaradas casados habían huido inmediatamente, para salvar a sus mujeres y a sus hijos.

En cuanto Hemmelrich hubo salido, oyó una descarga; corría el riesgo de ser reconocido; pero, ante todo, había que llevarse al chico y a la mujer. Por delante de él, pasaron entre la niebla dos autos blindados y camiones llenos de soldados de Chiang Kaishek. A lo lejos, continuaban las descargas; y otras, muy cerca.

No había soldados en la avenida de las Dos Repúblicas ni en la calle a la que su tienda hacía esquina. No: no *había* soldados. La puerta del almacén estaba abierta. Corrió hacia ella: en el suelo, había unos trozos de discos [218] esparcidos, entre grandes **manchas** de sangre. La tienda había sido «**barrida**» por una granada, como una trinchera. La mujer estaba abatida sobre el mostrador, casi acurrucada, con el pecho del color de la herida. En un rincón, un brazo del niño; la mano, así aislada, parecía aún más pequeña. «¡Con tal que hayan muerto!...» —pensó Hemmelrich. Sentía miedo, ante todo, por una agonía a la cual tendría que asistir, impotente, bueno sólo para sufrir, como de costumbre —más por miedo mismo que por la presencia de aquellos **anaqueles**, acribillados de manchas rojas y de cascos de granada. A través de la suela, sintió el **suelo** pegajoso. «Su sangre.» Permanecía inmóvil, sin atreverse ya a moverse, mirando, mirando... Descubrió,

enfin le corps de l'enfant, près de la porte qui le cachait. Au loin, deux grenades éclatèrent. Hemmelrich respirait à peine dans l'odeur du sang répandu. « Il n'est pas question de les enterrer... » Il ferma la porte à clef, resta devant. « Si on vient et si on me reconnaît, je suis mort. » Mais il ne pouvait pas partir.

Il savait qu'il souffrait, mais un halo d'indifférence entourait sa douleur, de cette indifférence qui suit les maladies et les coups sur la tête. Nulle douleur ne l'eût surpris: en somme, le sort avait cette fois réussi contre lui un coup meilleur que les autres. La mort ne l'étonnait pas: elle valait bien la vie. La seule chose qui le bouleversât était de penser qu'il y avait eu derrière cette porte autant de souffrance qu'il y avait de sang. Pourtant, cette fois, la destinée avait mal joué: en lui arrachant tout ce qu'il possédait encore, elle le libérait. Il rentra, ferma la porte. Malgré son effondrement, cette sensation de coup de bâton à la base du cou, ses épaules sans force, il ne pouvait chasser de son attention la joie atroce, pesante, profonde, de la libération. Avec horreur et satisfaction, il la sentait gronder en lui comme un fleuve souterrain, s'approcher; les cadavres étaient là, ses pieds qui collaient au sol étaient collés par leur sang, rien ne pouvait être plus dérisoire que ces assassinats - surtout celui de l'enfant malade celui-là lui semblait encore plus innocent que la [260] morte; - mais maintenant, il n'était plus impuissant. Maintenant, il pouvait tuer, lui aussi. Il lui était tout à coup révélé que la vie n'était pas le seul mode de contact entre les êtres, qu'elle n'était même pas le meilleur; qu'il les connaissait, les aimait, les possédait plus dans la vengeance que dans la vie. Il sentit une fois de plus ses semelles coller, et chancela: les muscles, eux, n'étaient pas aidés par la pensée. Mais une exaltation intense bouleversait son esprit, la plus puissante qu'il eût jamais connue; il s'abandonnait à cette effroyable ivresse avec un consentement entier. « On peut tuer avec amour. Avec amour, nom de Dieu! » répéta-t-il frappant le comptoir du poing - contre l'univers peut-être... Il retira aussitôt sa main, la gorge serrée, à la limite du sanglot: le comptoir aussi était ensanglanté. Il regarda la tache déjà brune sur sa main qui tremblait, secouée comme par une crise de nerfs: de petites écailles s'en détachaient. Rire, pleurer, échapper à cette poitrine nouée, tordue... Rien ne remuait, et l'immense indifférence du monde s'établissait avec la lumière immobile sur les disques, sur les morts, sur le sang. La phrase « On arrachait les membres des condamnés

por fin, el cuerpo del niño, junto a la puerta que lo ocultaba. A lo lejos, explotaron dos granadas. Hemmelrich apenas respiraba, asfixiado por el olor de la sangre vertida. «No es cosa de enterrarlos...» Cerró la puerta con llave, y se quedó allí. «Si vienen y me reconocen, me matarán.» Pero no podía irse.

Sabía que sufría; pero un halo de indiferencia rodeaba su dolor, de esa indiferencia que sigue a las enfermedades y a los golpes recibidos en la cabeza. Ningún dolor le habría sorprendido: en definitiva, la suerte había realizado contra él, aquella vez, un golpe mejor que los otros. La muerte no le asombraba: era igual que la vida. La única cosa que le inquietaba era pensar que detrás de aquella puerta había tenido tanto sufrimiento como sangre había ahora. Sin embargo, aquella vez, el destino había obrado mal: arrancándole todo cuanto poseía aún, le libertaba. Volvió a entrar y cerró la puerta. A pesar de su desolación, de aquella sensación de bastonazo bajo la nuca y de aquellos hombros sin fuerza, no podía apartar de su atención el júbilo atroz, pesado, profundo, de la liberación. Con horror y satisfacción, la oía subir dentro de sí, como un río interior, y aproximarse; los cadáveres estaban allí; sus pies, que se adherían al suelo, estaban empapados en su sangre; nada podía ser más irrisorio que aquellos asesinatos —sobre todo, el del niño enfermo: éste le parecía aún más inocente que la muerta—; pero, ahora, ya no era impotente. Ahora, podía matar, él también. Le [219] había sido revelado, de pronto, que la vida no era el único medio de contacto entre los seres; que no era, siquiera, el mejor; que los conocía, los amaba y los poseía más en la venganza que en la vida. Sintió, una vez más, adherirse sus suelas, y vaciló: los músculos no eran ayudados por el pensamiento. Pero una exaltación intensa sacudía su espíritu, la más poderosa que jamás había conocido; se abandonaba a aquella espantosa embriaguez con un entero consentimiento. «Se puede matar con amor. ¡Con amor, Dios mío!» —repitió, golpeando en el mostrador con el puño— contra el universo quizá... Retiró inmediatamente la mano, con la garganta oprimida, en el límite de los sollozos; el mostrador también estaba ensangrentado. Miró la mancha, ya oscura, sobre su mano, que temblaba, sacudida como por un ataque de nervios: unas escamillas caían de ella. Reír, llorar, escapar a aquel pecho anudado, retorcido... Nada se movía, y la inmensa indiferencia del mundo se establecía con la luz inmóvil sobre los discos, sobre los muertos, sobre la sangre. La frase «Se arrancaban los miembros de los condenados con tenazas en-

avec des tenailles rougies » montait et descendait dans son cerveau; il ne la connaissait plus depuis l'école; mais il sentait qu'elle signifiait confusément qu'il devait partir, s'arracher lui aussi.

rojecidas» subía y bajaba por su cerebro; no la conocía ya, desde que había salido de la escuela; pero presentía que significaba confusamente que debía partir, que debía arrancarse, él también.

Enfin, sans qu'il sût comment, le départ devint possible. Il put sortir, commença à marcher dans une euphorie accablée qui recouvrait des remous de haine sans limites. A trente mètres, il s'arrêta. « J'ai laissé la porte ouverte sur eux. » Il revint sur ses pas. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, il sentait les sanglots se former, se nouer plus bas que la gorge dans la poitrine, et rester là. Il ferma les yeux, tira sa [261] porte. La serrure claqua : fermée. II repartit: « Ça n'est pas fini, grogna-t-il en marchant. Ça commence. Ça commence... » Les épaules en avant, il avançait comme un **haleur** vers un pays confus dont il savait seulement qu'on y tuait, tirant des épaules et du cerveau le poids de tous ses morts qui, enfin! ne l'empêchait plus d'avancer.

Por fin, sin que supiese cómo, la marcha se hizo posible. Pudo salir, y comenzó a caminar con una euforia abrumada que ocultaba entre remolinos de un odio sin límites. A unos treinta metros, se detuvo. «He dejado la puerta abierta ante ellos.» Volvió sobre sus pasos. A medida que se aproximaba, sentía formársele los sollozos, anudársele más abajo de la garganta, en el pecho, y quedarse allí. Cerró los ojos y tiró de la puerta. La cerradura crujió: estaba cerrada. Reanudó su marcha. «Esto no ha terminado —gruñó, mientras caminaba—. Empieza. Empieza...» Con los hombros hacia adelante, avanzaba, como un **sirgador**, hacia un país confuso, del cual sólo sabía que allí se mataba, llevando sobre sus hombros y en el cerebro el peso de todos sus muertos, que —¡por fin!— no le impedirían ya avanzar.

Les mains tremblantes, claquant des dents, emporté par sa terrible liberté, il revint en dix minutes à la Permanence. C'était une maison d'un seul étage. Derrière les fenêtres, des matelas étaient sans doute levés: malgré l'absence des persiennes, on ne voyait pas de rectangles lumineux dans le brouillard mais seulement des raies verticales. Le calme de la rue, presque une ruelle, était absolu, et ces raies lumineuses prenaient là l'intensité à la fois minime et aiguë des points d'ignition. Il sonna. La porte s'entrouvrit: on le connaissait. Derrière, quatre militants, le Mauser au poing, le regardèrent passer. Comme les sociétés d'insectes, le vaste couloir vivait d'une vie au sens confus mais au mouvement clair: tout venait de la cave: l'étage était mort. Isolés, deux ouvriers installaient au haut de l'escalier une mitrailleuse qui **commandait** le couloir. Elle ne brillait même pas, mais elle appelait l'attention comme le tabernacle dans une église. Des étudiants, des ouvriers couraient. Il passa devant des fascines de barbelés (à quoi ça pourrait-il servir?) monta, contourna la mitrailleuse et atteignit le palier. Katow sortait d'un bureau, et le regarda interrogativement. Sans rien dire, il tendit sa main sanglante.

Con las manos temblorosas, castañeteándole los dientes, [220] transportado por su terrible libertad, estuvo en diez minutos en la Permanencia. Era una casa de un solo piso. Detrás de las ventanas, habían sido colocados, sin duda, unos colchones: a pesar de la ausencia de persianas, no se veían los rectángulos luminosos en la niebla, sino sólo unas rayas verticales. La calma de la calle, casi una callejuela, era absoluta, y aquellas rayas luminosas adquirían la intensidad, a la vez mínima y aguda, de los puntos de ignición. Llamó. Se entreabrió la puerta: no le conocían. Detrás, cuatro militantes, con el máuser en la mano, le miraron al pasar. Como en las sociedades de insectos, el vasto corredor vivía con una vida de sentido confuso, pero de movimiento claro: todo procedía de la cueva; el piso estaba muerto. Aislados, los obreros instalaban en lo alto de la escalera una ametralladora que **dominaba** el corredor. No brillaba siquiera; pero llamaba la atención, como el tabernáculo en una iglesia. Unos estudiantes, y unos obreros corrían. Pasó por delante de las marañas de las alambradas (¿para qué podría servir aquello?); subió, rodeó la ametralladora y llegó al rellano. Katow salía de un despacho y le miró interrogativamente. Sin hablar, Hemmelrich extendió su mano ensangrentada.

— Blessé? Il y a des pansements en bas. Le gosse est caché?

Hemmelrich ne pouvait pas parler. Il montrait opiniâtrement sa main, d'un air idiot. « C'est leur sang », pensait-il. Mais ça ne pouvait pas se dire. [262]

—¿Herido? Hay vendajes abajo. ¿El chico está oculto?

Hemmelrich no podía hablar. Mostraba obstinadamente su mano, con un aspecto idiota. «Es sangre», pensaba. Pero no podía decirlo.

J'ai un couteau, dit-il enfin.

—Tengo un cuchillo —dijo, por fin—.

Donne-moi un fusil.

— Il n'y a pas beaucoup de fusils.

— Des grenades.

Katow hésitait.

— Crois-tu que j'aie peur, bougre de con!

— D'scends : des grenades, il y en a dans les caisses. Pas beaucoup... Sais-tu où est Kyo?

— Pas vu. J'ai vu Tchen: il est mort.

— Je sais.

Hemmelrich descendit. Bras engagés jusqu'aux épaules des camarades fouillaient dans une caisse ouverte. La provision tirait donc à sa fin. Les hommes emmêlés s'agitaient dans la pleine lumière des lampes - il n'y avait pas de **soupiraux**, - et le volume de ces corps épais autour de la caisse, rencontré après les ombres qui filaient sous les ampoules voilées du corridor, le surprit comme si, devant la mort, ces hommes-ci eussent eu droit soudain à une vie plus intense que celle des autres. Il emplit ses poches, remonta. Les autres, les ombres, avaient achevé l'installation de la mitrailleuse et posé des **barbelés** derrière la porte, un peu en arrière pour qu'on pût l'ouvrir: les coups de sonnette se répétaient de minute en minute. II regarda par le judas : la rue embrumée était toujours calme et vide: les camarades arrivaient, informes dans le brouillard comme des poissons dans l'eau trouble, sous la barre d'ombre que projetaient les toits. II se retournait pour aller retrouver Katow : à la fois, deux coups de sonnette précipité, un coup de feu et le bruit d'une suffocation, puis, la chute d'un corps.

« Les voici! » crièrent à la fois plusieurs des gardiens de la porte. Le silence tomba sur le corridor, battu en sourdine par les voix et les bruits d'armes [263] qui montaient de la cave. Les hommes gagnaient les postes de combat.

1 heure et demie.

Clappique, cuvant son mensonge comme d'autres leur ivresse, avançait dans le couloir de son hôtel chinois où les boys, **affalés** sur une table ronde audessous du tableau d'appel, crachotaient des grains de tournesol autour des crachoirs. Il savait qu'il ne dormirait pas. II ouvrit mélancoliquement sa porte, jeta son veston sur l'exemplaire familier des *Contes d'Hoffmann* (113) et se versa du

Dame un fusil.

—No hay muchos fusiles.

—Unas granadas.

Katow vacilaba.

—¿Crees que tengo miedo, grandísimo idiota?

—Baja: granadas, hay en las cajas... ________ ¿Sabes dónde está Kyo?

—No lo he visto. He visto a Chen: está muerto.

—Ya lo sé.

Hemmelrich bajó. Con los brazos hundidos hasta los hombros, unos camaradas hurgaban en una caja abierta. La provisión, por tanto, tocaba a su fin. Los hombres, revueltos, se agitaban hacia la plena luz de las lámparas —no había **tragaluces**—, y el volumen de aquellos cuerpos [221] abultados alrededor de la caja, encontrado después de las sombras que desfilaban bajo las bombillas veladas del corredor, le sorprendió, como si, ante la muerte, aquellos hombres tuviesen derecho, de pronto, a una vida más intensa que la de los demás. Se llenó los bolsillos y volvió a subir. Los otros, las sombras, habían terminado la instalación de la ametralladora y habían colocado las **alambradas** detrás de la puerta, un poco hacia atrás, para que pudiera abrirse: los campanillazos se repetían minuto a minuto. Miró por el ventanillo: la calle brumosa continuaba tranquila y vacía: los camaradas llegaban, informes en la niebla, como peces en el agua turbia, bajo la línea de sombra que proyectaban los tejados. Se volvía para ir en busca de Katow: a la vez, dos campanillazos precipitados, un disparo y el ruido de un ahogo; luego, la caída de un cuerpo.

«¡Aquí están!» —gritaron, a la vez, varios guardianes de la puerta. El silencio cayó sobre el corredor, batido en sordina por las voces y por el ruido de las armas que subían desde la cueva. Los hombres llegaron a los puestos de combate.

Una y media

Clappique, cociendo su mentira, como otros su borrachera, avanzaba por el corredor de su hotel chino, donde los *boys*, **adosados** a una mesa redonda, debajo del cuadro de llamada, escupían granos de girasol alrededor de las salivaderas. Sabía que no dormiría. Abrió melancólicamente la puerta, arrojó su americana sobre el ejemplar familiar de los *Cuentos de Hoffmann* y se escanció whisky: solía

113 (p. *264). Contes dHoffmann:* Hoffmann (1776-1822), écrivain allemand, auteur de contes fantastiques.

whisky. Il y avait quelque chose de changé dans cette chambre. Il s'efforça de n'y pas penser: l'absence inexplicable de certains objets eût été trop inquiétante. Il était parvenu à échapper à presque tout ce sur quoi les hommes fondent leur vie: amour, famille, travail: non à la peur. Elle surgissait en lui, comme une conscience aiguë de sa solitude; pour la chasser il filait d'ordinaire au *Black Cat* le plus voisin.

Impossible cette nuit: excédé, repu de mensonge et de fraternités provisoires... Il se vit dans la glace, s'approcha

« Tout de même, mon bon, dit-il au Clappique du miroir, pourquoi filer, au fond? Combien de temps tout ça va-t-il encore durer? Tu as eu une femme passons, oh! passons! Des maîtresses, de l'argent; tu peux toujours y penser quand tu as besoin de fantômes pour se foutre de toi. Pas un mot! Tu as des dons, comme on dit, de la fantaisie, toutes les qualités nécessaires à faire un parasite: tu pourras toujours être valet de chambre chez Ferral quand l'âge [264] t'aura amené à la perfection. Il y a aussi la profession de gentilhomme-clochard, la police et le suicide. Souteneur? Encore la folie des grandeurs. Reste le suicide, te dis-je. Mais tu ne veux pas mourir. Tu ne veux pas mourir, p'petit **salaud**! Regarde pourtant comme tu as une de ces belles gueules avec lesquelles on fait les morts... »

Il s'approcha encore, le nez touchant presque la glace; il déforma son masque, bouche ouverte, par une grimace de gargouille; et, comme si le masque lui eût répondu :

« Chacun ne peut pas être mort? Évidemment: il faut de tout pour faire un monde. Bah, quand tu seras mort, tu iras au Paradis. Avec ça que le bon Dieu est une compagnie pour un type de ton genre... »

Il transforma son visage, bouche fermée et tirée vers le menton, yeux entrouverts, en samouraï de carnaval. Et aussitôt, comme si l'angoisse que les paroles ne suffisaient pas à traduire se fût exprimée directement dans toute sa puissance, il commença à grimacer, se transformant en singe, en idiot, en épouvanté, en type à fluxion (114), en tous les grotesques que peut exprimer un visage humain. Ça ne suffisait plus : il se servit de ses doigts, tirant sur les coins de ses yeux, agrandissant sa bouche pour la gueule de crapaud de l'homme-qui-rit (115),

ocurrir que el alcohol disipaba la angustia que algunas veces caía sobre él. Algo había cambiado en aquella habitación. Se esforzó por no pensar en ello: la ausencia inexplicable de ciertos objetos hubiera sido demasiado inquietante. Había conseguido escapar a casi todo aquello sobre lo que los hombres fundan su vida: amor, familia, trabajo; no al miedo. Éste surgía en él, como una conciencia aguda de su soledad; para rehuirlo, iba de ordinario al [222] *Black-Cat*, el sitio más próximo, y se refugiaba en las que abren las piernas y el corazón, pensando en otra cosa. Era imposible, aquella noche; excedido, harto de mentira y de fraternidades provisionales... Se vio en el espejo, se acercó.

«Sin embargo, amigo mío —dijo al Clappique del espejo—, ¿para qué escapar, en el fondo? ¿Cuánto tiempo irá a durar todo eso aún? Has tenido una mujer: ¡bueno, bueno! Unas queridas, por el dinero; siempre podrás pensar en ello cuando tengas necesidad de unos fantasmas para burlarte de ti. ¡Ni una palabra! Tienes unos dones, como dicen, de fantasía y todas las cualidades necesarias para ser un parásito: siempre podrás ser ayuda de cámara en casa de Ferral, cuando la edad te haya conducido a la perfección. También existe la profesión de gentilhombre alcahuete, la policía y el suicidio. ¿«Souteneur»? (1) Todavía la manía de grandeza. Queda el suicidio, te digo. Pero tú no quieres morir. ¡Tú no quieres morir, **marrano**! Mira, en cambio, cómo tienes una de esas preciosas caras que tienen los muertos...»

Se acercó más aún, casi tocando con la nariz en el espejo; deformó su máscara, abriendo la boca, con una mueca de gárgola; y, como si la máscara le hubiese respondido :

—¿No puede morir cada uno de nosotros? Evidentemente: de todo tiene que haber en el mundo. ¡Bah! Cuando hayas muerto, irás al Paraíso. Pues sí que el buen Dios tendrá una compañía agradable con un tipo como el tuyo.

Transformó su semblante, con la boca cerrada y estirada hacia el mentón y los ojos entreabiertos, como un samurai de carnaval. E inmediatamente, como si la angustia que las palabras no bastaban para traducir se hubiese expresado directamente en toda su potencia, comenzó a gesticular, transformándose en mono, en idiota, en espantado, en un individuo con un flemón, en todo lo grotesco que puede expresar el semblante humano. Aquello no bastaba: se sirvió de sus dedos, tirándose de los ángulos de los ojos, agrandándose la boca con la expresión [223] de sapo del hombre que ríe, aplastándose

1. *Chulo*, en Madrid; *canfinflero,* en Buenos Aires.

114 *(p. 265). En type à fluxion* : dont la joue est déformée, enflée par un abcès dentaire.

115 (p. *265). L'homme-qui-rit:* allusion au roman de V. Hugo, *L'homme qui rit* (1869).

tirant ses oreilles.

la nariz, tirándose de las orejas. Cada uno de aquellos semblantes le hablaba, le revelaba, de sí mismo, una parte oculta de la vida; aquel exceso de lo grotesco en la habitación solitaria, con la bruma de la noche amontonada en la ventana, tomaba la comicidad atroz y terrorífica de la locura. Oyó su risa —un solo sonido de voz, lo mismo que el de su madre—; y, descubriendo, de pronto, su semblante, retrocedió con terror, y se sentó, anhelante. Había un block de papel blanco y un lápiz sobre la butaca. Si continuaba así, acabaría, realmente, por volverse loco. Para defenderse del espantoso espejo, comenzó a escribir:

Cette débauche de grotesque dans la chambre solitaire, avec la brume de la nuit massée à la fenêtre, prenait le comique atroce de la folie. Il entendit son rire - un seul son de voix, le même que celui de sa mère; et, découvrant soudain son visage, il recula et s'assit, haletant. Il y avait un bloc de papier blanc et un crayon sur le fauteuil.

Il commença à s'écrire : [265]

Tu finiras roi, mon vieux Toto, Roi: bien au chaud, dans un confortable asile de fous, grâce au delirium tremens *ton seul ami, si tu continues à boire. Mais, en ce moment, es-tu saoul ou non?... Toi, qui t'imagines si bien tant de choses, qu'attends-tu pour t'imaginer que tu es heureux ? Crois-tu...*

«Acabarás siendo rey, mi buen Toto, Rey: bien caliente, en un confortable asilo de locos, gracias al delirium tremens, *tu único amigo, si continúas bebiendo. Pero en este momento, ¿estás borracho, o no?... Tú, que te imaginas tan bien tantas cosas, ¿qué esperas para imaginarte que eres feliz? ¿Crees?...»*

On frappa.

Llamaron.

Il dégringola dans le réel. Délivré mais **ahuri**. On frappa de nouveau.

Rodó a la realidad. Libertado, pero **aturdido**. Llamaron de nuevo.

— Entrez.

—Adelante.

Manteau de laine, feutre noir, cheveux blancs Gisors.

Una capa de lana, un fieltro negro y unos cabellos blancos: el padre de Gisors.

— Mais je... je..., bafouilla Clappique.

—Pero yo... yo... —murmuró Clappique.

— Kyo vient d'être arrêté, dit Gisors. Vous connaissez König, n'est-ce pas?

—Kyo acaba de ser detenido —dijo Gisors—. Conoce usted a König, ¿verdad?

— Je... Mais je ne suis pour rien...

—Yo... Pero si yo no sirvo para nada...

____________________ « Pourvu qu'il ne soit pas trop saoul » , pensa Gisors.

Gisors le miró con cuidado. «Con tal de que no esté demasiado borracho...», pensó.

— Vous connaissez König? reprit-il.

—¿Usted conoce a König? —repitió.

— Oui, je je... le connais. Je lui ai... rendu service. Grand service.

—Sí; yo, yo... lo conozco. Le he hecho... un favor. Un gran favor.

— Pouvez-vous lui en demander un?

—¿Puede usted pedirle uno?

— Pourquoi pas? Mais lequel?

—¿Por qué no? ¿Pero, cuál?

— En tant que chef de la sûreté de Chang-Kaï-Shek, König peut faire remettre Kyo en liberté. Ou, du moins, l'empêcher d'être fusillé : c'est le plus urgent, n'est-ce pas.

—Mientras sea jefe de seguridad de Chiang Kaishek, König puede hacer que se ponga en libertad a Kyo. O por lo menos, impedir que sea fusilado: eso es lo más urgente, ¿verdad?

— Enten... Entendu...

—Enten... Entendido... [224]

Il avait pourtant si peu de confiance en la reconnaissance de König, qu'il avait jugé inutile et peut-être imprudent d'aller le voir, même après les indications de Chpilewski. Il s'assit sur

Tenía, sin embargo, tan poca confianza en el agradecimiento de König, que había considerado inútil y quizá imprudente ir a verle, incluso después de las indicaciones de Chpilewski. Se sentó en

le lit, le nez vers le sol. Il n'osait pas parler. Le ton de la voix de Gisors lui montrait que celui-ci ne soupçonnait nullement sa responsabilité dans l'arrestation : Gisors [266] voyait en lui l'ami qui était venu prévenir Kyo dans l'après-midi, non l'homme qui jouait à l'heure du rendez-vous. Mais Clappique ne pouvait s'en convaincre. Il n'osait le regarder, et ne se calmait pas. Gisors se demandait de quel drame ou de quelle extravagance il sortait, ne devinant pas que sa propre présence était une des causes de cette respiration haletante. Il semblait à Clappique que Gisors l'accusait

— Vous savez, mon bon, que je ne suis pas... enfin pas si fou que ça: je, je...

Il ne pouvait cesser de bafouiller; il lui semblait parfois que Gisors était le seul homme qui le comprît; et parfois, qu'il le tenait pour un bouffon. Le vieillard le regardait sans rien dire.

— Je... Qu'est-ce que vous pensez de moi?

Gisors avait plus envie de le prendre par les épaules, et de le mener chez König, que de causer avec lui; mais un tel bouleversement paraissait sous l'ivresse qu'il lui attribuait, qu'il n'osa pas refuser d'entrer dans le jeu.

— Il y a ceux qui ont besoin d'écrire, ceux qui ont besoin de rêver, ceux qui ont besoin de parler... C'est la même chose. Le théâtre n'est pas sérieux, c'est la course de taureaux qui l'est; mais les romans ne sont pas sérieux, c'est la mythomanie qui l'est.

Clappique se leva.

— Vous avez mal au bras? demanda Gisors.

— Une **courbature**. Pas un mot...

Clappique venait de retourner maladroitement son bras pour cacher sa montre-bracelet au regard de Gisors, comme si l'eût trahi cette montre qui lui avait indiqué l'heure, à la maison de jeu.

— Quand irez-vous voir König?

— Demain matin? [267]

— Pourquoi pas maintenant? La police ne dort pas la nuit, dit Gisors avec amertume, et tout peut arriver...

Clappique ne demandait pas

la cama, con la nariz hacia el suelo. No se atrevía a hablar. La entonación de la voz de Gisors le demostraba que éste no sospechaba, en absoluto, su complicidad en la detención: Gisors veía en él al amigo que había ido a prevenirle aquella tarde, y no al hombre que se ponía a jugar a la hora de la cita. Pero Clappique no podía convencerse de ello. No se atrevía a mirarle ni se tranquilizaba. Gisors se preguntaba de qué drama o de qué extravagancia saldría, sin adivinar que su propia presencia era una de las causas de aquella respiración anhelante. Parecíale a Clappique que Gisors le acusaba.

—Sepa usted, amigo mío, que no soy... En fin, que no soy tan loco como todo eso; yo, yo...

No podía cesar de balbucear; unas veces, le parecía que Gisors era el único hombre que le comprendía; otras veces, que le tenía por un bufón. El viejo le miraba, sin decir nada.

—Yo... ¿Qué es lo que piensa de mí?

Gisors sentía más deseos de agarrarle de los hombros y conducirlo a casa de König que de hablar con él; pero tal trastorno aparecía bajo la embriaguez que le atribuía, que no se atrevió a negarse a seguirle la corriente.

—Existen los que tienen necesidad de escribir, los que tienen necesidad de soñar y los que tienen necesidad de hablar... Es la misma cosa. El teatro no es serio; las corridas de toros lo son en cambio, las novelas no son serias y la mitomanía sí lo es.

Clappique se levantó.

—¿Tiene usted algo en el brazo? —le preguntó Gisors.

—**Agujetas**. Ni una palabra...

Clappique acababa de retorcerse torpemente el brazo para ocultar su reloj de pulsera a las miradas de Gisors, como si le traicionase aquel reloj que le había señalado la hora en la casa de juego. Por la pregunta de Gisors, se dio cuenta de que aquello era del género idiota.

—¿Cuándo irá usted a ver a König?

—¿Mañana por la mañana? [225]

—¿Por qué no ahora? La policía vela esta noche —dijo Gisors, con amargura—, y todo puede suceder...

Clappique no deseaba otra cosa mejor.

mieux. Non par remords: de nouveau au jeu, il y fût de nouveau resté, - mais par compensation.

No por remordimiento: si de nuevo estuviese en la casa de juego, de nuevo se habría quedado, sino por comprensión.

— Courons, mon bon...

—Corramos, amigo mío.

Le changement qu'il avait constaté en entrant dans la chambre l'inquiéta de nouveau. Il regarda attentivement, fut stupéfait de ne pas l'avoir vu plus tôt: une de ses peintures taoïstes « à se faire des rêves » et ses deux plus belles statues avaient disparu. Sur la table, une lettre: l'écriture de Chpilewski. Il devina. Mais il n'osa lire la lettre. Chpilewski l'avait prévenu que Kyo était menacé: s'il avait l'imprudence de parler de lui, il ne pourrait se défendre de tout raconter. Il prit la lettre et la mit dans sa poche.

El cambio que había comprobado al entrar le inquietó de nuevo. Miró con toda atención, y quedó estupefacto de no haberlo visto antes: una de sus pinturas taoístas «como un ensueño» y sus dos estatuas más bellas habían desaparecido. Encima de la mesa, una carta. Letra de Chpilewski. Lo adivinó. Pero no se atrevió a leer la carta. Chpilewski le había prevenido que Kyo estaba amenazado: si cometía la imprudencia de hablar de él, no podría por menos de contarlo todo. Cogió la carta y se la echó al bolsillo.

Dès qu'ils sortirent, ils rencontrèrent les autos blindées et les camions chargés de soldats.

En cuanto hubieron salido, encontraron los autos blindados y los camiones llenos de soldados.

Clappique n'avait pas tout à fait retrouvé son calme: pour cacher le trouble dont il ne pouvait encore se délivrer, il fit le fou, comme d'habitude.

Clappique casi había recobrado su calma; para ocultar su turbación, a la cual no podía sustraerse aún, se hizo el loco, como de costumbre.

— Je voudrais être enchanteur, envoyer au calife une licorne -une licorne, vous dis-je - qui apparaîtrait couleur de soleil, dans le palais, en criant : « Sache, calife, que la première sultane te trompe! Pas un mot! » Moi-même, en licorne, je serais **épatant**, avec mon nez! Et, bien entendu, ce ne serait pas vrai. On dirait que personne ne sait combien il est voluptueux de vivre aux yeux d'un être une autre vie que la sienne. D'une femme surtout...

—Quisiera ser encantador y enviar al califa un unicornio (un unicornio le digo) que apareciese del color del sol, en el palacio, gritando: «¡Sabes, califa, que la primera sultana te engaña! ¡Ni una palabra!» ¡Yo mismo, de unicornio, estaría **asombroso**, con mi nariz! Y, por supuesto, no sería verdad. Diríase que nadie sabe cuán voluptuoso es vivir, con los ojos de un ser, otra vida distinta de la suya. De una mujer, sobre todo...

— Quelle femme ne s'est donnée une fausse vie pour l'un au moins des hommes qui l'ont accostée dans la rue? [268]

—¿Qué mujer no está dotada de una falsa vida, por lo menos para cada uno de los hombres que se le han acercado en la calle?

— Vous... croyez que tous les gens sont mythomanes?

—¿Usted... cree que todos los seres son mitómanos?

Les paupières de Clappique papillotaient nerveusement; il marcha moins vite.

Los párpados de Clappique pestañeaban nerviosamente; anduvo menos de prisa.

« Non, écoutez, dit-il, parlez-moi franchement pourquoi croyez-vous qu'ils ne le sont pas? »

«No; escuche usted; hábleme con franqueza: ¿por qué cree usted que no lo son?»

Il sentait maintenant en lui une envie, bizarrement étrangère à lui-même mais très forte, de demander à Gisors ce qu'il pensait du jeu; et pourtant, sûrement, s'il parlait du jeu il avouerait tout. Allait-il parler? Le silence l'y eût contraint: par bonheur, Gisors répondit

Sentía ahora un deseo, raramente extraño a él mismo, aunque muy fuerte, de preguntarle a Gisors qué pensaba acerca del juego; y, sin embargo, seguramente, si hablara [226] del juego, le confesaría todo. ¿Iba a hablar? El silencio le hubiera obligado a ello. Por fortuna, Gisors respondió:

— Peut-être suis-je l'être le moins fait

—Quizá sea yo el ser menos a propó-

pour vous répondre... L'opium n'enseigne qu'une chose, c'est que, hors de la souffrance physique, il n'y a pas de réel.

sito para responder... El opio no enseña más que una cosa, y es que, fuera del sufrimiento físico, no hay nada real.

— La souffrance, oui... Et... la peur.

—El sufrimiento, sí... Y... el miedo.

— La peur?

—¿El miedo?

— Vous n'avez jamais peur, dans l'o... l'opium?

—¿No ha tenido usted nunca miedo, bajo la acción del o... del opio?

— Non. Pourquoi?

—No. ¿Porqué?

— Ah!...

—¡Ah!.. .

À la vérité, Gisors pensait que si le monde était sans réalité, les hommes, et ceux mêmes qui s'opposent le plus au monde ont, eux, une réalité très forte; et que Clappique, précisément, était un des très rares êtres qui n'en eussent aucune. Et il l'éprouvait avec angoisse, car c'était entre ces mains de brouillard qu'il remettait le destin de Kyo. Au-dessous des attitudes de tout homme est un fond qui peut être touché, et penser à sa souffrance en laisse pressentir la nature. La souffrance de Clappique était indépendante de lui, comme celle d'un enfant : il n'en était pas responsable; elle eût pu le détruire, elle ne pouvait le modifier. Il pouvait cesser d'exister, disparaître dans un vice, dans une monomanie, [269] il ne pouvait devenir un homme. « Un coeur d'or, mais creux ». Gisors s'apercevait qu'au fond de Clappique n'étaient ni la douleur ni la solitude, comme chez les autres hommes, mais la sensation. Gisors jugeait parfois les êtres en supposant leur vieillesse : Clappique ne pouvait vieillir: l'âge ne le menait pas à l'expérience humaine mais à l'intoxication - érotisme ou drogue - où se conjugueraient enfin tous ses moyens d'**ignorer** la vie. « Peut-être, pensait le baron, si je lui racontais tout, trouverait-il tout normal... » On tirait maintenant partout dans la ville chinoise, Clappique pria Gisors de l'abandonner à la limite de la concession: König ne l'eût pas reçu. Gisors regarda disparaître dans la brume sa silhouette maigre et désordonnée.

A decir verdad, Gisors pensaba que si el mundo no tenía realidad, los hombres, aun aquellos mismos que se hallan más opuestos al mundo, tienen una realidad muy fuerte; y que Clappique, precisamente, era uno de los muy raros seres que no tenían ninguna. Y lo comprobaba con angustia, porque era entre aquellas manos de niebla entre las que ponía el destino de Kyo. Bajo las actitudes de todos los hombres, hay un fondo que puede ser tocado, y pensar en su sufrimiento deja presentir su naturaleza. El sufrimiento de Clappique era independiente de él, como el de un niño: Clappique no era responsable de tal sufrimiento; éste hubiera podido destruirle, pero no podía modificarle. Podía dejar de existir, desaparecer en un vicio o en una monomanía; no podía convertirse en un hombre. «Un corazón de oro, pero hueco.» Gisors se daba cuenta de que, en el fondo de Clappique, no existían ni el dolor ni la soledad, como en los demás hombres, sino la sensación. Gisors juzgaba, a veces, a los hombres suponiendo su vejez: Clappique no podía envejecer: la edad no le conducía a la experiencia humana, sino a la intoxicación —erotismo o droga— donde se conjugarían, al fin, todos sus medios de **ignorar** la vida. «Quizá —pensaba el barón— si yo le contase todo lo encontrara completamente normal...» Disparaban, a la sazón, por todas partes, en la ciudad china. Clappique rogó a Gisors que le abandonase en el límite de la concesión: König no le habría recibido. Gisors se detuvo y vio desaparecer en la bruma su silueta delgada y desordenada. CD 7

La section spéciale de police de Chang-Kaï-Shek était installée dans une simple villa construite vers 1920: style Bécon-les-Bruyères (116), mais fenêtres encadrées d'extravagants ornements portugais, jaunes et bleuâtres. Deux factionnaires et plus de plantons qu'il ne convenait; tous les hommes armés; c'était tout. Sur la **fiche** qu'un secrétaire lui tendait, Clappique écrivit « Toto », laissa en blanc le motif de la visite, et attendit. C'était la première fois qu'il se trouvait dans un lieu éclairé depuis qu'il avait quitté sa chambre: il tira de

La sección especial de policía de Chiang Kaishek [227] estaba instalada en una modesta villa construida hacia 1920: estilo Bécon-les-Bruyéres, pero con ventanas encuadradas en extravagantes ornamentos portugueses, amarillos y azulados. Dos empleados, y más ordenanzas de los precisos; todos los hombres armados: eso era todo. En la **papeleta** que un secretario le tendió, Clappique escribió: «Toto»; dejó en blanco el motivo de la visita, y esperó. Era la primera vez que se encontraba en un lugar iluminado, desde que había dejado su habitación: sacó

116 (p. *270). Bruyères : petite* ville de la banlieue parisienne anonyme, sans cachet.

sa poche la lettre de Chpilewski:

Mon cher ami.

T'ai cédé à votre insistance. Mes scrupules étaient fondés, mais j'ai réfléchi: vous me permettrez ainsi de revenir à la tranquillité; et les bénéfices que promet mon affaire, en ce moment, sont si importants et si assurés que je pourrai certainement, avant un an, [270] *vous offrir en remerciement des objets de même nature, et plus beaux. Le commerce de l'alimentation, en cette ville...*

* ¿Arg.?

Suivaient quatre **pages** d'explications.

« Ça ne va pas mieux, pensa Clappique, pas mieux du tout... » Mais un factionnaire venait le chercher.

König l'attendait, assis sur son bureau, face à la porte. Trapu, brun, le nez de travers dans le visage carré, il vint à lui, serra sa main d'une façon rapide et vigoureuse qui les séparait plus qu'elle ne les rapprochait.

— Ça va? Bon. Je savais que je vous verrais aujourd'hui. J'ai été heureux de pouvoir vous être utile à mon tour.

— Vous êtes **rredoutable**, répondit Clappique bouffonnant à demi. Je me demande seulement s'il n'y a pas un malentendu: vous savez que je ne fais pas de politique...

— Il n'y a pas de malentendu.

« Il a la reconnaissance plutôt condescendante », pensa Clappique.

— Vous avez deux jours pour **filer**. Vous m'avez rendu service autrefois: aujourd'hui, je vous ai fait prévenir.

— Co... comment? C'est vous qui m'avez fait prévenir ?

— Crovez-vous que Chpilewski aurait osé? Vous avez affaire à la Sûreté chinoise, mais ce ne sont plus les Chinois qui la dirigent. Trêve de **balivernes**.

* ¿Arg.?

Clappique commençait à admirer Chpilewski, mais non sans irritation.

— Enfin, reprit-il, puisque vous voulez bien vous souvenir de moi, permettez-moi de vous demander autre chose. [271]

— Quoi?

Clappique n'avait plus grand espoir.

del bolsillo la carta de Chpilewski:

«Mi querido amigo:

«He cedido a su insistencia. Mis escrúpulos eran fundados; pero he reflexionado; así, pues, me permitirá usted volver a la tranquilidad, y los beneficios que promete mi negocio, en este momento, son tan importantes y tan seguros que indudablemente podré, antes de un año, ofrecerle, en testimonio de agradecimiento, otros objetos de la misma naturaleza y más bonitos. El comercio de la alimentación en esta ciudad...»

Seguían cuatro **carillas*** de explicaciones.

«Esto no va mejor —pensó Clappique—; ni mucho menos...» Pero un funcionario llegaba en su busca.

König le esperaba, sentado ante su mesa, enfrente de la puerta. Rechoncho, moreno, con la nariz torcida en su rostro cuadrado, llegó hacia él y le estrechó la mano de una manera rápida y vigorosa, que más bien los separaba en lugar de acercarlos.

—¿Qué tal? Bueno. Sabía que le vería a usted hoy. He tenido la dicha de poder serle útil, a mi vez.

—Es usted **formidable** —respondió Clappique, bromeando a medias—. Sólo me pregunto si habrá algún error: ya sabe usted que yo no hago política...

—No ha habido error.

«Tiene un agradecimiento más bien condescendiente» —pensó Clappique.

—Dispone usted de dos días para **largarse**. Me hizo usted un favor en otro tiempo: hoy he hecho que le avisen. [228]

—¿Có... cómo? ¿Usted ha sido el que ha encargado que me avisen?

—¿Cree usted que Chpilewski se habría atrevido? Tiene usted un asunto con la policía de seguridad china; pero ya no son los chinos quienes la dirigen. Basta de **pavadas***.

Clappique comenzaba a admirar a Chpilewski, pero no sin indignación.

—Pues bien; puesto que ha tenido a bien acordarse de mí, permítame que le pida otra cosa.

—¿Qué?

Clappique no abrigaba ya una gran

chaque nouvelle réplique de König lui montrait que la camaraderie sur laquelle il comptait n'existait pas, ou n'existait plus. Si König l'avait fait prévenir, il ne lui devait plus rien. Ce fut plus par acquit de conscience que par espoir qu'il dit :

— Est-ce qu'on ne pourrait rien faire pour le jeune Gisors? Vous vous en foutez, je pense, de tout ça...

— Qu'est-ce qu'il est?

— Communiste, je crois.

— Pourquoi est-il communiste, d'abord, celui-là? Son père? Métis? Pas trouvé de place? Qu'un ouvrier soit communiste, c'est déjà idiot, mais lui! Enfin quoi?

— Ça ne se résume pas très facilement...

Clappique réfléchissait

« Métis, peut-être... mais il aurait pu s'arranger sa mère était japonaise. Il n'a pas essayé. Il dit quelque chose comme: par volonté de dignité...

— Par dignité!

Clappique fut stupéfait: König l'engueulait. Il n'attendait pas tant d'effet de ce mot. « **Ai-je gaffé**? » se demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire, d'abord? demanda König, l'index agité comme s'il eût continué à parler sans qu'on l'entendît. « Par dignité », répéta-t-il. Clappique ne pouvait se méprendre au ton de sa voix: c'était celui de la haine. Il était à droite de Clappique, et son nez oblique, qui semblait ainsi très **busqué**, accentuait fortement son visage.

— Dites donc, mon petit Toto, vous croyez à la dignité ?

— Chez les autres... [272]

— Oui?

Clappique se tut.

— Vous savez ce que les rouges faisaient aux officiers prisonniers?

Clappique se gardait toujours de répondre. Ça devenait sérieux. Et il sentait que cette phrase était une préparation, une aide que König se donnait à lui-même: il n'attendait pas de réponse.

— En Sibérie, j'étais interprète dans un camp de prisonniers. J'ai pu en sortir

esperanza: cada nueva réplica de König le demostraba que la camaradería con que contaba no había existido o no existía ya. Si König le había prevenido, ya no le debía nada. Fue más por escrúpulo de conciencia que por esperanza por lo que dijo:

—¿No se podría hacer nada por el joven Gisors? Supongo que a usted no le importará nada ese asunto.

—¿Qué es?

—Comunista. Importante, según creo.

—En primer término, ¿por qué es comunista, ése? ¿Y su padre? ¿Mestizo? ¿No ha encontrado puesto? Que un obrero sea comunista, ya es idiota; ¡pero él!... En fin, ¿qué?

—Eso no es muy fácil resumirlo.

Clappique reflexionaba.

«Mestizo, quizá... Pero hubiera podido arreglarse: su madre era japonesa. No lo ha procurado. Dijo algo como por voluntad de dignidad...»

—¡Por dignidad!

Clappique quedó estupefacto; König le remedaba. No esperaba tanto efecto de aquella palabra. «¿**Habré metido la pata**?», se preguntó.

—En primer término, ¿qué es lo que quiere decir eso? —preguntó König, agitando el índice, como si hubiese continuado hablando sin que se le oyera. «Por dignidad», repetía.

Clappique no podía sustraerse al tono de su voz: era el del odio. Se hallaba a la derecha de Clappique, y su [229] nariz, que así parecía muy **aguileña**, acentuaba enérgicamente su semblante.

—Dígame, mi buen Toco, ¿usted cree en la dignidad?

—En los demás...

—¿En los demás?

Clappique se calló.

—¿Sabe usted lo que los rojos hacían con los oficiales prisioneros?

Clappique se guardaba muy bien de responder. Aquello se ponía serio. Y presentía que aquella frase era una preparación, una ayuda que König se facilitaba a sí mismo: no esperaba respuesta.

—En Siberia, yo era intérprete en un campo de prisioneros. Pude

en servant dans l'armée blanche, chez Semenoff. Blancs, rouges, je m'en foutais: je voulais retourner en Allemagne. J'ai été pris par les rouges. J'étais à moitié mort de froid. Ils m'ont giflé à coups de poing, en m'appelant mon capitaine (j'étais lieutenant) jusqu'à ce que je tombe. Ils m'ont relevé. Je ne portais pas l'uniforme de Semenoff, aux petites têtes de mort. j'avais une étoile sur chaque épaulette.

Il s'arrêta. « Il pourrait refuser sans faire tant d'histoires », pensa Clappique. Haletante, pesante, la voix impliquait une nécessité qu'il cherchait pourtant à comprendre.

— Ils m'ont enfoncé un clou dans chaque épaule, à travers chaque étoile. Long comme un doigt. Écoutez bien, mon petit Toto.

Il le prit par le bras, les yeux fixés sur les siens, avec un regard trouble :

— J'ai pleuré comme une femme, comme un veau... J'ai pleuré devant eux. Vous comprenez, oui? Restons-en là. Personne n'y perdra rien.

À coup sûr il racontait cette histoire - ou se la racontait -chaque fois qu'il pouvait tuer, comme si ce récit eût pu gratter jusqu'au sang l'humiliation sans limites qui le torturait.

— Mon petit, il vaudrait mieux ne pas trop me [273] parler de dignité... Ma dignité, à moi, c'est de les tuer. Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute, la Chine! Hein! La Chine, sans blague ! Je ne suis dans le Kuomintang que pour pouvoir en faire tuer. Je ne revis comme autrefois, comme un homme, comme n'importe qui, comme le dernier des abrutis qui passent devant cette fenêtre, que quand on en tue. C'est comme les fumeurs avec leurs pipes. _______ _______ Vous veniez me demander sa peau? Vous m'auriez sauvé trois fois la vie...

Il parlait entre ses dents, mais sans bouger, les mains dans ses poches, ses cheveux en brosse secoués par les mots arrachés.

— Il y a l'oubli... dit Clappique à mi-voix.

— Il y a plus d'un an que je n'ai pas couché avec une femme! Ça vous suffit? Et...

salir de allí sirviendo en el ejército blanco, con Semenoff. Blancos o rojos, a mí lo mismo me daba: lo que quería era volver a Alemania. Fui apresado por los rojos. Me dieron de puñetazos, llamándome «mi capitán» (era teniente), hasta que caí al suelo. Me levantaron. No llevaba ya el uniforme de Semenoff, con las calaveritas. Tenía una estrella en cada hombrera.

Se detuvo. «Podía rehusar, sin contar tantas historias», pensó Clappique. Jadeante, pesado, la voz implicaba una necesidad, que él trataba, no obstante, de comprender.

—Me clavaron un clavo en cada hombro, por encima de cada estrella. Como un dedo de largo. Escúcheme bien, mi buen Toto.

Le cogió de un brazo, con los ojos fijos en los suyos, con una mirada de hombre enamorado:

—Lloré como una mujer, como un ternero... Lloré delante de ellos. ¿Comprende usted? ¿Sí? Pues dejémoslo. Nadie perderá nada.

Aquella mirada de hombre que desea iluminó a Clappique. La confidencia no era sorprendente: no era una confidencia, era una venganza. Seguramente, relataba aquella historia —o se la relataba— cada vez que podía matar, como si aquel relato hubiera podido arañar, hasta hacer sangre, en la humillación sin límites que le torturaba.

—Amigo mío, más valdría que no me hablase demasiado de dignidad... Mi dignidad, para mí, consiste en matarlos. ¿Qué quiere usted que a mí me importe China? [230] ¿Eh? ¡La China, sin bromas! No estoy en el Kuomintang nada más que para mandar matar. No revivo como en otro tiempo, como un hombre, como cualquiera, como el último de los brutos que pasan por delante de esta ventana, sino cuando se mata. Pasa como a los fumadores con sus pipas. ¡Cómo! Un pingajo. ¿Venia usted a pedirme su piel? Aunque me hubiera usted salvado tres veces la vida...

Se encogió de hombros, y continuó, rabiosamente:

—¿Sabe usted, siquiera, mi buen Toto, lo que es ver que la vida de uno adquiere un sentido, un sentido absoluto: repugnarse uno a sí mismo?

Acabó su frase entre dientes, pero sin moverse, con las manos en los bolsillos, con los cabellos sacudidos por las palabras arrancadas.

—El olvido... —dijo Clappique a media voz.

—¡Hace más de un año que no me he acostado con una mujer! ¿Le basta eso? Y...

Il s'arrêta net, reprit plus bas :

« Mais dites donc, mon petit Toto, le jeune Gisors, le jeune Gisors... Vous parliez de malentendu; vous voulez toujours savoir pourquoi vous êtes condamné? Je vais vous le dire. C'est bien vous qui avez traité l'affaire des fusils du *Shan-Tung?* Savezvous à qui les fusils étaient destinés?

— On ne pose pas de questions dans ce métier, pas un mot!

Il approcha l'index de sa bouche, selon ses plus pures traditions. Il en fut aussitôt gêné.

— Aux communistes. Et comme vous y risquiez votre peau, on aurait pu vous le dire. Et c'était une escroquerie. Ils se sont servis de vous pour gagner du temps: la nuit même, ils ont pillé le bateau. Si je ne m'abuse, c'est votre protégé actuel qui vous a embarqué dans cette affaire?

Clappique faillit répondre. J'ai quand même touché ma commission ». Mais la révélation que son [274] interlocuteur venait de lui faire mettait une telle satisfaction sur le visage de celui-ci, que le baron ne désirait plus que s'en aller. Bien que Kyo eût tenu ses promesses, il lui avait fait jouer sa vie sans le lui dire. L'eût-il jouée? Non. Kyo avait eu raison de lui préférer sa cause: lui aurait raison de se désintéresser de Kyo. D'autant plus qu'en vérité, il ne pouvait rien. Il haussa simplement l'épaule.

— Alors, j'ai quarante-huit heures pour filer?

— Oui. Vous n'insistez pas. Vous avez raison. Au revoir. »

« Il doit faire de telles confidences, d'habitude, à ceux qui vont mourir, pensait Clappique en descendant les marches de l'escalier:

de toute façon, il vaut vraiment mieux que je file. » Il ne se délivrait pas du ton avec lequel König avait dit: « Pour vivre comme un homme, comme n'importe qui... » Il restait **hébété** par cette intoxication totale, que le sang seul assouvissait: il avait vu assez d'épaves des guerres civiles de Chine et de Sibérie pour savoir quelle négation du monde appelle l'humiliation intense; seuls, le sang opiniâtrement versé, la drogue et la névrose nourrissent de telles solitudes. Il comprenait maintenant pourquoi König

Se detuvo, de pronto, y continuó, más bajo:

—Pero, dígame, mi buen Toto: el joven Gisors; el joven Gisors... Hablaba usted de un error. ¿Quiere saber por qué ha sido usted condenado? Voy a decírselo: ¿Fue usted el que trató el asunto de los fusiles del *Shang-Tung*? ¿Sabe usted a quiénes estaban destinados esos fusiles?

—No se hacen preguntas en semejante oficio. ¡Ni una palabra!

Acercó el índice a su boca, según sus más puras tradiciones. Y quedó, en seguida, cohibido.

—A los comunistas. Y como arriesgaba usted en ello su piel, hubiera podido decírselo. Y aquello era una estafa. Se sirvieron de usted para adelantar tiempo: aquella misma noche, robaron el buque. Si no me equivoco, su protegido actual fue quien le embarcó en aquel asunto.

Clappique estuvo a punto de responder: «Sin embargo, yo cobré mi comisión.» Pero la revelación que su interlocutor acababa de hacerle ponía tal satisfacción en el semblante de éste, que el barón no deseaba ya más que irse. Aunque Kyo había cumplido su promesa, le había hecho que se jugase la vida sin decírselo. ¿Se la hubiese jugado? No. Kyo se había servido de él en favor de su [231] causa: él aprovechaba la ocasión para desinteresarse de Kyo. Tanto más, cuanto que, en realidad, no podía hacer nada. Se encogió de hombros, simplemente.

—¿Entonces tengo cuarenta y ocho horas para largarme?

—Sí. No insista usted. Tiene usted razón. Adiós.

«Dice que hace un año que no se ha acostado con una mujer —pensaba Clappique, mientras bajaba la escalera—. ¿Impotencia? ¿O qué? Yo creía que esa clase de... dramas le harían a uno erotómano. Debe de hacer tales confidencias, de ordinario, a los que van a morir: de todas maneras, es preferible que me escape.» No se libraba del tono con que König había dicho: «Para vivir como un hombre, como cualquiera...» Continuaba **aturdido**, ante aquella intoxicación total, que sólo saciaba la sangre: Había visto bastantes desechos de las guerras civiles de China y de Siberia para saber a qué negación del mundo conduce la humillación intensa: sólo la sangre, obstinadamente vertida, las drogas y la neurosis alimentaban tales soledades. Ahora comprendía por qué a König le había

HÉBÉTER – **Atontar, aturdir, desconcertar** 1. Rare. Rendre obtus, émoussé; enlever toute vivacité, toute subtilité à (l'esprit, l'intelligence). - 2. (1631). Rendre (qqn) stupide. -S'HÉBÉTER v. pron. (réfl.) V. 1587. Littér. Devenir hébété, se rendre hébété. -HÉBÉTÉ, ÉE p. p. adj. (V. 1355, «émoussé»).
daze 1 stupefy, bewilder. 2 a state of confusion or bewilderment (*in a daze*).

avait aimé sa compagnie, n'ignorant pas combien, auprès de lui, s'affaiblissait toute réalité. II marchait lentement, épouvanté de retrouver Gisors qui l'attendait de l'autre côté des barbelés. Que lui dire?... Trop tard: poussé par l'impatience, Gisors, venu à sa rencontre, venait de se dégager de la brume, à deux mètres de lui. Il le regardait avec l'intensité hagarde des fous. Clappique eut peur, s'arrêta. Gisors déjà le prenait par le bras

agradado su compañía, no ignorando cuánto se debilitaba a su lado toda realidad. Caminaba con lentitud, espantado de volver a encontrar a Gisors, que le esperaba al otro lado de las alambradas. ¿Qué decirle?... Demasiado tarde, impulsado por la impaciencia, Gisors, que había salido a su encuentro, acababa de destacarse en la bruma, a dos metros de él. Le miraba con la intensidad huraña de los locos. Clappique tuvo miedo, y se detuvo. Gisors le cogía ya del brazo.

— Rien à faire? demandait-il d'une voix triste, mais non altérée. [275]

—¿No se puede hacer nada? —preguntó con voz triste, aunque no alterada.

Sans parler, Clappique secoua négativement la tête.

Sin hablar, Clappique sacudió negativamente la cabeza.

— Allons. Je vais demander aide à un autre ami.

—Vámonos. Voy a pedir ayuda a otro amigo.

En voyant Clappique sortir de la brume, il avait eu la révélation de sa propre folie. Tout le dialogue qu'il avait imaginé entre eux, au retour du baron, était absurde: Clappique n'était ni un interprète ni un messager, c'était une carte. La carte jouée - perdue, le visage de Clappique le montrait - il fallait en chercher une autre. **Gorgé** d'angoisse, de détresse, il restait lucide au fond de sa désolation. Il avait songé à Ferral; mais Ferral; n'interviendrait pas dans un conflit de cet ordre.

Cuando había visto a Clappique salir de la bruma, había tenido la revelación de su propia locura. Todo el diálogo que había imaginado entre ellos, al regresar el barón, era absurdo. Clappique no era un intérprete ni un mensajero: era una carta. Jugada la carta —y perdida, como lo demostraba el rostro de Clappique—, había que [232] buscar otra. **Colmado** de angustia, de desesperación, se conservaba lúcido, en el fondo de su desolación. Había pensado en Ferral; pero Ferral no intervendría en un conflicto de aquel orden. Intentaría la intervención de dos amigos...

König avait appelé un secrétaire:

König había llamado a un secretario:

— Demain, ici, le jeune Gisors.

—Mañana traiga aquí al joven Gisors, en cuanto los consejos hayan terminado. 2

5 heures.

Las cinco

Au-dessus des courts éclairs de coups de feu jaunâtres dans la fin de la nuit, Katow et Hemmelrich voyaient, des fenêtres du premier étage, le petit jour faire naître des reflets plombés sur les toits voisins, en même temps que le profil des maisons devenait net. Les cheveux en pluie, blêmes, chacun commençait de nouveau à distinguer le visage de l'autre, et savait ce qu'il pensait. Le dernier jour. Presque plus de munitions. Aucun mouvement populaire n'était venu à leur secours Des salves, vers Chapeï : des camarades assiégés comme eux. Katow avait expliqué à Hemmelrich pourquoi ils étaient perdus: à un moment quelconque, les hommes de Chang-Kaï-Shek [276] apporteraient les canons de petit calibre dont disposait la garde du général; dès qu'un de ces canons pourrait être introduit dans la maison qui faisait face à la permanence, matelas et murs tomberaient comme à la foire. La mitrailleuse des

Por encima de los breves relámpagos de los disparos, amarillentos en el final de la noche, Katow y Hemmelrich veían, desde las ventanas del primer piso, la débil luz del alba, que nacía con reflejos plúmbeos sobre los tejados vecinos, al mismo tiempo que el perfil de las casas se hacía más claro. Con los cabellos llenos de lluvia, pálidos, cada uno comenzaba de nuevo a distinguir el semblante del otro y sabía lo que pensaba. El último día. Casi no había más municiones. Ningún movimiento popular había llegado en su socorro. Unas descargas, hacia Chapei: unos camaradas, sitiados, como ellos. Katow había explicado a Hemmelrich por qué estaban perdidos: en cualquier momento, los hombres de Chiang Kaishek llevarían los cañones de pequeño calibre de que disponía la guardia del general: en cuanto uno de los cañones pudiera ser introducido en la casa de enfrente de la Permanencia los colchones y los muros caerían como barracas de feria. La ametralladora de los co-

communistes commandait encore la porte de cette maison; lorsqu'elle n'aurait plus de balles, elle cesserait de la commander. Ce qui n'allait plus tarder. Ils avaient tiré rageusement, poussés par une vengeance anticipée: condamnés, tuer était le seul sens qu'ils pussent donner à leurs dernières heures. Mais ils commençaient à être las de cela aussi. Les adversaires, abrités de mieux en mieux, n'apparaissaient plus que rarement. Il semblait que le combat s'affaiblît avec la nuit - et, absurdement, que ce jour naissant qui ne montrait pas une seule ombre ennemie apportât leur libération, comme la nuit avait apporté leur emprisonnement. Le reflet du jour, sur les toits, devenait gris pâle; au-dessus du combat arrêté, la lumière semblait aspirer de grands morceaux de nuit, ne laissant devant les maisons que des rectangles noirs. Les ombres se **raccourcissaient** peu à peu: les regarder permettait de ne pas songer aux hommes qui allaient mourir là. Elles se contractaient comme tous les jours avec leur mouvement éternel, d'une sauvage majesté aujourd'hui parce qu'ils ne le verraient plus jamais. Soudain, toutes les fenêtres en face s'éclairèrent, et les balles frappèrent autour de la porte en volée de cailloux: un des leurs avait passé un veston au bout d'un bâton. L'ennemi se contentait **de l'affût**.

munistas dominaba aún la puerta de aquella casa; cuando ya no hubiera balas, cesaría de dominarla. Lo cual no tardaría mucho. Desde hacía una hora, disparaban rabiosamente, impulsados por una venganza anticipada: una vez condenados, matar constituía el único sentido que podían dar a sus últimas horas. Pero comenzaban a cansarse de eso, también. Los adversarios, cada vez mejor protegidos, sólo aparecían ya muy raras veces. Parecía que el combate se debilitaba con la noche —y era absurdo que aquel día naciente, que no ponía de manifiesto una sola sombra enemiga, les trajera la liberación, [233] como la noche les había traído el encarcelamiento—. El reflejo del día, sobre los tejados, se tornaba gris pálido; por encima del combate detenido, la luz parecía aspirar grandes trozos de noche, no dejando delante de la casa más que unos rectángulos negros. Las sombras **se iban encogiendo** poco a poco; contemplarlas permitía no pensar en los hombres que iban a morir allí. Se contraían como todos los días, con su movimiento eterno, de una salvaje majestad aquel día, porque ellos no volverían a verlo nunca. De pronto, todas las ventanas de enfrente se iluminaron, y las balas golpearon alrededor de la puerta, como una nube de guijarros: uno de los suyos había colgado una americana del extremo de un bastón. El enemigo se contentaba con estar **en acecho**.

— Onze, douze, treize, quatorze... dit Hemmelrich. Il comptait les cadavres, visibles maintenant dans la rue.

—Once, doce, trece, catorce... —dijo Hemmelrich. Contaba los cadáveres, visibles en la calle ahora.

— Tout ça, c'est de la rig'lade, répondit Katow à [277] voix presque basse. Ils n'ont qu'à attendre. <u>Le jour est pour eux</u>.

—Todo eso no es más que para distraerse —respondió Katow, en voz casi imperceptible—. No tienen más que esperar. <u>El día es para ellos</u>.

Il n'y avait que cinq blessés couchés dans la pièce; ils ne gémissaient pas: deux fumaient, en regardant le jour apparaître entre le mur et les matelas. Plus loin, Souen et un autre combattant gardaient la seconde fenêtre. Presque plus de salves. Les troupes de Chang-Kaï-Shek attendaient-elles partout? Vainqueurs, le mois précédent, les communistes connaissaient leurs progrès heure par heure; aujourd'hui ils ne savaient rien, pareils aux vaincus d'alors.

No había más que cinco heridos, tendidos en la habitación; no se quejaban: dos de ellos fumaban, mirando cómo aparecía la luz del día por entre el muro y los colchones. Más lejos, Suen y otro combatiente guardaban la segunda ventana. Ya casi no se oían descargas. ¿Esperarían en todas partes las tropas de Chiang Kaishek? El mes anterior, vencedores los comunistas, conocían sus progresos de hora en hora; a la sazón, no sabían nada, como entonces los vencidos.

Comme pour confirmer ce que venait de dire Katow, la porte de la maison ennemie s'ouvrit (les deux couloirs étaient en face l'un de l'autre); aussitôt, le crépitement d'une mitrailleuse renseigna les communistes. « Elle est venue par les toits », pensa Katow.

Como para confirmar lo que Katow acababa de decir, la puerta de la casa enemiga se abrió (los dos corredores estaban el uno enfrente del otro); inmediatamente, la crepitación de una ametralladora avisó a los comunistas. «Viene por los tejados», pensó Katow.

— Par ici !

—¡Por aquí!

plâtre 1. yeso; battre comme p. fig dejar molido. 2. Med escayola; dans le p. (una pierna, un brazo) escayolado(a). 3. plâtres fpl enyesado; essuyer les plâtres fig & fam estrenar una casa ou un local, ser el primero en pagar el pato
plâtrer vtr 1. (pared) enyesar. 2.(parte del cuerpo) escayolar

C'étaient ses mitrailleurs qui appelaient. Hemmelrich et lui sortirent en courant, et comprirent: la mitrailleuse ennemie, sans doute protégée par un blindage, tirait sans arrêt. Il n'y avait pas de communistes dans le couloir de la permanence, puisqu'il se trouvait sous le feu de leur propre mitrailleuse qui, des plus hautes marches de l'escalier, commandait en tir plongeant l'entrée de leurs adversaires. Mais le blindage, maintenant, protégeait ceux-ci. Il fallait pourtant, avant tout, maintenir le feu. Le pointeur était tombé sur le côté, tué sans doute; c'était le servant qui avait crié. Il tirait balle par balle la bande engagée. Les balles faisaient sauter des morceaux de bois des marches, du **plâtre** du mur, et des sons sourds, dans des silences d'une rapidité inconnue, indiquaient que certaines entraient dans la chair du vivant ou du mort. Hemmelrich et Katow [278] s'élancèrent. « Pas toi! » hurla le Belge. D'un coup d'épaule il écarta Katow qui roula dans le couloir, et sauta à la place du pointeur. L'ennemi tirait maintenant un peu plus bas. Pas pour longtemps. « Y a-t-il encore des bandes? » demanda Hemmelrich. Au lieu de répondre, le servant piqua une tête en avant, dévala tout l'escalier. Et Hemmelrich s'aperçut qu'il ne savait pas servir une mitrailleuse.

Il remonta d'un saut, se sentit touché faiblement à l'oeil et au mollet. Dans le couloir, au-dessus de l'angle du tir ennemi, il s'arrêta: son oeil n'avait été touché que par un morceau de plâtre détaché par une balle; son **mollet** saignait - une autre balle, en surface. Déjà il était dans la chambre où Katow, arcbouté, d'une main attirait à lui le matelas (non pour se protéger mais pour se cacher), et tenait de l'autre un paquet de grenades: seules les grenades, si elles éclataient tout près, pouvaient agir contre le blindage.

Il fallait les lancer par la fenêtre dans le couloir ennemi. Katow avait posé un autre paquet derrière lui: Hemmelrich le saisit et le lança en même temps que Katow par-dessus le matelas. Katow se retrouva par terre, **fauché** par les balles, comme s'il l'eût été par ses grenades: lorsque têtes et bras avaient dépassé le matelas, on avait tiré sur eux de toutes les fenêtres, - ce craquement d'allumettes, si proche, ne venait-il pas de ses jambes? se demandait Hemmelrich, qui s'était baissé à temps. Les balles entraient toujours, mais le mur protégeait les deux hommes maintenant qu'ils étaient tombés: la fenêtre ne

Eran sus ametralladoras las que avisaban. Hemmelrich y él salieron corriendo y lo comprobaron: la ametralladora enemiga, sin duda protegida por un blindaje, disparaba sin interrupción. No había comunistas en el corredor de la Permanencia, puesto que se encontraba bajo los disparos de su propia ametralladora, que, desde lo más [234] alto de la escalera, la dominaba, impidiendo la entrada a sus adversarios. Pero el blindaje, entonces, protegía a éstos. Era preciso, no obstante, ante todo, mantener el fuego. El apuntador había caído a un lado, muerto sin duda; era el artillero quien había gritado. Vigilaba y apuntaba, aunque con lentitud. Las balas hacían saltar los trozos de maderas de las escaleras, el **yeso** de las paredes, y, con sonidos sordos, entre silencios de una rapidez desconocida, indicaban que algunas entraban en la carne del vivo y del muerto. Hemmelrich y Katow se adelantaron. «¡Tú no!», aulló el belga. De un puñetazo en la barbilla, hizo rodar a Katow por el corredor, y saltó al puesto del apuntador. El enemigo disparaba ahora un poco más bajo. No por mucho tiempo. «¿Hay todavía vendas?», preguntó Hemmelrich. En lugar de responder, el ayudante cayó de cabeza y rodó toda la escalera. Y Hemmelrich se dio cuenta de que no sabía manejar una ametralladora.

Volvió a subir de un salto: se sintió herido en un ojo y en una pantorrilla. En el corredor, por encima del ángulo del tiroteo enemigo, se detuvo: su ojo sólo había sido alcanzado por un trozo de yeso arrancado por una bala; la **pantorrilla** sangraba —otra bala, en la superficie. Ya estaba en la habitación donde Katow, resistiéndose, atraía con una mano hacia sí el colchón (no para protegerse, sino para ocultarse) y sostenía en la otra un paquete de granadas: sólo éstas, si estallaban muy cerca, obrarían contra el blindaje.

Había qua lanzarlas por la ventana al corredor enemigo. Katow había colocado otro paquete detrás de él; Hemmelrich lo cogió y lo lanzó, al mismo tiempo que Katow, por encima riel colchón. Katow se encontró de nuevo en el suelo, **derribado** por las balas, como si lo hubiese sido por sus propias granadas: cuando las cabezas y los brazos habían aparecido por encima del colchón, habían disparado sobre ellos desde todas las ventanas —aquel crujido como de cerillas, tan próximo, ¿no procedía de sus piernas?—, se preguntaba Hemmelrich, que se había agachado a tiempo. Las balas continuaban entrando, pero el muro protegía a los dos hombres, ahora que habían caído: la ventana no se

s'ouvrait qu'à soixante centimètres du parquet. Malgré les coups de fusils, Hemmelrich avait l'impression du silence, car les deux mitrailleuses s'étaient tues. Il avança sur les coudes vers [279] Katow, qui ne bougeait pas; il le tira par les épaules. Hors du champ de tir, tous deux se regardèrent en silence: malgré matelas et défenses qui masquaient la fenêtre, le grand jour maintenant envahissait la chambre. Katow s'évanouissait, la cuisse trouée d'une tache rouge qui s'agrandissait sur le carreau comme sur un buvard. Hemmelrich entendit encore Souen crier: « Le canon! » puis une détonation énorme et sourde, et, à l'instant où il levait la tête, un choc à la base du nez: il s'évanouit à son tour.

Hemmelrich revenait à lui, peu à peu, remontant des profondeurs vers cette surface de silence si étrange qu'il lui sembla qu'elle le ranimait: le canon ne tirait plus. Le mur était démoli obliquement. Par terre, couverts de plâtras et de débris, Katow et les autres, évanouis ou morts. Il avait très soif, et la fièvre. Sa blessure au mollet n'était pas grave. **En rampant**, il atteignit la porte, et dans le couloir se releva, lourdement, appuyé au mur. Sauf à la tête, où l'avait frappé un morceau détaché de la maçonnerie, sa douleur était diffuse; accroché à la rampe, il descendit, non l'escalier de la rue, où sans doute les ennemis attendaient toujours, mais celui de la cour. On ne tirait plus. Les murs du couloir d'entrée étaient creusés de **niches**, où se trouvaient naguère des tables. Il se blottit dans la première et regarda la cour.

À droite d'une maison qui semblait abandonnée (mais il était sûr qu'elle ne l'était pas), un hangar de tôle; au loin, une maison à cornes et une file de poteaux qui plongeaient, en se rapetissant, vers la campagne qu'il ne reverrait pas. Les **barbelés emmêlés** au travers de la porte rayaient en noir ce spectacle mort et le jour gris, comme les craquelures [280] d'une faïence. Une ombre parut derrière, une espèce d'ours: un homme de face, le dos complètement courbé; il commença à s'accrocher aux fils de fer.

Hemmelrich n'avait plus de balles. Il regardait cette masse qui passait d'un fil à l'autre avant qu'il pût prévoir son geste (les fils étaient nets sur le jour mais sans perspective). Elle s'accrochait, retombait, s'accrochait à nouveau, énorme insecte. Hemmelrich s'approcha, le long du mur. Il était clair que l'homme allait passer; à ce moment, pourtant, empêtré, il essayait

abría más que a sesenta centímetros del suelo. [235] A pesar de los tiros de fusil, Hemmekich tenía una sensación de silencio, pues las dos ametralladoras estaban muertas. Avanzó sobre los codos hacia Katow, que no se movía; le tiró de los hombros. Fuera del campo de tiro, ambos se contemplaron en silencio: a pesar del colchón y de las defensas que cubrían las ventanas, la luz del día invadía ahora la habitación. Katow se desvanecía, con el muslo agujereado, con una mancha roja que aumentaba sobre la baldosa como sobre un papel secante. Hemmelrich oyó todavía a Suen, que gritaba: «¡El cañón!» Luego, una detonación enorme, sorda, y, en el instante en que levantaba la cabeza, un choque en la base de la nariz. Se desvaneció, a su vez.

Hemmelrich volvió en sí poco a poco, ascendiendo de las profundidades hacia aquella superficie de silencio, tan extraña, que le pareció que le reanimaba: el cañón no disparaba ya. El muro había sido demolido oblicuamente. En el suelo cubierto de escombros y de restos, Katow y los otros estaban desvanecidos o muertos. Tenía mucha sed y fiebre. Su herida de la pantorrilla no era grave. **Arrastrándose**, llegó hasta la puerta, y, en el corredor, se levantó, pesadamente, apoyado en la pared. Salvo en la cabeza, donde le había alcanzado un trozo de mampostería, su dolor era difuso; agarrado a la rampa, descendió, no por la escalera de la calle, donde, sin duda, continuaba esperando el enemigo, sino por la del patio. Ya no disparaban. Las paredes del corredor de entrada tenían unos **huecos** donde estaban colocadas antes unas mesas. Se escondió en el primero y miró al patio.

A la derecha de una casa que parecía abandonada (aunque tenía la seguridad de que no lo estaba), había un cobertizo de hierro; a lo lejos, una casa de cuernos y una hilera de postes que se perdían, repitiéndose, en el campo que no volvería a ver más. Las **alambradas**, **enmarañadas** a través de la puerta, rayaban de negro aquel espectáculo muerto y el día gris, como grietas en la loza. Una sombra apareció detrás, una especie de oso: un hombre, de frente, con la espalda encorvada, comenzó a agarrarse a los alambres.

Hemmelrich no tenía ya balas. Contemplaba a aquella [236] masa que pasaba de un alambre a otro antes de que él pudiera prever su movimiento (los alambres aparecían con claridad en la luz, aunque sin perspectiva). Se agarraba: volvía a caer: se agarraba de nuevo, como un insecto enorme. Hemmelrich se acercó, a lo largo del muro. Estaba claro que el hombre iba a pasar; en aquel momento,

de se dégager des barbelés accrochés à ses vêtements, avec un étrange grognement, et il semblait à Hemmelrich que ce monstrueux insecte pût rester là à jamais, énorme et recroquevillé, suspendu sur ce jour gris. Mais la main se dressa nette et noire, ouverte, les doigts écartés, pour saisir un autre fil, et le corps reprit son mouvement.

C'était la fin. Derrière, la rue et la mitrailleuse. Làhaut, Katow et ses hommes, par terre. Cette maison déserte, en face, était certainement occupée, sans doute par des mitrailleurs qui, eux, avaient encore des balles. S'il sortait, les ennemis tireraient aux genoux, pour le faire prisonnier (il sentit tout à coup la fragilité de ces petits os, les rotules...). Du moins tuerait-il peut-être celui-là.

Le monstre composé d'ours, d'homme et d'araignée, continuait à se **dépêtrer** de ses fils. Au côté de sa masse noire, une ligne de lumière marquait l'arête de son pistolet. Hemmelrich se sentait au fond d'un trou, fasciné moins par cet être si lent qui s'approchait comme la mort même, que par tout ce qui le suivait, tout ce qui allait une fois de plus l'écraser ainsi qu'un couvercle de cercueil vissé sur un vivant; c'était tout ce qui avait étouffé sa vie de tous les [281] jours, qui revenait là pour l'écraser d'un coup. « Ils m'ont pilonné pendant trente-sept ans, et maintenant ils vont me tuer. » Ce n'était pas seulement sa propre souffrance qui s'approchait, c'était celle de sa femme éventrée, de son gosse malade assassiné: tout se mêlait en un brouillard de soif, de fièvre et de haine. De nouveau, sans la regarder, il sentit la tache de sang de sa main gauche. Ni comme une brûlure, ni comme une gêne: simplement il savait qu'elle était là, et que l'homme allait enfin sortir de ses barbelés. Cet homme qui passait le premier, ce n'était pas pour de l'argent qu'il venait tuer ceux qui se traînaient là-haut, c'était pour une idée, pour une foi; cette ombre arrêtée maintenant devant le barrage de fils de fer, Hemmelrich la haïssait jusque dans sa pensée: ce n'était pas assez que cette race d'heureux les assassinât, il fallait encore qu'elle crût avoir raison. La silhouette, corps maintenant redressé, était prodigieusement tendue sur la cour grise, sur les fils télégraphiques qui plongeaient dans la paix illimitée du matin de printemps pluvieux. D'une fenêtre, un cri d'appel s'éleva, auquel l'homme répondit; sa réponse emplit le couloir, entoura Hemmelrich. La ligne de lumière du pistolet disparut, enfouie dans la gaine et remplacée par une barre plate,

no obstante, entorpecido, trataba de desenredarse la alambrada, prendida a sus ropas, con un gruñido extraño; le parecía a Hemmelrich que aquel monstruoso insecto podía quedarse allí para siempre, enorme y encogido, suspendido en aquel día gris. Pero la mano se irguió, destacada y negra, abierta, con los dedos separados, para agarrar otro alambre y el cuerpo reanudó su movimiento.

Aquello era el final. Detrás, la calle y la ametralladora. Arriba, Katow y sus hombres, por el suelo. Aquella casa desierta, enfrente, con toda seguridad estaba ocupada, sin duda, por algunos ametralladores que todavía tenían balas. Si salía, los enemigos le dispararían a las rodillas para cogerle prisionero (sintió, de pronto, la fragilidad de aquellos huesecillos, las rótulas...). Al menos, quizá matase a aquél.

El monstruo, mixto de oso, hombre y araña, continuaba **desenredándose** de los alambres. Al lado de su masa negra, una línea de luz marcaba la arista de su pistola. Hemmelrich se sentía, en el fondo de un agujero, menos fascinado por aquel ser que con tanta lentitud se aproximaba como la muerte misma, que por todo cuanto le seguía, todo lo que iba una vez más a aplastarle, como la tapa de un ataúd cerrado sobre un ser vivo; aquello era todo lo que había ahogado su vida de todos los días, que volvía allí para aplastarle de un golpe. «Me han apisonado durante treinta años, y ahora me van a matar.» No era sólo su propio sufrimiento el que se aproximaba; era el de su mujer despedazada, el de su hijo enfermo asesinado; todo se entremezclaba en una niebla de sed, de fiebre, de odio. De nuevo, sin mirarla, vio la mancha de sangre de su mano izquierda. No como una quemadura, ni como una molestia: sencillamente, sabía que estaba allí y que el hombre iba a salir, por fin, de las alambradas. Aquel hombre que pasaba el primero no era por el dinero por lo que [237] acababa de matar a los que se arrastraban allá arriba, sino por una idea, por una fe: a aquella sombra, detenida ahora ante la maraña de alambres, Hemmelrich la odiaba hasta en su pensamiento: no era bastante que aquella raza de afortunados le asesinasen; era preciso, además, que creyesen tener razón. La silueta, con el cuerpo ahora erguido, estaba prodigiosamente empinada hacia el patio gris, sobre los hilos telegráficos que se sumergían en la paz ilimitada de la mañana lluviosa de primavera. Desde una ventana, se elevó un grito de llamada, al cual respondió el hombre; su respuesta llenó el corredor y rodeó a Hemmelrich. La línea de luz de la pistola desapareció dentro de la funda y fue sustituida por una barra pla-

presque blanche dans cette obscurité: l'homme tirait sa baïonnette. II n'était plus un homme, il était tout ce dont Hemmelrich avait souffert jusque-là. Dans ce **couloir** noir, avec ces mitrailleurs embusqués audelà de la porte et cet ennemi qui s'approchait, le Belge devenait fou de haine, et il lui semblait que le sang des siens n'était plus une tache sur sa main, mais encore liquide et chaud. « Ils nous auront tous fait crever toute notre vie, mais celui-là l'essuiera, il l'essuiera... » L'homme approchait, pas à pas, la [282] baïonnette en avant. Hemmelrich s'accroupit et vit aussitôt la silhouette grandir, le torse diminuer audessus de jambes fortes comme des pieux. À l'instant où la baïonnette arrivait au-dessus de sa tête, il se releva, s'accrocha de la main droite au cou de l'homme, serra. Sous le choc, la baïonnette était tombée. Ce cou était trop gros pour une seule main, le pouce et l'extrémité des doigts s'enfonçaient convulsivement dans la chair plus qu'ils n'arrêtaient la respiration, mais l'autre main était prise par la folie, frottée avec fureur sur le visage haletant. « Tu l'effaceras! hurlait Hemmelrich. Tu l'effaceras! » L'homme **chancelait**. D'instinct il s'accrocha au mur. Hemmelrich lui cogna la tête contre ce mur de toute sa force, se baissa une seconde; le Chinois sentit un corps énorme qui entrait en lui, déchirait ses intestins : la baïonnette. Il ouvrit les deux mains, les ramena à son ventre avec un gémissement aigu, tomba, épaules en avant, entre les jambes d'Hemmelrich, puis se détendit d'un coup; sur sa main ouverte, une goutte de sang tomba de la baïonnette, puis une autre. Comme si cette main de seconde en seconde tachée l'eût vengé, Hemmelrich osa enfin regarder la sienne, et comprit que la tache de sang s'y était effacée depuis des heures.

na, casi blanca en aquella oscuridad: el hombre sacaba su bayoneta. Ya no era un hombre, era todo aquello por lo cual había sufrido Hemmelrich hasta entonces. En el **corredor** oscuro, con aquellas ametralladoras emboscadas más allá de la puerta y aquel enemigo que se aproximaba, el belga se volvía loco de odio. «Ellos nos habrán estado reventando durante toda nuestra vida; pero éste lo pagará, lo pagará...» El hombre se acercaba, paso a paso, con la bayoneta hacia adelante. Hemmelrich se acurrucó, y vio en seguida agrandarse la silueta y disminuir el torso por encima de las piernas, fuertes como estacas. En el instante en que la bayoneta llegaba por encima de su cabeza, se levantó, se agarró con la mano derecha al cuello del hombre, y apretó. A causa del encuentro, la bayoneta había caído. El cuello era demasiado grueso para una sola mano; el pulgar y las yemas de los otros dedos se hundían convulsivamente en la carne, más bien que detener la respiración; pero la otra mano, impulsada por la locura, frotaba con furor en el rostro anhelante. «¡Tú la borrarás! ¡Tú la borrarás!» El hombre se **tambaleaba**. Por instinto, se agarró al muro. Hemmelrich le golpeó la cabeza contra aquel muro, con toda su fuerza, y se agachó un segundo; el chino sintió que un cuerpo enorme entraba en él y le desgarraba los intestinos; la bayoneta. Abrió las dos manos, se las llevó al vientre, con un gemido agudo, y cayó, con los brazos hacia adelante, entre las piernas de Hemmelrich; luego, se aflojó de pronto. Sobre su mano abierta, cayó una gota [238] de sangre de la bayoneta, y luego otra. Como si aquella mano, manchada de segundo en segundo, le hubiese vengado, Hemmelrich se atrevió, por fin, a mirar la suya, y comprendió que la mancha de sangre se había borrado desde hacía dos horas.

Et il découvrit qu'il n'allait peut-être pas mourir. Il déshabilla précipitamment l'officier, pris à la fois d'affection pour cet homme qui était venu lui apporter sa délivrance et de rage parce que les habits ne se dégageaient pas assez vite du corps, comme si celui-ci les eût retenus. Il secouait ce corps sauveur comme s'il lui eût fait **danser la couverte** (117). Enfin, revêtu de son costume, il se montra à la fenêtre de la rue, le visage incliné caché par la visière de la casquette. Les ennemis, en face, ouvrirent leurs fenêtres [283] en criant. « Il faut que je file avant qu'ils ne soient ici. » Il sortit du côté de la rue, tourna à gauche comme l'eût fait celui qu'il avait tué pour aller rejoindre son groupe.

Descubrió que quizá no fuese a morir. Desnudó precipitadamente al oficial, lleno, a la vez, de afecto hacia aquel hombre, que había llegado hasta él para llevarle su libertad, y de rabia, porque las ropas no se desprendían con bastante rapidez del cuerpo, como si éste las hubiese retenido. Sacudía aquel cuerpo salvador, como si lo **mantease**. Por fin, vestido con su uniforme, se asomó a la ventana de la calle, con el rostro inclinado, oculto por la visera de la gorra. Los enemigos, enfrente, abrieron sus ventanas, gritando. «Es preciso que huya, antes de que estén aquí.» Salió por el lado de la calle, torció hacia la izquierda, como lo hubiera hecho el que había matado para ir a reunirse con su grupo.

117 (p. *283). Danser la couverte : couverte* désigne familièrement une couverture; *faire danser la couverte à quelqu'un,* c'est le faire sauter en l'air au moyen d'une couverture.

— Des prisonniers? crièrent les hommes aux fenêtres.

—¿Prisioneros? —gritaron los hombres, desde las ventanas.

Il fit au hasard un geste vers ceux qu'il était censé rejoindre. Qu'on ne tirât pas sur lui était à la fois stupide et naturel. Il ne restait plus en lui d'étonnement. Il tourna encore à gauche et partit vers les concessions: elles étaient gardées, mais il connaissait toutes les maisons à double entrée de la rue des Deux-Républiques.

Hizo un gesto al azar hacia aquellos con quienes aparentaba que se iba a reunir. Que no se disparase sobre él, era a la vez estúpido y natural. Ya no quedaba en él asombro. Volvió otra vez hacia la izquierda, y salió en dirección a las concesiones: estaban guardadas; pero él conocía todas las casas con doble entrada en la calle de las Dos Repúblicas.

L'un après l'autre, les Kuomintang commençaient à sortir.

Uno tras otro, los Kuomintang salieron. [239-40]

3

SIXIÈME PARTIE

10 heures.

PARTE SEXTA

Las diez

Provisoire, dit le garde.

—Provisional —dijo el guardia.

Kyo comprit qu'on l'incarcérait à la prison de droit commun.

Kyo comprendió que se le encarcelaría en la prisión de derecho común.

Dès qu'il entra dans la prison, avant même de pouvoir regarder, il fut étourdi par l'épouvantable odeur: abattoir, exposition canine, excréments. La porte qu'il venait de franchir ouvrait sur un couloir semblable à celui qu'il quittait; à droite et à gauche, sur toute la hauteur, d'énormes barreaux de bois. Dans les cages de bois, des hommes. Au milieu, le gardien assis devant une petite table, sur laquelle était posé un fouet: manche court, lanière plate large comme la main, épaisse d'un doigt - une arme.

Desde que entró en la cárcel, aun antes de poder ver, quedó aturdido por el espantoso olor: matadero, exposición canina, excrementos. La puerta que acababa de franquear, se abría hacia un corredor, semejante al que abandonaba; a derecha e izquierda, hasta todo lo alto, enormes barrotes de madera. En las jaulas de madera, hombres. En el centro, el guardián, sentado ante una mesita, sobre la cual había un látigo: mango corto y correa de la anchura de la mano, de un dedo de gruesa —un arma.

* ¿Arg.?

— Reste là, enfant de cochon, dit-il.

—Quédate ahí, hijo de chancho* —dijo.

L'homme, habitué à l'ombre, écrivait son signalement, Kyo souffrait encore de la tête, et l'immobilité lui donna la sensation qu'il allait s'évanouir, il s'adossa aux barreaux.

El hombre, habituado a la sombra, escribía su filiación. A Kyo le dolía aún la cabeza, y la inmovilidad le produjo la sensación de que iba a desmayarse. Se adosó a los barrotes.

— Comment, comment, comment allez-vous? cria-t-on derrière lui. [285]

—¿Cómo, cómo, cómo le va? —gritaron, detrás de él.

Voix troublante comme celle d'un perroquet, mais voix d'homme. Le lieu était trop sombre pour que Kyo distinguât un visage; il ne voyait que des doigts énormes crispés autour des barreaux pas très loin de son cou. Derrière, couchées sur un bat-flanc ou debout, grouillaient des ombres trop longues: des hommes, comme des vers.

Voz inquietadora, como la de un papagayo, pero voz de hombre. El lugar estaba demasiado sombrío para que Kyo distinguiese un rostro; no veía más que unos dedos enormes crispados alrededor de los barrotes —no muy lejos de su cuello—. Detrás, acostados en unos compartimientos o de pie, se agitaban unas sombras, demasiado largas: unos hombres, como gusanos.

— Ça pourrait aller mieux, répondit-il en s'écartant.

— Ferme ça, fils de tortue, si tu ne veux pas recevoir ma main sur la gueule, dit le gardien.

Kyo avait entendu plusieurs fois le mot « provisoire »; il savait donc qu'il ne demeurerait pas longtemps là. Il était résolu à ne pas entendre les insultes, à supporter tout ce qui pourrait être supporté; l'important était de sortir de là, de reprendre la lutte. Pourtant, il ressentait jusqu'à l'envie de vomir l'humiliation que ressent tout homme devant un homme dont il dépend: impuissant contre cette immonde ombre à fouet, - dépouillé de lui-même.

— Comment, comment, comment allez-vous? cria de nouveau la voix.

Le gardien ouvrit une porte, heureusement dans les barreaux de gauche: Kyo entra dans l'étable. Au fond, un long bat-flanc où était couché un seul homme. La porte se referma.

— Politique? demanda l'homme.

— Oui. Et vous?

— Non. Sous l'empire, j'étais mandarin... »

Kyo commençait à prendre l'habitude de l'obscurité. En effet, c'était un homme âgé, un vieux chat blanc presque sans nez, à la moustache pauvre et aux oreilles pointues.

— « ... Je vends des femmes. Quand ça va, je donne de l'argent à la police et elle me laisse en paix. [286] Quand ça ne va pas, elle croit que je garde l'argent et elle me jette en prison. Mais du moment que ça ne va pas, j'aime mieux être nourri en prison que mourir de faim en liberté...

— Ici!

— Vous savez, on s'habitue... Dehors ça ne va pas non plus très bien, quand on est vieux, comme moi, et faible...

— Comment n'êtes-vous pas avec les autres?

— Je donne quelquefois de l'argent au greffier de l'entrée. Aussi, chaque fois que je viens ici, je suis au régime des « provisoires ».

Le gardien apportait la nourriture: il passa entre les barreaux deux petits bols

—Podría irme mejor —respondió, apartándose. [241]

—Cierra el pico, hijo de tortuga, si no quieres que te dé con la mano en la jeta —dijo el guardián.

Kyo había oído varias veces la palabra «provisional»; sabía, pues, que no permanecería allí durante mucho tiempo. Estaba decidido a no oír los insultos, a soportar todo lo que pudiera ser soportado; lo importante era salir de allí y reanudar la lucha. Sin embargo, experimentaba, hasta producirle náuseas, la humillación que siente todo hombre ante un hombre del cual depende: era impotente contra aquella inmunda sombra de látigo —despojado de sí mismo.

—¿Cómo, cómo, cómo le va? —volvió a gritar la voz.

El guardián abrió una puerta, afortunadamente en los barrotes de la izquierda: Kyo entró en el establo. En el fondo, había un prolongado compartimiento, donde estaba acostado un solo hombre. La puerta se volvió a cerrar.

—¿Político? —preguntó el hombre.

—Sí. ¿Y usted?

—No. Bajo el imperio, yo era mandarín...

Kyo empezaba a acostumbrarse a la oscuridad. En efecto: era un hombre de edad; un viejo blanco, chato, casi sin nariz, con bigote ralo y orejas puntiagudas.

—...vendo mujeres. Cuando la cosa marcha bien, doy dinero a la policía y me deja en paz. Cuando marcha mal, creen que me guardo el dinero y me encierran en la cárcel. Pero, desde el momento en que la cosa no va bien, prefiero estar alimentado en la cárcel a morirme de hambre en libertad...

—¡Aquí!

—Se acostumbra uno, ¿sabe usted?... Fuera, no se está tampoco muy bien, cuando se está viejo, como yo, y débil...

—¿Cómo no está usted con los demás?

—Algunas veces, doy dinero al escribiente de la entrada. Así, cada vez que vengo aquí, me tienen bajo el régimen de los «provisionales».

El guardián llevaba el alimento. Pasó por entre los barrotes dos tazas

emplis d'un magma couleur de boue, à la vapeur aussi fétide que l'atmosphère Il puisait dans une marmite avec une louche, lançait la bouillie compacte dans chaque petit bol où elle tombait avec un « ploc », et la passait ensuite aux prisonniers de l'autre cage, un à un.

— Pas la peine, dit une voix: c'est pour demain.

(Son exécution, dit le mandarin à Kyo.)

— Moi aussi, dit une autre voix. Alors, tu pourrais bien me donner le double de pâtée, quoi: moi, ça me donne faim.

— Tu veux mon poing sur la gueule? demanda le gardien.

Un soldat entra, lui posa une question. Il passa dans la cage de droite, frappa mollement un corps

— Il bouge, dit-il. Sans doute qu'il vit encore...

Le soldat partit.

Kyo regardait de toute son attention, tentait de voir auxquelles de ces ombres appartenaient ces voix si proches de la mort - comme lui peut-être. Impossible de distinguer: ces hommes mourraient avant d'avoir été pour lui autre chose que des voix. [287]

— Vous ne mangez pas? lui demanda son compagnon.

— Non.

— Au début, c'est toujours comme ça...

Il prit le bol de Kyo. Le gardien entra, **souffleta** l'homme à toute volée et ressortit en emportant le bol, sans un mot.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas touché? demanda Kyo à voix basse.

— J'étais seul coupable, mais ce n'est pas cela vous êtes politique, provisoire, et vous êtes bien habillé. Il va essayer de tirer de l'argent de vous, ou des vôtres. Mais ça n'empêche pas... Attendez...

« L'argent me poursuit jusque dans cette **tanière** », pensa Kyo. Si conforme aux légendes, l'abjection du gardien ne lui semblait pas pleinement réelle; et, en même temps, elle lui semblait une immonde fatalité comme si le pouvoir eût suffi à changer presque tout homme en bête. Ces êtres obscurs qui

llenas de un magma color de barro, con un olor tan fétido como el de la atmósfera. Lo sacaba [242] de una marmita con un cucharón, arrojaba la compacta papilla en la taza, donde caía con un «ploc», y se la pasaba después a los presos de la otra jaula, uno a uno.

—No merece la pena —dijo una voz—: eso es para mañana.

(—Su ejecución —dijo el mandarín a Kyo.)

—Para mí también —dijo otra voz—. Podrías darme doble ración: a mí eso me produce hambre.

—¿Quieres un puñetazo en la cara? —preguntó el guardián.

Entró un soldado y le formuló una pregunta. Pasó después a la jaula de la derecha y golpeó blandamente un cuerpo.

—Se mueve —dijo—. Sin duda, todavía vive...

El soldado salió.

Kyo miraba con toda atención, y procuraba ver a cuáles de aquellas sombras pertenecían aquellas voces, tan próximas a la muerte —como él, quizá—. Era imposible distinguirlos: aquellos hombres morirían antes de haber sido para él otra cosa que voces.

—¿No come usted? —le preguntó su compañero.

—No.

—Al principio, siempre se hace eso...

Cogió la taza de Kyo. Entró el guardián, con paso mecánico; **abofeteó** al hombre con todas sus fuerzas, y volvió a salir, llevándose la taza sin pronunciar una palabra.

—¿Por qué no me habrá tocado a mí? —preguntó Kyo en voz baja.

—Yo era el único culpable; pero no es por eso: usted es político, provisional, y va bien vestido. Tratará de sacarle dinero, a usted y a los suyos. Pero no importa... Espere...

«El dinero me persigue hasta en esta **mazmorra**» —pensó Kyo—. Conforme a las leyendas, la abyección del guardián no le parecía plenamente real; y, al mismo tiempo, le parecía una inmunda fatalidad, como si el poder hubiese bastado para cambiar a todo hombre en una bestia. Aquellos seres oscuros, que bu-

grouillaient derrière les barreaux, inquiétants comme les crustacés et les insectes colossaux des rêves de son enfance, n'étaient pas davantage des hommes. Solitude et humiliation totales. « Attention », pensa-t-il, car, déjà, il se sentait plus faible. Il lui sembla que, s'il n'eût été maître de sa mort, il eût rencontré là l'épouvante. Il ouvrit la boucle de sa ceinture, et fit passer le cyanure dans sa poche.

— Comment, comment, comment allez-vous?

De nouveau la voix.

— Assez! crièrent ensemble les prisonniers de l'autre cage. Kyo était maintenant habitué a l'obscurité, et le nombre des voix ne l'étonna pas - il y avait plus de dix corps couchés sur le **bat-flanc** derrière les barreaux.

— Tu vas te taire? cria le gardien. [288]

— Comment, comment, comment allez-vous?

Le gardien se leva.

— Blagueur ou forte tête? demanda Kyo à voix basse.

— Ni l'un ni l'autre, répondit le mandarin: fou.

— Mais pourquoi...

Kyo cessa de questionner: son voisin venait de se boucher les oreilles. Un cri aigu et rauque, souffrance et épouvante à la fois, emplit toute l'ombre: pendant que Kyo regardait le mandarin, le gardien était entré dans l'autre cage avec son fouet. La lanière claqua: et le même cri s'éleva de nouveau. Kyo n'osait se boucher les oreilles et attendait, accroché à deux barreaux, le cri terrible qui allait une fois de plus le parcourir jusqu'aux ongles.

— Assomme-le une bonne fois, dit une voix, qu'il nous foute la paix!

— Que ça finisse, dirent quatre ou cinq voix, qu'on dorme tranquille!

Le mandarin, ses mains bouchant toujours ses oreilles, se pencha vers Kyo

— C'est la onzième fois qu'il le frappe depuis sept jours, paraît-il. Moi, je suis là depuis deux jours : c'est la quatrième fois. Et malgré tout, on entend un peu... Je ne peux pas fermer les yeux, voyez-vous: il me semble qu'en le regardant je lui viens en aide...

Kyo aussi regardait, presque sans rien voir... « Compassion ou cruauté? »

llían detrás de los barrotes, inquietantes, como los crustáceos y [243] los insectos colosales de los sueños de su infancia, no eran más hombres que los otros. Soledad y humillación totales. «Cuidado» —pensó—, porque ya se sentía más débil. Le pareció que, si no hubiese sido dueño de su muerte, habría vuelto a encontrar allí el espanto. Abrió la hebilla de su cinturón y trasladó el cianuro a su bolsillo.

—¿Cómo, cómo, cómo le va?

—¡Basta! —gritaron, a un tiempo, los presos de la otra jaula. Kyo estaba ya acostumbrado a la oscuridad, y el conjunto de voces no le extrañó: había más de diez cuerpos echados en el **compartimiento**, detrás de los barrotes.

—¿Vas a callarte? —gritó el guardián.

—¿Cómo, cómo, cómo le va?

El guardián se levantó.

—¿Bromista o testarudo? —preguntó Kyo, en voz baja.

—Ni lo uno ni lo otro —respondió el mandarín—: loco.

—¿Y por qué?

Kyo dejó de preguntar: su vecino acababa de taparse los oídos. Un grito agudo y ronco, de sufrimiento y espanto a la vez, llenó toda la sombra: mientras Kyo miraba al mandarín, el guardián había entrado en la otra jaula con su látigo. La correa crujió, y el mismo grito se elevó de nuevo. Kyo no se atrevió a taparse los oídos, y esperaba, agarrado a los barrotes, el grito terrible que, una vez más, iba a recorrerle hasta las uñas.

—¡Déjalo tendido de una vez —pronunció una voz—, que nos deje en paz!

—¡Que termine ya —dijeron cuatro o cinco voces— y se pueda dormir tranquilo!

El mandarín, que continuaba tapándose los oídos con las manos, se inclinó hacia Kyo.

—Me parece que es la undécima vez que le pega, desde hace siete días. Yo estoy aquí desde hace dos días, y ésta es la cuarta vez. Y, a pesar de todo, se comprende un poco... No puedo cerrar los ojos, ya ve usted: me parece que, mirándole, acudo en su ayuda; que no le abandono... [244]

Kyo miraba también, casi sin ver nada... «¿Compasión o crueldad?» —

se demanda-t-il avec épouvante. Ce qu'il y a de bas, et aussi de fascinable en chaque être était appelé là avec la plus sauvage véhémence, et Kyo se débattait de toute sa pensée contre l'ignominie humaine: il se souvint de l'effort qui lui avait toujours été nécessaire pour fuir les corps suppliciés vus par hasard: il lui fallait, littéralement, s'en arracher. Que des hommes pussent [289] voir frapper un fou pas même méchant, sans doute vieux à en juger par la voix, et approuver ce supplice, appelait en lui la même terreur que les confidences de Tchen, la nuit de Han-Kéou : « les pieuvres... » Katow lui avait dit quel effort doit faire l'étudiant en médecine la première fois qu'un ventre ouvert devant lui laisse apparaître des organes vivants. C'était la même horreur paralysante, bien différente de la peur, une horreur toute-puissante avant même que l'esprit ne l'eût jugée, et d'autant plus **bouleversante** que Kyo éprouvait à en crever sa propre dépendance. Et cependant, ses yeux beaucoup moins habitués à l'obscurité que ceux de son compagnon, ne distinguaient que l'éclair du cuir, qui arrachait les hurlements comme un croc. Depuis le premier coup, il n'avait pas fait un geste: il restait accroché aux barreaux, les mains à hauteur du visage.

— Gardien! cria-t-il.

— Tu en veux un coup?

— J'ai à te parler.

— Oui?

Tandis que le gardien refermait rageusement l'énorme verrou, les condamnés qu'il quittait se tordaient. Ils haïssaient les « politiques ». ____ ________________________

— Vas-y! Vas-y, gardien! qu'on rigole.

L'homme était en face de Kyo, le corps coupé verticalement par un barreau. Son visage exprimait la plus abjecte colère, celle de l'imbécile qui croit son pouvoir contesté; ses traits pourtant n'étaient pas bas: réguliers, anonymes...

— Écoute, dit Kyo.

Ils se regardaient dans les yeux, le gardien plus grand que Kyo dont il voyait les mains toujours crispées sur les barreaux, de chaque côté de la tête. [290] Avant que Kyo eût compris ce qui arrivait, il crut que sa main gauche éclatait: à toute volée, le fouet, tenu

se preguntaba, con espanto. Cuanto hay de bajo, y también de fascinable, en cada ser, era invocado allí, con la más salvaje vehemencia, y Kyo se debatía con todo su pensamiento contra la ignominia humana: se acordó del esfuerzo que siempre le había sido necesario para eludir los cuerpos de los supliciados, vistos al azar: necesitaba, literalmente, arrancarse a ellos. Que unos hombres pudiesen ver golpear a un loco, ni siquiera malo, viejo, sin duda, a juzgar por la voz, y aprobar su suplicio, producía en él el mismo terror que las confidencias de Chen la noche de Han-Kow: «Los pulpos...» Katow le había referido el esfuerzo que tiene que realizar el estudiante de medicina la primera vez que un vientre abierto en su presencia deja aparecer los órganos vivos. Era aquel el mismo horror paralizador, muy diferente al miedo; un horror todopoderoso, aun antes de que el espíritu lo hubiese juzgado, y tanto más **perturbador**, cuanto que Kyo experimentaba hasta el colmo su propia dependencia. Y sin embargo, sus ojos, menos habituados a la oscuridad que los de sus compañeros, no distinguían más que el destello del cuero, que arrancaba los aullidos como un garfio. Desde el primer golpe, no había hecho un gesto: permanecía agarrado a los barrotes, con las manos a la altura del rostro.

—¡Guardián! —gritó.

—¿Quieres un golpe?

—Tengo que hablarte.

—¿Sí?

Mientras el guardián volvía a correr con rabia el enorme cerrojo, los condenados a quienes abandonaba se retorcían. Odiaban a los «políticos», que no estaban mezclados con ellos.

—¡Ve! ¡Ve, guardián, pronto, que allí están de broma!

El hombre estaba enfrente de Kyo, con el cuerpo cortado verticalmente por un barrote. Su rostro expresaba la más abyecta ira: la del imbécil que cree discutido su poder; sus facciones, no obstante, no eran bajas: regulares, anónimas.

—Escucha —dijo Kyo. [245]

Se miraron a los ojos, el guardián más alto que Kyo, cuyas manos veía crispadas sobre los barrotes, a cada lado de la cabeza. Antes de que Kyo se hubiera dado cuenta de lo que ocurría, creyó que su mano izquierda estallaba: el látigo, levantado tras de la espalda del guardián había

derrière le dos du gardien, était retombé. Kyo n'avait pu s'empêcher de crier.

— Très bien! hurlaient les prisonniers en face. Pas toujours aux mêmes!

Les deux mains de Kyo étaient retombées le long de son corps, prises d'une peur autonome, sans même qu'il s'en fût aperçu.

— Tu as encore quelque chose à dire? demanda le gardien.

Le fouet était maintenant entre eux.

Kyo serra les dents de toute sa force, et, par le même effort que s'il eût dû soulever un poids énorme, ne quittant pas des yeux le gardien, dirigea de nouveau ses mains vers les barreaux. Tandis qu'il les élevait lentement l'homme reculait imperceptiblement, pour prendre du champ. Le fouet claqua, sur les barreaux cette fois. Le réflexe avait été plus fort que Kyo : il avait retiré ses mains. Mais déjà il les ramenait, avec une tension exténuante des épaules, et le gardien comprenait à son regard que, cette fois, il ne les retirerait pas. Il lui cracha à la figure et leva lentement le fouet.

— Si tu... cesses de frapper le fou, dit Kyo, quand je sortirai je te... donnerai cinquante dollars.

Le gardien hésita.

— Bien, dit-il enfin.

Son regard s'écarta. Kyo fut délivré d'une telle tension qu'il crut s'évanouir. Sa main gauche était si douloureuse qu'il ne pouvait la fermer. Il l'avait élevée en même temps que l'autre à la hauteur de ses épaules, et elle restait là, tendue. Nouveaux éclats de rire.

— Tu me tends la main! demanda le gardien ep rigolant aussi. [291]

Il la lui serra. Kyo sentit que de sa vie il n'oublierait cette étreinte.

____

____

Il retira sa main, tomba assis sur le bat-flanc. Le gardien hésita, se gratta la tête avec le manche du fouet, regagna sa table. Le fou sanglotait.

Des heures d'uniforme abjection. Enfin, des soldats vinrent chercher Kyo pour le conduire à la Police spéciale. Peut-être allait-il à la mort, et pourtant il sortit avec une joie dont la violence

vuelto a caer. Kyo no había podido por menos de gritar.

—¡Muy bien! —aullaban los presos de enfrente—. Siempre no va a ser a los mismos.

Las dos manos de Kyo habían vuelto a caer a lo largo de su cuerpo, presas de un miedo autónomo, sin que siquiera se hubiera dado cuenta de ello.

—¿Todavía tienes alguna cosa que decir? —preguntó el guardián.

El látigo estaba ahora entre ellos.

Kyo apretó los dientes con toda su fuerza, y, con el mismo esfuerzo que hubiera hecho para levantar un peso enorme, sin quitar los ojos del guardián, dirigió de nuevo las manos hacia los barrotes. Mientras las levantaba con lentitud, el hombre retrocedía lentamente, para ganar terreno. El látigo crujió, sobre los barrotes esta vez. El reflejo había sido más fuerte que Kyo: había retirado las manos. Pero ya las conducía de nuevo, con una tensión extenuante de los hombros, y el guardián comprendía, por su mirada, que esta vez no las retiraría. Le escupió a la cara, y levantó con lentitud el látigo.

—Si... dejas de golpear a ese loco —dijo Kyo—, cuando salga, te... daré cincuenta dólares.

El guardián vaciló.

—Bien —dijo, por fin.

Su mirada se apartó y Kyo se sintió presa de tal tensión que creyó desvanecerse. La mano izquierda de Kyo estaba tan dolorida, que no podía cerrarla. La había levantado al mismo tiempo que la otra hasta la altura de los hombros y continuaba así, con ella extendida. Nuevas carcajadas.

—¿Me tiendes la mano? —preguntó el guardián, bromeando también.

Se la estrechó. Kyo comprendió que en su vida olvidaría aquella opresión, no a causa del dolor, sino porque la vida no le había impuesto nada más odioso. Retiró [246] la mano, y cayó, sentado, en el compartimiento. El guardián vaciló y sacudió la cabeza, que se rascó con el mango del látigo. Volvió a su mesa. El loco sollozaba. 4

Dos horas de uniforme abyección. Por fin, unos soldados fueron a buscar a Kyo para conducirlo a la policía especial. Sin duda, caminaba hacia la muerte; y, sin embargo, salió con un júbilo cuya vio-

le surprit : il lui semblait qu'il laissait là une part immonde de lui-même.

lencia le sorprendió: le parecía que dejaba allí una parte inmunda de sí mismo.

* * *

— Entrez!

—¡Adelante!

Un des gardes chinois poussa Kyo par l'épaule, mais à peine; dès qu'ils avaient affaire à des étrangers (et pour un Chinois, Kyo était japonais ou européen, mais certainement étranger) les gardes modéraient la brutalité à laquelle ils se croyaient **tenus**. Sur un signe de König, ils restèrent dehors. Kyo avança vers le bureau, cachant dans sa poche sa main gauche tuméfiée, en regardant cet homme qui, lui aussi, cherchait ses yeux: visage anguleux rasé, nez de travers, cheveux en brosse. « Un homme qui va sans doute vous faire tuer ressemble décidément à n'importe quel autre. » König tendit la main vers son revolver posé sur la table: non, il prenait une boîte de cigarettes. Il la tendit à Kyo.

Uno de los guardias chinos empujó a Kyo en un hombro, aunque apenas; desde el momento en que se trataba de un extranjero —y, para un chino, Kyo era un japonés o europeo, pero, desde luego, extranjero—, los guardias tenían miedo a la brutalidad a que se creían **obligados**. A una seña de König, se quedaron fuera. Kyo avanzó hacia la mesa, ocultando en el bolsillo su mano izquierda tumefacta, y mirando a aquel hombre que, a su vez, buscaba sus ojos: rostro anguloso, afeitado, nariz atravesada y cabellos hirsutos «Un hombre que, sin duda, nos va a hacer matar, decididamente, se parece a otro cualquiera.» König tendió la mano hacia su revólver, colocado sobre la mesa: no; cogía una caja de cigarrillos. Se la tendió a Kyo.

— Merci. Je ne fume pas.

—Gracias. No fumo.

— L'ordinaire de la prison est détestable, comme il convient. Voulez-vous déjeuner avec moi?

—Lo ordinario de la cárcel es detestable, como conviene. ¿Quiere usted desayunar conmigo?

Sur la table, du café, du lait, deux tasses, des tranches de pain.

Encima de la mesa: café, leche, dos tazas y unas rebanadas de pan.

— Du pain seulement. Merci.

—Pan solamente. Gracias.

König sourit

König sonrió.

— C'est la même cafetière pour vous et pour moi, vous savez... [292]

—Es la misma cafetera para usted y para mí, ¿sabe?...

Kyo estaba decidido a la prudencia; por otra parte, König no insistía.

Kyo resta debout (il n'y avait pas de siège) devant le bureau, mordant son pain comme un enfant. Après l'abjection de la prison, tout était pour lui d'une légèreté irréelle.

Kyo permaneció de pie (no había silla), delante de la mesa, mordiendo su pan como un niño. Después de la abyección de la cárcel, todo era para él de una ligereza irreal. Sabía que su vida estaba en peligro; pero hasta morir era sencillo para quien volvía de donde él volvía. La humanidad de un jefe de policía le inspiraba [247] poca confianza, y König continuaba alejado de él, como si hubiese sido separado de su cordialidad: ésta, un poco hacia adelante; él, un poco hacia atrás. Sin embargo, no era imposible que aquel hombre fuese cortés por indiferencia: de raza blanca, acaso hubiera sido conducido a aquel oficio por accidente o por codicia. Lo que deseaba Kyo, que no experimentaba hacia él ninguna simpatía, aunque hubiera querido contenerse, era librarse de la tensión con que le había extenuado la cárcel; acababa de descubrir que estar obligado a refugiarse por completo en sí mismo es casi atroz.

Il savait que sa vie était en jeu, mais même mourir était simple. Il n'était pas impossible que cet homme fût courtois par indifférence: de race blanche, il avait peut-être été amené à ce métier par accident, ou par cupidité. Ce que souhaitait Kyo, qui n'éprouvait pour lui nulle sympathie mais eût aimé se détendre, se délivrer de la tension dont l'avait exténué la prison; il venait de découvrir combien être **contraint** à se réfugier tout entier en soi-même est épuisant.

* Kyo est une abréviation.

1. Kyo es una abreviatura.

Le téléphone sonna.

— Allô! dit König. Oui, Gisors, Kyoshi *. Parfaitement. Il est chez moi.

« On demande si vous êtes encore vivant, dit-il à Kyo.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir?

— Je pense que nous allons nous entendre. »

Le téléphone, de nouveau.

— Allô! Non. J'étais justement en train de lui dire que nous nous entendrions certainement. Fusillé? Rappelez-moi.__________

Le regard de König n'avait pas quitté celui de Kyo.

- Qu'en pensez-vous? demanda-t-il en raccrochant le récepteur.

— Rien.

König baissa les yeux, les releva

— Vous tenez à vivre?

— Ça dépend comment.

— On peut mourir aussi de diverses façons.

— On n'a pas le choix... [293]

— Vous croyez qu'on choisit toujours sa façon de vivre ?

König pensait à lui-même. Kyo était résolu à ne rien céder d'essentiel, mais il ne désirait nullement l'irriter

— Je ne sais pas.

— On m'a dit que vous êtes communiste par... comment, déjà? dignité. C'est vrai?

Kyo ne comprit pas d'abord. Tendu dans l'attente du téléphone, il se demandait à quoi tendait ce singulier interrogatoire. Enfin :

— Ça vous intéresse réellement? demanda-t-il.

— Plus que vous ne pouvez croire.

Il y avait de la menace dans le ton. Kyo répondit :

— Je pense que le communisme

Sonó el teléfono.

—¡Hola! —pronunció König—. Sí, Gisors, Kyoshi. (1) Perfectamente. Está conmigo.

—Preguntan si está usted todavía vivo —dijo a Kyo.

—¿Para qué me ha hecho usted venir?

—Creo que vamos a entendernos.

El teléfono, de nuevo.

—¡Hola! No. Precisamente me dispongo a decirle que, de seguro, nos entenderemos. ¿Fusilado? Recuérdemelo. Vamos a ver.

Desde que Kyo había entrado, la mirada de König no se había apartado de la suya.

—¿Qué piensa usted acerca de esto? —preguntó, volviendo a colgar el receptor.

—Nada.

König bajó los ojos y los volvió a levantar.

—¿Quiere usted seguir viviendo?

—Según cómo.

—Se puede morir también de distintas maneras.

—Por lo menos, no le queda a uno la elección...

—¿Usted cree que se elige siempre la manera de vivir?

König pensaba en sí mismo. Kyo estaba decidido a no ceder en nada que fuese esencial; pero, de ningún modo deseaba exasperarle.

—No sé. ¿Y usted?

—Me han dicho que es usted comunista por__________ dignidad. ¿Es cierto? [248]

Kyo no comprendió, al principio. Intrigado por la espera del teléfono, se preguntaba qué significaba aquel singular interrogatorio. Al fin:

—¿Le interesa a usted eso, realmente? —preguntó.

—Más de lo que usted pudiera creer.

No había amenaza en la entonación, sino en la frase. Kyo respondió:

—Creo que el comunismo proporcio-

rendra la dignité possible pour ceux avec qui je combats. Ce qui est contre lui, en tout cas, les **contraint** à n'en pas avoir.

nará la dignidad posible a aquellos con quienes combato. Los que están contra él, en todo caso, les **obligan** a no tenerla, a menos que posean una sabiduría, tan rara en ellos como en los otros; más quizá, precisamente porque son pobres y porque su trabajo les separa de la vida.

Pourquoi m'avoir posé cette question, puisque vous n'écoutez pas ma réponse?

¿Por qué haberme formulado esa pregunta, puesto que no escucha mi respuesta?

— Qu'appelez-vous la dignité? Ça ne veut rien dire!

—¿A qué llama usted dignidad? Eso no quiere decir nada.

Le téléphone sonna. « Ma vie? », pensa Kyo. König ne décrocha pas.

Sonó el teléfono. «Mi vida» —pensó Kyo—. König no lo descolgó.

— Le contraire de l'humiliation, dit Kyo. « Quand on vient d'où je viens, ça veut dire quelque chose. »

—A lo contrario de la humillación —dijo Kyo— . Cuando se viene de donde yo vengo eso quiere decir algo.

L'appel du téléphone sonnait. König posa la main sur l'appareil.

La llamada del teléfono sonaba en el silencio. König puso la mano en el aparato.

— Où sont cachées les armes? dit-il seulement.

—¿Dónde están ocultas las armas? —preguntó.

— Vous pouvez laisser le téléphone. J'ai enfin compris.

—Puede usted dejar el teléfono tranquilo. Al fin he comprendido:

Il pensait que l'appel était une pure mise en scène. Il se baissa rapidement: König avait failli lui jeter à la tête l'un des deux revolvers; mais il le reposa sur la table. [294]

esa comunicación es una pura comedia representada para mí.

Kyo se agachó con rapidez: König hizo ademán de arrojarle a la cabeza uno de los dos revólveres, vacíos sin duda; pero volvió a dejarlo encima de la mesa.

— J'ai mieux, dit-il. Quant au téléphone, vous verrez bientôt s'il est truqué, mon petit. Vous avez déjà vu torturer?

—Tengo otra cosa mejor —dijo—. En cuanto al teléfono, bien pronto verá usted si es un truco, amigo mío. ¿Ha visto usted ya torturar?

Dans sa poche, Kyo essayait de serrer ses doigts tuméfiés. Le cyanure était dans cette poche gauche, et il craignait de le laisser tomber s'il devait le porter à sa bouche.

En su bolsillo, Kyo trataba de oprimir sus dedos tumefactos. El cianuro estaba en aquel bolsillo izquierdo, y temía dejarlo caer, si debía llevárselo a la boca.

— Du moins ai-je vu des gens torturés. Pourquoi m'avez-vous demandé où sont les armes? Vous le savez, ou le saurez. Alors?

—Al menos, he visto a algunas personas torturadas: he hecho la guerra civil. Lo que me intriga es por qué me ha preguntado usted dónde están las armas. Usted lo sabe o lo sabrá. ¿Entonces?

— Les communistes sont écrasés partout.

—Los comunistas están aplastados en todas partes. [249]

Kyo se taisait.

—Es posible.

— Ils le sont. Réfléchissez bien: si vous travaillez pour nous, vous êtes sauvé, et personne ne le saura. Je vous fais évader...

—Lo están. Reflexione bien: si trabaja usted para nosotros, está salvado y nadie lo sabrá. Le facilito la evasión...

« Il devrait bien commencer par là », pensa Kyo. La nervosité lui donnait de l'humour, bien qu'il n'en eût pas envie. Mais il savait que la police ne se contente pas de **gages** incertains. Pourtant, le marché le surprit comme si, d'être

«Debería haber comenzado por ahí» —pensó Kyo—. La nerviosidad le prestaba ingenio, aunque no lo deseaba. Pero sabía que la policía no se contenta con **promesas** inseguras. Sin embargo, la proposición le sorprendió, como si, por ser

conventionnel, il eût cessé d'être proposable.

convencional, hubiera dejado de ser verdadera.

— Moi seul, reprit König, le saurais. Ça suffit...

—Yo solo —prosiguió König— lo sabré. Eso basta...

Pourquoi, se demandait Kyo, cette complaisance sur le « Ça suffit » ?

«¿Por qué —se preguntaba Kyo— esa complacencia en él: « Eso basta» ?»

— Je n'entrerai pas à votre service, dit-il d'une voix neutre.

—No entraré a su servicio —dijo, casi distraídamente.

— Attention : je peux vous coller au secret avec une dizaine d'innocents en leur disant que leur sort dépend de vous, qu'ils resteront en prison si vous ne parlez pas et qu'ils sont libres du choix de leurs moyens...

—Atención: puedo agregarlo en secreto a una docena de inocentes, diciéndole que su suerte depende de usted; que se quedarán en la cárcel, si usted no habla, y que son libres para elegir sus medios...

— Les bourreaux, c'est plus simple...

—Los verdugos; es más sencillo.

— Erreur. L'alternance des supplications et des cruautés est pire. Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas - pas encore, du moins. [295]

—_______La alternativa de las súplicas y de las crueldades es peor. No hable usted de lo que no conoce (todavía al menos).

— Je viens de voir à peu près torturer un fou.

—Acabo de ver, desde muy cerca, torturar a un loco. Un loco. ¿Comprende?

— Vous rendez-vous bien compte de ce que vous risquez ?

— Je sais.

—¿Se da usted cuenta bien a lo que se expone?

—He hecho la guerra civil, le digo. Lo sé. Los nuestros también han torturado: les harán falta muchos goces a los hombres para compensar eso. Dejemos esa cuestión. No le serviré.

König pensait que, malgré ce que lui disait Kyo, la menace qui pesait sur lui lui échappait. « Sa jeunesse l'aide », pensait-il. Deux heures plus tôt, il avait interrogé un tchékiste (118) prisonnier: après dix minutes il l'avait senti fraternel. Leur monde, à tous deux, n'était plus celui des hommes. Si Kyo échappait à la peur par manque d'imagination, patience...

118 (p. *296). Un tchékiste :* membre de la Tcheka (cf. *supra,* note 83).

König creía que, a pesar de lo que le decía Kyo, su amenaza se le escapaba. «Su juventud le ayuda» —pensaba—. Dos horas antes, había interrogado a un *chekista* prisionero; al cabo de diez minutos, lo había encontrado fraternal: el mundo de ambos no era el de los hombres; en lo sucesivo, estarían en otra parte. Si Kyo escapaba al miedo por falta de imaginación, paciencia...

— Vous ne vous demandez pas pourquoi je ne vous ai pas encore envoyé ce revolver à travers la figure ?

— ________________________

Vous avez dit: « J'ai mieux... »

König sonna.

—¿No se pregunta usted por qué no le he atravesado ya el rostro con este revólver?

—Creo que estoy muy próximo a la muerte: eso extingue la curiosidad.

Y usted ha dicho: «Tengo otra cosa mejor...» [250]

König llamó.

— Peut-être viendrai-je cette nuit vous demander ce que vous pensez de la dignité humaine.

—Quizá vaya esta noche a preguntarle qué piensa usted acerca de la dignidad humana.

« Au **préau**, série A » , dit-il aux gardes qui entraient.

—Al **patio**, serie A —dijo a los guardianes, que entraban.

4 heures.

Las cuatro

Clappique se mêla au mouvement qui poussait la foule des concessions vers les barbelés: dans l'avenue des Deux-Républiques le bourreau passait, son sabre courbe sur l'épaule, suivi de son escorte de mauséristes. Clappique se retourna aussitôt, s'enfonça dans la

Clappique se unió al movimiento que impulsaba a la multitud de las concesiones hacia las alambradas: por la avenida de las Dos Repúblicas, pasaba el verdugo, con su sable curvo al hombro, seguido de su escolta de mauseristas. Clappique se volvió inmediatamente y se

* Abertura amanera de puerta, en el costado de un barco para entrada y salida de personas y cosas. Portalón.

concession. Kyo arrêté, la défense communiste écrasée, nombre de sympathisants assassinés dans la ville européenne même... König lui avait donné jusqu'au soir: il ne serait pas protégé [296] plus longtemps. Des coups de feu un peu partout. Portés par le vent, il lui semblait qu'ils s'approchaient de lui, et la mort avec eux. « Je ne veux pas mourir, disait-il entre ses dents, je ne veux pas mourir... » Il s'aperçut qu'il courait. Il arriva aux quais.

Pas de passeport, et plus assez d'argent pour prendre un billet.

Trois paquebots, dont un français. Clappique cessa de courir. Se cacher dans les canots de sauvetage recouverts d'une **bâche** tendue? Il eût fallu monter à bord, et l'homme de **coupée** ne le laisserait pas passer. C'était idiot, d'ailleurs. Les **soutes**? Idiot, idiot, idiot. Aller trouver le capitaine, d'autorité? Il s'était tiré d'affaire ainsi dans sa vie; mais cette fois le capitaine le croirait communiste et refuserait de l'embarquer. Le bateau partait dans deux heures mauvais moment pour déranger le capitaine. Découvert à bord lorsque le bateau aurait pris la mer, il s'arrangerait, mais il fallait y monter.

Il se voyait caché dans quelque coin, blotti dans un tonneau; mais la fantaisie, cette fois, ne le sauvait pas. Il lui semblait s'offrir, comme aux intercesseurs d'un dieu inconnu, à ces paquebots énormes, hérissés, chargés de destinées, indifférents à lui jusqu'à la haine. Il s'était arrêté devant le bateau français. Il regardait, fasciné par la passerelle, les hommes qui montaient et descendaient (dont aucun ne pensait à lui, ne devinait son angoisse et qu'il eût voulu tous tuer pour cela), qui montraient leur billet en passant la **coupée**. Fabriquer un faux billet? Absurde.

Un moustique le piqua. Il le chassa, toucha sa joue: sa barbe commençait à pousser. Comme si toute toilette eût été propice aux départs, il décida d'aller se faire raser, mais sans s'éloigner du bateau. [297] Au-delà des hangars, parmi les bistrots et les marchands de curiosités, il vit la boutique d'un coiffeur chinois. Le propriétaire possédait aussi un café misérable, et ses deux commerces n'étaient séparés que par une natte tendue. Attendant son tour, Clappique s'assit à côté de la natte et continua à surveiller la **coupée** du paquebot. De l'autre côté, des gens parlaient

— C'est le troisième, dit une voix

introdujo en la concesión. Kyo, detenido; la defensiva comunista, aniquilada; numerosos simpatizantes, asesinados, en la ciudad europea misma... König le había concedido de placa hasta la noche: ya no sería protegido por mucho tiempo. Unos cuantos disparos por todas partes. Transportados por el viento, le parecía que se aproximaban a él y la muerte con ellos. «Yo no quiero morir decía entre dientes—; yo no quiero morir...» Se dio cuenta de que corría. Llegó a los muelles.

No tenía pasaporte ni bastante dinero para tomar un billete.

Tres paquebotes uno de ellos francés. Clappique dejó de correr. ¿Ocultarse en las canoas de salvamento, recubiertas con unas **lonas**? Hubiera tenido que subir a bordo, y el hombre del **saltillo*** no le dejaría pasar. Aquello era idiota, además. ¿Los **pañoles**? Idiota, idiota, idiota. ¿Ir en busca del capitán, de la autoridad? Él ya había salido bien de otros casos semejantes; pero, esta vez, el capitán le creería comunista y se negaría a embarcarlo. El barco salía dentro de dos horas: mal momento para importunar al capitán. Descubierto a bordo, cuando el barco se hubiera hecho a la mar, todo se arreglaría; pero había que subir a él.

Se veía oculto en cualquier rincón, agazapado dentro de un tonel; pero la fantasía, esta vez, no le salvaba. Le parecía ofrecerse, como a los intercesores de un dios desconocido, [251] a aquellos paquebotes enormes, erizados, cargados de destino, indiferentes ante él hasta el odio. Se había detenido delante del barco francés. No pensaba en nada; contemplaba fascinado por la pasarela, a los hombres que subían y bajaban (ninguno de los cuales pensaba en él ni adivinaba su angustia, y a todos los cuales hubiera querido matar por eso), que enseñarían su billete al pasar el **saltillo**. ¿Hacer un billete falso? Absurdo.

Un mosquito le picó. Lo espantó y se tocó la mejilla: su barba comenzaba a brotarle. Como si todo atavío hubiese sido propicio a los viajes, decidió ir a afeitarse, aunque sin alejarse del barco. Más allá de unos cobertizos, entre los cafetines y los comerciantes de curiosidades, vio una peluquería china. El propietario de ésta poseía también un café miserable, y sus dos comercios no estaban separados más que por una estera extendida. Mientras esperaba su turno, Clappique se sentó al lado de la estera, y continuó vigilando el **saltillo** del paquebote. Al otro lado, unas cuantas personas hablaban.

—Es el tercero —dijo una voz de

d'homme.

— Avec le petit, aucun ne nous prendra. Si nous essayions dans un des hôtels riches, quand même?

C'était une femme qui répondait.

— Habillés comme nous sommes? Le type à galons nous foutra à la porte avant que nous ne la touchions.

— Là, les enfants ont le droit de crier!... Essayons encore, n'importe où.

— Dès que les propriétaires verront le gosse, ils refuseront. Il n'y a que les hôtels chinois qui puissent accepter, mais le gosse tombera malade, avec leur sale nourriture.

— Dans un hôtel européen pauvre, si on arrivait à passer le petit, quand on y serait, ils n'oseraient peut-être pas nous jeter dehors... En tout cas, on gagnerait toujours une nuit. Il faudrait empaqueter le petit, qu'ils croient que c'est du linge.

— Le linge ne crie pas.

— Avec le biberon dans la bouche, il ne criera pas...

— Peut-être. Je m'arrangerais avec le type, et tu viendrais après. Tu n'aurais à passer qu'une seconde devant lui.

Silence. Clappique regardait la coupée. Bruit de papier.

— Tu ne peux pas t'imaginer la peine que ça me [298] fait de le porter comme ça... J'ai l'impression que c'est de mauvais augure pour toute sa vie... Et j'ai peur que ça lui fasse mal...

Silence de nouveau. Étaient-ils partis? Le client quittait son fauteuil; le coiffeur fit signe à Clappique qui s'y installa, toujours sans quitter le paquebot de l'oeil. L'échelle était vide, mais à peine le visage de Clappique était-il couvert de savon qu'un matelot monta, deux seaux neufs (qu'il venait peut-être d'acheter) à la main, des balais sur l'épaule. Clappique le suivait du regard, marche à marche: il se fût identifié à un chien, pourvu que le chien gravit cette échelle et partit. Le matelot passa devant l'homme de **coupée** sans rien dire.

Clappique paya en jetant les pièces sur le lavabo, arracha ses serviettes et sortit, la figure pleine de savon. Il savait où trouver des **fripiers**. On le regardait : après dix

hombre.

—Con el pequeño, nadie nos admitirá. ¿Y si probáramos en uno de los hoteles ricos?

Era una mujer la que respondía.

—¿Vestidos como estamos? El tipo de los galones nos dará con la puerta en las narices, antes de que la toquemos.

—Allí, los niños tienen derecho a gritar... Probaremos, dondequiera que sea.

—En cuanto los propietarios vean al chico, se negarán. Sólo los hoteles chinos pueden aceptarnos; pero el chico no tardará en caer enfermo, a causa del mal alimento.

—En un hotel europeo pobre, si llegásemos a introducir al pequeño, cuando estuviéramos dentro, quizá no se atrevieran a echarnos... En todo caso, siempre se ganaría una noche. Convendría empaquetar al pequeño, para que lo tomaran por un envoltorio de ropa.

—La ropa no grita.

—Con el biberón en la boca, no gritará.

—Quizá. Yo me las arreglaría con este tipo, y tú vendrías después. Al pasar, no tendrías que estar más que un segundo delante de él. [252]

Silencio. Clappique miraba al saltillo. Ruido de papel.

—No puedes imaginarte el trabajo que me cuesta llevarlo así... Tengo la impresión de que va a ser de mal agüero para toda su vida... Y tengo miedo de que le siente mal...

Silencio, de nuevo. ¿Se habían ido? El cliente abandonó su sillón. El peluquero hizo señas a Clappique, que ocupó el asiento, sin quitar la mirada del paquebote. La escala estaba vacía; pero, apenas el rostro de Clappique estuvo cubierto de jabón, cuando subió un marinero, con dos cubos nuevos (que acaso acabase de comprar) en la mano y unas escobas al hombro. Clappique le seguía con la mirada, peldaño por peldaño: se hubiera identificado con un perro, con tal de que el perro subiese aquella escala y partiese. El marinero pasó por delante del hombre del **saltillo**, sin decir nada.

Clappique pagó, arrojando las monedas en el lavabo, se quitó el paño y salió, con la cara llena de jabón. Sabía dónde encontraría a los **ropavejeros**. Todo el mundo le miraba. Des-

pas, il revint, se lava le visage, repartit.

Il trouva sans peine des bleus de marin chez le premier fripier venu. Il regagna au plus vite son hôtel, changea de vêtements. « Il faudrait aussi des balais, ou quelque chose comme ça. Acheter aux boys de vieux balais? Absurde: pourquoi un matelot irait-il se balader à terre avec ses balais? Pour avoir l'air plus beau? Complètement idiot. S'il passait la coupée avec des balais, c'est qu'il venait de les acheter à terre. Ils devaient donc être neufs... Allons en acheter ».

Il entra dans le magasin avec son habituel airClappique. Devant le regard de dédain du vendeur anglais, il s'écria: « Dans mes bras! », mit les balais sur son épaule, se retourna en faisant tomber une lampe de cuivre, et sortit.

« Dans mes bras », malgré son extravagance [299] volontaire, exprimait ce qu'il éprouvait: jusque-là, il avait joué une comédie inquiète, par acquit de conscience et par peur, mais sans échapper à l'idée **inavouée** qu'il échouerait; le dédain du vendeur, -bien que Clappique négligeant son costume n'eût pas pris l'attitude d'un marin, - lui prouvait qu'il pouvait réussir. Balais sur l'épaule, il marchait vers le paquebot, regardant au passage tous les yeux pour trouver en eux la confirmation de son nouvel état. Comme lorsqu'il s'était arrêté devant la **coupée**, il était stupéfait d'éprouver combien sa destinée était indifférente aux êtres, combien elle n'existait que pour lui: les voyageurs, tout à l'heure, montaient sans regarder cet homme qui restait sur le quai, peut-être pour y être tué; les passants, maintenant, regardaient avec indifférence ce marin; nul ne sortait de la foule pour s'étonner ou le reconnaître: pas même un visage intrigué... Non qu'une fausse vie fût faite pour le surprendre, mais cette fois elle lui était imposée, et sa vraie vie en dépendait peut-être. Il avait soif. Il s'arrêta à un bar chinois, posa ses balais. Dès qu'il but, il comprit qu'il n'avait nullement soif, qu'il avait voulu tenter une épreuve de plus. La façon dont le patron lui rendit la monnaie suffit à le renseigner. Depuis qu'il avait changé de costume, les regards, autour de lui, n'étaient plus les mêmes. L'habituel interlocuteur de sa mythomanie était devenu foule.

En même temps, - instinct de défense ou plaisir - l'acceptation générale de son

pués de haber dado diez pasos, volvió, se lavó la cara y tornó a salir.

Encontró sin trabajo unos trajes azules de marinero en la primera trapería que halló. Volvió lo más pronto que pudo a su hotel y se cambió de ropa. «Necesitaré, también, escobas, o algo así... ¿comprarles a los *boys* ____________________

____

unas escobas viejas, para tener mejor aspecto? Completamente idiota. Si pasaba el saltillo con unas escobas, sería porque acabase de comprarlas en tierra. Entonces, tenían que ser nuevas... Vamos a comprarlas...»

Entró en el almacén, con su habitual actitud de Clappique. Ante la mirada de desdén del vendedor inglés, exclamó: «¡En mis brazos!» Se echó las escobas al hombro, se volvió, dejando caer una lámpara de cobre, y salió.

«En mis brazos», a pesar de su extravagancia voluntaria, expresaba lo que experimentaba. Hasta entonces, había representado una comedia inquietante, por tranquilidad de conciencia y por miedo, pero sin escapar a la idea **desvanecida** de que fracasaría; el desdén del vendedor —aunque Clappique, en el abandono de sus ropas no hubiese adquirido el aspecto de un marino—, le demostraba [253] que podría triunfar. Con las escobas al hombro caminaba hacia el paquebote, mirando, al pasar, a todos los ojos, para encontrar en ellos la confirmación de su nuevo estado. Como cuando se había detenido delante del **saltillo**, se hallaba estupefacto al comprobar cuán indiferente era su destino a los demás seres, hasta qué punto no existía más que para él; los viajeros, entonces, subían, sin mirar a aquel hombre, que permanecía en el muelle, quizá para morir allí; los transeúntes, ahora, miraban con indiferencia a aquel marinero; nadie se destacaba de la multitud para asombrarse o reconocerle; ni siquiera un semblante intrigado... No era que se hubiese hecho una falsa vida para sorprenderla, sino que aquella vez le era impuesta, y su verdadera vida dependía de ella, quizá. Tenía sed. Se detuvo en un bar chino y dejó sus escobas. En cuanto hubo bebido, comprendió que no tenía sed ninguna; que había querido intentar una prueba más. La manera cómo el patrón le devolvía su moneda le bastó para informarle. Desde que había cambiado de traje, la gente, a su alrededor, se había transformado. Indagó en qué: eran las miradas las que ya no eran las mismas. El habitual interlocutor de su mitomanía se había convertido en multitud.

Al mismo tiempo, por instinto de defensa o por placer, la aceptación general

nouvel état civil envahissait lui-même. Il rencontrait, tout à coup, par accident, la réussite la plus éclatante de sa vie. Non, les hommes n'existaient pas, puisqu'il suffit d'un costume pour échapper à soi-même, pour trouver une autre vie dans les yeux des autres. C'était, en [300] profondeur, le même **dépaysement**, le même bonheur qui l'avaient saisi la première fois qu'il était entré dans la foule chinoise. « Dire que faire une histoire, en français, ça veut dire l'écrire, et non la vivre! » Ses balais portés comme des fusils, il gravit la passerelle, passa, les jambes molles, devant l'homme de **coupée**, et se trouva sur la coursive. Il fila vers l'avant parmi les passagers de pont, posa ses balais sur un rouleau de cordages. Il ne risquait plus rien avant la première escale. Il était pourtant loin de la tranquillité. Un passager de pont, Russe à la tête en fève, s'approcha de lui

— Vous êtes du bord?
Et sans attendre la réponse
— La vie est agréable, à bord?

— Ça, mon gars, tu peux pas t'en faire une idée. Le Français aime voyager, c'est un fait: pas un mot. Les officiers sont emmerdants, mais pas plus que les patrons, et on dort mal (j'aime pas les hamacs: question de goût) mais on mange bien. Et on voit des choses. X Quand j'étais en Amérique du Sud, les missionnaires avaient fait apprendre par coeur aux sauvages, pendant des jours et des jours, des p'petits cantiques en latin. L'évêque arrive, le missionnaire bat la mesure: silence, les sauvages sont paralysés de respect. Mais pas un mot! le cantique s'amène tout seul, les perroquets de la forêt, mon b'bon, qui n'ont entendu que lui, le chantent avec recueillement... Et pense que j'ai rencontré au large des Célèbes (119), il y a dix ans, des caravelles arabes à la dérive, sculptées comme des noix de coco et pleines de pestiférés morts avec leurs bras qui pendaient comme ça le long du **bastingage** sous une trombe de **mouettes**... Parfaitement...

— C'est de la chance. Je voyage depuis sept ans, et je n'ai rien vu comme ça. [301]

— Il faut introduire les moyens de l'art dans la vie, mon b'bon, non pour en faire de l'art, ah! bon Dieu non! mais pour en faire davantage de la vie. Pas un mot!

Il lui lapa sur le ventre et se détourna prudemment: une auto qu'il connaissait s'arrêtait au bas de la passerelle : Ferral rentrait en France.

de su nuevo estado civil le invadía a él mismo. Encontraba, de pronto, por accidente, el éxito más espléndido de su vida. No; los hombres no existían, puesto que bastaba un traje para que escapase uno a sí mismo, para encontrar otra vida en los ojos de los demás. En el fondo, encontraba la misma **desorientación** y la misma felicidad que le habían invadido la primera vez que había entrado entre la multitud china. «¡Decir que hacer una historia, en francés, quiere decir escribirla, y no vivirla!» Con sus escobas, transportadas como fusiles, subió por la pasarela; pasó, con las piernas vacilantes, por delante del hombre del **saltillo**, y se encontró sobre la crujía. Se escabulló hacia adelante, por entre los pasajeros del puente, y dejó sus escobas sobre un rollo de cuerdas. Se hallaba, no obstante, lejos de la tranquilidad. Un pasajero del puente, ruso, con la cabeza en forma de haba, se acercó a él. [254]

—¿Es usted de a bordo? —Y, sin esperar la respuesta—: ¿Es agradable la vida a bordo?

—Chico, de eso ya puedes hacerte una idea. Al francés le gusta viajar; es un hecho: nada de hablar. Los oficiales son unos mierdas, aunque no más que los patrones, y se duerme mal (a mí me gustan las hamacas: cuestión de gustos); pero se come bien._______ ______ Cuando yo estaba en la América del Sur, los misioneros habían hecho aprenderse de memoria a los salvajes, durante días y días, unos cánticos breves en latín. Llega el obispo; el misionero marca el compás. Silencio: los salvajes quedan paralizados, de respeto. ¡Pero, ni una palabra! El cántico se produce solo: los papagayos del bosque, amigo mío, que no habían oído más que aquello, lo cantan con recogimiento... Y ten en cuenta que, a lo largo de las Célèbes, encontré, hace diez años, carabelas árabes a la deriva, esculpidas como nueces de coco y llenas de apestados muertos, colgándoles los brazos así, a lo largo del **empalletado**, bajo una tromba de **gaviotas**... Perfectamente...

—Cuestión de suerte. Yo viajo desde hace siete años, y no he visto nada de eso.

—Hay que introducir los medios del arte en la vida, amigo mío; no para hacer arte, ¡ah, no, por Dios!, sino para hacer más vida. ¡Ni una palabra!

Le golpeó en el vientre y se volvió con prudencia: un auto que conocía se detenía al pie de la pasarela: Ferral volvía a Francia.

119 (p. *301*). *Célèbes:* archipel de l'Indonésie.

BASTINGAGE [bastẽgas] n. 1. Anciennt. Coffres ou caissons disposés autour du pont d'un vaisseau pour amortir les projectiles ennemis. 2. Mod. Dispositif destiné à hausser le franc-bord du bateau (- Lisse, pavois), et, cour., parapet bordant le pont d'un navire.
Empalletado 1. m. Mar. Especie de colchón que se formaba en el costado de las embarcaciones cuando iban a entrar en combate, poniendo juntos en una red los líos de la ropa de los marineros, y servía para defensa contra la fusilería enemiga.
bulwarks *(usu. in pl.)* a ship's side above deck

Un garçon commença à parcourir le pont de première classe, en agitant la cloche du départ. Chaque coup résonnait dans la poitrine de Clappique.

« L'Europe, pensa-t-il; la fête est finie. Maintenant, l'Europe. » Il semblait qu'elle vint au-devant de lui avec la cloche qui se rapprochait, non plus comme celle d'une délivrance, mais comme celle d'une prison. Sans la menace de mort, il fût redescendu.

— Le bar des troisièmes est ouvert? demanda-t-il au Russe.

— Depuis une heure. Tout le monde peut y aller jusqu'à ce que nous soyons en mer.

Clappique le prit sous le bras

— Allons nous saouler...

6 heures.

Dans la grande salle - ancien préau d'école deux cents blessés communistes attendaient qu'on vînt les achever. Appuyé sur un coude, Katow, parmi les derniers amenés, regardait. Tous étaient allongés sur le sol. Beaucoup gémissaient, d'une façon extraordinairement régulière; quelques- uns fumaient comme l'avaient fait ceux de la Permanence, et les [302] **ramages** de fumée se perdaient jusqu'au plafond, déjà obscur malgré les grandes fenêtres européennes, assombries par le soir et le brouillard du dehors. Il semblait très élevé, au-dessus de tous ces hommes couchés. Bien que le jour n'eût pas encore disparu, l'atmosphère était une atmosphère nocturne. « Est-ce à cause des blessures, se demandait Katow, ou parce que nous sommes tous couchés, comme dans une gare? C'est une gare. Nous en partirons pour nulle part, et voilà... »

Quatre factionnaires chinois marchaient de long en large au milieu des blessés, baïonnette au canon, et leurs baïonnettes reflétaient étrangement le jour sans force, nettes et droites au-dessus de tous ces corps informes. Dehors, au fond de la brume, des lumières jaunâtres - des becs de gaz sans doute semblaient aussi veiller sur eux; comme s'il fût venu d'elles (parce qu'il venait, lui aussi, du fond de la brume) un sifflement monta, domina murmures et gémissements: celui d'une locomotive; ils étaient près de la gare de Chapeï. Il y avait dans cette vaste salle quelque chose d'atrocement tendu, qui n'était pas l'attente de la mort. Katow fut renseigné par sa propre gorge: c'était la soif - et la faim. Adossé au mur,

Un muchacho comenzó a recorrer el puente de primera clase, agitando la campana de salida. Cada golpe resonaba en el pecho de Clappique.

«Europa —pensó—; la fiesta ha terminado. Ahora. Europa.» Parecía que llegaba hasta él, con la campana que se aproximaba, no ya como la de una liberación, sino como la de una cárcel. Sin la amenaza de la muerte, hubiera vuelto a bajar.

—¿El bar de tercera está abierto? —preguntó el ruso.

—Desde hace una hora. Todo el mundo puede ir allá, hasta que nos hayamos hecho a la mar.

Clappique le cogió del brazo.

—Vamos a emborracharnos... [255] 6

Las seis

En el gran salón —antiguo patio de escuela—, doscientos heridos comunistas esperaban que fuesen a rematarlos. Apoyado en un codo, Katow, entre los últimos conducidos, miraba. Todos estaban alineados en el suelo. Muchos gemían de una manera extraordinariamente regular; algunos fumaban, como lo habían hecho los de la Permanencia, y las **espirales** del humo se perdían en el techo, ya oscuro, a pesar de las grandes ventanas europeas ensombrecidas por el anochecer y la niebla de fuera. Parecía estar muy elevada, por encima de todos aquellos hombres acostados. Aunque el día no había desaparecido aún, la atmósfera era una atmósfera nocturna. «¿Es a causa de las heridas —se preguntaba Katow—, o porque estamos todos acostados, como en una estación? Esto es una estación. Saldremos hacia ninguna parte, y nada más...»

Cuatro funcionarios chinos se paseaban por entre los heridos, con la bayoneta calada, y sus bayonetas reflejaban de un modo extraño la luz del día sin fuerza, claras y rectas por encima de todos aquellos cuerpos informes. Fuera, en el fondo de la bruma, unas luces amarillentas —los mecheros de gas, sin duda— parecían velar también sobre ellos; como si hubiera llegado de ellas (porque llegaba también él, del fondo de la bruma), ascendió un silbido y dominó los gemidos y los murmullos: el de una locomotora; estaban próximos a la estación de Chapei. En aquel vasto salón había algo atrozmente tenso, que no era sino la espera de la muerte. Katow fue informado de ello por su propia garganta: era la sed —y el hambre—. Adosado al muro, mi-

il regardait de gauche à droite: beaucoup de têtes connues, car un grand nombre de blessés étaient des combattants des *tchons.* Tout le long de l'un des côtés étroits de la salle, un espace libre, de trois mètres de large, était réservé. « Pourquoi les blessés restent-ils les uns sur les autres, demanda-t-il à haute voix, au lieu d'aller là-bas? » Il était parmi les derniers apportés. Appuyé au mur, il se leva; bien que ses blessures le fissent souffrir, il lui sembla qu'il pourrait se tenir debout; mais il s'arrêta, encore courbé: sans qu'un seul mot eût été prononcé il sentit [303] autour de lui une épouvante si saisissante qu'il en fut immobilisé. Dans les regards? À peine les distinguait-il. Dans les attitudes? Toutes étaient d'abord des attitudes de blessés, qui souffraient pour leur propre compte. Pourtant, de quelque façon qu'elle fût transmise, l'épouvante était là -pas la peur, la terreur, celle des bêtes, des hommes seuls devant l'inhumain. Katow, sans cesser de s'appuyer au mur, **enjamba** le corps de son voisin.

— Tu es fou? demanda une voix au ras du sol.

— Pourquoi?

Question et commandement à la fois. Mais nul ne répondait. Et un des gardiens, à cinq mètres, au lieu de le rejeter à terre, le regardait avec stupéfaction.

— Pourquoi? demanda-t-il de nouveau, plus rudement.

— Il ne sait pas, dit une autre voix, toujours au ras du sol, et en même temps, une autre plus basse :
« Ça viendra... »

Il avait posé très haut sa seconde question. L'hésitation de cette foule avait quelque chose de terrible, en soi, et aussi parce que presque tous ces hommes le connaissaient : la menace suspendue à ce mur pesait à la fois sur tous, et particulièrement sur lui.

— Recouche-toi, dit un des blessés.

Pourquoi aucun d'entre eux ne l'appelait-il par son nom? Et pourquoi le gardien n'intervenait-il pas? Il l'avait vu rabattre d'un coup de crosse, tout à l'heure, un blessé qui avait voulu changer de place... Il s'approcha de son dernier interlocuteur, s'étendit près de lui.

— On met là ceux qui vont être torturés, dit l'homme à voix basse.

raba a la izquierda y a la derecha: había muchas cabezas conocidas, pues un gran número de los heridos era de los combatientes de los *tchons.* A todo lo largo de uno de los angostos lados de la sala, estaba reservado un espacio libre de tres metros de ancho. «¿Por qué los heridos permanecen unos sobre otros —preguntó, en voz alta—, en lugar de ir hacia abajo?» Estaba entre los últimos que habían llevado. Apoyado en la pared, se levantó: aunque sus heridas le hacían sufrir, le pareció que se podría tener en pie; pero se detuvo, todavía encorvado: [256] sin que hubiese sido pronunciada una sola palabra, sintió a su alrededor un espanto tan sobrecogedor, que quedó inmovilizado. ¿En las miradas? Apenas las distinguía. ¿En las actitudes? Todos tenían, desde luego, las actitudes de heridos que sufrían por su propia cuenta. Sin embargo, de cualquier manera que fuese transmitido, el espanto estaba allí —no el miedo, el terror, el de las bestias—: sólo el de los hombres, ante lo inhumano. Katow, sin dejar de apoyarse en la pared, **saltó** por encima del cuerpo de su vecino.

—¿Estás loco? —preguntó una voz, a ras del suelo.

—¿Por qué?

Pregunta y orden a la vez. Pero nadie respondía. Y uno de los guardianes, a cinco metros, en lugar de volverle a echar al suelo, le miraba con estupefacción.

—¿Por qué? —preguntó de nuevo, más rudamente.

—No sé —dijo otra voz, también a ras del suelo: y, al mismo tiempo, otra, más baja: «Ya llegará...»

Había formulado en voz muy alta su segunda pregunta. La vacilación de toda aquella multitud tenía algo de terrible, en sí, y también porque casi todos aquellos hombres le conocían: la amenaza suspendida de aquel muro pesaba a la vez sobre todos, y, particularmente sobre él.

—Vuélvete a acostar —dijo uno de los heridos.

¿Por qué ninguno de ellos le llamaba por su nombre? ¿Y por qué el guardián no intervenía? Había visto derribar de un culatazo, hacía poco, a un herido que había querido cambiar de puesto... Se acercó a su interlocutor y se tendió junto a él.

—Ahí ponen a los que van a ser torturados —dijo el hombre, en voz baja.

Tous le savaient, mais ils n'avaient pas osé le dire, soit qu'ils eussent peur d'en parler, soit qu'aucun [304] n'osât *lui* en parler, à lui. Une voix avait dit: « Ça viendra... »

Katow comprendió. Todos lo sabían pero no se habían atrevido a decirlo, bien porque tuviesen miedo de hablar, bien porque ninguno se atreviese a hablarle a él. Una voz había dicho: «Ya llegará...»

La porte s'ouvrit. Des soldats entraient avec des falots, entourant des brancardiers qui firent rouler des blessés, comme des paquets, tout près de Katow. La nuit venait, elle montait du sol où les gémissements se croisaient comme des rats, mêlés à une épouvantable odeur: la plupart des hommes ne pouvaient bouger. La porte se referma.

La puerta se abrió. Entraban soldados con faroles, rodeando a camilleros, que echaron a rodar a unos heridos, como si fueran paquetes, muy cerca de Katow. Llegaba la noche: ascendía del suelo, por donde los gemidos se [257] entrecruzaban como ratas, unidos a un olor espantoso: la mayor parte de los hombres no podían moverse. La puerta se volvió a cerrar.

Du temps passa. Rien que le pas des sentinelles et la dernière clarté des baïonnettes au-dessus des mille **bruits** de la douleur. Soudain, comme si l'obscurité eût rendu le brouillard plus épais, de très loin, le sifflet de la locomotive retentit, plus assourdi. L'un des nouveaux arrivés, couché sur le ventre, crispa ses mains sur ses oreilles, et hurla. Les autres ne criaient pas, mais de nouveau la terreur était là, au ras du sol.

* ver 233

Pasó el tiempo. Nada más que los pasos de los centinelas y la última claridad de las bayonetas por encima de los mil **rumores*** del dolor. De pronto, como si la oscuridad hubiese hecho la niebla más espesa, desde muy lejos, volvió a sonar el silbido de la locomotora, más apagado. Uno de los recién llegados, acostado sobre el vientre, crispó las manos sobre los oídos y aulló. Los otros no gritaban: pero de nuevo el terror estaba allí, a ras del suelo.

L'homme releva la tête, se dressa sur les coudes.

El hombre volvió a levantar la cabeza y se irguió sobre los codos.

— Crapules, hurla-t-il, assassins!

—¡Crápulas! —aulló—. ¡Asesinos!

Une des sentinelles s'avança, et d'un coup de pied dans les côtes, le retourna. Il se tut. La sentinelle s'éloigna. Le blessé commença à bredouiller. Il faisait maintenant trop sombre pour que Katow pût distinguer son regard, mais il entendait sa voix, il sentait qu'il allait articuler. En effet « ... ne fusillent pas, ils les foutent vivants dans la **chaudière** de la locomotive, disait-il. Et maintenant, voilà qu'ils sifflent... » La sentinelle revenait. Silence, sauf la douleur.

Uno de los centinelas se adelantó y, de un puntapié en las costillas, le hizo dar vuelta. Se calló. El centinela se alejó. El herido comenzó a refunfuñar. Había ahora demasiada oscuridad para que Katow pudiese distinguir su mirada; pero oía su voz, y comprendía que iba a articular. En efecto: «...no fusilan: los echan vivos en la **caldera** de la locomotora —decía—. Y, ahora silban...» Volvía el centinela. Silencio, salvo el dolor.

La porte s'ouvrit de nouveau. Encore des baïonnettes, éclairées maintenant de bas en haut par le fanal, mais pas de blessés. Un officier kuomintang entra seul. Bien qu'il ne vît plus que la masse des corps, Katow sentit que chaque homme se raidissait. [305] L'officier, là-bas, sans volume, ombre que le fanal éclairait mal contre la fin du jour, donnait des ordres à une sentinelle. Elle s'approcha, chercha Katow, le trouva. Sans le toucher, sans rien dire, avec respect, elle lui fit seulement signe de se lever. Il y parvint avec peine, face à la porte, là-bas, où l'officier continuait à donner des ordres. Le soldat, fusil d'un bras, fanal de l'autre, se plaça à sa gauche. À sa droite, il n'y avait que l'espace libre et le mur blanc. Le soldat montra l'espace, du fusil. Katow sourit

La puerta se abrió de nuevo. Otra vez las bayonetas, iluminadas ahora de abajo arriba por el farol, pero sin heridos. Un oficial kuomintang entró solo. Aunque no veía más que la masa de los cuerpos, Katow sintió que todos los hombres se erguían. El oficial, a lo lejos, sin volumen, sombra que el farol iluminaba mal contra la última luz del día daba órdenes a un centinela. Éste se acercó, buscó a Katow y lo encontró. Sin tocarlo, sin decir nada, con respeto, sólo le hizo seña de que se levantase. Llegó con trabajo frente a la puerta, allá donde el oficial continuaba dando órdenes. El soldado, con el fusil en un brazo, el farol en el otro, se colocó a la izquierda. A su derecha, no había más que el espacio libre y la pared blanca. El soldado señaló el espacio con el fusil. Katow sonrió amarga-

amèrement, avec un orgueil désespéré. Mais personne ne voyait son visage: la sentinelle, exprès, ne le regardait pas, et tous ceux des blessés qui n'étaient pas en train de mourir, soulevés sur une jambe, sur un bras, sur le menton, suivaient du regard son ombre pas encore très noire qui grandissait sur le mur des torturés.

L'officier sortit. La porte demeura ouverte.

Les sentinelles présentèrent les armes: un civil entra. « Section A », cria du dehors une voix sur quoi la porte fut refermée. Une des sentinelles accompagna le civil vers le mur, sans cesser de **grommeler**; tout près, Katow, stupéfait, reconnut Kyo. Comme il n'était pas blessé, les sentinelles, en le voyant arriver entre deux officiers, l'avaient pris pour l'un des conseillers étrangers de Chang-Kaï-Shek; reconnaissant maintenant leur méprise, elles l'engueulaient de loin. Il se coucha dans l'ombre, à côté de Katow.

— T'sais ce qui nous attend? demanda celui-ci.

— On a pris soin de m'en avertir, je m'en fous: j'ai mon cyanure. Tu as le tien?

— Oui.

— Tu es blessé?

— Aux jambes. Je peux marcher.

— Tu es là depuis longtemps? [306]

— Non. Quand as-tu été pris?

— Hier soir. Moyen de filer, ici?

— Rien à faire. Presque tous sont gravement blessés. Dehors, des soldats partout. Et tu as vu les mitrailleuses devant la porte?

— Oui. Où as-tu été pris?

Tous deux avaient besoin d'échapper à cette **veillée** funèbre, de parler, de parler: Katow, de la prise de la Permanence; Kyo, de la prison, de l'entretien avec König, de ce qu'il avait appris depuis; avant même la prison provisoire, il avait su que May n'était pas arrêtée.

Katow était couché sur le côté, tout près de lui, séparé par toute l'étendue de la souffrance: bouche entrouverte, lèvres gonflées sous son nez jovial, les yeux presque fermés, mais relié à lui par l'amitié absolue, sans réticences et sans

mente, con un orgullo desesperado. Pero nadie veía su rostro: el centinela, a propósito, no le miraba, y todos los heridos que se hallaban en trance de muerte, empinados sobre una pierna, sobre un brazo o sobre [258] el mentón, seguían con la mirada su sombra, todavía no muy negra, que se agrandaba sobre el muro de los torturados.

El oficial salió. La puerta quedó abierta.

Los centinelas presentaron las armas: entró un civil. «Sección A» —gritó, desde fuera, una voz, tras de la cual se cerró la puerta—. Uno de los centinelas acompañó al paisano hasta el muro, sin cesar de **gruñir**: muy cerca, Katow, estupefacto, reconoció a Kyo. Como no estaba herido, los centinelas, al verle llegar entre dos oficiales, le habían tomado por uno de los consejeros extranjeros de Chiang Kaishek: reconociendo ahora su error, le hacían gestos desde lejos. Se acostó en la sombra, al lado de Katow.

—¿Sabes lo que nos espera? —preguntó éste.

—Se ha tenido cuidado en advertírmelo: pero no me importa: llevo conmigo mi cianuro. ¿Tienes tú el tuyo?

—Sí.

—¿Estás herido?

—En las piernas. Pero puedo andar.

—¿Estás ahí desde hace mucho tiempo?

—No. ¿Cuándo te prendieron?

—Anoche. ¿No hay medio de escaparse, aquí?

—Nada que hacer. Casi todos están gravemente heridos. Fuera, hay soldados por todas partes. ¿Has visto las ametralladoras delante de la puerta?

—Sí. ¿Dónde te han prendido?

Ambos tenían necesidad de escapar a aquella **velada** fúnebre; de hablar, de hablar: Katow, de la toma de la Permanencia; Kyo, de la cárcel, de la entrevista con König, de lo que había sabido después; aun antes de la prisión provisional, había sabido que May no estaba detenida.

Katow estaba echado de lado, muy cerca de él, separado por toda la extensión del sufrimiento: con la boca entreabierta, los labios hinchados bajo su nariz jovial, los ojos casi cerrados, pero unido a él por esa amistad absoluta, sin

examen, que donne seule la mort: vie condamnée échouée contre la sienne dans l'ombre pleine de menaces et de blessures, parmi tous ces frères dans l'ordre mendiant de la Révolution (120); chacun de ces hommes avait rageusement saisi au passage la seule grandeur qui pût être la sienne.

Les gardes amenèrent trois Chinois. Séparés de la foule des blessés, mais aussi des hommes du mur. Ils avaient été arrêtés avant le combat, vaguement jugés, et attendaient d'être fusillés.

— Katow ! appela l'un d'eux.

C'était Lou-You-Shuen, l'associé d'Hemmelrich

— Quoi?

— Sais-tu si on fusille loin d'ici, ou près?

— Je ne sais pas. On n'entend pas, en tout cas.

Une voix dit, un peu plus loin

— Paraît que l'exécuteur, après, vous barbote vos dents en or. [307]

Et une autre

— Je m'en fous: j'en ai pas.

Les trois Chinois fumaient des cigarettes, bouffée après bouffée, opiniâtrement.

— Vous avez plusieurs boîtes d'allumettes? demanda un blessé, un peu plus loin.

— Oui.

— Envoyez-en une.

Lou envoya la sienne.

— Je voudrais bien que quelqu'un pût dire à mon fils, que je suis mort avec courage », dit-il à mi-voix. Et, un peu plus bas encore: « Ça n'est pas facile de mourir ».

Katow découvrit en lui une sourde joie: pas de femme, pas d'enfants.

La porte s'ouvrit.

— Envoies-en un! cria la sentinelle.

Les trois hommes se serraient l'un contre l'autre.

— Alors, quoi, dit le garde,

120 (p. *307). L'ordre mendiant de la Révolution : les ordres* mendiants sont des ordres qui faisaient profession de ne vivre que de l'aumône.

reticencias y sin examen, que sólo facilita la muerte: vida condenada, encallada contra la suya, en la sombra plena de amenazas y de heridas, entre todos aquellos hermanos en la orden mendicante de la Revolución: cada [259] uno de aquellos hombres había asido rabiosamente la única grandeza que pudiera ser la suya.

Los guardias condujeron a tres chinos. Separados de la multitud de los heridos, pero también de los hombres del muro. Habían sido detenidos antes del combate, vagamente juzgados, y esperaban ser fusilados.

—¡Katow! —llamó uno de ellos.

Era Lu-Yu-Shuen, el asociado de Hemmelrich.

—¿Qué?

—¿Sabes si se fusila lejos de aquí o cerca?

—No sé. En todo caso, no se oye.

Una voz dijo, un poco más lejos:

—Parece que el ejecutor, después, os arranca vuestros dientes de oro.

Y otra:

—A mí qué me importa: no los tengo.

Los tres chinos fumaban cigarrillos, bocanada tras bocanada, obstinadamente.

—¿Tenéis varias cajas de cerillas? —preguntó un herido, un poco más lejos.

—Sí.

—Mándame una.

Lu le mandó la suya.

—Quisiera que alguien le pudiera decir a mi hijo que he muerto con valor —dijo, a media voz. Y, poco más bajo, aún—: No es fácil morir así.

Katow descubrió en sí un sordo júbilo: ni mujer ni hijos.

La puerta se abrió.

—¡Manda uno! —gritó el centinela.

Los tres se oprimían, el uno contra el otro.

—Vamos, qué —dijo el guardia—

décidez-vous...

Il ne choisissait pas. Soudain, l'un des deux Chinois inconnus fit un pas en avant, jeta sa cigarette à peine brûlée, en alluma une autre après avoir cassé deux allumettes et partit d'un pas pressé vers la porte en boutonnant, une à une, toutes les boutonnières de son veston. La porte se referma.

Un blessé ramassait les morceaux d'allumettes tombés. Ses voisins et lui avaient brisé en menus fragments celles de la boîte donnée par Lou-You-Shuen, et jouaient **à la courte paille**. Après moins de cinq minutes, la porte se rouvrit

— Un autre!

Lou et son compagnon avancèrent ensemble, se tenant par le bras. Lou récitait d'une voix haute et sans timbre la mort du héros d'une pièce fameuse; mais la vieille communauté chinoise était bien détruite: nul ne l'écoutait. [308]

— Lequel? demanda le soldat.

Ils ne répondaient pas.

— Ça va venir, oui!

D'un coup de crosse il les sépara: Lou était plus près de lui que l'autre: il le prit par l'épaule.

Lou dégagea son épaule, avança. Son compagnon revint à sa place et se coucha.

Kyo sentit combien il serait plus difficile à celui-là de mourir qu'à ceux qui l'avaient précédé: lui, restait seul. Aussi courageux que Lou, puisqu'il avait avancé avec lui. Mais maintenant sa façon d'être couché par terre, en chien de fusil, les bras serrés autour du corps, criait la peur. En effet, quand le garde le toucha, il fut pris d'une crise nerveuse. Deux soldats le saisirent, l'un par les pieds, l'autre par la tête et l'emportèrent.

Allongé sur le dos, les bras ramenés sur la poitrine, Kyo ferma les yeux: c'était précisément la position des morts. Il s'imagina, allongé, immobile, les yeux fermés, le visage apaisé par la sérénité que dispense la mort pendant un jour à presque tous les cadavres, comme si devait être exprimée la dignité même des plus misérables. Il avait beaucoup vu mourir, et, aidé par son éducation japonaise, il avait toujours pensé qu'il est beau de mourir de sa mort, d'une mort qui ressemble à

Decidíos...

No se atrevía a elegir. De pronto, uno de los dos chinos desconocidos dio un paso hacia adelante, tiró su cigarrillo, apenas encendido, encendió otro, después de haber quebrado dos cerillas, y se decidió con paso apresurado, hacia la puerta, abrochándose, uno a uno, todos los botones de la americana. La puerta se volvió a cerrar.

Un herido recogía los trozos de las cerillas que habían caído. Sus vecinos y él habían partido en menudos fragmentos [260] las de la caja facilitada por Lu-Yu-Shuen y jugaban a la **paja más corta**. No habían transcurrido más de cinco minutos, cuando la puerta se volvió a abrir.

—¡Otro!

Lu y su compañero avanzaban juntos, cogidos del brazo. Lu recitaba en voz baja y sin entonación la muerte del héroe, de una obra famosa; pero la vieja comunidad china estaba bien destruida: nadie le escuchaba.

—¿Cuál? —preguntó el soldado.

Ellos no respondían.

—¿Quién va a venir?

De un culatazo los separó. Lu quedó más cerca de él que el otro. Le cogió de un hombro.

Lu se desasió y avanzó. Su compañero volvió a su puesto y se acostó.

8

Kyo sintió cuánto más fácil le sería morir a aquel que a los que le habían precedido: se quedaba solo. Era tan valeroso como Lu, puesto que había avanzado con él. Pero ahora, en su manera de estar echado en el suelo, como el gatillo de un fusil, con los brazos apretados alrededor del cuerpo, gritaba el miedo. En efecto: cuando el guardia le tocó, fue presa de un ataque de nervios. Dos soldados lo cogieron, uno de los pies y otro de la cabeza, y se lo llevaron.

Extendido sobre la espalda, con los brazos recogidos sobre el pecho, Kyo cerró los ojos: aquella era, precisamente, la posición de los muertos. Se imaginó tendido, inmóvil, con los ojos cerrados y el rostro apaciguado por la serenidad que dispensa la muerte durante un día a casi todos los cadáveres, como si así debiera ser expresada la dignidad, aun la de los más miserables. Había visto morir a muchos, y, ayudado por su educación japonesa, siempre había pensado que es bueno para uno morir de su muerte, de una

sa vie. Et mourir est passivité, mais se tuer est acte. Dès qu'on viendrait chercher le premier des leurs, il se tuerait en pleine conscience. Il se souvint, - le coeur arrêté - des disques de phonographe. Temps où l'espoir conservait un sens! Il ne reverrait pas May, et la seule douleur à laquelle il fût vulnérable était sa douleur à elle, comme si sa propre mort eût été une faute. « Le remords de mourir », pensa-t-il avec une ironie crispée. Rien de semblable à l'égard de son père qui lui [309] avait toujours donné l'impression, non de faiblesse, mais de force. Depuis plus d'un an, May l'avait délivré de toute solitude, sinon de toute amertume. La lancinante **fuite** dans la tendresse des corps noués pour la première fois jaillissait, hélas! dès qu'il pensait à elle, déjà séparé des vivants... « Il faut maintenant qu'elle m'oublie... » Le lui écrire, il ne l'eût que meurtrie et attachée à lui davantage. « Et c'est lui dire d'en aimer un autre. » Ô prison, lieu où s'arrête le temps, -qui continue ailleurs... Non! C'était dans ce préau séparé de tous par les mitrailleuses, que la révolution, quel que fût son sort, quel que fût le lieu de sa résurrection, aurait reçu le coup de grâce; partout où les hommes travaillent dans la peine, dans l'absurdité, dans l'humiliation, on pensait à des condamnés semblables à ceux-là comme les croyants prient; et, dans la ville, on commençait à aimer ces mourants comme s'ils eussent été déjà des morts... Entre tout ce que cette dernière nuit couvrait de la terre, ce lieu de **râles** était sans doute le plus lourd d'amour viril. Gémir avec cette foule couchée, rejoindre jusque dans son murmure de plaintes cette souffrance sacrifiée... Et une rumeur inentendue prolongeait jusqu'au fond de la nuit ce chuchotement de la douleur: ainsi qu'Hemmelrich, presque tous ces hommes avaient des enfants. Pourtant, la fatalité acceptée par eux montait avec leur bourdonnement de blessés comme la paix du soir, recouvrait Kyo, ses yeux fermés, ses mains croisées sur son corps abandonné, avec une majesté de chant funèbre. Il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir; il mourrait parmi ceux avec qui il aurait voulu vivre; il mourrait, comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa [310] vie. Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir? Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrotement fraternel, assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs, légende sanglante dont se font les légendes dorées (121), Comment, déjà regardé

muerte que se asemeje a su vida. Y morir es pasividad, pero matarse es acción. En cuanto llegasen a buscar a uno de los suyos, se mataría con plena conciencia. Se acordó —con el corazón detenido— de los discos de fonógrafo. ¡Tiempo en que la esperanza conservaba un sentido! No volvería a ver a May, y el único dolor al cual era vulnerable era el dolor de ella, como si su propia [261] muerte fuese una falta. «El remordimiento de morir», pensó con una ironía crispada. Nada semejante sentía respecto de su padre, quien siempre le había dado la impresión, no de debilidad, sino de fuerza. Desde hacía más de un año, May lo había sustraído a toda soledad, si no a toda amargura. El lancinante **efugio** en la ternura de los cuerpos anudados por primera vez, renacía —¡ay!— en cuanto pensaba en ella, ya separado de los vivos... «Ahora, es preciso que ella me olvide...» Escribirle no hubiera hecho más que mortificarla y unirla más a él. «¡Y decir que ame a otro!» ¡Oh prisión, lugar donde se detiene el tiempo —que continúa en otra parte!... ¡No! Era en ese patio, separado de todos por las ametralladoras de la Revolución, cualquiera que fuese su suerte, cualquiera que fuese el lugar de su resurrección, donde recibiría el golpe de gracia. Por todas partes donde los hombres trabajan en la aflicción, en la absurdidad, en la humillación, se pensaba en unos condenados semejantes a ellos, como los creyentes rezan; y, en la ciudad, se comenzaba a amar a aquellos moribundos, como si ya estuviesen muertos... Entre todo lo que aquella última noche cubría la tierra, aquel lugar de aquella última noche cubría la tierra, aquel lugar de **estertores** era, sin duda, el más grávido de amor viril. Gemir con aquella multitud acostada; llevar hasta su murmullo de quejas aquel sufrimiento sacrificado... Y un rumor inesperado prolongaba hasta el fondo de la noche aquel cuchicheo de dolor: como Hemmelrich, casi todos aquellos hombres tenían hijos. Sin embargo, la fatalidad aceptada por ellos ascendía con el zumbido de los heridos, como la paz de la noche recubría a Kyo, con los ojos cerrados y las manos cruzadas sobre su cuerpo abandonado, con una majestad de canto fúnebre. Hubiera combatido para quien, a su tiempo, estuviera cargado del sentido más fuerte y de la mayor esperanza; moría entre aquellos con quienes hubiera querido vivir; moría, como cada uno de aquellos hombres que estaban acostados, por haber dado un sentido a su vida. ¿Qué hubiera valido una vida por la cual no se hubiera aceptado morir? Es fácil morir, cuando no se muere solo. ¡Muerte saturada de temblor fraternal; conjunto de vencidos en los que las multitudes reconocerían [262] a sus mártires; leyenda sangrienta, con la que se hacen las leyendas doradas! ¿Cómo, contemplado ya por la muerte, no oír aquel

121 (p. *311). Les légendes dorées:* allusion à la *Légende dorée,* du dominicain Jacques de Voragine (v. 1228-1230-1298), très

célèbre recueil contant la vie des saints.

par la mort, ne pas entendre ce murmure de sacrifice humain qui lui criait que le coeur viril des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit?

Il tenait maintenant le cyanure dans sa main. Il s'était souvent demandé s'il mourrait facilement. Il savait que, s'il décidait de se tuer, il se tuerait; mais, connaissant la sauvage indifférence avec quoi la vie nous démasque à nous-mêmes, il n'avait pas été sans inquiétude sur l'instant où la mort écraserait sa pensée de toute sa **pesée** sans retour.

Non, mourir pouvait être un acte exalté, la suprême expression d'une vie à quoi cette mort ressemblait tant; et c'était échapper à ces deux soldats qui s'approchaient en hésitant. Il écrasa le poison entre ses dents comme il eût commandé, entendit encore Katow l'interroger avec angoisse et le toucher, et, au moment où il voulait se raccrocher à lui, suffoquant, il sentit toutes ses forces le dépasser, écartelées au-delà de lui-même contre une toutepuissante convulsion.

Les soldats venaient chercher dans la foule deux prisonniers qui ne pouvaient se lever. Sans doute d'être brûlé vif donnait-il droit à des honneurs spéciaux, quoique limités: transportés sur un seul brancard, l'un sur l'autre ou presque, ils furent déversés à la gauche de Katow : Kyo mort était couché à sa droite. Dans l'espace vide qui les séparait de ceux qui n'étaient condamnés qu'à mort, les soldats s'accroupirent auprès de leur **fanal**. Peu à peu têtes et [311] regards retombèrent dans la nuit, ne revinrent plus que rarement à cette lumière qui au fond de la salle marquait la place des condamnés.

Katow, depuis la mort de Kyo, - qui avait haleté une minute au moins - se sentait rejeté à une solitude d'autant plus forte et douloureuse qu'il était entouré des siens. Le Chinois qu'il avait fallu emporter pour le tuer, secoué par la crise de nerfs, l'obsédait. Et pourtant il trouvait dans cet abandon total la sensation du repos, comme si, depuis des années, il eût attendu cela; repos rencontré, retrouvé, aux pires instants de sa vie. Où avait-il lu: « Ce n'étaient pas les découvertes, mais les souffrances des explorateurs que j'enviais, qui m'attiraient... » Comme pour répondre à sa pensée, pour la troisième fois le sifflet lointain parvint jusqu'à la salle. Ses deux

murmullo de sacrificio humano que le gritaba que el corazón viril de los hombres es un refugio para los muertos, preferible al espíritu?

A la sazón, tenía el cianuro en su mano. Con frecuencia se había preguntado si moriría con facilidad. Sabía que, si se decidía a matarse, se mataría; pero, conociendo la salvaje indiferencia con que la vida nos desenmascara ante nosotros mismos, no habría permanecido sin inquietud en el instante en que la muerte aniquilaría el pensamiento de todo su **seso** sin retorno.

No; morir podía ser un acto exaltado, la suprema expresión de una vida a la que aquella muerte se asemejaba tanto; y era escapar a aquellos dos soldados que se aproximaban, vacilantes. Trituró el veneno entre sus dientes, como si hubiese dado una voz de mando; aún oyó a Katow interrogarle con angustia y tocarle, y, en el momento en que pretendía abrazarse a él, ahogándose, sintió que todas sus fuerzas le abandonaban, arrojadas más allá de sí mismo, contra una convulsión todopoderosa.

* * *

Los soldados llegaban para buscar entre la multitud a dos prisioneros que no podían levantarse. Sin duda, el ser quemado vivo daba derecho a unos honores especiales, aunque limitados: transportados en una sola camilla, casi el uno encima del otro, fueron derribados a la izquierda de Katow; Kyo, muerto, estaba echado a su derecha. En el espacio vacío que los separaba de los que sólo estaban condenados a muerte, los soldados se acurrucaron junto a su **farol**. Poco a poco, las cabezas y las miradas fueron cayendo en la oscuridad, y ya no volvieron más que de tarde en tarde a aquella luz que, en el fondo del salón señalaba el sitio de los condenados.

Katow, después de la muerte de Kyo —que había respirado, por lo menos, durante un minuto—, se sentía arrojado a una soledad tanto más fuerte y dolorosa cuanto [263] que estaba rodeado de los suyos. El chino al cual había habido que llevárselo para matarlo, sacudido por un ataque de nervios, le obsesionaba. Y, sin embargo, encontraba en aquel abandono total la sensación del descanso, como si, desde hacía algunos años, hubiese esperado aquello; descanso encontrado, recuperado, en los peores instantes de su vida. ¿Dónde había leído esto: «No eran los descubrimientos, sino los sufrimientos de los exploradores lo que envidiaba, lo que me atraía...»? Como para responder a su pensamiento, por tercera vez, el silbido lejano llegó hasta el salón. Su dos veci-

voisins de gauche sursautèrent. Des Chinois très jeunes: l'un était Souen, qu'il ne connaissait que pour avoir combattu avec lui à la Permanence; le second, inconnu. (Ce n'était pas Peï.) Pourquoi n'étaient-ils pas avec les autres?

— Organisation de groupes de combat? demanda-t-il.

— Attentat contre Chang-Kaï-Shek, répondit Souen.

— Avec Tchen?

— Non. Il a voulu lancer sa bombe tout seul. Chang n'était pas dans la voiture. Moi, j'attendais l'auto beaucoup plus loin. J'ai été pris avec la bombe.

La voix qui répondait était si étranglée que Katow regarda attentivement les deux visages: les jeunes gens pleuraient, sans un sanglot. « Y a pas grandchose à faire avec la parole », pensa Katow. Souen voulut bouger l'épaule et grimaça de douleur - il était blessé aussi au bras. [312]

— Brûlé, dit-il. Être Brûlé vif. Les yeux aussi, les yeux, tu comprenas...

Son camarade sanglotait maintenant.

— On peut l'être par accident, dit Katow.

Il semblait qu'ils parlassent, non l'un à l'autre, mais à quelque troisième personne invisible.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non: c'est moins bien.

— Les yeux aussi, répétait Souen d'une voix plus basse, les yeux aussi... Chacun des doigts, et le ventre, le ventre...

— Tais-toi! dit l'autre d'une voix de sourd.

Il eût voulu crier mais ne pouvait plus. Il crispa ses mains tout près des blessures de Souen, dont les muscles se contractèrent.

« La dignité humaine », murmura Katow, qui pensait à l'entrevue de Kyo avec König. Aucun des condamnés ne parlait plus. Au-delà du fanal, dans l'ombre maintenant complète, toujours la **rumeur** des blessures... Il se rapprocha encore de Souen et de son compagnon. L'un des gardes contait aux autres une histoire: têtes réunies, ils se

nos de la izquierda se sobresaltaron. Unos chinos muy jóvenes; uno de ellos era Suen, al que no conocía más que por haber combatido con él en la Permanencia; el segundo le era desconocido. (No era Pei.) ¿Por qué no estaban con los demás?

—¿Organización de grupos de combate? —preguntó.

—Atentado contra Chiang Kaishek —respondió Suen.

—¿Con Chen?

—No. Quiso arrojar su bomba completamente solo. Chiang no iba en el coche. Yo esperé el auto mucho más lejos. Me cogieron con la bomba.

La voz que le respondía era tan ahogada, que Katow miró atentamente los dos rostros: los jóvenes lloraban, sin exhalar un sollozo. «No se puede hacer gran cosa con la palabra», pensó Katow. Suen pretendió mover el hombro y gesticuló de dolor —estaba herido, además, en el brazo.

—Quemado —dijo—. Ser quemado vivo. Los ojos, también; los ojos, ¿comprendes?...

Su camarada sollozaba ahora.

—Se puede serlo por accidente —dijo Katow.

Parecía que hablasen, no el uno al otro, sino a una tercera persona invisible.

—No es lo mismo.

—No: es peor.

—Los ojos también —repetía Suen, en voz baja—; los ojos también... Y cada uno de los dedos; y el vientre, el vientre...

—¡Cállate! —dijo el otro, con voz de sordo.

Hubiera querido gritar; pero ya no podía. Crispó las [264] manos muy cerca de las heridas de Suen, cuyos músculos se contrajeron. 9

«La dignidad humana» —murmuró Katow, que pensaba en la entrevista de Kyo con König. Ninguno de los condenados hablaba ya. Más allá del farol, en la sombra, a la sazón completa, continuaba el **rumor** de los heridos... Se acercó más a Suen y a su compañero. Uno de los guardias contaba a los otros una historia: con las cabezas reunidas, se encon-

trouvèrent entre le fanal et les condamnés: ceux-ci ne se voyaient même plus. Malgré la rumeur, malgré tous ces hommes qui avaient combattu comme lui, Katow était seul, seul entre le corps de son ami mort et ses deux compagnons épouvantés, seul entre ce mur et ce sifflet perdu dans la nuit. Mais un homme pouvait être plus fort que cette solitude et même, peut-être, que ce sifflet atroce: la peur luttait en lui contre la plus terrible tentation de sa vie. Il ouvrit à son tour la boucle de sa ceinture. Enfin :

— Hé là, dit-il à voix très basse. Souen, pose ta main sur ma poitrine, et prends dès que je la toucherai: je vais vous donner mon cyanure. II n'y en absolument que pour deux. [313]

Il avait renoncé à tout, sauf à dire qu'il n'y en avait que pour deux. Couché sur le côté, il brisa le cyanure en deux. Les gardes masquaient la lumière, qui les entourait d'une auréole trouble; mais n'allaient-ils pas bouger? Impossible de voir quoi que ce fût; ce don de plus que sa vie, Katow le faisait à cette main chaude qui reposait sur lui, pas même à des corps, pas même à des voix. Elle se crispa comme un animal, se sépara de lui aussitôt. Il attendit, tout le corps tendu. Et soudain, il entendit l'une des deux voix :

— C'est perdu. Tombé.

Voix à peine altérée par l'angoisse, comme si une telle catastrophe n'eût pas été possible, comme si tout eût dû s'arranger. Pour Katow aussi, c'était impossible. Une colère sans limites montait en lui mais retombait, combattue par cette impossibilité. Et pourtant! Avoir donné *cela* pour que cet idiot le perdît!

— Quand? demanda-t-il.

— Avant mon corps. Pas pu tenir quand Souen l'a passé: je suis aussi blessé à la main.

— Il a fait tomber les deux, dit Souen.

Sans doute cherchaient-ils entre eux. Ils cherchèrent ensuite entre Katow et Souen, sur qui l'autre était probablement presque couché, car Katow, sans rien voir, sentait près de lui la masse de deux corps. Il cherchait lui aussi, s'efforçant de vaincre sa nervosité, de poser sa main à plat, de dix centimètres en dix centimètres, partout où il pouvait atteindre. Leurs mains frôlaient la sienne. Et tout à coup une

traron entre el farol y los condenados; éstos no se veían siquiera ya. A pesar del rumor; a pesar de todos aquellos hombres, que habían combatido como él, Katow estaba solo; solo entre el cuerpo de su amigo muerto y de sus dos compañeros espantados; solo entre aquel muro y aquel silbido perdido en la noche. Pero un hombre podía ser más fuerte que aquella soledad, y hasta quizá que aquel silbido atroz: el miedo luchaba con él contra la más terrible tentación de su vida. Abrió a su vez la hebilla de su cinturón. Por fin, dijo, en voz muy baja:

—¡Ea! Suen, ponme la mano en el pecho y toma esto: ____________________ os voy a dar mi cianuro. No hay absolutamente más que para dos.

Había renunciado a todo, salvo a decir que no había más que para dos. Echado de lado, partió el cianuro en dos trozos. Los guardias interceptaban la luz, que los rodeaba de una aureola turbia; pero, ¿no irían a moverse? Imposible ver nada; aquel don superior a su vida, Katow se lo hacía a aquella mano caliente, que descansaba en él; ni siquiera a los cuerpos; ni siquiera a las voces. La mano se crispó, como un animal, y se separó de él, inmediatamente. Esperó, con todo el cuerpo erguido. Y, de pronto, oyó una de las dos voces:

—Se ha perdido. Se ha caído.

Voz apenas alterada por la angustia, como si semejante catástrofe, tan decisiva, tan trágica, no hubiera sido posible, como si todo hubiera podido arreglarse. Para Katow también era imposible. Una ira sin límites se levantaba en él; pero volvía a aplacarse, combatida por aquella imposibilidad. ¡Y, sin embargo! ¡Haber dado *aquello,* para que aquel idiota lo perdiese!

—¿Cuándo? —preguntó. [265]

—Antes de llegar hasta mí. No lo he podido sujetar, cuando Suen me lo ha alargado: estoy herido en la mano, también.

—Ha dejado caer los dos —dijo Suen.

Los buscaban, sin duda, entre ambos. Buscaron después entre Katow y Suen, sobre quien el otro estaría probablemente casi echado, pues Katow, sin ver nada, sentía muy cerca de sí la masa de los dos cuerpos. Buscaba también él, esforzándose por vencer su nerviosidad, por poner la mano de plano, de diez en diez centímetros, por todas partes donde podía alcanzar. Las manos de ellos rozaban con la suya. Y, de pronto, uno de los dos la

des deux la prit, la serra, la conserva.

— Même si nous ne trouvons rien... dit une des voix. [314]

Katow, lui aussi, serrait la main, à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut-être fait en vain. Bien que Souen continuât à chercher, les deux mains restaient unies. L'étreinte devint soudain crispation

— Voilà.

Ô résurrection!... Mais:

— Tu es sûr que ce ne sont pas des cailloux? demanda l'autre.

Il y avait beaucoup de morceaux de **plâtre** par terre.

— Donne! dit Katow.

Du bout des doigts, il reconnut les formes :

Il les rendit - les rendit - serra plus fort la main qui cherchait à nouveau la sienne, et attendit, tremblant des épaules, claquant des dents. « Pourvu que le cyanure ne soit pas décomposé, malgré le papier d'argent », pensa-t-il. La main qu'il tenait tordit soudain la sienne, et, comme s'il eût communiqué par elle avec le corps perdu dans l'obscurité, il sentit que celui-ci se tendait. Il enviait cette suffocation convulsive. Presque en même temps, l'autre: un cri étranglé auquel nul ne prit garde. Puis, rien.

Katow se sentit abandonné. Il se retourna sur le ventre et attendit. Le tremblement de ses épaules ne cessait pas.

Au milieu de la nuit, l'officier revint. Dans un chahut d'armes heurtées, six soldats s'approchèrent des condamnés. Tous les prisonniers s'étaient réveillés. Le nouveau fanal, lui aussi, ne montrait que de longues formes confuses - des tombes dans la terre retournée, déjà - et quelques reflets sur des yeux. Katow était parvenu à se dresser. Celui qui commandait [315] l'escorte prit le bras de Kyo, en sentit la raideur, saisit aussitôt Souen; celui-là aussi était raide. Une rumeur se propageait, des premiers rangs des prisonniers aux derniers. Le chef d'escorte prit par le pied une jambe du premier, puis du second: elles retombèrent, **raides**. Il appela l'officier. Celui-ci fit les mêmes gestes. Parmi les prisonniers, la rumeur grossissait. L'officier regarda Katow.

cogió, la oprimió y la conservó.

—Si no encontramos nada... —dijo una de las voces.

También Katow oprimía la mano, próximo a las lágrimas, conmovido por aquella pobre fraternidad sin rostro, casi sin verdadera voz (todos los cuchicheos se asemejan), que se le entregaba en aquella oscuridad contra el mayor donativo que había hecho en su vida y que habría sido hecho en vano. Aunque Suen continuaba buscando, las dos manos permanecían unidas. La opresión se convirtió, de pronto, en crispación.

—Aquí está.

¡Oh resurrección!... Pero...

—¿Estás seguro de que no son unos guijarros? —preguntó el otro.

Había muchos trozos de **yeso** por el suelo.

—¡Trae! —dijo Katow.

Con las yemas de los dedos, reconoció las formas.

Las devolvió —¡las devolvió!—; estrechó con más fuerza la mano que buscaba de nuevo la suya, y esperó, temblándole los hombros y castañeteándole los dientes. «Con tal de que el cianuro no esté descompuesto, a pesar del papel de plata...», pensó. La mano que tenía cogida retorció de pronto la suya, y como si hubiese comunicado por su mediación con el cuerpo perdido en la oscuridad, comprendió que éste se distendía. Envidiaba aquella asfixia convulsa. Casi al mismo tiempo, el otro: un grito ahogado, al que no puso atención nadie. Luego, nada. [266]

Katow se sintió abandonado. Se volvió boca abajo, y esperó. El temblor de sus hombros no cesaba.

CD 8

A medianoche, volvió el oficial. En una baraúnda de armas entrechocadas, seis soldados se acercaron a los condenados. Todos los prisioneros se despertaron. Tampoco el nuevo farol proyectaba más que prolongadas formas confusas —tumbas en la tierra, revuelta ya— y algunos reflejos sobre los ojos. Katow había llegado a erguirse. El que mandaba la escolta tomó el brazo de Kyo, y, al sentir la rigidez, cogió en seguida a Suen; éste también estaba rígido. Un rumor se propagaba, desde las primeras hileras de prisioneros hasta las últimas. El jefe de escolta cogió por un pie al primero y luego al segundo: volvieron a caer, **rígidos**. Llamó al oficial. Éste hizo las mismas pruebas. Entre los prisioneros, el rumor aumentaba. El oficial miró a Katow.

— Morts ?

Pourquoi répondre?

— Isolez les six prisonniers les plus proches!

— Inutile, répondit Katow : c'est moi qui leur ai donné le cyanure.

L'officier hésita :

— Et vous? demanda-t-il enfin.

— Il n'y en avait que pour deux, répondit Katow avec une joie profonde.

« Je vais recevoir un coup de crosse dans la figure », pensa-t-il.

La rumeur des prisonniers était devenue presque une clameur.

— Marchons, dit seulement l'officier.

Katow n'oubliait pas qu'il avait été déjà condamné à mort, qu'il avait vu les mitrailleuses **braquées** sur lui, les avait entendues tirer... « Dès que je serai dehors, je vais essayer d'en étrangler un, et de laisser mes mains assez longtemps serrées pour qu'ils soient obligés de me tuer. Ils me brûleront, mais mort. » À l'instant même, un des soldats le prit à bras-le-corps, tandis qu'un autre ramenait ses mains derrière son dos et les attachait. « Les petits auront eu de la veine, pensa-t-il. Allons! supposons que je sois mort dans un incendie. » Il commença à marcher. Le silence retomba, comme une trappe, malgré les gémissements. Comme **naguère** sur le mur blanc, [316] le fanal projeta l'ombre maintenant très noire de Katow sur les grandes fenêtres nocturnes; il marchait pesamment, d'une jambe sur l'autre, arrêté par ses blessures; lorsque son balancement se rapprochait du fanal, la silhouette de sa tête se perdait au plafond. Toute l'obscurité de la salle était vivante, et le suivait du regard pas à pas. Le silence était devenu tel que le sol résonnait chaque fois qu'il le touchait lourdement du pied; toutes les têtes, battant de haut en bas, suivaient le rythme de sa marche, avec amour, avec effroi, avec résignation, comme si, malgré les mouvements semblables, chacun se fût dévoilé en suivant ce départ cahotant. Tous restèrent la tête levée : la porte se refermait.

Un bruit de respirations profondes, le même que celui du sommeil, commença à monter du sol: respirant par le nez, les mâchoires collées par l'angoisse, immobiles maintenant, tous

—¿Muertos?

¿Para qué responder?

—Aislar a los seis prisioneros más próximos.

—Es inútil —respondió Katow—: he sido yo quien les ha dado el cianuro.

El oficial vaciló.

—¿Y usted? —preguntó, por fin.

—No había más que para dos —respondió Katow, con alegría profunda.

«Voy a recibir un culatazo en la cara», pensó.

El rumor de los prisioneros casi se había convertido en clamor.

—¡Marchen! —pronunció el oficial.

Katow no olvidaba que ya había sido condenado a muerte; que había visto las ametralladoras **asestadas** contra él, y las había oído disparar... «En cuanto esté fuera, procuraré estrangular a uno y dejarle las manos apretadas durante mucho tiempo, para que se vean obligados a matarme. Me quemarán, pero después de muerto.» En el instante mismo, uno de los soldados le juntó los brazos al cuerpo, mientras otro le llevaba las manos por detrás de la espalda y se las ataba. «Estos chicos han tenido una ocurrencia —pensó—. ¡Vamos! Supongamos que he muerto en un incendio.» Echó a andar. El silencio volvió a caer, [267] como una trampa, a pesar de los gemidos. Como **antes** sobre el muro blanco, el farol proyectaba la sombra, a la sazón muy negra, de Katow sobre las grandes ventanas nocturnas; caminaba pesadamente, con una pierna sobre la otra, entorpecido por sus heridas; cuando su balanceo se aproximaba al farol, la silueta de la cabeza se perdía en el techo. Toda la oscuridad del salón estaba viva, y le seguía con la mirada, paso a paso. El silencio era tan grande, que el suelo resonaba, cada vez que lo tocaba con el pie; todas las cabezas, moviéndose de arriba abajo, seguían el ritmo de su marcha con amor, con espanto, con resignación, como si, a pesar de los movimientos semejantes, todos se descubriesen a sí mismos, al seguir aquella marcha desigual. Todos se quedaron con la cabeza levantada: la puerta se volvía a cerrar.

Un ruido de respiraciones profundas, lo mismo que la del sueño, comenzó a ascender del suelo. Respirando por la nariz, con las mandíbulas apretadas por la angustia, inmóviles aho-

ceux qui n'étaient pas encore morts attendaient le sifflet.

Le lendemain.

Depuis plus de cinq minutes, Gisors regardait sa pipe. Devant lui, la lampe allumée, « ça n'engage à rien », la petite boîte à opium ouverte, les aiguilles nettoyées. Dehors, la nuit: dans la pièce, la lumière de la petite lampe et un grand rectangle clair, la porte ouverte de la chambre voisine où on avait apporté le corps de Kyo. Le préau avait été vidé pour de nouveaux condamnés, et nul ne s'était opposé à ce que les corps jetés dehors fussent enlevés. Celui de Katow n'avait pas été retrouvé. May avait rapporté [317] celui de Kyo, avec les précautions qu'elle eût prises pour un très grand blessé. Il était là, allongé, non pas serein, comme Kyo, avant de se tuer, avait pensé qu'il deviendrait, mais convulsé par l'asphyxie, déjà autre chose qu'un homme. May le peignait avant la toilette funèbre, parlant par la pensée à la dernière présence de ce visage avec d'affreux mots maternels qu'elle n'osait prononcer de peur de les entendre elle-même. « Mon amour », murmuraitelle, comme elle eût dit « ma chair », sachant bien que c'était quelque chose d'elle-même, non d'étranger, qui lui était arraché; « ma vie... » Elle s'aperçut que c'était à un mort qu'elle disait cela. Mais elle était depuis longtemps au-delà des larmes.

« Toute douleur qui n'aide personne est absurde », pensait Gisors hypnotisé par la lampe, réfugié dans cette fascination. « La paix est là. La paix. » Mais il n'osait pas avancer la main. Il ne croyait à aucune survie, n'avait aucun respect des morts; mais il n'osait pas avancer la main.

Elle s'approcha de lui. Bouche molle, chavirée dans ce visage au regard perdu... Elle lui posa doucement les doigts sur le poignet.

— Venez, dit-elle d'une voix inquiète, presque basse. Il me semble qu'il s'est un peu réchauffé...

Il chercha les yeux de ce visage si douloureux, mais nullement égaré. Elle le regardait sans trouble, moins avec espoir qu'avec prière. Les effets du poison sont toujours incertains; et elle était médecin. Il se leva, la suivit, se défendant contre un espoir si fort qu'il lui semblait que s'il s'abandonnait à lui il ne pourrait résister à ce qu'il lui fût retiré. Il toucha le front bleuâtre de Kyo, ce front qui ne porterait jamais de rides : il était froid, du froid sans équivoque

ra, todos los que aún no habían muerto esperaban el silbido.

2

Al día siguiente

Desde hacía más de cinco minutos, Gisors contemplaba su pipa. Delante de él, la lámpara encendida («eso no compromete a nada»); la cajita del opio abierta, y las agujas limpias. Fuera, la noche; en la habitación, la luz de la lamparilla y un gran rectángulo claro, y abierta la puerta de la habitación contigua, adonde se había trasladado el cuerpo de Kyo. El patio había sido vaciado para nuevos condenados, y nadie se había opuesto a que los cuerpos que se habían sacado afuera fuesen recogidos. El de Katow no se había recuperado. May había recogido el de Kyo, con las precauciones que hubiera adoptado para trasladar a un herido muy grave. Estaba allí, tendido, no sereno —como Kyo, antes de matarse, había pensado que quedaría—, sino convulsionado por la asfixia, convertido ya en otra cosa distinta de un hombre. May lo miraba, antes de amortajarlo, hablando con el pensamiento ante la última [268] presencia de aquel semblante, con terribles palabras maternales que no se atrevía a pronunciar, por miedo a oírlas ella misma. «Amor mío», murmuraba, como si hubiese dicho: «carne mía», sabiendo bien que era algo de sí misma, no extraño, lo que se le había arrancado: «vida mía...» Se dio cuenta de que era a un muerto a quien decía aquello. Pero hacía mucho tiempo que ya no tenía lágrimas.

«Todo dolor que ya no ayuda a nadie es absurdo», pensaba Gisors, hipnotizado por su lámpara, refugiado en aquella fascinación. «La paz está ahí. La paz.» Pero no se atrevía a alargar la mano. No creía en ninguna supervivencia; no tenía ningún respeto a los muertos; pero de todos modos no se atrevía a alargar la mano.

May se acercó a él. Boca blanda, vacilante, en aquel rostro de mirada perdida... Le puso con suavidad los dedos en las muñecas.

—Venga —dijo, con voz inquieta, casi imperceptibles. Me parece que se ha calentado un poco...

Buscó los ojos de aquel semblante tan humano, tan doloroso, aunque nunca extraviado. Le miraba sin turbación, menos con esperanza que con súplica. Los efectos del veneno son siempre inseguros; ella era médica. Gisors se levantó y la siguió, defendiéndose contra una esperanza tan fuerte que le parecía que, si se abandonaba a ella, no podría resistir que le fuese retirada. Tocó la frente amoratada de Kyo, aquella frente que nunca ostentaría arrugas: estaba frío, con el frío particular

de la mort. Il n'osait retirer ses doigts, retrouver [318] le regard de May, et il laissait le sien fixé sur la main ouverte de Kyo, où déjà des lignes commençaient à s'effacer...

de la muerte. No se atrevía a retirar los dedos, a encontrar de nuevo la mirada de May; dejaba la suya, fija en la mano abierta de Kyo, donde ya las líneas comenzaban a desvanecerse...

— Non, dit-il, retournant à la détresse. Il ne l'avait pas quittée. Il s'aperçut qu'il n'avait pas cru May.

—No —dijo, volviendo a la angustia. No le había abandonado. Se dio cuenta de que no había creído a May.

— Tans pis..., répondit-elle seulement.

—Tanto peor... —respondió ésta, solamente.

Elle le regarda partir dans la pièce voisine, hésitant. À quoi pensait-il? Tant que Kyo était là, toute pensée lui était due. Cette mort attendait d'elle quelque chose, une réponse qu'elle ignorait mais qui n'en existait pas moins. Ô chance abjecte des autres, avec leurs prières, leurs fleurs funèbres! Une réponse au-delà de l'angoisse qui arrachait à ses mains les caresses maternelles qu'aucun enfant n'avait reçues d'elle, de l'épouvantable appel qui fait parler aux morts par les formes les plus tendres de la vie. Cette bouche qui lui avait dit hier: « J'ai cru que tu étais morte », ne parlerait plus jamais; ce n'était pas avec ce qui restait ici de vie dérisoire, un corps, c'était avec la mort même qu'il fallait entrer en communion. Elle restait là, immobile, **arrachant** de ses souvenirs tant d'agonies contemplées avec résignation, toute tendue de passivité dans le vain accueil qu'elle offrait sauvagement au néant.

Le vio entrar en la habitación contigua, vacilante. ¿En qué pensaba? Mientras Kyo estuviese allí, todo pensamiento debía ser para él. Aquel muerto esperaba de ella algo, una respuesta que ignoraba, pero que no por eso dejaba de existir. ¡Oh suerte abyecta de los demás, con sus oraciones y sus flores fúnebres! Una respuesta más allá de la angustia que arrancaba de sus manos las caricias maternales [269] que ningún hijo había recibido de ella, de la espantosa llamada que le hace a uno hablar a los muertos con las formas más afectuosas de la vida. Aquella boca que le había dicho ayer: «He creído que estabas muerta», ya no hablaría nunca; no era con lo que quedaba allí de vida irrisoria —un cuerpo—, con la muerte misma, con lo que había que entrar en comunión. Ella continuaba allí, inmóvil, **arrancando** de sus recuerdos tantas agonías contempladas con resignación, llena de pasividad en la vana acogida que ofrecía salvajemente a la nada.

Gisors s'était allongé de nouveau sur le divan. « Et, plus tard, je devrai me réveiller... » Combien de temps chaque matin lui apporterait-il de nouveau cette mort? La pipe était là : la paix. Avancer la main, préparer la boulette: après un quart d'heure, penser à la mort même avec une indulgence sans limites, comme à quelque paralytique qui lui eût voulu du mal: elle cesserait de pouvoir l'atteindre; elle perdrait toute prise et glisserait doucement dans la sérénité universelle. La libération était là, tout près. Nulle aide ne peut être donnée aux morts. [319] Pourquoi souffrir davantage? La douleur est-elle une offrande à l'amour, ou à la peur?... Il n'osait toujours pas toucher le plateau, et l'angoisse lui serrait la gorge en même temps que le désir et les sanglots **refoulés**. Au hasard, il saisit la première brochure venue (il ne touchait jamais aux livres de Kyo, mais il savait qu'il ne la lirait pas). C'était un numéro de la *Politique de Pékin* tombé là lorsqu'on avait apporté le corps et où se trouvait le discours pour lequel Gisors avait été chassé de l'Université. En marge, de l'écriture de Kyo : « Ce discours est le discours de *mon père*. » Jamais il ne lui avait dit même qu'il l'approuvât. Gisors

refoulées confinados, relegados, repelidos

Gisors se había echado de nuevo en el diván. «Y, más tarde, tendré que despertarme...» ¿Cuánto tiempo le concedería de nuevo todas las mañanas aquella muerte? La pipa estaba allí: la paz. Adelantar la mano, y preparar la bolita: después de un cuarto de hora, pensar en la muerte misma con una indulgencia sin límites, como en cualquier paralítico que le hubiese querido mal: cesaría de poder esperarle; perdería toda presa y le deslizaría suavemente en la serenidad universal. La liberación estaba allí, muy cerca. Ninguna ayuda puede facilitarse a los muertos. ¿Para qué sufrir más? ¿El dolor es una ofrenda al amor o al miedo?... No se atrevía a tocar el platillo, y la angustia le oprimía la garganta, al mismo tiempo que el deseo y los sollozos **contenidos**. Al azar, cogió el primer folleto que encontró. Nunca tocaba los libros de Kyo; pero sabía que no lo leería. Era un número de *La Política de Pekín,* que se había caído allí cuando habían llevado el cuerpo, y donde estaba el discurso por el cual había sido expulsado Gisors de la Universidad. Al margen, con letra de Kyo: «Este discurso es el discurso de *mi padre.»* Nunca le había dicho siquiera que lo aprobaba. Gisors volvió a

referma la brochure avec douceur et regarda son espoir mort.

Il ouvrit la porte, lança l'opium dans la nuit et revint s'asseoir, épaules basses, attendant l'aube, attendant que se réduisît au silence, à force de s'user dans son dialogue avec elle-même, sa douleur... Malgré la souffrance qui entrouvrait sa bouche, qui changeait en visage **ahuri** son masque grave, il ne perdait pas tout contrôle. Cette nuit, sa vie allait changer: la force de la pensée n'est pas grande contre la métamorphose à quoi la mort peut contraindre un homme. Il était désormais rejeté à lui-même. Le monde n'avait plus de sens, n'existait plus: l'immobilité sans retour, là, à côté de ce corps qui l'avait relié à l'univers, était comme un suicide de Dieu. Il n'avait attendu de Kyo ni réussite, ni même bonheur; mais que le monde fût sans Kyo... « Je suis rejeté hors du temps » ; l'enfant était la soumission au temps, à la coulée des choses; sans doute, au plus profond, Gisors était-il espoir comme il était angoisse, espoir de rien, attente, et fallait-il que son amour fût écrasé pour qu'il découvrît cela. Et pourtant! tout ce qui le détruisait trouvait en lui un [320] accueil avide: « Il y a quelque chose de beau à être mort », pensa-t-il. Il sentait trembler en lui la souffrance fondamentale, non celle qui vient des êtres ou des choses mais celle qui **sourd** de l'homme même et à quoi s'efforce de nous arracher la vie; il pouvait lui échapper, mais seulement en cessant de penser à elle; et il y plongeait de plus en plus, comme si cette contemplation épouvantée eût été la seule voix que pût entendre la mort, comme si cette souffrance d'être homme dont il s'imprégnait jusqu'au fond du coeur eût été la seule oraison que pût entendre le corps de son fils tué. [321-2]

cerrar el folleto, con suavidad, y contempló su esperanza muerta.

Abrió la puerta, arrojó el opio a la oscuridad y volvió a sentarse, con los hombros abatidos, esperando el alba, esperando a que se redujese en el silencio, a fuerza de desgastarse, en el diálogo con él mismo, su dolor... A pesar del sufrimiento que entreabría su boca, que cambiaba en semblante **aturdido** su máscara grave, no perdía todo control. [270] Aquella noche, su vida iba a cambiar: la fuerza del pensamiento no es grande contra la metamorfosis a que la muerte puede obligar a un hombre. Para lo sucesivo, estaba reducido a sí mismo. El mundo no tenía ya sentido; no existía ya: la inmovilidad sin retorno, allí, al lado de aquel cuerpo que le había unido al universo, era como un suicidio de Dios. No había esperado ni conseguido nada de Kyo, ni siquiera la felicidad; pero que el mundo existiese sin Kyo... «He sido arrojado fuera del tiempo»; el hijo era la sumisión al tiempo, a la sucesión de las cosas; sin duda, en lo más profundo, Gisors era esperanza, como era angustia, esperanza de nada, espera, y era preciso que su amor fuese aniquilado para que descubriese aquello. ¡Y, sin embargo! Todo cuanto lo destruía encontraba en él una acogida árida. «Hay algo de hermoso en estar muerto.», pensó. Sentía temblar en sí el sufrimiento fundamental; no el que procede de los seres o de las cosas, sino el que **surge** del hombre mismo y se esfuerza en arrancarnos a la vida; podía pasarle inadvertido, pero sólo cesando de pensar en él; y se sumergía en él cada vez más, como si aquella contemplación espantosa hubiese constituido la única voz que pudiera oír la muerte; como si aquel sufrimiento de ser hombre, de que se impregnaba hasta el fondo del corazón, hubiese sido la única oración que pudiese oír el cuerpo de su hijo muerto. [271-2]

3

SEPTIÈME PARTIE

Paris, juillet.

Ferral, s'éventant avec le journal où le Consortium était le plus violemment attaqué, arriva le dernier dans le cabinet d'attente du ministre des Finances: en groupes, attendaient le directeur adjoint du Mouvement Général des Fonds - le frère de Ferral était sagement tombé malade la semaine précédente -, le

PARTE SÉPTIMA

París, julio

Ferral, abanicándose con el periódico donde el Consorcio era más violentamente atacado, llegó el último al gabinete de espera del ministro de Hacienda; en grupos esperaban el director adjunto del Movimiento General de Fondos —el hermano de Ferral había caído prudentemente enfermo la semana anterior—, el re-

représentant de la Banque de France, celui de la principale banque d'affaires française, et ceux des établissements de crédit. Ferral les connaissait tous: un Fils, un Gendre, et d'anciens fonctionnaires de l'Inspection des Finances et du Mouvement Général des Fonds; le lien entre l'État et les Établissements était trop étroit pour que ceux-ci n'eussent pas avantage à s'attacher des fonctionnaires qui trouvaient auprès de leurs anciens collègues un accueil favorable. Ferral remarqua leur surprise: il eût été d'usage qu'il arrivât avant eux; ne le voyant pas là, ils avaient pensé qu'il n'était pas convoqué. Qu'il se permît de venir le dernier les surprenait. Tout les séparait: ce qu'il pensait d'eux, ce qu'ils pensaient de lui, leurs façons de s'habiller.

Deux races. [323]

Ils furent introduits presque aussitôt.

Ferral connaissait peu le ministre. Cette expression de visage d'un autre temps venait-elle de ses cheveux blancs, épais comme ceux des perruques de la Régence? Ce fin visage aux yeux clairs, ce sourire si accueillant - vieux parlementaire - s'accordaient à la légende de courtoisie du ministre; légende parallèle à celle de sa brusquerie, lorsque le piquait une mouche napoléonienne. Ferral, tandis que chacun prenait place, songeait à une anecdote fameuse: le ministre, alors ministre des Affaires étrangères, secouant par les basques de sa jaquette l'envoyé de la France au Maroc, et, la couture du dos de la jaquette éclatée soudain, sonnant: « Apportez une de mes jaquettes pour Monsieur! » puis sonnant à nouveau au moment où disparaissait l'huissier: « La plus vieille! Il n'en mérite pas une autre! » Son visage eût été fort séduisant sans un regard qui semblait nier ce que promettait la bouche: blessé par accident, un de ses yeux était de verre.

Ils s'étaient assis: le directeur du Mouvement Général des Fonds à la droite du ministre, Ferral à sa gauche; les représentants, au fond du bureau, sur un canapé.

— Vous savez, messieurs, dit le ministre, pourquoi je vous ai convoqués. Vous avez sans doute examiné la question. Je laisse à M. Ferral le soin de vous la résumer et de vous présenter son point de vue.

Les représentants attendirent

presentante del Banco de Francia, el del banco principal de negocios francés y los de los establecimientos de crédito. Ferral los conocía a todos: un hijo, un yerno y antiguos funcionarios de la Inspección de Hacienda y del Movimiento General de Fondos; el lazo entre el Estado y los Establecimientos era demasiado estrecho para que éstos no tuviesen ventaja al agregar funcionarios que encontraban, cerca de sus antiguos colegas, una acogida favorable. Ferral comprobó su sorpresa: parecía natural que hubiese llegado antes que ellos; al no verle allí, habrían pensado que no se le había convocado. Que se permitiese llegar el último, les sorprendía. Todo les separaba: lo que él pensaba acerca de ellos; lo que ellos pensaban acerca de él, y su manera de vestir; <u>casi todos estaban vestidos con una negligencia impersonal, y Ferral llevaba su traje arrugado y chinesco, y la camisa de seda gris, con cuello blando de Shanghai</u>. Dos razas.

Fueron introducidos, casi inmediatamente.

Ferral conocía poco al ministro. Aquella expresión de semblante de otra época, ¿procedía de sus cabellos blancos, [273] espesos como los de las pelucas de la Regencia? Aquel rostro fino de ojos claros, aquella sonrisa tan acogedora —antiguo parlamentario—, armonizaban con la leyenda de cortesía del ministro, leyenda paralela a la de su brusquedad, cuando le picaba una mosca napoleoniana. Ferral, mientras cada uno ocupaba su puesto, pensaba en una anécdota famosa: el ministro, entonces ministro de Estado, sacudía por los faldones de su chaquet al enviado de Francia en Marruecos; y, habiéndose descosido el chaquet por la espalda, de pronto, llamó y dijo: «Traiga usted uno de mis chaquets para el señor.» Luego llamando de nuevo, en el momento en que desaparecía el ujier, añadió: «¡El más viejo! ¡No se merece otro!» Su semblante habría parecido muy seductor, si no hubiera sido por una mirada que parecía negar lo que prometía la boca: herido en un accidente, tenía un ojo de vidrio.

Se habían sentado: el director del Movimiento General de Fondos, a la derecha del ministro; Ferral a la izquierda; los representantes, al fondo del despacho, en un canapé.

—Ya saben ustedes, señores —dijo el ministro—, para qué los he convocado. Sin duda, habrán examinado la cuestión. Dejo al señor Ferral el cuidado de resumírsela y de presentarles su punto de vista.

Los representantes esperaron pacien-

patiemment que Ferral, selon la coutume, leur racontât des blagues.

— Messieurs, dit Ferral, il est d'usage, dans un entretien comme celui-ci, de présenter des bilans optimistes. Vous avez sous les yeux le rapport de l'Inspection des Finances. La situation du Consortium, pratiquement, est plus mauvaise que ne le laisse supposer [324] ce rapport. Je ne vous soumets ni postes gonflés, ni créances incertaines. Le passif du Consortium, vous le connaissez, de toute évidence; je désire attirer votre attention sur deux points de l'actif que ne peut indiquer aucun bilan, et au nom de quoi votre aide est demandée.

« Le premier est que le Consortium représente la seule oeuvre française de cet ordre en Extrême-Orient. Même déficitaire, même à la veille de la faillite, sa structure demeurerait intacte. Son réseau d'agents, ses postes d'achat ou de vente à l'intérieur de la Chine, les liens établis entre ses acheteurs chinois et ses sociétés de production indochinoises, tout cela est et peut être maintenu. Je n'exagère pas en disant que, pour la moitié des marchands du Yang-Tsé, la France c'est le Consortium, comme le Japon c'est le concern (122) Mitsubishi; notre organisation, vous le savez, peut être comparée en étendue à celle de la Standard Oil. Or la Révolution chinoise ne sera pas éternelle.

« Second point. grâce aux liens qui unissent le Consortium à une grande partie du commerce chinois, j'ai participé de la façon la plus efficace à la prise du pouvoir par le général Chang-Kaï-Shek. II est dès maintenant acquis que la part de la construction des Chemins de fer chinois promise à la France par les traités sera confiée au Consortium. Vous en connaissez l'importance C'est sur cet élément que je vous demande de vous fonder pour accorder au Consortium l'aide qu'il sollicite de vous; c'est à cause de sa présence qu'il me paraît défendable de souhaiter que ne disparaisse pas d'Asie la seule organisation puissante qui y représente notre pays - dût-elle sortir des mains qui l'ont fondée. »

Les représentants examinaient soigneusement le [325] bilan, qu'ils connaissaient d'ailleurs et qui ne leur enseignait plus rien: chacun attendait que le ministre parlât.

— Il n'est pas seulement de l'intérêt de l'État, dit celui-ci, mais aussi de celui des Établissements, que le crédit ne soit pas atteint. La chute d'organismes aussi

temente a que Ferral, según costumbre, les contase sus embustes.

—Señores —dijo Ferral—, es corriente en una entrevista como ésta, presentar unos balances optimistas. Tienen ustedes ante los ojos el informe de la Inspección de Hacienda. La situación del Consorcio, prácticamente, es peor de lo que deja suponer ese informe. No les someto empleos ostentosos ni créditos inseguros. El pasivo del Consorcio, lo conocen ustedes, con toda evidencia: deseo atraer vuestra atención sobre dos puntos del activo que no puede señalar ningún balance y en cuyo nombre se solicita su ayuda.

«El primero consiste en que el Consorcio representa la única obra francesa de ese orden en el Extremo Oriente. Aunque con déficit, incluso en vísperas de quiebra, su estructura permanece intacta. Su red de agentes; sus puestos [274] de compra o de venta en el interior de la China; las relaciones establecidas entre sus compradores chinos y sus sociedades de producción indochinas, todo eso *es* y puede ser mantenido. No exagero al decir que, para la mitad de los comerciantes del Yang-Tsé, Francia es el Consorcio, como el Japón es el *concern* Mitsubishi; nuestra organización, ustedes lo saben, puede ser comparada, en extensión, a la de la Standard Oil. Ahora bien: la Revolución china no será eterna.

«Segundo punto: gracias a los lazos que unen al Consorcio con una gran parte del comercio chino, he participado de la manera más eficaz en la toma del poder por el general Chiang Kaishek. Desde ahora, está conforme en que la parte de la construcción de los Ferrocarriles chinos, prometida a Francia por los tratados, será confiada al Consorcio. Ya conocen ustedes la importancia de eso. Sobre este elemento, pido a ustedes que se pongan de acuerdo para conceder al Consorcio la ayuda que les solicita; a causa de su presencia, me parecería defendible desear que no desapareciese de Asia la única organización poderosa que representa allí a nuestro país —aunque tuviese que salir de las manos de quienes la fundaron.»

Los representantes examinaban cuidadosamente el balance, que conocían de antemano y que ya no les enseñaba nada: todos esperaban que el ministro hablase.

—No es solamente de interés del Estado —dijo éste—, sino también del de los establecimientos, que el crédito no sea perjudicado. La caída de organismos tan

122 (p. *325). Concern : terme* anglais qui signifie « affaire », « entreprise »; ici, synonyme de « consortium ».

importants que la Banque Industrielle de Chine, que le Consortium, ne peut être que fâcheuse pour tous...

Il parlait avec nonchalance, appuyé au dossier de son fauteuil, le regard perdu, tapotant du bout de son crayon le buvard placé devant lui. Les représentants attendaient que son attitude devînt plus précise.

— Voulez-vous me permettre, monsieur le Ministre, dit le représentant de la Banque de France, de vous soumettre un avis un peu différent? Je suis seul ici à ne pas représenter un établissement de crédit, donc impartial. Pendant quelques mois, les krachs font diminuer les dépôts, c'est vrai; mais, après six mois, les sommes retirées rentrent automatiquement, et précisément dans les principaux établissements, qui présentent le plus de garanties. Peut-être la chute du Consortium, loin d'être préjudiciable aux établissements que représentent ces messieurs, leur serait-elle, au contraire, favorable...

— À ceci près qu'il est toujours imprudent de jouer avec le crédit. quinze faillites de banques de province ne seraient pas profitables aux Établissements, ne serait-ce qu'en raison des mesures politiques qu'elles appelleraient.

« Tout ça est parler pour ne rien dire, pensa Ferral, sinon que la Banque de France a peur d'être engagée elle-même et de devoir payer si les établissements paient. » Silence. Le regard interrogateur du ministre rencontra celui de l'un des représentants: visage de lieutenant de hussards, regard appuyé prêt à la réprimande, voix nette : [326]

— Contrairement à ce que nous rencontrons d'ordinaire dans des entretiens semblables à celui qui nous réunit, je dois dire que je suis un peu moins pessimiste que M. Ferral sur l'ensemble des postes du bilan qui nous est soumis. La situation des banques du groupe est désastreuse, il est vrai; mais certaines sociétés peuvent être défendues, même sous leur forme actuelle.

— C'est l'ensemble d'une aeuvre que je vous demande de maintenir, dit Ferral. Si le Consortium est détruit, ses affaires perdent tout sens pour la France.

— Par contre, dit un autre représentant au visage mince et fin. M. Ferral me semble optimiste, malgré tout, quant à l'actif principal du

importantes como el Banco Industrial de China y el Consorcio no puede ser más que enojosa para todos...

Hablaba con indolencia, apoyado en el respaldo de su sillón con la mirada perdida, golpeando con el extremo del lápiz la carpeta colocada delante de él. Los representantes esperaban que su actitud se hiciese más precisa.

—¿Quiere usted permitirme, señor ministro —dijo el representante del Banco de Francia—, que le someta una opinión un tanto diferente? Sólo he venido aquí para representar a un establecimiento de crédito, y, por tanto, para ser imparcial. Durante algunos meses, los cracs hacen disminuir los depósitos: eso es verdad; pero desde hace [275] seis meses, las sumas retiradas vuelven a entrar, de un modo automático, y, precisamente, en los principales establecimientos, que presentan las mayores garantías. Quizá la caída del Consorcio, lejos de ser perjudicial a los establecimientos que representan esos señores, les fuese, por el contrario, favorable...

—Exceptuando que siempre es imprudente jugar con el crédito: quince quiebras de los bancos de provincias no serían provechosas a los establecimientos; no lo serían más que en razón de las medidas políticas a que dieran lugar.

«Todo eso es hablar por hablar —pensó Ferral—; lo que ocurre es que el Banco de Francia tiene miedo a verse comprometido y a tener que pagar, si los establecimientos pagan.» Silencio. La mirada interrogativa del ministro encontró la de uno de los representantes: rostro de teniente de húsares; mirada insistente, próxima a la reprimenda; voz clara:

—Contrariamente a lo que de ordinario encontramos en entrevistas semejantes a la que celebramos, debo decir que soy algo menos pesimista que el señor Ferral sobre el conjunto de las partidas del balance que se nos ha sometido. La situación de los bancos del grupo es desastrosa: eso es verdad; pero ciertas sociedades pueden ser defendidas, incluso bajo su forma actual.

—Es el conjunto de una obra lo que yo les pido que mantengan —dijo Ferral—. Si el Consorcio queda destruido, sus negocios pierden todo sentido para Francia.

—Por el contrario —dijo otro representante, de rostro enjuto y fino—, el señor Ferral me parece optimista, a pesar de todo, en cuanto al activo principal del

123 (p. *327*). *Commandeur:* de la Légion d'honneur (grade audessus de celui d'officier).

Consortium. L'emprunt n'est pas encore émis.

Il regardait en parlant le revers du veston de Ferral; celui-ci, intrigué, suivit son regard, et finit par comprendre: seul, il n'était pas décoré. Exprès. Son interlocuteur, lui, était commandeur (123), et regardait avec hostilité cette boutonnière dédaigneuse. Ferral n'avait jamais attendu de considération que de sa force.

— Vous savez qu'il sera émis, dit-il; émis et couvert. Cela regarde les banques américaines et non leurs clients qui prendront ce qu'on leur fera prendre.

— Supposons-le. L'emprunt couvert, qui nous dit que les chemins de fer seront construits?

— Mais, dit Ferral avec un peu d'étonnement (son interlocuteur ne pouvait ignorer ce qu'il allait répondre), il n'est pas question que la plus grande partie des fonds soit versée au gouvernement chinois. Ils iront directement des banques américaines aux entreprises chargées de la fabrication du matériel, de toute évidence. Sinon, croyez-vous que les Américains placeraient l'**emprunt**? [327]

— Certes. Mais Chang-Kaï-Shek peut être tué ou **battu**; si le bolchevisme renaît, l'emprunt ne sera pas émis. Pour ma part, je ne crois pas que Chang-Kaï-Shek se maintienne au pouvoir. Nos informations donnent sa chute imminente.

— Les communistes sont écrasés partout, répondit Ferral. Borodine vient de quitter Han-Kéou et rentre à Moscou.

— Les communistes, sans doute, mais non point le communisme. La Chine ne redeviendra jamais ce qu'elle était, et, après le triomphe de Chang-Kaï-Shek, de nouvelles vagues communistes sont à craindre...

— Mon avis est qu'il sera encore au pouvoir dans dix ans; mais il n'est aucune affaire qui ne comporte aucun risque.

(N'écoutez, pensait-il, que votre courage, qui ne vous dit jamais rien. Et la Turquie, quand elle ne vous remboursait pas un sou et achetait avec votre argent les canons de la guerre? Vous n'aurez pas fait seuls une seule grande affaire. Quand vous avez fini vos coucheries avec l'État, vous prenez votre lâcheté pour de la sagesse, et

Consorcio. El empréstito no está aún emitido.

Mientras hablaba, contemplaba la solapa de la americana de Ferral; éste, intrigado, dirigió a ella la mirada y acabó de comprender: sólo él no estaba condecorado. A propósito. Su interlocutor era comendador, y contemplaba con hostilidad aquel ojal desdeñoso; Ferral no había esperado nunca otra consideración que la de su fuerza.

—Sabe usted que será emitido —dijo—; emitido y cubierto. Eso incumbe a los bancos americanos, y no a sus clientes, que tomarán lo que se les haga tomar. [276]

—Supongámoslo. Cubierto el empréstito, ¿quién nos asegura que los ferrocarriles serán construidos?

—Pero —dijo Ferral, con cierto asombro (su interlocutor no podía ignorar lo que iba a responder)— no se trata de que la mayor parte de los fondos sea entregada al Gobierno chino. Irán, directamente, de los bancos americanos a las empresas encargadas de la fabricación del material, con toda evidencia. Si no, ¿cree usted que los americanos admitirían el **empréstito**?

—Desde luego. Pero Chiang Kaishek puede ser muerto o **destituido**; si el bolchevismo reina, el empréstito no será emitido. Por mi parte, no creo que Chiang Kaishek se mantenga en el poder. Nuestras informaciones consideran su caída como inminente.

—Los comunistas están exterminados en todas partes —respondió Ferral—. Borodin acaba de abandonar Han-Kow y de volver a Moscú.

—Los comunistas, sin duda; pero no el comunismo. La China no volverá ya nunca a ser lo que era, y, después del triunfo de Chiang Kaishek, son de temer nuevas oleadas comunistas...

—Mi opinión es la de que todavía continuará en el poder durante diez años; pero no es éste asunto que nos reporte ningún riesgo.

(«No escucháis —pensaba— más que a vuestro valor, que nunca os dice nada. ¿Y cuando Turquía no os devolvía un céntimo y compraba con vuestro dinero los cañones para la guerra? Solos, no habríais hecho nunca un gran negocio. Cuando habéis acabado vuestra cópula con el Estado, tomáis por prudencia vuestra cobardía y creéis

croyez qu'il suffit d'être manchot pour devenir la Vénus de Milo, ce qui est excessif.)

— Si Chang-Kaï-Shek se maintient au gouvernement, dit d'une voix douce un représentant jeune, aux cheveux frisés, la Chine va recouvrer son autonomie douanière. Qui nous dit que, même en accordant à M. Ferral tout ce qu'il suppose, son activité en Chine ne perde pas toute valeur le jour où il suffira de lois chinoises pour la réduire à néant? Plusieurs réponses peuvent être faites à cela, je le sais...

— Plusieurs, dit Ferral.

— Il n'en reste pas moins, répondit le représentant au visage d'officier, que cette affaire est incertaine, ou, en admettant même qu'elle n'implique aucun risque, [328] il reste qu'elle implique un crédit à long terme, et à la vérité, une participation à la vie d'une affaire... Nous savons tous que M. Germain faillit conduire à la ruine le Crédit Lyonnais pour s'être intéressé aux Couleurs d'Aniline, une des meilleures affaires françaises cependant. Notre fonction n'est pas de participer à des affaires, mais de prêter de l'argent sur des garanties, et à court terme. Hors de là, la parole n'est plus à nous, elle est aux banques d'affaires.

Silence, de nouveau. Long silence.

Ferral réfléchissait aux raisons pour lesquelles le ministre n'intervenait pas. Tous, et lui-même, parlaient une langue conventionnelle et ornée comme les formules rituelles d'Asie: il n'était d'ailleurs pas question que tout ça ne fût passablement chinois. Que les garanties du Consortium fussent insuffisantes, c'était bien évident; sinon, se fût-il trouvé là? Depuis la guerre, les pertes subies par l'épargne française (comme disent les journaux de chantage, pensait-il l'irritation lui donnait de la verve) qui avait souscrit les actions ou obligations des affaires commerciales recommandées par les Établissements et les grandes banques d'affaires, étaient d'environ 40 milliards sensiblement plus que le traité de Francfort (124). Une mauvaise affaire payait une plus forte commission qu'une bonne, et voilà tout. Mais encore fallait-il que cette mauvaise affaire fût présentée aux Établissements par un *des leurs.* Ils ne paieraient pas, sauf si le ministre intervenait formellement, parce que Ferral n'était pas des leurs. Pas marié: histoire de femmes. Soupçonné de fumer l'opium. Il avait dédaigné la Légion d'honneur. Trop d'orgueil pour

que basta ser manco para convertirse en la Venus de Milo, lo cual es excesivo.»)

—Si Chiang Kaishek se mantiene en el gobierno —dijo con voz suave un representante joven, de cabellos rizados—, la China recobrará su autonomía aduanera. ¿Quién nos dice que, aun concediéndole al señor Ferral todo cuanto supone, su actividad en China no perderá todo valor, el día en que soporte las leyes chinas para reducirla a la nada? Ya sé que a esto pueden oponerse varias respuestas...

—Varias —corroboró Ferral. [277]

—No es menos cierto —respondió el representante de rostro de oficial— que este negocio es inseguro, o, aun admitiendo que no implique ningún riesgo, implica un crédito a largo plazo, y, en realidad, una participación en la vida de un negocio... Todos sabemos que el señor Germain ha podido conducir a la ruina al Crédit Lyonnais por estar interesado en los Colores de Anilina, uno de los mejores negocios franceses, no obstante. Nuestra función no consiste en participar en los negocios, sino en prestar dinero con garantías y a plazos breves. Fuera de esto, ya no nos corresponde a nosotros la palabra, sino a los bancos de negocios.

Silencio de nuevo. Prolongado silencio.

Ferral reflexionaba acerca de las razones por las cuales el ministro no intervenía. Todos, y él mismo, hablaban en lenguaje convencional y adornado, como los lenguajes rituales de Asia: por otra parte, no había motivo para que todo aquello no fuese pasablemente chino. Que las garantías del Consorcio fuesen insuficientes, era muy evidente; si no, ¿se habría encontrado él allí? Desde la guerra, las pérdidas experimentadas por el ahorro francés («como dicen los periódicos chantagistas» —pensaba—: la indignación le proporcionaba inspiración), que había suscrito las acciones u obligaciones de los negocios comerciales recomendados por los establecimientos y por los grandes bancos de negocios, ascendían a unos 40.000 millones —sensiblemente más que el tratado de Francfort—. Un mal negocio pagaba una comisión mayor que otro bueno, y eso era todo. Pero todavía era preciso que este mal negocio fuese presentado a los establecimientos por uno <u>de los suyos</u>. No pagarían, salvo en el caso en que el ministro interviniera formalmente, porque Ferral no era de los suyos. No estaba casado: historias de mujeres conocidas. Sospechoso de fumar opio. Había desdeñado la Legión de Honor. Demasiado orgullo-

124 (p. *329). Le traité de Francfort:* traité (mai 1871) qui mit fin à la guerre franco-allemande de 1870; la France, vaincue, dut s'engager à verser au vainqueur une indemnité de cinq milliards de francs-or.

être, soit conformiste, soit hypocrite. Peut-être le grand individualisme ne pouvait-il se développer pleinement que sur un fumier d'hypocrisie: Borgia n'était pas pape [329] par hasard... Ce n'était pas à la fin du xviiie siècle, parmi les révolutionnaires ivres de vertu, que se promenaient les grands individualistes, mais à la Renaissance, dans une structure sociale qui était la chrétienté, de toute évidence...

— Monsieur le Ministre, dit le plus âgé des délégués, mangeant à la fois des syllabes et sa courte moustache, blanche comme ses cheveux ondulés, que nous soyons disposés à venir en aide à l'État ça va de soi. Entendu. Vous le savez.

Il retira son lorgnon, et les gestes de ses mains aux doigts légèrement écartés devinrent des gestes d'aveugle.

« Mais enfin, tout de même, il faudrait savoir dans quelle mesure! Je ne dis pas que chacun de nous ne puisse intervenir pour 5 millions. Bon.

Le ministre haussa imperceptiblement les épaules.

« Mais ce n'est pas ce dont il s'agit, puisque le Consortium doit rembourser au minimum 250 millions de dépôts. Alors quoi? Si l'État pense qu'un krach de cette importance est fâcheux, il peut trouver lui-même des fonds; pour sauver les déposants français et les déposants annamites, la Banque de France et le Gouvernement général de l'Indochine sont tout de même plus désignés que nous, qui avons aussi nos déposants et nos actionnaires. Chacun de nous est ici au nom de son établissement...

(Étant bien entendu, pensait Ferral, que si le ministre faisait nettement entendre qu'il exige que le Consortium soit renfloué, il n'y aurait plus ni déposants, ni actionnaires.)

« ... Lequel d'entre nous peut affirmer que ses actionnaires approuveraient un prêt qui n'est destiné qu'à maintenir un établissement chancelant? Ce que pensent ces actionnaires, monsieur le Ministre, - et [330] pas eux seulement - nous le savons fort bien: c'est que le marché doit être **assaini**, que des affaires qui ne sont pas viables doivent sauter; que les maintenir artificiellement est le plus mauvais service à rendre à tous. Que devient l'efficacité de la concurrence, qui fait la vie du commerce français, si les affaires condamnées sont automatiquement maintenues?

(Mon ami, pensa Ferral, ton

so para ser, ya un conformista, ya un hipócrita. Acaso el gran individualismo no pudiese desenvolverse plenamente sino en un pudridero de hipocresía: Borgia no fue papa por casualidad... No era a fines del siglo xviii, entre los revolucionarios franceses, ebrios de virtud, cuando se paseaban los grandes individualistas, [278] sino en el Renacimiento, en una estructura social que correspondía evidentemente al cristianismo...

—Señor ministro —dijo el delegado de más edad, comiéndose, a la vez, algunas sílabas y su recortado bigote, blanco como sus cabellos ondulados—, que estamos dispuestos a acudir en ayuda del Estado, por supuesto. De acuerdo. Usted lo sabe.

Se quitó los lentes, y los movimientos de sus manos, de dedos ligeramente separados, se convirtieron en tanteo de ciego.

«Pero, en definitiva, no obstante, habría que saber en qué medida. No digo que cada uno de nosotros no pueda intervenir con cinco millones. Bueno.»

El ministro se encogió levemente de hombros.

«Pero no es de eso de lo que se trata, puesto que el Consorcio debe reembolsar, como mínimo, 250 millones de depósitos. ¿Entonces, qué? Si el Estado piensa que un crac de esa importancia es enojoso, puede encontrar él mismo los fondos; para salvar a los depositarios franceses y a los depositarios annamitas, el Banco de Francia y el Gobierno general de la Indochina están más indicados, sin embargo, que nosotros, que tenemos también nuestros depositarios y nuestros accionistas. Cada uno de nosotros está aquí en nombre de su Establecimiento...»

(«Bien entendido —pensaba Ferral— que si el ministro diese claramente a entender que exige que el Consorcio sea puesto a flote, ya no habría ni depositarios ni accionistas.»)

«...¿Quién de nosotros puede afirmar que sus accionistas aprobarían un empréstito que sólo está destinado a mantener un establecicimiento vacilante? Lo que piensan esos accionistas, señor ministro —y no ellos, solamente— lo sabemos muy bien: que el mercado debe ser **saneado**; que los negocios que no son viables deben cesar; que mantenerlos artificialmente es el peor servicio que se puede hacer a todos. ¿En qué se convierte la eficacia de la competencia, que es la vida del comercio francés, si los negocios condenados son automáticamente mantenidos?»

(«Amigo mío —pensó Ferral—, tu

Établissement a exigé de l'État, le mois dernier, un relèvement de tarifs douaniers de 32 % : pour faciliter, sans doute, la libre concurrence.)

« ... Alors? Notre métier est de prêter de l'argent sur garantie, comme il a été dit très justement. Les garanties que nous propose M. Ferral... vous avez entendu M. Ferral, lui-même. L'État veut-il se substituer ici à M. Ferral, et nous donner les garanties contre lesquelles nous accorderons au Consortium les fonds dont il a besoin? En un mot, l'État fait-il sans compensation appel à notre dévouement ou nous demande-t-il - lui et non M. Ferral - de faciliter une opération de trésorerie, même à long terme? Dans le premier cas, n'est-ce pas, notre dévouement lui est acquis, mais enfin il faut tenir compte de nos actionnaires; dans le second, quelles garanties nous offret-il? »

Langage chiffré complet, pensait Ferral. Si nous n'étions pas en train de jouer une comédie, le ministre répondrait: « Je goûte le comique du mot dévouement. L'essentiel de vos bénéfices vient de vos rapports avec l'État. Vous vivez de commissions, fonction de l'importance de votre établissement, et non d'un travail ni d'une efficacité. L'État vous a donné cette année cent millions, sous une forme ou une autre; il vous en reprend vingt, bénissez son nom et rompez. » Mais il n 'y avait aucun danger. Le ministre prit dans [331] un tiroir de son bureau une boîte de caramels mous, et la tendit à la ronde. Chacun en mangea un, sauf Ferral. Ils avaient maintenant ce que voulaient les délégués des Établissements: payer puisqu'il était impossible de quitter ce cabinet sans accorder quelque chose au ministre, mais payer le moins possible. Quant à celui-ci... Ferral attendait, assuré qu'il était en train de penser: « Qu'est-ce que Choiseul (125) eût semblé faire à ma place? » Semblé: le ministre ne demandait pas aux grands de la royauté des leçons de volonté, mais de maintien ou d'ironie.

— M. Le directeur adjoint du Mouvement Général des Fonds, dit-il en frappant la table à petits coups de crayon, vous dira comme moi que je ne puis vous donner ces garanties sans un vote du Parlement. Je vous ai réunis, messieurs, parce que la question que nous débattons intéresse le prestige de la France; croyez-vous que ce soit une façon de le défendre que de porter cette question devant l'opinion publique?

— Chans dloute, chans dloute, mais

Establecimiento exigió del Estado, el mes pasado, una rebaja de tarifas aduaneras [279] del 32 %, para facilitar, sin duda, la libre competencia.»)

«. . . ¿Entonces? Nuestro oficio consiste en prestar dinero con garantías, como se ha dicho muy certeramente. Las garantías que nos propone el señor Ferral... Ya ha oído usted al mismo señor Ferral. ¿El Estado quiere sustituir aquí al señor Ferral y darnos garantías, a cambio de las cuales concederemos al Consorcio los fondos que le sean necesarios? En una palabra: ¿el Estado hace, sin compensación, un llamamiento a nuestra abnegación, o nos pide —él y no el señor Ferralque facilitemos una operación de tesorería, aunque sea a largo placa? En el primer caso, ¿verdad?, nuestra abnegación la tiene concedida, aunque, en definitiva, hay que tener en cuenta a nuestros accionistas. En el segundo caso, ¿qué garantías nos ofrece?»

«Lenguaje cifrado completo —pensaba Ferral—. Si sólo estuviésemos dispuestos a representar una comedia, el ministro respondería: Saboreo lo cómico de la palabra abnegación. Lo esencial de vuestros sacrificios procede de vuestras relaciones con el Estado. Vivís de comisiones, función de la importancia de vuestro Establecimiento, y no de un trabajo ni de una eficacia. El Estado os ha dado este año cien millones, bajo una forma o bajo otra; os retira veinte, bendecid su nombre y romped con él. Pero ello no encierra ningún peligro. El ministro sacó del cajón de su mesa una caja de caramelos _____ y los fue ofreciendo a todos. Cada uno tomó uno, salvo Ferral. Ahora sabía lo que querían los delegados de los Establecimiento: pagar, puesto que era imposible abandonar aquel despacho sin conceder algo al ministro; pero pagar lo menos posible. En cuanto a éste... Ferral esperaba, seguro de que se hallaba propicio a pensar: «¿Qué hubiera aparentado hacer Choiseul, en mi puesto?» Aparentado: el ministro no pedía a los grandes del reino lecciones de voluntad, sino de aplomo o de ironía.

—El señor Director Adjunto del Movimiento General de Fondos —dijo, golpeando la mesa ligeramente con el lápiz— les dirá a ustedes cómo no puedo concederles esas garantías sin un voto del Parlamento. Les he reunido a ustedes señores, porque la cuestión que debatimos interesa [280] al prestigio de Francia; ¿creen ustedes que sea una manera de defenderla llevar esta cuestión ante la opinión pública?

—Sin duda, sin duda; pero, permita

125 (p. *332). Choiseul* (1719-1785) : habile diplomate, ministre de longue durée sous Louis XV.

pelmettez, monfieur le miniftle...

Silence, les représentants, mastiquant leurs caramels, fuyaient dans un air méditatif l'accent auvergnat dont ils se sentaient tout à coup menacés s'ils ouvraient la bouche. Le ministre les regardait sans sourire, l'un après l'autre, et Ferral, qui le voyait de profil du côté de son oeil de verre, le regardait comme un grand ara blanc, immobile et amer parmi les oiseaux.

— Je vois donc, messieurs, reprit le ministre, que nous sommes d'accord sur ce point. De quelque façon que nous envisagions ce problème, il est nécessaire que les dépôts soient remboursés. Le Gouvernement général de l'Indochine participerait au renflouement du Consortium pour un cinquième. Quelle pourrait être votre part? [332]

Maintenant, chacun se réfugiait dans son caramel. « Petit plaisir, se dit Ferral. Il a envie de se distraire, mais le résultat eût été le même sans caramels... » Il connaissait la valeur de l'argument avancé par le ministre. C'était son frère qui avait répondu à ceux qui demandaient au Mouvement Général des Fonds une conversion sans vote du Parlement: « Pourquoi ne donnerais-je pas ensuite d'autorité deux cents millions à ma petite amie? »

Silence. Plus long encore que les précédents. Les représentants chuchotaient entre eux.

— Monsieur le Ministre, dit Ferral, si les affaires saines du Consortium sont, d'une façon ou d'une autre, reprises; si les dépôts doivent être, en tout état de cause, remboursés, ne croyez-vous pas qu'il y ait lieu de souhaiter un effort plus grand, mais dont le maintien du Consortium ne soit pas exclu? L'existence d'un organisme français aussi étendu n'a-t-elle pas aux yeux de l'État une importance égale à celle de quelques centaines de millions de dépôts.

— Cinq millions n'est pas un chiffre sérieux, messieurs, dit le ministre.. Dois-je faire appel d'une façon plus pressante au dévouement dont vous avez parlé? Je sais que vous tenez, que vos Conseils tiennent, à éviter le contrôle des banques par l'État. Croyez-vous que la chute d'affaires comme le Consortium ne pousse pas l'opinion publique à exiger ce contrôle d'une façon qui pourrait devenir impérieuse, et, peut-être, urgente ?

De plus en plus chinois, pensait

usted, señor ministro...

Silencio; los representantes, masticando sus caramelos, rehuían, en actitud meditativa, el acento auvernés de que se sentían amenazados, de pronto, si abrían la boca. El ministro les contemplaba sin sonreír, a uno después de otro, y Ferral, que le veía de perfil, por el lado de su ojo de vidrio, le veía como un gran guacamayo blanco, inmóvil y amargado, entre unos pájaros.

—Veo, pues, señores —continuó el ministro—, que estamos de acuerdo en ese punto. De cualquier manera que afrontemos el problema, es necesario que sean reembolsados los depósitos. El Gobierno general de la Indochina participaría en la restauración del Consorcio con un quinto. ¿Cuál podría ser la parte de ustedes?

Ahora cada uno se refugiaba en su caramelo. «Breve placer —se dijo Ferral—. Tienen ganas de distraerse; pero el resultado hubiera sido el mismo sin caramelos...» Conocía el valor del argumento anticipado por el ministro. Había sido su hermano, quien había respondido a los que pedían al Movimiento General de Fondos una conversión sin votación del Parlamento: «¿Por qué no dar después, porque me da la gana, doscientos millones a mi amiguita?»

Silencio. Más largo aún que los precedentes. Los representantes cuchicheaban entre ellos.

—Señor ministro —dijo Ferral—, si los negocios sanos del Consorcio son, de una manera o de otra, recuperados; si los depósitos, de cualquier modo, deben ser reembolsados, ¿no cree usted que hay que desear un esfuerzo mayor, del que la conservación del Consorcio no quede excluida? La existencia de un organismo francés tan extenso, ¿no tiene, ante los ojos del Estado, una importancia igual a la de algunas centenas de millones de depósito?

—Cinco millones no es una cifra importante, señores —dijo el ministro—. ¿Debo hacer otro llamamiento, de una manera más apremiante, a la abnegación de que han hablado ustedes? Sé que tienden ustedes, que sus Consejos tienden a evitar el control de los bancos por el Estado. [281] Creen que la caída de negocios como el Consorcio no impulsa a la opinión pública a exigir ese control de una manera que podría tornarse imperiosa, y quizás urgente?

«Cada vez más chinos —pensaba

Ferral. Ceci veut dire uniquement: « Cessez de me proposer des cinq millions ridicules. » Le contrôle des banques est une menace absurde lorsqu'elle est faite par un gouvernement dont la politique est à l'opposé de mesures de ce genre. Et le ministre n'a pas plus envie d'y recourir [333] réellement que celui des représentants qui tient dans son jeu l'agence Havas n'a envie de mener une campagne de presse contre le ministre. L'État ne peut pas plus jouer sérieusement contre les banques qu'elles contre lui. Toutes les complicités: personnel commun, intérêts, psychologie. Lutte entre chefs de service d'une même maison, et dont la maison vit, d'ailleurs. Mais mal. Comme naguère à l'*Astor*, il ne se sauvait que par la nécessité de ne pas faiblir et de ne montrer aucune colère. Mais il était battu: ayant fait de l'efficacité sa valeur essentielle, rien ne compensait qu'il se trouvât en face de ces hommes dont il avait toujours méprisé la personne et les méthodes dans cette position humiliée. Il était plus faible qu'eux, et, par là, dans son système même, tout ce qu'il pensait était vain.

Ferral—. Esto quiere decir, únicamente: «Cesad de proponerme cinco millones ridículos.» El control de los bancos supone una amenaza absurda, cuando está hecho por un gobierno cuya política es opuesta a medidas de este género. Y el ministro no desea ya recurrir a ella realmente, como los representantes que tiene en juego la agencia Havas no desean emprender una campaña de prensa contra el ministro. El Estado no puede ya actuar en serio contra los bancos, ni éstos contra él. Todas las complicidades: personal común, intereses, psicología. Lucha entre los jefes de servicio de una misma casa, y de la que la casa vive, además.» Aunque mal. Como antes en el *Astor*, Ferral no se salvaba más que por la necesidad de no debilitar ni manifestar ninguna cólera. Pero estaba abatido: habiendo hecho de la eficacia su valor esencial, nada compensaba que se encontrase frente a aquellos hombres, cuya personalidad y cuyos métodos había despreciado siempre, en aquella posición humillada. Era más débil que ellos, y, por eso, en su sistema mismo, todo lo que pensaba era vano.

— Monsieur le Ministre, dit le délégué le plus âgé, nous tenons à montrer une fois de plus à l'État notre bonne volonté; mais, s'il n'y a pas de garanties, nous ne pouvons, à l'égard de nos actionnaires, envisager un crédit consortial plus élevé que le montant des dépôts à rembourser, et garanti par la reprise que nous ferions des affaires saines du groupe. Dieu sait que nous ne tenons pas à cette **reprise**, que nous la ferons par respect de l'intérêt supérieur de l'État...

—Señor ministro —dijo el delegado de más edad—, queremos demostrar una vez más al Estado nuestra buena voluntad; pero, si no hay garantías, no podemos, respecto de nuestros accionistas, afrontar un crédito consorcial más elevado que el total de los depósitos de reembolso, y garantizado por el reintegro que haríamos con los beneficios líquidos del grupo. Dios sabe que no contamos para nada con ese **reintegro**; que lo haremos por respeto al interés superior del Estado...

Ce personnage, pensait Ferral, est vraiment inouï, avec son air de professeur retraité transformé en OEdipe **aveugle**. Et tous les abrutis, la France même, qui viennent demander des conseils à ses directeurs d'agences, et à qui sont jetés les fonds d'État en peau de chagrin lorsqu'il faut construire des chemins de fer stratégiques en Russie, en Pologne, au pôle Nord! Depuis la guerre, cette brochette assise sur le canapé a coûté à l'épargne française, rien qu'en fonds d'État, dix-huit milliards. Très bien: comme il le disait il y a [334] dix ans: « Tout homme qui demande des conseils pour placer sa fortune à une personne qu'il ne connaît pas intimement est justement ruiné. » Dix-huit milliards. Sans parler des quarante milliards d'affaires commerciales. Ni de moi.

«Este personaje —pensaba Ferral— es verdaderamente inaudito, con su aspecto de profesor jubilado convertido en Edipo **griego**. ¡Y todos los brutos, y Francia misma, que viene a pedir consejos a sus directores de agencias y a quienes se les entregan los fondos del Estado en piel de zapa, cuando hay que construir ferrocarriles estratégicos en Rusia, en Polonia o en el Polo Norte! Desde la guerra, aquella broqueta, sentada sobre el canapé, había costado [282] al ahorro francés, sólo en fondos del Estado, dieciocho mil millones. Muy bien: como decía él hace diez años: «Todo hombre que pide consejos para colocar su fortuna a una persona a la que no conoce íntimamente, queda justamente arruinado.» Dieciocho mil millones. Sin hablar de los cuarenta mil millones de negocios comerciales. Ni de mí.»

— Monsieur Damiral? dit le ministre.

—¿El señor Damiral? —pronunció el ministro.

— Je ne puis que m'associer, monsieur le Ministre, aux paroles que vous venez d'entendre. Comme M. de Morelles, je ne puis engager l'établissement que je représente sans les garanties dont il a parlé. Je ne saurais le faire sans manquer aux principes et aux traditions qui ont fait de cet établissement un des plus puissants de l'Europe, principes et traditions souvent attaqués, mais qui lui permettent d'apporter son **dévouement** à l'État quand celui-ci fait appel à lui comme il l'a fait il y a cinq mois, comme il le fait aujourd'hui, comme il le fera peut-être demain. C'est la fréquence de ces appels, monsieur le Ministre, et la résolution que nous avons prise de les entendre, qui me contraignent à demander les garanties que ces principes et ces traditions exigent que nous assurions à nos déposants, et grâce auxquelles, - je me suis permis de vous le dire, monsieur le Ministre, - nous sommes à votre disposition. Sans doute pourronsnous disposer de vingt millions.

—No puedo hacer más que asociarme, señor ministro, a las palabras que acaba usted de oír. Como el señor de Morelles, no puedo comprometer al Establecimiento que represento sin las garantías de que ha hablado. No podría hacerlo sin faltar a los principios y a las tradiciones, que han hecho de este Establecimiento uno de los más poderosos de Europa, principios y tradiciones atacados con frecuencia, pero que le permiten poner su **abnegación** al servicio del Estado, cuando éste recurre a él, como lo hizo hace cinco meses, como lo hace hoy, y como lo hará, quizá, mañana. La frecuencia de estos llamamientos, señor ministro, y la resolución que hemos adoptado de atenderlos me obligan a solicitar las garantías que tales principios y tradiciones exigen para que aseguremos a nuestros depositarios, y gracias a los cuales —me permito decírselo, señor ministro— estamos a su disposición. Sin duda, podremos disponer de veinte millones.

Les représentants se regardaient avec consternation: les dépôts seraient remboursés. Ferral comprenait maintenant ce qu'avait voulu le ministre. donner satisfaction à son frère sans s'engager; faire rembourser les dépôts; faire payer les Établissements, mais le moins possible; pouvoir rédiger un communiqué satisfaisant. Le **marchandage** continuait. Le Consortium serait détruit; mais peu importait au ministre son anéantissement si les dépôts étaient remboursés. Les Établissements acquerraient la garantie qu'ils [335] avaient demandée (ils perdraient néanmoins, mais peu). Quelques affaires, maintenues, deviendraient des filiales des Établissements; quant au reste... Tous les événements de Shanghaï allaient se dissoudre là dans un non-sens total. Il eût préféré se sentir dépouillé, voir vivante hors de ses mains son ceuvre conquise ou volée. Mais le ministre ne verrait que la peur qu'il avait de la Chambre; il ne déchirerait pas de jaquette aujourd'hui. À sa place, Ferral eût commencé par se charger d'un Consortium assaini qu'il eût ensuite maintenu à tout prix. Quant aux Établissements, il avait toujours affirmé leur incurable **frousse**. Il se souvint avec orgueil du mot d'un de ses adversaires : « Ferral veut toujours qu'une banque soit une maison de jeu.

Los representantes se miraban con consternación: los depósitos serían reembolsados. Ferral comprendía ahora lo que había pretendido el ministro: dar satisfacción a su hermano sin comprometerse; hacer que se reembolsasen los depósitos; conseguir que pagasen los Establecimientos, aunque lo menos posible; poder redactar un comunicado satisfactorio. El **regateo** continuaba. El Consorcio sería destruido; pero poco importaba su aniquilamiento, si los depósitos eran reembolsados. Los Establecimientos adquirirían las garantías que habían solicitado (perderían, sin embargo, aunque poco). Algunos negocios, mantenidos, se convertirían en filiales de los Establecimientos; en cuanto a lo demás... Todos los acontecimientos de Shanghai iban a disolverse allí, en un contrasentido total. Hubiera preferido sentirse despojado; ver viva, fuera de sus manos, su [283] obra conquistada o robada. Pero el ministro no vería más que el miedo que tenía a la Cámara; no desgarraría ningún chaquet, ahora. En su lugar, Ferral hubiera comenzado por inhibirse de un Consorcio saneado que después hubiera mantenido a toda costa. En cuanto a los Establecimientos, siempre había afirmado su incurable **avaricia**. Recordó, con orgullo, la frase de uno de sus adversarios: «Quiere que un banco sea una casa de juego.»

Le téléphone sonna, tout près. L'un des attachés entra

Sonó el teléfono, muy cerca. Entró uno de los agregados.

— Monsieur le Ministre, monsieur

—Señor ministro, el señor Presidente

le Président du Conseil.

— Dites que les choses s'arrangent très bien... Non, j'y vais.

Il sortit, revint un instant après, interrogea du regard le délégué de la principale banque d'affaires française, la seule qui fût représentée là. Moustaches **droites**, parallèles à son binocle, calvitie, fatigue. Il n'avait pas encore dit un mot.

— Le maintien du Consortium ne nous intéresse en aucune façon, dit-il lentement. La participation à la construction des chemins de fer est assurée à la France par les traités. Si le Consortium tombe, une autre affaire se formera ou se développera, et prendra sa succession...

— Et cette nouvelle société, dit Ferral, au lieu d'avoir industrialisé l'Indochine, distribuera des dividendes. Mais, comme elle n'aura rien fait pour Chang-Kaï-Shek, [336] elle se trouvera dans la situation où vous seriez aujourd'hui si vous n'aviez jamais rien fait pour l'État; et les traités seront tournés par une quelconque société américaine ou britannique à paravent français, de toute évidence. À qui vous prêterez, d'ailleurs, l'argent que vous me refusez. Nous avons créé le Consortium parce que les banques françaises d'Asie faisaient une telle politique de garanties qu'elles auraient fini par prêter aux Anglais pour ne pas prêter aux Chinois. Nous avons suivi une politique du risque, c'est...

— Je n'osais pas le dire.

— ... clair. Il est normal que nous en recueillions les conséquences. L'épargne sera protégée (il sourit d'un seul côté de la bouche) jusqu'à cinquante-huit milliards de perte, et non cinquante-huit milliards et quelques centaines de millions. Voyons donc ensemble, messieurs, si vous le voulez bien, comment le Consortium cessera d'exister.

Kobé (126).

Dans toute la lumière du printemps, May, trop pauvre pour louer une voiture, montait vers la maison de Kama. Si les bagages de Gisors étaient lourds, il faudrait emprunter quelque argent au vieux peintre pour rejoindre le bateau. En quittant Shanghaï, Gisors lui avait dit qu'il se réfugiait chez Kama; en arrivant, il lui avait envoyé son adresse. Depuis, rien. Pas même lorsqu'elle lui

del Consejo llama por la línea especial.

—Dígale que las cosas se arreglan muy bien... No; voy yo.

Salió, volvió al cabo de un instante e interrogó con la mirada al delegado del principal banco de negocios francés, el único que estaba representado allí. Bigotes **erguidos**, paralelos a sus lentes, calvicie y cansancio. Aún no había dicho una palabra.

—El mantenimiento del Consorcio no nos interesa en manera alguna —dijo con lentitud—. La participación en la construcción de los ferrocarriles está asegurada en Francia por los tratados. Si el Consorcio cae, otro negocio se formará o se desarrollará y constituirá su sucesión.

—Y esa nueva sociedad —dijo Ferral—, en lugar de haber industrializado la Indochina, distribuirá dividendos. Pero como no habrán hecho nada por Chiang Kaishek, se encontrará en la situación en que se encontrarían ustedes hoy si nunca hubieran hecho nada por el Estado: y los tratados serán modificados por cualquier sociedad americana o británica, con el amparo francés, evidentemente. A la que prestarán ustedes, además, el dinero que a mí me niegan. Nosotros creamos el Consorcio, porque los bancos franceses de Asia hacían tal política de garantías, que hubieran acabado por prestar a los ingleses, para no prestar a los chinos. Hemos soportado una política del riesgo; está...

—Yo no me atrevía a decirlo.

—...claro. Es normal que toquemos las consecuencias. El ahorro será protegido —sonrió con un solo lado de [284] la boca— hasta cincuenta y ocho mil millones de pérdida, y no cincuenta y ocho mil millones y algunas centenas de millones. Vean, pues, a grandes rasgos, señores, cómo el Consorcio dejará de existir.

Kobe

En plena luz de la primavera, May, demasiado pobre para alquilar un coche, ascendía hacia la casa de Kama. Si el equipaje de Gisors era pesado, habría que pedir prestado algún dinero al anciano pintor para llegar hasta el barco. Al abandonar Shanghai, Gisors le había dicho que se refugiaba en casa de Kama; al llegar, le había enviado su dirección. Luego, nada. Ni siquiera cuando ella le había

126 (p. *337). Kobé :* ville industrielle, grand port japonais, sur la baie d'Osaka.

avait fait savoir qu'il était nommé professeur à l'institut Sun-Yat-Sen de Moscou. Crainte de la police japonaise? [337]

hecho saber que había sido nombrado profesor en el instituto Sun-Yat-Sen, de Moscú. ¿Por temor a la policía japonesa?

Elle lisait en marchant une lettre de Peï qui lui avait été remise à l'arrivée du bateau à Kobé, lorsqu'elle avait fait viser son passeport. Elle avait pu donner asile au jeune disciple de Tchen, après la mort de celui-ci, dans la villa où elle s'était réfugiée .

Mientras caminaba, leía una carta de Pei, que le había sido entregada a la llegada del barco a Kobe, cuando había ido a que le visasen su pasaporte.

«...y todos los que han podido huir de Shanghai les esperan. He recibido los folletos...»

Había publicado, anónimamente, dos relatos de la muerte de Chen; uno de ellos, de acuerdo con su corazón: «El asesinato del dictador constituye el deber del individuo ante sí mismo, y debe ser separado de la acción política determinada por las fuerzas colectivas.» El otro, para los tradicionalistas: «Del mismo modo que el deber final —la influencia que ejercen sobre nosotros nuestros antepasados— nos obliga a buscar nuestra vida más noble, así exige de cada uno el asesinato del usurpador.» Las imprentas clandestinas reimprimían ya aquellos folletos.

... J'ai vu hier Hemmelrich, qui pense à vous. Il est monteur à l'usine d'électricité. Il m'a dit:

« C'est la première fois de ma vie que je travaille en sachant pourquoi, et non en attendant patiemment de crever... » Dites à Gisors que nous l attendons. Depuis que je suis ici, je pense au cours où il disait: « Une civilisation se transforme, lorsque son élément le plus douloureux l'humiliation chez l'esclave, le travail chez l'ouvrier moderne - devient tout à coup une valeur, lorsqu'il ne s'agit plus d'échapper à cette humiliation, mais d'en attendre son salut, d'échapper à ce travail, mais d y trouver sa raison d'être. Il faut que l'usine, qui n'est encore qu'une espèce d'église des catacombes, devienne ce que fut la cathédrale et que les hommes y voient, au lieu des dieux, la force humaine en lutte contre la Terre... »

«...Ayer vi a Hemmelrich, que se acuerda de ustedes. Es montador en la fábrica de electricidad. Me ha dicho: «Antes, comenzaba a vivir cuando salía de la fábrica; ahora, comienzo a vivir cuando entro en ella. Esta es la primera [285] *vez en mi vida que trabajo sabiendo para qué, y no esperando pacientemente a que llegue el momento de reventar...» Dígale a Gisors que lo esperamos. Desde que estoy aquí pienso en el curso en que decía: «Una civilización se transforma, ¿verdad?, cuando su elemento más doloroso —humillación en el esclavo, el trabajo en el obrero moderno— se convierte, de pronto, en un valor; cuando ya no se trata de escapar a esa humillación, sino de esperar de ella la propia salvación; cuando no se trata de escapar de ese trabajo, sino de encontrar en él la propia razón de ser. Es preciso que la fábrica, que no es aún más que una especie de iglesia de catacumbas, se convierta en lo que fue la catedral, y que los hombres vean en ella, en lugar de los dioses, la fuerza humana en lucha contra la Tierra...»*

Oui: sans doute les hommes ne valaient-ils que par ce qu'ils avaient transformé. La Révolution venait de passer par une terrible maladie, mais elle n'était pas morte. Et c'était Kyo et les siens, vivants ou non, vaincus ou non, qui l'avaient mise au monde.

Sí: sin duda, los hombres sólo valían por lo que habían transformado. La Revolución acababa de pasar por una terrible enfermedad, pero no había muerto. Y eran Kyo y los suyos, vivos o no, quienes la habían lanzado al mundo.

Je vais repartir en Chine comme

«Iré de nuevo a China como agita-

agitateur. ______________________ *Rien n'est fini là-bas. Peut-être nous y retrouverons-nous ensemble: on me dit que votre* ***demande*** *est acceptée...*

dor: nunca seré un comunista puro. Nada ha terminado allá. Quizás allí volvamos a encontrarnos; me dicen que su ***solicitud*** *está aceptada...»*

Un recorte de periódico cayó de la carta, doblado. May lo recogió:

Pas un mot de Tchen.

Elle était loin de juger ce qu'il écrivait sans importance; [338] mais que tout cela lui semblait intellectuel, comme lui avait semblé ravagé de l'intellectualité fanatique de l'adolescence tout ce qu'il lui avait rapporté de Tchen! Un morceau de journal découpé tomba de la lettre pliée; elle le ramassa :

Le travail doit devenir l'arme principale du combat des classes. Le plan d'industrialisation le plus important du monde est actuellement à l'étude: il s'agit de transformer en cinq ans toute l'U.R.S.S., d'en faire une des premières puissances industrielles d'Europe, puis de rattraper et de dépasser l'Amérique. Cette entreprise gigantesque...

«El trabajo debe ser el arma principal de la lucha de clases. El plan de industrialización más importante del mundo está actualmente en estudio: se trata de transformar en cinco años toda la U.R.S.S.; de hacer de ella una de las primeras potencias industriales de Europa, luego alcanzar y dejar atrás a América. Esta empresa gigantesca...»

Gisors l'attendait, debout dans l'encadrement de la porte. En kimono. Pas de bagages dans le couloir.

Gisors la esperaba, de pie, junto al marco de la puerta. En quimono. No había equipaje en el corredor.

— Avez-vous reçu mes lettres? demanda-t-elle en entrant dans une pièce nue, nattes et papier, dont les panneaux tirés découvraient la baie tout entière.

—¿Ha recibido usted mis cartas? —preguntó May, entrando [286] en una habitación desnuda, estera y papel, cuyos paneles arrancados dejaban ver por completo la bahía.

— Oui.

—Sí.

— Dépêchons-nous: le bateau repart dans deux heures.

—Démonos prisa: el barco vuelve a salir dentro de dos horas.

— Je ne partirai pas, May.

—No me iré, May.

Elle le regarda. « Inutile d'interroger, pensa-t-elle; il s'expliquera. » Mais ce fut lui qui interrogea

Ella le miró: «Inútil interrogarle —pensó—; ya se explicará.» Pero fue Gisors el que interrogó:

— Qu'allez-vous faire?

—¿Qué va usted a hacer?

— Essayer de servir dans les sections d'agitatrices. C'est presque arrangé, paraît-il. Je serai à Vladivostok (127) après-demain, et je partirai aussitôt pour Moscou. Si ça ne s'arrange pas, je servirai comme médecin ____________ en Sibérie. Mais je suis si lasse de soigner!... Vivre toujours avec des malades, quand ce n'est pas pour un combat, il y faut une sorte de grâce d'état, et il n'y a plus en moi de grâce d'aucune sorte. Et puis, maintenant, il m'est presque intolérable de voir mourir... [339] Enfin, sil faut le

—Procuraré servir en las secciones de agitadoras. Parece que eso está casi arreglado. Llegaré a Vladivostok pasado mañana, y saldré inmediatamente para Moscú. Si eso no se arregla, prestaré servicio como médico en Moscú o aunque sea en Siberia. Con tal de que la primera cosa se consiga... Estoy tan cansada de cuidar... Para vivir siempre con los enfermos, cuando no proceden de un combate, se necesita cierto estado de gracia; ya no hay en mí gracia de ninguna especie. Además, ahora, se me ha hecho casi intolerable el ver morir... En fin, si hay

127 (p. *339). Vladivostok:* ville et port russe de Sibérie extrêmeorientale, sur la mer du Japon.

faire... C'est encore une façon de venger Kyo.

— On ne se venge plus à mon âge...

En effet, quelque chose en lui était changé. Il était lointain, séparé, comme si une partie seulement de lui-même se fût trouvée dans la pièce avec elle. Il s'allongea par terre: il n'y avait pas de sièges. Elle se coucha aussi, à côté d'un plateau à opium.

— Qu'allez-vous faire vous-même? demanda-t-elle.

Il haussa l'épaule avec indifférence

— Grâce à Kama, je suis ici professeur libre d'histoire de l'art occidental... Je reviens à mon premier métier, vous voyez...

Elle cherchait ses yeux, stupéfaite.

— Même maintenant, dit-elle, alors que nous sommes politiquement battus, que nos hôpitaux sont fermés, des groupes clandestins se reforment dans toutes les provinces. Les nôtres n'oublieront plus qu'ils souffrent à cause d'autres hommes, et non de leurs vies antérieures. Vous disiez: « Ils se sont éveillés en sursaut d'un sommeil de trente siècles dont ils ne se rendormiront pas. » Vous disiez aussi que ceux qui ont donné conscience de leur révolte à trois cents millions de misérables n'étaient pas des ombres comme les hommes qui passent, - même battus, même suppliciés, même morts...

Elle se tut un instant

— Ils sont morts, maintenant, reprit-elle.

— Je le pense toujours, May. C'est autre chose. La mort de Kyo, ce n'est pas seulement la douleur, pas seulement le changement, c'est... une métamorphose. Je n'ai jamais aimé beaucoup le monde: c'était Kyo qui me rattachait aux hommes, c'était par lui qu'ils existaient pour moi... Je ne désire pas aller à Moscou. J'y enseignerais misérablement. Le marxisme a cessé [340] de vivre en moi. Aux yeux de Kyo c'était une volonté, n'est-ce pas? mais aux miens c'est une fatalité, et je m'accordais à lui parce que mon angoisse de la mort s'accordait à la fatalité. Il n'y a presque plus d'angoisse en moi, May; depuis que Kyo est mort, il m'est indifférent de mourir. Je suis à la fois délivré (délivré!...) de la mort et de la vie. Qu'irais-je faire làbas?

que hacerlo... Es también una manera de vengara Kyo.

—Ya no se venga uno a mi edad.

En efecto: algo en él había cambiado. Aparecía lejano, separado, como si sólo una parte de sí mismo se encontrase en la habitación con ella. Gisors se echó en el suelo: no había sillas. May se echó también, junto a su platillo de opio.

—¿Y usted qué va a hacer? —preguntó.

Gisors se encogió de hombros, con indiferencia.

—Gracias a Kama, soy aquí profesor libre de historia del arte occidental... Vuelvo a mi primitivo oficio; ya ve usted...

May buscaba sus ojos, estupefacta.

—Aun ahora —dijo—, cuando estamos políticamente vencidos; cuando nuestros hospitales están cerrados, vuelven a formarse los grupos clandestinos en todas las provincias. Los nuestros no olvidarán ya que sufren a causa de otros hombres, y no a causa de sus vidas anteriores. Usted decía: «Han despertado sobresaltados de un sueño de treinta siglos, y ya no se volverán a dormir.» Usted decía, también, que los que han inculcado la conciencia de [287] su sublevación a trescientos millones de miserables no son sombras como los hombres que pasan —ni aun golpeados, martirizados, muertos...

Calló un instante.

—Ahora están muertos —añadió.

—Y sigo pensando así, May. Es otra cosa... La muerte de Kyo no es sólo dolor; no es sólo cambio; es... una metamorfosis. Yo nunca he amado mucho al mundo: era Kyo quien me unía a los hombres; era por él por quien los hombres existían para mí... No deseo ir a Moscú. Allí enseñaría miserablemente. El marxismo ha dejado de vivir en mí. Ante los ojos de Kyo, era una voluntad, ¿no es cierto?; pero, ante los míos, es una fatalidad, y me ponía de acuerdo con él porque mi angustia de la muerte armonizaba con la fatalidad. Ya casi no hay angustia en mí, May; desde que Kyo ha muerto, me es indiferente morir. Estoy a la vez libertado (¡libertado!...) de la muerte y de la vida. ¿Qué iría a hacer allá?

— Changer à nouveau, peut-être.

—Cambiar de nuevo, tal vez.

— Je n'ai pas d'autre fils à perdre.

—No tengo otro hijo que perder.

Il n'avait guère de goût pour les femmes à demi viriles. Elle ne l'atteignait que par l'amour qu'il lui prêtait pour Kyo, par celui que Kyo avait éprouvé pour elle. Encore que cet amour intellectuel et ravagé, dans la mesure où il le devinait, lui fût tout étranger. Lui avait aimé une Japonaise parce qu'il aimait la tendresse, parce que l'amour à ses yeux n'était pas un conflit mais la contemplation confiante d'un visage aimé, l'incarnation de la plus sereine musique, - une poignante douceur. Il approcha de lui le plateau à opium, prépara une pipe. Sans rien dire, elle lui montra du doigt l'un des coteaux proches: attachés par l'épaule, une centaine de coolies y tiraient quelque poids très lourd et qu'on ne voyait pas, avec le geste millénaire des esclaves.

Atrajo hacia sí el platillo de opio y preparó una pipa. Sin decir nada, ella señaló con el dedo a una de las colinas próximas: cogidos de los hombros, un centenar de *coolies* arrastraban un gran peso que no se veía, con el gesto milenario de los esclavos.

— Oui, dit-il, oui.

—Sí —dijo Gisors—, sí.

« Pourtant, reprit-il après un instant, prenez garde ceux-ci sont prêts à se faire tuer pour le Japon.

«Sin embargo —prosiguió, después de un instante—, tenga cuidado: ésos están dispuestos a dejarse matar por el Japón.»

— Combien de temps encore?

—¿Por cuánto tiempo, aún?

— Plus longtemps que je ne vivrai. »

—Por mucho más tiempo del que yo viva.

Gisors avait fumé sa pipe d'un trait. Il rouvrit les yeux:

Gisors se fumó su pipa de una bocanada. Volvió a abrir los ojos.

— On peut tromper la vie longtemps, mais elle finit toujours par faire de nous ce pour quoi nous sommes faits. Tout vieillard est un aveu, allez, et si tant de [341] vieillesses sont vides, c'est que tant d'hommes l'étaient et le cachaient. Mais cela même est sans importance. Il faudrait que les hommes pussent savoir qu'il n'y a pas de réel, qu'il est des mondes de contemplation avec ou sans opium - où tout est vain...

—Puede uno errar su vida durante mucho tiempo; pero siempre acaba por convertirse en aquello para lo cual hemos sido hechos. Todo viejo es una confesión, y si hay tantas vejeces vacías es porque otros tantos hombres lo estaban y lo ocultaban. Pero aun esto carece de importancia. Sería preciso que los hombres pudiesen saber que no [288] hay nada real, que hay mundos de contemplación —con o sin opio—, en los que todo es vano...

— Où l'on contemple quoi?

—¿Donde se contempla qué?

— Peut-être pas autre chose que cette vanité... C'est beaucoup.

—Quizás otra cosa distinta de esta vanidad... Ya es mucho.

Kyo avait dit à May: « L'opium joue un grand rôle dans la vie de mon père, mais je me demande parfois s'il la détermine ou s'il justifie certaines forces qui l'inquiètent lui-même...

Kyo había dicho a May: «El opio desempeña un gran papel en la vida de mi padre; pero, a veces, me pregunto si la determina o si justifica determinadas fuerzas que le inquietan a él mismo...»

— Si Tchen, reprit Gisors, avait vécu hors de la Révolution, songez qu'il eût sans doute oublié ses meurtres. Oublié...

—Si Chen —prosiguió Gisors— hubiera vivido fuera de la Revolución, piense usted que, sin duda, habría olvidado sus crímenes. Olvidado...

— Les autres ne les ont pas oubliés;

—Los otros no los han olvidado, por

il y a eu deux attentats terroristes depuis sa mort. Je ne l'ai pas connu: il ne supportait pas les femmes; mais je crois qu'il n'aurait pas vécu hors de la Révolution même un an. Il n'y a pas de dignité qui ne se fonde sur la douleur.

cierto; ha habido dos atentados terroristas después de su muerte. No le gustaban las mujeres; apenas le conocí, pero creo que no habría podido vivir fuera de la Revolución ni siquiera un año. No hay dignidad que no se base en el dolor.

À peine l'avait-il écoutée.

Gisors apenas la había escuchado.

— Oublié... reprit-il. Depuis que Kyo est mort, j'ai découvert la musique. La musique seule peut parler de la mort. J'écoute Kama, maintenant, dès qu'il joue. Et pourtant, sans effort de ma part (il parlait pour luimême autant qu'à May), de quoi me souviens-je encore? Mes désirs et mon angoisse, le poids même de ma destinée, ma vie, n'est-ce pas...

—Olvidado... —repitió—. Desde que murió Kyo, he descubierto la música. Sólo la música puede hablar de la muerte. Escucho a Kama, ahora, cuando toca. Y, no obstante, sin esfuerzo por parte mía —hablaba para sí mismo tanto como para May—, ¿de qué me acuerdo aún? Mis deseos y mi angustia, ni siquiera el peso de mi destino, mi vida, no existen...

(Mais pendant que vous vous délivrez de votre vie, pensait-elle, d'autres Katow brûlent dans les chaudières, d'autres Kyo...)

(«Pero, mientras usted se liberta de su vida —pensaba May—, otros como Katow arden en las calderas, y otros como Kyo...»)

Le regard de Gisors, comme s'il eût suivi son geste d'oubli, se perdit au-dehors: au-delà de la route, les mille **bruits** de travail du port semblaient repartir avec [342] les vagues vers la mer radieuse. Ils répondaient à l'éblouissement du printemps japonais par tout l'effort des hommes, par les navires, les élévateurs, les autos, la foule active. May pensait à la lettre de Peï : c'était dans le travail à poigne de guerre déchaîné sur toute la terre russe, dans la volonté d'une multitude pour qui ce travail s'était fait vie, qu'étaient réfugiés ses morts. Le ciel rayonnait dans les trous des pins comme le soleil; le vent qui inclinait mollement les branches glissa sur leurs corps étendus. Il sembla à Gisors que ce vent passait à travers lui comme un fleuve, comme le Temps même, et, pour la première fois, l'idée que s'écoulait en lui le temps qui le rapprochait de la mort ne le sépara pas du monde mais l'y relia dans un accord serein. Il regardait l'**enchevêtrement** des grues au bord de la ville, les paquebots et les barques sur la mer, les taches humaines sur la route. « Tous souffrent, songea-t-il, et chacun souffre parce qu'il pense. Tout au fond, l'esprit ne pense l'homme que dans l'éternel, et la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse. Il ne faut pas penser la vie avec l'**esprit**, mais avec l'opium. Que de souffrances éparses dans cette lumière disparaîtraient, si disparaissait la pensée... » Libéré de tout, même d'être homme, il caressait avec reconnaissance le tuyau de sa pipe, contemplant l'agitation de tous ces êtres inconnus qui marchaient vers la mort dans l'éblouissant soleil, chacun choyant au plus secret de soimême son parasite meurtrier. «

La mirada de Gisors, como si hubiese seguido su gesto de olvido, se perdió fuera: más allá de la carretera, los mil **rumores** del trabajo del puerto parecían marchar con las olas hacia la mar radiante. Respondía el esplendor de la primavera japonesa con todo el esfuerzo de los hombres, con los navíos, con los elevadores, con los autos, con la multitud activa. May pensaba en la carta de Pei: era en el trabajo, a fuerza de guerra desencadenada sobre toda la tierra rusa; en la voluntad de una multitud para la que aquel trabajo se había convertido en vida, donde se habían refugiado sus muertos. El cielo resplandecía entre los pinos como el sol; el viento, que inclinaba ligeramente las [289] ramas, resbaló sobre los cuerpos tendidos. Le pareció a Gisors que aquel viento pasaba a través de él como un río, como el Tiempo mismo, y, por primera vez, la idea de que se deslizaba en él el tiempo que le aproximaba a la muerte no le separó del mundo, sino que le unió a él en un acorde sereno. Contemplaba el **enredo** de las grúas junto a la ciudad, los paquebotes y las barcas en el mar, las tareas humanas en la carretera. «Todos sufren —pensó—, y cada uno sufre porque piensa. En el fondo, el espíritu del hombre no piensa más que en lo eterno, y la conciencia de la vida no puede ser más que angustia. No hay que pensar la vida con la **imaginación**, sino con el opio. ¡Cuántos sufrimientos, esparcidos en esta luz, desaparecerían, si desapareciese el pensamiento!...» Emancipado de todo, hasta de ser hombre, acariciaba con reconocimiento el tubo de su pipa, mientras contemplaba la agitación de todos aquellos seres desconocidos que caminaban hacia la muerte bajo el esplendor solar, mimando cada uno, en lo más secreto de sí mismo, su paraíso criminal.

Tout homme est fou, pensa-t-il encore, mais qu'est une destinée humaine sinon une vie d'efforts pour unir ce fou et l'univers... » Il revit Ferral, éclairé par la lampe basse sur la nuit pleine de brume, écoutant: « Tout homme rêve d'être dieu... »

«Todo hombre es un loco —pensó—; pero, ¿qué es un destino humano, sino una vida de esfuerzo para unir a ese loco con el universo?...» Volvió a ver a Ferral, iluminado apenas por la lámpara abatida, en la noche llena de bruma, escuchando: «Todo hombre sueña con ser un dios...»

Cinquante sirènes à la fois envahirent l'air: ce jour [343] était veille de fête, et le travail cessait. Avant tout changement du port, des hommes minuscules gagnèrent, comme des éclaireurs, la route droite qui menait à la ville, et bientôt la foule la couvrit, lointaine et noire, dans un **vacarme** de klaxons: patrons et ouvriers quittaient ensemble le travail. Elle venait comme à l'assaut, avec le grand mouvement inquiet de toute foule contemplée à distance. Gisors avait vu la fuite des animaux vers les sources, à la tombée de la nuit un, quelques-uns, tous, précipités vers l'eau par une force tombée avec les ténèbres; dans son souvenir, l'opium donnait à leur ruée cosmique une sauvage harmonie, alors que les hommes perdus dans le lointain vacarme de leurs socques lui semblaient tous tous, séparés de l'univers dont le coeur battant quelque part là-haut dans la lumière palpitante les prenait et les rejetait à la solitude, comme les grains d'une moisson inconnue. Légers, très élevés, les nuages passaient au-dessus des pins sombres et se résorbaient peu à peu dans le ciel; et il lui sembla qu'un de leurs groupes, celui-là précisément, exprimait les hommes qu'il avait connus ou aimés, et qui étaient morts. L'humanité était épaisse et lourde, lourde de chair, de sang, de souffrance, éternellement collée à elle-même comme tout ce qui meurt; mais même le sang, même la chair, même la douleur, même la mort se résorbaient là-haut dans la lumière comme la musique dans la nuit silencieuse: il pensa à celle de Kama, et la douleur humaine lui sembla monter et se perdre comme le chant même de la terre; sur la paix frémissante et cachée en lui comme son coeur, la douleur possédée refermait lentement ses bras inhumains.

Cincuenta sirenas a la vez invadieron el aire: aquel día era víspera de fiesta, y el trabajo cesaba. Antes que hubiera cambio alguno en el puerto, unos hombres minúsculos alcanzaron, como exploradores, la carretera recta que conducía a la ciudad, y bien pronto la cubrió la multitud, lejana y negra, en una **baraúnda** de claxons: patronos y obreros abandonaban juntos el trabajo. Venían como al asalto, con ese gran movimiento inquieto de toda multitud contemplada a distancia. Gisors había visto la huida de los animales hacia los arroyos, a la caída de la tarde: uno, algunos, todos precipitados hacia el agua por una fuerza que descendía con las tinieblas; en su recuerdo, el opio daba a aquella marcha cósmica una armonía salvaje, y los hombres, perdidos en la lejana baraúnda de sus zuecos, parecíanle todos locos, separados del universo cuyo corazón, latiendo en alguna parte, allá arriba, en la luz palpitante [290] los acogía y volvía a arrojarlos a la soledad, como granos de una mies desconocida. Ligeras, muy elevadas, las nubes pasaban por encima de los pisos sombríos y se reabsorbían poco a poco en cl cielo; y le pareció que uno de sus grupos, aquél precisamente, expresaba a los hombres a quienes había conocido o amado y que habían muerto. La humanidad era espesa y pesada; pesada de carne, de sangre, de sufrimiento, eternamente adherida a sí misma, como todo lo que muere; pero, aun la sangre, aun la carne, aun el dolor, aun la muerte se reabsorbían allá arriba en la luz, como la música en la noche silenciosa; pensó en la de Kama, y el dolor humano le pareció ascender y perderse como el canto mismo de la tierra; sobre la paz estremecida y oculta en él, como su corazón, el dolor poseído volvía a cerrar con lentitud sus brazos inhumanos.

— Vous fumez beaucoup? répéta-t-elle.

—¿Fuma usted mucho? —repitió May.

Elle l'avait demandé déjà, mais il ne l'avait pas entendue. Le regard de Gisors revint dans la chambre : [344]

Se lo había preguntado ya, pero él no la había oído. Su mirada volvió a la habitación.

— Croyez-vous que je ne devine pas ce que vous pensez, et croyez-vous que je ne le sache pas mieux que vous? Croyez-vous même qu'il ne me serait pas facile de vous demander de quel droit vous me jugez?

—¿Cree usted que no adivino lo que piensa, y que no lo sé mejor que usted? ¿Cree usted, además, que no me sería fácil preguntarle con qué derecho se permite juzgarme?

Le regard s'arrêta sur elle

— N'avez-vous aucun désir d'un enfant?

Elle ne répondit pas: ce désir toujours passionné lui semblait maintenant une trahison. Mais elle contemplait avec épouvante ce visage serein. Il lui revenait en vérité du fond de la mort, étranger comme l'un des cadavres des fosses communes. Dans la répression abattue sur la Chine épuisée, dans l'angoisse ou l'espoir de la foule, l'action de Kyo demeurait incrustée comme les inscriptions des empires primitifs dans les gorges des fleuves. Mais même la vieille Chine que ces quelques hommes avaient jetée sans retour aux ténèbres avec un grondement d'avalanche n'était pas plus effacée du monde que le sens de la vie de Kyo du visage de son père. Il reprit :

— La seule chose que j'aimais m'a été arrachée, n'est-ce pas, et vous voulez que je reste le même. Croyez-vous que mon amour n'ait pas valu le vôtre, à vous dont la vie n'a même pas changé?

— Comme ne change pas le corps d'un vivant qui devient un mort...

Il lui prit la main

— Vous connaissez la phrase: « Il faut neuf mois pour faire un homme, et un seul jour pour le tuer. » Nous l'avons su autant qu'on peut le savoir l'un et l'autre... May, écoutez: il ne faut pas neuf mois, il faut soixante ans pour faire un homme, soixante ans de sacrifices, de volonté, de... de tant de choses! Et quand cet homme est fait, quand il n'y a plus en lui rien de l'enfance, ni de l'adolescence, quand, vraiment, il est un homme, il n'est plus bon qu'à mourir. [345]

Elle le regardait, atterrée; lui regardait de nouveau les nuages

— J'ai aimé Kyo comme peu d'hommes aiment leurs enfants, vous savez...

Il tenait toujours sa main: il l'amena à lui, la prit entre les siennes :

— Écoutez-moi : il faut aimer les vivants et non les morts.

— Je ne vais pas là-bas pour aimer.

Il contemplait la baie magnifique, saturée de soleil. Elle avait retiré sa main.

La miró.

—¿No tiene usted ningún deseo de un hijo?

May no respondió: aquel deseo, siempre apasionado, le parecía entonces una traición. Pero contemplaba con espanto aquel rostro sereno. Gisors volvía, en verdad, del fondo ______________________________ de la fosa común. En la represión abatida sobre la China agotada; en la angustia o la esperanza de la multitud, la acción de Kyo continuaba incrustada, como las inscripciones de los imperios primitivos en las gargantas de los ríos. Pero hasta la vieja China, a la que aquellos hombres habían arrojado, sin remisión, a las tinieblas, con un gruñido de avalancha, no estaba más borrada del mundo que el sentido de la vida de Kyo del rostro de su padre. Continuó:

—La única cosa que amaba me ha sido arrancada, ¿no es cierto?, y quiere usted que continúe siendo el mismo. ¿Cree que mi amor no ha valido tanto como el suyo, el de usted, cuya vida ni siquiera ha cambiado? [291]

—Como no cambia el cuerpo de un vivo que se convierte en muerto...

Gisors le cogió una mano.

—Ya conoce usted la frase: «Se necesitan nueve meses para hacer un hombre, y un solo día para matarlo.» Lo hemos sabido tanto como puede saberse, el uno y el otro... May, escúcheme: ¡no se necesitan nueve meses; se necesitan cincuenta años para hacer un hombre; cincuenta años de sacrificio, de voluntad, de... tantas cosas! Y, cuando ese hombre está hecho; cuando ya no queda en él nada de la infancia ni de la adolescencia; cuando, verdaderamente, es un hombre, no sirve más que para morir.

Ella le miraba, aterrada; él contemplaba las nubes.

—He querido a Kyo como pocos hombres quieren a sus hijos: usted lo sabe...

Retenía la mano de May; la atrajo hacia él y la tomó entre las suyas.

—Escúcheme: hay que amar a los vivos, y no a los muertos.

—No voy a Moscú para amar.

Gisors contemplaba la bahía magnífica, saturada de sol. Ella había retirado su mano.

— Sur le chemin de la vengeance, ma petite May, on rencontre la vie...

— Ce n'est pas une raison pour l'appeler.

Elle se leva, lui rendit sa main en signe d'adieu. Mais il lui prit le visage entre les paumes et l'embrassa. Kyo l'avait embrassée ainsi, le dernier jour, exactement ainsi, et jamais depuis dés mains n'avaient pris sa tête.

— Je ne pleure plus guère, maintenant, dit-elle, avec un orgueil amer. [346]

—En el camino de la venganza, mi buena May, se encuentra la vida...

—No es una razón para llamarla.

Se levantó y le dio la mano, en señal de despedida. Pero él le tomó el rostro entre las manos y lo besó. Kyo la había besado así, el último día, exactamente así, y nunca, desde entonces, las manos de nadie habían vuelto a tomar su cabeza.

—Apenas lloro ya —dijo May, con amargo orgullo. [292]